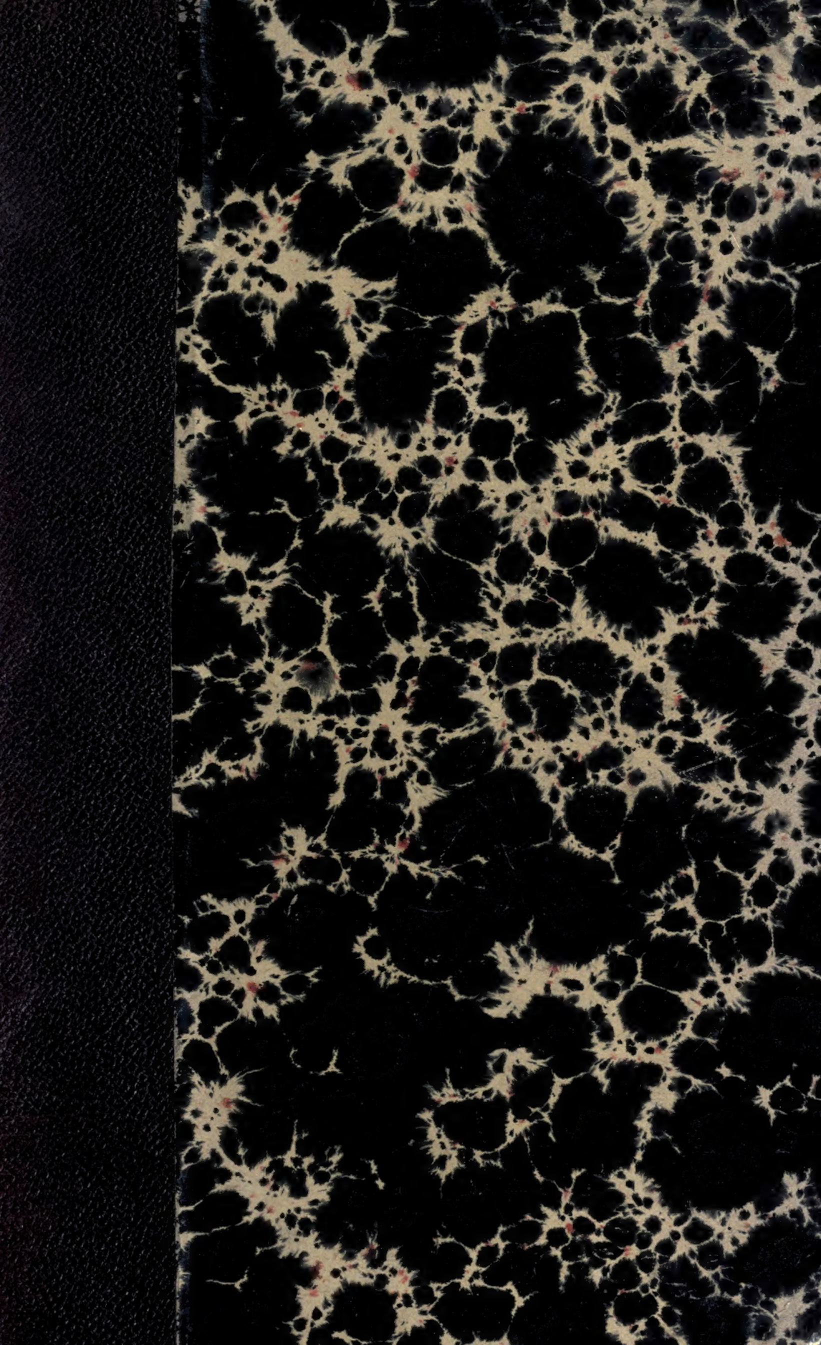






GÉNÉRAL BARON GOURGAUD

SAINTE-HÉLÈNE

JOURNAL INÉDIT DE 1815 A 1818



NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE

(D'après le dessin original de Lecomte du Noüy)

GÉNÉRAL BARON GOURGAUD

SAINTE-HÉLÈNE

JOURNAL INÉDIT DE 1815 A 1818

AVEC PRÉFACE ET NOTES DE

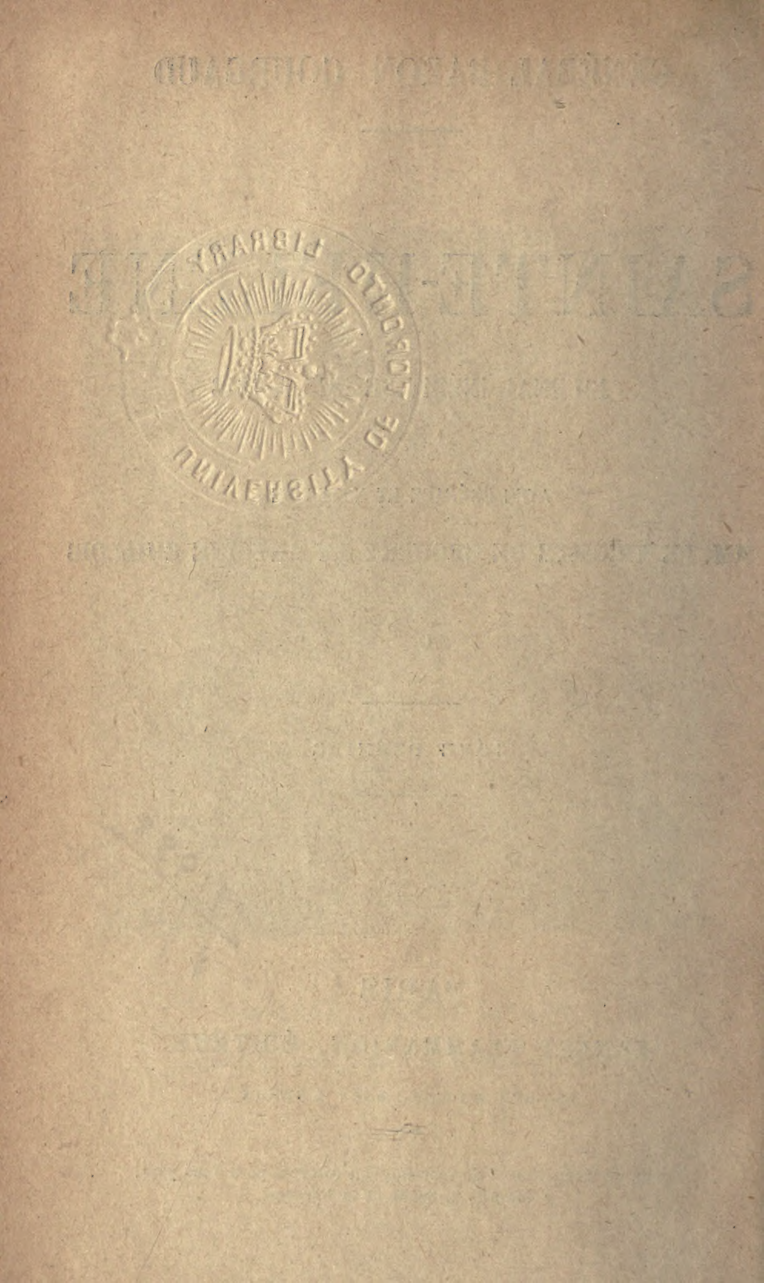
MM. LE VICOMTE DE GROUCHY ET ANTOINE GUILLOIS

TOME PREMIER

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON



Au

Baron Napoléon GOURGAUD

Permettez-nous de placer ce livre sous vos auspices et d'inscrire votre nom en tête de ces pages où le Général Gourgaud, consacré aujourd'hui par la double auréole de la fidélité et du malheur, a fait revivre pour la postérité la figure et les entretiens du grand Empereur.

AVERTISSEMENT

DE LA TROISIÈME ÉDITION

Le public a fait à ces deux volumes l'accueil que nous avions prévu.

La presse du monde entier a entretenu ses lecteurs des curieuses révélations que le journal de Gourgaud mettait au jour.

Qu'il nous soit permis de remercier, ici, tous ceux qui nous ont si gracieusement encouragés, en faisant une part spéciale dans notre reconnaissance à deux historiens qui se sont fait une célébrité par leurs études napoléoniennes,

nous voulons dire MM. Albert Sorel, de l'Académie française et Arthur Chuquet, du Collège de France.

Nous avons corrigé, dans cette 3e édition, toutes les fautes qui nous ont été signalées; nous y avons ajouté, avec le joli dessin qui sert de frontispice à l'ouvrage, une table des noms cités qui nous a été réclamée de toutes parts.

PRÉFACE

Le 14 novembre 1783, naissait à Versailles, dans cet hôtel de Condé où mourut La Bruyère, Gaspard Gourgaud, fils d'un musicien de la chapelle du Roi.

Entré, le 23 septembre 1799, à l'École polytechnique, il passait, en 1801, à l'École d'artillerie de Châlons. Lieutenant en second au 7e régiment d'artillerie à pied, en garnison au camp de Boulogne, il devenait, au bout de deux ans, le 18 août 1804, aide de camp du général Foucher.

Gourgaud s'illustra à Ulm, à la prise de Vienne, au pont du Thabor et à Austerlitz, où il fut blessé. Présent aux batailles d'Iéna et de Friedland, décoré à Pultusk, nommé capitaine au lendemain d'Ostrolenka, il assiste aux journées de Saragosse, d'Abensberg, d'Eckmühl, de Ratisbonne et de Wagram. Après une mission à Dantzig, en 1811,

il est choisi, le 3 juillet de cette année, par Napoléon comme officier d'ordonnance.

Bien que blessé à Smolensk, Gourgaud entre le premier au Kremlin, où il détruit la mine qui allait faire sauter l'Empereur, tout son état-major et la garde impériale.

Baron d'Empire pour ce fait d'armes, Gourgaud prend une part héroïque à la retraite de Russie, et il est nommé, le 27 mars 1813, chef d'escadron et premier officier d'ordonnance de l'Empereur.

Décoré de l'étoile d'or de la Légion à la bataille de Dresde, Gourgaud, le 29 janvier 1814, à Brienne, tue d'un coup de pistolet un cosaque qui allait transpercer l'Empereur[1].

Pour cet acte, le plus célèbre de sa vie militaire, Napoléon lui donne une épée, « c'était celle de Lodi, de Montenotte et de Rivoli », celle qui rappelait la jeunesse du héros et les journées les plus glorieuses et les plus pures.

Blessé à Montmirail, admirable sous les murs de Laon, Gourgaud, nommé colonel, reçoit la croix de Commandeur et paie cette promotion en entrant le premier dans Reims.

Général à Fleurus, aide de camp de l'Empe-

1. Voir dans *La Campagne de 1814*, par Georges Bertin, deux récits de la mort du cosaque qui fut tué par Gourgaud.

reur, Gourgaud, dans les plaines de Waterloo, tira les derniers coups de canon français.

Chargé de porter au prince régent la lettre immortelle où Napoléon rappelait le souvenir de Thémistocle, Gourgaud fut choisi par l'Empereur pour être un des rares compagnons de son exil.

A Sainte-Hélène, l'illustre captif, en parlant de lui, s'exprimait ainsi : « Gourgaud était mon premier officier d'ordonnance; il est mon ouvrage; c'est mon enfant. »

Voilà l'auteur du journal que nous donnons aujourd'hui au public.

Montholon, Las Cases, Antommarchi, O'Meara, Hudson Lowe, le marquis de Montchenu, le baron de Stürmer, Balmain, Betzy Balcombe, bien d'autres encore ont raconté, chacun à leur point de vue, ce grand drame de Sainte-Hélène[1]. Le roman même s'en est emparé.

1. Parmi les nombreux ouvrages publiés sur Sainte-Hélène, voici l'indication de quelques-uns des moins connus, des plus intéressants ou des plus récemment parus :

Relation du capitaine Maitland, commandant le Bellérophon, *en juillet* 1815.

Vie de Planat de la Faye, officier d'ordonnance de Napoléon. Souvenirs, lettres et dictées. Introduction de René Vallery-Radot. Paris, Ollendorff, 1895.

Taking Napoleon to S.-Helena, by the admiral's secretary. London, Fisher Unwin, et *Journal des Débats* du 4 novembre 1893.

W. Forsyth. *Histoire de la captivité de Napoléon*, d'après les papiers d'H. Lowe. Paris, Amyot, 4 vol. in-8°.

Santini. *Napoléon à Sainte-Hélène.*

On dirait que notre siècle finissant, semblable à ces vieillards qui se complaisent dans les récits de leur enfance ou de leur première jeunesse, n'aime plus à évoquer que les années grandioses de son début.

Au lendemain des incendies de 1871, dans les Tuileries écroulées, sur un pan de mur qu'avaient respecté les flammes, deux noms se lisaient encore : Marengo et Austerlitz. N'était-ce pas un symbole et une consolation? et pourquoi ne serait-ce pas une espérance?

Depuis dix ans, les mémoires succèdent aux souvenirs et le public ne s'intéresse qu'à ceux qui l'entretiennent du grand Empereur et de ses

Napoléon à Sainte-Hélène, rapports officiels du baron de Stürmer; publiés par J. Saint-Cère (ouvrage extrêmement défectueux au point de vue de l'orthographe des noms propres).

La Revue Bleue, du 8 mai au 12 juin 1897, a publié, sous ce titre : *Le prisonnier de Sainte-Hélène*, les rapports officiels adressés par le commissaire russe, M. de Balmain, de 1816 à 1820, à M. de Nesselrode.

La Captivité de Sainte-Hélène, d'après les rapports inédits du marquis de Montchenu, commissaire du gouvernement du roi Louis XVIII dans l'île, par G. Firmin-Didot. Paris, F.-Didot, 1894.

Recollections of the emperor Napoleon during the first three years of his captivity on the island of Saint-Helena, including the time of his residence at her father's house *The Briars*, by Mrs Abell, late miss Balcombe. London, 1845. Cet ouvrage vient d'être réédité dans la *Revue hebdomadaire* (déc. 1897 et janv. 1898) et en volume, avec une préface et des notes de M. Aimé Le Gras. Paris, Plon, 1898.

Enfin, *le Carnet historique et littéraire* a publié en juillet 1898 les *Souvenirs de la comtesse de Montholon* et les journaux annoncent l'apparition prochaine des *Mémoires de l'amiral Malcolm*.

illustres compagnons d'armes, héros divinisés au contact du Dieu et qui, comme Lui, ne mourront pas dans la mémoire des hommes.

Dans ce concert, la voix d'outre-tombe qui nous arrive aujourd'hui sera entendue, nous le croyons du moins, par tous ceux qui veulent connaître cette époque.

Il s'agit là de documents de premier ordre, écrits au jour le jour, traducteurs d'une intimité qui ne connaissait plus les gênes ou les réticences du protocole. C'est l'Empereur tout entier — quelquefois avec sa rudesse de vieux soldat — qui parle dans ces pages.

Leur style est souvent défectueux; mais comme la forme s'efface devant le fond! Que de vues nouvelles non seulement sur la captivité même, mais encore sur le règne de l'Empereur! Que d'idées évoquées, agitées par ce grand manieur d'hommes, qui n'était plus qu'un penseur!

Dans les premiers temps, les conversations ne roulent que sur 1815 et sur Waterloo! Mais bientôt c'est tout le règne, c'est la Révolution; ce sont tous les acteurs de la tragédie qui s'est jouée pendant vingt-cinq ans.

Un jour, tandis qu'on vient de s'entretenir des actualités et des nouvelles qu'apportait le dernier

courrier d'Europe, c'est tout d'un coup une critique littéraire de l'*Iphigénie*; le lendemain, c'est une discussion sur les femmes et sur l'avenir social qui leur est réservé; une fois, Napoléon se montre un ancien qui croit encore aux prodiges et aux présages; une autre fois, oublieux des principes d'une religion, qu'il aimait cependant et qu'il respectait, il donne des gages à la libre pensée; enfin, s'élevant toujours, il cherche à pénétrer les mystères de notre être : « Qu'est-ce que l'électricité, le galvanisme, le magnétisme? C'est là que gît le grand secret de la Nature, dit-il. Le galvanisme travaille en silence. Je crois, moi, que l'homme est le produit de ces fluides et de l'atmosphère, que la cervelle pompe ces fluides et donne la vie, que l'âme est composée de ces fluides et qu'après la mort ils retournent dans l'éther, d'où ils sont pompés par d'autres cerveaux. »

Sur la vie de tous les jours, dans le terre à terre des nécessités de l'existence, ce sont des aperçus nouveaux, des détails imprévus!

A la date du 11 juin 1817, Gourgaud dit : « Le grand maréchal m'emprunte deux louis. »

Voilà comment vivaient ceux qui avaient suivi sur son rocher le vainqueur du monde! Hudson

Lowe, lui-même, ne mesurait-il pas, avec une parcimonie révoltante, les aliments qu'on servait à la table de l'Empereur?

Cet étrange geôlier n'était pas odieux qu'aux Français et les témoignages de Montholon, de Las Cases et de Gourgaud sont confirmés par le commissaire russe, M. de Balmain :

« Hudson Lowe, disait-il, est un esprit étroit, un homme que la responsabilité dont il est chargé étouffe, fait trembler, qui s'alarme de la moindre chose, s'alambique la cervelle sur des riens et fait avec peine, en s'agitant beaucoup, ce qu'un autre ferait presque sans se remuer. Il est dissimulé, emporté. Pour peu qu'on lui résiste, il se met en furie, ne sait plus ce qu'il dit, où il en est, perd la tête, de sorte qu'il n'y a pas moyen de le ramener à la raison. Avoir affaire à lui et être bien avec lui sont deux choses impossibles[1]. » Et, une autre fois, le 1er octobre 1817 : « Le gouverneur est incommode et d'une déraison à n'y pas

1. *Revue Bleue* (mai et juin 1897) : *Le prisonnier de Sainte-Hélène* (1er mai 1897). Ces rapports sont adressés à Nesselrode. — Aux infamies de ses geôliers, Napoléon répondait par un courage et une patience qu'on n'a pas assez admirés, surtout en France. Le grand journal anglais, le *Times*, qui n'est pas suspect et qui reproduit fidèlement l'opinion de ses compatriotes, disait tout récemment (31 juillet-1er août 1898), à propos de la mort du prince de Bismarck : « Il ressemble à Napoléon sous plus d'un rapport; mais il n'avait pas, comme ce dernier, la grandeur d'âme qui fait supporter la disgrâce avec dignité. »

tenir. Il tue son monde à coup d'épingles. C'est un esprit faible, embrouillé, qui s'effraye de peu de choses. »

Quant au commissaire autrichien, Stürmer, voici comment il parlait de lui : « Il eût été difficile de rencontrer en Angleterre un homme plus gauche, plus extravagant et plus désagréable. Ses ennemis le disent méchant. Je ne le crois qu'astucieux ; la plupart de ses actions doivent être attribuées à la bizarrerie d'un caractère à nul autre pareil[1]. »

Mais c'est assez sur ce triste personnage, dont nous n'aurions pas cru devoir parler, si des tentatives récentes n'avaient eu pour but de réhabiliter sa mémoire.

Revenons au *Journal* de Gourgaud. On y retrouvera l'Empereur tel qu'il s'est montré dans sa Correspondance, avec tout son autoritarisme, sa brusque franchise, son honnêteté profonde qui lui faisait détester les agioteurs et les traîtres[2], et aussi avec son immense et lumineux génie : ces pages ne peuvent être comparées qu'au *Mémorial* de Las Cases et au récit de Montholon. C'est qu'en

1. Ouvrage cité ci-dessus : Rapport n° 13, p. 182.

2. Même quand les traîtres ont servi sa cause. Voir comme il blâme Ney d'avoir trahi les Bourbons en 1815 à Auxerre. Voir aussi avec quel mépris il parle de cet ami qui vendit et livra Pichegru.

effet, au même titre que ces deux hommes, — puisque Bertrand n'a rien écrit — Gourgaud est un compagnon de tous les instants, un confident et un interprète de toutes les rêveries, de tous les espoirs et de toutes les douleurs. Que sa famille soit remerciée ici d'avoir bien voulu livrer à l'histoire ces pages précieuses!

Elles sont tracées régulièrement, d'une plume très fine et par là même très difficile à lire. Pas un seul mot, est-il besoin de le dire, n'a été ajouté ou corrigé par nous; nous avons toutefois rétabli l'orthographe souvent défectueuse de certains noms anglais, et nous avons placé des notes aux endroits où elles semblaient nécessaires pour éclairer ou compléter le texte. Nous n'ignorons pas que quelques conversations rapportées par Gourgaud se trouvent déjà dans Las Cases ou dans Montholon; nous les avons reproduites cependant, ne fût-ce que pour témoigner, par la comparaison qu'on pourra faire des textes, de leur authenticité et de la forme impérieuse que l'Empereur imposait à la mémoire de ses auditeurs. Nous avons, toutefois, fait disparaître certaines anecdotes, certaines conversations dans lesquelles Gourgaud se répète plusieurs fois. Les conserver aurait, sans profit, fatigué le lecteur; et nous avons cru devoir

suivre le conseil de Sainte-Beuve : « Je conçois, dit-il, les difficultés et les scrupules lorsqu'on a en mains d'aussi riches matériaux; mais il importait, ce me semble, dans l'intérêt de la lecture, de conserver à la publication une sorte d'unité; d'éviter ce qui traîne, ce qui n'est qu'intervalles et surtout d'avoir toujours les *Mémoires* sous les yeux pour abréger ce qui n'en est qu'une manière de duplicata[1]. »

Gourgaud a écrit, à Sainte-Hélène, sous la dictée de l'Empereur, des notes sur l'artillerie et sur la fortification; restées inédites jusqu'à nos jours, les premières ont été publiées dans *la Revue d'artillerie*, en juin 1897, et les secondes dans *la Revue du génie militaire*, le mois suivant. Nous n'avons donc pas eu à y revenir et le présent ouvrage, débarrassé de ces études toutes techniques, n'en sera que plus à la portée de la généralité des lecteurs.

Il convient d'aborder maintenant, en toute franchise et sans aucune réticence, les accusations portées contre Gourgaud, soit en raison des querelles qui auraient précédé son départ de Sainte-

1. *Portraits de femmes*, p. 199 et 209, à propos de la publication des lettres de Mme Roland.

Hélène, soit à l'occasion de ce départ lui-même. Il faut aussi expliquer le ton de son *Journal* lorsqu'il parle de l'Empereur ou de ses actes.

Il est incontestable que Gourgaud s'était fait des ennemis par la liberté de ses allures et de son langage : « Le général Gourgaud, disait Hudson Lowe[1], a l'habitude d'exprimer ses sentiments avec plus d'indépendance qu'aucune autre des personnes de la maison du général Bonaparte. » — « Officier brave et distingué, dit Stürmer[2], Gourgaud n'est rien moins que courtisan. » — Et Balmain[3] : « C'est un officier de fortune, brave et fanfaron. Il ne se mêle pas d'intrigues, mais est tapageur, fat et suffisant.... Gourgaud est un peu mauvaise tête; c'est un vrai soldat qui ne se retient sur rien. »

Assurément, Gourgaud avait un caractère difficile et son *Journal* en témoigne dans maints endroits. Il faut dire, pour sa défense, qu'il était, à Sainte-Hélène, absolument seul et que tandis que Bertrand et Montholon avaient conservé un intérieur familial, alors que Las Cases avait son fils auprès de lui, Gourgaud, lui, était complète-

1. 5 août 1817. Hudson Lowe à lord Bathurst, dans W. Forsyth, p. 322 et suiv.

2. Ouvrage cité p. 120.

3. 8 septembre 1816 et 18 février 1818.

ment abandonné, sans personne avec qui il pût échanger la moindre parole. Ajoutons que son isolement était aggravé encore par sa jeunesse qui rendait plus pénible le sentiment de sa carrière brusquement interrompue.

Il serait donc puéril de nier la mauvaise humeur de Gourgaud, trop souvent évidente dans son *journal*; il ne le serait pas moins de chercher à dissimuler sa brouille avec la famille de Montholon.

Gourgaud était jaloux de Napoléon « comme de sa maîtresse », écrivait Balmain; et l'Empereur s'en rendait bien compte quand il disait : « Il est jaloux, amoureux de moi[1]. »

« Il faut pardonner, a dit M. Thiers[2]; il faut même honorer des rivalités se disputant les préférences du génie tombé dans l'abîme! »

Quoi qu'il en soit, ces querelles étaient indiscutables; elles avaient eu un écho au dehors. On songea à les exploiter et, comme Napoléon connaissait tout l'attachement que Gourgaud avait pour lui, on fit la chose avec éclat pour mieux tromper la surveillance du gouvernement anglais.

La mésintelligence de Gourgaud et de Montholon devint une brouille mortelle; on échangea des

1. Balmain. Ouvrage cité. 27 février et 16 mars 1818.
2. *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XX, p. 611.

menaces, des lettres cruelles qui passèrent sous les yeux d'Hudson Lowe; on alla jusqu'à se provoquer en duel, et ainsi la colonie exilée put envoyer, après Piontkowski, Las Cases et Santini, un nouvel avocat en Europe.

Mais, il fallait jouer le rôle avec conviction et forcer d'autant plus la note que l'Angleterre était payée maintenant pour se méfier davantage. Quand Las Cases avait été arrêté à Longwood, on avait lu son *Mémorial* chez le gouverneur; le *Journal* de Gourgaud, connu de l'Empereur[1], — il est capital d'insister sur ce point — ne devait pas être suspecté. C'est là l'explication de la mauvaise humeur, du mauvais esprit même qui y est constamment affiché. Que Walter Scott y ait été pris quelques années plus tard ou qu'il ait feint d'être convaincu de la trahison de Gourgaud, au profit de l'Angleterre, cela prouve simplement ou que la machination avait parfaitement réussi ou que le gouvernement anglais ne voulait pas avouer l'erreur où il était tombé; cette seconde explication, du reste, est la plus plausible, car Gourgaud, à

1. La famille de Saint-Denis, qui accompagna Napoléon à Sainte-Hélène, nous envoie cette note : « Le *Journal* que Saint-Denis tenait, jour par jour, et qui relatait les souffrances de son maître a été détruit par ordre de celui-ci. » Napoléon qui connaissait les écrits de Las Cases, de Montholon et de Gourgaud, les laissa subsister.

son retour en Angleterre, après quelques jours de faveur, devint bientôt suspect au cabinet de Saint-James qui s'empressa de lui faire subir les traitements les plus odieux.

Sans doute, on eut l'idée à Sainte-Hélène même de la comédie qui se jouait[1]; mais désireux de se débarrasser d'un officier aussi attaché malgré tout à Napoléon[2], H. Lowe, qui était le plus fat des hommes, ne voulut pas admettre un seul instant la pensée qu'on avait pu se moquer de lui.

Sa perspicacité fut en défaut; et, grâce aux documents que nous avons trouvés dans les papiers de Gourgaud, nous pouvons prouver maintenant de la façon la plus absolue que H. Lowe et, après lui, le ministère anglais tout entier, furent complètement joués par Napoléon et par son entourage.

1. Stürmer, p. 120, dit que ni lui, ni Hudson Lowe ne croyaient à une comédie et à une mission secrète. — Cela prouve tout au moins qu'on avait soupçonné quelque chose. — Balmain, à la date du 14 mars 1818, s'exprime ainsi : « Le général Gourgaud est parti, ce matin, pour l'Angleterre à bord d'un vaisseau de la Compagnie des Indes. On ne l'a pas envoyé préalablement au cap de Bonne-Espérance. On croit à Sainte-Hélène qu'il a une mission secrète de Bonaparte, que sa brouille à Longwood n'est qu'une pure comédie, un moyen adroit de tromper les Anglais.... Je ne suis pas de cet avis-là. »

Nous devons reconnaître que la vérité a été soupçonnée, dans ces derniers temps, par M. A. Debidour qui s'exprime ainsi à l'article GOURGAUD, dans *la Grande Encyclopédie* : « Ses démêlés avec Montholon et peut-être les instructions secrètes de l'illustre captif l'obligèrent de quitter Sainte-Hélène en 1818. »

2. Voir Montchenu. Ouvrage cité, p. 132.

Dès le 17 décembre 1817, Montholon écrit :

« L'Empereur me paraît résolu à faire partir Gourgaud pour l'Europe[1]. »

Le 13 février 1818, Gourgaud quitte Longwood et, en attendant son embarquement, il est placé sous la surveillance du lieutenant Jackson et interné à Bayle-Cottage. Pendant ce temps, il n'est pas de ruses que Gourgaud n'emploie pour revoir ses anciens compagnons et spécialement Montholon, avec lequel il est officiellement brouillé à mort[2]. Et, dans le même moment, ce même Montholon, qui est ostensiblement son ennemi, lui écrit et lui fait passer en cachette la lettre suivante, dont l'original est conservé dans la famille de Gourgaud; ce billet lève tous les doutes et son importance capitale n'a pas besoin d'être soulignée :

« L'Empereur trouve, mon cher Gourgaud, que vous chargez trop votre rôle. Il craint que sir H. Lowe n'ouvre les yeux. Vous savez combien il a d'astuce. Soyez donc constamment sur vos gardes et hâtez votre départ sans, cependant, paraître le désirer. Votre position est très difficile. N'oubliez

1. T. II. p. 237.
2. Voir Montholon, t. II aux dates suivantes : 13, 20, 29 février; 4, 7, 11 mars 1818.

pas que Stürmer est tout dévoué à Metternich[1]; évitez de parler du roi de Rome, mais mettez en toute occasion la conversation sur la tendresse de l'Empereur pour l'Impératrice. Méfiez-vous d'O'Meara. Sa Majesté a lieu de craindre qu'il n'ait conservé quelque rapport avec sir H. Lowe[2]. Tâchez de savoir si Cipriani[3] n'est pas double. Sondez Mme Stürmer puisque vous croyez être en mesure. Quant à Balmain, il est à nous autant qu'il le faut. Plaignez-vous hautement de l'affaire des 500 £ et écrivez dans ce sens à Bertrand. Ne craignez rien de ce côté-là; il ne se doute pas de votre mission[4]. Votre rapport d'hier m'est bien parvenu. Il a fort intéressé Sa Majesté. Montchenu est un vieil émigré, homme d'honneur, qu'il faut faire bavarder; mais voilà tout. Toutes les fois que

1 Montholon dit, à la date du 20 février : « M. Jackson ne le quitte (il s'agit de Gourgaud) ni jour, ni nuit; mais il voit journellement les commissaires comme société. »

2. Voir Balmain. *Revue Bleue*, pp. 584 et 679. Il dit que H. Lowe lui avait laissé croire qu'O'Meara était son agent. « Mais, je sais aujourd'hui de source certaine que cela est faux. O'Meara ne s'est jamais dégradé à ce point-là. »

3. Il devait mourir dix jours plus tard : le 29 février.

4. Cette affaire des 500 £ prouve que Gourgaud n'hésita pas à se charger d'un rôle odieux afin d'arriver au résultat poursuivi par l'Empereur. Il s'agissait d'avoir l'air de réclamer de Napoléon une indemnité de départ et de le faire avec acrimonie, sans délicatesse, avec ingratitude; tout cela pour rendre la comédie plus vraisemblable. On voit que Gourgaud ici encore ne fit qu'obéir aveuglément et avec héroïsme aux instructions impériales. — Les commissaires, ignorant la vérité, cherchèrent des explications, naturellement peu bienveillantes, à cette réclamation. Voir notamment Stürmer, *circa* p. 266.

vous allez en ville, remettez un rapport à 53 : c'est, au définitif, la voie la plus sûre.

Longwood, ce 19 février 1818.

15. 16. 18[1].

MONTHOLON. »

A cette lettre se trouvent jointes des instructions de Napoléon à Gourgaud sur la conduite qu'il devra tenir à son arrivée en Europe; ces instructions se trouvent aux pièces annexes, sous le n° 22. Pas plus que la lettre ci-dessus, elles ne laissent de doute sur le caractère de la mission confiée à Gourgaud.

Faut-il ajouter que celui-ci, dès son débarquement en Angleterre, n'eut rien de plus pressé que de remplir les intentions de l'Empereur. Il écrivit à Marie-Louise, au prince Eugène, à l'empereur d'Autriche, à l'empereur de Russie[2], et ces démarches auxquelles on attribua l'envoi à Sainte-Hélène de deux prêtres et du docteur Antommarchi eurent comme premier résultat d'adoucir un peu les derniers jours de l'illustre captif.

Montholon écrit le 28 décembre 1818[3] :

1. Chiffre dont nous n'avons pas la clé, mais qui, par sa place ici, indique, sans doute, les sentiments d'amitié et non pas d'hostilité de Montholon pour Gourgaud.

2. Voir ces lettres de Gourgaud aux pièces annexes.

3. T. II. p. 317.

« ... Dès son arrivée à Londres, le général Gourgaud avait écrit au grand maréchal une lettre d'un haut intérêt politique et, peu après, il nous donna un nouveau témoignage de ses efforts par la lettre qu'il écrivit à l'impératrice Marie-Louise et dont il nous fit passer la copie. Ces deux lettres nous sont parvenues dans le courant de décembre; elles donnèrent à l'Empereur quelques moments d'une détente morale dont il avait bien grand besoin[1]. »

Du reste, plus de vingt ans après, Gourgaud, dans un récit de l'expédition de 1840 à Sainte-Hélène[2], confirmait la mission qui lui avait été donnée en 1818 : « Aujourd'hui, dit-il, ce n'est plus avec le désespoir dans l'âme que je vais aborder, c'est pour remplir un pieux, un national devoir, *c'est pour acquitter mes dernières promesses à l'Empereur, c'est pour le faire sortir de sa prison...* »

En 1819, Mme de Montholon, nouveau messager de l'exil, arrivait à son tour en Europe; et la première personne qu'elle voyait était le général

1. Montholon dit aussi que, pour le 15 août 1820, Napoléon reçut de Gourgaud une lettre qui lui fit le plus grand plaisir et lui procura la plus grande distraction.

2. *Expédition de Sainte-Hélène en* 1840. Souvenirs du général baron Gourgaud, parus dans la *Nouvelle Revue Rétrospective* (10 janvier 1893).

Gourgaud. En eût-il été ainsi, si la brouille des deux généraux avait été sérieuse?

Il y a, enfin, le testament de Napoléon dont le procédé, en ce qui regarde Gourgaud, est le plus éloquent des témoignages. Voici comment les choses se passèrent. Le 7 avril 1821, Montholon, — c'est lui-même qui le raconte, — pénètre dans la chambre de l'Empereur. Il y voit un projet de testament dans lequel Gourgaud est porté pour 150 000 francs. Bertrand et Montholon étaient inscrits pour la même somme; mais chaque membre de la famille de ceux-ci recevait aussi 150 000 francs, ce qui faisait 750 000 pour les Bertrand et 600 000 pour les Montholon. Marchand recevait, comme Gourgaud, 150 000 francs.

Le 15 avril, Napoléon dictait son testament et Gourgaud n'y figurait plus. Que s'était-il passé?

Napoléon avait songé que cette désignation de Gourgaud parmi ses légataires pourrait compromettre son ancien compagnon, celui qui, pour tous, avait quitté Sainte-Hélène brouillé avec lui et avec Montholon. Il voulut prolonger l'erreur des Anglais qui continuaient à garder Gourgaud sous leur surveillance[1] et il reporta son ancien aide de

1. Gourgaud qui avait fait demander par sa mère, à la Chambre des députés, la levée de son exil, ne fut autorisé à rentrer en France que le

camp du testament officiel et public à l'acte qui contenait les dons destinés à rester secrets, ceux qu'on a appelés les legs de conscience.

L'Empereur mort, ses compagnons devinrent immédiatement populaires; il fallut la vengeance d'un ennemi de Gourgaud pour signaler l'omission de son nom dans le testament impérial.

Aussitôt, Bertrand et Montholon, exécuteurs testamentaires de Napoléon, écrivirent, le 7 août 1824, une lettre qui parut le 11 dans le *Galignagni's Messenger* : « Nous voyons avec étonnement, disaient-ils, que le nom du général Gourgaud ne figure pas sur les listes que vous avez publiées. Il a été l'objet d'une disposition spéciale de l'Empereur, en reconnaissance de son dévouement et pour les services qu'il lui a rendus pendant dix ans, comme premier officier d'ordonnance et aide de camp, soit sur les champs de bataille en Allemagne, en Russie, en Espagne et en France, soit sur le roc de Sainte-Hélène[1]. »

Ouvertement, Gourgaud avait invoqué, pour

20 mars 1821. Napoléon, à la date du 15 avril, à Sainte-Hélène, ignorait naturellement cet événement.

1. Cette lettre a été reproduite à la fin du 2e volume d'Antommarchi. — Quant au *dictionnaire de la conversation*, au mot Gourgaud, il s'exprime ainsi : « Après sa rentrée en France, Gourgaud se serait trouvé dans une situation financière très précaire, sans les nobles libéralités contenues en sa faveur dans le testament de l'Empereur. »

quitter Sainte-Hélène, le mauvais état de sa santé et ses peines morales. Il avait adressé à l'Empereur une lettre destinée à déjouer les soupçons d'H. Lowe et la réponse de Napoléon avait été écrite dans le même esprit[1].

De retour en Europe, Gourgaud, en butte aux tracasseries du gouvernement anglais[2], exilé dans les provinces hanséatiques, poursuivi et traqué par la police de la Sainte-Alliance, dut attendre, pour rentrer en France, le mois de mars 1821.

C'est là qu'il apprit presque aussitôt la mort de Napoléon, et il adressa de suite la pétition suivante aux membres de la Chambre des députés :

« Messieurs,

« Napoléon n'est plus. Nous réclamons ses cendres. L'honneur de la France exige cette restitution ; et ce que l'honneur de la France exige sera accompli. Elle ne peut souffrir que Celui qui fut son chef, que Celui qu'elle salua du nom de Grand et du titre d'Empereur demeure comme un trophée aux mains des étrangers, et que chaque

1. On trouvera ces deux lettres aux pièces annexes.

2. Cela montre bien qu'il ne fut pas contre Napoléon et ses anciens compagnons de captivité le dénonciateur qu'on a prétendu. C'est une infamie nouvelle d'H. Lowe que Walter Scott commit la faute impardonnable de rééditer.

Anglais puisse dire en montrant un insolent monument : « Voilà l'Empereur des Français ! »

« Nous avons l'honneur d'être, avec le plus profond respect, messieurs, vos très humbles et très obéissants serviteurs,

« Le baron GOURGAUD, ex-aide de camp de Napoléon;

« Le colonel FABVIER;

« Le comte ARMAND DE BRIQUEVILLE

« FRANÇOIS COSSIN (de Nantes);

« HENRY HARTMANN, fabricant.

« Paris, le 14 juillet 1821. »

Dès l'arrivée de Montholon, Gourgaud alla trouver son ancien camarade et tous deux entreprirent la publication des *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon*, qui parurent, en 1823, en 8 volumes.

Il n'était plus question des querelles passagères de Sainte-Hélène, et la parole de Napoléon à ses compagnons de captivité s'accomplissait : « Votre dévouement et vos malheurs ont créé désormais une fraternité entre vous ! »

L'année suivante, répondant à l'*Histoire de la grande armée en* 1812 par le général Philippe de Ségur, Gourgaud écrivait un *examen critique*

de cet ouvrage; et il en résultait un duel dans lequel Ségur fut blessé.

Toujours fidèle à la mémoire de son ancien maître, Gourgaud réfuta, en 1827, la *Vie de Napoléon* par W. Scott. Le romancier tenta de repousser ces critiques par une lettre odieuse où il accusait Gourgaud d'avoir, à Sainte-Hélène, trahi Napoléon en révélant au gouverneur toutes les démarches de l'Empereur. Le général français fit à ces attaques une réponse indignée et il mit Walter Scott au défi de produire aucun témoignage qui démentît « ses sentiments de fidélité envers le grand homme qui l'avait honoré de son estime et de sa familiarité et qui lui avait continué ses bontés au delà du tombeau. »

Walter Scott garda le silence; mais il obtint de la censure française que la lettre de Gourgaud ne serait pas publiée dans les journaux. La réponse du général ne put paraître qu'après plusieurs mois dans une publication de M. de Salvandy intitulée : *Lettres au rédacteur du Journal des Débats sur l'état des affaires publiques*.

Marié depuis 1822 à la fille du comte Rœderer, Gourgaud salua avec joie la Révolution de 1830. Dès le 5 août, il était nommé commandant de l'artillerie de Paris et de Vincennes. Le 4 mai 1832, le

roi Louis-Philippe le choisissait comme aide de camp. Lieutenant-général, le 31 septembre 1835, il était bientôt après membre du comité d'artillerie, puis inspecteur général de cette arme.

Au mariage du duc d'Orléans, il accompagna, avec le duc de Broglie, la jeune princesse depuis la frontière jusqu'à Fontainebleau.

Le 4 juin 1840, après avoir négocié entre le grand maréchal Bertrand et le gouvernement de Louis-Philippe la remise à la France des armes de l'Empereur, Gourgaud fut chargé de déposer ces reliques dans le trésor de la couronne.

Désigné pour faire partie de l'expédition de *la Belle-Poule*, il demanda, mais inutilement, que Montholon, alors prisonnier à Ham, fût adjoint à la pieuse mission qui allait chercher à Sainte-Hélène les cendres impériales[1].

Lors de la cérémonie des Invalides, ce fut encore Gourgaud qui remit au gouverneur de l'hôtel, le duc de Conegliano, l'épée d'Austerlitz, qui devait

1. Dans la relation que nous avons déjà citée, Gourgaud dit : « Je ne pus fermer l'œil de la nuit tant j'étais heureux de la pensée que c'était en grande partie à moi qu'était due cette glorieuse page de l'histoire pour la France et pour celui qu'elle saluait du nom de *Grand*. » « ... Je ne puis exprimer tout ce qui se passa en moi en me trouvant près de cet être extraordinaire, de ce géant de l'espèce humaine à qui j'avais tout sacrifié et à qui je devais aussi tout ce que j'étais.... Il faut avoir aimé l'Empereur comme moi pour comprendre tout ce qui s'est passé dans mon âme, lorsque le docteur Guillard nous laissa voir, à travers des flots de larmes, les restes mortels de notre héros ! »

être placée sur le cercueil. Le gouvernement français voulait, en agissant ainsi, unir étroitemen aux honneurs rendus l'un des confidents les plus intimes du grand homme.

En 1841, Gourgaud fut chargé de l'armement des fortifications et des forts de Paris et, le 25 décembre de la même année, il devenait pair de France.

Colonel de la première légion de la garde nationale après les journées de Juin, Gourgaud, le 15 mai suivant, était envoyé à l'Assemblée législative par le département des Deux-Sèvres.

Le 25 juillet 1852, il mourait à Paris.

Gourgaud avait pris part à 14 campagnes et assisté à 37 combats ou batailles rangées!

Depuis 1818 et pendant une existence qui fut encore longue, le culte de l'Empereur avait tenu, comme à Sainte-Hélène, la première place dans son cœur et dans sa pensée.

C'est avec ce souvenir qu'il faut lire ces lignes. Gourgaud, certainement, ne songeait pas à les publier lui-même, mais il n'a pas voulu les détruire, parce qu'il sentait bien qu'il y avait là, pour l'Histoire, des documents de la plus haute importance.

Aussi, sans manquer au respect dû à la grande mémoire de l'Empereur, sans y sacrifier cependant

aucun des devoirs supérieurs de l'historien, nous avons pensé, tout en mettant le lecteur en garde contre certaines exagérations évidentes, qu'il était bon de publier ces pages plus vraies, dans leur simple franchise, que bien des documents travaillés et rédigés à loisir.

N'est-ce pas, en même temps, rendre au brave soldat qui les a écrites l'hommage et la justice qui lui sont dus pour sa fidélité et pour son dévouement?

GÉNÉRAL BARON GOURGAUD

JOURNAL INÉDIT DE SAINTE-HÉLÈNE

1815-1818

CHAPITRE PREMIER

Arrivée de l'Empereur à Rochefort. — La suite de Napoléon. — A l'île d'Aix. — Incertitudes sur le parti à prendre. — Gourgaud voudrait que Napoléon se rendît à l'Angleterre. — Résistance de Napoléon. — Il consulte les augures. — La fameuse lettre au Prince Régent. — Mission de Gourgaud sur le *Slaney*. — A bord du *Bellérophon*. — Premières désillusions. — Duplicité des Anglais. — A Torbay. — Affluence de curieux. — L'annonce de Sainte-Hélène. — Scène de l'Empereur. — Commencement des vexations. — Sur le *Northumberland*. — Le 15 août en mer. — Madère. — L'orage. — Longueur de la route. — L'Empereur fait des mathématiques. — Il parle de Desaix. — Commencement des dictées. — En vue de Sainte-Hélène.

J'arrivai à Rochefort le 3 juillet, à 6 heures du matin; je descendis à l'hôtel du Pacha et me rendis de suite chez le préfet maritime, M. de Bonnefoux, pour lui communiquer mes instructions[1].

L'Empereur arriva à 8 heures et descendit à la Préfecture, où j'étais encore avec le Préfet. On emballe tous les effets avec la plus grande précipitation; je

1. Napoléon s'était fait précéder à Rochefort par Gourgaud qui devait savoir quelles étaient les ressources pour passer, si la route par Maumusson (A) était libre, si l'on ne pourrait pas se servir d'un bâtiment américain qu'on irait rejoindre en mer à cinq ou six lieues avec une bonne double péniche.

(A) Le pertuis de Maumusson s'étend entre l'île d'Oléron et Marennes.

suis de service d'aide de camp auprès de l'Empereur A une heure, arrivent Las Cases et Mme de Montholon qui avaient été arrêtés à Saintes et y avaient couru des dangers. Mon domestique François me rejoint.

4 juillet 1815. — J'annonce à Sa Majesté, à 4 heures du matin, l'arrivée des voitures et déjeune avec Elle. Planat[2], Autric[3], Sainte-Catherine[4], qui étaient restés

1. Née Albine Hélène de Varsal, femme de Charles Tristan, fils légitime du marquis de Montholon et fils adoptif du marquis de Sémonville, deuxième mari de sa mère.

2. Louis Planat de La Faye avait été aide-de-camp des généraux Lariboisière et Drouot ; depuis le 3 avril 1815, il était officier d'ordonnance de l'Empereur. Il le suivit de Malmaison à Plymouth et aurait été à Sainte-Hélène si, au moment du départ de Napoléon il avait été sur le *Bellérophon* au lieu d'être à bord de la *Liffey*. Napoléon l'avait désigné, mais Gourgaud présent sur le *Bellérophon*, après une scène faite au grand maréchal Bertrand, obtint que son nom serait substitué à celui de Planat. Noble émulation de dévouement ! Après le départ du *Bellérophon* pour Sainte-Hélène, Planat, Résigny, autre officier d'ordonnance, Rovigo et le général Lallemand furent tous quatre, au mépris des lois, transportés à Malte où ils restèrent longtemps internés.

Planat avait su inspirer le respect et la sympathie aux Anglais eux-mêmes (*Relation du capitaine Maitland*, à la date du 16 juillet 1815). En 1821, il allait partir pour Sainte-Hélène quand il apprit la mort de Napoléon. Celui-ci ne l'avait pas oublié non plus et l'avait inscrit dans son testament pour 40 000 francs. Après la mort de l'Empereur, Planat fut attaché à la personne du prince Eugène et il servit le prince jusqu'à la fin de sa vie ; il se constitua même le défenseur de sa mémoire.

En 1895, a paru chez Ollendorff *la Vie de Planat de la Faye : souvenirs, lettres et dictées*, précédée d'une charmante introduction de M. René Vallery-Radot.

3. Autric, officier d'ordonnance de la seconde promotion des Cent Jours, de même que Saint-Jacques qui fit aussi le voyage de Rochefort. La première promotion, celle du 3 avril 1815, nommait Gourgaud premier officier d'ordonnance et, sous ses ordres, Regnault de Saint-Jean d'Angély, Saint-Yon, de Résigny, de Lannoy (infanterie), Amilhet et Chiappe (génie), Lariboisière et Planat (artillerie), Dumoulin (garde nationale).

4. D'Audiffret Sainte-Catherine, petit parent de l'impératrice Joséphine, page de l'Empereur.

en arrière, nous rejoignent. Il y a toujours en vue deux ou trois frégates et un ou deux vaisseaux.

5 *juillet.* — Arrivée du prince Joseph. On embarque tous les effets sur la *Saale* et la *Méduse*[1]; l'Empereur me consulte sur l'organisation de sa maison, me dit que Montholon et moi serons ses aides de camp. Il me fait rédiger de suite cette organisation, me demande si je connais M. de Las Cases, à quoi il pourrait être utile; Sa Majesté veut en faire un caissier; je dis qu'il serait bon à la tête du cabinet, que c'est un homme instruit qui remplacerait M. de Bassano.

6 *juillet.* — Toujours la même croisière; je visite le port avec Mme Bertrand. On veut m'envoyer visiter la *Bayadère*, corvette en rade dans la rivière de Gironde.

7 *juillet.* — On reçoit les gazettes de Paris annonçant la prochaine entrée des Anglais dans la capitale.

1. Ponée, commandant de la *Méduse*, offrit à l'Empereur de combattre seul le *Bellérophon*, pendant que la *Saale* (capitaine Philibert) passerait; mais Philibert refusa de jouer le rôle glorieux qui lui était réservé. Alors, deux jeunes officiers de marine, appartenant au brick l'*Épervier* et à la corvette le *Vulcain*, vinrent offrir de former l'équipage d'une péniche qui conduirait Napoléon aux États-Unis. C'étaient le lieutenant de vaisseau Genty et l'enseigne Doret; tous deux furent rayés des contrôles de la marine pour ce fait. Doret reprit du service en 1830; capitaine de corvette, il se trouvait sur l'*Oreste*, en rade de Sainte-Hélène, lors de l'expédition de la *Belle-Poule* en 1840. — Il y avait aussi à l'île d'Aix un brick danois, la *Magdeleine* : ce brick, qui appartenait à F. F. Frühl d'Oppendorff, était commandé par le gendre de celui-ci, le jeune lieutenant de vaisseau français Besson, qui mit le brick à la disposition de l'Empereur. — Enfin, la corvette française, stationnée dans la Gironde, la *Bayadère*, était commandée par l'intrépide capitaine Baudin, fils du conventionnel et qui devint amiral.

Craintes à ce sujet. Je renforce la garde. Je couche au Palais[1]. M. de Las Cases nous soutient que Napoléon va régner de nouveau et que les Bourbons ne seront pas reçus en France.

8 *juillet*. — A 6 heures du matin, Sa Majesté m'envoie en rade, aux frégates. Je consulte les capitaines Philibert et Ponée. Ils m'assurent, de nouveau, que, le jour, la brise vient du large et, la nuit, de la terre; mais qu'elle ne se fait pas sentir à trois lieues en mer; que les Anglais sont échelonnés dans le golfe et ont établi une croisière depuis les Sables jusqu'à la Gironde, qu'il y a bien peu d'espoir de pouvoir sortir. Je retourne à Rochefort, où j'arrive à 3 heures après midi. Je trouve toutes les figures renversées. Tout le monde, excepté l'Empereur, est dans les plus vives alarmes. Rovigo me dit que Sa Majesté va s'embarquer à Fouras, malgré le vent et la marée, que je ne dois pas La dissuader de ce projet. Je dis cependant la vérité à l'Empereur. A 4 heures, on part. Sa Majesté est dans la voiture du préfet. Nous nous embarquons près de Fouras, dans un canot du port : l'Empereur, Beker[2], Lallemand, Bertrand, Rovigo et

1. C'est-à-dire à la Préfecture maritime. Dans toutes les villes où descendait l'Empereur, son habitation, quelle qu'elle fût, prenait de suite le titre de Palais Impérial.

2. 25 juin 1815, ordre du Ministre de la guerre, au nom du Gouvernement provisoire, chargeant Beker de la garde de l'Empereur. — 26 juin, Beker arrive à Malmaison. — 27 juin, ordre du Gouvernement lui ordonnant de faire partir de suite Napoléon.

moi, plus dix rameurs. A 5 heures 10 minutes, Napoléon quitte la France au milieu des acclamations et des regrets des habitants accourus sur la rive. La mer est très forte. Nous courons quelques dangers. A 7 heures et quelques minutes, Sa Majesté aborde la *Saale* et reçoit les honneurs dus à son rang, excepté les coups de canon, car j'avais prévenu qu'ils ne devaient pas être tirés. Sa Majesté voit les officiers, s'entretient avec le capitaine Philibert. Nous soupons. Elle me fait entrer dans sa chambre après souper et me demande mon opinion, puis Elle se couche et me fait encore rester quelque temps.

9 *juillet*. — A une heure du matin, le vent passe au Nord et souffle jusqu'à trois heures. Ensuite, calme. L'Empereur m'appelle à quatre heures. Je lui dis le vent. Le brick l'*Épervier* vient mouiller en rade à six heures[1]. Sa Majesté va visiter l'île d'Aix, parle des batteries et des fortifications. Les habitants La suivent partout en criant : *Vive l'Empereur!* Puis, Elle retourne à bord. A neuf heures, arrive le Préfet maritime avec des papiers : il confère avec Bertrand et Beker. On apprend bientôt que le Gouvernement provisoire exige que l'Empereur parte dans les vingt-quatre heures, soit avec un aviso, soit avec les deux frégates, soit avec un parlementaire. A onze heures, on déjeune. Tout le monde est triste et abattu. Sa Majesté se

1. Voir dans la *Nouvelle Revue Rétrospective*, n° 40, la relation de M. Jourdan de la Passardière, commandant l'*Épervier*.

renferme. Les avis sont partagés : les uns veulent qu'Elle se rende à bord de la *Bayadère*, en rade de Bordeaux, ou sur un navire américain, à l'ancre dans la rivière, tandis que les deux frégates sortiront pour attirer d'un autre côté l'attention de la croisière anglaise. D'autres conseillent de s'en aller sur un petit bâtiment de l'espèce de ceux appelés mouches, qui est là. D'autres de se maintenir à l'île d'Aix ou d'aller rejoindre Clausel à Bordeaux. Enfin, le soir, on convient d'envoyer aux Anglais Las Cases et Rovigo pour sonder l'opinion, demander si les passeports sont arrivés, si l'on peut partir. Las Cases qui parle l'anglais dira qu'il ne le sait pas pour mieux entendre l'opinion des gens qui seront autour de lui.

10 *juillet*. — Retour de Las Cases. Le *Bellérophon* les suit à pleines voiles. On croit qu'il vient attaquer. Mais non ; il mouille seulement au plus près. Il est sûr que l'Empereur est là.

11 *juillet*. — Arrivée des gazettes annonçant l'entrée du roi à Paris. L'Empereur envoie le général Lallemand à bord de la *Bayadère*, dans la Gironde.

12 *juillet*. — Pendant la nuit, on embarque des effets pour l'île d'Aix. Tout le monde est dans une tristesse extrême à bord. A dix heures un quart, Sa Majesté part dans un canot pour l'île d'Aix, accompagnée du général Beker, de Bertrand, de Planat et de moi. Les cris de *Vive l'Empereur !* prononcés avec

l'enthousiasme du désespoir, tant de la *Saale* que de la *Méduse*, rompent seuls ce triste silence. Sa Majesté est reçue par les mêmes acclamations à son arrivée dans l'île ; Elle va se loger à la maison du général commandant, qui est absent. Le vaisseau anglais le *Bellérophon* s'avance à pleines voiles ; il tire une salve ; on pense que c'est en réjouissance de l'entrée des ennemis dans Paris. Sa Majesté me demande quel est mon avis, ou de partir sur un petit chasse-marée ou sur le bâtiment danois qui est à l'ancre près de l'île, ou d'aller se livrer aux Anglais. Je lui réponds que je n'ose lui faire connaître mon opinion, attendu que, dans tous les cas, il y a de grandes chances à courir. Sa Majesté me presse. Je lui réplique qu'à mon avis il est préférable de se rendre à la nation anglaise[1], où Elle trouvera des admirateurs, plutôt que de partir sur le chasse-marée. Il est probable que ce bateau serait pris et, alors, la position serait bien différente, car alors, on jetterait l'Empereur à la Tour de Londres. Peut-être vaudrait-il mieux essayer de forcer le passage avec les deux frégates ou gagner la *Bayadère*. Rovigo

1. Le conseil de Gourgaud correspondait, — l'évènement l'a prouvé, — au secret désir de l'Empereur. Sur Napoléon, admirateur des Anglais, voir ce curieux document donné par le *Carnet historique et littéraire* du 15 mars 1898 : *Une soirée à Sainte-Hélène* (10 mars 1819), d'après les notes de Montholon : « Les Anglais, dit Napoléon, sont vraiment des gens d'une trempe supérieure à la nôtre.... Si j'avais eu une armée anglaise, j'aurais conquis le monde ; j'en aurais fait le tour sans qu'elle fût démoralisée. Si j'avais été l'homme du choix des Anglais, comme je l'ai été du choix des Français en 1815, j'aurais pu perdre dix batailles de Waterloo avant d'avoir perdu une voix dans la Législature, un soldat dans mes rangs. J'aurais fini par gagner la partie. »

penche pour le chasse-marée. On prend toutes les dispositions pour partir à la nuit. Rovigo se rend à à bord de la *Saale*.

13 *Juillet*. — Pendant la nuit, il y a alerte à bord des frégates. Les péniches anglaises tirent des coups de fusil. Sa Majesté m'envoie savoir des nouvelles à la vigie. On m'y dit qu'il y a deux frégates anglaises mouillées dans la rivière de Bordeaux, une à Maumusson, un vaisseau et une frégate dans la rade des Basques. A huit heures, le duc de Rovigo revient; il rapporte que les officiers qui devaient former l'équipage du chasse-marée commencent à battre de l'aile; ils disent qu'il est bien difficile de passer si les Anglais ont mis leurs embarcations à la mer. Sa Majesté me demande mon avis : j'essaye de La dissuader de se sauver dans cette embarcation. A 9 heures, le général Lallemand arrive de retour de la rivière de Bordeaux, de la corvette, etc. Il se fait beaucoup de parlementages mystérieux. Le grand maréchal me dit que Sa Majesté est décidée à partir sur un bateau danois, dont le capitaine est un ancien officier des marins de la garde[1]; qu'on vient d'acheter à La Rochelle une cargaison d'eau-de-vie pour ce bateau où il y a une cachette et dont le commandant a les papiers en règle, un passeport, etc. Il n'y a à bord que quatre matelots. Quatre personnes seulement pourront suivre Sa Majesté. Je lui répond

1. Il s'appelait Besson, comme nous l'avons dit plus haut.

que je ne quitterai la France que pour suivre l'Empereur et que je ne partirai qu'avec lui. Je monte chez Sa Majesté, qui me dit avec chagrin qu'Elle ne peut emmener sur le bâtiment danois que Bertrand, Lallemand, Rovigo et un valet (Ali)[1], qu'il préférerait bien m'avoir plutôt que Lallemand, mais que celui-ci connaît le pays et est l'ami du capitaine du Danois. Il trouve raisonnable que je ne veuille pas partir sans être avec lui; il me dit qu'il m'est fort attaché, qu'il est habitué à moi, mais que son rôle est fini, qu'une fois en Amérique, il y vivra en simple particulier, qu'il ne pourra jamais revenir en France, qu'il faut un mois ou deux pour avoir des nouvelles d'Europe, autant pour faire le trajet, que tout retour comme

1. Saint-Denis, dit Ali, originaire de Sens, entra comme élève-piqueur dans la maison de l'Empereur, en 1806; il fit les campagnes d'Allemagne et d'Espagne, ainsi que le voyage de Hollande, en 1811. A la fin de cette année, il devient second mameluck sous le nom d'Ali et remplit les fonctions de valet de chambre. En campagne, il tenait la lorgnette et le flacon d'eau-de-vie de l'Empereur. Depuis 1813, il était assimilé au grade de capitaine. Enfermé à Mayence, il rejoignit Napoléon à l'île d'Elbe et ensuite prit part à la campagne de 1815. Il était chargé, à Sainte-Hélène, du soin des livres et de la mise au net des dictées. — Il eut, pendant la captivité, une fille qui vit encore aujourd'hui (novembre 1898) et à qui Napoléon donna, le jour de son baptême, une chaîne d'or religieusement conservée dans la famille. Saint-Denis fit partie de l'expédition de la *Belle-Poule*. Par son testament du 6 juillet 1855, il laissa à la ville de Sens divers objets qui ont appartenu à l'Empereur. (V. notice de M. Deligand, maire de Sens, 1859. Sens. Imprimerie Duchemin). Pons de l'Hérault, dans ses *Souvenirs de l'île d'Elbe* (p. 193), dit de lui : « C'était un homme de fidélité et de dévouement. L'Empereur pouvait entièrement compter sur lui... Il fut à Sainte-Hélène l'un des témoins quotidiens des crimes permanents par lesquels le gouvernement anglais abrégea la vie de l'Empereur. Il a voué un culte de respect à la mémoire de Celui qui, dans l'expression de sa dernière volonté, lui donna une preuve impérissable de son estime. »

celui de l'île d'Elbe est donc devenu désormais impossible. Je lui réponds que je ne crains rien des Bourbons, n'ayant rien à me reprocher, que je ne suis pas Sa Majesté par intérêt ou par ambition, mais parce qu'Elle était tout à fait dans le malheur et qu'on ne pouvait me supposer d'autres vues que celles d'un dévouement sans bornes à un grand homme vaincu et abandonné. Je lui répète qu'il aurait mieux fait de se rendre en Angleterre, que ce noble parti était celui qui lui convenait le mieux, qu'il ne pouvait pas jouer le rôle d'un aventurier, que l'Histoire lui reprocherait un jour d'avoir abdiqué par peur puisqu'il ne faisait pas le sacrifice en entier. Il me répondit que mes raisons étaient justes, que c'était le parti le plus sage, qu'il était sûr d'être bien traité en Angleterre, que c'était aussi l'opinion de Lavalette, mais que ces bons traitements auraient quelque chose d'humiliant pour lui, qu'il était homme et ne supportait pas l'idée de vivre au milieu de ses ennemis les plus acharnés, qu'il ne pouvait vaincre cette répugnance et que, d'ailleurs, l'Histoire ne saurait lui faire un reproche d'avoir cherché à conserver sa liberté en se rendant aux États-Unis. Je lui objectai que, s'il était pris, il serait mal traité. Il m'assura qu'il serait alors le maître de sa destinée, qu'il se tuerait. « Non; lui dis-je, Sa Majesté ne le pourra pas. A Mont Saint-Jean, c'était bien; mais, aujourd'hui, cela ne se peut plus. Un joueur se tue. Un grand homme brave l'adversité. » L'Empereur

m'interrompit en disant que la veille, il avait eu l'idée de se rendre à la croisière anglaise et de s'écrier en y parvenant : « *Comme Thémistocle, ne voulant pas prendre part au déchirement de ma patrie, je viens vous demander asile* », mais qu'il n'avait pas pu s'y résoudre. Au même moment, un petit oiseau entra par la fenêtre et je m'écriai : « C'est signe de bonheur ! » Je pris l'oiseau dans ma main et Napoléon me dit : « *Il y a assez de malheureux, rendez-lui la liberté.* » J'obéis et l'Empereur continua : « *Voyons les augures ?* » L'oiseau vola à droite et je m'écriai : « Sire, il se dirige vers la croisière anglaise ! »

L'Empereur reprit sa conversation et m'assura qu'aux États-Unis, quand il s'ennuierait, il se jetterait dans une voiture et parcourrait mille lieues de route, et qu'il ne croyait pas que personne pût penser qu'il reviendrait jamais en Europe. Puis, il me parla du bateau danois. « *Bah ! nous pourrons bien y tenir cinq. Ainsi, vous viendrez avec moi.* » Je répliquai que Mme Bertrand tourmenterait son mari en l'assurant qu'elle mourrait s'il partait sans elle[1]. Sa

1. D'après Montholon (I. p. 162), Mme Bertrand, créole, exigeante, faisait de son mari un esclave. Elle était gracieuse, charmante, capricieuse.

Mme de Montholon, dans ses *Souvenirs*, dit qu'elle était fille d'un Anglais, Dillon, nièce de lord Dillon, et qu'elle avait été élevée en Angleterre. Parente, par sa mère, de Joséphine, ce fut l'Empereur qui la maria à Bertrand et la dota.

D'après Stürmer, Mme Bertrand était la belle-sœur du duc de Fitz-James, nièce de Lady Jerningham, qui l'avait élevée ; de là venaient, sans doute, ses prétentions à la noblesse. — Le capitaine anglais Dillon, proche parent de Mme Bertrand, fut reçu, à Sainte-Hélène, par Napoléon, le 22 octobre 1816.

Majesté objecta qu'à Rochefort et à l'île d'Aix il avait proposé à Bertrand de ne pas l'accompagner, mais que celui-ci voulait absolument venir, puis il me dit de le faire entrer. Le dîner fut des plus tristes. Après le repas, Bertrand me remit deux paires de pistolets pour les donner de la part de Sa Majesté aux capitaines Ponée et Philibert. Ils me remercièrent en s'écriant : « Ah! vous ne savez pas où vous allez! Vous ne connaissez pas les Anglais. Dissuadez l'Empereur d'un tel projet![1] » Je reviens. On emporte tous nos effets à bord du Danois, à la nuit bien close. Je vais jusqu'au coin de l'île où il est mouillé. On envoie Las Cases et Lallemand à la frégate, pour, de là, se rendre en parlementaires, aux navires anglais. Vers minuit, nos préparatifs de départ sont suspendus.

14 *juillet*. — Nous voyons le Parlementaire, avec le pavillon tricolore, près du vaisseau anglais. Las Cases et Lallemand reviennent. Sa Majesté nous fait entrer chez Elle et nous demande notre opinion. Tout le monde, sans exception, est d'avis de se rendre à bord des navires anglais. Je reste seul avec Sa Majesté, qui me montre un brouillon qu'Elle vient d'écrire et me dit que notre conseil est aussi celui de

1. Bien que Gourgaud ne le dise pas, il résulte de cette phrase qu'on laissait croire dans l'entourage de l'Empereur que celui-ci allait se rendre à l'Angleterre. L'envoi de Las Cases et de Lallemand, en parlementaires, aux navires anglais était une supercherie destinée, à ce moment-là, à entretenir le public et les Anglais dans l'idée que Napoléon était sur le point de gagner l'escadre ennemie.

Lavalette. « *Comme Thémistocle....* » Il me demande comment je trouve cette lettre pour le prince régent. Je lui dis qu'elle me fait venir les larmes aux yeux; Sa Majesté ajoute que c'est moi qu'Elle a choisi pour la porter, me dicte ses instructions à ce sujet : louer une maison de campagne, ne pas entrer de jour à Londres, ne pas accepter d'aller aux colonies. Puis, Elle me dicte une lettre que Bertrand doit écrire au commandant anglais, en m'envoyant avec Las Cases sur le vaisseau où ce dernier, comme maréchal des logis, doit faire le logement. Elle me dicte, en outre, une copie de la lettre que je porte, puis Elle fait entrer Bertrand, lui fait écrire les lettres et Elle me donne pour moi le brouillon, de sa main, de celle qu'Elle adresse au prince régent[1]. Comme je sors, je rencontre Beker; mais, je ne lui dis pas que je vais en Angleterre; je le prie, dès son retour à Paris, de voir ma mère et de lui donner de mes nouvelles[2]. Mme de Montholon me demande de faire en sorte qu'elle soit sur le vaisseau où montera Sa Majesté. Je prends avec moi Las Cases; je m'embarque dans un canot, emmenant un huissier, un page et un valet de pied. Nous sommes bien reçus à bord du *Belléro-*

1. Est-il besoin de dire que ce précieux document est conservé avec une véritable piété dans les archives de la famille Gourgaud?

2. Ce qui prouve que Napoléon, malgré tout, se doutait du sort qui l'attendait en se livrant aux Anglais, c'est qu'il dit à Beker, qui voulait l'accompagner jusqu'à bord du *Bellérophon* : « Je ne sais ce que les Anglais me réservent, mais s'ils ne répondent pas à ma confiance, on prétendrait que vous m'avez livré à l'Angleterre. »

phon : le capitaine Maitland nous fait entrer, Las Cases et moi, dans sa cabine où se trouvent MM. Gambier et Sartorius, capitaines de corvette[1]. Las Cases fait toujours semblant de ne pas entendre l'anglais[2]. Le capitaine Maitland et ses deux officiers n'ont point l'air de mettre en doute que je ne sois envoyé tout de suite à Londres. Las Cases est dans l'enchantement ; il entend ce que les officiers anglais disent : la lettre au prince régent a fait une grande impression sur eux. Il me conseille d'écrire à l'Empereur qu'il sera bien accueilli. Je lui objecte que je n'entends rien à ce qui se dit autour de moi ; que lui, au contraire, peut écrire tout cela à Bertrand par le retour du canot ; que, quant à moi, je m'embarque sur la corvette que l'on met à ma disposition. A la nuit tombante, le capitaine Sartorius m'emmène, ainsi que François, à bord du *Slaney*, corvette de quatre canons et huit caronades.

Le 15. — A 8 heures du matin, nous rencontrons le *Superbe*, où est l'amiral Hotham ; mon capitaine va à son bord et en revient bientôt. A 9 heures, le thé ; à 4 heures, le dîner ; à 6, on signale une frégate anglaise qui visite un Danois. Les vents étant N. O. nous louvoyons. On punit un matelot par les verges.

1. Gambier commandait le *Mirmidon*, et Sartorius le *Slaney*.
2. On lui en voulut beaucoup de cette dissimulation, et il est possible que l'opinion qu'on eut dès lors de lui en Angleterre ait été pour beaucoup dans son expulsion de Sainte-Hélène.

Le 16, *dimanche.* — On aperçoit la goëlette le *Télégraphe.* Je dîne avec les officiers du bord, qui sont d'une excessive politesse pour moi. On ne joue pas, même aux échecs, le dimanche.

Le 17. — Le vent change un peu. Pendant la nuit, une frégate communique avec nous.. Le matin, une autre me demande où est Napoléon.

Le 18. — Pendant la nuit, le pilote se trompe.

Le 19. — Au moment où nous nous croyons près d'Ouessant et que nous nous disposons à le doubler, nous reconnaissons que nous sommes au sud de l'île de Sein. Nous passons le bec du Raz et les Roches noires. Le soir, la mer est forte; nous avons un orage.

Le 20. — Nous voyons Ouessant. Le vent est N. N. contraire. A 10 heures, nous apercevons le vaisseau le *Chatam* et une corvette. Nous leur faisons des signaux; à 2 heures et demie, nous passons à Ouessant entre les roches.

Le 21. — Calme parfait.

Le 22. – A 6 heures du matin, on distingue l'Angleterre. Nous arrivons à Plymouth, le soir. A 9 heures, le capitaine Sartorius, qui, jusque là, m'avait fait croire qu'il me conduisait à Londres, fait mettre son canot à la mer, mais refuse de m'emmener parler à l'amiral Keith. Je lui rappelle que ce

n'est pas cela, ce que m'avait dit M. Maitland. Je proteste contre cette supercherie; je demande la permission d'aller à Londres porter au prince régent la lettre de l'Empereur. Refus . Refus. J'ai été dupé : je croyais M. Maitland un autre homme. Me serais-je trompé sur la générosité anglaise? M. Sartorius s'attend si bien à ne plus revenir à son bord et à se rendre à Londres, qu'il a emporté avec lui sa malle et son porte-manteau.

Le 23. — Le canot revient à minuit. Il porte un billet de M. Sartorius pour le premier lieutenant renfermant l'ordre de lever l'ancre et de se rendre sur le champ à Torbay. Je proteste de nouveau. On part à midi. Nous mouillons à Torbay. Je demande de nouveau à aller à terre, refus. Je demande ce refus par écrit, ce qui ne m'est pas accordé. On hisse le signal *quarantaine* pour défendre de communiquer avec nous. On place quatre fonctionnaires pour empêcher les canots d'approcher. On en reçoit cependant un qui apporte une gazette.

Le 24. — Le *Belléropĥon* mouille à Torbay; je vais à son bord, peu après, vers 8 heures. L'Empereur me fait entrer; je lui raconte ce qui m'est arrivé. Il me dit que l'amiral Hotham a envoyé un officier qui fera changer l'état actuel des choses et me demande si j'ai conservé la lettre. « Oui, Sire. » On apporte des gazettes. Un grand nombre de curieux s'approchent

du *Bellérophon*; on met des canots à la mer pour les éloigner. Je remarque que Las Cases porte la croix de la Légion d'honneur, qu'il n'avait pas en partant.

Le 25. — Il arrive des gazettes d'Exeter. Mme Bertrand, qui était bien avec M. Gambier, se brouille avec lui parce qu'il ne veut pas montrer ses journaux; il se conduit quelque peu grossièrement.

Le 26. — A 1 heure 1/2 du matin, Sartorius revient de Londres; à 3 heures, on met à la voile. Rien n'a transpiré sur son voyage. On arrive à Plymouth à 4 heures; Maitland descend aussitôt à terre. Pendant son absence, la frégate la *Liffey* vient mouiller à babord du *Bellérophon*. Des embarcations, avec des officiers, font éloigner les chaloupes des curieux. On tire même des coups de fusil. Maitland fait savoir qu'il dînera à terre, chez l'amiral. A 9 heures, il revient à bord, paraît embarrassé et ne dit rien positivement. Notre position ne semble pas s'améliorer. Nous commençons à éprouver tous des inquiétudes au sujet de savoir si Sa Majesté sera reçue. Las Cases ne le met pas en doute, non plus que le règne de Napoléon II. Il fait un grand éloge de la liberté anglaise. Il se dispute vivement avec Lallemand, qui l'envoie positivement promener. Pendant la nuit, une autre frégate, l'*Eurotas*[1], vient mouiller à tribord. L'Empereur me dit de donner la lettre dont

1. Capitaine Lillicrap.

j'étais porteur à Maitland, qui la demande pour la porter à Londres. J'apprends alors que Las Cases, étant dans le canot de l'Empereur pour se rendre au *Bellérophon*, lui a demandé à être nommé par lui chevalier de la Légion d'honneur afin de mieux paraître lors de son entrée en Angleterre. Il avait aussi pris un uniforme de capitaine de vaisseau, ayant été aspirant avant la Révolution. Vanité des vanités!

Le 27. — Je demande à Maitland pourquoi les frégates sont mouillées si près de nous; il ne me donne que de mauvaises raisons et finit par s'écrier que c'est par ordre de l'Amirauté. J'en parle à l'Empereur, qui me répond qu'il faut attendre la réponse de l'officier du *Superbe*. Maitland fait un autre voyage à terre et, à son retour, il paraît moins embarrassé. Il annonce, pour le lendemain, l'arrivée à bord de l'amiral Keith; on ne tirera pas le canon parce qu'on ne l'a pas tiré pour Sa Majesté. Beaucoup de canots de curieux entourent le vaisseau; un d'entre eux est chargé de musiciens. On est moins sévère que la veille sur la consigne.

Le 28. — A 5 heures, le capitaine Maitland se rend à terre. On me dit que je dois, avec Planat et Maingaud[1], être transbordé sur la *Liffey*. Sa Majesté me fait appeler; Elle ignorait cette mesure et m'assure qu'il est bien loin de son intention que je ne reste

[1] Chirurgien qui accompagnait l'Empereur depuis Malmaison.

pas près d'Elle. Bertrand lui objecte que le lieutenant, en l'absence de Maitland, a l'ordre de me conduire à la *Liffey*. On attend le retour de Maitland. Beaucoup d'embarcations se dirigent avec des dames vers l'*Eurotas*, où un escalier est préparé, ce qui cause de grandes inquiétudes parmi nous; nous craignons toujours d'être envoyés sur ces frégates. Maitland rentre et annonce que l'amiral Keith va arriver, que Planat et les autres sont sur la *Liffey*. Il pénètre chez l'Empereur et en ressort peu après. L'amiral arrive à 11 heures 3/4, entre chez Sa Majesté, y reste vingt à vingt-cinq minutes, sort, s'approche de Mmes Bertrand et Montholon, leur fait mille politesses et leur dit que tout le monde peut rester à bord, que l'on n'avait proposé d'autres bâtiments que pour que tout le monde y fût plus à son aise. Nous en ressentons un peu d'espérance. Maitland retourne à terre à 2 heures; je le charge d'une lettre pour ma mère. Las Cases paraît avoir une croix d'or de la Légion, que lui aurait vendue Marchand. Nous éprouvons de nouvelles inquiétudes à cause des bruits qui courent. Le soir, Maitland revient sombre.

Le 29. — Il pleut toute la journée. Maitland descend à terre à 5 heures. Il rapporte des journaux où il est question de nous envoyer à Sainte-Hélène.

Le 30, *dimanche*. — Maitland part comme à l'ordinaire; il revient à 2 heures rapportant des gazettes

épouvantables; il annonce la prochaine arrivée d'un sous-secrétaire d'État, porteur de la décision du gouvernement anglais. Notre abattement est extrême. Nous remarquons les allées et venues de Maitland, qui annonce que Keith ne viendra que le lendemain. Nous sommes de plus en plus tourmentés. Le bruit court que Sa Majesté ne pourra conserver avec Elle que moi et quatre officiers.

Le 31. — Maitland va à terre à 6 heures; il en revient à 10, annonçant de mauvaises nouvelles. L'amiral Keith et le sous-secrétaire d'État Bunbury arrivent à 11 heures 1/4 et entrent chez Sa Majesté avec qui ils restent enfermés pendant trois quarts d'heure. Ils lui apportent la nouvelle qu'Elle doit aller à Sainte-Hélène avec ses officiers, à l'exception de Rovigo et de Lallemand. L'Empereur déclare qu'il n'ira pas, que son sang rougira plutôt le *Bellérophon*, qu'en venant chez les Anglais il a fait le plus grand des hommages possibles à une nation dont la conduite actuelle jette un voile de ténèbres sur l'avenir de l'Angleterre. L'amiral le prie de lui adresser une lettre à ce sujet, et Sa Majesté écrit qu'Elle préfère la mort à Sainte-Hélène, qu'Elle n'est point prisonnière de guerre. Elle nous dit ensuite qu'Elle ne veut point aller à Sainte-Hélène, que ce serait mourir d'une manière ignoble. « Oui, Sire, nous écrions-nous, bien ignoble. Il vaut mieux nous faire tuer en nous défendant ou mettre le feu aux pou-

dres. » Lallemand et Rovigo, présents, écrivent à l'amiral pour se recommander aux lois anglaises[1]. Dîner triste.

Le soir, Mme Bertrand court, comme une folle, chez l'Empereur, sans être annoncée, fait grand tapage, rentre chez elle et y recommence une scène épouvantable; elle veut se jeter à la mer. Nous voyons tout. Lallemand fort ému parle aux Anglais et leur reproche leur conduite; Maitland, de son côté, écrit à lord Melville; il se dit fâché de ce qui arrive; ce n'est pas ce qu'il avait pu croire. Lallemand et Rovigo écrivent à lord Bathurst.

Le 1er août. — Maitland, à son ordinaire, va à terre à 8 heures. Sa Majesté me répète que d'aller à Sainte-Hélène, ce serait terminer sa carrière d'une manière ignoble, qu'Elle n'ira pas. Il y a une grande affluence de curieux. Nous en remarquons plusieurs ayant des œillets rouges à la boutonnière. Las Cases espère beaucoup de ces porteurs d'œillets.

Le 2. — A 9 heures 1/2, Maitland va à terre. L'Empereur ne déjeune pas avec nous. Mme Bertrand me fait, sur le pont, une scène de femme de la halle et veut que son mari se batte avec moi. Elle va jusqu'à lui dire qu'on voit bien qu'il n'est pas gentilhomme. Maitland va rapporter tout cela à l'Empereur.

1. On sait comment cela leur réussit, et qu'ils furent expédiés sur Malte où ils restèrent longtemps internés au fort Manuel !

Le 3. — Maitland va à terre; rien d'important. Ennui. Toujours autour de nous des canots avec des hommes et des femmes portant des œillets rouges.

Le 4. — A 2 heures du matin, Maitland reçoit l'ordre de se tenir prêt à mettre à la voile. On lève l'ancre. Bientôt, on apprend que le capitaine a ordre de sortir de la rade, que Sa Majesté n'aura même pas le droit de choisir les officiers qui l'accompagneront, mais que l'amiral Keith les désignera. L'Empereur répond à cela qu'il ne veut pas partir. Il ne déjeune pas avec nous et demande à parler à l'amiral qu'on attend, mais qui ne vient pas. Une corvette, le *Prométhée*, est à l'entrée du port. Nous sortons. Le *Tonnant* et l'*Eurotas* nous suivent. Sa Majesté ne sort pas de sa cabine; on dit qu'Elle s'est empoisonnée.

Le capitaine se rend à la corvette où est Keith; il revient en disant que Bertrand avait aussi été excepté, mais que l'amiral prendrait sur lui de le laisser partir, s'il le désirait. Grandes hésitations de Bertrand et de sa femme, qui paraissent pencher pour ne pas accompagner l'Empereur. Celui-ci ne dîne pas et ne sort pas. Le soir, Montholon va le voir : il paraît mieux et rit sur le désir que l'on aurait de le voir mourir. Il me demande des détails sur ceux qui le suivent. J'écris à ma mère.

Le 5. — Le vaisseau a toujours la même escorte. La journée se passe à rester en panne ou à croiser dans

le canal. La mer est forte : Sa Majesté est indisposée et nous avons tous le mal de mer. On dit que Keith, Cockburn et Hull sont à bord du *Tonnant* et qu'ils ont déclaré que Sa Majesté ne pourrait emmener que trois officiers.

Le 6. — A 8 heures, on voit au loin un vaisseau. On croit que c'est le *Northumberland*. A 11 heures, on est près de lui et l'escadre se dirige sur Torbay, où elle mouille hors de la rade. L'Empereur envoie enfin la liste des personnes qui doivent l'accompagner. J'y suis inscrit le quatrième. Bertrand va la porter à l'amiral avec l'ordre de Sa Majesté d'insister pour m'avoir. Quand il revient, il annonce que les Anglais ne veulent pas que je parte, mais l'Empereur insiste. Keith, Cockburn, Bunbury viennent voir Sa Majesté, qui proteste encore contre le traitement qu'on lui fait subir. Elle propose de compter Las Cases comme secrétaire et, alors, je serais placé parmi les trois officiers. Les amiraux se consultent et ne décident rien. On nous remet des ceintures contenant 16 000 francs chacune. Montholon, poussé par sa femme, va chez l'Empereur et lui conseille de ne pas emmener Mme Bertrand. L'indécision de Sa Majesté augmente. Bertrand partira-t-il ou ne partira-t-il pas?

Le 7. — Las Cases va, à 8 heures, chez l'amiral. On lui fait quitter son épée et on nous dit à tous de rendre nos armes. Nous murmurons, car nous sentons

augmenter la sévérité. Sa Majesté hésite encore à emmener Bertrand à cause de sa femme, mais ils vont faire auprès d'Elle une démarche, à la suite de laquelle Elle consent à les prendre.

Cockburn vient à midi avec un commissaire; il annonce que l'on va embarquer : le commissaire dirige le transport des malles et les examine[1]. Personne de nous ne veut être le témoin de cette expédition à laquelle Cockburn assiste. 80 000 francs de Sa Majesté sont séquestrés. Je prie l'amiral de me laisser mon domestique. Il refuse en disant : « Voilà donc ces fameux officiers français qui ne savent pas supporter la perte d'un domestique ! »

A 2 heures, Sa Majesté dit adieu à Rovigo et à Lallemand, refuse au premier de reprendre la ceinture qu'il lui a confiée et donne au second la cargaison du Danois, soit 30 000 francs. Elle offre une tabatière à Maitland qui la refuse et donne une paire de pistolets au capitaine des marins et au second. Nous nous embarquons dans une chaloupe : Bertrand, l'amiral, Las Cases, Montholon, moi, Mmes Bertrand et Montholon et enfin l'Empereur. A l'arrivée au *Northumberland*, les matelots sont sur le pont; Sa Majesté salue et cause avec quelques officiers. Un canot de curieux est coulé par un cutter; deux ou trois personnes périssent. Avant dîner, l'Empereur cause avec M. Litt-

1. Pendant ce temps, un Anglais, M. Guerry, envoie des fruits à l'Empereur.

leton et lord Lowther, membres du Parlement[1]; à 7 heures, nous dînons tous ensemble, puis nous jouons au vingt-et-un. Coucher à 11 heures.

Le 8 *août*. — La mer est grosse : Sa Majesté en est indisposée. Je couche dans le salon. L'amiral Cockburn[2] et Bingham[3] me font force politesse et causent avec moi.

Le 9. — Mer calme. Nous sommes ralliés par tous les bâtiments[4] et nous faisons route vers Madère. On envoie un brick à Falmouth et un à Jersey chercher du vin.

Le 10. — Temps couvert. Le soir, il y a un orage

1. A bord du *Northumberland* se trouvaient aussi, au moment de l'arrivée de l'Empereur, MM. Stanley et Hutchinson, tous deux membres des Communes et attachés au ministre Castlereagh.

(*Souvenirs de la comtesse de Montholon.*)

2. Cockburn fut le geôlier de Napoléon jusqu'à l'arrivée d'H. Lowe. Il avait un secrétaire, Glower, qui a écrit des souvenirs sur Napoléon. — Cockburn ne pouvait comprendre la fidélité et le dévouement à l'Empereur des Bertrand, Gourgaud et Montholon (V. une lettre de lui du 14 avril 1816, dans *le Temps* des 15-16 juillet 1897) : « Ces personnes continuent à rester attachées à lui d'une manière qu'aucun Anglais ne pourrait comprendre, ni même voir sans un profond sentiment de dégoût et de mépris. » — De son côté, le commissaire russe Balmain (8 septembre 1816) s'étonnait du prestige conservé par Napoléon sur les siens. — Ces dévouements frappent et scandalisent les étrangers. En France, on les trouve tout naturels!

3. Sir George Bingham, colonel du 53e d'infanterie, fut promu général le 3 avril 1816 et commanda, en cette qualité, sous Hudson Lowe, le camp de Longwood. — En mai 1819, il donna sa démission et rentra en Europe.

4. *Northumberland*, vaisseau de 80, pavillon amiral, commandant capitaine Ross, beau-frère de l'amiral. — *Havannah*, frégate de 44, capitaine Hamilton. — Le *Furet*, frégate de 36. — *L'Eurotas*. — *L'Écureuil*. — Le *Péruvien*. — Le *Griffon*, capitaine Wright. (V. dans Montholon I. p. 140 les conversations de Napoléon avec cet Anglais porteur d'un nom historique).

nous sortons de la Manche. Sa Majesté ne quitte pas sa cabine, m'y fait venir et me dit qu'Elle aurait mieux fait de ne pas quitter l'Égypte, qu'Elle aurait pu s'y maintenir. « *L'Arabie attend un homme; avec les Français en réserve et les Arabes comme auxiliaires, j'aurais été le maître de l'Orient. Je me serais emparé de la Judée.* »

Le 12. — La mer se calme. L'Empereur dîne avec nous. Nous marchons vers l'Ouest. On joue aux échecs.

Le 13. — Calme parfait. Sa Majesté joue aux échecs avec moi et Montholon. On aperçoit un brick français venant du Havre. Vent faible.

Le 14. — On rencontre plusieurs bâtiments étrangers. Vent passable.

Le 15 *août*. — Nous voyons tous Sa Majesté les uns après les autres. A moi, Elle parle de ses autres journées du 15 août. Quelle différence!

Après le dîner, lorsqu'à son ordinaire Sa Majesté s'est levée de table pour aller avec Bertrand et Las Cases sur le pont, nous bûmes à sa santé. Le soir, comme à l'ordinaire, nous jouons au vingt-et-un. L'Empereur, qui, les autres jours, perdait continuellement, gagna ce soir-là 80 napoléons, et c'est le jour de sa naissance. Le brick *la Zénobie* fait fausse route pendant la nuit, n'ayant pas vu notre virement. Je prête 25 napoléons à M. Glower et 77 à Montholon.

Le 16. — Vent faible. L'amiral, qui est fort obligeant, consent à faire enlever le canon qui est dans ma cabine.

Le 17. — Bonne brise. Tous les jours, la même chose : l'Empereur se lève à 8 h. 1/2, cause avec un ou deux de nous, s'habille ; à 3 heures, passe au salon, y joue aux échecs avec moi ou Montholon jusqu'à 4 heures, se promène jusqu'à 5 h. 1/2, dîne, se promène ensuite jusqu'à 7, joue au vingt-et-un jusqu'à 10 heures du soir. Bernard, domestique du grand maréchal, fait grand tapage ; Montholon le fait mettre aux fers. Nous sommes à la hauteur de Vigo.

Le 18. — Le matin, plusieurs matelots sont passés par les verges. Le bâtiment qu'on avait détaché sur Jersey nous rejoint. Je porte à Sa Majesté les *Moniteur* de juin et juillet.

Le 19. — Brise d'Ouest. A midi, nous sommes à la hauteur de Lisbonne ; on interroge un bâtiment prussien.

Le 20. — Bonne brise. Nous entendons un sermon. Un brick nous accoste et nous remet des papiers ; il a rencontré quatre vaisseaux français : le bruit court qu'ils chercheront à nous délivrer.

Le 21. — L'amiral annonce qu'on ne s'arrêtera devant Madère que deux ou trois heures seulement. au lieu des trois ou quatre jours annoncés. Les vais-

seaux qui se montrent aux environs interloquent les Anglais. Nous espérons. La chaleur est de 75° Fahrenheit ou 19° Réaumur.

Le 22. — Beau temps. Nous sommes par le 35° de latitude, à hauteur de l'Afrique. 75° de chaleur.

Le 23. — Beau temps, bonne brise. On fait dix nœuds par heure. A midi, on voit Porto-Santo; à 2 heures, Madère. Nous mettons en panne près des îles désertes; on voit beaucoup de poissons volants. On envoie un canot à terre.

Le 24. — Nous distinguons tous les édifices de Fünchal et les vignes. Il souffle un fort vent de Sirocco. Le consul d'Angleterre vient saluer l'amiral; il nous raconte que ce vent ne s'élève que tous les huit ou dix ans, qu'il augmente de plusieurs degrés la chaleur et détruit les raisins[1]. La ville de Funchal paraît assez jolie; sa population est de 20 000 âmes; celle de toute l'île d'environ 100 000; il y a un grand nombre de couvents. La première sorte de vins est pour les particuliers de Londres; la seconde, pour les marchands; la troisième, pour (*illisible*); la quatrième, pour l'Amérique. Le tonneau de 40 douzaines de bouteilles se vend 63 livres sterling. L'île ne produit que des vignes et des fruits. Il y a une milice de 4000 hommes, comprenant trois régiments d'infan-

1. Les habitants de Madère ne manquèrent pas d'attribuer cet ouragan exceptionnel à la présence, dans leurs eaux, de l'empereur Napoléon,

terie et un d'artillerie et formés d'indigènes. Les paysans sont bons, mais la vie très chère. Le gouverneur, lieutenant général du roi de Portugal, a soixante-dix ans et il reçoit 4 000 piastres d'appointements. Les Anglais, à Madère, voient peu les Portugais. Il y avait un consul de France, nommé Lemollien, avant notre expédition en Portugal; il a, alors, cessé ses fonctions et s'est fixé dans l'île, où il vit en simple particulier. La rade est difficile et nous faisons avec peine de l'eau, vu le vent. On nous apporte des pêches d'une chair jaune et ferme, des figues et des raisins. Le consul anglais, M. Wilch, qui me fournit ces détails, dîne avec nous et Sa Majesté. 84° Fahrenheit.

Le 25. — Nous courons des bordées devant Funchal, à cause du Sirocco; notre grande voile de hune est déchirée en deux. A midi, tous les bâtiments appareillent et se rallient autour de nous. Un grand nombre de bestiaux, de volailles, de fruits, sont amenés sur le vaisseau. A 8 heures du soir, nous reprenons notre route à la vitesse de 8 à 10 nœuds par heure.

Le 26. — Le vent est bon. Quelques requins se montrent autour de nous. L'amiral me dit que Sa Majesté a bien fait de se rendre aux Anglais et qu'il est possible, quoique non probable pour l'instant, qu'une escadre anglaise ramène un jour l'Empereur

de Sainte-Hélène à Londres. J'ai une discussion à table avec Mme de Montholon sur les papes et les conciles. Je reçois une boîte de couleurs et des fruits que M. Glower a achetés pour moi à Fünchal.

Le 27. — Vent N.-E. bon et frais. A midi, nous voyons les Canaries; nous passons à quatre lieues de Gomerra, au-dessus de laquelle on distingue le pic de Ténériffe, qui se voit à 40 lieues en mer. A 4 heures, nous passons à la hauteur de l'île de Fer, que l'horizon brumeux nous empêche de distinguer. Nous sommes obligés d'attendre les autres bâtiments. Le *Péruvien* est le meilleur voilier après le *Northumberland*. A dîner, Mme de Montholon fait la savante.

Le 28. — Nous avons fait 147 milles dans la nuit. Le vent est toujours N.-E. On voit un grand nombre de poissons volants et on place les lignes pour prendre les marsouins qui les suivent. Sa Majesté me charge de tenir ses livres en ordre; la chaleur est de 80° Fahrenheit ou de 20° Réaumur. Nous passons le tropique.

Le 29. — 125 milles ont été parcourus pendant la nuit. Le vent est pareil à celui d'hier. Cinq moutons sont morts. Sa Majesté joue aux échecs. Elle a abandonné le vingt-et-un pour le wisth et le piquet. La chaleur est extrême.

Les 30 *et* 31. — 165 milles depuis hier. Les femmes

mangent mes raisins et mes oranges; il y a beaucoup de poissons volants. Sa Majesté veut apprendre l'anglais et assure qu'Elle le saura bientôt, après les leçons de Las Cases.

Le 1[er] *septembre.* — Un matelot, mulâtre de la Guadeloupe, tombe à l'eau à 11 heures du soir. On met en panne et un canot à la mer. On jette la bouée. Le canot revient sans avoir trouvé le matelot. On se remet en route. Le soir, il y avait beaucoup de roulis, ce qui ne m'empêche pas de jouer aux échecs avec Sa Majesté. Nous cherchions depuis longtemps les îles du Cap vert, lorsqu'à 6 heures un brick d'avant-garde signale la terre. Nous sommes à trois lieues des îles et nous mettons en panne pour la nuit, afin d'attendre les deux bricks qui avaient été envoyés pour faire de l'eau à Madère. Je prête un napoléon à Mme Bertrand.

Le 2. — Vent violent et tempête. Ma cabine est inondée d'eau de mer et de pluie. Je passe une partie de la nuit sur le pont et j'ai une longue conversation avec Sa Majesté sur Paris, sur son retour dans la capitale après Waterloo. La mer se calme. Le *Péruvien* nous rejoint.

Le 3, *dimanche.* — Le capitaine du *Péruvien* monte à notre bord. On célèbre le service divin dans la batterie.

Le 4. — Calme, la nuit. Le matin, brise N.-E. On

voit quelques marsouins et dauphins. 83° Fahrenheit.

Le 5. — Vent bon N.-E. Route au S.-E. 81° Fahrenheit.

Le 6. — Bonne brise S.-E. 80° Fahrenheit; deux ou trois grains surviennent et la pluie tombe à torrents.

Le 7. — Vent S.-E. Route au S.-S.-O. Nuit calme. 12° 2′ de latitude.

Le 8. — Petite brise. Route S.-E. Pendant que je suis dans la cabine de Sa Majesté, Elle me dit de mesurer sa taille. Je lui trouve exactement cinq pieds deux pouces et demi. Nous parlons de sa rentrée en France et de Waterloo. Le soir, l'Empereur joue au whisth avec l'amiral.

Le 9. — Petite brise. Vent inconstant. 11° 23′ de latitude.

Le 10, *dimanche.* — Bon vent. Latitude 10° 11′. On dit la messe[1]. Le soir, pluie.

Le 11. — Pluie, toute la nuit et le soir. 8° de latitude. 74° Fahrenheit.

Le 12. — Nous faisons route au plus près, S.-E.

Le 13. — Calme.

1. Il doit s'agir ici de l'office protestant du dimanche et non pas d'une messe catholique, aucun prêtre de cette religion n'ayant été emmené à Sainte-Hélène en 1815.

Le 14. — Brise. 6° 54 de latitude. On voit cinq dauphins. On en harponne un que nous mangeons.

Le 15. — Brise. Route S.-E. Latitude 6°. Chaleur : 75° Fahrenheit. Nous restons en panne pour attendre nos traînards.

Le 16. — Pluie et brise. Chaleur : 74°.

Le 17, *dimanche*. — Pluie, brise. 4° 30′ de latitude, 13° de longitude. Je suis indisposé. Sa Majesté travaille avec moi à des mathématiques. Nous extrayons des racines carrées et des racines cubiques et nous résolvons des équations des 2ᵉ et 3ᵉ degrés.

Le 18. — Brise. Beau temps. 74° de chaleur. 3° de latitude, 10° de longitude. Sa Majesté me parle de Lannes, de Murat, de Kléber, de Desaix et assure que ce dernier était le meilleur général qu'Elle eût jamais connu. Elle exprime d'amers regrets sur la mort de Lannes, car Elle sait combien je l'aimais : « *Clausel et le général Gérard promettaient beaucoup, Bernadotte n'a pas de tête, c'est un vrai gascon, il ne restera pas là où il est, son tour de s'en aller viendra aussi.* » Mᵐᵉ Bertrand manque de s'empoisonner en prenant pour une médecine de l'extrait de saturne destiné pour ses yeux.

Le 19. — Beau temps. 79° Fahrenheit. Mᵐᵉ Bertrand a une inflammation au cerveau ; on la saigne deux fois, l'Empereur dit qu'il vaudrait bien mieux qu'elle mourût.

Sa Majesté me raconte que de toutes les actrices de Paris, Elle n'a voulu avoir que M[lle] Georges, que tout ce qu'on a raconté de la petite Saint-Aubin est faux, que les femmes les plus jolies sont celles qui sont le plus difficile à avoir. On nettoye les armes que nous avons rendues et qui sont sous le scellé. Il y a deux sabres de l'Empereur, celui d'Aboukir et celui du Champ de Mai, un fusil à deux coups et trois fusils simples, plus huit ou dix paires de pistolets.

Le 20. — Beau temps. 76° Fahrenheit. Je reprends les papiers et les cartes que j'ai sauvés de Waterloo. 2° 46′ de latitude et 7° de longitude.

Le 21. — Bonne brise. 76° Fahrenheit. Nous faisons huit milles par heure. 2° 5′ de latitude, 4° 40′ de longitude. Je joue aux échecs avec l'amiral, qui plaisante sur Neptune.

Le 22. — Nous faisons cinq à six milles par heure. 1° 1′ de latitude, 2° 13′ de longitude. Equinoxe.

Le 23. — A 11 heures du matin, nous passons la ligne, à peu près à 0° de longitude, en même temps que le soleil. A 9 heures, les matelots avaient fait la cérémonie; nous nous attendions à être bien mouillés, mais on nous a ménagés. Un matelot est d'abord venu, de la part de Neptune, demander à l'amiral, qui était sur la poupe, où était le général Bonaparte. L'amiral répond que le général a déjà passé la ligne; les

hommes de l'équipage arrivent sur un char avec la musique, déguisés l'un en Neptune, l'autre en Amphitrite; c'est une vraie saturnale. Toutes les personnes qui n'avaient pas encore passé la ligne se présentèrent l'une après l'autre. Je suivis le général Bertrand, je donnai un napoléon et ne reçus pas d'eau. Sa Majesté me fait appeler pour savoir ce qui s'est passé et me charge de donner de sa part 100 napoléons à Neptune. Je vais les demander à Bertrand; celui-ci trouve que c'est trop; il hésite à faire un tel don; le temps se passe, nous consultons l'amiral; celui-ci répond que si Neptune reçoit cinq napoléons, ce sera fort bien. En définitive, Neptune ne touche rien, par la niaiserie de Bertrand. Chaleur : 76° Fahrenheit..

Le 24, *Dimanche.* — Toujours bonne brise, route au S.-E. 75° Fahrenheit, 1° 15′ de longitude, 0° 45 de latitude. Nous avons parcouru 106 milles depuis hier. L'amiral me fait voir une baleine.

Le 25. — 1° 24′ de latitude, 2° 20′ de longitude, vent incertain; on vire plusieurs fois de bord; chaleur : 74° Fahrenheit; on prend avec un harpon un petit dauphin, nous le mangeons en matelotte, le soir. Sa Majesté me fait appeler et me dit que je ne connais pas les Anglais.

Le 26. — Vents variables; à 9 heures, route S.-S.-E. latitude, 2° 3′; longitude, 3° 20′.

Le 27. — Route S.-S.-E. Latitude, 3° 11′; longitude,

4° 40′; chaleur : 76° Fahrenheit; assez bon vent; nous avons marché 90 milles depuis hier. Sa Majesté est indisposée.

Le 28. — 4° de latitude, 6° de longitude, 76° Fahrenheit; route toujours au Sud-Est; le soir, un peu de calme, on espère que le vent va tourner à l'Est; la nuit détruit cet espoir. Sa Majesté m'appelle pour causer de Waterloo. « *Ah! si c'était à recommencer!* » s'écrie-t-elle.

Le 29. — Route S.-E. à midi ; 4° 37′ de latitude et 7° 49′ de longitude; à 2 h. 1/2, on vire de bord et on fait route S.-O. 1/4 S; on revire de bord, au bout d'un quart d'heure, pour faire route au S.-E.

Le 30. — Même route S.-E. On envoie le *Péruvien* reconnaître la côte vers le Congo, pour avoir des fruits. Latitude, 5° 36′; longitude, 10°; chaleur : 75° Fahrenheit. Avant le déjeuner, Sa Majesté me fait appeler : Las Cases lui a rapporté que, hier, j'ai dit à l'amiral qu'Elle ne commandait pas en chef au 13 vendémiaire, ce qui est vrai. L'Empereur me gronde beaucoup, me dit que c'est lui qui commandait et que, d'ailleurs, cela ne me regarde pas, qu'il est le maître de dire à l'amiral ce qu'il veut et que je ne dois pas le démentir, s'il ne dit pas vrai. « Je ne savais pas que Votre Majesté eût parlé; l'amiral m'a questionné, j'ai dit la vérité. » L'Empereur se fâche de plus en plus, me

recommande de ne plus parler à l'amiral; s'il me questionne, je ne dois plus répondre. Il m'invite à imiter Las Cases et va même jusqu'à s'écrier : « *Vous passerez au service des Anglais.* » Je réponds : « Sire, j'ai refusé de passer au service de Russie en 1814, ce n'est pas pour passer à présent à un service étranger... j'aime mieux être soldat en France. »

Nous voyons plusieurs requins; on en prend un de trois pieds de long qu'on assomme sur le pont. L'Empereur me dit que j'aurais dû l'avertir, qu'il voudrait voir de près un requin. Le soir, nous entendons un coup de canon du *Péruvien*, signe qu'il est près de terre. Nous répondons et virons de bord, faisant route au plus près S.-O. Sa Majesté me fait appeler; l'ouvrage de Las Cases qu'Elle ne connaissait pas n'est pas un travail de génie, mais il est utile.

Le 2 *octobre.* — Latitude, 5° 59'; longitude, 9° 19'. A midi, on vire de bord, le vent souffle O.-S.-O; la route penche au S.-E.

Le 3. — Latitude, 7°; longitude, 10°. J'ai une explication avec Las Cases sur ce qu'il a raconté à l'Empereur une conversation que j'ai eue avec lui sur la mort du duc d'Enghien. Il me demande pourquoi je suis venu et m'assure que Sa Majesté me donnerait 300 000 francs pour me faire un sort, si je consentais à m'en aller. Je rembarre vigoureusement Las Cases. « Je n'approuverai jamais la mort du duc, ni celle de

Pichegru.... Si je suis venu, c'est parce que j'étais auprès de Sa Majesté, que j'ai suivie partout, depuis quatre ans, excepté à l'Ile d'Elbe. Je lui ai sauvé la vie et l'on aime ceux que l'on a obligés. Si j'avais cru qu'Elle revenait en France pour en faire le malheur, je n'aurais pas repris ma place auprès d'Elle. Mais, vous, Monsieur, vous ne connaissiez pas l'Empereur, vous n'étiez pas connu de lui, même de vue.... Alors, pourquoi ce grand dévouement? » Je vois autour de moi bien des intrigues et des faussetés. Pauvre Gourgaud, qu'allais-tu faire dans cette galère!

Le 4. — Route au S.-E. 7° 50′ de latitude; 10° 30′, de longitude; le soir, Sa Majesté me dicte un chapitre sur les campagnes d'Italie et le siège de Toulon. Elle me garde jusqu'à 11 heures.

Le 5. — Le vent passe au N.-O. Nous faisons bonne route. Latitude, 8° 50′; longitude 11° 10′; chaleur: 70° Fahrenheit. On prend un requin de six pieds et demi de long, pesant 180 livres; on ne trouve rien dans son corps. Il a cinq rangées de dents à chaque mâchoire; j'ai été avertir l'Empereur, qui est monté le voir sur la poupe et l'a vu assommer. Le soir, Sa Majesté me fait appeler, cause religion, électricité etc. Elle affirme que l'homme est le produit, l'enfant de l'atmosphère et de l'électricité combinées.

Le 6. — Latitude, 9° 39′; longitude, 11° 10′; cha

leur : 75° Fahrenheit. Calme, vents variables et faibles ; on vire de bord plusieurs fois.

Le 7. — Mauvais vents de S.-S.-O. A midi, Sa Majesté me dicte plusieurs pages sur la campagne d'Italie et le siège de Toulon, puis amène la conversation sur la duchesse d'Abrantès : « *Elle faisait partie de la police de M. de Blacas, en* 1814, *et en recevait* 1 500 *francs par mois. Junot l'a épousée par gloriole. Il avait la manie d'aimer les nobles.* » Las Cases prétend que l'Empereur lui a dit : « *Gourgaud ne causera plus avec l'amiral, je lui ai taillé de la besogne.* »

Le 8, *dimanche.* — Latitude, 9° 4′ ; longitude, 10° 20′. Je parie que nous serons à Sainte-Hélène avant le 21 octobre ; Montholon soutient que ce ne sera pas avant le 25.

Le 9. — Je lis à l'Empereur ce que j'ai rédigé sur la campagne d'Italie ; à 8 heures du matin, nous faisons route vers l'Ouest ; chaleur : 67° Fahrenheit.

Le 10. — Calme.

Le 11.— Route S.-O. vent S. latitude, 12° ; longitude, 5° 15′.

Le 12. — Bon vent; latitude, 14° 10′ ; longitude 5° 15′.

Le 13. — Latitude, 15° 50′ ; longitude, 9° 20′ ; chaleur : 65° Fahrenheit.

Le 14. — Nous faisons huit à dix milles par heure.

On s'attend à voir la terre le soir; le capitaine assure qu'on l'apercevra à 6 heures. Un coup de canon part par accident. Je descends chez Sa Majesté à 6 heures; à ce moment, la terre est visible à 25 ou 30 milles. On fait signal au commandant du *Péruvien* de venir à bord; à 8 heures et demie, le capitaine Vilhe accoste et a une longue conversation avec l'amiral, qui fait mettre en panne.

CHAPITRE II

Arrivée à Sainte-Hélène. — *Les Briars.* — Installation chez la famille Balcombe. — Premières plaintes de l'Empereur. — Dictées de Napoléon sur le siège de Toulon et sur le 18 brumaire. — Les compagnons de Napoléon invités chez l'amiral. — Conversations de l'Empereur sur Waterloo; — sur la faute qu'il a commise d'appeler les Chambres en 1815; — sur Clausel, le prince Eugène, Soult. — Nouvelles de France. — Titre que doit porter l'Empereur. — Comte de Lyon? — Marchand. — Installation à Longwood. — Nouvelles de France. — Arrivée de Piontowski. — Discussion de l'Empereur avec l'amiral. — On rend les fusils.

Le 15 *octobre* 1815, *dimanche.* — Après être resté en panne de 9 heures du soir à 6 heures 1/2 du matin, on jette l'ancre à midi. J'étais dans la cabine de l'Empereur, lorsque nous nous sommes rapprochés de l'île et il s'écria en la découvrant : « *Ce n'est pas un joli séjour. J'aurais mieux fait de rester en Égypte : je serais à présent empereur de tout l'Orient.* »[1]

Un canot pilote accoste avec un officier de l'île; après son arrivée, l'amiral et le colonel Bingham se rendent à terre. A 2 heures 1/2, l'amiral revient avec le gouverneur, colonel Wilks[2], lequel a

1. Sur l'île de Sainte-Hélène comme situation, orographie, climat, température, population, etc., consulter *la description historique de l'île de Sainte-Hélène*, par Brooke, Londres, 1808. A la suite des plantations faites en 1818, Sainte-Hélène changea considérablement et les membres de l'expédition de *la Belle-Poule*, en 1840, en furent très frappés.

2. Il était gouverneur pour le compte de la Compagnie des Indes, fermière de Sainte-Hélène. A l'arrivée de Napoléon, le gouvernement reprit directement l'administration de l'île.

l'air d'un bien brave homme, et le présente à l'Empereur dans le salon; aux questions de Sa Majesté, il répond que l'île a deux ou trois mille habitants, dont les deux tiers esclaves; il n'y a point de catholiques parmi eux. A notre arrivée, nous avons trouvé sur la rade le brick le *Furet*, de notre escadre, à l'ancre depuis sept jours, et la frégate la *Hàvannah*, qui nous avait précédé de trois jours. Pendant le dîner, l'amiral faisant de la ville un tableau charmant et riant, je lui demandai à y aller le lendemain. Il m'objecta que c'était impossible, qu'il fallait auparavant qu'il parcoure l'île, qu'il s'entende avec le gouverneur. J'ai beau lui assurer que je ne parlerai à personne, il refuse de m'accorder ce que je sollicite. Oh! la sotte chose que d'être prisonnier!

Le 16. — L'amiral descend à terre avec Bingham; à son retour, il paraît fort satisfait et annonce qu'il a trouvé une fort jolie habitation. Il a décidé que nous irons à terre le lendemain et que nous logerons en ville, jusqu'à ce que la maison de campagne soit appropriée. D'après son dire, je fais, selon ses indications et sous ses yeux, un croquis de cette demeure; je le montre à l'Empereur, qui la trouve fort triste.

Le 17. — Le capitaine Ross me fait dire qu'il a l'ordre d'empêcher mon domestique de débarquer. Il faut qu'il retourne en Europe[1]. J'ai beau lui dire que

1. Ce bon serviteur fut remplacé auprès de Gourgaud par un soldat anglais du nom de G. Fritz.

ce serait un grand malheur pour moi, rien n'y fait. Il finit par m'assurer que cela dépend de l'amiral, à qui je vais parler. J'ai beau le supplier, je n'en obtiens rien; il n'est plus le même homme, on lui a fait des insinuations contre moi. Bertrand revient de terre, où il était allé examiner le logement de Sa Majesté; comme il ne veut pas garder son domestique, je lui propose de prendre le mien, qui est un excellent sujet. Il ne dit ni oui ni non de toute la journée. J'enrage. Je prie Bingham de prendre mon domestique; je m'adresse en vain à tout le monde. L'Empereur me dit : « *Par ce tour que vous a joué l'amiral, vous devez, à présent, croire ce que je vous ai dit des Anglais. Ils n'ont aucun sentiment généreux; comme dit Paoli*, SONO MERCANTI. »

Je ne mange rien à dîner; après le repas, Ross me promet de parler à l'amiral pour tâcher de me conserver mon pauvre François. A 7 heures, Sa Majesté, qui n'avait pas voulu descendre plus tôt en ville, afin de n'être pas vue des habitants, s'embarque dans un canot avec l'amiral et Bertrand. A 7 heures 1/4, je pars dans une chaloupe avec Las Cases, Montholon et Mmes Bertrand et de Montholon. A 7 heures 1/2, nous débarquons dans la fameuse île de Sainte-Hélène. Après l'installation dans notre maison, Bingham nous engage à voir la sienne; j'y trouve un officier de hussards, revenant de l'Inde; il paraît un brave homme; il y a aussi des dames. Il

est convenu que, le lendemain, Sa Majesté ira examiner Longwood.

Le 18. — A 6 heures 1/2, l'amiral vient et demande si le *général* est prêt. Je vais prévenir l'Empereur, qui descend; mais l'amiral est déjà à cheval et s'impatiente d'attendre. Sa Majesté en est étonnée et s'écrie : « *Monsieur l'amiral est un grossier personnage.* » Je l'aide à monter sur un cheval qu'on lui a préparé, et, aussitôt en selle, Sa Majesté part au galop, mais, à son tour, ne sachant pas le chemin, Elle est obligée d'attendre l'amiral. Bertrand les suit. Il y avait encore un autre cheval, mais Bertrand dit qu'il vaut mieux qu'un domestique le monte que l'un de nous, car si l'Empereur déjeune là-bas, il lui faut un de ses chasseurs pour le servir. Après avoir visité la maison de Longwood, déjeuné avec la famille Skelton[1], et paru satisfaite, Sa Majesté se remet en route pour la ville. A la hauteur des *Briars* (les Églantiers), l'Empereur, voyant cette maison, déclare à l'amiral qu'il serait content de rester là, jusqu'à ce que la maison de Longwood fût prête, plutôt que de retourner en ville, où il ne pourrait pas sortir de sa maison, à cause des curieux. L'amiral dit qu'il va arranger cela. Ils vont chez Balcombe[2]. Sa Majesté

1. Colonel Skelton, lieutenant gouverneur. Il demeurait à Longwood avant l'arrivée de l'Empereur. Sa femme vint souvent visiter l'illustre prisonnier.

2. Agent du Trésor chargé de pourvoir à l'entretien de Napoléon et de sa suite. « C'était, dit Montholon, un digne homme, qui nous rendit toute espèce

s'y établit et renvoie Bertrand pour qu'il reste avec nous en ville et dit qu'Elle ne veut avoir avec Elle que Las Cases. M. de Montholon, qui croyait avoir le commandement de la maison, voyant qu'il ne l'aura pas, se montre très mécontent. Il a, à ce sujet, de grandes conférences avec l'amiral. Bertrand raconte qu'il y a deux demoiselles aux *Briars* et que je pourrai m'y marier.

Le 19. — Je vais, avec le fils de Las Cases, pour voir Sa Majesté aux *Briars*, mais on nous arrête à la barrière. J'en écris à Bingham, et on nous envoie un sergent pour nous escorter. Je plaisante sur le mariage, qu'au dire de Bertrand, je dois contracter avec Mlle Balcombe. L'Empereur me recommande de ne plus faire de pareilles allusions à ce sujet; ce n'est pas un parti digne de l'un de ses aides de camp. Lui-même me mariera à Paris, d'une manière convenable. Il y a un capitaine d'artillerie, M. Greatly, de planton aux *Briars* avec des sergents : Sa Majesté est gardée à vue, mais avec adresse et égards.

Le 20. — Je vais avec M. et Mme Bertrand déjeuner à

de services, mais sans jamais manquer à ses devoirs envers son souverain. On prétendait, dans l'île, qu'il était fils naturel du prince de Galles. » Comme il s'était acquitté de ses fonctions convenablement et même avec amabilité, Lowe le prit en horreur et lui fit quitter l'île en mars 1818. Napoléon lui donna 72 000 £ et un brevet de 12 000 £ de pension. Peu après son retour en Angleterre, il fut nommé pourvoyeur général de la Nouvelle-Hollande. Balcombe avait deux filles : Élisa-Jane et Betzy, qui savait le français. Celle-ci, âgée de quatorze ans en 1815, devint mistress Abell et ne mourut qu'en juillet 1871. Elle est l'auteur d'un ouvrage que nous avons cité dans la préface.

bord du *Northumberland*. Je fais les derniers efforts pour conserver François, mais en vain; je me résous à adresser mes derniers adieux à ce bon domestique, je lui remets cinquante louis de gratification et lui donne des pantalons et des chemises. Je lui confie, en outre, des bagues pour ma mère et ma sœur, le chargeant de les tranquilliser sur mon sort et de voir mes amis. Je le recommande au capitaine du brick qui va le ramener en Europe.

Le 21. — Je vais, avec M. et Mme Bertrand, déjeuner à bord de la *Havannah*, chez le capitaine Hamilton, qui me paraît un brave homme. Il va partir pour le Cap et se chargera de nos commissions et de nos achats. Les Montholon, qui n'ont pas été invités, en ont été furieux. Au retour, je vais avec Bertrand chez l'Empereur, qui lui dit d'écrire que nous sommes très mal : « *C'est une île épouvantable; en outre on y est en prison, il faut que, tous, vous vous plaigniez hautement.* » Je me promène avec l'Empereur dans le jardin, et nous parlons femmes : il dit qu'il ne faut pas qu'un jeune homme coure après elles. Je reviens avec Bertrand dîner en ville; le matin, j'ai écrit à ma mère et à Mme Caffarelli[1] et j'ai remis les lettres à Glower.

1. Nous avons retrouvé cette lettre, la voici :

James-Town, le ... octobre 1815.

Je suis arrivé ici le 17, Madame; un brick part demain pour l'Angleterre, et je profite de cette occasion pour me rappeler à votre souvenir. Je vous avais promis qu'aussitôt débarqué, je vous écrirais; vous doutiez alors que ma première pensée dût être pour vous, et vous voyez, à présent, quelle était votre

Le 22. — Je donne l'adresse de ma mère à M. Sakespeare (*sic*), officier de hussards, qui retourne en Europe, sur un bâtiment de la Compagnie des Indes. Je vais, à 1 heure, avec Bingham, pour voir

injustice. J'ai bien trop de plaisir à m'entretenir avec vous pour ne pas saisir avec un extrême empressement toutes les circonstances qui pourront me procurer ce bonheur. Qui, d'ailleurs, pourrait être jaloux, quand je suis obligé de ne point cacheter mes lettres? Ainsi le veut la politique. Adieu, donc, pensées secrètes, mystérieuses confidences qui avez tant de charmes.

Notre traversée a été, dit-on, très heureuse, si l'on peut appeler ainsi un voyage sur mer fait sans tempêtes, sans temps perdu, sans maladies, sans accidents; mais que sont les souffrances physiques auprès de celles de l'âme! Je sais bien que je n'appellerai jamais traversée heureuse que celle qui me rapprochera de toutes les personnes que j'aime, dût-elle se faire au milieu des plus affreuses tempêtes et des plus grands dangers.

Nous sommes et nous resterons quelques jours encore dans la petite ville de James-Town, la seule qui soit dans l'île. Elle est située entre deux montagnes arides, d'un horrible aspect, mais elle est assez bien bâtie. La plupart des maisons sont au milieu d'arbres et d'arbustes des quatre parties du monde; leur intérieur est très propre et très soigné; tous les habitants font le commerce d'aubergistes; ils logent, nourrissent les personnes qui vont de l'Inde en Europe et qui se rafraîchissent quelque temps dans cette île renommée par sa bonne eau, la salubrité de l'air et la douceur de sa température.

Les femmes blanches sont assez jolies, elles ont les mœurs, le langage et l'habillement anglais, mais il y a tant de rocs et de rochers dans cette île, que je crains qu'il n'y en ait jusque dans le cœur de ces belles.

La masse de la population, qui est, pour toute l'île, de 2 à 3 000 âmes, est un mélange d'Européens, de Nègres, de Chinois, d'Indiens cuivrés.

On prépare pour nous une petite maison de campagne à cinq milles d'ici. Aussitôt qu'elle sera réparée et meublée, nous irons y fixer notre séjour; on la dit dans une situation délicieuse; puisse-t-elle me rappeler la Malmaison! Mais, non, il vaut mieux boire de l'eau du Lethé : penser à Paris et à la France et se voir au milieu de rocs de laves! penser à nos jolies, spirituelles et bonnes Parisiennes et ne voir près de soi que des esclaves noires, jaunes ou cuivrées! Vous avouerez que la comparaison que, malgré soi, l'on fait, n'est pas en faveur du présent. Aussi la philosophie vient-elle seule à mon secours.

Depuis mon départ d'Europe, je n'ai reçu aucune lettre; jugez de mon désespoir et combien je dois être inquiet et malheureux! J'espère que vous serez assez bonne pour m'écrire quelques mots sur votre santé et celle des

l'Empereur; on nous dit qu'il est endormi, ayant mal passé la nuit. Bingham attend jusqu'à 3 heures, puis retourne dîner en ville. Je reste avec Jenny et Betzy Balcombe jusqu'à l'arrivée de Bertrand et de Montholon; nous entrons alors chez l'Empereur, qui nous fait lire par Las Cases une lettre détaillée sur la manière dont Sa Majesté est traitée. La lettre doit être signée par Bertrand. L'Empereur nous demande notre opinion. Je trouve que, comme pièce officielle, il y a trop de détails ridicules, tels que ceux-ci : ses valets de chambre, fils de bons bourgeois de Paris, n'ont qu'un matelas. Ce sont là des choses indignes à dire de la part de Sa Majesté, qui remet cependant la lettre à Bertrand, en lui ordonnant de l'écrire à l'amiral, parce que cela fera de l'effet. Le brick le *Redpole* met à la voile pour l'Angleterre, avec mon domestique.

personnes qui vous entourent. Pensez au bonheur que doit éprouver un exilé à 2000 lieues de sa patrie, lorsqu'il reçoit des nouvelles de ses amis!

Écrivez-moi, comme je fais, sans cacheter vos lettres et adressez-les ainsi : « A Monsieur le général baron Gourgaud, à l'île de Sainte-Hélène »; mettez cette lettre dans une enveloppe fermée adressée à M. l'amiral, sir George Cockburn, commandant la station des forces navales de S. M. B. à Sainte-Hélène ; enfin, faites une dernière enveloppe sur laquelle vous écrirez : « the secret » (*ici, une ligne blanche*). Je crois, en outre, qu'il est nécessaire que ce paquet soit affranchi jusqu'en Angleterre. Voilà bien des difficultés, mais je serai heureux de recevoir de vos nouvelles, ainsi que de celles du général. Cette idée vous fera lever facilement tous les obstacles.

Présentez, je vous prie, tous mes respects au général, soyez assez bonne pour donner de mes nouvelles aux personnes qui ne m'ont pas oublié et agréez les hommages respectueux de celui qui a l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

G.

Tous mes compagnons de voyage se portent à merveille.

Le jour même de notre arrivée en rade, le brick le *Péruvien* est parti en expédition ; on dit, pour l'île de l'Ascension. Le *Furet* croise autour de l'île. Il y a une défense quelque peu ridicule contre les chiens amoureux : ceux qui sont pris en flagrant délit sont punis de mort. Il y a toujours pour nous une sévérité bizarre ; nous sommes toujours escortés par des sergents et les bateaux ne peuvent communiquer avec les habitants de l'île.

Le 23. — A 8 heures, M. Glower vient pour me payer les vingt napoléons que je lui ai prêtés sur le *Northumberland* ; il me donne des piastres au change de cinq schelling, neuf pences l'une. A 11 heures, on publie dans la ville que leur cours n'est plus que de cinq schelling. J'achète deux pièces de percale, à quatre louis la pièce, pour faire des chemises ; des bas à sept schelling ; du piqué à neuf schelling. Quand je voulus sortir de chez moi pour payer mes emplettes, la sentinelle qui était à notre porte m'arrêta. Je fis venir l'officier du poste, qui me dit que c'était l'ordre de midi ; il ajoute qu'il croit qu'il y a erreur et me laisse sortir. Sa Majesté me fait avertir le soir d'y aller le lendemain pour travailler avec Elle. Je fais mes adieux à M. Hanivent, qui part pour le Cap.

Le 24. — Montholon va de grand matin chez l'Empereur ; l'amiral vient prendre le grand maréchal pour visiter ensemble Longwood. Je me rends chez Bingham

lui demander un cheval pour me porter aux *Briars*; je lui raconte l'aventure de la veille et il se fâche contre la mauvaise interprétation de la consigne. L'Empereur me dit que Bertrand a bien mal fait de ne pas écrire la lettre de plaintes et que si l'amiral lui demande ce qu'il désire, il répondra : « *J'ordonne, ou je me tais.* » Sa Majesté est indignée de toutes les sottes mesures que l'on prend contre Elle. Je vais à Longwood, avec Glower, et trouve que c'est un bien triste séjour. Décidément, nos bourreaux manquent de courage! En revenant, je trouve Sa Majesté se promenant avec Mme Bertrand. Elle m'apprend que l'amiral est venu, à son retour de Longwood, pour la voir et qu'Elle a fait répondre qu'Elle était indisposée; et qu'Elle a affecté de se promener pour bien indiquer qu'Elle se portait bien et qu'Elle ne voulait pas recevoir l'Anglais. L'Empereur veut toujours que Bertrand écrive sa lettre de plaintes avant minuit; je reviens en ville avec Bertrand et sa femme, à pied; Bertrand se refuse à écrire. L'amiral nous invite à dîner pour le lendemain, parce que nos cuisiniers ont été s'installer à Longwood.

Le 25. — Le grand maréchal m'assure qu'il fera tout son possible pour que je sois logé convenablement à Longwood, et il me lit la note des plaintes à l'amiral. Nous arrivons chez ce dernier à 5 heures, nous attendons quarante minutes, puis il daigne paraître et nous demande : « *Pensez-vous que, si je donne*

un bal, LE GÉNÉRAL *y viendra?* » Il n'y avait à table que le major Ferzen[1], Ross, un capitaine et Glower. Après le dîner, on joue et je laisse mes quadruples, qui servaient à marquer; elles sont perdues.

Le 26. — Aux *Briars*, on n'écrit décidément pas la lettre de plaintes à l'amiral; Montholon fait à l'Empereur un grand éloge de ce dernier, il met sur le compte du gouverneur Wilks toutes les mesures désagréables. Sa Majesté parle en mal de Ney et de La Bédoyère : « *On ne doit jamais manquer à sa parole et je méprise les traîtres* », puis ajoute qu'Elle ne pense pas retourner en Europe, à moins, comme c'est bien probable, qu'il y ait une révolution en Prusse et une en Angleterre. A notre retour en ville, Montholon, en grande tenue, va chez l'amiral ; il est fâché de voir que je suis informé de sa visite; au retour, il m'apprend que, le lendemain, on nous rendra nos épées.

Le 27. — A 9 heures, Glower vient nous dire de passer chez l'amiral. Nous y allons, nous attendons quelques minutes dans son salon; il vient et nous adresse la parole en ces termes : « Messieurs, voici vos armes, M. de Montholon vous a fait connaître à quelles conditions vous les repreniez. » Je réponds : « Je ne sais pas ce que peut vouloir dire M. de Montholon; apprenez-moi, je vous prie, ces conditions. — C'est, réplique l'amiral, de ne pas vous en servir contre les An-

1. Du 53e.

glais. » Je riposte : « Cependant contre ceux qui m'insulteraient? ou contre des assassins? — Contre personne. — Ah! dis-je, je suis certain que dans des circonstances semblables, M. l'amiral lui-même me prêterait son épée. » Il répliqua : « Certes, mais cela n'arrivera pas. » Je demande le sabre de Sa Majesté et son épée; après quelques difficultés inexplicables, il nous les fait remettre. Par exemple, il me refuse mes pistolets, en me disant que si le gouverneur savait que nous avons des armes à feu, il tremblerait! Je donne un louis à l'ordonnance qui me rapporte mes armes à la maison, où je trouve une lettre de Las Cases me marquant que l'Empereur demande à chacun de nous, pour le lendemain, les 16000 francs qu'on nous avait remis à bord du *Bellérophon*. Le *Ceylan*, transport, arrive.

Le 28. — Noverraz[1] vient me demander les 16000 francs que je lui remets; je remplace les cinq quadruples laissées chez l'amiral et porte à Sa Majesté le chapitre sur le siège de Toulon : Elle m'en fait compliment et m'en dicte un autre sur l'armement des côtes de Provence. Les troupes anglaises, venues avec nous, campent.

Le 29. — Je rédige mon chapitre sur les côtes près

1. Né dans le canton de Vaud, entré au service de Napoléon en 1809. Courrier de cabinet en 1811. Chasseur à l'île d'Elbe, il fit la campagne de 1815. Un des légataires de Napoléon; il refusa, après 1821, d'entrer dans la maison de deux souverains étrangers. Sa femme, qui l'avait suivi à Sainte-Hélène, y remplissait les fonctions de couturière et de lingère.

de Toulon, et Montholon porte à l'Empereur son travail sur le 13 vendémiaire.

Le 30. — On vend publiquement une femme esclave. Sa Majesté approuve la rédaction que je lui lis, elle se promène et me dit de rester à dîner. Elle reçoit les Balcombe, qui l'appellent : « *Monsieur* », et me dit : « *Je me croyais au bal masqué en entendant les folles questions de ces demoiselles.* » Puis l'Empereur me parle de ses campagnes ; il ne peut concevoir la perte de la bataille de Waterloo. « *Ce n'est pas pour moi*, ajoute-t-il, *c'est pour la malheureuse France.* » Sa Majesté me dit encore qu'avec 20 000 hommes de moins, il aurait encore dû gagner la bataille. C'est la fatalité qui la lui a fait perdre! Elle me dicte ensuite pendant deux heures sur le 18 brumaire ; je retourne à 11 h. 1/2 à James-Town, à pied, mon cheval s'étant sauvé.

Le 31. — Je rédige mon chapitre du 18 brumaire ; j'ai une querelle avec le maître de poste qui veut que je lui paye la bride cassée du cheval d'hier. L'architecte apporte un plan de Longwood ; on me destine une case, comme à un animal à la ménagerie ; je m'en plains à Bertrand.

Le 1er *novembre.* — Je vais à Longwood avec le docteur O'Meara. Nous y trouvons l'ingénieur, l'architecte ; je leur indique la manière de me bien loger, ainsi que Las Cases ; ils me promettent d'en parler à l'amiral ; ils n'y voient aucune difficulté.

Le 2. — Je travaille à mon 18 brumaire. L'amiral emmène Montholon à Longwood.

Le 3. — Aux Briars, je remets à l'Empereur mon chapitre sur le 18 Brumaire. En ville, j'apprends qu'un brick et un trois-mâts sont dans le port; on ne laisse pas communiquer avec ces bâtiments, on prétend que le maréchal Ney est à bord, d'autres racontent que ce sont des révoltés de l'île de France que l'on conduit en Angleterre. Les Anglais nous évitent et paraissent tristes. Cipriani m'ennuie toujours avec ses questions et ses visites dans ma chambre. Le soir, Sa Majesté me dicte un second chapitre; il y a une grande querelle entre MMmes de Montholon et Bertrand.

Le 4. — Je rédige mon chapitre sur les consuls provisoires.

Le 5. — Nous trouvons Sa Majesté dans le petit jardin, jouant aux échecs avec Las Cases. Après les compliments d'usage, l'Empereur parle à Bertrand de nos affaires, gronde un peu de ce qu'on n'a pas écrit, ainsi qu'il le voulait, tous les huit jours, pour se plaindre, faire des bulletins, etc. Le grand maréchal se fâche, parce que l'Empereur lui dit qu'il n'est qu'un niais : « Votre Majesté a bien tort de ne pas croire mes avis.... Votre Majesté aurait bien fait d'y croire. » Il élève la voix. L'Empereur, étonné, lui impose silence par ces mots : « *Aux Tuileries, vous ne m'auriez pas dit cela!*

Tout ce que je faisais alors était bien. » La conversation s'échauffe, Sa Majesté s'écrie : « *Au reste, le « Weymouth » apportera bientôt à chacun la permission de partir.* » Je réponds que notre intention, en venant à Sainte-Hélène, était de partager le sort de l'Empereur, que plus il deviendrait mauvais, plus nous nous y attacherions et que nous ne nous en irions que quand Sa Majesté nous congédierait. Las Cases, Mme Bertrand et moi, nous nous retirons pour laisser Sa Majesté et le grand maréchal faire leur paix ; Sa Majesté lui dicte ensuite sur l'Égypte et me dit de rester à dîner. Voici l'étiquette observée envers le petit Las Cases. Lorsque nous sommes à table, Sa Majesté l'envoie inviter à dîner, Elle me dit que c'est pour qu'il ne croie pas que c'est une règle établie ; chaque jour, Elle fait de même. L'Empereur me dit qu'il faut que je vienne coucher dans la tente, qui est à la porte de sa chambre ; il me traite bien, se promène avec moi, me parle de ses amours avec Mme D..., Mme Galliéno, me dit qu'à son passage à Lyon, Elle a eu une bonne fortune, Mme Pellaprat. Sa Majesté ajoute que les femmes sont souvent bonnes à consulter, que si Elle remontait jamais sur le trône, Elle consacrerait deux heures par jour à leur parler, qu'il a appris bien des secrets de Mme de Rovigo et de Mme de Montebello. Las Cases dit à Sa Majesté qu'il est bien probable qu'Elle remontera sur le trône, que la Russie y contribuera. L'Empereur estime que cela ne peut avoir lieu que si

les jacobins devenaient les maîtres en Europe : « *Il n'y a que moi qui puisse les mâter, mais il y a, pour cela, bien des chances, car je vois des assemblées secrètes. C'est une terrible chose, pour un souverain, que les assemblées délibérantes. J'en vois en Prusse, dont le roi est assez sot pour faire le libéral et promettre des Chambres. Il verra ce que cela lui coûtera! En Angleterre, je puis bien espérer dans la princesse Charlotte.* » Sa Majesté s'anime beaucoup et continue : « *Dans de telles circonstances, le ministre qui conseillerait mon retour en Europe, mériterait d'être pendu. La Belgique et le Rhin font partie intégrante de la France... Ils espèrent dans un changement de règne.* »

Sa Majesté me prie de revenir le lendemain, à 1 heure, et me parle de l'Égypte : « *Si j'y étais resté, je serais, à présent, empereur d'Orient. Sans Saint Jean d'Acre, toute la population se déclarait pour moi. J'aurais pu aller aux Indes.* » La conversation dure jusqu'à 11 heures, et je reviens en ville avec O'Meara, qui a dîné chez les Balcombe.

Le 6. — En allant chez Sa Majesté, je rencontre Montholon et l'amiral, revenant de Longwood; ce dernier me dit gracieusement bonjour. Bertrand lui avait, enfin, écrit hier sur le mauvais traitement que l'on fait subir à l'Empereur. Il avait reçu, pour toute réponse, qu'on ne connaissait pas d'Empereur à Sainte-Hélène et qu'on ne pouvait pas ôter le planton. Sa Majesté est furieuse de cette réponse : « *Cet homme me*

manque, et je suis bien sûr que Bertrand ne lui a pas écrit ce que je lui ai dicté. » Puis Elle me fait traduire plusieurs chapitres de l'*Annual Register*[1], me dicte sur la constitution de l'an VIII, commet une grosse erreur, dont je l'avertis, abandonne son sujet et se promène avec moi dans son jardin. Montholon dîne chez l'amiral, qui a assuré à Bertrand que Longwood est plus beau que Saint-Cloud.

Le 7 novembre. — Sa Majesté indique des changements aux chapitres précédemment dictés; Elle me fait traduire des passages de l'*Annual Register*, reparle de l'Égypte et classe parmi les bons généraux : Desaix, le premier; Kléber, le second; et, peut-être Lannes, le troisième.

Le 8. — Je vais à Longwood examiner le logement que l'amiral me destine; c'est une vraie cave. J'apprends de Montholon que ce dernier lui a annoncé que si l'Empereur ne déposait pas les 4000 napoléons que nous avons apportés, avant l'arrivée d'un bâtiment d'Angleterre, cet argent sera perdu; on le confisquera. La seule manière d'en tirer parti serait de donner 1000 napoléons à chacun de nous. Montholon ajoute que Sa Majesté devrait bien nous compléter, à chacun, 50000 francs de rentes. Il m'engage à parler à l'Empereur des 80000 francs, sans quoi, ils seront perdus : je m'y refuse, n'aimant pas à deman-

1. Napoléon ne se servait que de ce recueil avant qu'il ait reçu le *Moniteur*.

der de l'argent. Montholon se décide alors à écrire à ce sujet à Las Cases, en le priant de montrer sa lettre à Sa Majesté. Il désire fort recevoir les mille napoléons.

Le 9. — Je rédige mon troisième chapitre; un bâtiment venu de la Chine, qui était dans le port, met à la voile pour l'Angleterre.

Le 10. — Deux officiers viennent signifier à Bertrand que si on nous trouve hors la ville, passé 9 heures du soir, on nous fera passer la nuit au corps de garde, et que, le lendemain, on ira prendre les ordres de l'amiral; je me mets dans une grande colère contre lui, pendant le dîner, et tiens des propos insultants. Mme de Montholon prend sa défense.

Le 11. — Je me fâche, en présence du docteur O' Meara, contre l'amiral, qui, cependant, m'avait, le matin, fait faire des excuses au sujet de ses paroles de la veille par le colonel Schmidt, de l'artillerie. Je vais à 4 heures à Longwood, avec Bertrand et sa femme, puis nous revenons aux *Briars*; Sa Majesté travaille et me dit de rester à dîner. Le soir, elle se promène et s'enrhume; je couche aux *Briars*.

Le 12, *dimanche*. — A 6 heures, Sa Majesté me dicte des notes et des instructions pour Bertrand et Las Cases, des modèles de rapports du maître

d'hôtel, etc. Las Cases portera les plaintes relatives à la cuisine et Bertrand celles concernant les autres services. A midi, l'Empereur me dicte un nouveau troisième chapitre; je joue ensuite aux échecs avec lui. Montholon, Bertrand, leurs femmes et leurs enfants viennent dîner chez Balcombe, qui, malhonnêtement, ne m'invite pas. Je viens en ville m'habiller; Sa Majesté ne voulait pas que j'y allasse. Je retourne ensuite aux *Briars* et me promène avec l'Empereur, qui me raconte le singulier hasard qui lui a fait découvrir la conspiration de Georges. Je dîne avec Sa Majesté et Las Cases, devant les Montholon et les Bertrand. Nous revenons tous en ville à 10 heures; je trouve mon domestique ivre mort, étalé dans mon lit; j'en suis réduit à coucher dans le salon, sur un sopha.

Le 13. — Je me sens un peu fatigué, paresseux; nous envoyons nos cartes de visite au gouverneur. Le soir, à 9 heures 1/4, voulant, avec le docteur O' Meara, sortir dans la rue, le factionnaire, qui est à notre porte, ne veut pas nous laisser passer; j'adresse, conformément aux ordres de Sa Majesté, une plainte écrite au grand maréchal.

Le 14. — C'est l'anniversaire de ma naissance! Je travaille au troisième chapitre; on nous remet des invitations pour aller au bal chez l'amiral. Il y en a une « *pour le général Bonaparte* ».

Le 15. — Je vais chez l'Empereur; le *Weymouth* n'apporte pas de nouvelles de France; on prétend que ce vaisseau n'est parti que trois jours après nous. Mme Bertrand reçoit une lettre du duc de Bedford, dit-elle. Sa Majesté corrige mon chapitre et me dit de réunir des matériaux pour d'autres.

Le 16. — Je recopie mon chapitre. Vers 5 heures, je veux aller faire un tour de promenade, le factionnaire m'empêche de sortir, la défense est générale. J'appelle dans la rue l'officier de garde; Ross et Glower me servent d'interprète; on me dit encore qu'il y a méprise, mais, malgré toutes ces belles paroles, on ne punit pas le factionnaire.

Le 17. — Sa Majesté me dicte sur Henri IV, se promène avec moi et me dit qu'à Longwood je passerai ma vie dans son cabinet.

Le 18. — Je m'ennuie, je travaille; le soir, nous avons grand cercle, M. Skelton, lieutenant gouverneur et sa femme.

Le 19. — Sa Majesté est triste, nous dînons avec Elle; Elle me fait lire du Molière et a un peu de fièvre.

Le 20. — Bal chez l'amiral. Tous les Balcombe viennent dîner chez nous. A 9 heures, nous arrivons au bal; l'amiral me demande si, en me donnant une danseuse, je danserai. Je réponds que oui. Un moment après, il m'annonce que je danserai la première con

tredanse avec Mlle Balcombe, la seconde avec Betzy et la troisième avec Bouton de rose[1]. Mon intention était de ne pas danser avec les Balcombe, me voilà pris. Mme Bertrand danse avec Bingham et Mme de Montholon avec un capitaine anglais. On danse deux fois de suite avec la même danseuse; c'est une vraie corvée. Je vois, pour la seconde fois, Mlle Wilks[2]; elle a une figure charmante; un mélange de douceur, d'esprit, de distinction est le fonds de sa physionomie. Elle me salue en dansant. Ah! pourquoi suis-je prisonnier? On me dit que pour nous rendre au souper je dois donner la main à Mme Desfontaines, femme d'un conseiller[3]. Après la deuxième danse, on passe dans la salle à manger. Quiproquo. Je me mets à côté d'une vieille dame, à une place autre que celle qui m'avait été destinée, et je fis bien, car, avec les insolents, il faut être insolent. Bouton de rose est à ma gauche; l'amiral avait à sa droite Mme Wilks[4], ensuite Bingham, Mlle Wilks, Bertrand et Mme Skelton, et à sa gauche le gouverneur, Mme de Montholon et M. Skelton. Las Cases était perdu dans la masse; je ne pus rentrer qu'à 5 heures 1/2 du matin, à cause de mes trois, ou plutôt de mes six contredanses.

1. Miss Kneips.

2. Fille du colonel gouverneur. Elle vint quelquefois à Longwood et partit pour l'Angleterre avec son père sur la *Havannah*, le 23 avril 1816.

3. Il y avait plusieurs membres du conseil de la Compagnie, entre autres Brooke et Doveton.

4. Mme Wilks était la meilleure danseuse de l'île. Après la mort du colonel, elle épousa Blamire, membre du Parlement pour le comté de Cumberland.

Le 21. — Je vais à 1 heure chez Sa Majesté, qui me demande des nouvelles du bal, comment on était placé, etc. Quand je le lui raconte, Elle se met en colère, trouve qu'on nous a manqué, que nous n'étions pas placés convenablement, que Mme Bertrand, qui est une vraie lady, femme d'un grand officier de la couronne, aurait dû être à la droite de l'amiral, au lieu de Mme Wilks, qui n'est que la femme d'un petit gouverneur. Elle me gronde de ce que je n'ai pas refusé de danser avec les demoiselles Balcombe. Las Cases lui avait assuré qu'on l'avait traité avec une distinction particulière. « *C'est*, dit Sa Majesté, *parce qu'il est ici avec moi.* » Je réponds que M. de Las Cases n'a pas été mieux placé qu'un autre; il ne savait où se placer pour souper. Je me promène dans le jardin avec Sa Majesté, à qui je raconte, en partie, mon entretien du matin avec M. de Montholon, au sujet de nos logements à Longwood. Je lui ai dit ce que j'avais sur le cœur, et que, s'il voulait continuer à faire des bassesses auprès de l'amiral, il n'avait qu'à prendre un habit rouge et à quitter l'uniforme de général français. Je l'ai malmené. Il m'a répondu que son intention était de retourner en Europe, lorsque les permissions seraient venues.

L'Empereur témoigne son mécontentement au grand maréchal de ce qu'on a manqué hier à sa dignité : « *En acceptant l'invitation, vous auriez dû demander comment vous seriez placé, mais, comme dit*

le proverbe : « TU ME MANQUES LA PREMIÈRE FOIS, LE « TORT EST A TOI : TU ME MANQUES UNE SECONDE FOIS, LE « TORT EST A MOI », *il ne faut pas retourner à leurs bals ou à leurs dîners.* » Je me dis que si Sa Majesté s'était rendue à ce bal, comme le conseillait M. de Montholon, tous les sots habitants de l'île se seraient mis à tu et à toi avec Elle et Bertrand. Je me promène avec Las Cases, qui me fait des questions sur mon journal. Après dîner, je lis *Tartuffe.* Las Cases raconte à l'Empereur qu'il a écrit à Bingham pour lui demander une tente à l'usage des domestiques; Sa Majesté le désapprouve.

Le 22. — Je rencontre Glower; je lui demande si je puis aller au jardin de la Compagnie, il me promet de m'escorter; à la porte, le factionnaire nous arrête, et malgré ce que lui objecte Glower, nous ne pouvons entrer dans le jardin. Arrivé sur la place, je vois le capitaine Ross, je m'avance vers lui, la sentinelle de l'amiral m'empêche de passer. O liberté!

Le 23. — Nous devions aller tous dîner chez l'Empereur; le grand maréchal part le premier. A 5 heures, il nous écrit que Sa Majesté est indisposée et qu'Elle ne nous recevra pas. Le soir, le grand maréchal revient fort triste des *Briars.*

Le 24. — Bertrand me prie de n'aller qu'après lui chez l'Empereur; je m'en inquiète et lui réponds que devant me rendre à Longwood, en passant, je ne

ferai que saluer Sa Majesté. Je demande un soldat pour m'accompagner à Longwood; il en vient un qui m'annonce qu'il n'a pas la permission de dépasser les *Briars*. Je vais parler à l'officier du poste, qui prétend que tel est l'ordre du major de place. Celui-ci m'apprend que l'amiral a défendu aux plantons de pousser plus loin que les *Briars*. Montholon assure que l'amiral a décidé que j'aurais trois chambres à Longwood. Sa Majesté est triste, Elle essaye de me dicter sur Henri IV et le Pape, mais Elle cesse bientôt. Bertrand raconte que l'aide de camp de Bingham est venu pour demander si sa femme irait au déjeuner et qu'elle a répondu vaguement; l'Empereur trouve qu'il aurait fallu s'expliquer une bonne fois. Je lui fais observer que l'explication ne changerait rien à la chose, qu'on aurait à subir l'affront et, en outre, le ridicule de se disputer pour la place de droite ou celle de gauche, et qu'il vaut mieux ne pas s'y rendre; Sa Majesté m'approuve fort et me dit que moi, Montholon et Las Cases, nous devons aller à ce déjeuner. Sa Majesté est très fatiguée, se couche sur son canapé, lit, s'endort; on pose des rideaux dans sa chambre, Elle ne veut pas sortir. A 6 heures, nous retournons en ville.

Le 25. — Je rencontre l'amiral qui me dit des choses fort honnêtes; il n'en fait pas autant à Bertrand, à qui il soutient que Longwood est aussi grand que Saint-Cloud. Le soir, on veut empêcher notre

cuisinier nègre de sortir de la maison ; on m'arrête au moment où je sors avec Mme Bertrand, on ne veut pas nous laisser aller à la promenade de l'Astrée.

Le 26, *dimanche*. — Je rends visite à l'amiral, qui m'assure que Longwood sera bientôt prêt. Sa Majesté se trouve mieux. Bingham vient La voir avec son major; l'Empereur dit devant lui que sa position est affreuse, que l'amiral est un vrai requin, qu'Elle tracera son portrait dans ses *Mémoires* : « *Tout cela, ce sont des Anglais*. » Il me dicte sur Henri IV et Louis XVIII. A dîner, Sa Majesté est presque gaie et me dit de venir habiter la tente. Elle me parle des premiers temps de sa vie, d'Auxonne, de Lariboisière, de Sorbier, de Mabille, de Gassendi ; nous rentrons en ville à 9 heures ; le cheval de Bertrand s'échappe, je lui donne le mien et reviens à pied.

Le 27. — Montholon va à Longwood et dit à son retour que tout sera bientôt prêt. L'Empereur lui demande pourquoi je ne suis pas encore venu loger aux *Briars*.

Le 28. — Je conviens avec Montholon et le docteur d'aller à 9 heures au camp, au déjeuner de Bingham, afin de voir Longwood. Montholon me fait attendre jusqu'à 11 heures, sous le prétexte que sa femme est malade. Nous visitons cependant notre future demeure avec l'amiral, et tout le monde se récrie sur le mesquin du logement de Sa Majesté et

sur le piètre ameublement qui le garnit. On ordonne de construire une cheminée, qui ne peut être prête avant deux mois. En attendant, je coucherai sous la tente et Montholon restera aux *Briars*. Nous partons ensemble pour le camp. Bingham nous reçoit à l'entrée d'une grande tente où l'on dansait; on me dit que je dois donner la main à Mme Balcombe, lors du déjeuner. Ce moment arrivé, le gouverneur donne la main à Mme Bertrand, l'amiral à Mlle Wilks, Glower à Mme Neal[1]. Las Cases est tout au bout de la table. A gauche, Mme Bertrand, le gouverneur, la dame de compagnie; vis-à-vis, l'amiral ayant à sa gauche Mlle Wilks, Montholon, Skelton. Je suis sans place et sans couvert; on me demande pourquoi je ne mange pas, je réponds que n'ayant ni place ni couvert, je ne veux rien manger. La malhonnêteté de Bingham choque tout le monde; cependant, après le déjeuner, personne ne me fait des excuses. Je demande un planton pour retourner aux *Briars*, où je raconte ma déconvenue à l'Empereur, qui est outré de la grossièreté qui m'est faite : « *Il faudra avoir des explications avant d'aller déjeuner chez le gouverneur.* » Je rentre en ville avec Bertrand; l'amiral avait aussi paru choqué. Il dit, en revenant, qu'il allait dîner, parce qu'il mourait de faim.

Le 29. — Je fais porter ma malle aux *Briars* et

1. Mme Neal devint une des visiteuses assidues de Longwood.

donne à l'Empereur un extrait des gazettes du 9 août, de Paris. On a crié : « Vive l'Empereur » sous les fenêtres du Roi. Sa Majesté s'écrie : « *Il me faut bien de la force et du courage pour supporter la vie dans ma position.* » Elle me dicte un chapitre sur les fautes de Louis XVIII en 1814. Je me promène avec Elle dans le jardin; nous parlons de Waterloo. Elle ne comprend pas cette bataille, regrette de ne pas avoir mis Clausel ou Lamarque au ministère de la guerre et se repent d'avoir placé Fouché à la police : « *J'aurais dû le faire pendre, c'était bien mon intention. Si j'avais été vainqueur à Waterloo, je le faisais fusiller aussitôt. J'ai peut-être eu tort de former des Chambres; j'ai cru que cela me serait utile et me procurerait des moyens que je n'aurais pas eus en restant dictateur. J'ai eu tort de perdre un temps fort précieux en m'occupant de constitution, d'autant plus que mon intention était d'envoyer promener les Chambres une fois que je me serais vu vainqueur et hors d'affaire. Mais c'est en vain que j'ai espéré trouver des ressources dans ces Chambres. Je me suis trompé. Elles m'ont nui avant Waterloo et m'ont abandonné après.* » Sa Majesté s'anime, devient sombre et chagrine. Nous trouvons Las Cases, nous rentrons dîner, je fais la lecture d'un passage sur l'Égypte. La *Havannah* revient du Cap.

Le 30. — Me voilà établi sous la tente aux *Briars.* Je rédige mon chapitre sur Louis XVIII. L'amiral vient pour causer avec Sa Majesté, on lui dit qu'Elle est

malade; il annonce qu'il va à Longwood et qu'il repassera; à son retour, il n'est pas reçu. Le grand maréchal apporte des nouvelles de France jusqu'au 1er septembre. La Bédoyère a été condamné à mort et Brune assassiné. Le dîner est triste; ces nouvelles ont remué l'Empereur. Le grand maréchal lit deux chapitres sur l'Égypte et je lis aussi le mien, Sa Majesté se retire à 10 heures 1/2; il y a eu un grand dîner chez Balcombe.

Le 1er décembre. — Je déjeune dans le jardin avec Sa Majesté, je joue ensuite aux échecs et me promène avec Elle jusqu'à 4 heures. Montholon arrive portant les nouvelles, il a lu les gazettes, il dit que toute la France est en insurrection, qu'une armée de 150 000 hommes s'organise, que partout on demandait l'Empereur, que l'amiral lui a dit qu'un tel état de choses était la ruine de l'Angleterre, qui met sur pied ses milices. Fouché, paraît-il, a contresigné le jugement de La Bédoyère; Sa Majesté s'en indigne. Bertrand se promène avec nous; il annonce que Clausel s'est sauvé de Paris. L'Empereur est tellement ému de ces nouvelles, des 150 000 hommes, qu'il se promène à grands pas, et s'écrie : « *C'est à présent qu'il est cruel d'être ici prisonnier. Qui va se mettre à la tête de ce mouvement? Je ne vois personne de capable de faire de grandes choses. Eugène est une vraie tête carrée, j'entends par là qu'il a du jugement, des qualités, mais non ce génie, ce carac-*

tère ferme qui distinguent les grands hommes. Soult n'est bon qu'à être intendant d'une armée. Il n'y avait que moi qui pouvais réussir. Clausel! Ah! Clausel, il est jeune, il a des moyens, de la vigueur; je ne crains que celui-là! » Las Cases interrompt : « Eh bien! sire, s'il réussit, ce sera fort avantageux pour Votre Majesté. — *Croyez-vous qu'il soit assez bête pour me céder sa place? J'ai bien des partisans, mais s'il réussissait, il en aurait aussi beaucoup. On oublierait vite les grandes choses que j'ai faites, pour penser à celui qui sauverait la France. Et puis, les derniers ont toujours raison; on oublie le passé pour le présent.* » Nous dînons avec Mmes Bertrand et de Montholon, qui étaient venues pour voir Sa Majesté. Elle est très préoccupée, me dit de lire, pour se distraire, *Les fourberies de Scapin* et se retire à 10 heures.

Le 2. — Je finis mon second chapitre. L'Empereur décide qu'on n'ira pas au bal, que nous refuserons tous. J'écris personnellement au gouverneur pour lui exprimer mes regrets; Sa Majesté est enrhumée et se retire à 9 heures.

Le 3, *dimanche.* — L'Empereur me dicte sur le système décimal qu'il critique sans l'entendre. Je vais avec lui me promener dans le jardin; il me dit que ce que les Anglais auraient de mieux à faire, ce serait de susciter une insurrection à Paris pour avoir un prétexte de brûler cette ville : « *Ce serait un grand*

coup pour l'Angleterre que de détruire notre capitale. Ils couleront probablement nos vaisseaux, combleront nos ports, surtout Cherbourg, Brest, Toulon, après cela, de longtemps, ils n'auraient rien à craindre de la France. » Je réponds que toute la nation se soulèverait en masse pour résister. Sa Majesté continue en ces termes : « *Bah! la nation est dominée en ce moment; si les ennemis le veulent, ils en partageront le territoire. C'est très facile, ils n'ont, pour commencer, qu'à se partager entre eux tous les officiers et à les envoyer, les uns en Prusse, les autres en Russie, en Autriche, aux Indes. Une fois l'armée éparpillée, prisonnière, que voulez-vous que fasse la France? Elle ne peut que se soumettre.* » Montholon et Bertrand dînent avec leurs femmes, chez l'amiral, et moi, avec Las Cases, je dîne chez Sa Majesté.

Le 4. — Il fait grand vent toute la nuit. Je souffre sous la tente.

Le 5. — Elle est enlevée par le vent. J'écris à ma mère et déjeune avec l'Empereur dans sa chambre; je joue aux échecs, travaille sur l'Égypte et vais coucher en ville. C'était aujourd'hui le bal du gouverneur.

Le 6. — L'Empereur me dicte un règlement sur la manière dont le service doit se faire à Longwood; il fixe les appointements des domestiques; sur ma demande, il consent à augmenter Cipriani; je lui raconte

que, le matin, le vieux capitaine de l'artillerie est venu faire visite à Mme Bertrand; il serait venu plus tôt présenter sa femme, si on ne leur avait pas défendu toute communication avec nous : cette interdiction n'était levée que depuis deux ou trois jours. Montholon, en revenant de Longwood, annonce qu'on mettra des factionnaires autour de la maison à neuf heures du soir et qu'on ne pourra pas se promener dans le jardin après onze heures. Sa Majesté se met en colère et s'écrie : « *Soyez sûrs qu'ils ont pour instructions de me tuer, on prétextera une erreur pour me donner un coup de baïonnette, oh! je connais les Anglais!* » Sa Majesté parle du roi de Wurtemberg et en fait l'éloge : « *Il m'avait écrit qu'il se déclarerait pour moi aussitôt qu'il le pourrait, il m'a souvent parlé des Anglais.* » L'Empereur finit par déplorer sa situation; il se plaint de n'avoir pas pris de bain depuis longtemps. Marchand[1] était allé le matin à Longwood, et l'amiral lui avait annoncé qu'il viendrait le lendemain voir Sa Majesté, à quatre heures. Bertrand parle d'un titre à prendre, et on propose celui de comte de Lyon : j'exprime l'opinion que, suivant moi, Sa Majesté ne peut

1. Né en 1792, à Paris, d'une famille honorable. — Sa mère était à Vienne, auprès du roi de Rome. Marchand entra, en 1811, dans la maison de l'Empereur qui lui acheta, en 1812, un remplaçant pour 500 francs. — Il devint, à Fontainebleau, après le départ de Constant, premier valet de chambre. — Napoléon a dit de lui, dans son testament : « Les services qu'il m'a rendus sont ceux d'un ami. Je désire qu'il épouse une veuve, sœur ou fille d'un officier ou soldat de ma vieille garde. » Marchand obéit à ce vœu en épousant la fille du lieutenant général comte Brayer. Pons de l'Hérault, dans ses *Souve-*

s'appeler que « le *général Bonaparte*, ou l'*Empereur Napoléon.* » On cite l'exemple du comte de Lille, puis Sa Majesté assure que c'est l'usage, pour les souverains, de prendre, dans certaines occasions, des titres qui les font passer incognito. Je lui fais observer que le titre de comte de Lyon prêterait encore plus que tout autre au ridicule, les comtes de Lyon étant des chanoines. L'Empereur se montre très affecté de ce que lui dit Montholon sur les factionnaires qu'on a placés à Longwood et s'écrie : « *L'amiral est un assassin!* » Nous dînons fort tristement.

Le 7. — On signale deux bâtiments, et on croit que c'est le nouveau gouverneur. Des voitures sont envoyées pour transporter nos effets à Longwood. Je vais avec Bertrand chez Sa Majesté et lui apprends que La Bédoyère a été fusillé. Je vais à Longwood. L'amiral, que j'y trouve, me montre ma tente; je lui objecte que je ne suis pas venu à Sainte-Hélène pour camper : c'était l'Empereur qui m'avait dicté cette réplique.

Avant d'arriver à Longwood, le factionnaire qui était sur la route ne voulait pas me laisser passer; il n'avait d'ordre, disait-il, que pour M. de Montholon. « C'est

nirs de l'île d'Elbe (p. 192), disait de lui : « Il avait reçu une bonne éducation; il en avait bien profité et beaucoup de fanfarons de naissance auraient pu lui demander des leçons d'urbanité. L'Empereur savait bien ce qu'il faisait lorsqu'il lui accorda une grande confiance ». — Marchand prit part à l'expédition de la *Belle-Poule*, en 1840, mais il ne retrouva pas, à Sainte-Hélène, un fils qu'il avait eu d'Esther, fille d'un vieux soldat, que Mme de Montholon avait prise à son service. Ce garçon avait très mal tourné et avait été envoyé au Cap. (Voir *La Relation de* 1840, par Gourgaud, déjà citée.)

ıoi », m'écriai-je; et je passe. L'amiral me montre ›s gazettes : les Russes rentrent chez eux, et on publie paix à l'ouverture du Corps législatif. Je reviens îner en ville chez M. Skelton; on m'y apprend que ›utes les puissances doivent envoyer des commis-ıires à Sainte-Hélène. Deux vaisseaux sont arrivés ıjourd'hui.

Le 8. — Je trouve chez l'Empereur Las Cases lisant ›s gazettes anglaises où est le rapport de Fouché. Sa ajesté nous dit : « *Le Roi devrait commencer par mon-rer de la rigueur et ensuite user de douceur. Il faut u'il soit tout à fait un roi féodal et qu'il rétablisse les arlements. Il peut tout faire à présent; plus tard, il ne pourra plus. Il faut qu'il profite de la stupeur où est nation et de la présence des armées étrangères. La onstitution anglaise ne saurait convenir à la France. e ne me suis occupé de constitution, au retour de l'île 'Elbe, que pour céder à la mode, mais, victorieux, aurais renvoyé les Chambres. C'est une terrible chose u'une assemblée délibérante; la constitution anglaise e convient qu'à l'Angleterre.* » Bingham propose d'ac-›mpagner Sa Majesté à Longwood. Elle le remercie dit qu'Elle y a envoyé Las Cases le matin et u'ainsi que je l'ai prévenu, l'habitation sent la pein-tre.

Le 9. — Le vaisseau de 74, le *Minden*, arrive des Ides. Bertrand va, avec Wilks, voir la nouvelle mai-

son où il doit demeurer, en attendant qu'on le loge à Longwood. Je veux aller aux *Briars*, on me refuse un soldat; il faut un officier, on ne veut pas m'en donner. M. Mackay, capitaine du *Minden*, me prie de lui faire voir l'Empereur, ainsi que M. Hare, jeune officier, qui me dit que Sa Majesté a assisté à son baptême, à Bologne, et lui a mis une cocarde tricolore. Je pars avec eux, car ils me servent d'escorte. M. Mackay, qui parle bien le français, me dit qu'il est grand admirateur de Sa Majesté et qu'il se chargera volontiers de ses commissions. Je les annonce à l'Empereur, qui ne se soucie pas beaucoup de les voir et qui, sur mes sollicitations, envoie Las Cases causer avec eux, puis les reçoit au jardin, à quatre heures. M. Mackay lui a été présenté lorsqu'il était premier consul. Ils se promènent, mais Sa Majesté, fort triste, ne parle pas beaucoup. Je m'en retourne avec eux. Le soir, j'écris à l'amiral pour me plaindre du refus qu'on m'a fait d'un officier; le grand maréchal m'annonce que l'Empereur ira, le lendemain, s'installer à Longwood.

Le 10. — Je reçois de l'amiral une lettre fort honnête pour excuser le refus de l'officier; M. et Mme de Montholon se mettent en route pour Longwood. Bertrand et sa femme restent en ville. Quant à moi, je pars à une heure après midi et m'arrange dans ma tente à Longwood. A quatre heures, Sa Majesté y arrive, à cheval, avec l'amiral, et trouve la maison assez bien

arrangée, ce qui comble l'amiral de joie. L'Empereur dîne seul. Tout le monde se couche de bonne heure.

Le 11. — L'Empereur me fait appeler dès six heures du matin. Je me promène avec lui; il déjeune avec nous. Un factionnaire nous empêche d'aller à la ferme de la Compagnie; Sa Majesté m'ordonne de reconnaître la partie de l'enceinte qui est à notre disposition; je monte à cheval pour cela. L'officier du poste envoie relever le factionnaire; c'était encore une erreur. Bingham accourt en faire des excuses. Le gouverneur envoie savoir si Sa Majesté voudra bien le recevoir le lendemain.... « *Oui* », répond-Elle après quelque temps d'hésitation.

Le 12. — Sa Majesté me dicte sur l'Égypte et me charge de la direction de l'écurie[1]; après déjeuner, Elle se promène et je l'accompagne. Le capitaine du *Minden* vient pour prendre congé; l'Empereur ne veut pas le recevoir et nous recommande de nous plaindre à tous du gouvernement anglais, de l'amiral, etc. Je donne au commandant une lettre ouverte pour ma mère. Le gouverneur Wilks est reçu par Sa Majesté. Nous dînons tous dans la première salle, nouvellement construite, puis nous passons au salon, où nous jouons au reversi.

Le 13. — J'écris sur l'Égypte. A une heure, nous montons à cheval, l'Empereur, Montholon et moi;

1. Parmi les chevaux, il y avait le fameux *Fringant* et *Vizir*.

nous faisons le tour du parc. En rentrant, Sa Majesté m'envoie chez Bertrand, qui se plaint d'être mal logé, de n'avoir pas de cuisinier, de manquer de tout. L'Empereur ordonne de lui envoyer tout ce dont il a besoin. Puis Sa Majesté envoie Montholon inviter le major Ferzen à dîner. J'ai avec mon collègue un entretien sur les places que nous devons occuper à table; je lui déclare que je ne lui céderai en rien, étant plus ancien que lui dans la maison militaire, et que je me battrai plutôt avec lui. Il consent à me céder le pas sur lui; après le dîner, nous jouons au reversi. A neuf heures et demie, coucher.

Le 14. — L'amiral et le colonel Skelton étaient venus pour saluer Sa Majesté; Elle fait dire qu'Elle est indisposée et témoigner particulièrement au colonel ses regrets de ne pas pouvoir le recevoir. Skelton s'en va, mais l'amiral se montre piqué. Montholon lui demande de prendre la chambre de l'officier-planton pour la donner à Las Cases. L'amiral s'emporte contre Montholon, mais est très honnête pour moi, me fait faire une fenêtre, me propose des volets, me demande comment je trouve ma chambre; je lui réponds : « Bien. » Il ajoute : « Vous avez pourtant dit du mal de moi au capitaine du *Minden*. » (Ce n'est pas moi qui ai tenu le propos, mais Montholon.)

A deux heures, l'Empereur m'envoie chez Bertrand lui expliquer que quoique Montholon soit chargé de la cuisine et moi de l'écurie, il est toujours grand

maréchal; par la constitution, la place est inamovible; malgré mes paroles, Bertrand est très piqué, car c'est par les domestiques qu'il a appris les changements faits dans la maison.

Le 15. — Dictée sur la Syrie; l'Empereur monte à cheval, va chez Bertrand, l'invite à dîner, ainsi que sa femme, mais ils ne viennent pas. Nous voulons pousser plus loin notre promenade à cheval, le factionnaire nous arrête : l'Empereur s'en montre blessé. En revenant, nous rencontrons Bingham à la tête de son bataillon, qui, pour céder la route, passe sur les hauteurs à gauche et salue Sa Majesté! Nous nous promenons dans le parc. Sa Majesté joue au piquet et m'envoie faire le tour des limites; dîner à sept heures et demie, reversi jusqu'à minuit.

Le 16. — J'écris à Bingham pour lui demander à faire avec lui la tournée des postes; mais il est avec l'amiral à opérer la reconnaissance de l'île. L'officier qui nous a arrêtés hier est vertement réprimandé. Sa Majesté se promène avec moi et me parle de constitution : « *Il ne faut point d'assemblées délibérantes*, dit-elle, *les hommes sur lesquels on croit, dans ces assemblées, pouvoir compter, changent trop facilement d'avis. Waterloo! Waterloo... la constitution anglaise n'est pas bonne pour la France....* » Je demande à la ville une négresse. Reversi après le diner, coucher à dix heures.

Le 17. — Je vais, avec le docteur O'Meara, à Plantation-House, chez le gouverneur. J'y rencontre Mlle Wilks, pleine de douceur. Voilà une femme! Je me promène avec elle dans le jardin, qui est très joli; il y a là des chênes fort beaux; tout y est bien tenu. Je crains que loin de Plantation-House, je ne devienne mélancolique. En rentrant, je croise une jolie mulâtresse.

Le 18. — Je fais la reconnaissance des limites de la promenade avec O'Meara. L'amiral, la veille, avait donné l'ordre de nous faire passer hors de l'enceinte accompagnés par O'Meara; ce jour-là, il se rétracte et donne un ordre contraire; tout le camp le trouve bizarre dans ses instructions. Bertrand et sa femme viennent pour dîner, ils ont l'air piqué. L'Empereur mangeant chez lui, seul, ils s'assoient à notre table et s'en vont aussitôt après, furieux.

Le 19. — Je monte à cheval avec l'Empereur et Las Cases; il pleut tout le temps de la promenade. En passant devant chez Mme Neal, Sa Majesté fait demander de ses nouvelles. Deux bâtiments arrivent, l'un est portugais, l'autre appartient à la Compagnie. Reversi; coucher à onze heures.

Le 20. — L'amiral donne des ordres pour l'écurie et est très honnête avec nous, mais l'Empereur charge Montholon de lui dire qu'il est très mécontent, qu'il se conduit mal envers nous, qu'il est un assassin. Je

pense que Montholon aura adouci les reproches. Sa Majesté nous assure que si Elle avait été en Angleterre, Elle y commanderait à tous. Elle aurait conquis le cœur de tous les habitants. « *Je suis sûr*, ajoute-t-Elle, *que Grenville n'aurait pas résisté à ma logique ; là, j'avais bien des chances pour moi.* » Puis, Elle dicte une note pour Bertrand, qui doit écrire à Balcombe et faire venir de l'argent. Puis Elle dit à Montholon : « *Je vous avais chargé de parler à l'amiral avec vigueur... je suis sûr que vous aurez parlé au crayon!* »

Le 21. — Sa Majesté me demande de bonne heure ; je n'ai pas envoyé la note d'hier à Bertrand, avant d'avoir reçu de nouveaux ordres ; il paraît que j'ai bien fait, car l'Empereur me dit ne pas envoyer cette note pour Balcombe. Puis il charge encore O'Meara de se plaindre à l'amiral de la manière dont Elle est traitée, de la gêne des factionnaires, de l'étroitesse des limites. Montholon a dû écrire à ce sujet à l'amiral, puis il est demandé pour lire la lettre qui lui a été dictée et à laquelle il est fait quelques changements. Après le déjeuner, nous sortons à cheval et Sa Majesté parle à une femme d'officier et au fermier. En revenant, nous passons devant le camp. Les postes prennent les armes pour nous saluer. Coucher à onze heures.

Le 22. — Je suis triste : il pleut. Les Anglais manœuvrent près de Plantation-House ; l'Empereur me parle de ma mère : « *Vous êtes fou de tant aimer votre*

mère. Est-ce que vous croyez que je n'aime pas la mienne? Mais il faut être raisonnable. A chacun son tour. Quel âge a-t-elle? — Soixante-sept ans, Sire. — *Parbleu, vous ne la reverrez plus*; *elle mourra avant que vous ne retourniez en France.* » Je pleure. Coucher à onze heures, vent et pluie toute la nuit; arrivée de la *Doris*[1] du Cap.

Le 23. — Je vais à la chasse avec un fusil que me prête le capitaine Poppleton[2]; je tue cinq tourterelles que je donne à Sa Majesté. Elle est indisposée, ne sort pas, ne dîne pas avec nous. Le soir, arrivent les chevaux achetés au Cap pour l'Empereur et pour nous.

Le 24, *Dimanche.* — Glower annonce la venue de l'amiral, avec la sœur et la mère de l'amiral Blatton, qui venait de mourir dans l'Inde; le capitaine de la *Doris* les accompagnera. Sa Majesté me déclare qu'Elle ne les recevra pas. O'Meara, qui était alors chez l'Empereur, venait de lui dire que, la veille, l'amiral avait reçu deux lettres pour Sa Majesté, mais

1. Frégate.

2. Le capitaine Poppleton accompagnait en ville Bertrand, Montholon, Gourgaud ou Las Cases. Un sous-officier remplissait le même office pour les domestiques de Longwood. Si Poppleton était empêché, il était remplacé par le lieutenant Fitz-Gerald; mais celui-ci, qu'Hudson Lowe trouvait trop poli pour les captifs, fut envoyé aux Indes où il mourut. Poppleton, qui portait le titre de vice-adjoint de l'adjudant général, fut remplacé, le 25 juillet 1817, par Blakeney, capitaine au 66e, ivrogne, mais brave homme. Mme Blakeney vint, elle-même, en état d'ivresse, rendre visite à l'Empereur. (Voir *Betzy Balcombe.*) Le 13 juillet 1818, — on n'aimait pas à s'éterniser dans cette place infâme. — Blakeney donna sa démission et fut remplacé par le lieutenant-colonel Lyster, inspecteur de la milice, ami intime d'Hudson Lowe. Déjà avant sa nomination à cet emploi, Napoléon lui avait refusé sa porte.

qu'elles étaient pleines d'invectives contre Elle, et que si Elle désirait les voir, il les lui enverrait. L'Empereur se fâche fort et s'écrie : « *C'est une grossièreté bien lâche!* » L'amiral vient avec sa compagnie et se promène. En le voyant, Sa Majesté répète que nous devons tous nous plaindre. Les étrangers trouvent Longwood charmant; je cause avec M. Tinck, qui m'assure qu'il y a plus de respect ici qu'à Paris, qu'il est resté dix ans en France et qu'il espère bien que les affaires changeront. L'amiral fait l'aimable et invite Montholon, sa femme et moi à dîner pour mardi; je ne dis ni oui, ni non, avant d'avoir pris les ordres de l'Empereur. Les dames étrangères visitent ma tente, et l'amiral me fait les plus grandes honnêtetés. Après leur départ, je vais à la chasse et je tue une perdrix. Le soir, reversi.

Le 25. — Sa Majesté est indisposée; Elle me recommande de ne pas aller au dîner de l'amiral. En conséquence, j'écris à celui-ci que je ne saurais accepter son invitation.

Le 26. — Je vais à la chasse, mais je ne trouve rien. J'assiste aux jeux du camp, célébrés pour la christmas. Les soldats courent après un cochon à qui on a graissé la queue, seul endroit par lequel il soit permis de le prendre. Il y a aussi des courses à pied et dans des sacs.

Mme Bertrand m'assure qu'il est faux qu'elle ait

demandé les gens de l'Empereur pour la servir, comme Montholon l'a répété à Sa Majesté, ni qu'elle ait acheté une théière aux armes du Roi, ou qu'elle ait reçu quatre douzaines de serviettes. Sa Majesté dîne seule; M. Tinck revient à Longwood, sans être plus heureux que la première fois; il n'est pas reçu par Sa Majesté.

Le 27. — J'assure à l'Empereur qu'on a calomnié les Bertrand dans son esprit; je joue aux échecs et je déjeune avec lui, puis nous montons à cheval. Ensuite, je vais à la chasse avec le petit Las Cases et je tue un faisan. Le soir, reversi; coucher à onze heures et demie.

Le 28. — Je retourne à la chasse, mais ne tue rien; il arrive un bâtiment.

Le 29. — Sa Majesté m'envoie reconnaître un bâtiment du côté de Fisher's valley. On signale trois bâtiments venant d'Europe. Je vais avec l'Empereur dans la vallée, au risque de nous rompre le cou. Le major Ferzen, qui vient de la ville, nous raconte que le ministère est changé en France. Le gouverneur vient nous faire visite; il m'invite à dîner pour mercredi.

On parle des nouvelles de France qui vont jusqu'au 9 octobre. Sa Majesté dit que le Roi a bien fait de nommer Richelieu premier ministre, mais qu'il devrait faire pendre Fouché. Un nommé Piontkowski[1]

1. Il se disait chef d'escadrons des lanciers polonais. Il n'était guère ap-

se trouve à bord d'un des bâtiments arrivés à Sainte-Hélène. A l'exception de Bertrand, personne de nous ne le connait; l'Empereur aurait bien envie de ne pas le recevoir; cependant, il est peut-être envoyé par nos amis de France; pour sûr, il est porteur de nouvelles. A huit heures, Bertrand me fait prier d'aller chercher sa femme à cheval. Je la lui ramène. L'Empereur est très en colère et dit devant tous ses gens : « *Je ne suis pas fait pour attendre personne.* » Après le dîner, Bertrand s'en va fâché. Pas de reversi, mauvaise humeur.

Le 30. — A huit heures, Sa Majesté monte à cheval avec moi et Noverraz qui tombe. Elle me gronde d'avoir donné hier le *Vizir* à Mme Bertrand; je réponds que c'est faux. Puis Elle me parle du grand Maréchal et de sa femme : « *Ils faisaient la même chose à l'île d'Elbe; ils ne pensent qu'à eux, oubliant ce qu'ils me doivent; ils prennent ma maison pour une auberge; qu'ils viennent dîner toujours, ou pas du tout!* »

Le major Ferzen assiste au déjeuner de l'Empereur dans le jardin, et Sa Majesté me dit que, si Elle avait ses fusils, elle irait à la chasse ou tirerait à la cible. Je vais ensuite à la chasse avec Ferzen et je tue une perdrix et trois tourterelles. Au retour, je trouve Bertrand dans ma tente; il se plaint amèrement de la conduite de l'Empereur envers lui et sa femme;

précié de l'Empereur et de son entourage et reprit le chemin de l'Europe en octobre 1816. (Voir aux *Pièces annexes* un document qui le concerne.)

il déclare qu'il y a longtemps qu'il sait que Sa Majesté est égoïste; je tâche de le ramener en lui racontant que l'Empereur est piqué que Mme Bertrand soit allé dîner en ville chez l'amiral et coucher chez Porteus[1] et Hamilton.... Sa Majesté m'appelle pour voir le produit de ma chasse. Pendant notre déjeuner, Piontkowski arrive en uniforme d'officier d'ordonnance; il raconte que Résigny et Planat sont à Malte[2].

L'Empereur me raconte que l'amiral est venu et qu'à force de sollicitations il est parvenu à se faire recevoir de Sa Majesté, qui l'a vertement blâmé de sa conduite et lui a reproché les factionnaires placés autour de la maison, les fusils non rendus, l'exécution de consignes absurdes, etc. : « *La postérité ne manquera pas de reprocher à l'Angleterre de m'avoir laissé deux mois aux Briars, dans une seule pièce, fort mal installé, dans l'impossibilité même de prendre des bains.* » L'amiral a cherché à s'excuser en attribuant ces rigueurs au gouverneur. L'Empereur s'écrie : « *Le gouverneur, homme de sens, prétend le contraire.* » L'amiral, fort déconcerté, a promis de faire tout ce

1. Ou Portens (Stürmer), ou Porteous (O'Meara), ou Portious (Montholon). Sorte d'aubergiste qui tenait, à l'entrée de James-Town, une maison agréablement située où l'Empereur et sa suite couchèrent deux nuits, avant d'aller aux *Briars*. C'est là que les domestiques de Napoléon allaient passer leurs moments de liberté. Miss Porteus était l'intime amie de Miss Kneips, « Bouton de rose ».

2. On se rappelle que ces deux officiers, comme aussi Lallemand et Rovigo, avaient dû se séparer de l'Empereur au moment où l'envoi à Sainte-Hélène avait été décidé.

qui dépendrait de lui pour améliorer notre position. Il promet de me renvoyer les fusils, mais ne peut, d'après ses instructions, laisser Sa Majesté sortir de l'enceinte sans être accompagnée d'un officier, qui sera soit lui, soit Bingham. L'Empereur ne pouvant consentir à avoir un officier anglais à ses côtés, durant ses promenades, l'amiral, séduit, a accordé à Sa Majesté sa demande pour que l'officier ne fût pas dans son groupe mais restât à trente ou quarante pas en arrière, et en habit bourgeois. L'Empereur cause longuement avec Piontkowski, qui lui fait une foule de contes; à dîner, Sa Majesté est triste; Piontkowski dîne ce jour-là avec nous et l'Empereur, qui se retire de bonne heure.

Le 31, *Dimanche.* — M. et Mme Skelton viennent voir Sa Majesté qui les reçoit bien et dit à M. Skelton de se promener avec Elle, à cheval. Las Cases et moi, nous les accompagnons dans la vallée. C'est à se rompre le col. Les Skelton dînent à la maison : madame fait sa toilette chez Mme de Montholon qu'elle étonne par sa pudeur. Après dîner, reversi. Le matin, l'Empereur a essayé la calèche qu'on a fait venir du Cap. Le soir, l'amiral a envoyé les six fusils de Sa Majesté chez Poppleton.

CHAPITRE III

1er janvier 1816. — La nymphe de la vallée et Miss Mason. — Les randonnée de Napoléon. — Terreur de Poppleton. — Napoléon parle de la Corse. — Nouvelles de France. — Sur le retour de l'île d'Elbe. — Sur le cabinet noir. — Mme de Staël. — Drouot. — Berthier et Mme Visconti. — On apprend la mort de Murat : paroles de l'Empereur. — Napoléon raconte le divorce. — Le procès de Ney. — L'Empereur raconte le retour de l'île d'Elbe. — Maladie de Gourgaud. — Arrivée d'Hudson Lowe. — Première visite. — Sur l'Orient et sur l'avenir de la politique russe. — La campagne de 1812.

1er *Janvier* 1816. — Poppleton me remet les fusils de l'Empereur. A 10 heures, nous allons tous le saluer pour le nouvel an ; il nous reçoit au salon et nous dit : « *Il y a un an, j'étais à l'île d'Elbe.* » Cette réflexion attriste Sa Majesté, qui sort avec nous dans le jardin. Elle nous dit que nous devons vivre en famille ; que, placés au bout du monde comme nous le sommes, il est pénible d'être en brouilleries ; puis Elle se plaint du dîner de la veille, qui était mal servi : Elle gronde ensuite Montholon sur sa cuisine. Puis, l'Empereur demande ses fusils, et les remet à Ali. Nous déjeunons tous ensemble et nous promenons dans le parc, en calèche. Le major Ferzen vient m'annoncer que la limite est portée plus loin. Dans la journée, l'Empereur fait, à cheval, le tour de la vallée, manque de

tomber dans le ruisseau, rencontre M[lle] Robinson et la trouve fort jolie[1]. Après un dîner de famille, il y a reversi. Il y a bal chez les Balcombe. L'Empereur aurait voulu que Las Cases y fût pour avoir des nouvelles, mais Poppleton étant absent, nous ne pouvons quitter Longwood.

Le 2 Janvier. — Sa Majesté trouve ridicule que Piontkowski porte l'uniforme d'officier d'ordonnance; cela lui semble louche, car on ne sait pas qui est cet homme qu'Elle ne se soucie pas d'admettre à sa table. L'Empereur répète la même chose à Montholon et déclare qu'il fera manger ce Polonais avec le petit Las Cases. Je réplique que je crois que cela ferait bien de la peine au père Las Cases, si son fils ne dînait pas avec nous. Sa Majesté décide que nous examinerons ensemble les papiers de Piontkowski, que nous saurons son grade, et qu'il sera chargé, sous mes ordres, du détail de l'écurie, mais qu'il mangera à part. Nous déjeunons et montons à cheval à trois heures. Nous allons chez Bertrand et, de là, chez Miss Mason, dont la demeure forme la nouvelle limite[2]; nous passons le marécage de la vallée, les chevaux tombent. Nous

1. Marianne Robinson était une véritable paysanne, mais très jolie. Elle vivait dans une modeste case auprès de son père, dans la vallée que les exilés baptisèrent, à cause d'elle, « la vallée de la Nymphe ». Elle épousa, par la suite, un officier anglais qui l'emmena aux Indes.

2. Miss Mason demeurait sur le côté opposé du ravin qui bordait Longwood au nord. En 1840, elle habitait encore Sainte-Hélène et elle était toujours la meilleure cavalière de l'île.

avons à dîner Bingham. Le soir, reversi et whist. Sa Majesté est triste et fatiguée.

3 *Janvier*. — Sa Majesté me dit qu'Elle montera à cheval pour aller visiter Sandy-Bay[1] : les chevaux sont prêts à sept heures. L'amiral et Glower, prévenus par des signaux, arrivent. A 10 heures, l'Empereur va à l'écurie, et est tout étonné d'y trouver sir George Cokburn qui vient à sa rencontre chapeau bas, et lui propose de l'accompagner. Sa Majesté déjeune ensuite, sort pour monter à cheval et, me voyant en pantalon rouge, s'écrie : « *Je n'aime pas cette couleur, c'est celle des Anglais... Vous avez là un vilain poignard, j'ai de beaux sabres turcs, je vous en donnerai un, celui d'Aboukir.* » Je lui réponds que cela me causerait le plus grand plaisir : « Votre Majesté me permet-elle de le demander à Ali ? » A ce moment, l'Empereur montait à cheval et ne me répond que : « *Ah! nous verrons.* » Je monte à cheval pour aller avec le major Ferzen à Plantation House, où je suis très bien reçu, ainsi que Mme Bertrand et Las Cases, qui arrivent dans la voiture du gouverneur. Nous rentrons à Longwood à 11 heures, rapportant la nouvelle que le 53e doit bientôt partir pour l'Inde.

4 *Janvier*. — Sa Majesté, fatiguée de sa course à Sandy-Bay, reste au lit jusqu'à 10 heures. Je lui raconte la manière honnête avec laquelle nous avons

1. Il y avait là un cottage appartenant à M. Dewton.

été reçus. Elle m'assure que, dans s. promenade d'hier avec l'amiral, Elle l'a conquis. Piontkowski demande à manger avec le Docteur et le capitaine Poppleton. A 3 heures, je monte à cheval avec Sa Majesté, Bertrand et Las Cases. Nous parcourons la vallée Cassecol[1]. Le cheval de l'Empereur s'enfonce et son cavalier manque de tomber dans la vase. Nous entrons dans le jardin de Miss Mason, en brisant les barrières, au grand désespoir du nègre, à qui Sa Majesté me dit de donner un napoléon, ce qui met le pauvre noir en grande joie. Nous allons ensuite chez Mlle Robinson, qui sort sur sa porte; Sa Majesté lui parle sans descendre de cheval. Cette jeune miss demande à Bertrand, en me voyant : « N'est-ce pas le général Gourgaud? » En revenant, l'Empereur me plaisante et me dit : « *Vous avez vu? Elle fait plus attention à vous qu'à moi, parce que vous n'êtes pas marié ! Les pauvres demoiselles ne pensent qu'à se marier.* » Le major Ferzen dîne avec nous, Bertrand et sa femme; reversi, coucher à onze heures.

5 *Janvier.* — Sa Majesté se promène avec le grand maréchal, dans la vallée. Visite à l'esclave affranchi, à un pauvre habitant, à M. Pey, à Mlle Robinson. Partout, nous faisons notre route, en enfonçant haies et clôtures. Chez M. Pey, l'Empereur accepte un verre de vin et se laisse présenter la femme et les enfants; il

1. Sur les cartes, vallée Casse-Cou (*sic*).

fait le bon apôtre et parle charpentes et culture. On nous donne une branche de caféier; Sa Majesté dit qu'Elle n'en avait jamais vu, puis Elle revient sur la figure de Mlle Robinson qu'Elle avait trouvée charmante le premier jour. Las Cases, qui suit toujours l'opinion du maître, ne la trouve pas, non plus, si jolie. Nous rentrons à Longwood par l'autre bout de la vallée, le bois du parc. A 7 heures, arrive l'amiral que l'Empereur avait invité à dîner, ainsi que le major Ferzen et sa femme. Il ne nous semble pas, à beaucoup près, que Mme Hodgson[1] soit jolie; dans la visite que l'Empereur lui avait faite des *Briars*, le jour du bal de l'amiral, Sa Majesté et Las Cases l'avaient trouvée charmante; Las Cases en revient, naturellement, lui aussi. L'amiral s'est contraint, au dîner, et a été très bien. Peu après être sortis de table, les convives s'en vont. Il n'y a pas de reversi. Sa Majesté rentre à 10 heures chez Elle et nous dit qu'Elle fera ce qu'Elle voudra de l'amiral.

6 *janvier*. — Sa Majesté me dit, en montant à cheval, qu'Elle veut aller à moitié chemin de Sandy-Bay; d'en faire prévenir Poppleton, afin que, d'après les conventions faites avec l'amiral, il suive derrière. Nous partons. Poppleton, avec une capote marron, est à cent pas de nous. Il a plus l'air d'un domestique

1. Femme du major du régiment de Sainte-Hélène, devenu, en 1840, lieutenant-colonel. Napoléon l'appelait son géant.

que d'un officier. Arrivés dans la vallée, après celle de Miss Mason (Arnol Wels), nous visitons plusieurs petites maisons, donnant dollars et napoléons aux esclaves. En passant le fossé qui est au fond de la vallée, le pauvre Poppleton se trouve plus rapproché de nous et l'Empereur crie à Bertrand : « *Qu'il ne soit pas si près!* » Bertrand observe à Poppleton : « Mais, capitaine, est-ce que vous croyez que nous voulons nous sauver? Vous êtes tout à fait sur notre dos. Sa Majesté désire que vous restiez à plus de distance. » A peine avions-nous passé le fossé, que Sa Majesté, étant couverte de la vue de Poppleton, s'écrie : « *Monsieur Gourgaud, au galop!* » Nous galoppons autant que nous pouvons et nous prenons une route peu fréquentée. Le pauvre Poppleton, dupe de Bertrand, nous a perdus. Nous arrivons hors d'haleine à Rock-Rose Hill, où il n'y a que la maîtresse de la maison. Je la reconnais pour la veuve du capitaine Pritchard[1]. Elle est effrayée. Nous nous promenons dans le jardin, tournons le mamelon, et découvrons les deux vallées qui débouchent à la mer. L'Empereur me recommande de ne pas dire où nous sommes allés, et m'ordonne de donner un napoléon au jardinier et à l'esclave. Nous rentrons à Longwood à 7 heures et Sa Majesté m'assure que cette promenade lui a fait grand plaisir, que, tous les jours, Elle en veut faire de pareilles, et

1. Il y eut, plus tard, à Sainte-Hélène, un autre Pritchard qui fut aide-de-camp d'Hudson Lowe.

aller déjeuner chez les habitants; Elle m'enjoint de disposer un cheval pour porter le déjeuner, avec un service d'argenterie. Cela fera de l'effet sur les habitants. « *Je ne veux que leur demander de l'eau, de temps en temps, et j'en inviterai à manger avec nous.* — Mais le capitaine, Sire, il faudra donc que nous le perdions? » Ce jour-là, il y avait un grand déjeuner chez Balcombe. Las Cases et Mme Bertrand y étaient allés en calèche, la voiture ne put remonter, et ils revinrent comme ils purent, bien en colère contre leurs rosses. Poppleton, après nous avoir cherchés au galop, s'être égaré, etc., est venu, tout effaré, chez Balcombe, en rendre compte à l'amiral, à Balcombe et à Bingham. Celui-ci a été en grand émoi, quoique l'amiral ait dit : « Ce n'est rien, il n'y a pas de danger, c'est une leçon seulement. » A 8 heures, l'amiral recevait une lettre de Poppleton, lui annonçant la rentrée de Sa Majesté.

Le 7, *dimanche.* — A 6 heures, l'Empereur me fait appeler pour aller à la chasse, et se fatigue au bout d'une demi-heure; il croit que les perdrix vont l'attendre! Je continue à chasser seul jusqu'à 11 heures, et tue neuf tourterelles. M. Porteus amène Bouton de Rose, Mareya et leur mère pour déjeuner. Mme de Montholon, qui croit que Bouton de Rose va devenir la maîtresse de Sa Majesté, la cajole beaucoup, la prend sous le bras; l'Empereur sort dans le jardin, les rencontre, parle botanique à

M Porteus, et affirme que Mme Walewska est beaucoup plus jolie que Bouton de Rose. Il m'ordonne de faire atteler la calèche pour promener ces dames, que j'accompagne. A leur retour, Sa Majesté les salue, et nous remarquons que Mme de Montholon n'est plus la même pour Bouton de Rose, depuis qu'elle entrevoit que Sa Majesté ne la trouve plus si jolie.

Nos visiteuses nous quittent à trois heures pour aller visiter le camp. L'Empereur nous parle amourettes, et dit que rien ne fait plus d'effet à une femme qu'un joli garçon : « *N'est-ce pas, madame de Montholon?* »

Je raconte à l'Empereur que Poppleton est piqué de n'avoir pas dîné chez Sa Majesté, alors que d'autres, moins anciens, y ont été conviés. « *Je ne voulais pas l'inviter, car c'est un espion; mais enfin, cela ne tirera pas à conséquence, d'ailleurs.* » On l'invite donc pour le jour même. Le soir, reversi. Montholon me dit qu'il ira en ville m'acheter des meubles. Je coupe mon porte-manteau pour en faire des sacoches à porter l'argenterie du déjeuner.

Le 8. — A 9 heures, Montholon et le Polonais vont en ville. Je vais déjeuner chez Mme Skelton, avec le jeune Las Cases, et nous sommes très bien traités. L'amiral, qui y dîne, dit à Piontkowski : « Allons, mon brave capitaine, venez vous asseoir près de moi; contez-moi vos combats, vos batailles. » Je demande aussitôt à Piontkowski s'il a fait la campagne de Russie. L'amiral s'écrie avec étonnement : « Est-ce

que vous n'aviez pas vu M. Piontkowski à l'armée? — Jamais. »

Je demande à Piontkowski dans quel corps il servait : « Thielmann. — Le nom du général en chef? — Je ne m'en souviens plus : Lauriston, je crois. — Impossible, car il n'a jamais quitté l'Empereur. Mais où étiez-vous durant le siège de Smolensk? — Nous étions bien en avant.... C'était Dombrowski qui commandait ce siège. — Vous vous trompez complètement. » L'amiral est édifié!

Le 9. — A 6 heures du matin, on me prévient que l'Empereur veut aller déjeuner dans la campagne, devant les habitants. Les chevaux prêts, Sa Majesté dit qu'Elle ne veut plus sortir. A 7, Elle me fait appeler et me demande les nouvelles de la ville; je lui raconte les bourdes de Piontkowski. Elle me dit qu'Elle est bien fâchée qu'on lui ait envoyé cet individu. « *J'aurais dû le renvoyer, mais il aurait pû être chargé de missions pour moi! Je me sens entouré de bien des mensonges.* » L'Empereur me dit de sermonner le Polonais, de lui enjoindre de ne plus faire de mensonges, puis se décide à aller déjeuner à la campagne. « *Après le déjeuner, je vous dicterai en plein air, et tout cela fera très bien sur les habitants.* » Sa Majesté sort et me dit de faire prévenir par Las Cases le capitaine Poppleton; mais celui-ci, depuis la dernière algarade, ne veut plus suivre derrière, mais être avec nous. J'en avertis l'Empereur qui avait déjà le pied à

l'étrier : il s'en montre de très mauvaise humeur, et m'ordonne d'aller à l'écurie, dire que c'était pour voir si tout était en bon état, et bien disposé, et qu'à présent, on peut déseller. Il rentre, se met au bain, et ne dîne pas avec nous.

Montholon et moi sermonnons Piontkowski, qui bat la campagne et montre ses états de services : Smolensk n'y figure pas.

Il y a aujourd'hui bal chez l'amiral, je crois que Mme Bertrand ira : il m'avait invité hier à y aller; ce matin, il m'a envoyé une jolie selle avec une bride.

10 *janvier*. — Sa Majesté me dicte sur l'Égypte, ne pouvant sortir à cause du mauvais temps. Elle travaille, avec moi, les chapitres II et III, et sur Jaffa, jusqu'à l'arrivée du grand maréchal. Plusieurs bâtiments mouillent dans le port, entre autres un, monté par l'amiral Taylor, et venant du Cap, et le brick *la Levrette* venant d'Angleterre. Le docteur revient en ville. Il apprend que la garde impériale s'est retirée dans les Cévennes et qu'en France tout est en insurrection. Sa Majesté joue au reversi. Nous n'avons point de lettres, je quitte la tente et couche dans ma chambre.

11 *Janvier*. — Je vois Montholon en bourgeois; un instant après, il apparaît en grand uniforme et me déclare qu'il n'ira pas en ville, comme il en avait le projet, parce que Poppleton doit assister à un conseil de

guerre au camp. Peu après, Las Cases et moi voyons arriver en cavalcade Bingham, l'amiral Taylor et deux ou trois autres officiers. Montholon dit que Sa Majesté est malade; on le présente à l'amiral, ce qui explique sa tenue et sa non allée en ville. Je m'informe à Poppleton de ce conseil de guerre où il va; il m'assure n'avoir pas dit un mot de cela.

Sa Majesté me dit qu'elle va monter à cheval et faire sa promenade ordinaire dans la vallée et visiter la rivière la Marianne. En rentrant, l'Empereur se promène à pied avec Las Cases et moi, jusqu'à huit heures. La conversation roule sur la Corse et sur Murat. « *Les Corses n'aiment pas les traîtres.* » Sa Majesté nous entretient de leurs mœurs singulières : « *J'aurais pu aller de Malmaison en Corse : c'eût été fort possible, mais les États-Unis me tentaient. Londres, même, eût été une grande chance pour moi. On m'y eût porté en triomphe. Toute la canaille eût été pour moi, et ma logique eût conquis les Grey et les Grenville.* »

On parle ensuite de la maison de bois qu'on nous propose. Faut-il l'accepter ou la refuser? « *Si on l'accepte, c'est se décider à rester toujours ici, et, aux yeux de mes partisans, cela détruirait leurs espérances. D'un autre côté, la construction d'une telle maison nous donnerait une grande considération. On verra que, somme toute, on ne me traite pas comme un général ordinaire. La refuser ferait un très mauvais effet auprès du prince*

régent, et puis, nous sommes bien mal logés! Il est difficile de savoir ce que je dois faire. J'attendrai, je ne prendrai pas encore de décision. »

12 *Janvier.* — Montholon et Bertrand vont en ville demander une augmentation de limites. Sa Majesté monte à cheval avec moi. En sortant de chez M[lle] Mason, un factionnaire placé sur la hauteur nous crie de ne pas passer outre, et nous étions sur la route pour revenir. L'Empereur est troublé et dit que sa dignité est compromise. Que faire? Je dis à Sa Majesté et à Las Cases d'aller plus vite, que je vais rester en arrière pour parler à ce soldat, qu'ils ont le temps de passer avant qu'il ne soit sur la route. L'Empereur et Las Cases partent au galop. Le soldat descend en criant et en chargeant son fusil et, menaçant, il n'écoute pas mes raisons. Il arme son fusil et veut courir après Sa Majesté. Je l'arrête; Je lui dis que ce n'est pas sa consigne; j'ai avec lui une espèce de lutte, et me demande si je me servirai ou non de mon poignard. Je dis à cette brute de tirer sur moi plutôt que sur les autres.... J'ai réussi : Sa Majesté est déjà loin. Le soldat m'accompagne jusqu'à 150 pas du corps de garde de Hutts'Gate[1]. Là, il reconnaît son erreur : Il croyait que nous étions en dehors des limites. Je veux le mener à l'officier qui commande

1. Petit cottage sur la route qui conduit de l'Alarm's House à Longwood, en venant de James-Town et qui domine la vallée du tombeau.

le poste, il refuse de me suivre et s'en retourne. J'avertis l'officier et vais ensuite au camp me plaindre à Bingham ou à Ferzen, mais ni l'un ni l'autre n'y sont. Je rends compte de mes actions à Sa Majesté, qui est contente de moi et dit : « *Le pauvre Las Cases croyait déjà avoir une balle dans le dos!* »

Bertrand annonce de mauvaises nouvelles. L'Empereur ne voit que sang et malheurs en France. Suivant lui, ce que les Bourbons ont de mieux à faire, c'est de profiter du séjour des étrangers pour opérer une Saint-Barthélemy de tous les révolutionnaires. « Ah sire ! — *On dira ce qu'on voudra, la Saint-Barthélemy a tué le parti protestant, qui ne s'est jamais relevé depuis.* » Nous sommes tous tristes.

Le 13. — Je vais avec Las Cases à Plantation-house et trouve, en rentrant, Sa Majesté, qui me demande des détails sur notre visite et sur Mlle Wilks. « *Je vous marierai en France mieux que cela.* » Sa Majesté rencontre sur son chemin Piontkowski et le fait inviter à dîner. Reversi. Je vais au camp pour l'affaire d'hier.

Le 14. — Montholon parle à l'amiral de l'affaire d'hier et demande que le soldat soit puni. Il me prie de l'accompagner au camp avec Las Cases. Nous trouvons Bingham. Le soldat nie avoir chargé son arme. Bingham compte ses cartouches et me dit qu'on ne peut pas le punir à moins de le faire passer devant

un conseil de guerre et qu'il en assemblera un demain auquel je devrai assister. Comme je n'ai pas envie de me faire accusateur, je viens prier Sa Majesté de ne pas insister pour que l'homme soit châtié. Le soir, Bingham étant venu, tout s'arrange. L'Empereur reçoit le capitaine de la *Levrette*, qui lui apporte des gazettes. Sa Majesté me dit que le Roi est, cette fois, dans la bonne route, qu'il faut qu'il rétablisse tout comme autrefois, surtout les Parlements, etc.

Le 15. — Le capitaine Ross dîne à Longwood. L'Empereur me dicte sur le sixième chapitre, ne monte pas à cheval et me dit qu'il espère que son frère Joseph est bien arrivé aux États-Unis, puisqu'on ne parle pas de lui dans les gazettes.

Le 16. — Le capitaine Poppleton se refuse à me conduire en ville : il paraît qu'il en a le droit. Je rédige le chapitre v. Sa Majesté me dicte sur l'Égypte, ne monte pas à cheval, fait en calèche le tour du parc, se promène, joue aux échecs avec moi et nous demande comment on pourra passer le temps. Il faudrait pouvoir s'endormir et ne se réveiller que dans un an ou deux : on trouverait alors de bons changements! O' Meara fait aux gens la mauvaise plaisanterie de dire qu'on nous transportera à Botany-Bay. Ce bruit qui nous revient ne laisse pas que de nous inquiéter, et nous attriste. A dîner, l'Empereur parle mathématiques comme un professeur; après, on lit

Grammont. Coucher à onze heures. La veille, on avait lu *Faublas.*

Le 17, *Mercredi.* — Je vais en ville avec Poppleton; j'achète du drap et vois M[iss] Skelton. Elle me dit que je vais trop souvent à Plantation-house, que j'aime trop M[lle] Wilks, qui va bientôt partir. Elle me fait entendre que je n'y puis prétendre, en s'écriant : « Votre sort est si affreux ! » Je rentre tout triste à Longwood. Deux bâtiments américains passent en vue de l'Ile ; Sa Majesté ne monte pas à cheval et se promène avec nous. L'amiral fait le tour de l'enceinte. Conversation triste, le soir. L'Empereur joue aux échecs. Ennui, tristesse.

18, *Jeudi.* — Je vois le matin Sa Majesté, qui lit les lettres de Ninon. Balcombe m'apprend que le prince Joseph est arrivé en Amérique. L'Empereur, en entendant ces mots, interrompt sa lecture, reste quelque temps pensif et témoigne de sa satisfaction. Il ne monte pas à cheval mais se promène avec nous. « *Joseph a de l'argent*, dit-il ; *Murat ira probablement le rejoindre. Quant à moi, j'ai toujours été trop dans les grandes affaires pour calculer mes intérêts particuliers et penser à l'argent.* » La conversation tombe ensuite sur le duc de Berry. Sa Majesté demande s'il est brave ; je réponds que je le crois bon et courageux.

Nous parlons ensuite du retour de l'île d'Elbe et de la particularité des 1500 fusils envoyés à Antibes.

« *J'aurais préféré que l'on se battît un peu, qu'il y eût* 50 *hommes de la Garde tués et* 200 *royalistes. Cela aurait permis des mesures énergiques.* » Je combats cette opinion, mais Las Cases l'accueille volontiers.

Que dire de l'ouverture des lettres des particuliers? Il s'est tenu bien des comités secrets à ce sujet. Les extraits de lettres écrites par des gens de mauvaise humeur indisposent souvent à tort le souverain contre ceux qui les écrivent. « *Je crois*, dit l'Empereur, *qu'au résultat c'est plus dangereux qu'utile.* » On cite comme exemple la lettre M. Lucchesini à son gouvernement, annonçant qu'on va le forcer à la guerre.

On raconte que Balcombe a appris que le roi de France était inquiet de savoir l'Empereur si près de France. A deux mille lieues! Nous jouons aux échecs, puis dînons. Sa Majesté nous raconte qu'à son retour de la campagne d'Italie, Mme de Staël avait fait l'impossible pour lui plaire : même qu'elle était venue rue Chantereine et qu'on l'avait éconduite; qu'elle lui avait écrit un grand nombre de lettres, tant en Italie qu'à Paris, qu'elle l'avait invité à un bal, mais qu'il ne s'était rendu à rien. A une fête chez Talleyrand, elle vint s'assoir près de lui, lui parla deux heures, et enfin, lui fit cette brusque question : « *Quelle est la femme la plus supérieure de l'antiquité et de nos jours?* » L'Empereur lui répondit : « *Celle qui a ou a eu le plus d'enfants.* »

19, *vendredi.* — Le grand maréchal annonce que le

gouverneur a écrit pour demander à saluer le lendemain Sa Majesté qui consent à recevoir ce personnage. L'Empereur se promène en calèche. Après dîner, lecture de *Delphine*, jusqu'à minuit. Tout le monde s'ennuie.

20, *Samedi.* — A huit heures, Sa Majesté se promène à cheval avec moi : « *Drouot aurait été loin. Gassendi m'avait écrit après la mort de Duroc, afin de demander pour lui la place du duc de Frioul, proposant de se retirer lui-même pour qu'on ne crût pas que c'était par ambition qu'il agissait. Eblé était un homme du plus grand mérite, vraiment extraordinaire. Lariboisière était bon et brave. Sénarmont, de lui-même, à Friedland, plaça trente pièces de canon. Il est rare de trouver de bons officiers d'artillerie ; cependant, j'ai eu Sorbier.* »

A trois heures, visite du gouverneur, qui reste deux heures avec Sa Majesté, qui, vu la pluie, l'invite à dîner : ce fonctionnaire refuse en alléguant qu'il a à faire le soir. Après le dîner, nous lisons encore *Delphine*. L'Empereur reconnaît les traits de M. de Talleyrand dans un des héros. Il raconte qu'à Genève, avant Marengo, il avait vu M. Necker, qui lui a parlé comme quelqu'un peu au courant de nos affaires, et qui désirait être ministre, l'ambition n'abandonnant jamais les hommes. Sa Majesté, étant à Malmaison, reçut un mémoire tout raturé de M. de Calonne, qui venait de rentrer en France. Il était logé chez Lanchère, où il tenait une cour de tous les fournisseurs, espérant être

ministre. Dans ce factum, il conseillait de ne point faire les opérations de finances que des spéculateurs faisaient courir le bruit que l'on allait tenter, comme si c'étaient des choses réelles, et il donnait des motifs. « *C'est un fou!* »

Dimanche, 21. — Sa Majesté monte à cheval avec Las Cases et moi. Elle blâme Bertrand de n'avoir pas plus insisté pour retenir le gouverneur à dîner.

Lundi, 22. — L'Empereur sort en voiture avec Skelton et Devon[1] et les invite à dîner. Je rentre de la chasse à 7 heures. Devon me demande pourquoi je ne vais plus à Plantation et me parle de Miss Wilks. Bertrand assure que je suis préféré aux autres prétendants.

Mardi, 23. — Je vais à la chasse, mais ne tue rien. Un bâtiment américain s'approche de l'île; on le fait éloigner. A mon retour, je trouve l'amiral et lui demande mes pistolets pour m'amuser à tirer à la cible. Il me les refuse. J'insiste. Alors, il promet qu'il les remettra à Poppleton, quand il ira en ville. Il est reçu par l'Empereur, qui, après son départ, me raconte que Montholon lui a affirmé qu'on pourrait acheter des chevaux. Je me fâche un peu, en disant que Montholon ne pense qu'à s'établir bien, à avoir de jolis meubles, et les autres, rien. Moi je n'ai que deux chaises : « *Vous êtes garçon et c'est assez.* — Mais, sire, une femme

1. Capitaine.

est un assez joli meuble! D'ailleurs, en ce monde il n'y a que les intrigants qui réussissent. — *Ah, certes.* »

Avant dîner, Bertrand me raconte que Ney et Davout sont morts. L'Empereur, le soir, joue aux échecs et se retire à 9 heures.

Mercredi, 24. — Sa Majesté monte à cheval avec moi, me parle des Mamelucks et de l'île d'Elbe. Drouot avait fait la cour à M[lle] Vantini et l'avait plantée là[1]. « *Pour l'Histoire il aurait fallu mourir à Moscou, à Dresde, à Waterloo!* » En rentrant, l'Empereur me dicte, jusqu'au dîner, sur l'Égypte. Tristesse. Nous jouons aux échecs, l'Empereur se retire à 10 heures. Il m'avait auparavant dicté une lettre que Bertrand devait écrire à l'amiral; un brick tire le canon. C'est de ce jour que l'Empereur commence à apprendre l'anglais.

Jeudi, 25. — Je travaille avec Sa Majesté sur l'Égypte. Promenade en calèche. Échecs après le dîner. Sa Majesté insiste auprès de Bertrand pour qu'il vienne s'installer à Longwood. Elle l'en prie même.

Vendredi, 26. — Je vais à la chasse et envoie treize tourterelles à M[me] Bertrand. On signale deux bâtiments dont l'un Américain. J'essaye le cheval noir d'un officier d'artillerie et vais à cheval avec l'Empe-

1. Dans les souvenirs de Pons de l'Hérault sur l'île d'Elbe, on peut voir que ce ne fut qu'à son grand chagrin que Drouot renonça à ce mariage. Il ne fit, en cela, qu'obéir aux prescriptions jalouses de sa mère.

reur, Las Cases et Bertrand, dans la vallée du Silence; nous visitons la Nymphe; dîner triste, suivi d'échecs.

Samedi, 27. — On signale plusieurs bâtiments. Je descends à Plantation; le gouverneur est malade, il me reçoit dans sa chambre. Je ne vois pas Laure Wilks. En revenant, Ferzen me raconte qu'il a assisté à une vente d'esclaves. C'est affreux.

Dimanche, 28. — Je vais à la chasse et tire dix-sept tourterelles. L'Empereur se promène en calèche, veut aller au camp, me dit de faire préparer la route. Puis il me recommande d'acheter une jolie esclave ; je lui réponds que c'est bien mon intention. Je joue aux échecs avec Sa Majesté.

Lundi, 29. — J'écris à Skelton pour lui acheter sa petite voiture; il me répond qu'il l'a vendue à Balcombe. On dit l'*Iphigénie* arrivée au Cap et qu'elle apporte des nouvelles d'Europe. Sa Majesté me dicte sur l'Égypte, joue aux échecs. Dîner, coucher à 10 heures.

Mardi, 30. — Sa Majesté monte à cheval à 4 heures, fait le tour de la vallée, essaye quelques mots en anglais, mais ne veut pas apprendre la prononciation. Nous faisons visite à la Nymphe, qui lui insinue qu'elle se promène tous les matins seule. Sa Majesté s'arrête au retour chez Mme Bertrand, lui parle cuisine et rentre à Longwood à 8 heures.

Nous retrouvons Ali, qui s'était embourbé avec son cheval. L'Empereur est de bonne humeur, dîner et échecs.

Mercredi, 31. — Je travaille toute la matinée à un chapitre d'Égypte; l'amiral vient à 4 heures et demie. Après son départ, nous nous promenons en calèche par la nouvelle route. L'Empereur ne veut pas passer près du camp et m'ordonne de faire un détour pour l'éviter. Rentrée à 8 heures, dîner triste. Je lis à haute voix le chapitre II sur l'Égypte et Sa Majesté invite tout le monde à faire ses observations et à critiquer. Chacun trouve le travail excellent et Las Cases s'en déclare émerveillé.

L'Empereur raconte qu'avant l'expédition de Syrie, Berthier voulait le quitter pour revenir en France auprès de Mme Visconti, mais qu'après avoir tout disposé pour son départ et reçu des lettres pour le Directoire, Sa Majesté blâmant cette conduite, Berthier vint le trouver et demanda en grâce de ne plus partir. Ce général regardait tous les soirs la lune, au même instant où la Visconti devait considérer cet astre de son côté. Napoléon le plaisantait là-dessus devant tous les généraux. Berthier avait une tente spécialement destinée à contenir un portrait de la Visconti : ce tableau était entouré de tapis, de châles, de cachemires du plus grand prix. Berthier et le général en chef, seuls, y entraient. En Italie, Napoléon lui avait donné un diamant de cent cinquante mille francs, en lui recom-

mandant de le garder. Quelque temps après, Joséphine parla du beau diamant de Mme Visconti à Napoléon, qui demanda à cette dame de le lui montrer. Il reconnut celui qu'il avait donné à Berthier. Le petit Las Cases s'endort pendant ces récits ; à 11 heures, coucher.

Jeudi, 1er *février*. — Grande chaleur à Longwood, 71°[1]. Idées noires. Sa Majesté me fait appeler à 2 heures ; je lis mon chapitre sur la bataille navale d'Aboukir. Puis nous sortons à cheval et envoyons la calèche chez M. Simon. L'Empereur m'ordonne d'acheter encore un cheval. Dîner triste, ennui, coucher à 10 heures.

Vendredi, 2 *février*. — A 8 heures, Sa Majesté me demande et me dicte longtemps, puis me fait déjeuner avec Elle. Tristesse et jeu d'échecs. Le soir, on dit que Fouché a été exécuté. L'Empereur s'écrie : « *Je lui ai toujours prédit qu'il finirait par être pendu.* »

Samedi, 3 *février*. — Pluie. Balcombe m'avertit que la petite carriole de M. Skelton est à ma disposition : je l'envoie prendre, c'est le gouvernement qui paye ; je le dis à Sa Majesté, qui n'en est pas contente. Un bâtiment s'approche à 9 milles de l'île, on lui donne la chasse. Las Cases me parle de Caulaincourt ; l'Empereur lui a dit que ce qu'on lui reprochait au sujet du duc d'Enghien était vrai, et il était gentilhomme de la maison de Condé !

1 Fahrenheit, bien entendu.

Dimanche, 4. — Pluie. Le général amène l'officier d'artillerie qui m'a vendu le cheval et le présente à Sa Majesté. Nous n'avons toujours pas de nouvelles. L'Empereur m'appelle; je lui réponds que je suis indisposé. Sa Majesté tâche de me remonter. Je joue aux échecs avec Elle avant le dîner; après, jeu de reversi; le gain sera employé en commun.

Lundi, 5. — Piontkowski annonce que l'on voit cinq bâtiments. On prétend que ce sont des Hollandais. Le camp prend les armes. Tout se réduit à un baleinier, qui n'a pas répondu au brick de la croisière[1], lequel lui a tiré quinze coups de canon. L'Empereur lit de l'anglais avec moi; le soir, reversi. Pluie.

Mardi, 6. — Le docteur, de retour de la ville, dit que l'on a agi comme des barbares. Djezzar Pacha n'aurait pas fait pis. C'est inutile et affreux que d'empêcher des gens en mer depuis longtemps de prendre de l'eau ou des rafraîchissements. Nous montons à cheval jusqu'à 6 heures. Mme Bertrand vient, pour la première fois, depuis son accident.

Mercredi, 7. — Mme Bertrand a reçu une lettre de Paris. Le docteur apporte des gazettes et nous apprend que Murat a été fusillé. J'annonce la fatale nouvelle à

1. Le *Podargus*, qui avait pour capitaine M. Wallis, autrefois prisonnier en France, pour avoir pris part aux expéditions de Wright. Wallis détestait Napoléon, et c'était un raffinement de cruauté que d'avoir choisi cet officier pour en faire un des geôliers de Napoléon. Les Anglais même en étaient outrés. (V. mémoires de Betzy Balcombe.)

Sa Majesté, qui conserve la même physionomie et me dit qu'il fallait que Murat eût été fou de tenter une pareille aventure. J'assure que cela me fait une vive peine de voir périr de la main de telles gens un homme aussi brave que Murat, qui avait si souvent défié la mort. L'Empereur s'écrie que c'est affreux. J'objecte que Ferdinand n'aurait pas dû le faire mourir ainsi. « *Voilà comme vous êtes, jeunes gens, mais on ne badine pas avec un trône. Pouvait-on le considérer comme un général français? il ne l'était plus; comme Roi? mais on ne l'a jamais reconnu comme tel. Il l'a fait fusiller, comme il a fait pendre tant de gens.* » Le dîner est triste, personne ne parle. On lit les gazettes anglaises. Sa Majesté, triste, préoccupée, joue machinalement avec des jetons, pendant la lecture. Elle souffre, on le voit bien.

Le 8, *jeudi*. — Nous parlons des affaires de France. « *C'est le partage que l'on veut*, dit l'Empereur; *cependant la Russie ne saurait y consentir, parce que ce serait rendre les Germains trop puissants. J'ai commis une faute, celle d'assembler les Chambres : tout dépendait de Waterloo. Regnault, Martin ont manqué de courage, les Chambres paraissaient chaudes, elles ont bonnement élu Napoléon II. Maintenant, on va chasser sûrement la minorité des Chambres; celle des députés perdra le Roi, il ne connaîtra pas l'opinion, il y aura une explosion. J'avais mille hommes avec moi quand j'ai débarqué de l'île d'Elbe; et parmi eux, beaucoup d'uni-*

formes différents. Si j'avais été comme Murat, vingt-cinq gendarmes auraient pu m'arrêter. Que serait-il advenu si j'avais atterri près de Toulon? Masséna, lui-même, m'a dit qu'il ne savait pas ce qui serait arrivé; il a manœuvré pour se mettre bien avec le vainqueur, quel qu'il fût. Marchand s'est bien conduit, je n'ai pu l'employer à cause de la politique. La Bédoyère a agi comme un homme sans honneur; je ne voulais pas le prendre comme aide de camp, c'est Hortense qui m'a tourmenté. Ney s'est déshonoré! »

La conversation tombe sur les femmes. « *Joséphine, quand je lui ai annoncé que je voulais divorcer, a employé toutes les manœuvres de larmes possibles. Si cinquante mille hommes devaient périr pour le bien de l'État, certes, je les pleurerais, mais la raison d'État doit passer avant tout. Malgré les larmes de Joséphine, je lui dis : « Voulez-vous, de gré ou de force? Je suis résolu.* » *Joséphine, le lendemain, me fit dire qu'elle y consentait. Mais, en nous mettant à table, elle poussa un cri et s'évanouit : Mlle d'Albert dut l'emmener. C'est le mariage avec l'Autriche qui m'a perdu. Pouvais-je croire que l'Autriche agirait jamais comme elle l'a fait?* » Puis l'Empereur se demande s'il ne vaudrait pas mieux n'avoir jamais d'enfant. Puis il s'écrie : « *Parlons d'autre chose!* » et continue : « *C'est M. de Talleyrand qui m'a procuré Mme Walewska, elle ne s'est pas défendue.* »

Nous nous entretenons aussi de Kosciusko. « *On n'a*

jamais rien pu en faire, c'est un pauvre homme, je ne l'ai jamais vu. Les cours prévôtales sont ce qu'il y a de mieux. Il faut une Saint-Barthélemy. Louis XVIII est dans une position embarrassante; je ne sais pas ce que je ferais à sa place, la France est bien malheureuse. Gaulois! Gaulois! ce n'est pas du caractère français que d'insulter les souverains. La Chambre des députés, en répandant partout la terreur, nuira bien au Roi. »

Le 9, *vendredi.* — Slaven, qui était allé à la ville pour avoir mon canapé, me rapporte mes pistolets. Le capitaine de la *Thébaïde*, un colonel anglais et un médecin viennent voir Sa Majesté, qui, après les avoir reçus, monte à cheval. Dîner triste, échecs, coucher à 10 heures.

Le 10, *samedi.* — Je reçois mon canapé et tire au pistolet à la cible. A 5 heures, je me promène avec Sa Majesté. Nous causons religion. Dîner, échecs, coucher à 10 heures.

Le 11, *dimanche.* — Archambault[1] va chercher les harnais et emmène le *Fringant*. Les valets montrent de l'insolence, j'en rends compte à l'Empereur. Je vais à Plantation. Plus je la vois[2], plus je l'aime,

1. Ou Archambaud. Piqueur à Sainte-Hélène et attaché aux écuries de l'Empereur depuis 1805. C'est lui qui allait chercher l'eau de la fontaine que l'Empereur aimait tant. Il tint la tête de l'Empereur mort pendant qu'on la rasait pour la modeler. — Il avait avec lui un frère cadet qui quitta Sainte-Hélène en octobre 1816. — Archambault fut un des légataires de l'Empereur

2. Laure Wilks.

mais, hélas! comme dit la ménagère Skelton : « Votre position est si affreuse! » L'Empereur est de mauvaise humeur. Dîner triste. Un bâtiment américain est en vue de l'île.

Le 12, *lundi.* — Une corvette arrive du Cap. La chaleur est très forte, 71°. On parle d'un revenant qui se promènerait la nuit dans Longwood. Nous parlons de La Valette. « *Je n'ai fait mourir que Georges, et j'ai pardonné à Polignac. Comme je le regrette!* » J'observe que la clémence est toujours ce qu'il y a de mieux; après la mort de La Bédoyère, le Roi a donné vingt-cinq louis pour faire dire des messes pour le repos de son âme. Coucher à 11 heures.

Le 13, *mardi.* — Montholon, qui, hier, avait rendu compte à l'amiral que le revenant avait fait le tour de la maison, lui avait sottement demandé que les factionnaires fussent rapprochés. Pendant la nuit, un d'eux vient à ma fenêtre, je me lève et j'en trouve un autre à ma porte! Le matin, je dis à Montholon que c'est du dernier ridicule, que s'il a peur des revenants qui passent par sa fenêtre, il n'a qu'à la fermer, que nous sommes assez serrés comme cela! L'Empereur me raconte que Montholon lui a parlé des revenants. Je réplique que c'est ce qui est cause que les factionnaires ont été mis sous mes fenêtres, et que l'amiral a ordonné à Poppleton de me redemander mes pistolets. L'Empereur se met en colère, dit que c'est du

dernier ridicule, fait appeler Montholon, qui, pressé devant moi par Sa Majesté, avoue qu'il a demandé les factionnaires : « *Il faut que vous ayez l'âme bien basse pour vous faire notre geôlier. Un clou seul suffit. Bientôt, si cela continue, il y aura des factionnaires jusque dans ma chambre! Pourquoi prétendez-vous que je cours des dangers? que les matelots, les habitants, vexés de mon séjour dans cette île, veulent m'assassiner? C'est une sottise. D'ailleurs, s'il était nécessaire, quelqu'un de mes officiers coucherait près de ma chambre, mais, pour Dieu! ne prenez pas tant de soin de ma sûreté, en employant des factionnaires anglais. Vous dites que l'on amène des filles; si cela devient scandaleux, vous pouvez bien l'empêcher sans les Anglais! Ne voulez-vous pas que ce soit ici un couvent?* » Bourrade. « *Allons, laissez-moi tranquille.* » Montholon sort avec moi, mais l'Empereur me rappelle : « *C'est une vraie femme de charge que ce Montholon!* » Puis nous lisons de l'anglais, que Sa Majesté interrompt pour parler encore des factionnaires, des craintes qu'on veut lui suggérer; c'est tout simplement pour l'amener à se faire accompagner par des ordonnances de cavalerie. Napoléon fait redemander Montholon. Nouveau savon : « *Le premier domestique qui aura recours aux Anglais sera chassé, à l'heure même, fût-ce mon valet de chambre, ou Pierron[1]. Dites à l'officier anglais de chan-*

1. Entré dans la maison de l'Empereur en 1807, il fit le voyage de Hollande

ger sa consigne et de tout remettre comme c'était. » L'Empereur me gronde de consentir à ce que Poppleton emporte mes pistolets, le soir; je lui promets de ne plus les rendre. Je joue aux échecs avec Sa Majesté. Montholon et sa femme sont tout déconcertés. A 10 heures, coucher.

Le 14, *mercredi.* — Le *Bucéphale*[1] arrive à 5 heures. L'amiral assure à O'Meara qu'il n'avait changé la position des factionnaires que sur la demande de Montholon. On apprend que M. Brown, célèbre avocat, doit parler pour nous au parlement d'Angleterre, mais ces espérances sont vaines. L'Empereur me reparle des dangers qu'on prétend qu'il court d'être assassiné par les habitants, les soldats ou les marins. Il ne craint point cela et Montholon s'est donné le très grand ridicule d'y ajouter foi. On renvoie le domestique noir. Dîner, échecs et reversi; coucher à 10 heures; je cause jusqu'à minuit avec Las Cases de la bataille d'Arcis.

Le 15, *jeudi.* — J'écris à ma mère par la *Zénobie*, qui part demain; je relis les lettres que ma mère m'écrivait en 1805, lors de la mort de mon père.... Je ne puis achever cette lecture, je souffre de me sentir si loin de ma famille, qui, peut-être, a besoin de moi!

et toutes les campagnes, sauf celle de 1812. Chef d'office à l'île d'Elbe. Maître d'hôtel à Sainte-Hélène, après la mort de Cipriani. — Pierron reçut un legs de l'Empereur.

1. Storeship, capitaine Westrop.

Le capitaine de la *Zénobie* et celui du *Ragan* viennent à Longwood; je donne ma lettre au premier, M. Daubray; il doit aller à Paris; je le charge de voir ma mère et mes amis. Nous buvons à la santé de l'Empereur.

On apporte cinq gazettes, dont la dernière est du 5 novembre; nous y voyons que le maréchal Ney sera jugé par la Chambre des Pairs, ce qui fait dire à l'Empereur : « *On ne pouvait pas agir autrement!* »

Vendredi, 16. — Grand ennui. Nous lisons dans la gazette du 13 l'interrogatoire de Ney : « *Ses réponses sont bêtes, son caractère ne répond pas à son courage. Je n'ai jamais eu, de l'île d'Elbe, de correspondance avec lui, ni avec Soult. Il va compromettre Soult bien méchamment. Capelle était l'intime ami de Bassano. C'est bien plat. Dans tout ceci, je suis bien aise que les maréchaux ne se soient pas déshonorés en se déclarant compétents. Maison a bien fait de ne pas vouloir être jugé. D'ailleurs, Ney a été entraîné par ses troupes; il aurait dû s'en retourner à Paris, mais il n'a pas de tête. Les puissances étrangères se vengent sur la France de son peu d'attachement à ses souverains. Les rois n'aiment pas voir les peuples jouer avec leurs maîtres.* » Nous rentrons pour continuer la lecture; je m'assieds avec Las Cases. Mme de Montholon survient, je me lève par politesse. L'Empereur se fâche et me dit que, près de lui, on ne doit se lever pour personne : telle est l'éti-

quette. Sa Majesté m'enjoint ensuite de jouer avec elle aux échecs. Diner, reversi.

Samedi, 17. — A 6 heures, je monte à cheval et dis que, quand même l'empereur Napoléon serait de nouveau sur le trône de France, cette puissance ne serait pas redoutable aux Anglais. Napoléon reprend qu'en six ans il remettrait la France sur le même pied qu'auparavant. « *Il paraît que l'Autriche fait un parti à Napoléon II; Bassano sera bien traité. La Bavière, la Saxe, l'Italie sont mécontentes. La Belgique serait bientôt à moi!* — Votre Majesté a pourtant vu qu'à Waterloo l'avant-garde des Anglais était composée de Belges, et qu'ils se sont bien battus. — *On se bat toujours bien, quand on a du cœur, mais ils sont à moi; tout cela dépend du sort d'une bataille. Si je n'avais pas fait la sottise de me faire battre à Waterloo, tout était fini; je ne puis concevoir encore comment cela s'est fait, mais ne parlons plus de cela!* »

L'Empereur dicte au grand maréchal un chapitre sur l'Égypte; grande chaleur, pluie, ennui. Le matin, Poppleton m'avait fait avertir que je devais lui remettre tous les soirs mes pistolets. Je lui réponds que je n'avais pas été pris sur un champ de bataille, que je ne suis pas prisonnier de guerre et que je ne lui rendrai pas mes pistolets, que consentir à une pareille humiliation serait une grande lâcheté! Je le plains bien d'être chargé de pareils ordres. Il m'assure que l'amiral exige même qu'il soit présent, lorsque je tire

à la cible. Il retourne en parler à l'amiral. Je raconte tout cela à Sa Majesté, qui s'écrie : « *Cassez vos pistolets et rendez-les ainsi.* » Coucher à 10 heures.

Dimanche, 18. — Poppleton me répète que l'amiral exige que je remette mes pistolets le soir; je ne veux pas m'y soumettre. Il me les demande par écrit, je ne réponds pas. L'Empereur me conseille de les envoyer, sans écrire, directement à l'amiral; c'est ce que je fais. Je les fais porter par Slaven, qui les remet au capitaine Ross, lequel est très en colère. Promenade en calèche, dîner, échecs.

Lundi, 19. — La viande qu'on nous envoie est pourrie! L'Empereur déclare qu'il faut écrire et se plaindre, parce que nous manquons de tout. Le matin, en nous promenant à cheval, nous nous entretenions de notre position. C'est aux États-Unis que nous aurions été bien! J'estime que le prince régent pourrait, pour se soumettre à l'opinion, nous faire revenir en Angleterre. Nous avons aussi la chance que la princesse Charlotte, à son avènement, veuille le faire. Je traduis de l'anglais. Diner triste, pluie. L'Empereur, indisposé, se retire à 9 heures.

Mardi, 20. — Pluie, tristesse. Nous causons du siège de Saragosse : « *On aurait eu besoin d'un autre souverain que mon frère pour l'Espagne. Blacke disait qu'il fallait un homme trois fois plus ferme que moi. On n'est pas assez sévère, en France, pour les gouverneurs*

de places, les amiraux qui se rendent. Les Anglais font bien d'être durs. » Dictée sur la bataille d'Aboukir. La *Havannah* est arrivée ce matin.

Mercredi, 21. — On voit un bâtiment ; je vais à la chasse avec Piontkowski et Harrisson, lieutenant au 53e, puis me promène en calèche avec l'Empereur, qui nous dit : « *Il y a un an, je faisais repeindre le brick pour le retour. L'officier du* Zéphir *m'a écrit depuis et m'a dit qu'il s'était aperçu de l'expédition, et qu'il n'avait plus eu de doutes en rencontrant mon petit convoi. Nous étions à peine* 500 *à bord du brick; à peine débarqués, nous avons établi notre bivouac en un point coupant la route d'Antibes à Grasse. J'avais envoyé un détachement sur Antibes, mais le résultat en a été mauvais. A peine étions-nous installés qu'arrive Milowski en livrée rouge de postillon. Il avait été au service de l'impératrice Joséphine et était alors à celui du prince de Monaco. Il assure que, depuis Paris jusqu'en Provence, on réclame l'empereur Napoléon; il raconte qu'en plusieurs endroits on s'est moqué de sa livrée, puis il reprend que toutes les troupes, tous les paysans sont pour moi.*

Bientôt on amène le Prince, affirmant qu'il se rend dans sa principauté; on ne lui fait pas de questions positives, craignant que ses réponses ne fassent mal sur la troupe, que l'expédition d'Antibes avait quelque peu affectée. Plusieurs soldats et officiers demandent à se rendre à Antibes pour délivrer leurs camarades. Mais, après réflexion, je me décide à marcher promptement

sur Grenoble et leur dis : « Plus de la moitié d'entre vous seraient prisonniers à Antibes, que je ne changerais pas mon plan. » Je passe à Grasse; au lieu de s'arrêter dans la ville, on bivouaque sur la hauteur. Un grand nombre d'habitants viennent parler aux soldats. Le maire, en habile politique, réserve de se prononcer jusqu'à mon arrivée à Grenoble et annonce qu'il a fait préparer pour moi sa maison de campagne. Arrivé à cette maison, sur la route de Grenoble, j'apprends que la domestique du maire est partie en avant pour annoncer mon débarquement. Il nous manquait une imprimerie, car les imprimés font plus d'effet sur les paysans que les proclamations écrites à la main. Rencontre d'un bataillon du cinquième de ligne; on croit qu'il a une pièce d'artillerie. Je me suis avancé et ai donné un coup de poing à un soldat, en disant : « Comment, vieux coquin, tu aurais tiré sur ton Empereur! — Regarde », *répondit le soldat, en montrant que son fusil n'était pas chargé. Le peuple se pressait en foule autour de moi. Un grenadier de la Garde me présenta son père, âgé de quatre-vingt-dix ans; je lui jetai une bourse et fis prendre son nom pour une pension. Quel beau sujet de tableau! Nous arrivons à Grenoble et nous causons avec les magistrats sur le serment.* « Nous n'en avons pas prêté, *disent-ils!* »

Jeudi, 22. — Piontkowski se blesse à la chasse.

Vendredi, 23. — On envoie une tortue à M. Skelton; elle pèse 550. Je suis malade, le soir.

Samedi, 24. — Je suis malade pendant la nuit, on me fait prendre médecine; les Balcombe viennent à Longwood et y font mille folies, jouent au colin-maillard et visitent tout.

Dimanche, 25. — Je vais mieux. L'amiral nous a envoyé une mauvaise carriole de 80 guinées; il fait bâtir pour lui et refuse 10 livres de viande pour nos domestiques!

Lundi, 26. — Nous lisons *Mahomet*. L'Empereur le trouve faible et de mauvais goût, bon pour les femmes de chambre et les boutiquières. L'auteur a fait du grand Omar un Figaro : il croyait donc que les grandes affaires du monde se traitent toutes par l'intrigue. Le petit Las Cases s'écrie : « Il aurait fallu que Voltaire nous eût lu lui-même un chapitre, il saurait ce que c'est que le combat sacré; il ne le savait pas! » La conversation continue sur Gall et Lavater.

Mardi, 27. — Je lis à l'Empereur son chapitre de Vendémiaire. Nous parlons des émeutes populaires, dans lesquelles il faut du canon et de la tête.

Cobentzel (que Sa Majesté appelait l'ours blanc du Nord), lors du traité de Campo-Formio, était très aimable au salon, mais très grossièrement allemand dans les conférences diplomatiques. Il disait toujours : « Ce ne sera pas; l'Empereur, mon maître, ne consentira jamais. » Il avait sur sa console un cabaret composé de superbes tasses, qu'il avait reçues en don de plusieurs souverains, notamment de Catherine de Russie, dont il

parlait toujours. Le général Bonaparte, outré du ton arrogant de ce diplomate, qui, étendant sa grosse main sur le traité en question, disait : « Ce ne sera pas », se leva et prit le cabaret en disant : « *Comte de Cobentzel, c'est votre ultimatum? Eh bien, avant trois mois, j'aurai brisé votre monarchie, comme je brise ce cabaret. Je romps les négociations!* » Il laissa tomber les porcelaines et sortit de la salle. Cette menace eut son effet; le lendemain, le traité était signé. L'Empereur, en nous racontant cela, disait : « *J'avais toute la fierté d'un républicain, et je méprisais les Autrichiens.* » A 11 heures, coucher. Il est arrivé un bâtiment du Cap.

Depuis cette époque, jusqu'au 3 avril, j'ai discontinué ce journal, ayant été attaqué d'une violente dyssenterie, qui, vers la mi-mars, me conduisit aux portes du tombeau. Ma jeunesse, mon bon tempérament et, enfin, ma destinée me sauvèrent. Pendant ce temps, Sa Majesté s'inquiéta beaucoup de moi; Elle envoyait savoir de mes nouvelles plusieurs fois par jour et venait souvent elle-même m'apporter des consolations. Le général Bertrand s'est conduit avec moi comme un frère aîné. Montholon et Las Cases ont été fort bien pour moi. Je croyais mourir. Mon inquiétude principale était pour ma mère et pour ma sœur. Dieu m'a conservé pour elles. Le soir où je croyais mourir, je fus au moment d'envoyer chercher Bertrand, pour lui dicter mes dernières volontés. Sa

Majesté donna ordre à ses gens que, soit de jour, soit de nuit, on l'avertisse si je la demandais. Le 8 mars, je reçus une lettre de ma sœur et de ma mère, datée du 14 novembre. Ma joie fut extrême.

C'est vers le 13 ou le 14 que j'ai été le plus mal. L'amiral envoya coucher, ici, cinq ou six fois son chirurgien, Warden[1]; le matin, le signal lui faisait connaître comment j'allais. Lui-même vint me voir une fois. Vers le 20 mars, je fus mieux, et ma convalescence commença.

Enfin, aujourd'hui, 3 avril, j'ai pu rester avec l'Empereur de 2 à 6 heures; Sa Majesté m'a dit que quand je retournerais en France, j'y serais fort bien vu : qu'il était honteux que pas un médecin ne l'ait suivi! Il me raconte que Soult lui avait conseillé de ne pas me prendre, qu'il était fâché de m'avoir vu aux Tuileries, enfin, que Louis XVIII lui avait dit une fois en confidence : « J'ai envie d'envoyer M. Gourgaud à l'île d'Elbe pour savoir ce que fait Bonaparte! » Je répondis à l'Empereur que je n'avais aucune connaissance de cela et que le Roi, qui ne me connaissait pas, me jugeait bien mal. Si l'on m'avait fait une pareille proposition, j'en aurais été profondément malheureux, car mon refus formel m'aurait fait perdre et ma place et l'amitié des Princes.

1. Dont la correspondance relative à Sainte-Hélène a été publiée, comme on verra plus loin.

L'Empereur parle ensuite du Corps législatif dans les derniers temps. Deux partis se présentaient : ou de faire ce qu'a fait Sa Majesté, ou de réunir, le 20 juin, aux Tuileries, le Conseil d'État, les 5 à 6 000 hommes de la Garde impériale qui étaient à Paris, la partie de la Garde nationale qui était bonne et les fédérés; haranguer tout ce monde, puis, de là, se rendre aux Chambres, qui s'étaient déclarées en permanence, les ajourner ou les dissoudre. Blücher et Wellington ne seraient pas venus si vite, on aurait gagné quinze jours, on aurait réuni à Paris plus de 100 000 hommes, on pouvait fortifier la rive droite, et on aurait tenté la fortune. J'objecte que dans l'état où était alors l'esprit du public et celui de l'armée, je doute fort que l'on eût pu réussir. On n'aurait trouvé partout qu'inertie, et on aurait crié : « Cet homme veut perdre la France par ambition personnelle. » Les proclamations des ennemis auraient eu plus de poids et un Décius, d'un coup de pistolet, aurait tué l'Empereur. La Chambre des députés n'aurait pas été mal reçue des ennemis, comme elle l'a été, si l'Empereur fût resté, mais on lui aurait fait beaucoup de politesses, et on lui aurait dit : « Chassez Napoléon et nous traiterons. »

4 *avril.* — Je déjeune avec mes camarades. Sa Majesté me demande à 2 heures. Elle était au bain, et me dit qu'Elle a envie de passer ainsi son temps : tous les matins, jusqu'à 4 heures, rester chez Elle,

déshabillée, lire, travailler l'anglais; de 4 à 6 heures, promenades; de 6 à 8, travail avec Bertrand; dîner, conversation jusqu'à 10 heures, et de 10 heures à minuit, travail avec moi sur les campagnes de 1812, 1813, 1814.

Nous parlons de ces campagnes. L'Empereur me raconte que les Turcs, en apprenant l'entrée des Français à Moscou, avaient prédit que l'armée périrait par le froid. Le projet de Sa Majesté était de revenir sur Smolensk par Kalouga, et qu'on aurait pu vivre sur cette route : que de Smolensk, Elle avait envie de revenir sur Wittepsk, mais qu'ayant appris que cette ville était occupée par les Russes, cela l'avait fait changer d'avis. Il aurait mieux fait de tomber sur Wittgenstein, avec les corps de Victor et d'Oudinot, avant de passer la Bérézina.... « *Si j'avais eu Bessiéres à Waterloo, ma Garde aurait décidé de la victoire!* » L'Empereur me recommande de recueillir des notes sur 1813-14 et de demander tout ce qui a été fait à ce sujet à Las Cases et autres. Mme Bertrand va dîner chez l'amiral.

Vendredi, 5 *avril*. — Je monte à cheval à 7 heures avec Sa Majesté, qui me parle toute la promenade du ridicule de Mme Bertrand d'aller ainsi coucher et courir dehors et déclare qu'Elle va écrire à Bertrand de ne plus venir dîner comme à l'auberge. Je prends le parti de Bertrand et tâche de calmer l'Empereur. Montholon ni Las Cases ne soufflent mot. Nous déjeu-

nons avec Sa Majesté, qui nous parle revenants et machine infernale.

Le Premier Consul avait su qu'un homme était arrivé de Vienne et avait conféré avec Fouché. Il avait fait venir cet individu et lui avait dit : « *Me connaissez-vous?* — Oui. — *Eh bien, dites-moi tout, ou je vous fais fusiller!* » L'émissaire effrayé déclara qu'il avait remis à Fouché un chiffre de reconnaissance pour qu'il pût envoyer un agent à Bâle, auprès de Metternich. Le chiffre pris, on avait envoyé à Bâle quelqu'un de sûr. Le Premier Consul avait eu déjà quatre conférences avec l'agent de Metternich, avait tout appris à ce sujet, lorsque, deux jours après, Fouché vint le trouver, le soir, d'un air fort embarrassé. Le ministre raconta qu'il avait vu cet agent et qu'il n'y avait pas fait attention dans le moment, et qu'il ne savait ce qu'il était devenu. Le général Bonaparte lui avait répondu : « *Je veux bien vous croire, mais si la personne que j'ai envoyée à Metternich est arrêtée, vous le serez aussi.* »

Je me promène en calèche avec l'Empereur; au retour, Bertrand m'assure que Sa Majesté ne lui a pas écrit et annonce que sa femme, étant fatiguée de sa promenade en ville, ne viendra pas dîner. Je mange dans ma chambre, le grand maréchal vient m'y voir; je lui parle de la conversation de Sa Majesté, la veille; il me répond que cela lui est égal, qu'il fait ce qu'il doit et qu'il se moque du reste. Il retourne

manger chez lui; Sa Majesté dîne dans son intérieur.

Samedi, 6. — Sa Majesté me fait appeler à midi et me parle encore de Mme Bertrand avec qui Elle ne veut plus manger habituellement. Sa maison n'est pas une table d'hôte. Cette dame a grand tort d'aller si souvent chez l'amiral. Ne pas dîner à Longwood est manquer à Sa Majesté. L'Empereur sait que c'est une créole, qu'elles sont toutes inconséquentes, déclare qu'il ne les aime pas et qu'il dînera tous les jours seul chez lui. Il m'ordonne d'aller lui dire que si elle tient à l'estime de Sa Majesté, elle doit changer de conduite. Il faut que je lui dise tout cela et qu'il vaut mieux qu'elle dîne chez elle. Je plaide le mieux que je puis, mais en vain. Je vais après cela chez Bertrand; sa femme pleure. Le grand maréchal me dit que si Mme Bertrand n'allait pas quelquefois en ville pour se distraire, il l'y obligerait lui-même, parce que son intention étant de rester le plus longtemps possible à Sainte-Hélène, il ne voulait pas réduire une jeune femme au désespoir par l'ennui; qu'il n'a pas mérité l'affront qu'on lui fait aujourd'hui, mais qu'il sait que l'Empereur revient toujours à la raison quand sa mauvaise humeur est passée. En attendant, sa femme et lui resteront à dîner chez eux. Sa Majesté est victime d'intrigants; Longwood est un séjour affreux par toutes ces tracasseries. Le grand maréchal est très peiné; je partage son chagrin, car c'est un fort honnête homme. En rentrant à Longwood, je trouve

Sa Majesté se promenant seule, je lui rends compte de ma mission. Elle me répond que j'ai eu grand tort de parler de tout cela. Je prends encore la défense des Bertrand, mais en vain. L'Empereur se fâche, me dit qu'il a, peut-être, tort, mais qu'il a toujours été habitué à ce que les personnes qui se trouvaient près d'Elle se montrassent des plus heureuses d'y être, qu'il voulait vivre en famille, mais que cela lui devient impossible, qu'il ne saurait vivre comme un particulier, que lui manquer d'attentions à Longwood, lui est infiniment plus sensible qu'à Paris. M[me] de Montholon survient; l'Empereur l'envoie s'asseoir dans la salle d'arbres; puis ajoute qu'il mangera désormais seul chez lui, sans Marchand, servi par un seul nègre; cela lui est égal, il sait se suffire.

Bertrand arrive sur ces entrefaites; il est bien accueilli. Nous nous promenons, nous parlons arts, fusils, montres, poudre. A 6 heures et demie, l'Empereur rentre avec Bertrand, pour travailler. A 7 et demie, je descends au salon et suis bien étonné de voir Sa Majesté jouer aux échecs avec le grand maréchal; on annonce le dîner. Sa Majesté se lève, pour y aller Bertrand sort par l'autre porte et me dit : « Adieu, je rentre dîner chez moi. » L'Empereur, très triste, ne mange presque pas. Nous restons à peine quinze minutes à table, puis faisons deux tours de reversi. Sa Majesté rentre chez elle à 9 heures. Je demande quelque chose à manger; c'est la première fois que je dîne au salon.

Dimanche, 7. — L'Empereur monte à cheval une demi-heure avec Las Cases; c'est le premier dimanche où cela lui arrive, et les Anglais ne manquent pas de le remarquer. Le soir, Sa Majesté dîne chez Elle et Bertrand rentre chez lui.

Lundi, 8. — L'Empereur se promène à cheval, puis déjeune avec Las Cases et avec moi; à 5 heures, sort en calèche. Bertrand a un entretien avec Sa Majesté au sujet de sa femme; il me voit, en sortant, à 8 heures.

Mardi, 9. — Sa Majesté dîne chez Elle. Piontkowski me rapporte de la ville des gazettes qui vont jusqu'au 7 janvier.

Mercredi, 10. — L'Empereur lit les gazettes, Bertrand vient déjeuner; après, il se promène avec Sa Majesté pendant deux heures, mauvais temps.

Jeudi, 11. — Je monte à cheval avec l'Empereur, puis descends en ville. En passant, je vois Mme Bertrand, qui pleure de n'être plus admise à Longwood et de la fâcherie de l'Empereur; je tâche de la consoler. On a des nouvelles d'Europe jusqu'au 24; le *Morning Chronicle* crie contre l'amiral qu'on accuse d'avoir logé l'Empereur aux *Briars* dans une seule cabane pour dormir, manger, coucher, etc. Ce journal attaque le Roi. Je vais chez l'amiral, mais il est déshabillé et ne reçoit pas. Glower pense que le

nouveau gouverneur ne viendra pas avant la fin du Parlement; je le prie de dire à l'amiral que j'étais venu le remercier de sa sollicitude pour moi pendant ma maladie et de l'envoi de son chirurgien. Je dîne avec l'Empereur et M. et Mme Skelton. A 9 heures et demie Sa Majesté rentre chez elle et je cause avec Las Cases dans ma chambre de la mésintelligence avec les Bertrand.

Vendredi, 12. — Sa Majesté m'invite à déjeuner avec Las Cases dans sa chambre : Elle dit que Bertrand lui a parlé le 10, durant deux heures, que le résultat était que le grand maréchal considérait l'Empereur comme déchu, et Bertrand a invoqué les droits de l'honneur. Sa Majesté s'écrie : « *A Paris, il n'aurait pas fait cela. J'ai bien aussi le droit de manger chez moi.* » Inutile d'essayer de défendre le grand maréchal, chez qui l'Empereur me recommande de ne pas aller aujourd'hui, car sa femme pourrait croire que je lui suis envoyé en ambassade. Nous lisons les journaux jusqu'au 12 janvier. L'arrestation de tant de généraux amènera une Saint-Barthélemy ou des massacres dans les prisons.

Samedi, 13. — Le grand maréchal déjeune avec nous au jardin. Suivant l'Empereur, le Roi a bien tardé. La loi de l'amnistie ne comprend qu'une soixantaine de noms, la plupart peu dangereux. Il aurait mieux valu commencer par une liste de

proscription. Sa Majesté semble mécontente des Montholon; je lui dis que c'est demain dimanche et que le grand maréchal et sa femme seraient contents de venir dîner à Longwood. Elle me dit d'aller les inviter. Mme Bertrand me répond qu'elle ne peut venir qu'à 6 heures.

Dimanche, 14, *Pâques*. — Je lis avec l'Empereur des pamphlets écrits contre lui; il en rit. Ney n'aurait dû répondre que ces mots: « *Le traité de Paris m'a mis à couvert, tuez-moi si vous voulez!* » *Je dirais, moi, si j'étais arrêté : Je ne vous dois compte de rien, je ne suis pas votre justiciable, tuez-moi si vous voulez!* »

Quatre bâtiments sont en vue; à 4 heures et demie, Bingham vient me demander à voir l'Empereur, pour lui annoncer que le *Phaéton* est arrivé et que le nouveau gouverneur est à bord[1]. Je vais le dire à l'Empereur et ajoute que Bingham à l'air tout radieux. Sa Majesté n'était pas habillée et me dit qu'Elle va le recevoir dans son cabinet. Je conduis Bingham, qui entre avec son aide de camp. L'Empereur s'écrie qu'il ne recevra que Bingham; l'aide de camp sort. J'ai été grondé plus tard de ce manque à l'étiquette. Mme Bertrand arrive à 6 heures et demie, cause modes avec Mme de Montholon; elle prend un air piqué à l'entrée de l'Empereur. Coucher à 9 heures et demie.

1. Hudson Lowe.

Lundi, 15 *avril*. — O'Meara, qui était allé en ville, me donne une lettre de ma mère, du 5 janvier. Un instant après, on m'en remet six autres, d'une date plus ancienne. Hamilton a vu le nouveau gouverneur, qui venait de débarquer, a déjeuné avec lui chez l'amiral; c'est un homme froid, parlant fort peu. Lorsqu'il a été présenté à M. Wilks, il lui a fort peu parlé. Les commissaires des puissances ne devaient partir que quinze jours après le *Phaéton*, ils ont pour instruction de ne voir Sa Majesté qu'une fois par an; tout annonce donc pour nous un long séjour. Bingham est promu général et sa femme arrive à Sainte-Hélène[1]. Las Cases, Montholon et Bertrand reçoivent des lettres. Les gazettes vont jusqu'au 29.

L'Empereur me dit qu'il recevra le gouverneur demain à 9 heures; Poppleton a été chargé de le prévenir. Ce n'est pas conforme à nos usages polis, mais Elle le recevra néanmoins. Bertrand annonce que l'amiral viendra avec le gouverneur; alors Sa Majesté, se promenant dans le salon, s'écrie : « *Bertrand ne m'a pas avisé de cela*; *si l'amiral vient*, *je ne recevrai personne*. »

Mardi, 16 *avril*. — A 9 heures et demie, l'amiral et le gouverneur arrivent ensemble. J'en préviens l'Empereur, qui me répond : « *Le grand maréchal n'y*

1. « Lady Bingham, dit Stürmer, n'est ni laide, ni jolie; ni spirituelle, ni sotte. »

est pas, cela n'est pas poli, je ne recevrai point. » Montholon a fait entrer ces messieurs dans le parloir, où je me rends. Bingham est sur le perron avec les officiers de la suite du gouverneur, je lui fais mon double compliment, et sur son généralat et sur l'arrivée prochaine de sa femme; il me présente ensuite les officiers du gouverneur. J'entre au salon, l'amiral me nomme au gouverneur, nous nous saluons sans nous parler. Il a l'air tout décontenancé et dit qu'il n'est venu que par empressement et pour présenter ses respects au *général*, ainsi qu'il nomme l'Empereur. On fait venir Poppleton, qui est la cause de l'erreur et qui assure avec effronterie que, sur quatre jours, Sa Majesté monte trois fois à cheval à cette heure-là. Après vingt-cinq ou trente minutes d'hésitation, le gouverneur sort, étant toujours embarrassé. L'amiral paraît enchanté. Ils visitent Longwood et s'en vont. Je trouve Las Cases chez Sa Majesté; j'exprime mon sentiment sur le gouverneur, il a l'air froid et sévère, mais pas méchant. Bertrand me raconte ensuite que le gouverneur est entré chez lui et lui a paru très fâché, dans la crainte d'avoir fait une fausse démarche, ce que confirme le grand maréchal, qui me fait pressentir de mauvaises nouvelles. A 4 heures, l'Empereur me fait demander et me dit : « *Eh bien, vous savez la grande nouvelle? Il faut ou aller au Cap, ou s'engager à suivre mon sort à perpétuité!* » Je réponds qu'il ne manquait

plus que cela pour compléter l'horreur de notre position. On veut donc nous ôter l'espérance de jamais revoir nos familles ! Je suis bien embarrassé, étant le soutien de la mienne ; j'aimerais mieux apprendre qu'on va me fusiller, alors forcément mon parti serait bientôt pris. « *Vous voyez*, interrompt l'Empereur, *qu'il faut plus de courage pour souffrir que pour mourir ! J'ai le pressentiment que je serai en France avant ceux qui iront au Cap.* » Le dîner est des plus tristes. Les Bertrand y prennent part.

Mercredi, 17. — Bertrand, à 8 heures, est allé chez le gouverneur, qui lui communique la partie de ses instructions qui nous concerne et lui annonce sa venue pour 2 heures. D'après les ordres qu'il a reçus, il doit accompagner l'amiral dans cette première visite.

En effet, je vois passer ces deux personnages, qui vont au camp inspecter le régiment, et j'avertis l'Empereur de leur venue prochaine. Nous nous tenons, Las Cases, Montholon et moi dans le salon-parloir. Ces messieurs arrivent. Le grand maréchal entre chez Sa Majesté prendre ses ordres, peu après il revient, en appelant le gouverneur. L'amiral le suit, mais arrivé à la porte, le chasseur Noverraz lui objecte qu'on n'a appelé que le gouverneur et que l'on ne peut entrer ; il ferme la porte. L'amiral déconcerté recule d'un pas, hésite, ne sait que faire. Montholon lui offre des rafraîchissements ; nous nous approchons de lui ;

il était tout dérouté. Ceci se passait en présence de nous tous et des officiers du gouverneur. Un instant après, l'Empereur fait entrer ces officiers, que le gouverneur lui nomme[1]. Quand il sort, l'amiral lui parle; ils hésitent un instant, enfin ils partent. Bertrand demande à Noverraz pourquoi il n'a pas laissé entrer l'amiral; ce chasseur répond que Sa Majesté n'a fait appeler que le gouverneur.

L'Empereur, à son tour, sort dans les jardins, assure que tout s'est passé par hasard, que c'est un coup de la Providence, que le gouverneur avait peu parlé; Sa Majesté lui ayant demandé combien il avait d'années de services : « Ving-huit ans. — *Eh bien, je suis plus vieux soldat que vous... j'en ai près de quarante.* — Vos années renferment des siècles! » L'Empereur nous dit que si l'amiral était entré, il lui aurait dit : « *Je suis fâché pour votre habit du rôle que vous lui avez fait jouer ici. Votre conduite, indigne d'un militaire, attache une grande honte sur le front de vos descendants, jusqu'à la dixième génération.* »

Puis il ajoute que, pour un million, il ne donnerait pas cette journée. A dîner, on ne parle que de cette visite. Coucher à 10 heures.

1. Sir Thomas Reade, député, adjudant-général, chef d'état-major; major Gorrequer (*alias* Gorriguer), aide de camp; lieutenant-colonel Lyster, inspecteur des Milices; major du génie Emmat (alias Eymet); lieutenant du génie Wartham et lieutenant ouvrier du génie Jackson, ces trois derniers chargés de la construction de la nouvelle maison; docteur Baxter, inspecteur général des hôpitaux.

Jeudi 18. — Sa Majesté me demande, cause sur les événements et me donne les instructions du gouverneur pour que je les fasse copier, puis envoie Montholon en ville pour éclaircir les paroles prononcées la veille par l'amiral. Il lui conseillait, non pas de signer un engagement, mais de faire écrire qu'on ne le livrerait pas. Chez Bertrand, tout le monde est triste; sa femme est très émue, parce qu'Hamilton lui a affirmé que les femmes elles-mêmes sont obligées de signer un engagement. A 7 heures, Montholon revient de la ville, il a été chez le gouverneur et chez l'amiral; ce dernier lui a dit qu'on ne risquait rien de signer l'écrit, car avant deux ou trois ans Napoléon ne serait plus à Sainte-Hélène. Montholon nous fait un joli portrait de Lady Lowe[1].

Vendredi 19. — A 9 heures, Bertrand et sa femme viennent pour déjeuner avec Sa Majesté, dans le jardin, mais Elle ne se réveille qu'à 10 heures 1/2. Je me promène avec Mme Bertrand, elle est toujours la même, vive et emportée, enfin une vraie créole. Je l'engage à bien réfléchir; que, peut-être, la

1. Susan de Lancey, veuve en premières noces du colonel William Johnson; de ce premier lit, elle eut une fille, que Balmain épousa à la veille de son départ de Sainte-Hélène, en mai 1820. C'était une charmante personne qui n'avait que quatorze ans à son arrivée dans l'île. Un jour, Napoléon cueillit pour elle et lui donna une rose, en souvenir d'une visite à Longwood qu'il avait appelée un pèlerinage. Quant à Lady Lowe, Stürmer disait d'elle, en 1817 : « C'est une femme d'environ 34 ans, gaie, un peu coquette et commère par excellence; elle paraît avoir été jolie et cherche à faire valoir, autant qu'elle peut, ce qu'il lui reste de beauté. »

vie de l'Empereur dépend de ce que va faire son mari. Le ménage déjeune avec l'Empereur dans sa chambre, car il est indisposé. Je mange avec Marchand et Las Cases, dans le parloir. Dans la journée, je trouve, chez Bertrand, le gouverneur en grande conversation; Bertrand veut savoir quelle sûreté on lui donnera, si on peut lui assurer qu'il ne sera pas livré. Le grand maréchal et sa femme sont tout craintifs en dehors de la maison. Nous allons ensuite à Plantation-House. Le gouverneur me demande si ma santé est rétablie; sa femme est malade, nous ne pouvons la voir. Je présente mes hommages à M. et à Mme Wilks et fais mes adieux à l'adorable Laure. De retour à Longwood, j'apprends que Montholon et Las Cases ont fait de grandes protestations en signant l'écrit.

Samedi 20. — Je m'occupe de ma déclaration, je prouve qu'à bord du *Bellérophon* j'étais parlementaire; que l'intérêt qu'inspire un grand homme malheureux m'avait décidé à aller à Sainte-Hélène; que personne ne connaissait mieux que moi, depuis six mois, l'horreur d'un tel séjour; qu'enfin, puisqu'il fallait choisir, l'honneur me prescrivait de rester.

Le gouverneur Wilks, sa charmante fille, M. Young-Husband[1] viennent à midi. L'Empereur s'habille pour les recevoir, puis entre au salon, salue, dit à Laure

1. Capitaine des grenadiers du 1er bataillon du 53e. Sa femme, arrière-petite-fille de Cromwell, rendit des services à Las Cases à l'insu de son mari. Stürmer dit d'elle (10 janvier 1817) : « L'histoire la plus récente est celle

qu'il ne lui répétera pas tout le bien qu'il a entendu dire d'elle; puis Sa Majesté cause avec l'ancien gouverneur sur la manière de conduire les hommes, par la persuasion, le point d'honneur, ou la force et les coups de bâton. Elle trouve la discipline anglaise par trop rigoureuse, elle ne laisse pas assez au point d'honneur. En France, les ordres ne vont que jusqu'à l'honneur. Las Cases cite Marmont pour sa belle conduite envers La Valette. Le gouverneur assure que 10 Anglais sont aussi difficiles à conduire que 100 Irlandais, 1000 Écossais, 10000 Cipayes, que, cependant, il a souvent employé la persuasion et s'en est bien trouvé. L'Empereur déclare qu'on a tort de faire deux classes, les soldats et les officiers, qu'au lieu de proposer au gouvernement d'abolir les coups de bâton, il aurait fallu proposer l'égalité entre soldats et officiers.

L'ancien gouverneur et les dames s'en vont enchantés. L'Empereur se promène à pied, demande à voir ma déclaration, se fâche, ne veut pas que je la termine de la sorte, déclare qu'il semblerait que je ne reste à Sainte-Hélène que par point d'honneur. Je réponds que l'honneur étant préférable à la vie, je croyais que c'était pour moi le plus grand motif pour faire un tel sacrifice. Sa Majesté se fâche, m'ordonne

d'une Mme Young-Husband, femme d'un capitaine, qui a été traduite devant un tribunal pour avoir osé attaquer, publiquement, la vertu d'une femme. La réputation compromise ayant été évaluée à 250 £, Mme Young-Husband a été condamnée à les payer. »

d'aller corriger ma déclaration. Je la corrige et la montre : on la trouve bien.

Le grand maréchal m'affirme qu'il ne restera que six mois, qu'il ira en Angleterre placer ses enfants dans des collèges, arrangera ses affaires, reviendra un an après, et fera son possible pour me rapporter une permission d'un an. S'il fallait rester ici à perpétuité, il ne me le conseillerait pas.

Dimanche 21. — A 4 heures, Hamilton et les officiers de son bord viennent prendre congé de Sa Majesté, qui les reçoit dans le jardin.

L'Empereur se plaint vivement de la perfidie du gouvernement anglais et demande la liberté ou un bourreau. Hamilton est tout décontenancé. Sa Majesté lui souhaite un bon voyage. Ensuite, promenade en calèche. Mme Bertrand ne vient pas dîner ; lecture après le repas, coucher à 9 heures 1/2. J'avais écrit à ma mère, mais Hamilton ne veut pas se charger de ma lettre.

Lundi 22. — J'envoie ma lettre au gouverneur, qui me fait répondre qu'il l'enverra à ma mère. Promenade en calèche. Sa Majesté me parle tout le temps anglais. Je rentre et lis *le portefeuille de Napoléon*[1] ; diner, conversation sur la dépense d'un jeune homme à Paris, lecture de gazettes, coucher à 10 heures.

Mardi 23. — L'Empereur me parle de l'expédition d'Égypte. C'est un grand malheur que la flotte ne soit

1. Par le baron Fain.

pas entrée : « *Si j'avais pris Acre, — et cela a tenu à trois mauvais petits bâtiments, qui ont eu peur d'arrimer, — je serais allé aux Indes. Mon intention aurait été, à Alep, de prendre le turban. J'étais assez aimé pour cela et je me serais trouvé à la tête d'une bonne armée et de* 200 000 *auxiliaires. L'Orient n'attend qu'un homme. A présent que je ne suis plus là, Alexandre va marcher sur Constantinople, il ne craint rien du côté de la Pologne et les Grecs sont pour lui. A Erfurth, il me l'avait demandé, mais je n'avais pas voulu y consentir : c'était ajourné.*

Si les Russes n'avaient pas brûlé Moscou, j'étais le maître de la Russie; j'aurais laissé revenir les paysans afin qu'ils amenassent des vivres et des chevaux; les paysans se seraient insurgés; je n'aurais dû y rester, Moscou étant brûlé, que deux semaines au plus, mais j'ai été trompé de jour en jour. Un jour, mon traîneau cassa et, en remontant dedans, je fus reconnu! mais avant la fin des délibérations, j'étais déjà loin! Je ne me découvris qu'au roi de Saxe. J'étais, d'ailleurs, précédé par la nouvelle de la victoire de la Bérézina, et j'arrivai à Paris avant la nouvelle du désastre.

Une fois, à l'Institut, je critiquai Tacite, tout en le reconnaissant pour le plus grand coloriste de l'antiquité. Il ne fait pas connaître les motifs qui ont poussé les hommes à faire les actions.... On me reproche Waterloo.... J'aurais dû mourir à la Moskowa. »

J'objecte qu'en France l'opinion est toute pour Sa

Majesté, qu'elle s'affirme de jour en jour, qu'il ne nous faut que vivre. S'ils appellent Napoléon II, le retour est prochain ; l'Europe fermente.

« *Mon père*, dit l'Empereur, *est mort à Montpellier, à l'âge de trente neuf ans, d'un squirre : c'était vers* 1785; *mon frère Louis a commis la sottise de le faire exhumer, pour lui élever un monument à Saint-Leu. Mon père et ma mère étaient de belles personnes. Ma nourrice est venue me voir lors du couronnement, ma mère en paraissait jalouse, le Pape lui parla souvent. Ma sœur de lait, femme de tête, a été mariée à un chef de bataillon, et son frère, à peu près de mon âge, quoique fils d'un simple patron de barque, est parvenu au grade de capitaine de frégate dans la marine anglaise.* »

A deux heures, nous entendons le canon qui salue le départ de l'ancien gouverneur; la frégate ne met cependant à la voile qu'à 5 heures. Adieu, Laure!

A la tombée de la nuit, au moment où nous allions monter en calèche, on apporte une lettre du nouveau gouverneur au grand maréchal, laquelle ne doit être remise qu'à lui seul. Bertrand, qui était gai, devient triste tout à coup. Après s'être promené, au retour de la calèche, à pied, il entre chez Sa Majesté, ensuite chez moi, tout triste, et, ne disant rien, il part. Je joue aux échecs avec l'Empereur. Le bruit court que le *Phaéton* va partir pour le Cap.

Mercredi 24. — A déjeuner, je me fâche de ce que, quand Montholon mange chez lui, nous n'avons rien

à la table de service. L'Empereur me fait appeler et m'apprend que la lettre de la veille était pour prévenir le grand maréchal qu'il ait à se tenir prêt à partir, le 27, pour le Cap, sur le *Phaéton*. Sa Majesté m'assure que Bertrand a eu le plus grand tort de ne pas faire sa déclaration, comme on le lui demandait. Je La calme en lui promettant de faire envisager à Mme Bertrand ce à quoi elle expose son mari : je me la représente, le tirant par les pieds. Chez elle, je parle haut, elle me répond qu'elle n'en a pas dormi de la nuit. De retour à Longwood, conversation en anglais, dictée sur Waterloo. Coucher à 10 heures.

Jeudi 25. — A 10 heures du matin, arrive Hudson Lowe. Montholon prévenu est d'avance en uniforme. Le gouverneur assure qu'il fera fournir tout ce qui sera nécessaire ; ses visites seront fréquentes et toutes les fois qu'IL voudra le recevoir, il se mettra à SES ordres. Hudson Lowe visite l'habitation et la trouve mieux que celles du reste de l'île, puis fait visite à Las Cases. Montholon va prendre les ordres de l'Empereur et revient en s'excusant : « Sa Majesté est souffrante, je ne suis pas même entré ! » Le gouverneur répond à Montholon qu'il viendra, un jour, demander aux domestiques si leur déclaration est sincère.

Après le départ de ce personnage, nous nous réunissons chez l'Empereur, qui est triste; Bertrand annonce qu'il a écrit le matin même sa déclaration au gouver-

neur. Sa Majesté nous raconte que lors de son élection de Premier Consul, il fut chez son collègue Lebrun, au pavillon de Flore, pour voir l'illumination. Il y avait beaucoup de monde dans le salon, et n'étant pas vu, dans l'embrasure d'une fenêtre, il entendit une mère dire à sa fille : « Je suis bien fâchée de n'avoir pas été faire visite M^{r}.... qui nous a fait rayer de la liste des émigrés et à qui nous avons tant d'obligations. — Mais, maman, dit la demoiselle, est-ce qn'il est bien nécessaire de faire des visites aux personnes dont on n'a plus besoin ? » Bertrand me paraît fort attristé de cette citation.

Vendredi 26. — Las Cases va chez sir Hudson Lowe. L'Empereur paraît blessé de ce que le gouverneur veut voir ses gens et charge Montholon de dire qu'il ne consentira jamais à ce qu'on se mette entre son valet de chambre et lui. On peut le faire de force, ce sera un outrage de plus.... A son retour, Las Cases raconte qu'il a été fort bien reçu, que le gouverneur a mis sa bibliothèque à notre disposition, qu'il a des livres, des recueils, des bulletins. Promenade en calèche. Je me frappe la tête contre une branche d'arbre, et ne me sens pas bien après dîner ; Sa Majesté me lit des bulletins, le jugement du duc d'Enghien, etc. En parcourant les proclamations d'Égypte, Elle s'écrie : « *C'est un peu charlatan !* »

Samedi 27. — Je travaille le chapitre de Waterloo.

A 2 heures, venue du gouverneur, qui demande à tous les gens si c'est librement qu'ils ont signé leurs déclarations. Tous disent : « *Oui.* » Puis il remet à Mmes Bertrand et de Montholon une lettre par laquelle il leur annonce qu'elles suivront le sort de leurs époux. Les domestiques de Bertrand veulent s'en aller. On fait tout pour forcer le grand maréchal à s'éloigner; sa femme est au désespoir. Piontkowski est allé en ville, il voit l'amiral qui lui demande : « Comment va l'Empereur? » et a été fort honnête pour lui.

A 7 heures, l'Empereur me fait appeler pour jouer aux échecs. J'y cours et trouve Sa Majesté jouant déjà avec le grand maréchal! Il me demande des nouvelles. Je réponds que toutes les intrigues sont mises en jeu pour forcer Bertrand à partir. L'Empereur me fait asseoir, et, à 10 heures, il réclame Las Cases.

Dimanche 28. — L'Empereur est triste et froid pour moi.

A 6 heures, Las Cases m'avertit que l'Empereur me demande au jardin. Sa Majesté était avec Bertrand et ne me dit rien; nous nous promenons en calèche. Le dîner est triste, la soirée lugubre.

Lundi 29. — L'Empereur reste toute la journée chez lui, ne fait appeler personne. Bertrand vient, comme à l'ordinaire, à 4 heures. Sa Majesté fait répondre qu'Elle est souffrante et ne le reçoit pas. C'est l'anniversaire du départ de France pour l'île d'Elbe. A

10 heures du soir, l'Empereur demande Las Cases et lui dit que la journée lui a paru très courte et qu'il ne s'est pas ennuyé un instant. Las Cases ajoute qu'en parlant ainsi, Sa Majesté lui paraissait très triste. Chez Bertrand, je rencontre l'amiral qui fait des grâces.

Mardi 30. — Sa Majesté dîne chez Elle et ne sort pas; à 3 heures, Elle avait reçu le gouverneur sans être habillée et lui a affirmé qu'Elle aurait été mieux traitée si Elle s'était rendue soit en Russie, soit en Autriche. La conversation dure une demi-heure.

CHAPITRE IV

L'Empereur parle de la Chine. — Il revient sur Waterloo et la campagne de 1815. — La flotte des Indes arrive. — Nombreuses visites à Longwood. — Lady Moïra, comtesse de London. — Des dames d'honneur. — Naissance du roi de Rome. — Les vexations d'Hudson Lowe. — Plaintes. — Les projets de Napoléon sur l'Inde. — Souvenirs de Corse. — La femme de Piontowski. — Madame Mère veut venir à Sainte-Hélène. — La conspiration de Moreau, Pichegru et Cadoudal. — L'affaire du duc d'Enghien. — Napoléon parle des Bourbons et de la Sainte-Alliance. — Il se reproche la guerre d'Espagne et la campagne de Russie. — La reine de Prusse à Tilsitt. — L'Empereur parle des divers rois de France; de Mlle de la Vallière.

Mercredi, 1er *mai*. — A midi, l'Empereur me demande. Il est triste et me donne à entendre qu'il y a peu à espérer du gouverneur. Je visite Mme Bertrand, qui est couchée (grossesse vraie ou manquée). Sa Majesté ne sort pas, dîne chez Elle avec Las Cases. Moi, je dîne avec les Montholon; la conversation n'est pas animée.

Jeudi, 2 *mai*. — L'Empereur, toujours triste, ne sort pas; Bingham vient avec un colonel. Sa Majesté, à qui je les annonce, ne les reçoit pas et dîne chez Elle.

Vendredi, 3 *mai*. —Piontkowski va en ville pour nous acheter différents objets à la vente de M. Skelton; celui-ci se montre fort embarrassé, car M. Chucks a parcouru les boutiques et les maisons en défendant

de rien nous vendre. Glower dit à Piontkowski : « Ah! vous regretterez l'amiral. » Le soir, il y a grand bal chez ce dernier. L'Empereur ne sort pas.

Samedi, 4 *mai*. — Le gouverneur vient chez Bertrand, où il fait tapage. On ne sait ce qu'il veut, mais il se montre inquiet de ce que, depuis plusieurs jours, l'Empereur n'est pas sorti. Sa Majesté dîne avec Las Cases; le soir, elle nous fait appeler et nous raconte les plaintes que sir Hudson Lowe a adressées au grand maréchal: on veut nous obliger à demander chaque fois au gouverneur la permission d'acheter n'importe quoi; on pense que c'est une manœuvre de l'amiral pour nous indisposer contre sir Hudson Lowe.

Dimanche, 5 *mai*. — A 10 heures, Sa Majesté monte à cheval, avec Las Cases et moi. Rentré à Longwood, l'Empereur reçoit le résident anglais en Chine, qui est ici pour quelque temps. On ne lui dit pas trop de bien du gouverneur. Balcombe, présent à l'entretien, assure que nous retournerons bientôt en France, que c'est l'opinion générale. L'Empereur l'invite à déjeuner, dans le jardin, ainsi que le résident en Chine, puis demande à ce dernier quelle est la population du pays. « Trois cent millions d'habitants. — *Quel est leur caractère*? — Faux, voleur; on ne perfectionne rien chez eux. Les plus gros vaisseaux chinois portent à peine vingt canons, et ils sont mal construits; s

l'on changeait jamais quelque chose à quoi que ce soit, le mandarin qui aurait ordonné la modification aurait le coup coupé » Puis, Sa Majesté, fatiguée de la promenade, rentre chez Elle. Balcombe et le résident se montrent enchantés. Il y avait cinq jours que l'Empereur n'était sorti. Il dîne seul, me demande avant son repas, paraît triste et mal à l'aise.

Le lundi, 6 *mai*. — Je vais dans la vallée voir la Nymphe : sa maison indique la pauvreté même. Son père me raconte que le gouverneur est un très brave homme, qui a harangué les 300 miliciens et leur a dit que pour leur marquer son contentement, il leur donnerait de la viande fraîche six fois par an. Cet homme me dit que nous sommes bien heureux, car nous avons suffisamment à manger. C'est un simple rustre.

L'Empereur sort avec Bertrand en calèche et cause avec lui du gouverneur, qui semble ne pas se conduire avec beaucoup d'égards.

A 7 heures, l'Empereur me fait appeler et cause de la Nymphe : je crois que c'est la passion de Piontkowski. Nous dînons, lisons du Florian, puis *Paul et Virginie*. Le style de Florian, suivant Sa Majesté, est apprêté, celui de *Paul et Virginie* bon. Ce gros Bernardin de Saint-Pierre est pourtant un méchant homme; il n'aurait dû écrire que des *Paul et Virginie* et des *Chaumière indienne*.

Mardi, 7 *mai*. — Au moment où l'Empereur mettait le pied à l'étrier, arrive le gouverneur, aussi à cheval. Sa Majesté ne sort pas. Sir Hudson Lowe ne demande aucun de nous et ne parle à personne ; il fait le tour de la maison et s'en va, sans s'arrêter chez Bertrand, qu'il a fait inviter à dîner pour vendredi. L'Empereur dîne dans son appartement, nous fait ensuite appeler ; la conversation est triste.

Mercredi, 8 *mai*. — Sa Majesté me demande, Elle est dans son bain, et cause de 1815 : « *J'aurais pu retirer Rapp de Landau, comme j'ai retiré Girard de Metz; cette malheureuse guerre de Vendée m'a fait bien du mal... Je ne pouvais pas mettre les gardes nationales en ligne; elles n'étaient bonnes que dans les places; j'aurais dû coucher le* 16 *à Fleurus, battre les Prussiens ce jour-là*, 16, *et les Anglais le* 17. ... *Pendant la bataille de Ligny, on est venu me dire que plusieurs étaient passés à l'ennemi. Le mouvement d'Erlon m'a fait bien du tort; on croyait autour de moi que c'était l'ennemi. D'Erlon est un bon chef d'état-major, a de l'ordre, mais voilà tout. Il aurait dû, le* 15, *m'envoyer dire qu'il était à Marchiennes.* »

L'amiral fait redemander à Longwood plusieurs livres qu'il avait prêtés ; nous faisons une promenade en calèche, puis Bertrand présente à Sa Majesté le Capitaine du *Cornwallis*, qui se rend en Chine avec d'autres personnes, et qui a été à Paris. La Compagnie loue des vaisseaux 30 livres par tonneau, tout payé,

équipage, etc. L'assurance coûte 7 pour 100. Le propriétaire d'un bâtiment de 800 tonneaux a 12 000 livres de bénéfice.

Sa Majesté dîne avec nous, ensuite nous lisons *Iphigénie ;* c'est un bel ouvrage. Le roi de Naples est un peu comme Achille. Pourquoi passer par la Germanie pour aller en Italie? D'ailleurs, les Romains auraient suivi Mithridate, auraient rappelé leurs légions de partout, et il n'aurait pas trouvé Rome défendue par des femmes et des enfants; pour cela, il aurait fallu arriver à l'improviste par mer.

L'Empereur désire que, Las Cases et moi, nous allions demain au bal chez les Balcombe.

Jeudi, 9 *mai*. — L'Empereur me dicte sur Ligny. A quatre heures, je vais avec Las Cases chez Balcombe; quand nous arrivons, notre réception nous fait croire qu'on ne nous attendait pas. Au dîner, l'amiral ne nous parle pas, mais à la fin du repas il me demande de mes nouvelles et me fait entrer des premiers dans la salle de bal. M. Reade cause avec moi, il a l'air d'un bon garçon [1]. M. Gorrequer a l'air finaud. Je cause avec Lyster qui dit toujours : « *le général Bonaparte* » et qui prétend que l'Empereur pourra aller chez le gouverneur quand il lui plaira, en se conformant aux

1. Balmain (Revue Bleue, 9 mai 1897, p. 683) disait de lui : « Sir Thomas Reade n'a nulle étude; ce n'est pas un homme aimable, ni d'esprit, ni de bonne conversation. C'est un John Bull tout cru. Napoléon dédaigne de le voir, de lui parler, et les Anglais le craignent. »

instructions d'avoir un officier anglais pour escorte. Je lui réponds qu'il n'y a rien de neuf dans ces propositions, mais que l'Empereur restera à Longwood plutôt que de souscrire à de telles humiliations. Ma mauvaise opinion sur sir Hudson Lowe se confirme de plus en plus. L'officier du génie vient me saluer, je cause avec lui sièges et combats; il me dit que M[me] Moïra arrivera demain ou après et que la maison de bois qui nous est destinée se trouve sur les transports.

Un autre officier s'entretient avec moi. Il a été à Paris, il y a six mois, et a logé dans ma rue : il paraît admirer l'Empereur; néanmoins le résultat de toutes ces conversations me paraît fort noir. On passe souper, on reste à table jusqu'à 2 heures du matin. Ross devait nous reconduire, mais il demeure à boire jusqu'à 4 heures. Enfin, nous voyant ennuyés d'attendre si longtemps, un autre officier nous propose de nous accompagner; nous partons enfin, mais quelle corvée!

Le 10, *vendredi.* — Sa Majesté a vu Las Cases, qui lui a dit que nous avions été fort bien traités la veille, et qui lui a tout dépeint en beau. Je réplique que je trouve tout noir et, qu'au lieu d'être mieux, nous serons plus mal. L'Empereur me déclare que je suis un jeune homme, que mon imagination m'emporte toujours trop loin, que Las Cases lui a affirmé le contraire de ce que je lui dis et qu'il le croit plutôt que

moi. J'objecte que j'ai un très grand défaut, celui de toujours dire la vérité. Cela fâche l'Empereur, à qui je fais observer que le ton des conversations que j'ai entendues la veille me fait craindre quelque manque d'égards pour Sa Majesté, qui m'interrompt par ces mots : « *Vous vous croyez toujours le premier officier d'ordonnance du maître du monde!* » Je rentre travailler; à 6 heures, Sa Majesté me fait rappeler pour jouer aux échecs, Elle me témoigne beaucoup d'amitié; après dîner, nous lisons *Iphigénie*. Montholon est malade. Bertrand avait été invité ce jour-là par le gouverneur, mais il a refusé.

Samedi, 11. — Sa Majesté me demande de bonne heure, je lui lis mon travail, Elle me dicte sur Waterloo. Cette dictée me navre par le souvenir de notre défaite. L'Empereur est très tranquille en la faisant; il me dit ensuite : « *Est-ce bien?* — Ah, sire, ce n'est que trop bien! » Mme Skelton vient faire ses adieux, car elle part avec les siens lundi ou mardi sur le brick l'*Unique*; elle joue aux échecs avec l'Empereur, qui lui dit du mal du gouverneur et lui assure qu'il a la figure sinistre. Cette dame raconte que l'amiral a dit la même chose. Sa Majesté, en résumé, paraît de mauvaise humeur. Montholon est malade. Après dîner, conversation. A 10 heures, Sa Majesté rentre. Mme Skelton nous dit qu'elle aurait bien voulu emporter un souvenir de Sa Majesté, elle parle comme quelqu'un qui a envie d'un cadeau.

Dimanche, 12. — Le docteur vient nous voir et nous raconte que sir Hudson Lowe a invité l'Empereur à dîner avec la comtesse de London[1]. Je lui réponds que c'est impossible, il m'assure que c'est vrai. Je lui affirme que c'est le grand maréchal qui est invité, ne pouvant croire à un pareil manque de tact de la part du gouverneur. Je m'écrie qu'il ne nous reste que notre dignité, que sir Hudson Lowe peut nous forcer à ce que nous voudrons, mais que nous ne nous humilierons jamais par gaieté de cœur. Je raconte ensuite l'aventure d'O'Meara à l'Empereur, qui me répond : « *C'est vrai*, *Bertrand me l'a avoué hier*, *le gouverneur lui a écrit : il a fait savoir qu'il m'avait consulté*, *mais que je n'avais pas répondu.* » J'ai été narrer cette histoire à Montholon malade. Sa Majesté a des maux de tête, mais se promène pour les dissiper et parle de notre aventure; survient Bertrand, lequel nous raconte que toute la ville en parle, que Glower est venu s'enquérir de la réponse.... Peu après, le capitaine de la *Salcette*[2] est présenté à l'Empereur; il paraît bien. Sa Majesté lui fait des compliments sur sa mine et sachant qu'il connaît beaucoup lord Saint-Vincent, et qu'il ira le voir en Angleterre, lui dit : « *Faites-lui mes compliments*, *comme à un bon matelot et à un bon soldat. C'est un brave homme!* » Le capitaine s'en va enchanté : nous nous promenons en

1. Comtesse de London et Moïra, femme du gouverneur général des Indes.
2. Fregate. Capitaine Bowen parent de lord Saint-Vincent.

calèche; l'Empereur dîne chez lui avec Las Cases; j'écris à ma mère.

Lundi, 13. — Bertrand va saluer la comtesse de London, mais Hudson Lowe ne le laisse pas seul avec elle. Quant à moi, je rends visite à Mme Bertrand, chez qui il y a un grand concours de monde. La conversation roule sur le gouverneur; on présume qu'il n'a fait son invitation à l'Empereur que pour se faire refuser, afin que Sa Majesté ne puisse pas parler à M. Moïra. Toute la flotte de l'Inde arrive, il y a beaucoup de passagers.

Mardi, 14. — Je remonte chez Mme Bertrand. On raconte qu'il a débarqué beaucoup d'Anglais et d'Anglaises de l'Inde. Ils viennent à 4 heures, au nombre de quinze ou vingt, parmi lesquels M. Williams Burough, le premier juge de l'Inde; M. Arbuthnot, sa femme; les deux aides de camp de M. Moïra[1]. Le juge me raconte qu'il est parent de Wellington et qu'il était l'ami de Pitt. Il me dit qu'on ne peut assez nous louer d'avoir accompagné l'Empereur. Je me plains à lui de l'étroitesse des limites qui nous sont fixées; il me répond que Sa Majesté est encore trop à craindre, que si on lui accordait toute l'île pour résidence, Elle ne tarderait pas à s'en échapper. L'Empereur descend dans le jardin, où il

1. Il y avait, en outre, MM. Raffles, gouverneur de Batavia et Strange, beau-frère de lord Melville.

reçoit ces Anglais, qui en sont enchantés. Il parle à mon juge, qui s'écrie : « Ah ! c'est bien un souverain. » En l'approchant, il m'avait dit : « Mais il a l'air d'un Français. » Et je lui avais répondu : « Parbleu, il l'est comme moi ! »

Le soir, je donne à l'Empereur le *Dictionnaire des girouettes*. Sa Majesté me demande : « *Y êtes-vous?* » Je lui réponds : « De nous tous, il n'y a que Votre Majesté qui y figure. » L'Empereur et nous tous en rions beaucoup.

Mercredi, 15. — Il y a encore présentation d'Anglais; ils sont émerveillés. Ils croyaient voir un tigre et trouvent un homme. Après leur départ, nous nous entretenons de M. de London, qui est venu jusqu'à l'Alarm-House et s'est arrêté là pour lorgner Longwood. Nous sortons en calèche et, après dîner, nous lisons la Bible (*Tobie*).

Jeudi, 16. — J'étais chez Bertrand, lorsque arrive le gouverneur, avec son secrétaire. Hudson Lowe fait des honnêtetés à tout le monde, tire le grand maréchal à l'écart, se promène avec lui, ensuite rentre dans la chambre où nous attendions. Ils partent. Bertrand me prend à part et me glisse ces mots à l'oreille : « Allons répéter à Sa Majesté les propos du gouverneur ; il va se rendre à Longwood et désire parler à l'Empereur. Si Sa Majesté n'est pas habillée, il attendra ; c'est, dit-il, pour annoncer quelque chose d'agréable, probablement

la maison de bois et les meubles. » Sir Hudson Lowe a aussi ajouté qu'il pensait bien qu'il y avait d'autres motifs que la question des limites qui avaient empêché l'Empereur d'accepter *le dîner*. Bertrand ayant encore assuré que jamais Sa Majesté ne consentirait à sortir suivie d'un officier anglais, le gouverneur a répliqué que lui-même accompagnerait volontiers l'Empereur. Ses instructions sont telles, affirme-t-il, que s'il n'avait pas trouvé telles quelles les limites qui nous sont assignées, il n'aurait pas osé les faire si étendues, et même, lorsque Sa Majesté sort dans le jardin, il devrait y avoir un officier avec Elle. « Eh bien, s'est écrié Bertrand, c'est un moyen de tuer l'Empereur plus vite ! » Ce à quoi l'Anglais a répliqué : « Personne ne veut le tuer, c'est lui-même qui se tue ! »

Nous courons à Longwood et prévenons Sa Majesté de la prochaine visite de sir Hudson Lowe, qui est, en effet, reçu par l'Empereur, de chez qui il ne tarde pas à sortir, rouge de colère.

Sa Majesté se promène avec Bertrand, paraît fort émue. Elle monte en calèche et ne parle pas. Au retour, Elle me raconte la visite de l'Anglais, qu'Elle a étonné, qu'Elle a rendu tout honteux, et qui une seule fois a répondu : « Je ne suis pas venu ici pour recevoir des leçons ! — *Ce n'est pas faute d'en mériter!* » Sa Majesté lui déclare qu'il n'est qu'un geôlier, qu'il a voulu une fois entrer chez Elle de force..., que personne ne le peut..., qu'Elle l'en défie. S'il em-

ployait à cette besogne les braves du 53e, on ne pénétrerait dans sa demeure que sur son cadavre !

Hudson Lowe, après cette algarade, court chez O' Meara ; il a la tête brouillée et il crie à Bertrand que l'Empereur a vu une Espagne imaginaire, une Pologne imaginaire, et qu'il voit maintenant une Sainte-Hélène imaginaire.... Sa Majesté se met au bain et dîne chez Elle.

Vendredi, 17. — Schorter vient visiter les travaux. L'Empereur entre dans ma chambre, la trouve d'une humidité bien dangereuse et m'engage à coucher dans le premier salon. Après dîner, nous lisons *Anacharsis*.

Samedi, 18. — Las Cases et moi dînons avec l'Empereur.

Dimanche, 19. — Je travaille à Waterloo avec Sa Majesté ; nous avons la visite du gouverneur de Batavia[1], à midi et demi, accompagné de Balcombe ; il a l'air d'un honnête homme. Warden[2] vient déjeuner. A deux heures, le gouverneur, qui avait été au camp, revient par Longwood et attend jusqu'à 4 heures, où l'Empereur le reçoit dans le jardin. Après dîner, on parle dames d'honneur. Il aurait mieux valu avoir Mme de Montesquiou ou Mme de Beauvau, que Mme de Montebello. Celle-ci avait pris beaucoup d'empire sur

1. Raffles.
2. Le chirurgien du *Northumberland*.

l'esprit de l'Impératrice; elle l'a abandonnée à la chute de l'Empire et l'aurait suivie partout au temps de sa splendeur. Marie-Louise, pendant ses couches, avait peur d'être sacrifiée pour sauver son enfant; elle s'écriait : « Je suis l'Impératrice et l'on voudra avant tout conserver mon fils! » Cette pauvre jeune femme était bien à plaindre, isolée qu'elle était de toute sa famille : elle se croyait perdue. L'Empereur voulait faire entrer le grand duc de Wurtzbourg pour l'encourager. Elle tenait tout le temps les mains de son mari....

Mme de Chabrillan a été fort jalouse de ce que j'ai été nommé premier aide de camp de l'Empereur, alors que son mari ne l'était pas. Nous causons jusqu'à minuit.

Lundi, 20. — Les demoiselles Balcombe viennent déjeuner avec nous. Elles amènent un monsieur du Cap. Elles disent « *le général* » ce dont nous les plaisantons. Elles visitent Mme de Montholon, à qui elles font la grimace par derrière. L'Empereur sort dans le jardin à 1 heure 1/2; elles causent avec lui bêtement[1].

Mardi, 21. — Un bâtiment est arrivé d'Angleterre, qu'il avait quittée le 10 mars. Nous nous promenons en calèche; au retour, Montholon nous raconte que

1. Stürmer dit : « Betzy Balcombe est vive, sémillante, pleine de naïveté; elle n'a que 15 ans et la faveur de Bonaparte lui a donné de la célébrité. »

Hudson Lowe est venu, n'a trouvé personne, mais a fait arrêter un Parsis que nous avions pris à notre service.

A 7 heures, l'Empereur me fait demander avec Las Cases et nous dicte une lettre que Montholon doit recopier; nous l'approuvons après quelques changements : « *Il y a peu de générosité à humilier des généraux livrés sans défense à votre discrétion.* »

Le gouverneur, en s'en allant, avait rencontré le grand maréchal et l'avait accablé de politesses; on ne peut donc pas s'expliquer sa conduite. On dit que l'amiral Popham va remplacer Cockburn[1]; après dîner, nous lisons dans la bible l'épisode de Judith.

Mercredi, 22. — Je vais à la chasse, mais ne tue rien; on a resserré autour de nous tous les postes et diminué l'enceinte. J'avais vu l'Empereur le matin et le soir. Nous lisons les gazettes, mais elles n'annoncent pas grand'hose. On envoie des soldats pour remplacer les matelots qui nous servent.

Jeudi, 23. — L'Empereur déclare qu'il ne veut pas de soldats pour domestiques, à moins qu'ils n'aient leur congé. Le capitaine Ross vient de bon matin chercher ses matelots, à chacun desquels on donne trois napoléons de gratification : ils se montrent désolés de nous quitter. En s'en allant, le capitaine Ross

1. Ce n'était qu'un bruit sans fondement; le successeur de Cockburn devait être l'amiral Pulteney Malcolm.

rencontre Poppleton, qui revient de chez le gouverneur avec de nouveaux ordres : les matelots resteront jusqu'au départ du *Northumberland*. On renvoie donc les soldats. L'Empereur dîne chez lui pour lire les gazettes. M. et Mme Bingham lui ont fait visite.

Vendredi, 24. — Je vais jusqu'à la Nymphe. Sa Majesté est triste, nous nous promenons dans le jardin et ensuite en calèche. Elle dit que le Roi est en bon chemin : « *Il doit renvoyer les prêtres et tous ceux qui ont pris une part active à la révolution.* » L'Empereur pense que les souverains alliés veulent partager la France. Établir un duc de Normandie et un de Bourgogne, donner l'Alsace au prince Charles, élire un roi d'Aquitaine et ne garder au roi de France que douze millions d'habitants, c'est ce qu'il y aurait de mieux pour l'Angleterre, qui ne peut voir Brest, Cherbourg et Toulon dans les mêmes mains. Lord Grenville avait raison; il valait mieux prendre des provinces que de lever des contributions. Bertrand nous apprend que Lucien s'est embarqué à Ancône : cette nouvelle surprend Sa Majesté, qui, après avoir reçu Mlle Fernandez, dîne chez Elle et lit les gazettes. Après dîner, Sa Majesté nous dit qu'il y a de la fermentation partout en Europe et qu'une simple étincelle peut allumer un grand incendie : « *Ma présence rendrait la France bien plus heureuse!* »

Samedi, 25. — Bertrand et sa femme étaient allés

en ville rendre visite à Lady Bingham, ils ont rencontré le gouverneur qui leur a dit : « Vous ne connaissez pas bien votre position. Vous vous croyez encore aux Tuileries ; vous pensez pouvoir donner des bourrades comme Napoléon ! M. de Montholon vient d'écrire que le vin envoyé par mon gouvernement était celui qu'en France buvait la dernière classe du peuple. Vous croyez que mon gouvernement est comme le vôtre. » Quelle bêtise ! En résumé, Hudson Lowe pense que nous sommes très bien traités et que ce que l'on nous donne est bien assez bon pour nous ! Le gouverneur a même continué qu'en Angleterre beaucoup de gens lui avaient déclaré qu'il était ridicule de faire tant de dépenses pour nous. Il aurait dû répondre : « Oui, et il n'y a pas besoin de donner 20 000 livres sterling à un geôlier. » Bertrand goûte le vin et assure qu'il ne s'y connaît pas. L'amiral invite M. et Mme Bertrand à dîner ; ils refusent ; alors Cockburn leur demande d'assister à un grand bal qu'il donnera le 4 juin pour célébrer la naissance du roi d'Angleterre.

L'Empereur est triste, malade ; Bertrand lui raconte l'affaire du matin, et alors Sa Majesté, ayant fait venir Montholon, le gronde d'avoir mis dans sa réclamation « *dernière classe du peuple.* » Je déclare que moins on écrira sur le boire et le manger, mieux on fera, car ces mesquineries frisent le ridicule ; l'Empereur le pense aussi. Après dîner, nous lisons *Œdipe* que Sa Majesté

trouve très beau. On se décide à prendre trois soldats pour l'écurie.

Dimanche, 26. — Je ne sors qu'à 4 heures et trouve l'Empereur dans le jardin. Il me dit qu'il avait projeté de tenter l'expédition de l'Inde par mer, en faisant partir dans l'escadre de Brest huit vieux vaisseaux, montés chacun par 500 hommes d'équipage et 500 soldats. A l'arrivée aux Indes, on aurait brûlé ces huit vaisseaux et mis les équipages sur les autres, ce qui les aurait complétés. Nous lisons *Judith*[1], puis *Aratus*[2]. C'est une tragédie manquée; la conspiration n'est pas bien développée, l'amour est mal représenté, la conduite de Brutus est horrible. « *Si je n'étais Brutus, je t'aurais pardonné* » est une phrase affreuse; ainsi donc, c'est par vanité que cet homme fait mourir son fils! Dans l'histoire, tous les fils des grands de Rome étaient du complot : Brutus, en pardonnant à son fils, épargnait les autres et la patrie était perdue. C'est ce vers que, pendant la Révolution, les savetiers se répétaient. Voltaire n'avait pas assez de moralité pour essayer de traiter ce sujet.

Ce jour-là, les aides de camp du gouverneur sont venus à cinq heures. Ils ont vu l'Empereur de loin.

Lundi, 27. — O'Meara donne un grand dîner.

1. Dans la Bible.
2. Tragédie de Voltaire.

M. Thomas Reade est présenté à l'Empereur par Bertrand, ainsi que le pasteur John, qui quitte l'île, parce qu'il a pris le parti des esclaves. Après dîner, lecture de *Judith*.

Mardi, 28. — Plusieurs bâtiments sont en vue; je suis amené à avouer à l'Empereur que j'ai de l'inquiétude sur ma famille. « *Comment*, s'écrie l'Empereur, *vous n'avez rien économisé? Cependant, je vous ai donné* 50,000 *francs.* — Je suis encore endetté des frais que m'a occasionnés la campagne de Russie. Votre Majesté m'avait inscrit à Fontainebleau pour une somme de cinquante mille francs que le roi ne m'a jamais payée. Ma mère vit d'une petite pension qu'on lui sert pour avoir élevé les ducs d'Angoulême et de Berry, mais c'est peu de chose. — *Ah! bien*, dit l'Empereur, *la première fois que j'écrirai au vice-roi Eugène, je lui dirai de faire tenir* 1,000 *francs par mois à votre mère....* » Ma reconnaissance de tant de bontés est extrême.

Nous nous promenons à cheval et passons devant le camp; les soldats flattés sortent de leurs baraques et viennent saluer sur notre passage.

Au retour, Sa Majesté veut travailler; Elle me dicte, puis, se trouvant fatiguée, Elle vient jouer aux échecs. Dîner; lecture.

Mercredi, 29. — L'Empereur me parle de la Corse; le général de l'insurrection, Paoli, lui dit, en 1790, en lui montrant un endroit où 150 Corses avaient battu

1,500 Gênois : « Vous, Bonaparte, vous êtes tout Plutarque et vous n'avez rien des modernes ! » Nous éjeunons sous la tente.

Je reçois trois lettres, des 13 et 30 janvier, 14 février. Sa Majesté les lit. Piontkowski en a une de sa femme, qui annonce qu'elle est à Londres, bien traitée ; qu'elle a sollicité du ministre la permission de venir à Sainte-Hélène, qu'elle demande de l'argent à l'Empereur pour faire le voyage. Le ministre ayant refusé l'autorisation, elle compte avoir une audience du prince régent.... Ce ne sont que des intrigues !... Après dîner, Sa Majesté parle de cela, dit qu'Elle est bien fâchée d'avoir auprès d'Elle un pareil homme qu'Elle ne connaît pas. Elle veut que Bertrand en parle au gouverneur. Tristesse, chagrins ; je reçois 120 livres sterling.

Jeudi, 30. — L'Empereur me parle de ma mère. Il a reçu une lettre de la sienne, qui lui exprime le désir de le venir voir. « Je suis bien âgée, dit-elle, pour faire un voyage de 2,000 lieues, je mourrai peut-être en route, mais n'importe, je mourrai près de vous ! » Elle est avec la princesse Pauline ; c'est le cardinal Fesch qui a écrit la lettre que Sa Majesté a déchirée.

Piontkowski se refuse à donner la lettre de sa femme à Montholon, qui la lui demande. Trois ou quatre heures après, il l'envoie par Marchand à Sa Majesté, qui n'en veut pas.

Nous nous promenons au jardin, la conversation

tombe sur Georges, Moreau, etc. L'Empereur nous raconte qu'étant consul il se réveilla une nuit, tout inquiet. Il trouva sur sa table un rapport de police annonçant qu'un nommé Traisnel, chirurgien, venait de débarquer et avait été arrêté comme chouan. Sa Majesté, qui le connaissait, donna ordre de le juger sur-le-champ. Il est condamné à mort. On suspend l'exécution et on essaye de le faire parler en lui promettant sa grâce : la crainte du supplice lui fait tout dire ; il avoue que Georges et Pichegru sont à Paris; on va chez le frère de Pichegru et on l'arrête, il s'écrie : « Je n'ai rien fait, on ne peut m'imputer à crime d'avoir logé mon frère! » On arrête successivement tous les chouans; un M. d'Ozier se pend en prison, on le sauve. Réal arrive et, dans le premier moment, lui entend dire ces mots : « Coquin de Moreau, tu nous fais venir ici, disant que tu as un parti, que tout est prêt, et tu n'as personne! Scélérat, tu es cause de la perte de nous tous et peut-être d'un prince (le duc de Berry) ». Alors les soupçons s'élevèrent contre Moreau, mais il fallait, pour l'opinion, arrêter Pichegru. Il fut livré par un de ses amis, qui le vendit 100,000 écus; on pénétra chez lui et on renversa sa table de nuit, où était une paire de pistolets. Georges fut également trahi, je crois par un écrivain. « *C'était une infamie de la part de celui qui a trahi Pichegru, c'était son ami* », dit Sa Majesté. Moreau fut arrêté. Aussitôt arrivé au Temple, il demanda à lire son écrou et aussitôt qu'il eût vu

que c'était pour intelligence avec Georges et Pichegru, il se trouva mal. Sa femme vint, d'un ton aigre-doux, trouver Joséphine qui lui dit, de la part de son mari, que ce n'était qu'après un aveu sincère que le pardon pouvait s'obtenir : « *S'il m'avait écrit, j'aurais arrêté les poursuites contre lui; on m'a assez reproché de ne l'avoir pas fait juger par une commission militaire. L'opinion était très agitée depuis la mort du duc d'Enghien. C'est Talleyrand qui, dans le cabinet des ministres, aux Tuileries, me fit sentir le danger de laisser à trois lieues de nos frontières un prince qui était à la tête du parti qui se remuait à Paris. Il ajoutait que les Bourbons ayant commencé à attaquer avec la machine infernale, on était en droit d'enlever le duc d'Enghien et de le faire juger.* » Convaincu par Talleyrand, le Premier Consul prescrivit à Ordener de passer le Rhin et de procéder à l'enlèvement du prince. Caulaincourt fut envoyé en même temps à Carlsruhe pour présenter au prince une note de Talleyrand au sujet de la violation des frontières. « *Je n'ai jamais commis aucun assassinat; le duc d'Enghien fut jugé comme émigré, enrôlement, intelligence avec l'ennemi, conspiration. Talleyrand était d'avis de profiter de l'offre de quelques smoglers, qui, à raison d'un million par tête, me proposaient de me défaire de tous les membres de la famille des Bourbons. J'étais en droit de les combattre par tous les moyens qu'ils entreprenaient contre moi. Il faut avouer que Louis XVIII fut le seul qui ne tenta*

aucun assassinat contre moi. Mais tous les autres essayèrent. J'ai peut-être mal fait pour la France de rejeter cette proposition de Talleyrand. Dans leurs dépositions, les chouans disaient que Georges avait des conférences avec un individu pour lequel il avait les plus grands égards et auquel il ne parlait que chapeau bas. On crut que c'était le duc d'Enghien : c'était Pichegru.

« *La mort du duc d'Enghien ôta aux Bourbons tout espoir de traiter, mais, dans l'opinion des hommes de la Révolution, elle me réussit et effraya les autres membres de la famille qui, avant, croyaient en conspirant et même en venant sur notre sol, qu'ils ne seraient jamais condamnés à mort. Moreau a eu le plus grand tort de porter les armes contre la France. C'était un brave homme, j'aurais eu du plaisir à causer avec lui, mais, excité par sa femme et sa belle-mère, qui étaient créoles, il cessa de me voir, et je dis à Talleyrand :* « IL « NE RÉPOND PAS A MON AMITIÉ, IL VIENDRA SE BRISER « CONTRE LE PALAIS. » *Le duc d'Orléans fit comme Louis XVIII et ne chercha jamais à me faire assassiner. Si j'avais été tué, Moreau eût été nommé consul à ma place, mais Georges disait que bleu pour bleu, il me préférait à lui. J'avais vu Georges aux Tuileries, lors de la pacification de la Vendée, j'avais essayé de tous les moyens pour le gagner au parti de la paix; c'était un fanatique, je l'émus sans parvenir à le convaincre. Au bout d'une demi-heure, je n'étais pas plus avancé qu'au commencement. Il voulait conserver ses bandes et ses armes. Je*

lui répliquai qu'il ne pouvait y avoir un état dans l'état, et Châtillon le Vieux, en pareille circonstance, pleura en s'écriant : « LA VRAIE DISCUSSION EST CELLE QUI FAIT « LE BONHEUR DE LA FRANCE ET RÉTABLIT LA TRANQUIL- « LITÉ. » *D'Autichamps avait été également bien.* »

On apporte les gazettes; on parle du Bill à notre sujet; l'Empereur lit les journaux après le dîner jusqu'à onze heures. Il y a eu promenade en calèche et jeu de quilles.

Vendredi, 31. — Je donne un savon à Piontkowski sur ses craques. Vers quatre heures, survient le gouverneur, qui marche à grands pas vers la maison du grand maréchal et s'en va au galop sans parler à personne.

Samedi, 1er *juin*. — Je vais avec Montholon en ville faire diverses acquisitions. Sa Majesté dîne seule, un peu indisposée.

Dimanche, 2 *juin*. — A neuf heures, l'Empereur monte à cheval, dit que l'amiral était un gendarme et le gouverneur un sbire. Si Cockburn était un anglais et non pas des meilleurs, Hudson Lowe n'est qu'un mauvais prussien. Nous déjeunons sous la tente, promenons en calèche et discutons le budget d'un particulier qui a 200,000 francs de rentes.

Après dîner, nous lisons un chapitre d'Arcole, tout le monde le trouve bien. J'ai le malheur de dire que *digue* et *Adige* se trouvent à chaque phrase. Las Cases

s'écrie : « *Ce chapitre est plus beau que ceux de l'Iliade !* »

Lundi, 3 *juin*. — L'Empereur est triste. A 4 heures, le grand maréchal présente le capitaine Mackay qui va partir pour l'Angleterre. Promenade en calèche ; on parle du chapitre de la veille, Sa Majesté dit qu'il n'y a que moi qui aïe le courage de la critiquer. Las Cases s'écrie de nouveau que c'est plus beau qu'un livre d'Homère. L'Empereur me regarde en riant et en se moquant, en cachette, du comte. Après dîner, nous lisons *Mahomet*. Las Cases trouve Voltaire mauvais poète.

Mardi, 4 *juin*. — L'île est en fête ; chez Bertrand, je trouve Bingham tout brillant. Je gagne deux parties de boules à l'Empereur.

Slaven me déclare que si je ne lui donne pas soixante livres sterling de gages et deux habits à son goût, il va partir sur le *Péruvien*. Je trouve que c'est bien mal au capitaine Vilhe, que de chercher à m'enlever mon domestique. Sa Majesté me conseille de ne pas m'en affecter. Nous lisons *le Chevalier de Grammont*; il y a grand bal chez l'amiral.

Mercredi, 5 *juin*. — Je travaille toute la matinée; pour vaincre l'ennui, nous jouons aux boules, et je gagne une partie. Slaven, revenu de la ville, m'annonce qu'il restera à mon service. L'Empereur dit qu'il n'y a plus de salons en France comme autrefois. Pour

recevoir, il faut qu'il y ait beaucoup de vieilles femmes à la cour; mais que, maintenant, les jeunes aiment mieux courir les sociétés frivoles.

Montholon me confie que l'Empereur donne 8 000 francs à lui et 8 000 à sa femme.

Jeudi, 6 *juin*. — Journée ennuyeuse comme à l'ordinaire. Le gouverneur visite mon appartement; il est fort honnête.

Vendredi, 7 *juin*. — Sa Majesté, le matin, annonce qu'Elle montera à cheval. Elle déjeune sous la tente, change ensuite d'avis et sort en calèche. Nous lisons la Bible et l'Évangile.

Samedi, 8 *juin*. — Je vais à la chasse avec Fitz-Gerald; nous passons à Rock-Rose et revenons par les trois pitons du pic de Diane en passant par des endroits très dangereux où nous risquons de tomber de 1 800 pieds de haut. Piontkowski n'est pas à la noce! Retour à quatre heures et demie. Pendant mon absence, l'Empereur a voulu se promener en calèche et s'est fâché de ce que j'avais pris les chevaux. Il ne me dit cependant rien et plaisante sur ce que nous ne rapportons pas de gibier. Après dîner, lecture de l'Évangile; Mme de Montholon déclare qu'elle finira par être dévote et elle ajoute que je le deviendrai aussi.

Dimanche, 9 *juin*. — Je reste couché toute la journée, indisposé de la grande fatigue de la veille; on me

donne une pilule. Sa Majesté me fait demander pour déjeuner. Je ne puis y aller. Elle vient me voir avec Las Cases. Bertrand et sa femme dînent avec Sa Majesté ; puis, on lit le chapitre premier du retour de l'île d'Elbe ; c'est celui que j'avais préparé aux *Briars* et que Sa Majesté a dicté à Montholon.

Lundi, 10 *juin*. — On voit trois bâtiments à trois mâts, ce sont des store-ships, partis d'Angleterre ; on nous raconte que Soult se rend en Angleterre et que beaucoup de Français vont à Parme auprès de Marie-Louise. Le mauvais temps empêche l'Empereur de sortir. Je vais mieux. Nous lisons *Iphigénie*.

Mardi, 11. — Tristesse, lecture du *Chevalier de Grammont*.

Mercredi, 12. — L'Empereur est triste. Il me dicte de nouveau sur Waterloo ; promenade, échecs.

Jeudi, 13. — Je décide l'Empereur à s'habiller et à déjeuner dans le jardin. Il me parle de Waterloo. « *Les hommes de* 1815, *dit-il, n'étaient pas les mêmes que ceux de* 1792. *Les généraux craignaient tout. J'aurais peut-être mieux fait d'attendre encore un mois pou donner plus de consistance à l'armée. J'aurais eu besoin d'un commandant de la garde ; si j'avais eu à sa tê Bessières ou Lannes, je n'aurais pas été vaincu. Je croyai avoir les grenadiers à cheval en réserve, leur charge eû rétabli les affaires, car ce n'est qu'une brigade de cava*

lerie qui a causé tout le désordre. Un officier avait donné de ma part l'ordre d'avancer à Guyot.

Soult n'avait pas un bon état-major; j'avais des officiers d'ordonnance beaucoup trop jeunes, comme Regnault ou Montesquiou; ce n'étaient que des aides de camp. Ney m'a fait bien du mal avec son attaque partielle à la Haie-Sainte et en faisant changer de position à l'artillerie que vous aviez placée : elle protégeait bien ses troupes, au lieu qu'en marchant en avant, elle pouvait être chargée, ce qui eut lieu en effet. J'aurais dû, en partant des Quatre-Bras, laisser seulement Pajol, avec la division du sixième corps, à la poursuite de Blücher, et tout emmener avec moi. J'ai envoyé, dans la nuit du 17, trois ordres à Grouchy, et, dans son rapport, il dit qu'il n'a reçu le 18, qu'à huit heures du soir, l'ordre de marcher sur Saint-Lambert. C'est la fatalité, car, malgré tout, je devais gagner cette bataille.

. . . .

Les Bourbons sont en bon chemin, les cours prévôtales feront du tort à la canaille. Le temps apaisera tout. D'ailleurs, je pense singulièrement; je crois qu'il n'y a pas eu de Révolution, que les hommes de 1789 étaient les mêmes que ceux du temps de Louis XIV. C'est la reine et les ministres qui se sont égarés dans les fausses mesures. Les Français n'ont pas le caractère vil, comme les étrangers le pensent, mais tout est mode, et tel qui était hier un persuadé bonapartiste est aujourd'hui un persuadé royaliste et sera demain un persuadé républicain. Si

les Autrichiens vont à Lyon, c'est le partage de la France, la création du royaume de Bourgogne. » J'objecte que les alliés mettront peut-être là le roi de Rome; l'Empereur affirme qu'ils ne mettront jamais de souverain à ce royaume, ce sera pour eux un moyen de tirer de l'argent de la cour de France. « *J'ai fait une grande faute au moment de la guerre d'Espagne,* continue Sa Majesté. *Je n'avais qu'à adopter une jeune fille et à la donner à Ferdinand, qui me faisait demande sur demande à ce sujet. On me disait* : « QUE CRAIGNEZ-VOUS? QU'IL « SOIT BOURBON? IL EST SI SOT QU'IL NE DISTINGUE PAS « M. DE MONTMORIN DE M. DE BASSANO. IL N'AIME NI LES « FRANÇAIS NI LA NOBLESSE FRANÇAISE. IL AURA TOUJOURS « BESOIN DE VOTRE APPUI A CAUSE DE SES COLONIES. » *Quand il était à Valençay, il m'écrivit plusieurs fois pour me demander la fille de Joseph; j'ai commis une grande faute en mettant cet imbécile de Joseph sur le trône! J'ai proposé à Ferdinand, à Valençay, de le renvoyer en Espagne. Il ne voulait retourner dans son pays qu'à la condition que je ne lui ferais pas la guerre : je ne pouvais pas y consentir, il me fallait les Espagnols; en trois ans, je les aurais régénérés. J'ai mal fait de garder si longtemps Ferdinand en France. J'ai, finalement, signé avec lui un traité par lequel il s'engageait à épouser la fille de Joseph, dès que j'aurais la paix. C'est la campagne d'Espagne qui m'a empêché de traiter avec les Anglais.... Je ne voulais pas faire la guerre à la Russie, mais M. de Kourakine envoya une note menaçante au sujet*

les troupes de Davout à Hambourg. Bassano, Champagny étaient de médiocres ministres, ils ne comprirent pas l'esprit qui avait dicté la note, je ne pouvais m'expliquer moi-même avec Kourakine. Ils me persuadèrent que c'était une déclaration de guerre, que la Russie, qui avait rappelé des divisions de Moldavie, allait prendre l'initiative et entrer à Varsovie. Kourakine menaça et demanda ses passeports, je crus enfin qu'ils voulaient la guerre : je partis. J'envoyai Lauriston à Alexandre, il ne fut point reçu. De Dresde, j'avais fait partir Narbonne et tout me confirma que la Russie voulait la guerre, aussi, passai-je le Niémen, près de Wilna. Alexandre me dépêcha un général pour m'assurer qu'il ne voulait pas la guerre; je traitai fort bien cet ambassadeur, il dîna avec moi, mais je crus que c'était une ruse pour éviter à Bagration d'être coupé : je continuai les opérations, car l'envoyé russe me proposait de repasser le Niémen et de rétablir la puissance d'Alexandre là où je l'avais attaqué. »

Las Cases interrompit par ces mots : « Si Votre Majesté n'avait pas eu la guerre avec l'Espagne, elle aurait eu cent cinquante à deux cent mille hommes de plus contre la Russie. »

« *C'eût été deux cent mille hommes de plus qui auraient été perdus, car c'est le froid, et non l'ennemi, qui nous a détruits. Il paraît qu'alors que j'étais à Moscou, Alexandre a eu envie de traiter, mais qu'il n'a pas osé à cause des partisans de l'Angleterre. Il a craint d'être étranglé. Je ne voulais pas déclarer la guerre à la Russie,*

mais j'ai cru qu'elle voulait me la faire. Je savais bien les difficultés d'une telle campagne. La destruction de Moscou a fait grand tort à cette puissance, que cela retarde de cinquante ans. »

L'Empereur me dicte sur Waterloo; je l'engage à ne pas parler mal de certains généraux, tels que Ney, Vandamme, etc.; il me répond : « *Il faut dire la vérité!* »

Après dîner, la conversation roule sur la France, et l'Empereur s'écrie : « *Je pense comme Las Cases, quand il assure ne pas concevoir comment l'on n'a pas encore massacré les Bourbons, cause de tous les maux.* » Je dis que si les Bourbons n'avaient pas existé, c'eût été la même chose, les étrangers ne voulant qu'affaiblir la France et peut-être la partager. On crie haro sur moi, on cite les guerres de Vendée, les trahisons en France en faveur des Bourbons. Sa Majesté paraît affectée d'avoir à parler sur Waterloo et sur les désastres de la France.

Il arrive une cuisinière belge envoyée par le gouverneur[1].

Vendredi, 14. — Sa Majesté est indisposée toute la journée. Le gouverneur a apporté à Bertrand une liste d'effets de linge qu'il doit envoyer le lendemain à Longwood. L'Empereur ne dîne pas avec nous et ne

1. Lepage, cuisinier que Joseph avait donné à Napoléon à Rochefort, atteint du spleen ayant quitté Sainte-Hélène, en juin 1816, y fut remplacé par cette cuisinière belge que, plus tard, il épousa.

sort pas. Il ne reçoit pas quatre capitaines qui vont en Chine.

Samedi, 15. — A six heures, je vais à la chasse et tire un faisan du côté de chez Miss Mason. A trois heures, Sa Majesté fait venir les objets envoyés par M. Elphinstone[1] et cause de la noblesse. Elle a un faible pour le titre de gentilhomme. Elle va ordonner à Bertrand de renvoyer les fusils envoyés d'Angleterre, en motivant ce renvoi par la situation de la chasse, qui est hors des limites. Nous distinguons un bâtiment avec un pavillon à l'artimon : on raconte que c'est le *Newcastle*. Je parie avec Las Cases que c'est un bâtiment du port. Sa Majesté parie également contre Montholon, nous perdons. C'est un bâtiment du Bengale, le *Lord Castelreagh*. Montholon me raconte qu'on a envoyé trois douzaines de chemises et deux douzaines de bas de soie pour femme. C'est misérable! Il me semble bien humiliant d'accepter de semblables choses.

Dimanche, 16. — Sa Majesté se promène avec moi et nous déjeunons sous l'arbre. L'impératrice Joséphine avait fait venir de Bayonne M[lle] Guillebeau, depuis M[me] Sourdeau, connue pour sa beauté. Elle allait plaire à l'Empereur, lorsque, deux jours après son arrivée, La Valette envoya une lettre de la mère

1. Napoléon, la veille de Waterloo, avait sauvé la vie au frère de ce M. Elphinstone; de là, la reconnaissance et les bons procédés de celui-ci, qui envoya à Longwood divers cadeaux de la Chine, et notamment un superbe échiquier.

Guillebeau à sa fille, où elle la stylait. Sa Majesté ordonna à Duroc de la faire partir immédiatement en chaise de poste.

« *C'est après l'entrée à Moscou que j'aurais dû mourir!* » Las Cases déclare que tout ce que Sa Majesté a fait depuis lors serait perdu. Moi, je pense comme l'Empereur, mort à Moscou ou à Waterloo, car la campagne de Dresde n'avait rien d'extraordinaire, tandis que le retour de l'île d'Elbe a été une des plus étonnantes actions de l'Empereur. Le point culminant du règne a été le séjour à Dresde : « *L'impératrice d'Autriche était jalouse de Marie-Louise. Elle n'aimait pas du tout la France. J'ai mal fait d'empêcher le roi de Saxe de marier la princesse Auguste avec un Français. Je craignais que cela ne portât le roi vers l'empereur, tandis que le contraire eut lieu. François est un bon homme.* » Montholon assure que le grand-duc de Toscane aurait eu bien envie d'être empereur à la place de son frère. Il offrait son fils comme aide de camp à Napoléon. « *Après Wagram, j'aurais bien fait de faire de l'Empire trois royaumes distincts : Autriche, Bohême, Hongrie.* » A Tilsitt, l'empereur de Russie avait engagé le roi de Prusse à faire venir sa femme, en l'assurant que cela serait bon pour lui. Il ne le voulut qu'à la fin, parce qu'il était jaloux d'Alexandre. Quand la Reine vit l'Empereur Napoléon, elle lui fit une scène à la Duchesnoy. Sa Majesté, pour lui faire quitter ce rôle tragique, la fit asseoir. Elle

prit la position d'Agrippine : « *C'était une femme d'esprit et de tête, elle m'interrompait souvent. Un jour, en présence d'Alexandre, elle me tourmentait pour obtenir Magdebourg : elle voulait que j'engageasse ma promesse. Je la refusai toujours avec galanterie; une rose était sur la cheminée, je la pris et la lui offris. Elle retira sa main en disant :* « A CONDITION QUE CE SERA AVEC MAGDEBOURG. » *Je repris aussitôt :* « *Mais, madame, c'est moi qui vous offre la rose.* » *Après cette entrevue, je la reconduisis à sa voiture, elle demanda Duroc qu'elle aimait et se mit à pleurer en disant :* « J'AI ÉTÉ BIEN TROMPÉE. »

Aussitôt après, Sa Majesté convoqua les ministres et insista pour que le traité fût signé sur-le-champ. « *Lorsque le roi de Prusse voulut avoir son audience de congé, Alexandre me pria de la remettre d'un jour. C'est la seule confidence que me fit là-dessus ce souverain. Moi, je crois qu'il était bien avec elle. L'empereur Alexandre a toutes les manières d'un des hommes aimables de Paris. Le roi de Prusse est un balourd.* »

Je lis mon chapitre sur Waterloo. Maussaderies. Après la promenade, Sa Majesté se met au bain et me dit que Las Cases, le jeune, fait des cartes d'Italie, qu'Elle est allée chez lui le matin, qu'Elle les a vues, puis Elle dîne chez Elle.

Lundi, 17. — On voit arriver deux bâtiments, dont l'un est le *Newcastle*. On annonce que l'amiral Malcolm va remplacer Cockburn. L'Empereur me dit que

la postérité lui reprochera d'avoir si facilement abandonné la partie après Waterloo et qu'Elle aurait pu culbuter les Chambres. Il ajoute qu'il voudrait que Piontkowski ne fût plus ici, où il est inutile, et qu'il peut retourner en Pologne. « *Tous les Polonais qui m'ont servi sont aujourd'hui en place.* » Zajonczek est vice-roi et Krasinski est fort bien avec Alexandre.

Sa Majesté me montre les cartes de Las Cases et m'ordonne de demander nos pistolets à O'Meara. J'aurais voulu prier ce dernier de m'acheter un cadeau d'une douzaine de livres sterling pour remettre au docteur Warden, j'en parle à Sa Majesté qui me conseille de lui donner notre jeu d'échecs. Warden et Blood arrivent et je fais mon cadeau. L'Empereur envoie une boîte d'or à Cooper et hésite à donner quelque chose à Warden, qui, ainsi que Blood et nous, a l'honneur de déjeuner avec Sa Majesté. Après déjeuner, l'Empereur nous dit que Warden écrit sur notre voyage à Sainte-Hélène[1], puis il rentre chez lui. J'explique à cet Anglais la bataille de Waterloo, et Las Cases lui donne une paire de boucles de jarretières ayant appartenu à l'Empereur. Warden en est enchanté.

1. Ces lettres publiées en Angleterre, à l'époque, viennent d'être traduites et republiées, en partie, dans la *Chronique médicale*. Elles existent aussi dans le tome II (p. 75 à 306) du *Recueil de pièces sur la captivité de Sainte-Hélène*. — Betzy Balcombe prétend que l'Empereur en fut très satisfait. — Stürmer (pp. 119 et 120) se montre plus sévère pour Warden. — Quant à Gourgaud, voir aux pièces annexes sa réfutation du livre de Warden.

O'Meara va en ville, on attend avec impatience son retour. Après dîner, Sa Majesté jouant aux échecs, reçoit un billet d'O'Meara qui donne les nouvelles : arrivée des commissaires[1], acquittement de Drouot, vote du bill. L'Empereur paraît très ému; malgré ses efforts pour rire, ses yeux brillent, quoique leur blanc soit très rouge; il assure que l'on ne pouvait pas condamner Drouot.

Mardi, 18. — Mme de Montholon est sur le point d'accoucher; le gouverneur avait envoyé des gazettes; j'y lis le procès de Drouot. A son retour de James-Town, O'Meara nous raconte que M. de Montchenu est un vieillard, qu'il a un jeune aide de camp, M. de Gors, que l'amiral Cockburn part demain, que le secrétaire du nouvel amiral était celui de l'amiral Hotham, que le commissaire russe a sa femme avec lui[2]. M. de Montchenu, en voyant l'île, s'est écrié : « Ah! mon Dieu, on m'envoie donc finir mes jours entre ces rochers! »

Le secrétaire de l'amiral a raconté à O'Meara que l'opinion générale en Angleterre était que les Bourbons ne se soutiendraient pas en France, lorsque les alliés se seraient retirés. On va diminuer l'état-major de l'île. La teneur du Bill ne transpire pas; le gouver-

1. Marquis de Montchenu pour la France; Bartholomée, baron de Stürmer, né à Constantinople le 26 décembre 1787, pour l'Autriche; Alexandre Antonovitch Ramsay, comte de Balmain, de famille écossaise émigrée en 1688 pour la Russie. Ce dernier, retraité en 1837, mourut en 1848.

2. Erreur. C'était le commissaire autrichien qui était marié.

neur seul en a une copie. Rentré à Longwood, je remets à l'Empereur les gazettes; je lui raconte que Drouot a été acquitté et que le Roi lui a offert du service qu'il a refusé. Drouot a prétendu qu'il s'était opposé au départ de Sa Majesté de l'île d'Elbe, mais ce n'est pas vrai, il était des plus chauds pour le retour en France. Il faut que les affaires aillent bien mal à Paris pour qu'il ait refusé de prendre du service. C'était son intention de se retirer; il m'a souvent dit qu'il avait 3000 ou 4000 livres de rente et que c'était bien assez pour lui. Sa Majesté ajoute : « *Il avait beaucoup d'ambition, il faut qu'il trouve que cela va mal, pour qu'il rentre dans la vie privée.* »

M. Young-Husband présente son frère et un capitaine des Indes à l'Empereur. Celui-ci est triste et assombri par les nouvelles.

Mme de Montholon accouche d'une petite fille à 6 heures du soir et la présente à Sa Majesté, qui permet qu'elle porte le nom d'*Hélène Napoléone*[1].

L'amiral Cockburn rend visite au grand maréchal. Le capitaine Westrop, du *Bucéphale*, demande à prendre congé de Sa Majesté. Je le prie de faire mes adieux à l'amiral et de lui dire qu'il m'a bien tourmenté, que je lui pardonne ses torts, car il ne connaît pas mon caractère. Le dîner est triste, on parle ensuite des cours prévôtales, qui sont le meilleur

1. Saint-Denis (Ali) eut aussi une fille à cette époque, à Sainte-Hélène, et elle reçut aussi le prénom de Napoléone. Elle vit encore aujourd'hui.

moyen de calmer la canaille. Las Cases se félicite du discours de lord Holland et des réunions d'ouvriers sur la place de Grève.

Les commissaires et Poppleton ont dû dîner chez Hudson Lowe.

Mercredi, 19. — Bertrand va faire ses adieux à l'amiral Cockburn. Ce dernier donne ses chevaux à sa maîtresse. Le nouvel amiral[1] fait demander à être présenté à Sa Majesté, qui, quelque peu interloquée de l'arrivée des commissaires, du bill, etc., me dit d'aller en ville le lendemain.

Jeudi, 20. — L'Empereur me demande pourquoi Archambault est allé en ville et me répète que c'est le lendemain que je dois y aller. L'amiral vient à 3 heures avec ses officiers et le gouverneur; ils entrent chez Sa Majesté, qui leur fait beaucoup de politesses.

Vendredi, 21. — Je vais en ville et vois M. Porteus. Je rencontre chez lui M. de Montchenu[2] et son aide de camp, un jeune garde du corps. Il me parle de ses appointements et me dit qu'il ne veut pas rester logé à l'auberge. Il m'assure qu'il a vu ma mère et ma sœur à son départ et qu'elles se portaient fort bien. Je lui demande le nom de Mme de Sturmer et le

1. Pulteney Malcolm, frère de sir John Malcolm, ambassadeur en Perse.

2. Stürmer, à la date du 2 septembre 1816, se montre sévère pour le ridicule Montchenu. Il est vaniteux, ignorant, grotesque dans son costume de général, absolument déconsidéré, etc., etc.

marquis me répond : « Je crois que c'est une demoiselle Boutet, mais vous ne connaissez pas cela[1]. »

Montchenu déclare qu'il est comme une lettre verbale, chargé qu'il est de dire beaucoup de choses à Mmes Bertrand et de Montholon. Il fait un peu l'important, quoique avec des manières fort honnêtes : son aide de camp est de même.

Nous rencontrons ensuite le gouverneur, qui me salue très légèrement et s'incline profondément devant le commissaire français.

Au retour, je raconte tout cela à l'Empereur, qui me répond : « *M. de Montchenu vous considère peu, parce que vous êtes de la canaille. Vous êtes roturier.* » Ce à quoi je réplique que je suis gentilhomme de la façon de l'Empereur et que cela me suffit. Sa Majesté a un faible pour la noblesse.

Samedi, 22. — Tristesse. On apporte six caisses de livres et des meubles. Les domestiques, qui, hier, sont allés en ville, disent que ceux des commissaires sont de braves gens. Le temps est mauvais.

Dimanche, 23. — L'Empereur a l'air de mauvaise humeur; nous parlons sur l'artillerie. Sa Majesté pense qu'elle doit beaucoup tirer; j'estime le contraire : nous discutons longuement là-dessus.

1. Mme de Stürmer, née Hermance Catherine de Boulet, fille d'un employé supérieur au ministère de la Guerre français, s'était mariée au moment de son départ pour Sainte-Hélène. Là, elle habita avec Stürmer à Rose-Mary'-Hall, où demeurait avant elle le colonel d'artillerie Schmidt.

Nous parlons ensuite du commerce. Las Cases dit qu'il était on ne peut plus florissant sous le règne de Sa Majesté. Mon avis est qu'alors les manufactures et l'industrie ont été poussées très loin; nous rivalisions avec l'Angleterre pour le coton filé et le lin se traitait mécaniquement; l'indigo avait été remplacé par le pastel. Cependant, sur certains points, le commerce proprement dit souffrait : on vendait mal les vins de Bordeaux et de Champagne, les eaux-de-vie du Languedoc. Las Cases affirme que tout prospérait; Sa Majesté entre dans mes raisons et dit que, s'il y avait des froissements, l'équilibre se serait promptement rétabli. La question était : *Faut-il des douanes?* oui ou non. Nous pensons qu'en France il en faut; en Hollande, non, ce dernier pays ne vivant que de commission.

Lundi, 24. — Je vais avec Las Cases voir le général Bingham dans son cottage. Sa femme et lui me reçoivent amicalement. Ils doivent bientôt dîner avec les commissaires chez le gouverneur et nous demandent si nous y dînons. Il vient des livres à Longwood. O'Meara me montre deux fusils envoyés pour l'Empereur : il veut que je les prenne. Je lui réponds que je dois avant tout recevoir, à ce sujet, les ordres de Sa Majesté. Je la trouve dans le jardin, se promenant avec l'inspecteur de police de l'île[1]. Elle est de mau-

1. Rainsford. — Montholon (I. 439) parle d'un « commissaire de police » et Betzy Balcombe du commissaire général « M. T... aimable et aimé de tous,

vaise humeur. Je lui parle des fusils, Elle me défend de les accepter; je lui objecte qu'Ali les a déjà emportés de chez O'Meara. L'Empereur se fâche et m'ordonne de les faire remettre au dépôt et de rendre les clefs des boîtes au docteur. C'est une plaisanterie cruelle que de donner des fusils quand on n'a pas autour de soi d'espace pour chasser! Le soir, nous lisons d'anciennes tragédies, comme celles de Rotrou. On se couche à dix heures.

Mardi, 25. — Ennui, Ennui! Mercredi, 26, idem. Jeudi, 27, idem. Vendredi, 28, idem. Samedi, 29, idem. Dimanche, 30, grand ennui. Un jour, l'Empereur me dit : « *Henri IV n'a jamais rien fait de grand, il donnait* 1 500 *francs à ses maîtresses. Saint Louis est un imbécile. Louis XIV est le seul roi de France digne de ce nom.* »

Le gouverneur a été chez Bertrand : il a beaucoup parlé de réductions dans les dépenses; on manœuvre pour le logement de Las Cases, qui est mis hors le cabinet des livres. Bertrand et sa femme viennent dîner; ils racontent que Flahaut a dit à la femme de l'amiral qu'il serait volontiers venu à Sainte-Hélène, si ce n'avait été sa mère. Montholon et sa femme reçoivent des lettres de France, datées de mars, apportées par le marquis de Montchenu et envoyées par le gouverneur. L'Empereur est toujours triste. Ce

gai, inventif », qui installa un théâtre et composa des pièces que jouèrent les officiers du 66e et du 53e.

jour d'hui, dimanche, le gouverneur est venu, m'a salué et n'a parlé à personne de nous, a fait la visite des postes et s'est en allé; en passant devant le corps de garde, il a paru être de mauvaise humeur. L'Empereur se promène en calèche et dit qu'il faut tolérer aux souverains leurs maîtresses; il cite l'exemple de Mlle de La Vallière. Las Cases fait l'intolérant. En résumé, tristesse toujours. Sa Majesté recommande à Las Cases d'aller voir M. de Montchenu. Après dîner, lecture de l'*Énéide*.

CHAPITRE V

L'Amiral et lady Malcolm. — On discute les dépenses de l'Empereur. — Les restrictions. — Un nouveau récit de la bataille de Waterloo. — L'Empereur parle du Masque de fer. — Scène terrible à Hudson Lowe. — Premiers dissentiments entre les compagnons de captivité. — Napoléon donne à Gourgaud une leçon pratique de méfiance. — L'Empereur parle de sa jeunesse à Auxonne. — Joséphine royaliste, au service des Bourbons. — Ses intrigues. — L'Empereur et le canal de Suez. — Les infamies d'H. Lowe qui refuse la nourriture à l'Empereur. — Napoléon ira au camp anglais où on l'accueillera. — Les restrictions. — Piontowski, Santini, Archambault jeune et Rousseau sont obligés de quitter Sainte-Hélène. — L'affaire du botaniste Philippe Welle. — Napoléon parle de Dumouriez.

Lundi, 1er *Juillet.* — Je me dispose à aller avec Las Cases faire visite à l'amiral Malcolm ; en passant, nous entrons chez Bertrand ; son domestique Bernard est bien malade. M. Porteus vient parler en particulier à Mme Bertrand et lui apprend que le gouverneur lui renvoie la lettre qu'elle avait écrite à M. de Montchenu, pour le prier de venir chez elle lui donner des nouvelles de sa mère, et qu'elle avait chargé Porteus de lui remettre. Celui-ci, comme un imbécile, en a parlé à sir Thomas Reade et celui-ci au gouverneur. L'amiral fait visite à Mme Bertrand ; nous lui disons que nous allions nous rendre chez lui : sa femme et lui sont fort honnêtes pour nous. De retour à Longwood, nous nous promenions à pied avec S.

Majesté, lorsque survient Bertrand, tout déconfit, qui parle en particulier à l'Empereur. Après son départ, Sa Majesté s'écrie : « *Le pauvre Bertrand est tout désorienté de la lettre que lui écrit le gouverneur, mais je viens de lui dicter une bonne réponse.* » Je ne sais ce que cela veut dire. Après dîner, lecture de *Pompée*.

Mardi, 2 *juillet*. — Le gouverneur vient vers midi et me demande comment je me porte : il parle à Montholon de réductions à faire dans la maison de l'Empereur. Je trouve Sa Majesté dans le jardin et commence la conversation sur ce sujet. Suivant moi, il y a beaucoup de gaspillage. Cela attriste l'Empereur qui va chez Mme de Montholon discuter le menu de son dîner. J'affirme que les domestiques gâchent et qu'il est impossible que l'on boive dix-sept bouteilles de vin ou que l'on mange quatre-vingt huit livres de viande et neuf poulets par jour : c'est donner prise contre nous. Dans notre position, prendre le moins possible est ce qu'il y a de mieux. L'Empereur pense qu'il faudrait donner par jour à chaque domestique français huit francs et à chaque serviteur du pays trois francs. Mme de Montholon prêche pour que Sa Majesté fasse Elle-même sa dépense, et qu'on y gagnerait beaucoup. Je combats cette opinion-là. Sa Majesté rentre avec Bertrand; dîner, puis échecs avec moi et lecture de l'*Enéide*. Las Cases préfère le Tasse à Virgile.

Mercredi, 3. — Bertrand écrit à Hudson Lowe que nous ne nous soumettrons pas à écrire aux habitants de la ville par le moyen du gouverneur.

Jeudi, 4. — L'amiral vient avec tous ses officiers faire une visite de corps à l'Empereur. Je les conduis au parloir; une demi-heure après, Sa Majesté fait entrer l'amiral seul et cause avec lui une bonne heure. Cet officier général dînait avec Wellington le 15 juin, lorsqu'ils apprirent le passage de la Sambre par l'armée française; il amenait l'armée d'Amérique, dont la tête arriva le 17. Wellington croyait que l'Empereur passerait la Sambre plus sur sa droite; l'amiral était à Waterloo; il crut l'affaire perdue et courut à Bruxelles prendre des mesures pour le rembarquement. Wellington avait quatre-vingt dix mille hommes, non compris Bulow. Il est vrai qu'il n'y avait de bons soldats que les Anglais et les Hanovriens. Les Anglais assurent qu'il est impossible de se mieux battre que les Français, surtout les cuirassiers. Sa Majesté fait ensuite entrer les officiers, qui attendaient depuis une heure et demie.

En sortant, l'amiral dit à Bertrand : « Il m'a donné une bonne leçon d'histoire. » Sa Majesté sort, se promène avec Bertrand, Las Cases et moi; Elle est un peu émue. Nous allons dans le grand parc. L'Empereur dit que cet amiral a des manières de gentilhomme, qu'il doit être bien né et qu'il en a été frappé lorsque

Sa Majesté lui a dit que Louis XVIII devrait commencer une cinquième dynastie et s'appeler Louis Ier. Las Cases s'extasie en éloges sur ce sujet pour Sa Majesté; mais Bertrand assure que le Sénat l'avait mis dans son projet de constitution et que ce n'est pas une idée nouvelle.

L'amiral a certifié à l'Empereur que l'opinion des Anglais était que les Bourbons resteraient sur le trône si les alliés occupaient la France trois ou quatre ans. J'ai causé sciences avec l'amiral; il m'a dit que le meilleur astronome était Laplace et qu'il avait lu sa *Mécanique céleste*. Sa femme et lui ont l'air de braves gens. Après dîner, on lit *Simple Histoire*, puis l'*Enéide*. C'est ce matin-là que j'ai commencé à faire des extraits du *Moniteur* de 1800. Dans l'après-midi, l'Empereur va voir le petit Las Cases, qui est tombé de cheval et le trouve mal installé; il dit à Montholon de lui donner son logement. Celui-ci répond qu'il le fera si Sa Majesté l'ordonne. Sa femme a du dépit que ce soit pour Las Cases.

Vendredi, 5. — J'étouffe d'ennui. Le gouverneur a déclaré à Bertrand qu'il n'était chargé que de la personne de l'Empereur et a ajouté : « Si vous n'êtes pas content, allez-vous-en. » Sa Majesté m'ordonne d'aller voir si les factionnaires ne sont point changés; j'y vais au galop et ne trouve plus de postes jusqu'à la mer. Après dîner, lecture du 18 *Brumaire*; c'est le chapitre que j'avais rédigé, mais il est tout défiguré.

Samedi, 6. — Au déjeuner, je raconte que depuis que nous avions fait nos soumissions, nous ne pouvions plus nous plaindre, puisque le gouverneur pouvait nous dire : « Si vous n'êtes pas content, allez-vous-en. » Las Cases assure qu'on peut se plaindre; cela amène une discussion assez animée.

Dimanche, 7. — Le gouverneur écrit à Montholon pour qu'il prenne les ordres de l'Empereur au sujet des constructions et à Las Cases pour lui déclarer qu'il ne peut tirer d'argent sur l'Angleterre sans permission.

Sa Majesté entre chez moi et trouve que j'y suis bien logé. Elle me recommande de payer mon tailleur et de ne pas le faire régler par Balcombe, pour ne pas lui avoir d'obligation; Elle dicte à Montholon une longue lettre pour le gouverneur en réponse aux questions sur les constructions : Elle déclare que Longwood est un bouge. Au dîner, on parle de Miot de Mélito qui raconte un tas de bêtises; je ne connais pas son ouvrage. Nous lisons le procès de Calas : « *Cambacérès m'a dit qu'il le croyait coupable* », a dit l'Empereur.

Lundi, 8. — Je vais avec Las Cases chez l'amiral Malcolm, aux *Briars*. Nous espérions y trouver Mme Stürmer; nous ne rencontrons là que lady Malcolm, très honnête et bonne femme, mais un peu gênée[1]. Elle nous

1. Née Elphinstone. Stürmer disait d'elle : « Elle est petite, bossue et richement laide. Quoiqu'elle mette beaucoup d'apprêt et d'originalité dans sa

apprend que la princesse de Galles était dernièrement à Tunis, lorsque l'amiral Eamouth est venu sommer le Dey et qu'elle a fait dire à cet amiral de ne pas plus faire attention à elle qu'à un simple particulier : elle assure encore que son mari ne compte rester ici que six mois.

Mardi, 9 *juillet*. — On écorche une tortue que l'amiral avait envoyée la veille ; elle pèse 575 livres. Je tue une truie d'un coup de fusil. Ensuite, je vais à la chasse et remarque que les postes sont de nouveau replacés. Lecture de Calas. Ennui.

Mercredi, 10 *juillet*. — Grand ennui. Nous lisons les *Souvenirs de Félicie* et les *Aventures du faux Martinguerre*.

Jeudi, 11 *juillet*. — Ennui, mélancolie. Je vais avec Montholon voir les troupes manœuvrer au camp ; les officiers nous font mille politesses. Nous parcourons ensuite les montagnes voisines. Au retour chez nous, nous trouvons le gouverneur qui attendait Montholon et lui dit que si on n'est pas mieux établi, c'est notre faute, et qu'il fera tout ce qui dépendra de lui pour améliorer notre position. Il avait fait savoir la veille à Montholon que sa lettre était envoyée en Angleterre pour que l'on vît bien comment l'Empereur se trouvait à Sainte-Hélène. Nous lisons les fables de La Fon-

toilette, pour réparer des ans l'irréparable outrage, on n'en rit pas moins souvent à ses dépens ; c'est, au total, une bien excellente femme. »

taine et l'histoire de Mme de Brinvilliers. Sa Majesté dit qu'il conçoit qu'une femme puisse empoisonner son mari, mais non son père, puis me demande mon opinion. Je lui réponds : « Ni l'un ni l'autre, le poison est l'arme des lâches. »

Vendredi, 12 *juillet.* — L'Empereur cause du Masque de Fer et raconte qu'il y a eu un moment de son règne où l'on voulait l'en faire descendre. Le gouverneur de Pignerol se nommait Bompars; il avait marié sa fille avec le prisonnier mystérieux, qui était le frère de Louis XIV, et les avait envoyés en Corse sous le nom de Bonaparte; du mariage étaient issus les ancêtres de Sa Majesté. « *Je n'avais qu'un mot à dire pour que l'on crût à cette fable.* »

Samedi, 13 *juillet.* — L'Empereur, faisant dire qu'il était indisposé, ne reçoit pas l'amiral, qui est venu avec sa femme.

Dimanche, 14. — Nous lisons le *Voyage au Pôle*, par Phips[1].

Lundi, 15. — Si nous étions obligés de nous en aller tous, l'Empereur serait réduit au suicide. M. de Montchenu se trouve chez l'amiral et cause amicalement avec lui.

Mardi, 16. — L'Empereur parle de l'Égypte, de

1. Montholon mentionne la même lecture et y ajoute celle du *Voyage en Afrique* de Park et Harnemann.

l'envie qu'avaient tous les soldats de revenir en France, du désespoir qu'avaient plusieurs d'être si éloignés de leur pays. Après le déjeuner, Sa Majesté s'entretient avec O'Meara du gouverneur : « *C'est un gardien de galère, un sbire. Il a déclaré à Las Cases que, s'il avait besoin de faire raccommoder ses souliers, il devait les lui envoyer.* » Sur ces entrefaites, Hudson Lowe arrive. Sa Majesté sent tout d'abord un mouvement de colère intérieure et reste dix minutes sans parler, puis se calme et prend le parti de commencer la conversation ; lui fait des reproches sur ses procédés ; lui dit qu'avant lui nous écrivions toujours dans l'île, que c'est une horrible vexation que d'avoir arrêté et lu la lettre que Mme Bertrand écrivait à Montchenu. Puisque nous ne pouvions aller le voir, il était bien simple de lui écrire. Lowe nie avoir intercepté la lettre et cependant Porteus la lui a vu lire et le docteur l'a appris du gouverneur lui-même. L'Empereur lui reproche d'être venu parler à Las Cases d'une lettre qu'il écrivait en Angleterre et de ses souliers. Il nie cela, ainsi que d'avoir fait arrêter un domestique Parsis qu'il ne savait pas appartenir à Montholon ; il ajoute que nous empoisonnons tout. Sa Majesté lui dit, sans se fâcher, qu'il est un vrai geôlier ; que la lettre qu'il a écrite à Montholon est rédigée avec esprit, pour faire croire en Angleterre que si nous sommes mal organisés, c'est notre faute. Et, à chaque chose désagréable, l'Empereur ajoute :

« *Voulez-vous que je vous déclare ce que nous pensons ?* » Sa Majesté entre autres lui dit qu'il est capable de danser la gigue devant Elle ; qu'Elle se plaindra en Europe ; que le gouvernement anglais veut que les prisonniers de Longwood soient traités avec les égards qui leur sont dûs. Si ce n'était pas pour les laisser jouir d'une certaine liberté, on ne les aurait pas envoyés à Sainte-Hélène, où leur séjour coûte deux millions par an. On aurait gardé l'Empereur en Angleterre, si l'on avait voulu le tenir en cachot. Sa Majesté termine cette conversation de deux heures par ces mots : « *Mais tout cela ne vous changera pas, ni vous, ni l'opinion que nous avons de vous.* » Le gouverneur s'en va avec le docteur O'Meara.

L'Empereur nous raconte dans la soirée sa conversation et me dit que j'ai tort de maltraiter ainsi Las Cases ; je lui réponds qu'il m'a presque mis en colère en racontant des histoires aussi absurdes que celle des souliers. Sa Majesté me donne un soufflet en riant. Nous passons dîner ; Mme de Montholon est dans le salon et dîne pour la première fois avec nous depuis ses couches. Pour le baptême du nouveau-né, l'Empereur déclare que Las Cases doit faire le prêtre, ce à quoi Mme de Montholon objecte qu'il n'est pas assez bon chrétien. Sa Majesté s'écrie : « *Eh bien, et Gourgaud?*[1] », puis, un peu fatiguée de sa journée, se retire vers neuf heures.

1. La même question se représenta lors de la naissance d'Arthur Ber-

Mercredi, 17. — Fitz-Gérald déjeune avec nous et nous raconte qu'un soldat de son régiment s'est tué, il y a deux jours, en tombant dans un précipice au bout du parc, alors qu'il jouait au polo.

Bertrand, en revenant de la ville, nous raconte que M. de Montchenu lui a dit que je paraissais un aimable jeune homme. En résumé, le commissaire français lui a semblé froid, désirant peu voir l'Empereur, et il déclarait avoir des pouvoirs illimités. A huit heures, j'entre au salon et Sa Majesté s'écrie : « *Eh bien, vous avez fait la conquête de M. de Montchenu; il assure que vous êtes des plus aimables. J'ai peur que les lettres que vous écrivez à votre mère ne vous fassent grand tort, puisque vous y dites que vous êtes bien traité.* — Oui, Sire, mais je ne crains pas qu'elles soient imprimées, car je ne m'exprime ainsi que pour tranquilliser ma mère, qui est âgée et que j'adore. Quand j'étais près de mourir de la dysenterie, j'écrivais que je me portais bien. »

A dîner, on raconte que M. de Montchenu savait que Mme de Montholon avait dîné hier à table; l'Empereur demande alors : « *Il a donc ici des agents?* » On fait observer que le docteur est allé en ville et qu'il a bien pu raconter ce détail.

Jeudi, 18. — Je ne vois pas de la journée Sa Majesté qui dîne chez elle. Le gouverneur vient parler à Mon-

and (17 janvier 1817). Ce fut le ministre protestant Vernon qui vint le baptiser. L'accoucheur s'appelait Lewinston.

tholon; il se propose d'envoyer un officier pour surveiller les travaux; il charge le colonel Wygniard[1] de tout le détail de la maison; il parle aussi de constructions provisoires à élever. L'Empereur n'a fait demander personne. J'ai dressé une liste des meubles qui nous sont nécessaires.

Vendredi, 19. — Vers six heures du matin, j'entends crier : « *Au feu!* » Je m'habille vite, je cours : le feu est au salon, la glace est cassée, le devant de la cheminée brûlé; je n'avais pas un pot d'eau sous la main. La garde arrive, je monte sur le toit et ôte des ardoises; on éteint.

Montholon vient prendre du café avec moi. L'Empereur lui dit que personne ne pouvait se montrer jaloux des autres. Si on se ligue, comme cela en a l'air, contre Las Cases, il témoignera du froid aux ligués et redoublera de soins pour Las Cases. Montholon observe à l'Empereur que nous sommes tous piqués. Ici, il n'y a ni fortune, ni places, il n'y a que la considération que Sa Majesté nous témoigne, qui puisse en quelque chose nous consoler; que je suis le plus à plaindre, sans femme, sans enfants, sans même de domestique. Comme je le dis à Montholon je croyais avoir quelques droits à l'amitié de l'Empe

1. Édouard Buckley Wygniard ou Wyniard, Lieutenant-colonel du génie q fut en effet, chargé de la construction de la nouvelle maison de Longwoo Stürmer disait de sa femme « qu'elle plaisait assez agréablement. » Il don à Wygniard le titre de quartier-maître général. A la fin de la captivité, il ét devenu major général et secrétaire militaire d'H. Lowe.

reur; j'avais, à trente-deux ans, perdu un état que j'aimais; j'avais abandonné ma patrie, ma famille, pour le suivre, uniquement pour l'honneur. La conduite de Sa Majesté est bien étonnante, car Las Cases n'a ni esprit, ni science; il n'a jamais servi sur les champs de bataille.... Je ne me laisserai pas avilir par lui. Montholon termine en ces termes : « Croyez-vous que ma femme et moi ne sommes pas piqués de ce que Sa Majesté ne nous a pas demandés hier? Il faut dissimuler et patienter. » Nous déjeunons tous dans nos chambres, parce que le billard est placé dans le parloir. Les Bertrand essayent de me consoler : « L'Empereur est comme cela, mon cher Gourgaud; nous ne pouvons changer son caractère. Il faut faire son devoir et se moquer du reste. C'est ce caractère-là qui est cause qu'il n'a pas d'amis, qu'il s'est fait tant d'ennemis, et qu'enfin nous sommes à Sainte-Hélène. C'est aussi pour cela que ni Drouot, ni ceux qui étaient à l'île d'Elbe, ni d'autres que nous, n'ont voulu le suivre ici. »

Vers quatre heures, l'Empereur se promène avec Malcolm, Las Cases et le maître pilote du *Newcastle*, que l'on présente à Sa Majesté. On attelle la calèche; on demande Mme de Montholon. Nous arrivons près de l'Empereur, qui ne nous dit rien, cause avec le maître pilote et lui demande la force du *Newcastle*, le prix d'une frégate pareille et celui d'un vaisseau de cinquante canons. Au moment de monter en calèche, il m'apos-

trophe en ces termes : « *Ah! monsieur le général, comment vous portez-vous?* — Pas trop bien, Sire. — *Vous avez mis le feu hier dans la cheminée et vous avez manqué de nous brûler ce matin.* — Sire, nous ne sommes pas restés plus de quarante minutes au salon. » Promenade en calèche. Conversation sur la cour de l'Empereur à Paris et les pages. « *Joséphine n'aurait pas voulu pour dame d'honneur de Mme de Montebello. J'aurais mieux fait d'épouser une Française qu'une Autrichienne.* »

Sa Majesté me demande ce qu'est devenu M. de Mailly en 1814? Je l'ignore. L'Empereur rentre; je vais chez moi et suis tout étonné de ne plus trouver à ma cheminée une petite croix de diamants et les portraits de mon père et de ma sœur. On m'a volé! James, le domestique de Las Cases, vient demander Slaven. Je me rends chez Poppleton pour lui raconter qu'on m'a volé. On lui assure que James est entré chez moi en mon absence. Celui-ci mandé est interrogé; il se trouble beaucoup. Montholon croit savoir qu'on le soupçonne d'avoir pris de l'argenterie et, chez Pierron, du vin; tout dépose contre lui. Marchand survient alors et me dit d'un ton mystérieux : « Voilà, général, ce que j'ai trouvé dans la poche de l'Empereur », et il me remet ma croix et mes portraits. Nous croyons tous que c'est une manœuvre pour sauver James. Un instant après, Sa Majesté me demande; je la trouve avec Las Cases, et elle s'écrie d'un air fâché : « *Voyez comme vous êtes; il faut le pendre; et qui? C'est moi qui suis*

entré chez vous, parce que vous laissez vos portes ouvertes. J'ai visité vos papiers, j'ai pris la croix et les portraits. » Je lui réponds que je ne pouvais penser cela et, croyant qu'on m'avait volé, il était tout simple que je tâchasse de découvrir le voleur.

Nous dînons dans le cabinet topographique. L'Empereur me demande si j'ai fini mes extraits. Je n'ai rien fait, je ne me sens pas bien. « *Est-ce que vous avez encore la dysenterie?* — Non, Sire. » Sa Majesté est toujours fâchée, me gronde encore à table lorsque je lui dis que j'allais faire arrêter James au moment où Marchand est entré. On lit *Rhadamiste* et on se retire à dix heures et demie.

Samedi, 20 *juillet*. — Sa Majesté visite son nouvel appartement et me dit : « *Eh bien! comme vous êtes sage.* » A dîner, Mme de Montholon, qui, d'habitude, était assise à la gauche de Sa Majesté, prend sa place à droite et Montholon se met près de moi, ce qui vexe Las Cases. L'Empereur me parle de la solde des troupes et de ce qu'il a fait pour leur bien-être; suivant lui, les officiers sont trop payés; chez les Romains, un général n'avait que quatre fois la solde d'un simple soldat.

Nous parlons des pages. A Dresde, le grand écuyer ne voulait pas fournir de cheval au maréchal Ney et l'Empereur fut obligé de dire : « *Eh bien! je vais lui donner le mien!* » Mlle Mars est venue à Dresde.

Nous lisons *Atrée et Thyeste* et nous nous couchons à 10 heures et demie.

Dimanche, 21 *juillet*. — Les Balcombe viennent déjeuner, ainsi que Fitz-Gérald et un officier du 66e, M. Dickenson. Nous ne recevons pas très honnêtement ces péronnelles. Contre leur ordinaire, elles me font des politesses, me grondent de ce que je ne suis pas allé en ville depuis longtemps, assurent que le commissaire russe ne tardera pas à faire sa visite à nos dames, mais que Montholon est une bête. Après déjeuner, elles s'habillent; « *Rose Boutonneuse*[1] » arrive avec sa mère et M. Porteus, elle a l'air fâché et fait la bégueule. On présente tout cela à Sa Majesté qui s'en débarrasse vivement, puis se promène tristement dans le jardin et dit à Mme de Montholon que son mari ferait un bien bon chef du garde-meuble. Coucher à 10 heures et demie. Journée, en résumé, assez triste.

Lundi, 22. — J'ai du chagrin toute la nuit de la manière dont Sa Majesté agit envers moi qui ai tout sacrifié pour la suivre; mon cœur en est gros, car je n'ai aucune consolation. L'Empereur me demande à 11 heures, m'ordonne d'un air froid de lui dessiner une carte d'Égypte, déjeune dans le jardin avec Las Cases, Montholon et moi, se promène en calèche et tout cela d'un air fâché. Il demande quel est celui de

1. C'est une méchanceté de Gourgaud. On appelait cette jeune fille « Bouton de rose ».

nous qui s'ennuie le moins. Je m'écrie : « C'est le grand maréchal » et le plus « c'est moi ! » Et j'ajoute : « Je suis le plus malheureux d'ici, étant seul, et obligé de dévorer tous mes chagrins. Non seulement, je ne puis reposer mes regards sur le présent, mais même l'avenir m'épouvante ! » Alors, l'Empereur commence un long discours, me dit que tout ce qui arrive est de ma faute ; que je veux trop exiger des autres ; que je suis un brave jeune homme, mais que, si j'ai un bon cœur, j'ai aussi une mauvaise tête. Il est naturel que Las Cases convienne mieux que moi à Sa Majesté, vu son âge. A cela, je réponds que je suis bien loin de vouloir contraindre les affections de l'Empereur ; que je ne réclame que la justice et qu'il me semble que je ne dois pas être plus mal traité à Sainte-Hélène que je ne l'étais au temps des prospérités ; qu'alors Sa Majesté avait pour moi les plus grandes bontés, et c'est ce souvenir qui me cause tant de chagrin, alors que je le compare à sa conduite présente. L'Empereur, par moments, se fâche, redevient souverain et, dans d'autres, me témoigne un vrai attachement. Las Cases n'ouvre pas la bouche dans tout ceci, même quand je lui dis qu'il n'avait aucun titre à la bonté de Sa Majesté, n'ayant pas fait la guerre sous lui. L'Empereur termine en disant que nous sommes tous égaux et devons vivre en frères, et rentre chez lui. A quatre heures, il sort et me demande au jardin ; il paraît triste, mais non fâché.

Après dîner, où Mme de Montholon a repris sa place près de moi, nous avons une conversation très animée sur les merveilles de la nature. Sa Majesté ne croit que ce qui est. Mesmer, Gall, Lavater sont des charlatans, parce qu'ils racontent ce qui n'est pas. Coucher à 10 heures.

Mardi, 23 *juillet*. — L'Empereur est de mauvaise humeur et fait deux tours de jardin sans dire un mot. O' Méara annonce que l'on va poser la tente. Sa Majesté gronde Montholon d'avoir fait ouvrir inutilement une porte à la maison; c'est ridicule de vouloir loger si à l'intérieur. Il reçoit des Anglais et, de chez lui, on pourrait entendre tout ce qui se dirait dans le Cabinet. Le soir, nous jouons aux échecs : l'Empereur parle de sa jeunesse, d'Auxonne, de MM. du Teil, de Neuilly, Mabille, de Bussy. Coucher à 11 heures.

Mercredi, 24. — Un officier de marine vient, avec des matelots, poser la tente. Le régiment de Sainte-Hélène et le 53e se réunissent au camp pour manœuvrer; il fait une pluie horrible. Il arrive un vaisseau d'Angleterre et on envoie à l'Empereur des lettres de sa mère, de Pauline, de Lucien, etc. Las Cases et Marchand sont les deux seuls qui reçoivent des nouvelles; je m'attriste de n'en pas recevoir de ma famille. Nous ne dînons qu'à 9 heures : l'Empereur lit les gazettes françaises que l'amiral lui a apportées e

nous apprend que le grand maréchal est condamné à mort par contumace. Sa Majesté parle de l'amiral, dit n'avoir pas bien encore saisi son caractère, car ce n'est qu'en fréquentant les gens qu'on apprend à les connaître; il paraît cependant être un brave homme.

Le gouvernement anglais a l'intention que nous soyons bien traités et n'a pu se montrer satisfait de l'envoi de commissaires étrangers. M. de Stürmer n'a eu la permission d'épouser sa femme qu'en venant à Sainte-Hélène.

Jeudi, 25. — L'Empereur parle de la conspiration de Moreau : Pichegru avait été novice à Brienne.

« *Peu après Marengo, Louis XVIII m'écrivit. L'abbé de Montesquiou donna la lettre au grand juge, qui me la remit. Elle était conçue en ses termes :* « MONSIEUR DE BONAPARTE N'A AUCUN RAPPORT AVEC CEUX QUI ONT GOUVERNÉ LA FRANCE JUSQU'ICI. MAIS VOUS AVEZ TROP DE JUGEMENT, MONSIEUR, POUR CROIRE QUE CELA VA DURER; DITES QUEL RANG, QUELLE PLACE VOUS VOULEZ OCCUPER, JE VOUS LAISSE ENTIÈREMENT LIBRE DE CHOISIR. JE NE DÉSIRE QUE LA TRANQUILLITÉ DU PEUPLE FRANÇAIS. J'EN FERAIS LE BONHEUR, COMME VOUS EN FERIEZ LA GLOIRE. »

Le Premier Consul fit donner à l'abbé de Montesquiou l'ordre de quitter Paris et on lui remit une réponse dans laquelle il disait ne pouvoir abandonner ceux qui l'avaient élevé à la magistrature suprême, et qu'il ferait son possible pour justifier ce qu'ils atten-

daient de lui, mais qu'il priait le comte de Lille de lui faire savoir où il comptait se fixer et que les vœux du peuple français l'y suivraient.

Peu avant ce temps, Mme de Guiche était venue d'Angleterre à la Malmaison. Joséphine la présenta à son mari. C'était une jeune femme charmante; mais aussitôt qu'elle eût parlé Bourbons, le Premier Consul lui tourna le dos. Joséphine dit à son mari que Louis XVIII ferait élever sur la place du Carrousel une statue qui le représenterait et où lui, Bonaparte, serait représenté sous la forme d'un génie, lui mettant la couronne sur la tête; le Premier Consul l'interrompit en s'écriant : .... « *Et mon corps dans le piédestal?* »

Au moment de la conspiration Larochefoucauld-Vaudricourt, on se servit de Thureau pour faire contre le Premier Consul un traité entre les Jacobins et les Royalistes. Un agent de la police secrète fut envoyé au comte de Lille comme un émissaire jacobin.

Vendredi, 26. — L'Empereur lit les gazettes anglaises et sort en calèche. Il est d'une extrême tristesse. Il est content du mariage de la princesse Auguste de Saxe avec l'empereur. Après dîner, lecture des *Veillées du château.*

Samedi, 27. — Sa Majesté me dit que je ne dois pas tant m'attrister; que, quelque chose qui arrive,

Elle m'assurera 2 à 300 000 francs qui me permettront de vivre partout honorablement. Tôt ou tard, nous irons aux États-Unis ou en Angleterre. En cas de malheur, d'ailleurs, l'Impératrice me ferait un sort.

Le colonel Keating[1] vient pour être présenté à Sa Majesté; il cause avec Las Cases et avec moi; il a l'air d'un brave et franc militaire. Je lui fais voir ma chambre et il reconnaît que nous sommes bien mal traités. Sa Majesté le reçoit dans le salon.

Au dîner, il y a une sorte de gaieté. L'Empereur parle de l'étiquette de l'ancienne cour; Bertrand voulait alors que tout le monde fût nourri par le souverain. Coucher à 11 heures.

Lundi, 29. — Nous lisons le manifeste de Henri IV sur Marguerite de Valois. L'Empereur déclare que c'est un libelle. Le petit Las Cases dîne à table, ce qui étonne Sa Majesté. Nous lisons *la Mort de Pompée*.

Mardi, 30 *juillet*. — L'Empereur me dicte sur la campagne du Rhin. Je commence la carte de Syrie; mauvais temps, tristesse, ennui....

Mercredi, 31 *juillet*. — Sa Majesté me dicte un nouveau plan de travail. Lecture de *Mélanie*[2] « *Elle n'a qu'à déclarer qu'elle ne veut pas et tout est dit.* » L'Empereur, affecté, se couche à minuit.

1. Il avait été Gouverneur de l'île Bourbon.
2. De La Harpe

Jeudi, 1er *août*. — Je travaille toute la journée à la carte de Syrie. Bertrand présente des officiers de marine à sa Majesté qui les reçoit dans la salle de billard et s'impatiente de ce que le salon ne s'achève pas. Après dîner, nous lisons *Beverley*. Pourquoi le jouait-on et ne le joue-t-on plus? C'est donc la police qui le défend, à cause des jeux? « *Il n'y a pourtant pas de joueurs parmi nous?* » Mme de Montholon cite Las Cases. Étonnement de Sa Majesté qui lui demande s'il a perdu de fortes sommes. « Quelquefois jusqu'à mille louis. — *Alors vous êtes joueur?* » Las Cases n'est pas satisfait d'être ainsi démasqué. Beverley est bien le père de famille de Diderot. Les parents ne doivent pas se familiariser ainsi avec les enfants; les uns commandent, les autres obéissent. A Valence, Jullien faisait la cour à une jeune fille de Saint-Domingue des plus riches ; ils s'aimaient. Jullien fait sa demande, la mère emmène la demoiselle comme pour aller à la promenade, mais la fait monter dans une chaise de poste et l'enlève au loin. Cette mère a bien agi, d'autant que, peu après, elle mariait sa fille avec un gros négociant de Bordeaux. Pourquoi raisonner avec les passionnés?

Vendredi, 2 *août*. — Je travaille. L'Empereur me donne à extraire du *Moniteur* les campagnes du Rhin. Ce n'était qu'une petite guerre de fourrageurs, menée sans plan; les attaques étaient faites de détail. Après

lîner, lecture d'*Eugénie*[1]. Coucher à 11 heures. Je reçois une table à écrire.

Samedi, 3. — Bingham et le colonel Mant viennent voir l'Empereur. Ils parlent des manœuvres des dix compagnies du bataillon anglais. Celle de chasseurs étant détachée, la neuvième est fondue dans les huit autres, qui forment quatre divisions de manœuvre. Cela n'est pas bon : le capitaine ne se bat pas avec ses soldats, ni ceux-ci avec leurs officiers.

Le gouverneur vient parler à Montholon.

Mme de Montholon me dit que plus elle voit les souverains de près, plus elle aime la République. Elle ajoute que depuis qu'on nous a ôté nos épées, nous ne devrions plus porter l'uniforme. Je lui réponds que si ce n'était pas pour faire plaisir à Sa Majesté, je ne le porterais certes pas.

L'Empereur parle de Suez et de la possibilité d'y lancer une expédition de 5000 hommes, qui, en un an, inonderait l'Égypte en coupant deux lieues de terrain, près de la mer Rouge, qui est plus haute que le Nil de quinze pieds. Grand ennui. Coucher à 10 heures.

Dimanche 4, *lundi* 5, *mardi* 6, *mercredi* 7, *jeudi* 8. — Grand ennui. Le gouverneur demande à Bertrand si Sa Majesté voudrait venir chez lui à l'occasion de la fête du prince régent. On lit *Turcaret* et *Venceslas*.

1. De Beaumarchais.

Je suis toujours de mauvaise humeur. Bertrand seul me donne des consolations : « Soyez tranquille sur l'avenir, Gourgaud. L'Empereur revient toujours au bien. Laissez agir les intrigants. Sa Majesté sait bien que vous êtes un de ses enfants. Elle vous aime, Elle rêve pour vous un riche mariage. Elle vous donnera deux ou trois cent mille francs. »

Le mardi, on a répété les grandes manœuvres qu'on exécutera le 12. On a attaqué le grand mamelon avec des succès variés. Enfin, Bingham a harangué ses soldats : « Allons, mes amis, encore un hourra, et la position est à nous. » Là-dessus, il prend son chapeau à la main, et crie : « *Hourra* », la position est enlevée. Qui est-ce qui la défendait?

Montholon est allé hier voir Bingham, et a trouvé sa femme gentille. J'ai joué aux échecs avec l'Empereur, qui m'a parlé avec douceur. Espérons : j'ai confiance en Bertrand.

Vendredi, 9. — Déjeuner dans le jardin, ensuite lecture de Castiglione. Je reprends les pièces du *Moniteur*. Le gouverneur vient, il prie Montholon d'avertir qu'il est là. Sa Majesté s'écrie : « *C'est bon, je n'ai rien à lui dire* ». Il s'en va. Promenade en calèche. Un bâtiment vient du Cap. Ferzen est dessus. Dîner. L'Empereur me fait jouer avec lui aux échecs.

Samedi, 10. — Sa Majesté déjeune seule chez Elle.

Promenade en calèche, visite de l'amiral. Promenade à pied.

Dimanche, 11. — Déjeuner dans le jardin. Lecture d'Arcole. « *Ah! quels beaux jours c'était alors pour la France!* » Las Cases s'écrie : « Ce chapitre est plus beau que l'Iliade ». Quant à moi, je vois bien qui est Achille, mais je ne conçois pas Las Cases en Homère. Le petit Las Cases dîne à table. Lecture du *Philinthe*[1]. Ennui. Coucher à 10 heures.

Lundi, 12. — Je travaille à la campagne du Rhin. Les troupes anglaises manœuvrent pendant une heure.

Mardi, 13. — L'Empereur me parle de M. de Pradt qui avait une double face. Le soir, nous lisons *Horace*. C'est un bel ouvrage. Voilà des hommes!

Mercredi, 14. — A 9 heures du matin, Sa Majesté entre dans ma chambre; je ne suis pas encore habillé. Elle me dit de venir à la chasse et promener avec Elle. Le gouverneur vient dire à Montholon que son crédit est épuisé. Le soir, nous lisons *Cinna*. Ah! que c'est beau!

15 *août* 1816. — Je prépare un bouquet pour l'envoyer à Sa Majesté de la part du roi de Rome. A 8 heures, l'Empereur entre chez moi. Je lui montre le bouquet, et il me dit : « *Bah! le roi de Rome ne pense pas plus à moi qu'à...* » (*sic*). Je sors avec Sa Majesté

1. Par Fabre d'Églantine.

et Las Cases. Promenade au jardin. Les Bertrand viennent déjeuner avec nous, ainsi que Piontkowski. On lit deux chapitres de Rivoli. L'Empereur sort en calèche avec Mme de Montholon. Lecture de *Cinna*. Coucher à 10 heures et demie.

16 *août*. — On apporte une pompe pneumatique à faire de la glace. L'amiral vient et on essaye devant lui l'instrument. On parvient à refroidir l'eau et voilà tout. Sa Majesté sort avec l'amiral, après avoir vu l'expérience, et cause longtemps avec lui. Dîner triste. Coucher à dix heures et demie..

17 *août*. — L'Empereur me demande au jardin déjeuner sous la tente : je lui lis ensuite mon travail sur la campagne de 1800, et il la suit sur la carte; il me fait les critiques les plus fondées. Montholon apporte une lettre du gouverneur qui déclare ne pouvoir dépenser plus de huit mille livres sterling par an pour Longwood, et que c'est à l'Empereur à payer le surplus. Sa Majesté dit à Montholon de traduire le mot *insulte*. Nous nous rappelons les intrigues du *Northumberland*, « *moi la chambre, toi l'écurie*[1] ». Puis, nous nous rendons chez les Montholon, où l'Empereur dicte une belle réponse à faire au gouverneur sur sa situation, le traité des Puissances, les commis-

1. N'est-ce pas une allusion au logement de Napoléon à Longwood, le lieu le plus atroce de l'île, tandis que Lowe demeurait dans la délicieuse maison de *Plantation* ?

saires. Il n'a qu'à écrire à ses amis d'Europe pour en obtenir des secours.

J'ai un tel mal de tête que je suis obligé de rentrer chez moi. Je me couche et prends médecine.

. . . .

18 *août*. — Le gouverneur vient avec l'amiral et son état-major. Il insiste pour voir Sa Majesté qui est dans le jardin. L'Empereur lui dit tout ce qu'il a sur le cœur et contre lui et sur ses vexations. Sir Hudson Lowe s'écrie : « Mais, monsieur, vous ne me connaissez pas. — *Eh! pardieu! où vous aurais-je connu? Je ne vous ai vu sur aucun champ de bataille. Vous n'étiez bon qu'à payer des assassins.* » Le gouverneur menace de ne plus envoyer de vivres. Sa Majesté reprend : « *Voyez ce camp, là, où sont des soldats. J'irai et je leur dirai :* LE PLUS ANCIEN SOLDAT DE L'EUROPE VIENT VOUS DEMANDER A MANGER LA GAMELLE AVEC VOUS, *et je partagerai leur dîner.* »

Le gouverneur est interdit : il assure qu'il n'a pas sollicité sa place, mais qu'il veut son rappel. L'Empereur l'interrompt ainsi : « *Je sais, moi qui ai gouverné le monde, quelles gens l'on prend pour remplir de semblables missions.... Ce ne sont que des hommes déshonorés qui les acceptent. Vous faites bien de demander votre retour. Cela sera bien pour vous et pour moi.* »

Sur ces mots, Sa Majesté quitte Hudson Lowe, dit honnêtement adieu à l'amiral et entre chez moi, qui suis toujours alité.

La veille, le gouverneur était allé chez Bertrand, qui l'avait à peu près envoyé promener. Je pense à la fête de ma mère.

Lundi, 19. — Je vais mieux. L'Empereur vient me voir; je lis toute la matinée. Les officiers du 53e sont indignés de la conduite du gouverneur. Ils disent que Sa Majesté a raison de penser qu'Elle peut aller au camp, qu'il n'y a pas un seul qui ne se privera de tout pour lui. Ce sont des militaires. Je dîne à la table de l'Empereur, qui me plaisante sur ma maladie. Lecture de *Tartufe*. Coucher à 10 heures.

Mardi, 20. — Sa Majesté me demande pour entendre la lecture de la lettre qu'Elle a dictée à Montholon en réponse au gouverneur :

1° Au sujet du traité du mois d'août. Si Sa Majesté s'était rendue à l'empereur de Russie, ou à celui d'Autriche ou même au roi de Prusse, le premier n'aurait pas oublié Austerlitz, le second que son empire fut remis quatre fois sur pied par la France, le troisième que l'Empereur, à Tilsitt, pouvait aisément mettre un autre souverain sur le trône.

2° Pour l'affaire d'argent, il termine en disant que si on refuse de lui envoyer des vivres, Sa Majesté ira en chercher chez les grenadiers du 53e, qui, eux, ne refuseront pas de donner l'hospitalité au premier soldat de l'Europe.

C'est bien. Las Cases dit : « sublime ». On fait quel-

ques corrections. Dîner, lecture. Sa Majesté se retire de bonne heure.

Mercredi, 21. — M. Wygniard nous est envoyé par le gouverneur, pour nous demander ce que nous voudrions ajouter à nos logements. Je réponds qu'il me semble qu'au lieu de toujours arranger des demeures provisoires il vaudrait bien mieux élever un bon bâtiment comme celui de Balcombe; mon avis sera soumis au gouverneur. Échecs, dîner, lecture de *George Dandin.* Il arrive des bâtiments du Cap. Las Cases reçoit une lettre.

Jeudi, 22. — Je travaille au plan du bâtiment désiré; le gouverneur l'approuvera, dit M. Wygniard. Un bâtiment va repartir pour l'Europe; j'écris à ma mère. Sa Majesté est indisposée et ne veut recevoir personne. Le docteur et Bertrand sont les seuls qu'elle voie. Je dîne dans ma chambre et me couche à 10 heures un peu indisposé : la dysenterie m'effraye.

Vendredi, 23. — L'Empereur me demande mon plan : nous serions bien mieux installés si on l'exécutait; mais il faut nous appliquer à ne rien coûter au gouvernement anglais.

Las Cases déclare qu'il ne demande rien, et il se plaint toujours. Il ne voudrait pas être séparé de Longwood de plus de cinquante pas.

Je joue aux échecs avec Sa Majesté. Dîner, lecture

de contes moraux. Les hommes ne devraient pas manger de viande. Coucher à 10 heures.

Samedi, 24. — Montholon vient chez moi me dire, de la part de l'Empereur, que Sa Majesté n'a pas voulu me déclarer positivement, dans la crainte de me faire de la peine, qu'Elle ne se souciait pas qu'on bâtisse davantage. Quand Wygniard vient, je lui rapporte les paroles de l'Empereur.

Sa Majesté vient ensuite chez moi, me dit que je suis bien logé, plaisante et m'emmène. Elle se promène seule avec moi dans le jardin. Suivant Elle, la lettre de Montholon fera un grand effet en Europe. J'objecte que son nom n'y est pas encore très connu. Déjeuner dans le jardin. Dîner dans ma chambre; coucher de bonne heure.

Dimanche, 25. — Je lis la lettre; tout le monde la trouve bien; il faut l'envoyer en Europe. On présente à l'Empereur M. Louis, officier du *Northumberland* et un autre officier venant de l'Ile de France.

On avait, en France, de mauvais espions. C'était la faute de Savary.

Bertrand et sa femme viennent dîner; on cause jusqu'à 11 heures sur les droits maritimes et le blocus continental. Les Américains se battaient moins pour le droit que pour l'intérêt. Tout à coup, Mme Bertrand

1. Ou, plutôt, ancien officier du *Northumberland*, où il avait le grade de lieutenant.

s'écrie : « Il est une heure et demie ! » Il en était à peine 11 et demie ; coucher.

Lundi, 26. — L'Empereur se lève à 6 heures, cause avec Las Cases et me fait, ainsi que Piontkowski, déjeuner avec lui sous la tente. Nous causons des anciens officiers d'artillerie, des fortifications, de Carnot. Je vais à la chasse et vois un chat sauvage. Le gouverneur envoie son médecin voir l'Empereur.

Mardi, 27. — Je vais au camp voir le major Fischer; il me fait des amitiés, mais parle de l'Empereur avec fort peu d'intérêt.

Sa Majesté m'entretient des espions et demande ensuite quelle sera la lecture du soir. « *La lettre, bien entendu.* » Las Cases assure gravement que ce document va mettre l'Europe en feu. L'Empereur me dit d'en faire une copie et je réponds que je ne suis pas le copiste de M. de Montholon. L'Empereur me relève en déclarant que je lui manque de respect. Je suis mal à l'aise toute la nuit.

Mercredi, 28. — Fitz-Gérald me présente un jeune officier de ses amis qui parle bien français.

Au salon, on fait des lectures de batailles. Las Cases avait bravement esquivé Quiberon.

Jeudi, 29. — On raconte en ville que l'Empereur a donné à Bertrand un coup de poignard pour n'avoir pas voulu signer la lettre. Sa Majesté en fait une nou-

velle pour déclarer qu'Elle ne veut plus recevoir personne. Elle me raconte qu'Elle en a rédigé une sur le Bill et que Bertrand ne se soucie pas non plus de la signer.

Après diner, conversation sur l'Égypte, lecture de la révolte du Caire.

Vendredi, 30. — L'Empereur me demande à 2 heures sous la tente et cause des lettres. Les officiers du camp ont été avertis de la part du gouverneur de ne plus venir à Longwood, cela contrariant Sa Majesté.

A diner, conversation sur le 13 Vendémiaire et les Parisiens; l'Empereur me dit : « *Gourgaud, vous qui dites toujours la vérité, comment avez-vous trouvé le chapitre de la révolte du Caire?* — Très bien, sire. » — Sa Majesté passe au salon, et dit à Montholon d'écrire une nouvelle réponse au gouverneur, dicte jusqu'à minuit et dit : « *S'il se fâche, Las Cases écrira, ensuite Gourgaud, ensuite moi.* »

Samedi, 31. — Je vais planter des sapins dans le parc. Sa Majesté me demande pour déjeuner sous la tente. Elle s'est levée de grand matin, s'est promenée à pied et a été chez Archambault à l'écurie. Elle paraît fatiguée et triste.

De la main de Gourgaud :

« Je n'ai pas retrouvé mes notes du 1er au 21 septembre 1816 ».

---

21 *septembre* 1816. — Slaven m'a quitté. Je lui ai délivré un bon certificat. Il aurait désiré que je lui donnasse deux dessins représentant l'Empereur.

L'amiral est venu prendre congé. Sa Majesté m'a dit après son départ : « *Il ne m'a rien appris de nouveau. Je n'ai fait que parler marine.* »

Le 22. — L'amiral met à la voile pour le Cap. Slaven est à bord : j'ai pris un autre domestique.

Le 24. — Il y a du mystère à Longwood ; le gouverneur en fait le tour.

Le 25. — Les inquiétudes continuent toujours. Montholon est dérouté. Je rencontre M. de Montchenu, qui s'en revenait du camp, me dit bonjour et me demande de mes nouvelles. Je raconte cela à l'Empereur qui, le soir, me dit d'un ton fâché. « *Eh bien, qu'est-ce que vous dites des commissaires? Ils sont venus tous les trois à la barrière.* »

Le 30. — *L'Eurydice* arrive d'Angleterre avec des gazettes. Je reçois deux lettres de ma mère.

Le 1er *octobre.* — Je reçois une nouvelle lettre de ma mère. On parle de fâcheuses mesures. Hudson Lowe vient avec tout son état-major, déclarant qu'il a besoin de voir Sa Majesté pour lui communiquer de nouvelles instructions qu'il vient de recevoir. Celle-ci fait répondre qu'Elle est indisposée.

2 *octobre.* — Las Cases nous parle du retour en

France, il voit l'Empereur aux Tuileries et débite mille folies. Sa Majesté ne sort pas. Le gouverneur fait de nouveau demander au grand maréchal quand il pourra parler à Sa Majesté.

3 *octobre.* — Nous nous promenions dans le jardin, l'Empereur, Mme de Montholon, Las Cases et moi, lorsque le docteur vint, d'un air triste, annoncer que M. Reade arrivait, de la part d'Hudson Lowe, pour communiquer les nouvelles qu'il avait reçues. Sa Majesté répond que si cet envoyé est au courant de tout, Elle le recevra. O'Meara va chercher Reade et nous restons un peu en arrière. Il fait voir des lettres de lord Bathurst et ajoute que le gouverneur montrera ses nouvelles instructions au grand maréchal, et le prie de venir, pour cela, le lendemain, à Plantation-House. Pendant ce dialogue, que nous n'entendions pas, nous étions des plus inquiets. Reade nous annonce que Piontkowski et trois autres personnes devront quitter l'île et que les restants devront signer de nouvelles déclarations.

Après son départ, l'Empereur nous répète ce qu'il vient d'apprendre. Pendant qu'il causait avec l'émissaire du gouverneur, Mme de Montholon et moi, nous nous promenions avec le docteur, qui nous assure que c'est très sérieux et qu'il n'y avait pas là de quoi rire : il avait l'air tout déconcerté.

L'Empereur enjoint à Bertrand de dire le lende-

main, que si les restrictions étaient par trop dures, on ne signerait pas les déclarations : il fallait, en tout cas, les avoir vues avant de prendre un parti. Tout le monde est triste.

Las Cases pense que la menace de s'en aller tous effrayera le gouverneur, qu'on fera alors de lui tout ce que l'on voudra : il monte la tête à l'Empereur.

Pendant la nuit, Sa Majesté dicte des instructions pour Bertrand. Ce dernier doit assurer que nous n'attendons qu'un prétexte pour nous en aller et que si les restrictions sont par trop humiliantes et rigoureuses, nous partirons. Cela retiendra Hudson Lowe, et puis nous voulons connaître les restrictions.

Le 4. — Bertrand se rend à Plantation : le gouverneur lui montre ses instructions et lui dit qu'il peut désigner les quatre personnes qui doivent partir. Il aurait bien voulu éloigner Las Cases, qui a noué des intrigues, envoyé des lettres en Angleterre, et cherché à lier partie avec le commissaire autrichien ; mais il pense que ce renvoi serait désagréable à Sa Majesté, mais à la première faute, il n'hésitera pas à faire embarquer Las Cases. Hudson Lowe ajoute qu'il doit parler à chacun de nous en particulier, en recevant sa déclaration ; s'il est outré contre Las Cases, il ne se plaint pas de la correspondance de Montholon, ni de la mienne.

Bertrand demanda si nous pouvions mettre l'Em-

pereur dans nos déclarations. Le gouverneur, sans rien répondre, semble dire « *oui.* »

Les jours suivants, nous sommes remontés, nous pensons qu'ils n'oseront pas. Las Cases débite de nouvelles folies. Nous ne signerons jamais quelque chose de déshonorant.

Le 8. — Enfin, Hudson Lowe écrit une longue lettre au grand marèchal, en lui envoyant les restrictions. Il lui mande en même temps que nous ne sommes que des sujets rebelles; alors, Las Cases commence à avoir peur d'être pendu; à diner, je me déclare content de cela; après tout, les hâbleurs ne feront plus tant les téméraires et on connaîtra les gens de cœur.

Le 14. — Finalement, nous remettons nos déclarations à Bertrand, qui les fait parvenir au gouverneur. L'Empereur cherche à me réconcilier avec Las Cases, quoique que je lui expose les raisons de ma haine contre ce dernier. Sa Majesté assure que je me forge des chimères et qu'il n'y a rien eu entre nous. J'objecte que c'est Las Cases qui est la cause de la froideur de l'Empereur envers moi; il a intrigué et même convenu d'avoir parlé à M. de Stürmer, et ce sont toutes ses bêtises qui nous valent ce qui arrive maintenant. L'Empereur est bien patient, car je m'emporte vraiment! Je dis que je signerai tout, plutôt que de m'en aller, et que je ne puis me déshonorer.

Le soir, le gouverneur envoie à Bertrand les décla-

rations en disant qu'il viendra le lendemain à Longwood, mais qu'il ne peut les recevoir, parce qu'il y a dessus : « *L'Empereur Napoléon* ».

Le 15. — Bertrand me montre une lettre que l'Empereur lui a dictée pour le gouverneur, et dans laquelle il déclare que ce serait un manque de respect envers lui, que de signer une déclaration où il n'y a pas le titre d'*Empereur*. Les officiers ne le feront pas. Je dis à Bertrand que, en ce qui me concerne, je ne crois pas manquer à Sa Majesté et que je ne saurais, sous un prétexte aussi léger, me couvrir de déshonneur, et que je signerai. Le grand maréchal va ensuite chez Las Cases et chez Montholon.

Hudson Lowe fait demander Bertrand, qui se rend d'abord chez l'Empereur, ainsi que Montholon; un instant après, ce dernier revient chez moi; l'Empereur me fait dire de ne point signer. Je réponds que, sur un sujet de cette importance, si Sa Majesté ne me fait pas l'honneur de me convaincre, je signerai.

Peu après, Las Cases vient frapper à ma porte; le gouverneur me demandant, il raconte devant Mme de Montholon qu'il a supplié ce personnage de ne pas ôter à Sa Majesté le titre d'Empereur.

Comme je sortais pour aller parler à Hudson Lowe, qui s'est installé dans la maison du grand maréchal, et étant bien résolu à signer, Bertrand me fait d'abord entrer chez l'Empereur, qui me recommande de ne pas

signer, que ce serait lui manquer gravement. Il me faut dire que si c'est une affaire politique, qu'on écrive et que nous répondrons. Montholon revient, déclarant qu'il n'a pas signé.

J'arrive enfin devant le gouverneur, qui me dit que le grand maréchal a dû me communiquer les instructions. Je réponds : « Oui monsieur, mais on pense que c'est manquer à Sa Majesté que de signer la déclaration, comme vous le voulez. Il y a six ans que je suis avec l'Empereur, je l'ai accompagné dans ses victoires, et j'ai cru de mon devoir de lui rester fidèle quand tout le monde l'abandonnait. Je n'y étais point forcé, je pouvais rester en France, et j'y aurais conservé mon grade. Je n'ai trahi personne, j'ai tout abandonné, tout sacrifié, pour faire ce que je croyais que l'honneur me prescrivait. J'ai souvent été malheureux pour Sa Majesté, mais plus sa position sera affreuse, plus mon devoir sera de tâcher de la partager. En venant à Sainte-Hélène, je savais bien que mon sort serait affreux.... On désignerait Sa Majesté sous le vocable de « Mathurin » que ce serait toujours pour moi « l'Empereur ». Les titres ne signifient rien, mais Sa Majesté considère que ce serait lui manquer que de signer les déclarations! Puis-je, après cela, le faire? Dans l'horrible situation où se trouve Sa Majesté, on ne doit faire que ce qui lui plaît, sans observations. Elle croit que ce serait lui manquer, et certes, je me garderais bien d'agir de la sorte. Elle est déjà si malheureuse!

Dites, monsieur, que feriez-vous à ma place ? Certes, je ne suis pas le mieux traité par Sa Majesté, et j'ai tout perdu pour la suivre, cela ne saurait m'empêcher d'agir en homme d'honneur, de respecter le malheur, » etc.

Le gouverneur est fort honnête pour moi, il m'assure avoir fait partir la lettre pour ma mère que je lui ai envoyée le 14.

Je retourne auprès de l'Empereur, lui rapporte mes paroles à Hudson Lowe et tous estiment que le procès est gagné. Sa Majesté sort à pied dans le parc avec moi, il pense que le gouverneur ne nous fera pas tous partir à la fois. J'ai raconté à ce dernier que l'intention de l'Empereur, en allant en Angleterre, avait été de prendre le pseudonyme de *Colonel Muiron*; qu'ici même, on en avait entretenu l'amiral Cockburn, mais que l'affaire en était restée là.

Je pense, après tout cela, que, le soir, le gouverneur écrira pour demander des détails à ce sujet. Las Cases estime que le procès est gagné, que nous ne signerons pas, et resterons : moi, je crains bien le contraire.

A 9 heures et demie du soir arrive une lettre du grand maréchal, en contenant une du gouverneur, qui annonce que nous allons partir pour le Cap et qu'il a donné l'ordre au commandant de la marine de nous embarquer. Bertrand et sa femme, seuls, resteront, vu l'état de cette dernière. Je regarde ma montre et m'écrie : « *Il n'y a plus que deux heures et*

demie pour délibérer! » Tout le monde est dans la stupeur! L'Empereur, qui lisait avant l'arrivée de la lettre, affecte le plus grand calme et reprend sa lecture qu'il interrompt bientôt par ces mots : « *On ne peut pas lire de pareilles fadaises dans de pareilles circonstances!* » La tristesse est extrême et Mme de Montholon pleure. Je romps le silence en disant que, bien convaincu que je suis de ne pas manquer à Sa Majesté en signant la déclaration, je vais la signer et la remettre à Poppleton, qui avait eu du monde à dîner et qui était gris.

Ici, dans le manuscrit de Gourgaud, se trouve la note suivante qui a trait aux jours précédents; c'est comme un souvenir qui lui revient, une parenthèse, puisque, à la fin, il écrit ce mot : « Reprenons. »

Le 8 octobre, Piontkowski va dîner chez Bertrand. Le lendemain, Poppleton lui déclare qu'il ne lui est plus permis de sortir du jardin clos de Longwood; le 12, il écrit au gouverneur pour demander la raison de cette défense. Le 13, le gouverneur le fait venir à Plantation-House et lui reproche d'avoir voulu donner des lettres à Neal.

Piontkowski s'en défend, mais après cela, la conduite de Neal semble fort plate. Il a gagné depuis trois ou quatre jours son procès contre M. Young-Husband qui, pour avoir dit que Mme Neal était de mauvaises mœurs, avait été condamné à deux cent cinquante livres sterling d'amende. Le même jour 13, j'avais

été avec Montholon chez Bertrand, lui témoigner notre désir de signer les déclarations. Las Cases nous a dénoncés à l'Empereur, comme ourdissant un complot.

Reprenons :

Le 16. — A 6 heures du matin, je vais chez Bertrand, le prévenir de tout. Il n'écrit pas au gouverneur. Poppleton va, le 16 au matin, porter nos déclarations. Il n'était que temps.

Après avoir vu le grand maréchal, je reviens à Longwood. Sa Majesté m'avait déjà fait appeler ; je la trouve au bain. Elle me parle des évènements de la veille, mais je tâche d'éluder cette conversation.

A quatre heures, l'Empereur me dicte des instructions pour Piontkowski et me parle ensuite de ma mère. Il est bien triste et fait peine à voir. Le dîner est silencieux ; on se couche à neuf heures moins un quart ; Las Cases a la queue entre les jambes. Il craint la corde.

Le 17. — Sa Majesté me dicte des notes sur les restrictions, je les écris en marge[1] ; puis, me parle de son séjour à Rochefort ; Las Cases assure que si on n'avait pas signé, on serait resté ; que personne ne partira, pas même Piontkowski.

Le 18. — Le gouverneur désigne les individus qui doivent s'embarquer avec Piontkowski. C'est Santini,

1. Ces restrictions et ces notes ont été publiées dans le 32e volume de la Correspondance.

Archambault et Rousseau. Il écrit à Bertrand qu'ils partiront le lendemain, à deux heures.

Le grand maréchal m'avertit que l'Empereur est en colère contre moi, que le commandant du schooner est arrêté; je me fâche et déclare que tout cela est le résultat des sottises et des intrigues de Las Cases, de ses promenades, de ses rendez-vous à cheval.

Bertrand écrit sous la dictée de Sa Majesté des livrets pour Piontkowski et les gens. Les parents de l'Empereur inscriront dessus les sommes qu'ils donneront. Les gens auront deux ans de gages en gratification, outre le tiers de ces gages comme pension. Piontkowski, comme indemnité, touchera un an de solde et sera employé ensuite comme chef d'escadron. L'Empereur me dit que Piontkowski doit être content. Jeu d'échecs, dîner, conversation sur le siège de Toulon, coucher à onze heures et demie.

Le 19. — Je vais dire à Bertrand, de la part de l'Empereur, qu'il ne faut pas faire de catalogue de livres à demander à Festel[1]. J'y trouve Santini. On refuse des draps et des serviettes à Piontkowski; on lui donne du vin du Cap, comme aux gens; comme eux aussi, il doit recevoir cinquante louis, dès qu'il sera en ville : il se fâche et ne veut pas de livret. Je le calme avec le grand maréchal qui était chez moi. On refuse de lui laisser emporter un des couverts de l'Empereur

1. Libraire de Londres.

et il se montre peiné de ne pouvoir saluer Sa Majesté avant son départ. Nous partons à deux heures. Mme Bertrand a été bien bonne, elle offre une chaîne à Piontkowski comme souvenir; mais moi, de mon côté, je lui avais donné ma boîte à thé.

Piontkowski marquant le plus grand chagrin de nous quitter, j'engage le grand maréchal à lui délivrer une lettre honorable, ce qu'il fait en ces termes :

« *Mon cher Piontkowski, l'attachement que vous avez montré à Sa Majesté en venant la servir à l'île d'Elbe et la servant comme soldat, puisqu'il n'y avait pas de place d'officier, et en venant la joindre à l'île de Sainte-Hélène, vous mérite la protection des parents et amis de l'Empereur.* »

Cette lettre remonte un peu le pauvre Polonais; nous le reconduisons jusqu'au signal d'Alarm-House; nous l'embrassons et lui faisons nos adieux. Il est deux heures et demie. Les gens étaient déjà en ville[1].

1. Partaient avec Piontowski : Rousseau, l'argentier qui n'avait plus rien à faire, l'argenterie ayant été vendue; Archambault jeune et Santini; celui-ci par vendetta, voulait tuer H. Lowe et, pour ce motif, il fut désigné par Napoléon lui-même comme un des partants. L'Empereur connaissait tout son dévouement. Jean Noel Santini, né à Lama en 1790, fit toutes les campagnes de 1804 à 1812 aux tirailleurs corses; il devint Estafette du quartier général et huissier de l'Empereur, alla à l'île d'Elbe et finit ses jours comme gardien du tombeau de l'Empereur. Il a laissé des *Souvenirs* qu'il vendait lui-même aux visiteurs des Invalides. Arrivé à Londres, Santini y vit lord Holland et publia un appel aux Anglais où il retraçait toutes les souffrances de Napoléon. Il fit imprimer aussi cette protestation du 18 août 1816, dictée par Napoléon, sous forme de lettre de Montholon à H. Lowe. Cette lettre qui est en manuscrit dans les papiers de Gourgaud est donnée intégralement dans les *Souvenirs* de Santini, de la page 58 à la page 66. — Santini quitta Londres, alla voir à

Bertrand me semble tout drôle; sa femme se plaint d'affreux propos que Las Cases aurait tenus sur elle, en calèche.

Je retourne à Longwood avant le dîner, Sa Majesté me dit : « *Eh bien! ils sont contents? Ils ont des livrets superbes!* » J'objecte que Piontkowski est fort désolé de n'avoir pas vu l'Empereur. Il me répond : « *J'étais indisposé et puis, cela m'aurait fait trop de peine!* » Dîner. Sa Majesté plaisante Archambault[1]. Piontkowski a mis à la voile à quatre heures et demie.

On place ce jour-là de nouveaux factionnaires; on barre le chemin du camp.

Le 20. — Bertrand et sa femme viennent habiter leur nouvelle maison. Je rencontre le commissaire autrichien et le botaniste[2]. Ce dernier me dit bonjour. Ils rencontrent Bertrand et sa femme, mais ne les saluent pas. Ceux-ci dînent avec nous; l'Empereur est maussade.

Carlsruhe la princesse Stéphanie et, à Munich, le prince Eugène. Il y fut arrêté quelques jours. Continuant sa route sur l'Italie, il fut incarcéré à Mantoue et interné à Brünn. Il fut mis en liberté après la mort de l'Empereur qui lui laissa 25 000 francs par son testament.

1. Aîné, puisque son frère venait de partir.

2. Philippe Welle, jardinier de la cour d'Autriche, voyageant par ordre de l'Empereur d'Autriche, avec mission de rapporter des échantillons de la flore de Sainte-Hélène. Il était arrivé sur l'*Oronte* avec les commissaires. Welle avait reçu de M. Boos, directeur des jardins impériaux et de la mère de Marchand, qui était attachée au roi de Rome, une mèche de cheveux de Napoléon II et il remit cette commission à Marchand dans les premiers temps de son séjour à Sainte-Hélène. On conçoit la colère d'H. Lowe, non-seulement contre Welle, mais contre Stürmer et même contre la cour d'Autriche qu'il accusait de complicité.

Le 21. — Je ne vois Sa Majesté qu'à dîner.

Le 22. — Fitz-Gérald, qui est de garde, déjeune avec Montholon et moi; nous allons ensuite faire la visite des factionnaires. Bertrand avait eu la visite du capitaine de l'*Horatius*, M. Dillon, parent de sa femme.

A dîner, la conversation roule sur Pichegru.

Le 23. — Je travaille avec l'Empereur, de 2 à 6 heures, sur la neutralité maritime, chapitre VI. Après dîner, lecture de la tragédie de *Médée* de Longepierre. Je dis que Médée a raison, qu'elle se venge d'un ingrat pour qui elle avait tout sacrifié, tout abandonné; Sa Majesté s'écrie : « *Ah! monsieur Gourgaud est pour Médée!* »

Le 24. — L'Empereur, indisposé, ne reçoit pas et dîne chez lui.

Le 25. — Sa Majesté me fait venir pour vérifier le poids de l'argenterie. Nous visitons la nouvelle demeure de Bertrand, qui a l'air d'une prison; cependant, l'Empereur paraît regretter qu'on ne nous ait pas bâti de maison à nous aussi. « *Ils dépensent bien de l'argent à faire des folies! Je serais moins en vue des factionnaires, s'il y avait une autre maison en pendant à celle de Bertrand.* »

Je demande mes meubles à Darling[1]. Il me répond

1. Tapissier chargé de l'ameublement de Longwood. Il remplaça Balcombe dans les fonctions de fournisseur. Il fut chargé, en 1821, des travaux du tombeau et vivait encore, à Sainte-Hélène, lors de l'expédition de 1840. Il s'était

que le général Las Cases... (je l'interromps... ce n'est pas un général; il continue : que l'amiral Las Cases...). C'est trop fort et je dis au grand-maréchal : « Vous voyez que la ligne courbe est le plus court chemin. J'ai demandé des meubles et ne les obtiens pas. Las Cases avait déclaré hautement n'en vouloir point; sous main, il les sollicite et on les lui donne. Sa Majesté m'a parlé d'un lit pareil au sien. Il faut que cet homme ait reçu de nouveaux ordres de ne pas donner de meubles. » Nous lisons *Médée* d'Eurypide.

Le 26. — Le gouverneur fait le tour des salles, passe devant le jardin de Bertrand sous ses fenêtres, sans descendre pour voir la maison. Nous remarquons des mouvements d'officiers qui viennent au galop parler à Poppleton. L'Empereur a une fluxion, et Mme Bertrand, la colique.

Dimanche, 27. — Je fais des recherches sur la guerre d'Amérique. L'Empereur me demande quel temps il fait; il n'est pas habillé et lit sur son canapé : je reste avec lui jusqu'à 4 heures, où je monte à cheval pour faire le tour du camp. Je rencontre Fitz-Gérald et Harrisson, puis le petit Emmanuel[1] que nous conduisons jusqu'à l'Alarm-House. Fitz-Gérald me demande si l'Empereur a des fonds en Angleterre;

rendu acquéreur de bien des souvenirs au moment de la mort de Napoléon et il assista à l'exhumation de 1840.

1. De Las Cases.

je lui réponds que je n'en sais rien. Rentré à Longwood, je vais montrer la lanterne magique aux enfants de Bertrand, lequel, ainsi que sa femme, dîne avec nous. Nous ne nous mettons à table qu'à 8 heures et demie. L'Empereur, avant le dîner, étant en grande conférence avec Las Cases, reste chez lui, se plaignant toujours de sa fluxion. Après dîner, Sa Majesté nous fait entrer; Elle est couchée, lit tard, parle de sa fluxion et m'adresse plusieurs fois la parole. Las Cases ne dit rien. Coucher à 11 heures.

Lundi, 28. — Je travaille chez moi jusqu'à une heure. L'Empereur me demande, n'est pas habillé, est couché sur son canapé, où il lit les mémoires de Miot de Mélito. Il me parle de M. de Noailles et me fait lire sa lettre au Roi. Bertrand a l'air triste et préoccupé ; sa femme me raconte que les Montholon sont aux abois, l'Empereur voulant qu'Esther[1] parte demain; ils ont dû emprunter 20 livres sterling pour payer cette fille et disent qu'ils ont offert à Sa Majesté de lui prêter 80 000 francs; mais c'est une comédie, car cet argent appartient à l'Empereur.

Mardi, 29. — Je reste avec Sa Majesté de 2 à 4 heures. Nous lisons le dictionnaire historique : l'article de la Reine, celui de Robespierre. Sa Majesté est toujours indisposée et dîne chez Elle. Esther s'en va.

1. Voir une note antérieure sur cette amie de Marchand.

Mercredi, 30. — Montholon, sa femme et Las Cases vont chez Bingham. Je vais chez l'Empereur de deux à quatre heures. Nous lisons dans le dictionnaire historique les articles de Barbaroux, de Corday, (le duc d'Enghien n'y est pas), Pichegru : « *Voyez les méchants, ils disent qu'on l'a trouvé mort dans son lit.* » Sa Majesté me traite avec douceur, me dit de monter à cheval, qu'il faut que nous sortions tous, que nous voyions du monde. Puis, Elle dîne chez Elle, nous demande après son repas, me fait lui lire Robinson, puis renvoie tout le monde, sauf moi, qu'Elle garde jusqu'à 10 heures et demie.

Jeudi, 31. — J'écris deux lignes à ma mère par le brick qui transporte le fils de lord Sommerset. Je travaille à la guerre d'Amérique. Bertrand assiste au déjeuner de Sa Majesté, qui me demande à trois heures. Elle est bien triste, souffrante et abattue; Elle a des boutons aux lèvres. Je lui dis qu'Elle aussi devrait se promener et prendre l'air; Elle suit mon conseil, se rase, s'habille, fait un tour de promenade à pied, monte en calèche avec Mme de Montholon et Las Cases, puis rentre après, triste, souffrante, dîne chez Elle.

Vendredi, 1er *novembre*. — Je vais au camp : le major Ferzen me dit que les troupes feront la petite guerre le lendemain. Las Cases n'est donc pas militaire? Pourquoi ne peut-on pas venir nous voir? Rentré à Longwood, je trouve Fitz-Gérald au corps de

garde. On l'a grondé pour avoir parlé à Mme Bertrand, un jour où il était de garde. Sa Majesté dîne chez Elle. Après dîner, me demande, cause campagnes. Je lui fais la lecture, mais je me sens mal à mon aise.

Samedi, 2 *novembre*. — Je monte à cheval, le matin, pour assister à la petite guerre. Sa Majesté, triste et souffrante, ne demande personne et reste chez Elle.

Dimanche, 3 *novembre*. — Je demeure longtemps chez les Balcombe, qui dînent à Longwood. Sa Majesté ne fait appeler personne et ne sort pas de chez Elle.

Lundi, 4 *novembre*. — Je prends médecine. Fitz-Gérald, de garde, me dit bonjour et entre chez moi. L'Empereur me demande mais ne dîne pas à table.

Mardi, 5 *novembre*. — Bertrand, attendant le gouverneur, fait nettoyer sa maison. Sa femme a mis pour l'occasion une robe rayée. Il me fait monter dans sa chambre et me raconte qu'Hudson Lowe a demandé à voir l'Empereur; à l'arrivée du gouverneur, le grand maréchal descend et je m'en vais. Bertrand se rend ensuite chez Sa Majesté et m'y fait bientôt entrer. L'Empereur, triste, maussade, dîne chez lui. Las Cases est tout déconfit. Je remets à M. Wygniard une demande de meubles.

Mercredi, 6. — Sa Majesté me fait faire la lecture, me dicte sur le chapitre VI et dîne chez Elle.

Jeudi, 7. — Mme Bertrand assure que Las Cases

a quatre domestiques pour lui tout seul; que les Montholon ne sont pas en faveur. Son mari et elle ferment tout à clef de peur d'être volés. Je n'ai pas cette crainte.

Vendredi, 8. — Bertrand remet à l'Empereur une relation qu'il lui a dictée. Suivant le grand maréchal, il nous faudrait rester tranquilles, et ne plus écrire à sir Hudson Lowe. C'est bien mon avis, car nos démarches ne servent qu'à aggraver notre position, mais Las Cases pousse toujours Sa Majesté, à qui il fait bien du tort. L'Empereur a recommandé à Bertrand de se promener en calèche avec sa femme. Sa Majesté me demande à deux heures, s'habille et travaille avec moi sur le chapitre VI jusqu'à 7 heures. Je lis des sornettes, des discours flatteurs qui sont dans l'ancien *Moniteur* : cela impatiente l'Empereur qui s'écrie : « *Aux faits!* »

Rentré au salon, il joue aux échecs, se trouve mieux, dîne avec nous à table. Nous lisons ensuite l'*Œdipe* de Sophocle. Coucher à 10 heures et demie.

Samedi, 9. — Sa Majesté est très gaie à dîner, parle des impératrices Joséphine et Marie-Louise, qui avaient deux caractères bien différents. Cette dernière était l'insouciance même. Eugène et Hortense ne tenaient pas de leur mère.

Dimanche, 10. — L'Empereur n'a vu que Bertrand et dîne chez lui.

Lundi, 11. — A 11 heures, Sa Majesté me fait demander au salon avec mon travail, le lit et reste plus d'une heure sans parler. Je me livre à une besogne ennuyeuse sur les Neutres. A dîner, l'Empereur est de bonne humeur et parle de ses premières années. « *Dumouriez a fait un mouvement fort téméraire en se plaçant au milieu de l'armée prussienne. Je suis l'homme de guerre le plus audacieux qu'il y ait, eh bien! je n'aurais pas osé une telle manœuvre! Il est vrai qu'il avait des troupes meilleures pour se battre que pour manœuvrer : c'étaient de nouvelles levées. Tous les Français sont braves au feu, mais un rien met en fuite des troupes non aguerries. Dumouriez aura dit : « Le vin est « tiré, il faut le boire. » « Je veux écrire cette campagne.* » Nous conversons sur le siège de Toulon, Gassendi, Lariboisière : « *C'étaient de braves gens.* » L'Empereur, le matin, est sorti un instant, mais rentré de suite.

Mardi, 12. — Sa Majesté sort à pied à 8 heures avec le grand maréchal, se promène dans le parc, rentre sous la tente et y reste jusqu'à une heure et demie. Puis Elle dicte à Montholon sur le nombre des travailleurs nécessaires à une batterie, se met au bain et me demande des renseignements sur les fortifications. On annonce O'Meara : pendant sa visite, je vais à la bibliothèque et lis Vauban.

L'Empereur a aussi dicté à Bertrand sur les fortifications, regrette de n'avoir pas fortifié Charleroi.

Suivant moi, cela n'aurait servi à rien, tant la déroute était prononcée.

Sa Majesté mange chez Elle; Mme de Montholon, indisposée, ne vient pas dîner avec nous. Montholon est convaincu que Las Cases partira bientôt, ensuite ce sera son tour, à lui, Montholon. Le gouverneur envoie à Las Cases un domestique à la place de celui qu'il veut faire partir.

Mercredi, 13. — Bertrand vient me demander des ouvrages de fortifications. Pour moi, les meilleures fortifications de campagne sont les bons soldats, car les camps retranchés sont souvent forcés; il se fâche tout rouge. Je lui répète que je suis dans le plus grand dénuement.

Le Docteur nous fait savoir qu'il y a des courses à pied au camp; M. Macougney a parié de ramasser cent pierres, éloignées chacune d'un yard, et de les poser toutes dans un panier, en trente-six minutes. J'observe que le panier étant au milieu, c'est un grand avantage : je fais le calcul et trouve que c'est moitié moins de chemin à faire.

Au camp, Fitz-Gérald et Harrisson me font mille politesses, ainsi que Ferzen. A 7 heures et demie, je rentre au salon; Sa Majesté joue aux échecs, parle fortifications, Guibert, etc. Coucher à 10 heures.

Jeudi, 14 *novembre*. — J'ai aujourd'hui même trente-trois ans! L'Empereur me fait démonter son

lit de fer et me demande combien cela peut peser. Quel est le diamètre des baguettes de fer? Il me les fait peser, puis me dicte sur les moyens d'empêcher la cavalerie d'enfoncer l'infanterie et d'enlever les pièces : il veut qu'on établisse en avant une chaîne de baguettes de fer.

Ferzen me fait demander combien de temps on emploierait pour ramasser quatre cents pierres en mettant le panier au milieu. Il faut, d'après moi, parcourir 84 400 yards. Macougney avait parié vingt livres sterling. En apprenant cela, il paye sans essayer. L'Empereur est bien portant. Lecture des tragédies d'Eschyle, après dîner.

CHAPITRE VI

Comment Napoléon n'aurait pu entraver la Révolution. — Ce qu'il pensait de Necker. — Sur *Mithridate*, *Bajazet* et *Iphigénie*. — Vues militaires de l'Empereur. — De l'artillerie de campagne. — De l'utilisation des mulets militaires. —Las Cases expulsé de Longwood. — L'Empereur voudrait que Paris soit fortifié. — Opinions de Napoléon sur Bessières, Murat, Ney, Lefebvre, Cambacérès, Lebrun, Portal, Corvisart. — Des faiblesses de Berthier. — Mlle Mars, Mme Grassini. — Circonstances qui accompagnent le départ de Las Cases. — L'affaire des papiers. — L'Empereur signale les inconvénients du régime parlementaire. — Le duc d'Orléans roi après Varennes. — Des massacres de Septembre. — Indulgence de Napoléon pour Danton. — La vieille noblesse à la cour impériale. — Premières scènes entre Napoléon et Gourgaud. — Souvenirs de la campagne d'Égypte. — Adieux de Las Cases et de Gourgaud. — Réconciliation. — Embarquement de Las Cases. — Aventures de deux Minimes de Brienne. — Le 13 Vendémiaire.

Vendredi, 15. — L'Empereur cause manœuvres et pense que le second rang de l'infanterie devrait avoir des fusils plus longs que ceux du premier : la baïonnette actuelle est trop courte. Le troisième rang devrait porter des galoches de six pouces de haut. Il me fait nombre de questions sur les armes à feu. A dîner, Mme de Montholon nous raconte que le commissaire russe va partir pour l'Europe et que Montchenu désire nous voir. Au salon, lecture de Racine; coucher à 10 heures.

Samedi, 16. — Montchenu m'apporte 500 francs[1]. L'Empereur me parle d'armes anciennes et estime que, dans l'infanterie, le premier rang devrait s'enterrer de quelques pouces, et le troisième, composé des hommes les plus grands, monter sur des galoches. Les soldats devraient porter chacun un pieu ferré. En Égypte, dans les premiers temps, les fantassins français en étaient munis : c'est un grand avantage contre la cavalerie et les surprises. J'objecte que Gaivenot parle du temps nécessaire pour se retrancher. Je prends l'ouvrage, l'Empereur en lit pendant deux heures, en déclarant qu'il n'y a pas de si mauvais livre où on ne trouve quelque chose à apprendre.

J'engage Sa Majesté à prendre l'air : il est quatre heures. Le drapeau est placé à Cottage Alarm. Nous allons dans ce parc, ensuite chez Bertrand, où Sa Majesté se repose.

Montholon nous raconte que l'on va ôter le domestique de Las Cases : « Celui-ci n'est cependant, pas tant à plaindre ; Gentili passe à son service. Le premier valet de pied de l'Empereur videra le pot de ce jésuite. »

A 7 heures et demie, au salon, arrive le fils Las Cases, disant que son père est malade. Sa Majesté prend un grand intérêt à ce pauvre homme. On dîne. L'Empereur envoie savoir des nouvelles de ce pauvre Las Cases. Ali revient en déclarant qu' « il est couché mais espère manger un potage et un bon poulet. »

1. Que la famille de Gourgaud lui faisait passer par cette voie.

Montholon s'écrie : « Ah! le pauvre homme. » Ce à quoi Sa Majesté ne répond rien. Après dîner, Elle envoie le petit tenir compagnie au vieux, puis parle encore de son cher Las Cases. « *Ce sont sûrement les tracasseries du gouverneur qui le rendent malade.* » J'objecte que j'ai autrement souffert que M. de Las Cases quand on m'a pris mon domestique et que j'ai été trois jours sans personne pour me servir.

L'Empereur parle de la Révolution. « *Au 14 juillet, je ne l'aurais pas arrêtée; le roi avait de l'esprit, mais manquait de vigueur; c'est comme mon frère Joseph, il se plaignait de Belliard*[1]. *J'en parlai à ce dernier, qui répondit :* « C'EST VRAI, SIRE, JE COMMANDAIS. IL ME « FALLAIT TOUS LES JOURS DONNER DES ORDRES, « PRENDRE DES MESURES, ET LE ROI JOSEPH N'Y SON- « GEAIT QUE TOUS LES MOIS ! »

Sa Majesté continue : « *C'est comme un général d'armée, qui doit, le soir d'une bataille, donner des ordres pour le lendemain, sans cela chacun ne fait que ce qu'on lui ordonne, et il n'y a pas d'ordre; tout n'est que confusion!* »

Le docteur est allé en ville pour savoir les nouvelles apportées par le *Diamant*, venu du Cap : le bruit court que Cockburn a eu une entrevue de trois heures avec le prince régent. Il est arrivé un commissaire de police à Sainte-Hélène.

1 Général qui fut gouverneur de Madrid et avait un frère, général aussi, amputé et commandant la succursale des Invalides d'Avignon.

Dimanche, 17. — L'Empereur parle de M. Necker : « *C'était un homme d'esprit. M. de Calonne était soutenu par les roués et Necker par les honnêtes gens, mais c'est M. Necker qui a le plus contribué à la révolution. Il n'était pas noble et, dès lors, humilié par eux, il ne pouvait être de leur parti.* » Le domestique de Las Cases part et Gentili passe laquais.

Lundi, 18. — Bertrand m'assure que j'ai tort d'être mal avec Las Cases et veut me prouver qu'étant chambellan, il doit avoir le pas sur moi. Je combats cette prétention avec de justes raisons : j'étais le premier officier d'ordonnance de Sa Majesté, je ne recevais d'ordre que de l'Empereur, je pouvais entrer à toute heure dans son cabinet, ce que personne n'avait le droit de faire. J'avais les entrées et un logement dans tous les palais. J'étais de tous les voyages impériaux. J'avais ma table au château, et 32 000 francs d'appointements et émoluments. Dans aucun cas, moi, militaire, je ne céderai le pas à un chambellan, qui n'est, réellement, qu'un valet titré.

Sa Majesté me fait demander, je la trouve avec Montholon. Elle me demande comment je vais et fait tomber la conversation sur Las Cases. Elle cherche à nous prouver que c'est un homme du plus grand mérite, un petit Talleyrand, et que ce qui nous indispose contre lui est une jalousie déplacée. Il est vrai qu'il se donne des ridicules, comme de mettre sa

généalogie aussitôt après celle de la maison de Bourbon, mais il amuse l'Empereur; et, connaissant bien l'Angleterre, il l'instruit de ce qui concerne ce pays, où nous irons vivre un jour. En conséquence, il m'engage à me lier avec lui, m'assurant qu'il me parle comme un père le ferait à son fils. Ce à quoi je réponds que M. de Las Cases a le caractère trop jésuite pour que je me lie jamais avec lui; il a voulu me mettre en avant pour me compromettre, tandis que lui-même, de son côté, agissait sourdement. Sa Majesté se fâche et me déclare que je me forge toujours des chimères; Elle me donne sa parole impériale que Las Cases n'a pas fait ce dont on l'accuse. C'est donc l'air d'importance et de mystère que se donne Las Cases qui nous a amenés à avoir cette opinion.

Sa Majesté m'assure que si Elle m'a distingué, c'est qu'Elle me savait actif et brave, que je voyais juste sur le champ de bataille et que je lui étais utile pour l'artillerie; mais, pour le caractère, je suis moins qu'un enfant.

Alors, je somme Montholon de dire s'il ne pense pas comme moi; il me répond que oui, qu'il a été ministre[1], qu'il est général, chambellan, qu'il a servi son pays dix-sept ans, et que, jamais, sous aucun prétexte, il ne cédera le pas à Las Cases : il est militaire d'ailleurs et leurs naissances s'égalent.

1. Plénipotentiaire.

L'Empereur reprend : « *Si vous êtes chambellan plus ancien, c'est différent.* » Puis il reproche à Montholon de me monter la tête, ajoute que j'ai l'âme bien sûre, que je suis un brave et digne garçon, que j'ai reçu une excellente éducation, mais qu'*ON* me monte la tête.

Par moments, Sa Majesté semble s'impatienter, crie que je lui fais toujours des scènes, que je veux passer aussi avant Montholon, dont je suis jaloux.

J'objecte à cela que je suis d'accord avec Montholon et que rien ne saurait me brouiller avec lui : mon espoir est que je suis certain que Sa Majesté ne pense pas les duretés dont elle nous écrase.

L'Empereur termine en déclarant qu'après Bertrand et Las Cases vient Mme de Montholon, mais que Montholon et moi sommes deux enfants qui ne comptons que pour un. Selon moi, par calcul, il faudrait mettre le petit-fils avant moi, puisqu'à trente-trois ans d'âge et après dix-sept ans de services, je suis traité d'enfant.

Après cette conversation, l'Empereur travaille avec moi, quatre heures, sur le chapitre VI. Puis, à 7 heures, je passe chez Bertrand, à qui je raconte tout. A sept heures et demie, au salon, je trouve Mme de Montholon en larmes. Sa Majesté me dit qu'elle est en guerre avec Elle à cause des histoires de ce matin ; ce à quoi je réponds que j'ai été traité bien durement, mais que j'ai été habitué à être un vrai souffre-douleurs. Avant mon arrivée, l'Empereur avait assuré à

Mme de Montholon qu'il ne pensait pas un mot des paroles désagréables qu'il nous avait adressées, et Las Cases est présent! Je passe avant lui pour aller dîner; Sa Majesté est très aimable avec nous, mais pas avec Las Cases : Elle cause beaucoup. Coucher à 10 heures.

Mardi, 19. — Je me purge, car je suis malade de la scène de la veille. Bertrand et Montholon viennent me voir, celui-ci me dit que, plutôt que de céder sa place à Las Cases, il quitterait Sainte-Hélène. Je dîne chez moi, Las Cases chez lui, Sa Majesté chez Elle; les Montholon sont seuls à table; après dîner l'Empereur les fait entrer.

Mercredi, 20. — Le matin, je travaille au chapitre VI. L'Empereur me fait demander vers 3 heures; je lui dis que j'ài été malade, il paraît étonné et s'écrie : « *Ah! bien, à demain le travail!* » Le soir, Sa Majesté demande à Montholon des nouvelles de la ville. L'aide de camp de Montchenu[1] s'est cassé la cuisse. On parle des spectacles et des dîners qui se donnent en ville, on essaye des vins achetés par Montholon. Lecture de *Vert-vert* et coucher à 10 heures et demie.

Jeudi, 21. — Je suis assailli par des idées noires; ne sors pas. L'Empereur me demande de mes nouvelles; je boude un peu Le dîner est triste. Coucher à 10 heures.

1. M. de Gors ou de Gorse.

Vendredi, 22. — Mme Bertrand est indisposée, couchée et triste. Je rencontre les officiers du camp et leur demande si je puis aller chez Miss Mason. Après quelques hésitations, que l'on me semble craindre d'avouer, on me dit *non*; je réponds que je sais bien que cela ne dépend pas de ces messieurs et que je leur demande seulement quels sont leurs ordres au sujet de nos limites.

Ferzen me dit qu'il est allé la veille au spectacle en ville; c'était fort joli, et il y avait beaucoup de monde; on a fait 120 livres sterling de recettes.

L'Empereur me parle de la guerre d'Amérique, de la campagne de 1792 qu'il a l'envie d'écrire, de Waterloo sur lequel il veut encore travailler. Il a dicté un jour à Las Cases une description de l'Italie, neuve et classique. Ni Villars, ni Vendôme ne connaissaient l'Italie. Passés au salon, nous y jouons trois parties d'échecs. Après dîner, lecture de *Mithridate*; l'amour paraît déplacé dans sa bouche. *Bajazet* était un niais et *Iphigénie* trop résignée. L'amiral Malcolm est arrivé du Cap.

Samedi, 23. — L'Empereur me parle de ses vues d'organisation militaire. Il veut trois rangs dans l'infanterie: au premier, les hommes les plus petits, armés de fusils de dragons; le second, d'hommes de moyenne taille, portant des fusils modèle 1777; le troisième, des plus grands soldats, à qui on compléterait à tous cinq pieds six pouces, au moyen de gaio-

ches de liège ; ils seraient munis de fusils de quarante-six pouces de canon. Je fais en vain des objections pour les trois différentes armes et sur la difficulté de se servir d'un fusil aussi long pour l'équilibre, la baguette, etc.

Sa Majesté ne veut pas d'administration, ni d'écrivains : chaque bataillon doit être organisé pour agir isolément, posséder ses tambours, ses chirurgiens, sa musique, ses ouvriers. Il s'administre lui-même et correspond avec un intendant à l'intérieur, lequel veillerait à seize bataillons. Les cuirassiers, les hussards seraient administrés par leur colonel-général. Chaque bataillon comprendrait six compagnies, dont une de grenadiers et une de voltigeurs. En entrant en campagne, deux bataillons, chacun de neuf cents hommes, en formeraient trois de quatre compagnies seulement; au milieu de la campagne, un des trois serait fondu dans les autres et tiendrait au complet deux bataillons de 540 hommes chacun. Que deviendraient les cadres? Ils iraient au devant des recrues. Qui les amènerait? qui les instruirait? Si un régiment de trois bataillons est déjà difficile à administrer, combien sera pénible la gestion de seize bataillons! « *Je veux que ce soit comme les compagnies d'artillerie*; *le colonel serait alors comme le général de brigade*, *le chef de bataillon comme le colonel.* » J'objecte qu'alors il n'y aura pas d'esprit de corps, que les hommes seront, dans ce système, considérés comme des chiffres.

Selon l'Empereur, il n'y aura pas d'indemnité de campagne, ni de fourrage. Les appointements seront fixes pour chaque grade. On possédera des moulins à bras par compagnie et des morceaux de tôle pour faire cuire des galettes : pas de pain; les troupes seront nourries en paix comme en guerre. On créera des compagnies de guides ou d'ordonnances pour le service des état-majors. A l'intérieur, pas de commissaires des guerres; les sous-préfets peuvent les remplacer. Le ministre de la guerre n'aurait à correspondre qu'avec vingt-cinq intendants ou colonels-généraux, de là une grande diminution d'appointements.... L'Empereur se fâche contre moi; je me tais. Coucher à minuit et demi. Le matin, Sa Majesté était restée une demi-heure chez Mme Bertrand; ensuite Elle s'était promenée avec nous dans les jardins, se plaignant du vent et du temps.

Dimanche, 24. — L'amiral a vu Piontkowski au Cap, où il a été débarqué : il s'est fâché avec le gouverneur et a fait des contes sur Longwood. Nous recevons des gazettes jusqu'au 20 août. M. et Mme Bertrand dînent avec nous. Sa Majesté parle fortifications et ensuite se fait apporter une galette de quatre onces de farine faite par le cuisinier, et quatre onces de riz. Elle dit de garder cela pour le lendemain; le riz est la nourriture qui convient le mieux aux militaires; quelques mulets peuvent en porter pour quinze jours, assez pour tout un bataillon. L'artillerie marcherait mieux

sans caissons, des mulets de bât les remplaceraient avantageusement; chaque bataillon aurait deux mulets dont chacun porterait 2500 cartouches.

L'Empereur lit Gassendi. Les pièces de 24 courtes sont bonnes; à la guerre, il y a tant de cas différents. « *Je veux des pièces de* 12 *dans les montagnes. Eh bien! Gassendi blâme cela!* — Oui, sire, mais la difficulté du transport de ces pièces et des munitions retardera la marche des troupes. — *Si j'avais eu du* 24 *court en Égypte, j'aurais pris Acre.* — Il me semble, Sire, qu,un corps comme l'artillerie doit être organisé ainsi que l'enseigne la plus grande partie des circonstances de la guerre, et non pour quelques exceptions. C'est au général en chef à faire ce qu'il veut.... » Ces dames Montholon et Bertrand ne s'amusent pas plus qu'il ne faut. Coucher à 11 heures et demie.

Lundi, 25. — Fitz-Gérald, qui était de garde, devait déjeuner ce jour-là avec moi; à 11 heures, il n'était pas arrivé. Je l'envoie chercher au corps de garde une première, puis une deuxième fois; j'invite Montholon à déjeuner avec nous. Enfin Fitz-Gérald arrive, mais il a l'air inquiet et préoccupé. Au milieu du déjeuner, il demande la permission de sortir pour quelques instants et rentre bientôt après en racontant que deux officiers le demandent au corps de garde : il profite de ce prétexte et s'en va en me priant de venir lui parler dans la journée. Peu après, je rencontre l'amiral Malcolm, qui me raconte qu'au Cap, Piontkowski se

fait passer pour un ami de l'Empereur et raconte des histoires fort bêtes. A son arrivée, il a écrit au gouverneur dans les termes les moins respectueux, déclarant qu'il était malade et voulait être débarqué sur l'heure. Malcolm lui fit dire que le meilleur conseil à lui donner était de rester tranquille et de ne pas inventer tant d'histoires. L'amiral me prie de demander à Sa Majesté si Elle veut le recevoir. Je vais en parler à Ali. Ali entre; l'Empereur le bourre et il ressort aussitôt. Je vais dans la bibliothèque, ne sachant que répondre à l'amiral. Marchand survient et Ali lui raconte ce dont je l'avais chargé. L'Empereur fait demander Montholon; alors, moi, de mauvaise humeur, craignant de rencontrer l'amiral, à qui je n'aurais su que dire, je passe par la fenêtre de la bibliothèque et me réfugie chez Bertrand. Au bout de quelque temps, l'amiral y vient et annonce qu'il avait vu Sa Majesté. Peu après, celle-ci me fait appeler, me demande ce que l'amiral m'a dit de Piontkowski et est fâchée que Bertrand lui ait donné un certificat. Nous mangeons des oranges et parlons du Cap, de la conversation de l'amiral. A 4 heures et demie, Sa Majesté rentre chez Elle avec Las Cases, et je rentre dans ma chambre. Bientôt après, par ma fenêtre, je vois passer M. Reade, M. Poppleton, un monsieur en habit bourgeois, deux ordonnances; ils se dirigent vers Las Cases; leur visite m'effraye. Au bout de quelques instants, je les vois sortir avec Las Cases qui

parle assez vivement : je cours vite chez Montholon, pour lui annoncer ce qui se passe. Un grand officier est devant ma porte. Montholon se promène au jardin avec sa femme; mais, au moment où je vais à lui, je vois M. Gorrequer qui l'accoste; j'annonce à sa femme ce qui vient de se passer et lui conseille d'entrer chez Las Cases pour voir son fils Emmanuel. Moi, je cours chez Bertrand; il est chez Sa Majesté. Montholon nous apprend que M. Reade a fait demander M. de Las Cases pendant qu'il était avec l'Empereur, et, qu'entrant avec le commissaire de police, ils avaient saisi ses papiers et l'avaient emmené comme coupable de séduction et d'avoir violé les dispositions du bill, en confiant à l'esclave James des lettres à faire passer en cachette. Sa Majesté nous voit dans le jardin, nous appelle et nous raconte que l'on a saisi des lettres sur le domestique de Las Cases et que cet homme devait les faire passer en Europe. L'Empereur n'a pas l'air trop triste et joue avec les billes du billard. Il enjoint à Bertrand d'aller chez le gouverneur pour réclamer Las Cases. Le grand maréchal n'a pas l'air de bonne humeur, les Montholon étouffent leur joie, je suis le seul qui paraisse abattu.

Bertrand sort, je cours après lui et le prie d'assurer Las Cases que, quoique son ennemi, j'étais bien affecté du malheur qu'il éprouvait. Le grand maréchal s'écria alors : « Ah! j'ai au cœur bien d'autres inquiétudes que celles que me cause Las Cases. » Rentré au

billard, où est Sa Majesté, je dis que Bertrand m'a eu l'air fâché. Elle me répond : « *C'est que le gouverneur est allé lui annoncer la mort de la mère de sa femme (Mme Dillon) et qu'il craint que cette nouvelle ne lui fasse mal, dans l'état où elle est.* »

Rentrant chez moi, j'y trouve Bertrand, qui prétend ne pas pouvoir aller encore réclamer Las Cases, qu'on ne sait pas ce qu'il a fait, et qu'il éprouve de bien autres inquiétudes à cause de la mort de Mme Dillon, et Las Cases n'a que ce qu'il mérite, en se mêlant à de sales intrigues. Il est inouï qu'il ait osé écrire une lettre en cachette et la remettre à un domestique, déjà soupçonné par le gouverneur, et qui est esclave, qui ne peut pas aller en Angleterre sans une permission spéciale! C'est le comble de la sottise.

L'Empereur assure ne rien savoir de ce qu'a pu faire Las Cases. Suivant lui, c'est une lettre écrite à lady Clavering; il y avait plusieurs jours qu'il avait proposé de charger James de lettres pour l'Angleterre et Sa Majesté lui avait répondu que c'était une folie; Las Cases n'en a plus reparlé et a écrit à l'insu de l'Empereur, qui a toujours l'air aussi tranquille et qui nous assure que c'est le domestique de Las Cases qui l'a, lui-même, dénoncé. Dîner comme à l'ordinaire. Vers 9 heures, O'Meara envoie deux gazettes : Sa Majesté nous dit de les parcourir, et rentre chez Elle, en avertissant qu'Elle va parler au docteur et nous ordonne de l'attendre. Elle revient

à 10 heures et nous raconte toute l'aventure. Las Cases avait fait écrire deux lettres par son fils sur de la soie blanche et on les a mises en doublure dans un gilet de James : celui-ci en a parlé à son père, qui, effrayé, a tout raconté au gouverneur. Le docteur ne pouvait croire cela. Il avait vu monter à cheval le petit Emmanuel, que l'on emmenait quelque temps après son père : il lui avait demandé s'il était vrai qu'ils eussent remis des lettres à James, et que Emmanuel, en pleurant, avait dit : « Que voulez-vous, nous sommes dans une si horrible gêne! »

Les gazettes nous apprennent que La Valette a pu arriver heureusement en Amérique.

Mardi, 26. — Bertrand est tout décomposé de la mort de sa belle-mère et sa femme m'en veut de ce que je n'ai pas été hier lui raconter ce qui se passait. Vers 10 heures, Poppleton entre chez Las Cases, il y prend du linge et passe ensuite chez Sa Majesté. Vers midi, Bertrand va, par ordre de l'Empereur, chez Hudson Lowe; à son retour, il nous confirme la dénonciation du domestique; le gouverneur lui a, en outre, montré les deux morceaux de taffetas sur lesquels les lettres ont été écrites. On convient que lady Clavering n'est qu'une fille d'auberge.

A 6 heures et demie, Sa Majesté me demande, me fait asseoir comme à l'ordinaire; Elle est fort triste, et me dit : « *Un homme à qui j'avais accordé toute ma*

confiance! qui avait tout mes papiers! se conduire ainsi! écrire par un esclave, qui ne pouvait même pas aller en Angleterre sans une suite de circonstances extraordinaires. Il m'en avait parlé, et je lui avais répondu comme sur une proposition d'enfant! Pouvais-je m'imaginer qu'il allait écrire à cette lady Clavering? » L'Empereur, très affecté, passe au salon, joue aux échecs avec moi; dîner triste, coucher à 10 heures. « *Il m'a semblé*, a dit l'Empereur, *voir des sauvages de la mer du Sud dansant autour d'un prisonnier qu'ils vont dévorer.* »

Mercredi, 27 *novembre*. — J'emmène Mme de Montholon se promener à cheval, pour tâcher de voir Las Cases qui est dans le logement du major Harrisson, à Hut'sgate. Les sentinelles nous empêchent de passer. Las Cases et son fils sortent sur leur porte et nous font des signes. Au retour, nous nous plaignons à Poppleton, qui annonce la réponse du gouverneur au sujet des papiers saisis chez Las Cases et que l'Empereur a fait réclamer. On a raconté à la nourrice des Montholon qu'on préparait un bâtiment pour conduire Las Cases au Cap : il devait partir sous deux jours.

A dîner, la disposition des places est nouvelle, l'Empereur me met à sa droite; puis il gronde Montholon de ce que, le matin, Mme Malcolm ayant envoyé un paquet de plumes à Mme de Montholon, son mari avait écrit pour remercier et remis sa lettre à

Poppleton. Sa Majesté ajoute que c'est comme cela que M. de Montholon se fait mépriser des Anglais. Au mot *mépris*, Mme de Montholon se pique.

Sur les 2 heures, M. Harrisson était venu nous assurer que c'était par erreur qu'on nous avait arrêtés. Il apporte un billet de Las Cases demandant ses éperons, son cartel, une boîte pour les dents, dix ou douze dollars; Las Cases ne doit pas rester là où il est provisoirement. Coucher à 10 heures.

Jeudi, 28. — Sa Majesté me demande à midi et n'est pas encore habillée. Elle m'envoie à cheval à Alarm-House. Las Cases n'est plus à Hut'sgate; on l'a changé de logement et établi à Rose Cottage; des sentinelles devant, un poste derrière. On vient chercher ses effets à Longwood, on les met dans une malle. Las Cases renvoie ensuite la malle; nous la visitons en tous sens et n'y trouvons rien; il me fait plus tard restituer ma poire à poudre. Les Montholon sont dans la joie du départ de Las Cases. Sa Majesté dîne seule chez Elle.

Vendredi, 29. — On emporte les lits de Las Cases et de son fils; à 10 heures et demie, Ali vient mystérieusement me demander mes moules à balles. Plus tard, Montholon me demande des dates, des faits, pour rédiger une note destinée au prince régent. A trois heures, le gouverneur apporte à Bertrand les lettres officielles et le manuscrit de la campagne

d'Italie, qui avaient été saisis chez Las Cases : je lorgne Rose Cottage et n'y vois rien.

Je demande à Poppleton s'il veut monter à cheval avec moi, que nous irons chez miss Mason; il accepte. Nous voyons, de la route, Las Cases et son fils, à la fenêtre du cottage. Ils me saluent et m'envoyent des signes d'amitié; aussitôt je demande à Poppleton si je puis lui dire un petit bonjour, un simple « how do you do », il m'objecte qu'on en rendrait compte au gouverneur et que cela le compromettrait. Nous arrivons chez Miss Mason; elle va s'habiller pour nous recevoir, mais elle est trop longtemps à sa toilette; Poppleton a peur de manquer son dîner, nous nous en allons avant qu'elle ne soit prête. En revenant, nouveaux saluts de ce pauvre Las Cases. Un homme lui parle sans être vu des factionnaires : je le masque aux yeux de Poppleton.

Nous rencontrons ensuite plusieurs officiers du 53e régiment qui se promènent à cheval de ce côté : un peu plus loin, nous rencontrons Harrisson; il s'était probablement effrayé de voir tant de monde dans ce voisinage.

Rentré à Longwood, l'Empereur n'est pas habillé; il me raconte que le docteur O'Meara, qu'on avait saigné le matin, s'est trouvé mal dans sa chambre, qu'il est tombé à la renverse et que Sa Majesté a été obligée de lui ôter sa cravate, d'ouvrir son gilet, etc., pour le faire revenir. Puis, me parlant de Las Cases,

l'Empereur me dit d'ouvrir le paquet cacheté de la campagne d'Italie : il y manque trois chapitres.

L'Empereur me dicte ensuite des instructions à ce sujet pour Bertrand, lequel devra se rendre chez le gouverneur lui porter une lettre réclamant les papiers et brouillons, ainsi que le journal de Las Cases, qui le tenait par ordre et qui attendait qu'il fût mis au net pour le soumettre à Sa Majesté, qui aurait conservé ce dont elle aurait voulu se souvenir et effacé le reste. En cas que le gouverneur se refusât à rendre ces papiers, Bertrand devait demander si Sa Majesté pouvait écrire au prince régent, et si même, en remettant une lettre ouverte, on peut être sûr qu'elle parviendra à sa destination. L'Empereur demande ensuite Montholon et lui prescrit de vérifier si on a renvoyé tous les papiers officiels. Il le fait et répond que oui. Puis je lis à Bertrand la lettre qu'il doit signer et porter; le grand maréchal est triste et ne dit presque rien. Il est 8 heures et demie. Sa Majesté passe dîner et fait ensuite revenir Bertrand, qui est toujours attristé et ne répond que : « Oui, Sire; non, Sire. » L'Empereur est très aimable avec le grand maréchal, pour chasser son chagrin, ce à quoi il ne peut parvenir; à neuf heures, Sa Majesté rentre avec Bertrand dant ses appartements particuliers.

Samedi, 30 *novembre*. — Je travaille dans ma chambre; l'Empereur me fait appeler à une heure, je

le trouve non habillé. Il me fait mettre au net la lettre que Bertrand doit porter. Je croyais que le grand maréchal l'avait prise hier, puisqu'il était rentré avec Sa Majesté. Celle-ci me dit qu'Elle a parlé d'autre chose, de prendre la lettre et de la porter au grand maréchal en le priant de venir parler à l'Empereur avant que d'aller chez le gouverneur, puis me dit qu'Elle travaillera avec moi à 4 heures.

Bertrand, de mauvaise humeur, me déclare qu'il n'ira pas chez le gouverneur et n'écrira pas.

A quatre heures, Sa Majesté me demande pourquoi le grand maréchal est si triste. Est-ce à cause de la mort de Mme Dillon? Je ne le puis croire, puisque sa femme ne le sait pas : il sera temps de paraître affligé quand elle l'apprendra. Peut-être espéraient-ils que Mme Dillon pourrait les faire rentrer? Ils se tromperaient bien en le croyant, car il faut être jugé pour purger sa coutumace. « Peut-être, ajoutais-je, si le duc d'Orléans régnait? » Sa Majesté m'interrompt en s'écriant : « *Allons travailler!* » Elle me dicte sur la bataille de Copenhague, est triste et rentre chez Elle à sept heures. Mme de Montholon m'assure qu'on lui a prédit qu'elle serait reine sans l'être.

1er *décembre*. — Montholon et moi, nous causons des chasseurs, qui, depuis quelques jours, couchent au salon; il me dit que, dans ma chambre, il a entendu marcher au-dessus. A 2 heures, un dragon

vient dire à Poppleton que le gouverneur l'attend à Hut'sgate; il s'y rend aussitôt. Je monte à cheval à 4 heures et demie; la sentinelle de Hut'sgate m'empêche de passer, ainsi que le sergent. Harrisson me laisse sortir des limites, en assurant que c'est une erreur des subordonnés : c'est la quatrième fois que cela arrive!

Sa Majesté ne voit personne et dîne chez Elle. Bertrand a envoyé hier la note pour demander les papiers de Las Cases.

Lundi, 2 *décembre*. — Bertrand craint fort que la remise de la note ne cause un esclandre. Le docteur a dit à Montholon que le gouverneur viendrait demain faire une perquisition dans le logement de Las Cases. Nous sommes mécontents : l'Empereur ne nous voit pas, parce qu'on lui a ôté son Las Cases; les derniers venus sont les plus aimés!

A sept heures, Sa Majesté me demande; Elle est au bain, et nous nous entretenons du livre de Carnot. « *Il est parti d'un faux principe* : *il suppose les garnisons composées d'hommes d'élite*, *tandis qu'elles ne sont composées que de vétérans*, *d'invalides*, *de gardes nationales*, *qui*, *en plaine*, *ne vaudraient rien*, *et sont bons derrière les murs*, *où ils se forment et s'instruisent. Si on fait des sorties*, *les premiers jours du siège*, *les braves*, *qui sont là*, *en petit nombre*, *sont tués*, *et il restera jamais que la canaille avec laquelle on ne fera rien de*

vigoureux. Carnot n'a jamais fait la guerre et l'expérience de la guerre est toute à acquérir. Les places fortes sont bonnes pour mettre les dépôts de munitions à l'abri, contenir des soldats qui, en plaine, seraient mis en déroute par quelques houzards, qui se forment, pendant la campagne, et ensuite peuvent agir offensivement et procurer de nouvelles ressources à l'armée agissante; inquiéter les derrières de l'ennemi, s'il marche en avant; l'obliger à laisser des corps pour le masquer.... Un autre avantage est de raccourcir la ligne d'opérations. Quand je marchais sur Vienne, Wurtzbourg et Braunau me furent des plus avantageux. Si Vienne eût tenu, cela changeait les opérations, mais les habitants d'une capitale qui peut être bombardée avec des obus ont une grande influence sur la défense. Une fois maître de Vienne, huit ou dix mille hommes me suffisaient pour la garder. J'étais bien sûr que les ennemis ne voudraient pas la détruire, et la seule menace faite par la garnison de brûler la ville en retenait les habitants.... Paris devait et doit être fortifié! De nos jours, les armées sont tellement nombreuses que les places fortes de nos frontières n'arrêtent pas une armée victorieuse, et c'est d'une bien grande conséquence que de laisser l'ennemi, à la suite d'une victoire, marcher sur la capitale et s'en emparer. Mais, pour fortifier Paris, il faut que son enceinte empêche l'effet du bombardement : mon intention avait toujours été de le faire. Je voulais fortifier Montmartre et un point sur la Seine, où Vincennes ne

commande pas, comme l'Étoile. Mais, j'ai toujours été retenu par la crainte d'indisposer les Parisiens, qui auraient cru voir partout des Bastilles. Cependant la Bastille était bien utile pour recevoir des dépôts d'armes et d'argent. J'avais fait part de mes intentions à Fontaine et l'Arc de triomphe de l'Étoile devait être élevé de façon à pouvoir recevoir sur sa plate-forme une bonne artillerie, qui aurait battu au loin, flanqué Montmartre, et aurait servi de réduit à un ouvrage de campagne. J'aurais voulu élever à Montmartre un temple à la Victoire; il aurait été, de même, disposé pour recevoir du canon et aurait assuré ce point important. Quelques batteries de 24, dans le bas, auraient été d'un grand effet. C'est un grave défaut, dans le système nouveau, que l'abandon des capitales.... Il faut, en outre, à la France, une bonne place forte sur la Loire, du côté de Tours. Il est ridicule que tous les dépôts et manufactures d'armes soient sur l'extrême frontière, exposés à être coupés, dès l'entrée en campagne de l'armée agissante.... J'aime les contrescarpes. » Sa Majesté sort du bain et mange chez Elle. Nous dînons seuls, Montholon, sa femme et moi.

Mardi, 3 *décembre*. — Poppleton a été grondé par le gouverneur pour ne pas lui avoir dit qu'il m'avait accompagné chez miss Mason. Bertrand n'a pas vu Sa Majesté, qui s'est levée à une heure : il est triste, et je l'engage à demander au gouverneur ce que nous pou-

vons faire ; il s'y refuse. Las Cases fait réclamer ses neubles à Poppleton. A 6 heures et demie, l'Empereur me fait appeler, me parle fortifications. Il se fait apporter Carnot, le lit, y trouve beaucoup d'absurdités et en remarque tous les défauts. Je lui indique celui du mur isolé, qui, une fois ouvert, met toute la place dans le cas d'être enlevée d'assaut, tandis que dans les autres systèmes on ne peut monter à l'assaut que par la brèche. Sa Majesté approuve ma critique et ajoute : « *Carnot est comme cela, c'est un entêté, il n'est ni bon officier du génie, ni bon général pour concevoir des plans d'opérations; mais c'est un honnête homme, grand travailleur. Avec cela, on se fait une réputation.* » Sa Majesté me dit d'aller manger et de revenir ensuite. Je dîne avec Montholon et sa femme, qui me font grise mine de ce que l'Empereur a travaillé avec moi. Après le repas, Sa Majesté me demande, parle fortifications et me dicte des notes sur l'ouvrage de Carnot jusqu'à minuit passé.

Mercredi, 4 décembre. — Hudson Lowe vient vers deux heures et demie, parle à Montholon, fait visite à Bertrand et cause longtemps avec le Docteur. Mme Bertrand se fâche de ce que je lui dis, en plaisantant, que chaque fois que le gouverneur lui fait une visite, elle est en robe de soie. Vers 4 heures, l'amiral et sa femme se rendent chez Mme Bertrand, et l'amiral me prie de faire demander à Sa Majesté s'ils

peuvent se présenter chez Elle. L'Empereur fai répondre qu'il est indisposé et ne peut recevoir. Il font ensuite une visite à Mme de Montholon, à qui j raconte l'aventure de l'officier du génie qui a enlev une demoiselle de James-Town.

Mme l'amirale a annoncé pour demain la visite d lady Lowe, mais nous ne saurions y croire. Che l'Empereur, où je me rends avec Mme de Montholon Marchand apporte une gazette ; on parle d'Amériqu et des officiers français qui y sont employés. Sa Ma jesté croit qu'il n'y a pas d'artilleurs, mais je lui cit Lallemand. J'ai assuré à l'Empereur que, quant à mo je n'irais pas. Il a aussitôt changé de conversation. L dîner est annoncé : Sa Majesté, qui n'est pas habillé dîne chez Elle et nous au salon. Après le repas, l'Em pereur nous appelle ; le Docteur lui avait assuré qu le gouvernement anglais laisserait volontiers reveni Sa Majesté en Angleterre, bien certain qu'Elle ne vi lerait pas sa parole ; mais qu'Elle avait de si nombreu et si chauds partisans en France, que cela ne laissera pas que d'être dangereux. Las Cases est bien reven sur le compte du gouverneur ; son domestique, effray a fait connaître une seconde lettre qu'il avait caché sous une pierre. Le Docteur, en bon anglais, ava trouvé qu'on manquait de vivres à Longwood ; ma Hudson Lowe lui avait déclaré, à ce sujet, qu'il cra gnait de dépenser plus de quatre mille livres sterlin Le gouverneur croyait savoir que l'Empereur ne s'éta

pas fait la barbe depuis cinq jours et ne sortait plus. Enfin sir Hudson Lowe paraissait disposé à se rapprocher de nous.

Sa Majesté nous assure qu'en restant ainsi chez lui, cela effraye les Anglais. Pour moi, ne pas dîner avec nous prouve le grand chagrin qu'a l'Empereur de ne plus avoir Las Cases; qu'on le rendra peut-être, mais qu'alors cela donnera la mesure du gouverneur.

L'esprit de Sa Majesté se monte à cette conversation; il estime que le journal de Las Cases effrayera Hudson Lowe, qui n'osera pas envoyer à Londres un tel document. Les Montholon la maintiennent dans cette pensée. Coucher à dix heures : l'Empereur me donne à lui traduire la gazette apportée par O'Meara.

Jeudi, 5. — Montholon croit que Sa Majesté veut négocier notre échange contre Las Cases, et que cependant l'amiral croyait que notre compagnon serait tenu séparé de nous jusqu'au retour des nouvelles d'Angleterre. Montholon déclare ne plus vouloir servir personne et qu'il s'en ira en Hollande pour peu que l'Empereur témoigne le désir de le voir partir.

Bertrand étant survenu, je ne lui cache pas qu'il est bien pénible pour moi que Sa Majesté ne nous témoigne pas la moindre marque d'intérêt. Pour Elle, j'ai abandonné ma mère, ma patrie, mon état, et j'en suis bien puni. Si l'Empereur ne nous trouve pas à

son goût, il devrait bien penser aux sacrifices que nous avons faits pour le suivre et que rien ne m'obligeait à quitter mon pays. Je n'ai jamais trahi le roi, je lui ai été fidèle tant qu'il a gouverné et je ne me suis laissé aller au mouvement général, à suivre l'impulsion de mon opinion que lorsqu'il a quitté la France. J'ai vu périr Lannes, Bessières et Duroc, c'étaient de bons serviteurs, élèves de Sa Majesté : eh bien! Elle les a moins regrettés que Las Cases. L'Empereur m'a parlé hier au soir de l'Amérique, d'officiers d'artillerie qui y seraient bien reçus; que Sa Majesté ne croie pas que j'aie envie d'y aller mendier mon pain! je suis las d'être ainsi! J'irai droit en France, on fera de moi ce que l'on voudra, je n'ai rien à me reprocher; je dirai : « J'ai fait tout ce que mon devoir me prescrivait, je me suis trompé, faites de moi ce que vous voudrez ». Bertrand m'assure que jamais l'Empereur ne lui a laissé entendre qu'il désirait que j'aille aux États-Unis et que Sa Majesté m'aime.

A une heure et demie, nous voyons arriver chez Mme Bertrand le docteur Baxter, puis O' Meara et lady Lowe, accompagnée d'un officier de l'Ile. Son arrivée semble l'intimider quelque peu. Puis, elle se remet et cause de lieux communs. Elle paraît regretter d'être aussi éloignée de nous, car les enfants pourraient jouer ensemble. Ce à quoi Mme Bertrand répond que le gouverneur ferait le plus grand plaisir à l'Empereur en lui renvoyant Las Cases. L'aide de camp demande

si lady Lowe pourrait voir l'Empereur. Mme Bertrand assure qu'il est indisposé. Au bout d'une demi-heure, lady Lowe monte en voiture et s'en va chez les Montholon. Cette dame a une physionomie agréable et possède beaucoup d'usage du monde. Il y a si longtemps que je n'ai vu de femme si fraîchement mise, que je suis tout émerveillé de sa toilette : robe de satin bleu, bordure blanche, chapeau blanc de castor avec des plumes, etc.

Un peu plus tard, Sa Majesté me fait demander; Elle est avec Mmes Bertrand et de Montholon, au billard, et m'offre des oranges. Elle me fait beaucoup d'amitiés et s'écrie en me pinçant l'oreille : « *Eh bien, fameux Gourgaud?* » Je l'interromps : « Dites plutôt... malheureux! » L'empereur continue : « *Qu'est-ce que vous avez à être aussi triste?* » A six heures, Sa Majesté étant rentrée dans son intérieur avec Bertrand, je vais à cheval jusqu'à l'Alarm-House, mais le factionnaire m'empêche de passer. Vers six heures et demie, l'Empereur me demande et me fait asseoir. Il ne comprend pas cette visite de lady Lowe, à moins que ce ne soit pour donner le change au camp ou qu'elle ait été inspirée par la lecture du journal de Las Cases. Selon moi, cela vient de la crainte d'une plainte au prince régent, ou bien est-ce que Las Cases, en se raccommodant avec le gouverneur, lui aura dit qu'avec des formes il aurait fait tout ce qu'il aurait voulu. Las Cases veut s'établir médiateur entre le

gouverneur et l'Empereur, et cependant, on ne se raccommode pas avec celui à qui on a donné un soufflet. C'est encore une illusion de l'intrigant Las Cases.

Le gouverneur est allé au camp, chez M. Young-Husband; il faut qu'il y ait quelque chose de neuf, cependant il n'est pas arrivé de bâtiments.

A sept heures, Sa Majesté passe au salon et joue aux échecs avec moi. Elle est très bienveillante, et essaye de me remonter le moral, puis vient le dîner, la lecture des gazettes : « *Joseph mariera ses filles à des officiers français, en leur donnant à chacune un million. Il a beaucoup mis de côté; son beau-père le tirait par l'habit, en lui disant que je serais tué. Il a peut-être vingt-cinq millions. Il ne peut pas donner ses filles à des marchands américains.... Regnault est de la canaille, Lallemand un bon officier.* » Ensuite l'Empereur passe au salon et joue aux échecs. J'ai été bien remonté par ses amitiés.

Vendredi, 6. — Bertrand vient à onze heures me demander une carte d'Italie : je la lui porte à midi et sa femme me dit qu'elle a envoyé sa bonne en ville. Je vais à la chasse, et vois, à mon départ, Marchand et Cipriani[1] en conversation devant la maison. Cipriani revenait de James-Town. En rentrant, à trois heures, je passe près de la maison du grand maréchal

1. Maître d'hôtel et prédécesseur de Pierron dans ces fonctions.

et j'y vois le cheval du major Hudson. Je demande à Bernard si le major est chez Bertrand : il ne le sait pas. La jolie petite marchande de modes du camp vient chez Mme Bertrand, mais on ne la laisse pas entrer. Rentrant chez moi, je vois Montholon sur sa porte, et lui crie en riant : « Ah! il y a du nouveau! je viens de voir à la porte de Bertrand le cheval du major Hudson ». Il me répond que c'est celui du capitaine Mansel; je lui réponds : « Non, il est gris, je le connais bien ». A ces mots, arrive Bertrand, reconduisant le major. Mme de Montholon en devient toute rouge; je m'écrie : « Comment, vous voulez me faire des contes, vous aussi! — Je croyais que c'était le cheval du capitaine Mansel, mais ce n'était pas celui-là! » Ils ont une conversation de lieux communs et je les laisse pour ne pas les gêner s'ils ont à se parler. J'entre chez Mme Bertrand, pour avoir des nouvelles et parler de la visite d'Hudson, qui, depuis huit mois, n'a pas mis les pieds à Longwood. Elle me raconte qu'il est venu pour faire une simple visite, qu'il a dit que Las Cases resterait encore longtemps sans revenir, que M. Lowe dit bien haut que nous pourrons aller souvent le voir à Plantation-House. La bonne ne revient qu'à présent de la ville. A six heures et demie, l'Empereur me fait appeler; il n'est pas habillé, a l'air fâché et me demande ce que j'ai fait. Je lui raconte la visite de M. Hudson, qui me paraît aussi extraordinaire que celle de lady Lowe; cet officier

n'est pas du parti du gouverneur et n'est pas venu à Longwood depuis huit mois. Sa Majesté m'assure qu'il est venu pour parler à la bonne de Mme Bertrand, dont le mari est soldat dans son régiment. Hudson m'a raconté que Las Cases resterait longtemps absent; je croyais que le gouverneur attendrait une réponse d'Angleterre avant de statuer sur son cas. L'Empereur s'écrie : « *Alors ce serait six mois!* » A cela, je réponds : « Mais le gouverneur agirait en enfant s'il le rendait tout de suite ! Il doit avoir prévu le cas où il ne trouverait pas de preuves de conspiration dans ses papiers et ne se serait pas exposé à faire une démarche aussi grave que d'arrêter Las Cases, s'il n'y était pas autorisé. » Sa Majesté se fâche, crie que le gouverneur est un sbire de Sicile, que les honnêtes gens de l'île déclarent hautement qu'il ne nous a envoyé sa femme que pour donner le change à l'opinion. Sa Majesté est rouge de colère. Elle demande si Cipriani a été en ville, si Poppleton est allé à la pêche : « Non. » Puis, Elle fait venir Montholon et le fait asseoir et s'informe des nouvelles de la ville. Puis, l'Empereur s'écrie : « *Il est l'heure de votre dîner, je ne mangerai qu'à neuf heures* ». Nous sortons ensemble et Montholon me dit : « Sa Majesté est de bien mauvaise humeur, il faut que le major soit venu apporter quelque fâcheuse nouvelle! » Montholon est aussi étonné que moi de sa visite au bout de huit mois, il me donne sa parole d'honneur qu'il l'ignorait

omplètement, avant de m'avoir vu. Nous dînons euls. On a transporté, le matin, les meubles de as Cases, de Longwood à Rose Cottage. Coucher à euf heures et demie.

Samedi, 7 *décembre*. — Archambault va en ville. itz-Gérald, qui est de garde, déjeune avec moi : se montre inquiet; il paraît craindre que les fficiers du gouverneur ne viennent nous molester. orsque lady Lowe est venue à Longwood, son mari st allé chez M. Young-Husband. Une lettre de la mme de ce dernier s'est trouvée dans les papiers de as Cases. M. Young-Husband est réellement malheuux d'avoir une femme pareille, qui est laide, veut ire la savante, toujours parler d'elle. Il a perdu un ieval de soixante et dix louis, a eu sa maison brûlée nsi que ses effets, une dispute et presque un duel ec Harrisson, de désagréables discussions avec . Neal, et tout cela pour sa femme, qui a, en outre, it mettre une lettre inconsidérée dans les journaux a tenu des propos imprudents, qui lui ont coûté ois cents louis d'amende. Enfin, arrive cette dernière enture !

Mme Bertrand a une fluxion; le grand maréchal se omène avec moi; nous causons de Las Cases. Le uverneur a fait connaître qu'il verrait ce dernier ur s'entendre avec lui sur les papiers qu'il réclaait, mais qu'il ne répondrait que plus tard pour le irnal.

Je suis affecté de la manière dont Sa Majesté nous traite; je le dis bien franchement à Bertrand. Hier, l'Empereur avait l'air bien en colère, et je présumais que c'était à cause d'une mauvaise nouvelle donnée par Hudson. Le grand maréchal m'assure que cet officier n'a rien dit. Vers quatre heures et demie, arrive Poppleton; suivant lui, le bâtiment qui arrive du Bengale porte beaucoup de passagers, entre autres un des premiers juges de l'Inde. Je monte à cheval à six heures et demie. Sa Majesté me demande, me fait asseoir, m'annonce qu'Elle veut travailler avec moi demain. Elle me parle de l'art de la guerre et me fait lire des notes sur les camps anciens et les camps modernes. « *L'artillerie a donné un avantage extrême à l'attaque sur la défense dont les moyens sont restés les mêmes. Autrefois, un camp, couvert par un fossé, était imprenable; aujourd'hui, l'artillerie foudroierait tout dans son intérieur, et le rendrait inhabitable. Machiavel a écrit sur la guerre comme un aveugle raisonne des couleurs; je vous dicterai des notes sur ces points-là*[1]. »

A ces mots, Marchand entre et annonce que Mme de Montholon demande à voir l'Empereur; celui-ci, qui est en robe de chambre et non rasé, après quelque indécision, la fait entrer. La conversation roule sur l'Amérique. Sa Majesté dit que Mme Joseph et ses filles

1. Ces notes, retrouvées dans les papiers de Gourgaud, ont été publié[es] dans la *Revue d'artillerie* de Juin 1897.

sont arrivées, que les Barbaresques se liguent contre l'Angleterre,... puis Elle parle anatomie, assure qu'on n'a jamais pu entendre battre son cœur, que c'est comme si l'on n'en avait pas. Je réponds en vrai courtisan, que l'Empereur a le sien dans la tête. Sa Majesté pense que l'on peut être mort, et puis rendu à la vie, qu'il y a un certain espace de temps où cela est possible. Je lui réponds que je crois qu'une fois la vie éteinte tout à fait elle ne peut plus revenir, qu'on a bien vu renaître des gens que l'on croyait décédés, mais qu'ils étaient simplement tombés en léthargie. L'Empereur continue par ces mots : « *Je sais bien que mon opinion est celle d'un matérialiste, car on dirait : Que devient l'âme dans l'intervalle qui s'écoule entre la mort et le retour à la vie?* »

L'Empereur nous raconte que, dans Sismondi, on cite un de ses ancêtres comme ayant été un excellent analyste : « *C'est celui qui a fait à Florence une comédie* LA VEUVE *qui est extrêmement libre et dont j'ai vu un manuscrit à la Bibliothèque impériale. La Révolution française actuelle va peupler l'Amérique comme celle de Florence a peuplé la Corse.* »

Nous laissons Sa Majesté qui rentre chez Elle et nous allons dîner chez nous. L'Empereur soupe à neuf heures.

Dimanche, 8. — Je traduis de l'*Annual register*. Bertrand me prête un évangile. Poppleton, sachant que

j'avais témoigné le désir d'aller demain au spectacle, me demande si je veux qu'il en demande pour moi l'autorisation au gouverneur. Je ne pourrai lui répondre que lorsque j'aurai vu l'Empereur.

A sept heures et demie, Sa Majesté est au salon, joue aux échecs, et dîne avec nous et Bertrand; la conversation roule sur la guerre. « *J'aime mieux,* dit l'Empereur, *un bon capitaine d'artillerie, qui sait bien tirer parti du terrain pour bien placer ses pièces et est brave, que tous les officiers d'ouvriers et de parc. Le premier a le feu sacré et ne s'achète pas, tandis qu'on peut acheter les autres. Je pense de même pour les officiers du génie. Un bon officier ingénieur est celui qui a fait la guerre des sièges, de la défense des places, qui sait adapter au terrain le genre de fortification qui lui convient. Il est bien certain que Haxo ou Roguet sauront mieux construire une place que Fontaine : les premiers sont des hommes de guerre, l'autre n'est qu'un maçon. La guerre seule donne l'expérience; Carnot n'aurait pas écrit son système s'il avait connu l'effet du boulet. La vraie noblesse réside dans celui qui va au feu. J'aurais donné ma fille à un soldat de bataille, je l'aurais refusée à un administrateur. Un administrateur malheureux ne trouve d'esprit qu'au milieu du feu et des dangers; ce n'est qu'alors qu'il prend de bonnes dispositions. J'aimais Murat à cause de sa brillante bravoure, c'est pourquoi je lui ai pardonné tant de sottises. Bessières était un bon officier de cavalerie, mais un peu froid :*

il avait en moins ce que Murat avait en trop. Ney était un homme d'une bravoure rare. Lefebvre, au siège de Dantzig, ne m'écrivait, d'abord, que des sottises, mais lorsque les Russes débarquèrent, il se retrouva dans son élément et ses rapports devinrent ceux d'un homme qui voit bien. En France, on ne manquera jamais de gens d'esprit, ni de faiseurs de plans, mais on n'aura jamais assez de gens de grand caractère et de vigueur, enfin d'hommes qui ont reçu le feu sacré. » Je réponds que je n'ignore pas que la première qualité d'un officier est la bravoure et de bien savoir faire ses dispositions, mais dans l'artillerie et le génie, il y a des parties dont la connaissance ne saurait s'acquérir à la guerre. Certes, celui qui sait bien reconnaître un terrain, tracer une flèche, une redoute, est loin, s'il ne sait que cela, d'être en état, par là, de construire une place forte, où tout se fait par des règles qui laissent peu au hasard; c'est pour cela qu'on avait proposé d'avoir dans ces corps des officiers pour la guerre, et de faire faire les constructions permanentes par des ingénieurs qui n'auraient rien fait d'autre, ainsi que cela se passe dans la marine.

Sa Majesté m'interrompt par ces mots : « *Eh bien! est-ce que vous ne faites pas plus de cas de Nelson que des meilleurs ingénieurs-constructeurs? Ce que Nelson a de plus que l'ingénieur de construction ne s'acquiert pas, c'est un don de la nature. Je conviens cependant qu'un bon directeur de parc est fort utile, mais il me*

répugne de le récompenser comme celui qui verse son sang. Par exemple, c'est malgré moi que j'ai nommé Évain général d'artillerie, je ne puis souffrir un officier qui s'avance en grade dans un bureau. Je sais cependant qu'il faut des généraux qui n'ont jamais vu brûler une amorce, mais cela me répugne. »

Je répondis à l'Empereur qu'à mon avis, il ne faudrait pas de militaires dans les bureaux, mais bien des personnes civiles, mais qu'il est certain qu'Évain a rendu plus de services à Sa Majesté que bien des officiers d'artillerie. Je ne saurais cacher que j'ai employé tous mes efforts pour le faire parvenir : sans cela, il se serait dégoûté et on n'aurait pu le remplacer promptement. L'Empereur : « *Je n'aime que ceux qui font la guerre.* » — Gourgaud : « Oui, sire, mais ceux qui mettaient Votre Majesté à même de la faire étaient aussi fort méritants. D'ailleurs, je plaide contre mon goût, car j'ai toujours fait la guerre et n'ai jamais été dans les parcs. »

L'Empereur constate ensuite que les étrangers n'ont jamais su tirer parti de leur cavalerie, que c'est pourtant, une arme bien avantageuse : « *Voyez, à Nangis, à Vauchamps, ce que j'ai pu faire! A Lutzen, si l'ennemi avait massé son infanterie sur sa gauche et, faisant une trouée, fût parvenu sur nos derrières, quel désordre en serait résulté!* »

Gourgaud : « Oui, sire, le mélange des armes! mais je pense qu'une bonne infanterie ne redoute pas l

cavalerie ! et, en général, les carrés ne sont enfoncés que quand le canon les a fortement ébranlés. Je crois qu'un bataillon de six cents grenadiers de vieille garde ne serait pas enfoncé par cinq ou six escadrons de grenadiers à cheval de vieille garde. »

L'Empereur sait que le cavalier, quand il charge, doit avoir plus de moral que le fantassin, car il reçoit des balles et, jusqu'à la fin de la charge, l'infanterie n'est pas attaquée. Matériellement, la cavalerie a un avantage réel. On charge en colonnes par escadrons, le premier échelon est culbuté, mais les autres enfoncent. Bertrand donne l'avantage à la cavalerie, Montholon et moi à l'infanterie. L'Empereur estime que l'artillerie, en ligne, doit avoir des mulets de bât pour les munitions, et chaque bataillon d'infanterie trois mulets pour porter les cartouches.

Gourgaud : « J'aimerais mieux les petits caissons à deux roues des Russes. Ils sont très légers et approvisionnés à plus de soixante coups, tandis que les mulets ne porteraient presque rien et seraient bientôt tous éloignés sous le prétexte d'aller chercher des munitions et reviendraient rarement. Les caissons retournent au feu parce qu'ils sont conduits par des canonniers et artificiers. Enfin, on perdrait beaucoup de temps à recharger de nouvelles munitions sur les mulets. Si on les chargeait mal, les munitions seraient détruites en un quart d'heure.

« En résumé, moi Gourgaud, je pense que les mulets

de bât peuvent être bons pour porter des cartouches au bataillon d'infanterie et des munitions de canons, dans les parcs d'artillerie, mais je ne les crois pas d'un bon usage dans les batteries en ligne, surtout si eux seuls sont chargés de pourvoir les pièces de munitions. Dans quelques cas particuliers, dans les pays de montagne, ou encore lorsque quelques pièces sont attachées à des corps de partisans, peut-être seraient-ils plus commodes que les caissons. Mais, en ligne, ceux-ci sont, je pense, bien préférables; une batterie qui aurait, à la fois, caissons et mulets pourrait peut-être s'en bien trouver ! » Coucher à minuit.

Lundi, 9 *décembre* 1816. — D'après ce que j'ai entendu hier, j'ai pensé que j'agirais sagement en n'allant pas à la comédie en ville. En effet, à midi, Montholon m'avise que l'Empereur lui en a parlé; je fis, en conséquence, savoir à Poppleton que je ne me souciais pas de profiter de son offre.

Sa Majesté me fait venir à une heure et demie et me dicte des notes sur la manière de faire camper chaque soir l'infanterie, de façon à la mettre à l'abri de la cavalerie, en formant une enceinte de piquets de 5 pieds de long, dont l'un serait fiché en terre, incliné d'un pied à l'extérieur, et attachés les uns aux autres par des chaînettes; deux piquets garniraient une toise, leur diamètre étant de 2 pouces. Un régiment de douze compagnies à cent trente-huit

ıommes, ayant quarante ou cinquante mulets chargés
e vivres, serait enfermé dans une enceinte de
0 toises de profondeur sur 50 de largeur, ce qui
xigerait sept cent quatre-vingts piquets, lesquels
esant chacun 3 livres, formeraient un total de poids
e 2340 livres ou la charge de douze mulets, si on
'aimait mieux les répartir sur les mulets des vivres,
u les faire porter aux soldats, ainsi que l'on avait fait
n Égypte. Sa Majesté me dit, en dessinant un pareil
amp, de trouver les meilleures dispositions à lui
onner; de faire un pareil projet pour un seul batail-
n de six compagnies, en lui donnant 40 toises
ır 25.

Je rentre chez moi. J'ai mal aux dents; cependant
compte aller demain en ville; l'Empereur m'a dit
ıe j'en étais le maître; à sept heures et demie, je
ısse au salon et joue aux échecs avec Sa Majesté.
ner. Ensuite, échecs jusqu'à onze heures et demie.

Mardi, 10. — Je n'ai pas dormi de la nuit, à cause
ma fluxion. Poppleton vient me demander si je veux
er en ville. Je l'en remercie; il fait mauvais temps
je suis souffrant. Je dessine le camp et les pieux
e Sa Majesté m'a désignés. Je réfléchis que ma dent
gâtée et que plus je tarderai plus il sera difficile
l'ôter. Je vais donc chez O'Méara, et lui demande
en a déjà arraché. Je vois ses outils, les essaye
l'assure que je suis décidé. Il se prépare, me coupe

la gencive, la fait beaucoup saigner, met l'instrument et fait beaucoup d'efforts. Ali entre à ce moment et me dit que Sa Majesté me demande; je lui réponds, pendant que ma dent est en mouvement, il la voit sortir : je ne jette pas un cri. Le docteur avait voulu me faire tenir les mains, mais je l'avais refusé, l'assurant que je ne bougerais pas.

A sept heures et demie, je passe au salon, l'Empereur joue aux échecs avec Montholon, et me fait compliment. Dîner, jeu d'échecs ensuite jusqu'à onze heures. Conversation sur le train d'une maison de 500 000 francs de rentes. Sa Majesté parle de l'Amérique et du mariage des filles de Joseph, à qu leur père donne un million de dot.

Mercredi, 11. — Je travaille au dessin du camp L'Empereur me demande à une heure, travaille ave moi sur mon dessin, me dicte de nouveaux change ments à y introduire; je lui parle de chevaux de fris à établir contre la cavalerie, des moyens d'arrête cette dernière en plaçant des chausses-trappes à clou verticaux en avant de son front; nous trouvons ceci un carré de tôle de 6 pouces, portant neuf clous d 18 lignes de hauteur, huit de ces carrés forment u cube de 6 pouces de côté. Il faudrait donc que chacu pesât moins d'une demi-livre. Chaque soldat empo terait sur son sac un de ces cubes, et comme da une toise courante, il y a douze hommes, ces dou

ubes formeraient un rectangle de 6 pieds de long ur 4 de hauteur, ce qui serait un gros obstacle à ranchir pour les chevaux. Mais, après avoir fait une écouverte utile, nous remarquons qu'il serait nécesaire d'avoir une trop grande quantité de mulets pour orter tous ces cubes. Il en faudrait plus de trente! a Majesté me dicte des notes sur ce sujet, ainsi que ur les moyens de couvrir les fortifications, tant de ampagne, que permanentes, en employant des ompes pour faire monter l'eau. Elle me dit de cherher combien les pompes peuvent fournir de pouces eau. Pour couvrir un front de 200 toises sur 150 de rgeur, avec une épaisseur de 4 pieds d'eau, il udrait 20000 toises cubes d'eau. L'Empereur croit oir renoncé précédemment à ce projet, mais il 'ordonne de calculer l'effet des pompes. Je travaille ec Sa Majesté jusqu'à six heures; Elle est très bien ur moi et me donne des oranges.

Après dîner, l'Empereur, qui est de bonne humeur, us raconte qu'après Marengo, il avait fait venir Me Grassini qui n'en revenait pas qu'il ne l'eût pas pelée dans ses premières campagnes, car, alors, e était bien plus jolie. Elle le suivit à Paris et crut e la maîtresse en titre, mais elle ne fut pas traitée isi, ce dont elle eut beaucoup de dépit et elle ait partout que le Premier Consul était un ingrat.

Mme de Brignole a été au moment de se marier avec run, qui en était amoureux, et je ne m'y serais pas

autrement opposé. Le fils m'en parla, comme si son père n'avait pas été le maître de faire ce qu'il aurait voulu! Mme de Brignole était une femme d'esprit, mais, quoique âgée, elle avait encore de grandes prétentions. Un jour, à Versailles, je la fis monter plusieurs fois dans ma calèche, pour parler de Gênes devant l'Impératrice. Mme de Brignole crut que j'étais épris d'elle, et je m'aperçus facilement de cela.

Une fois, à Trianon, je sortis, à minuit, dans le salon de service et fus tout étonné d'y trouver M. de Viry, qui s'était endormi; je causai avec lui dans la galerie et lui dis : « Pardieu! monsieur de Viry, il faut que vous « ayez de la constance de reste, pour, à votre âge, veiller « ainsi, et faire ce service. »

M. de Viry avait fort bien répondu : « C'est la seule « jouissance que je puisse avoir à mon âge. Irais-je « au spectacle voir des sujets d'amourettes, au lieu « qu'ici j'apprends des nouvelles; j'y fais quelque « chose, je me crois encore utile à quelqu'un; quand je « reste chez moi, mes amis y viennent. Ils croient que je « puis beaucoup, et, dans le fait, j'ai rendu et puis « rendre service à plusieurs, au lieu que si je n'étais pas « à la cour, je mourrais d'ennui et ne serais bon à rien « ni utile à personne. Je veillerais plutôt jusqu'à « deux heures du matin. »

L'Empereur continua en ces termes : « *Ce M. de Viry était un fort brave homme... Jamais je n'ai vu de passion comme celle de Berthier pour Mme Visconti*

En Égypte, il regardait la lune à la même heure qu'elle y jetait les yeux elle-même. Au milieu du désert, une tente lui était réservée; il y avait le portrait de Mme Visconti, il y brûlait des parfums. Trois mulets étaient employés à porter cette tente et ses bagages; souvent, j'y entrais, me couchant tout botté sur le sopha. Berthier en était furieux : il trouvait que c'était profaner ce sanctuaire. Il l'aimait tant, qu'il m'excitait à en parler, quoique je lui en dise toujours du mal; cela lui était égal, il était enchanté qu'on lui en parlât. Il voulut même quitter l'armée, pour retourner près d'elle. J'avais préparé mes dépêches, reçu ses adieux, donné un aviso, lorsqu'il revint me trouver, les larmes aux yeux. Si je l'avais laissé commander en chef en Égypte, il l'aurait évacuée tout de suite. Après la bataille de Marengo, il fit un rapport où Soprani était cité cinq fois. C'était le fils de Mme Visconti, un morveux de seize ans, et il lui attribuait le gain de la bataille! « Soprani a fait ceci, a fait cela », écrivait-il; le tout pour faire plaisir à Mme Visconti. En Italie, je lui donnai une fois un diamant de cent mille francs, il l'envoya aussitôt à Mme Visconti. Deux mois après son mariage avec la princesse de Bavière, mariage qu'avait fait M. Visconti, il me vint trouver : « Il est mort! dit-« il. — Et qui? — Son mari! — Qui, vous dis-je? — « M. Visconti! J'ai manqué mon bonheur! Pourquoi « me suis-je déjà marié! » et autres folies! Elle fut très triste aussi... Ah! s'il était mort trois mois plus tôt!

Berthier aimait de jeunesse les Bourbons. Il avait été leur serviteur. Je lui ai dit qu'il était un valet de Versailles...

Lebrun, qui était un chaud défenseur du tiers état, ne pouvait souffrir la noblesse. Cependant, d'après des papiers trouvés sur M. de Blacas, ce fut lui qui rédigea la Constitution du Sénat en 1814; *je lui en parlai légérement; il racheta cela par son beau discours; il doit avoir une grande fortune.*

Cambacérès se serait aussi rapproché des Bourbons. s'il n'avait pas voté[1]. *Il était l'opposé de Lebrun dans ses appréciations sur la noblesse et se trouvait le grand défenseur de tous les abus. J'avais bien moins fait pour lui, qui était déjà connu, que pour Lebrun. Cambacérès, au* 13 *Vendémiaire, fut au moment d'être nommé directeur, mais ses concurrents, alors, firent une dénonciation contre lui, et quoiqu'il se lavât des imputations portées à tort, cette circonstance lui fit perdre un grand nombre de voix.* »

Sa Majesté me parle de Portal et de Corvisart; je fais l'éloge de Portal et lui affirme que si l'Empereur l'avait connu, il l'aurait goûté et que c'est pour cela que l'on a indisposé Sa Majesté contre lui. Il aurait dû être médecin de l'Empereur et sénateur; c'est le docteur le plus en réputation à l'étranger; les Montholon pensent comme moi. Il n'est pas charlatan et plaisante même les médecins. Je raconte l'aventure de l'eau de riz.

1. La mort du Roi.

L'Empereur répond que c'est la faute de Monge, de Berthollet, de l'Institut, qui lui ont dit du mal de Portal.

Corvisart avait souvent dit à l'Empereur qu'en cas de maladie, il serait plus vite guéri dans un hôpital d'officiers, traité comme un simple lieutenant ou capitaine, qu'au palais des Tuileries où la crainte de la responsabilité paralysait les facultés des médecins. Selon Corvisart, pour être bon médecin, il ne faut pas avoir plus de quarante ans et il est nécessaire d'avoir de l'audace. A soixante ans, on n'est plus bon à rien.

Il ne devrait plus y avoir de généraux employés après soixante ans. « *Il faudrait leur donner des places honorables, mais où il n'y aurait rien à faire. Je me suis trompé en nommant de vieux sénateurs; les membres des collèges électoraux ne connaissaient plus le peuple. Les paysans, en parlant d'un homme de soixante ans, disent :* LE PÈRE UN TEL.

Gaudin était très aimé de ses subordonnés, parce qu'il était doux et honnête avec eux. Il m'a souvent dit que des gens qui manient des millions doivent être riches et gagner beaucoup. Son principe est que les receveurs aient de gros bénéfices. C'est un digne homme.

... J'étais, d'abord, contre Mlle Mars, lorsqu'elle voulait jouer les grandes coquettes; mais, après l'avoir vue au théâtre, je changeai bien vite d'opinion. Je ne crois pas qu'on puisse mieux jouer. C'est un modèle de bon ton, et le gouvernement devrait protéger de pareilles

actrices, pour propager l'habitude des bonnes manières. Les femmes ne sauraient être trop séduisantes pour empêcher les hommes de se livrer au vice. »

Lecture de Cuvier, *Anatomie comparée;* coucher à minuit.

Jeudi, 12. — A deux heures, Sa Majesté me demande et fait des changements à mon projet de camp. Bientôt, je vais chez Bertrand. Le gouverneur lui a fait, avant-hier, une simple visite. Balcombe y est venu, il y a quelques instants. Il avait dîné hier à Plantation-House avec sa famille; lady Lowe a beaucoup parlé des honnêtetés que ces dames de Longwood lui avaient faites. Elle a demandé à table à Mme Balmain : « Mais pourquoi n'allez-vous pas plus souvent à Longwood, vous y avez pourtant reçu beaucoup de politesses? » Son interlocutrice lui aurait répondu : « Oui, j'irais bien, mais c'est si difficile! »

Par les bâtiments qui viennent du Bengale, il est arrivé quelques passagers de distinction, dont un des premiers juges de l'Inde et sa femme, sœur de lord Melvil : ils désirent tous rendre visite à Sa Majesté.

Aussitôt que Balcombe a vu que le gouverneur arrivait, il est vite monté à cheval et s'en est allé, sans voir ni les Montholon, ni moi. A six heures, l'Empereur me demande, je le trouve agité. Il me fait asseoir et me dicte une note.

Voici ce qu'elle contenait : 1° Si Las Cases est cou-

pable, qu'il soit jugé; s'il ne l'est pas, qu'il soit rendu; 2° les sentinelles ne seront placées autour de Longwood qu'à neuf heures du soir; 3° l'enceinte sera rétablie ainsi qu'elle était il y a deux mois. On avisera Poppleton de tous les changements de consigne, afin qu'il puisse en prévenir Bertrand ou Gourgaud; 4° le gouverneur dressera une liste des personnes de l'île qui pourront se rendre à Longwood, lorsqu'elles seront invitées, les membres de la Compagnie inclus : on mettra les étrangers sur cette liste, lorsqu'ils ne seront pas suspects au gouverneur. Ils devront s'adresser à Bertrand, au cas où ils désireraient être reçus par l'Empereur; 5° les officiers de terre pourront entrer à Longwood avec la permission de leur colonel; les marins avec celle de l'amiral; 6° les restrictions défendant d'écrire des lettres autrement qu'ouvertes n'auront d'effet qu'à l'extérieur, pour l'étranger; mais, dans l'île, on pourra adresser aux habitants des lettres cachetées; 7° les officiers pourront choisir les domestiques qu'ils voudront, pourvu qu'ils ne soient pas suspects au gouverneur; 8° quand les officiers de Longwood iront en ville, ils seront accompagnés par un officier anglais jusqu'aux portes de James-Town, mais ils pourront y faire leurs visites sans être accompagnés; 9° les officiers français qui voudront tirer des lettres de change, recevoir des livres, gazettes ou effets d'habillement à leur usage, s'adresseront à un banquier qui sera

désigné par le gouverneur, et ils ne seront tenus à aucune autre formalité. Le gouverneur prescrira au banquier ce qu'il croira nécessaire.

L'Empereur, après m'avoir dicté, s'écrie : « *Il paraît qu'il y a quelque chose de nouveau. Hudson Lowe a demandé à O'Méara ce qu'il faudrait faire pour se raccommoder avec nous, et l'a prié de lui dire s'il croyait cela possible.* » Sa Majesté a remarqué ses visites au grand maréchal et à sa femme, et son affectation, hier, de parler à Mme Balcombe, devant des étrangers, en la grondant de ce qu'elle ne vient pas plus souvent voir le prisonnier de Longwood : tout cela porte à croire qu'il y a du nouveau. « *Peut-être est-ce l'effet du journal de Las Cases, qu'en pensez-vous?* » Je réponds : « Je pense que le gouverneur craint ce dont Votre Majesté l'a menacé, c'est-à-dire une plainte au prince régent. Il peut redouter que, quoique ayant agi, peut-être, par les instructions du ministère, on ne lui ôte sa place quand on verra qu'il déplaît souverainement à Votre Majesté; je crois donc que c'est la crainte d'être sacrifié par son gouvernement qui le fait agir. » L'Empereur ne sait pas ce que l'on entend par le mot de « *raccommodement* » et que lui, en acceptant ce raccommodement, s'avilirait sans rien gagner, puisque le gouverneur pourrait rompre les conventions quand il le voudrait.

Après le dîner, l'Empereur parle du gouverneur et ne saisit pas les motifs qui ont pu amener Hudson

Lowe à se rapprocher de nous. Il aurait assuré à O'Méara que Las Cases n'était pas attaché à Sa Majesté, que ce n'était qu'un écrivain qui cherchait à recueillir des anecdotes pour rédiger des mémoires et faire parler de lui. « *C'est un homme bien astucieux que ce gouverneur... j'ai fait une belle lettre pour Las Cases, qui embarrassera fort ce fonctionnaire. Gourgaud, allez la chercher et lisez-la.* »

Hudson Lowe raconte que Bertrand sert mal l'Empereur, qu'il a l'air si glacial et le cœur si ulcéré qu'on ne peut jamais s'ouvrir avec lui.

Je lis à haute voix :

« *Monsieur le comte Las Cases, votre conduite a toujours été, comme votre vie, honorable. Les lettres que vous avez eu le scrupule de confier à un esclave ne contenaient que ce que vous avez mandé dans d'autres, qui avaient été lues. C'est un prétexte pour se saisir de vos papiers et des miens. Votre enlèvement s'est fait à la porte de ma chambre. J'ai cru voir les habitants d'une île de la mer du Sud, dansant autour d'un prisonnier qu'ils vont dévorer. Combien de nuits n'avez-vous pas passées durant mes maladies! Vous seul, parlez et écrivez l'anglais.... Si vous parvenez jusqu'à l'Impératrice et à mon fils, dites-leur qu'on n'a même pas laissé pénétrer jusqu'à moi une famille de Vienne qui les avait vus.* »

L'Empereur fait ensuite de grands éloges de Las Cases. Il semble que ce soit un martyr. Après la lecture, Sa Majesté me demande ce que j'en pense. Je

donne franchement mon opinion, c'est que ce style louangeur et tendre ne convient pas à l'Empereur envers M. de Las Cases qu'il ne connaît que depuis un an ou dix-huit mois et qui ne lui a fait aucun sacrifice, ni donné de grandes preuves de dévouement; j'appelle ainsi celles qu'il y a un danger réel à donner, et que jamais Sa Majesté n'avait écrit une lettre pareille à un ancien et meilleur ami, tel que Duroc ou Lannes.

L'Empereur se fâche, me dit que je suis un enfant, qu'il ne me demande pas conseil sur ce qu'il doit faire, mais seulement si je pense qu'une telle lettre fera quelque effet sur Hudson Lowe. Il se lève. Mme de Montholon, les coudes sur la table, coupe la conversation, dit que cette lettre est fort bien, que j'ai tort d'objecter telle ou telle chose! Je lui observe que quand Sa Majesté me fait l'honneur de me parler, je prie Mme de Montholon de ne pas m'interrompre dans ma réponse. Elle continue néanmoins. Et je suis obligé de me taire pour ne pas amener une scène peu respectueuse devant Sa Majesté. Sa Majesté fait lire la lettre par Montholon, c'est le valet de chambre Marchand qui l'a écrite, avec des fautes d'orthographe. Je ne souffle plus mot, puisque tout le monde approuve. L'Empereur étant entré un instant dans son cabinet, Montholon me dit : « Tant mieux que la lettre soit ainsi, cela prouve que Sa Majesté nous en écrira de semblables. »

L'Empereur, toujours en colère, se promène dans le salon, puis s'assied, demande une plume et signe la lettre en la terminant par ces mots : « *Votre dévoué.* » Las Cases me doit, dans le fait, des remerciements, car, de sang-froid, jamais Sa Majesté n'aurait signé ainsi ; la lettre est datée d'hier. Montholon est chargé de la porter à Poppleton en lui disant que Bertrand devait la lui remettre hier, mais qu'étant toujours malade, il l'a chargé de la commission. Dans le cas où Poppleton voudrait lire la lettre, Montholon doit l'ouvrir et écrire dessus : « *Ouverte par ordre de M. le comte Bertrand.* » Je garde toujours le silence. Montholon sort et ne tarde pas à rentrer ; Poppleton dormait si profondément qu'il n'a pas pu le réveiller, et qu'il lui remettra la lettre le lendemain.

L'Empereur passe au salon ; il est dix heures et on joue aux échecs avec Montholon. Il me parle, étant toujours agité : « *Allons, Gourgaud, jouez une partie, cela vous remettra. Pourquoi paraissez-vous toujours fâché?* — Sire, j'ai un trop grand défaut, c'est d'être trop attaché à Votre Majesté ! Ce que j'ai dit ne m'est pas dicté, comme on le suppose, par la jalousie, car je ne saurais être jaloux d'un homme qui n'a rendu aucun service à Votre Majesté, mais j'ai cru de mon devoir de vous dire que cette lettre n'était pas digne de vous. Il semble que vous soyez abandonné ici et que nous soyons plus des zéros. Quelles nuits a donc passées M. de Las Cases dans vos maladies ? Il n'est pas de soldat qui n'en

ait passé mille fois plus au bivouac, au danger! Eh grand Dieu! mon pauvre père était un bien trop honnête homme; il m'a élevé dans des principes par trop sévères d'honneur et de vertu. Je vois bien que, dans ce monde, il ne faut jamais dire la vérité aux souverains et que les intrigants et les flatteurs sont ceux qui réussissent le mieux.... » L'Empereur m'interrompt : « *Je veux qu'un jour Las Cases soit votre meilleur ami.* — Jamais, je le déteste! — *Ah! Gourgaud, cela n'est pas généreux!* — Je ne lui fais pas de mal, ni ne cherche à lui en faire, à présent qu'il est éloigné; mais dans toute autre circonstance, je me vengerais de sa conduite à mon égard, c'est Tartufe! Un jour, Votre Majesté elle-même le reconnaîtra. — *Eh! que voulez-vous? qu'il me trahisse? qu'il dise du mal de moi? Eh! mon Dieu! Berthier, Marmont, que j'avais comblés, comment se sont-ils conduits? Je défie aucun individu de m'attraper. Il faudrait que les hommes fussent bien scélérats pour l'être autant que je le suppose!* »

Selon moi, Las Cases ne trahira pas, mais il n'a accompli aucun sacrifice en accompagnant l'Empereur. S'il est venu avec nous, ce n'est pas par attachement, mais pour faire parler de lui, écrire des anecdotes et gagner de l'argent. Sa Majesté me répond : « *Eh! croyez-vous que Drouot, qui voulait toujours être aux batteries les plus exposées, le faisait par attachement pour moi? Il agissait pour faire parler de lui....* »

Vendredi, 13. — J'apprends de Bertrand que plu-eurs passagers venant de l'Inde viendront aujour-'hui à Longwood. Ce sont : le juge Strange et sa emme, M. et Mme Casamajor. Montholon, qui a vu Sa Iajesté, vient chez Bertrand lui porter la lettre pour as Cases ; M. et Mme Bertrand trouvent, comme moi, ette lettre exagérée. L'Empereur n'en pourrait pas crire davantage à l'un de ses anciens amis, qui aurait out perdu à son service. Il n'y a qu'un an que Sa ajesté connaît Las Cases, et, pendant ce temps, qu'a-il fait ? Quelle preuve de dévouement a-t-il donnée ? ucune ! C'est un simple intrigant, un peureux, un ypocrite, qui n'a commis que des sottises, en exci-nt l'Empereur à se créer des illusions sur tout. Et pendant, par la lettre qu'on lui adresse, c'est un eu, il doit embrasser l'Impératrice et son fils ; c'est lui ui est cause des humiliations que nous éprouvons. Montholon a remis à Bertrand la minute des res-ictions auxquelles nous sommes obligés.

Vers deux heures, l'Empereur me fait appeler : « *Eh bien ! voilà du nouveau ! le gouverneur et sa femme nt chez Bertrand ; ils viennent pour négocier.* — Sire, j ne puis le croire. — *C'est Marchand qui les a vus.* — J crains bien qu'il ne se soit trompé et que ce ne soient e les étrangers. » Sa Majesté m'ordonne de vérifier ; e sont bien les étrangers. « *Il paraît que ces femmes, nt une est la sœur de lord Melvil, ont la tête toute rniée du désir de me voir et qu'elles auront obtenu du*

gouverneur la permission de venir; il n'aura pas p les en empêcher. »

On annonce O'Méara. L'Empereur m'ordonne d'alle voir ce que désirent les étrangers. Je sors par le cabinet et vais chez Bertrand. Les étrangers sont à s promener dans le jardin. Mme Bertrand les a reçu seule, son mari étant malade : ils n'ont ouvert l bouche sur l'Empereur en aucune manière; ils n'on parlé que de lieux communs ; ils n'ont pas laissé paraître le moindre désir de voir Sa Majesté. Mme Strang n'est pas la sœur de lord Melvil; le frère d M. Strange, seulement, a épousé la sœur de Melvil Je m'en retourne; les étrangers vont chez O'Méara e ne le trouvent pas; ils se rendent chez Mme de Montholon. Je rentre chez l'Empereur, qui est à s'habiller et lui raconte ce que m'a dit Mme Bertrand; cela l peine quelque peu. Nous passons à la salle de billard il fait appeler Mme Bertrand et les Montholon. M. Strang a témoigné à Montholon le désir de voir Sa Majesté Celle-ci observe qu'on aurait dû répondre que c'étai à cause des restrictions qu'Elle ne recevait plus personne. Montholon répond que ces messieurs sont au courant de tout ce qu'on nous fait souffrir.

L'Empereur pense que de ne recevoir personn produira un bon effet : cela a l'air sombre et sinistre

Montholon ajoute qu'il a dit à ces Anglais que depuis trois mois, le gouverneur n'avait pas vu l'Empereur. Enfin, Montholon remonte un peu Sa Majesté

qui plaisante Mme Bertrand et fait venir des oranges. A six heures, on joue aux échecs. A sept, on vient me demander au salon, de la part de Bertrand, et l'Empereur m'ordonne d'y aller.

Le grand maréchal, alors, me montre deux lettres qu'il vient de recevoir d'Hudson Lowe. L'une, du 12, lui rend compte de l'examen des papiers de Las Cases, qu'on avait redemandés : le gouverneur refuse de rendre le *Journal*, son auteur l'ayant déclaré être sa propriété particulière et de sa composition. L'autre lettre, datée du 13, contient celle que l'Empereur avait adressée à Las Cases; Hudson Lowe la renvoie, en disant qu'il ne peut y avoir de correspondance avec Las Cases que par lettre ouverte; il informe, en outre, qu'il en ferait autant de toute lettre ouverte qu'il ne jugerait pas à propos de communiquer à Las Cases.

Bertrand me confie ces papiers en me recommandant de ne les remettre que demain à l'Empereur, parce que cela lui ferait passer une mauvaise nuit. Je promets de me taire, à moins que Sa Majesté ne me presse par trop.

Je rentre alors au salon; l'Empereur quitte le jeu d'échecs, me demande ce qu'il y a de nouveau, enfin, il insiste tant pour savoir ce qu'on me voulait que je finis par lui dire : « C'est ce que Votre Majesté avait prévu; le gouverneur renvoie votre lettre à Las Cases, parce qu'elle est cachetée! » L'Empereur est agité, se promène à grands pas : « *Le gouverneur l'aura sûre-*

ment lue, c'est pourquoi il l'a renvoyée. Il en a craint l'effet. Retournez chez Bertrand, qu'il fasse venir Poppleton, ouvre le cachet devant lui et lui dise de la renvoyer ainsi ouverte. » Je parle à l'Empereur du contenu de l'autre lettre, il la lira demain. Je vais chez Bertrand, mais Poppleton n'est pas à Longwood. Revenu au salon, je trouve l'Empereur très agité : « *Le b... sbire de Sicile.... Reade est le frère Ambrosio de Gil Blas!* » Dîner. Sa Majesté ne dit pas un mot, mange vite, renvoie les gens. On parle de l'affaire de Las Cases, du journal, etc. J'ai le malheur de m'écrier : « Il est à craindre que ce journal ne contienne.... » L'Empereur ne me laisse pas achever et dit : « *Ali, qui l'a écrit, m'a assuré qu'il n'y avait dedans rien contre moi. Vous êtes toujours un enfant.* »

Un valet peut bien prendre pour des louanges des choses qui, rapportées et mal interprétées, amènent de terribles représailles. J'ai bientôt trente-quatre ans, et depuis quelque temps Sa Majesté semble prendre plaisir à me dire les choses les plus dures. M'appeler enfant, c'est me dire que je suis une bête. Où sont donc les actions d'enfant que j'ai commises? « Ai-je donc compromis ou fait humilier Votre Majesté? J'ai dix-huit ans de services, treize campagnes, trois blessures, et il m'est bien dur, après tout ce que j'ai fait uniquement par attachement, d'être ainsi traité, de n'être qu'un souffre-douleur! » Enfin, je suis très en colère.

L'Empereur cherche à me calmer, je me tais; nous

passons au salon. Sa Majesté veut jouer aux échecs, mais elle pose les pièces tout de travers; Elle me parle avec douceur : « *Je sais bien que vous avez commandé des batteries, des troupes, mais vous êtes encore bien jeune.* » Je ne réponds que par un silence triste. L'Empereur me fait jouer avec lui aux échecs.... A dix heures, coucher.

Samedi, 14. — J'écris à M. de Montholon pour demander à lui parler seul. Il vient chez moi et dit que, naturellement, il doit prendre parti pour sa femme, quoiqu'elle ait commencé avant-hier les hostilités en se mettant contre moi avec l'Empereur. Celui-ci est assez fort tout seul sans qu'on se joigne à lui pour m'écraser. Les égards que j'aurais pour Sa Majesté, je ne les aurais point pour d'autres; je ne me laisserai insulter ni humilier par personne; je suis poussé au désespoir et capable de tout : je l'en préviens, pour qu'il en parle a sa femme, car je craindrais d'en venir à une dispute, qui pourrait être fort sérieuse, ce qui me causerait une vive peine, car je me sens un faible pour lui. Montholon me répond qu'il est bien fâché de ce qui s'est passé avant-hier, car il avait cru que c'était moi qui avais attaqué sa femme (il était absent au moment de la querelle). Nous devrions tous vivre en paix et nous soutenir les uns les autres. Sa femme avait été effrayée de la dureté avec laquelle Sa Majesté m'avait parlé. Il me renouvelle sa parole d'honneur

de ne rien dire contre moi à Sa Majesté. Sa femme estime qu'il y a dans la lettre des choses indignes de l'Empereur. Le matin, celui-ci lui ayant ordonné de porter la lettre à Bertrand, sa femme lui avait conseillé de faire supprimer ces phrases, mais qu'il n'avait pas osé en parler à l'Empereur qui, bien sûrement, n'aurait pas signé : « *dévoué Napoléon* », si je n'avais pas parlé contre la lettre. La meilleure manière d'empêcher Las Cases de prendre tant d'empire sur Sa Majesté est d'en faire toujours l'éloge.

L'Empereur est, intérieurement, bien fâché de la prise du journal. S'il fait semblant de n'en rien croire, c'est parce que j'attaque ce journal. C'est pour cela qu'il a pris si facilement feu hier. Il doit y avoir là-dedans l'histoire du duc d'Enghien, celle des princes, celle des assassins, car Las Cases m'en a souvent parlé ; enfin on doit y parler de la conspiration pour le retour : trois ou quatre personnes sont nommées et compromises. « Sa Majesté craint, j'en suis convaincu, tout cela, dit Montholon. C'est ce qui la rend de mauvaise humeur, parce qu'en même temps, Elle ne veut pas souffrir qu'on attaque Las Cases, son journal ou ses opinions. L'affaire du journal réclamé comme propriété particulière doit cependant lui ouvrir les yeux ! »

Je monte à cheval, les factionnaires de Hut'sgate m'arrêtent ; je vais me plaindre à Harrisson de ce que cela arrive tous les jours. Celui de l'Alarm-House

veut aussi m'empêcher de passer. Je ne tiens pas compte de ses observations et vais au camp voir Ferzen, qui surveille les manœuvres.

Rentré à Longwood, on dîne à sept heures.

15 *décembre* 1816. — J'écris à ma mère et m'efforce de lui donner un courage que je n'ai pas. On dit que deux bâtiments du Cap viennent d'arriver, dont l'un est la malle. L'Empereur est, paraît-il, de fort mauvaise humeur. Sa Majesté ne s'habillant pas, et dinant chez Elle, Mme Bertrand ne vient pas à Longwood.

Cipriani a reçu une lettre de Santini qui lui annonce qu'ils vont partir pour l'Europe, sur la frégate l'*Oronte*. Piontkowski n'a pas vu le gouverneur du Cap : ils demandent tous qu'on leur envoie des couverts, comme souvenirs. A huit heures, je passe au salon où M. de Montholon me raconte que l'Empereur est de mauvaise humeur au sujet du *Journal* que Las Cases a réclamé comme son propre ouvrage et sa propriété. Le diner terminé, je vais porter au grand maréchal les deux lettres du gouverneur, du 12 et du 13, que j'ai traduites. Coucher à dix heures.

Lundi, 16. — Grand ennui. Conversation avec Bertrand. A-t-on bien fait, ou non, pendant la traversée, de diner avec Cockburn? Sa Majesté se l'était acquis et je suis sûr que si l'on avait su s'y prendre, on l'aurait gagné tout à fait. Mais le lendemain de notre arrivée dans l'île, l'Empereur va visiter Longwood

et demande même une tente pour y loger, jusqu'à ce que tout soit prêt pour le recevoir. En revenant, il voit les *Briars* et témoigne le désir d'y loger en attendant. Cockburn répond qu'il comptait louer cette maison pour lui, mais qu'il la met à la disposition de Sa Majesté, qui s'y établit. Un officier anglais, qui parlait bien le français, est désigné pour accompagner, dans ses promenades à cheval, l'Empereur qui trouve cela commode et des sergents de planton ont ordre de surveiller la maison sans se laisser voir : eh bien! au bout de quelques jours, Sa Majesté se plaint. A Longwood, il est convenu que quand Elle sortira, un officier suivra en bourgeois; nous allons nous promener et par un grand temps de galop nous perdons l'officier! Celui-ci se rend tout effrayé chez Cockburn. Ensuite on n'a plus voulu que l'officier restât en arrière et l'Empereur n'est plus sorti. Sa Majesté voulait écrire une longue plainte, mais ayant appris que nous aurions à signer des restrictions, ce projet fut ajourné.

Je trouve que le seul système que l'Empereur puisse suivre est non pas d'injurier Hudson Lowe, mais de ne pas se lier avec lui. Il ne serait pas digne à Sa Majesté d'être à tu et à toi avec ce personnage. La position de l'Empereur est si affreuse que le seul moyen de soutenir sa dignité est de paraître résigné et de ne pas faire un pas pour obtenir tel ou tel changement dans les restrictions; il nous faut tou

supporter avec résignation. Sa Majesté aurait toute l'île à Elle que ce ne serait rien à côté de ce qu'elle a perdu

A trois heures et demie, l'Empereur demande Bertrand et moi. Nous le trouvons au salon, où il reste jusqu'à cinq heures et demie, jouant avec les billes du billard. Il joue aux échecs, mais l'ennui le prend, il ne peut plus faire marcher ses pièces et il abandonne la partie; il se promène dans la salle et rentre chez lui à six heures. Il plaint ce pauvre Las Cases qui doit bien s'ennuyer. Bertrand ajoute : « Hudson Lowe ne s'attendait pas à ce que je renverrais la lettre ouverte ; il va l'envoyer en Angleterre, car il juge Las Cases des plus coupables. »

L'Empereur reprend : « *C'est par peur que le gouverneur dit tout cela, mais ce sera bien autre chose, quand il verra ma note au prince-régent. Il n'y a que quelques lignes, mais elles font connaître toute sa conduite.* »

A huit heures et demie, nous passons à table et y restons jusqu'à minuit. « *La constitution de l'Assemblée constituante*, dit l'Empereur, *n'avait pas le sens commun; mais je suis d'avis qu'il ne faut pas de constitution à la France : c'est un pays essentiellement monarchique. Je veux dire pas de corps délibérants, quoiqu'il y en ait toujours eu, états de provinces, états généraux, parlements. Pas de corps législatif. Si l'on veut faire une révolution dans un pays, il faut y former une assemblée; il s'y crée aussitôt deux partis, il s'établit des*

haines et des passions. En Autriche, j'ai été au moment de révolutionner Vienne; si je l'avais voulu, j'aurais appelé une assemblée avec des députés de tous les ordres. Je ne crois pas qu'en France la constitution actuelle puisse se maintenir, car ceux qui sont les plus puissants et qui devraient en être les plus fermes soutiens, je veux dire les pairs, sont les premiers intéressés à son renversement, à cause des privilèges de la noblesse. Si, comme en Angleterre, c'était la nation qui eût accepté son roi, à condition qu'il suivrait la constitution, ce serait différent. Lors du serment du Jeu de Paume, je crois que Louis XVI aurait pu arrêter la Révolution, mais il avait beaucoup d'audace en arrière et il manquait de fermeté au moment de l'action. Il avait plus d'esprit que la masse des hommes; il le savait, et c'est pourquoi il voulait régner lui-même. Il eût dû, comme Louis XIII, prendre un bon premier ministre et lui laisser tout faire. Peut-être que si M. de Montmorin eût gouverné, la Révolution ne serait pas arrivée. L'Assemblée constituante aurait bien fait de prendre le duc d'Orléans pour roi et de changer tout d'abord l'ordre de la dynastie. Les puissances étrangères ne s'en seraient pas mêlées. Il y a des gens qui auraient prétendu que le duc d'Orléans en aurait été déshonoré, mais les vêtements royaux couvrent tout de leur éclat. Certes, je crois bien que si Louis XVI se fût échappé à Varennes, le duc d'Orléans eût été élu roi et alors la Révolution prenait un tout autre cours.

La campagne de Dumouriez en Champagne est très belle et très audacieuse; c'est le seul homme que la noblesse ait produit. Il pouvait être ministre, il avait beaucoup de tête et d'esprit. Dans ses mémoires, il énonce une bêtise, quand il prétend qu'il aurait pu être duc de Brabant, alors que toute sa carrière militaire n'a duré que huit ou dix mois. Il est probable que s'il eût continué huit ou dix ans, il fût devenu un homme du plus grand renom. C'était bien autre chose que Lafayette. Tous les généraux d'alors, Kellermann, Beurnonville, Valence, étaient des imbéciles, nous les avons vus depuis! Brunswick s'est conduit fort sottement dans cette campagne de Champagne. Quand on veut envahir un pays, il ne faut pas craindre de livrer bataille et de chercher partout son ennemi pour le combattre. Il ne fallait pas donner aux Français le temps de respirer et on aurait dû marcher droit sur Paris. Qui aurait pu arrêter le général prussien?

Je crois que les massacres de Septembre ont fait un bon effet sur l'esprit des envahisseurs. Ils n'ont plus vu qu'une population entière soulevée contre eux; partout du sang, des assassinats. On a prétendu que pendant la Révolution l'honneur s'était réfugié aux armées; j'affirme, moi, que les massacreurs de Septembre étaient presque tous des anciens militaires, qui, avant d'aller à la frontière, ne voulaient pas laisser d'ennemis derrière eux. C'est Danton qui avait conçu ce projet; c'était un homme bien extraordinaire, fait pour tout; on ne

conçoit pas pourquoi il s'est séparé de Robespierre et s'est laissé guillotiner. Il paraît que les deux millions qu'il avait pris en Belgique avaient altéré son caractère. C'est lui qui disait : DE L'AUDACE, PUIS DE L'AUDACE ET ENCORE DE L'AUDACE!

Marat avait de l'esprit, mais était un peu fou. Ce qui lui a donné une grande popularité, c'est qu'en 1790, *il annonçait ce qui arriverait en* 1792 : *il luttait seul contre tous. C'était un homme bien singulier : ces personnages-là sont du domaine de l'histoire. Ils n'ont point, quoi qu'on en dise, le caractère méprisable; peu d'hommes ont marqué comme eux.*

Robespierre ne sera jamais bien connu par l'histoire. Il est certain que Carrier, Fréron, Tallien étaient bien plus sanguinaires que lui. Danton a laissé beaucoup d'amis, parmi lesquels Talleyrand et Sémonville. C'était un vrai chef de parti qui se faisait aimer de ses sectaires. Robespierre aurait dû se faire nommer dictateur, mais cela ne lui était pas aussi facile qu'à un général. Les soldats ne sont pas républicains; accoutumés à obéir, ils sont contents de voir les bourgeois soumis comme eux.

Au camp de Boulogne, tous les soldats désiraient me voir empereur. Les armées sont essentiellement monarchiques et vous verrez cet esprit gagner l'Angleterre. Au 18 *fructidor, si le Directoire avait été renouvelé, j'arrivais sur Lyon avec* 15 000 *hommes et je me mettais, dès lors, à la tête du gouvernement sans*

obstacle. J'aurais su rallier près de moi tous les partis. Dans les premiers temps du Consulat, Sieyès disait : JE NE VOUS VERRAI JAMAIS D'APLOMB QUE VOS ANTICHAMBRES NE SOIENT REMPLIES DE L'ANCIENNE NOBLESSE. LES FEMMES D'AVOCATS QUI FERAIENT, A PRÉSENT, LES DÉDAIGNEUSES D'ÊTRE DAMES DU PALAIS, EN MOURRAIENT D'ENVIE, SI ELLES VOYAIENT LES GRANDS NOMS L'ÊTRE! *Le fait est que j'étais mieux servi, j'entends service, par Mme de Montmorency, Mme de Mortemart, que par les bourgeoises. Ces dernières craignaient de passer pour des femmes de chambre. La duchesse de Montebello était comme cela, elle n'aurait pas ramassé la jarretière de l'Impératrice. Tout en m'entourant de la vieille noblesse, qui est la vraie aristocratie, je donnais la première place, le commandement des armées à des plébéiens, tels que Duroc. Les nobles étaient flattés et les plébéiens voyaient bien que je considérais les premiers par politique.*

Dans un voyage que je fis en Italie, en montant la côte de Tarare à pied avec Duroc, nous rencontrâmes une vieille femme qui nous dit qu'elle voudrait voir le Premier Consul. Je lui répondis : « Bah! tyran pour tyran, c'est la même chose. » CE N'EST PAS CELA, interrompit-elle, LOUIS XVI ÉTAIT LE ROI DES NOBLES ET BONAPARTE EST LE ROI DU PEUPLE. *Une aristocratie est nécessaire à un grand empire. Les Bourbons cherchent à se rattacher la nation en nommant pairs les fils de Duroc et de Bessières. Ils auraient bien fait d'avoir une*

Chambre des pairs composée des hommes de la Révolution, qui auraient été les premiers intéressés à conserver une constitution. »

Montholon assure qu'ils seront bientôt culbutés; Sa Majesté répond : « *Ils ont détruit tous les points de ralliement, et puis, pour le peuple, les cours prévôtales font très bien; s'il arrivait une révolution, ce ne serait que par un mouvement de Paris. Paris est la France. Paris me remplace à présent.* »

Mardi, 17 *décembre*. — A deux heures, je vais chez Bertrand : il vient de Longwood. L'Empereur n'avait encore sonné personne, à une heure et demie. On apporte des oranges à Mme Bertrand de la part de lady Malcolm.

Les Montholon ont engagé Mme Bertrand à demander à Sa Majesté le collier : elle leur a répondu que si, par un événement quelconque, Sa Majesté venait à mourir, le collier appartiendrait de droit à la reine Hortense ou au roi de Rome.

Bertrand m'avertit que l'Empereur se plaint de ce que j'en veux trop à Las Cases, qui est son affection, que je lui fais toujours des scènes et que si cela continuait, il ne sortirait plus de sa chambre.

A cela, j'ai répondu que ce que je disais dernièrement à Sa Majesté était pour Elle et non pour moi et qu'après m'avoir fait lire la lettre, Elle m'avait obligé à lui dire ce que j'en pensais. Le grand maréchal

m'interrompt : « Et comment, vous qui avez lu Gil Blas, ne vous souvenez-vous plus de l'archevêque de Grenade avec ses homélies ! Quand l'Empereur demande à quelqu'un son opinion, c'est pour qu'on soit de la sienne. »

Mardi, 18 *décembre*. — Je suis bien malheureux et ne sors que pour aller dîner. Après le repas, les Montholon vont chez Sa Majesté et moi, dans ma tannière. L'*Oronte* arrive, le soir, du Cap.

Jeudi, 19 *décembre*.— A onze heures et demie, Gentili vient m'avertir que je dînerai dans ma chambre, que l'Empereur dîne dans son particulier et que chacun doit manger chez soi. Je lui demande qui l'a chargé de cette commission, il me répond *Cipriani*. Je fais venir ce dernier qui me raconte que c'est M. de Montholon qui est l'auteur de la chose. Je m'emporte et j'écris à M. de Montholon pour lui demander à lui parler ; il vient, je lui reproche sa conduite et lui rappelle que je l'ai prévenu, il y a deux jours, d'avertir sa femme que si elle cherchait à me nuire, je m'en prendrais à lui. Cela me coûte, car j'ai de l'attachement pour lui, mais que mon honneur en est affecté et que je lui en demande raison. Il m'assure que sa femme n'a rien dit à l'Empereur. « Mais alors, dis-je, comment se fait-il que sa Majesté le jour de la querelle a encore joué aux échecs avec moi ? qu'Elle m'a quitté de bonne humeur et depuis ce moment Elle ne m'a pas vu, ni parlé ! » Je lui fais souvenir qu'avant hier, à

7 heures 1/2, Mme de Montholon est allée chez Sa Majesté qui n'était même pas habillée ; il fallait donc que sa femme eût de graves raisons pour cela. Il me répond que c'est vrai, qu'elle y était allée, mais que l'Empereur ne l'avait pas reçue; c'est pourquoi il avait été tout troublé quand je l'avais poliment avisé qu'elle y était.

Hier, l'Empereur l'a demandé, lui Montholon, et sur ce que les gens avaient rapporté que je n'avais pas prononcé un seul mot, Sa Majesté lui avait déclaré que chacun devait diner chez soi. Je lui répète ce que je lui avais précédemment dit en lui demandant raison, et ajoute : « Demain, si vous voulez, avec vos pistolets, au coin du champ labouré ; je prendrai Bertrand pour témoin. »

Je raconte tout cela à Bertrand en le priant de m'assister, mais de n'en rien dire à l'Empereur. Vers quatre heures, Noverraz vient me chercher ; je trouve Sa Majesté dans la salle de billard avec Montholon et Bertrand. On raconte qu'Archambault est allé en ville pour voir son frère qui a passé la veille à bord de l'*Oronte*, mais qu'Hudson Lowe n'a pas autorisé cette entrevue. Quelle férocité !

L'Empereur me dit, enfin, en sortant pour se promener au jardin, à quatre heures : « *Ah! Gourgaud!* » Sa Majesté va plus loin que l'enceinte, voit des factionnaires, revient sur ses pas, rentre dans la salle de billard et enfin chez Elle à 6 heures.

Bertrand m'avertit alors que l'Empereur était instruit de tout, qu'il n'avait pas dit que chacun dînerait chez soi tous les jours, mais seulement quand Sa Majesté dînerait chez Elle; Sa Majesté est de mauvaise humeur à cause de nouvelles lettres d'Hudson Lowe qui propose de rendre Las Cases à des conditions inacceptables. L'Empereur veut que nous partions tous et que nous adressions au gouverneur une demande dans ce sens, motivée sur ce que Sa Majesté ne peut garder près d'Elle des généraux qui servent humiliés. Je ne signerai jamais cela. Je viendrai prendre Bertrand le lendemain matin, car il faut que cela finisse et l'Empereur verra ainsi qu'au moins je suis susceptible sur le point d'honneur. A huit heures, l'Empereur me demande; il est au salon jouant aux échecs avec Montholon, il m'adresse quelques mots. On parle d'une gazette que le docteur a apportée; des Anglais ont été insultés à Paris; le prince régent a été malade, on raconte qu'il voudrait divorcer et se remarier, pour avoir un fils : ce serait un grand malheur pour l'Angleterre.

Après le diner, l'Empereur lit *Cinna*, m'adresse deux ou trois mots, et rentre chez lui à dix heures et demie.

Samedi, 21 *décembre*. — Montholon écrit au gouverneur pour qu'Archambault puisse voir son frère; Hudson Lowe fait dire qu'il autorise cette entrevue pour demain.

Je ne puis m'empêcher de répéter à Bertrand que ma situation devient trop pénible pour que je la puisse supporter plus longtemps. C'est le premier inspecteur d'artillerie, Lariboisière, qui m'a placé près de l'Empereur. Sa Majesté a ensuite distingué ma manière de servir, mon activité, mes connaissances en artillerie, et mes camarades ayant reçu des grades, l'Empereur m'en a accordé aussi et m'a gardé près de lui comme premier officier d'ordonnance. Ma mémoire, ma connaissance des détails militaires lui étant nécessaires, toute la campagne de Russie, j'ai été nuit et jour sur pied jusqu'au dernier moment. A Moscou, c'est moi qui ai trouvé les magasins où se trouvaient trois cent mille kilogrammes de poudre. A la Bérézina, Sa Majesté m'a fait traverser à la nage, afin de trouver au delà du fleuve un passage pour l'artillerie. A Dresde, c'est sur mon rapport et à mes risques que l'Empereur a changé son plan d'opérations qui était de se porter de Bautzen sur Kœnigstein, pensant que la capitale de la Saxe pourrait tenir encore sept ou huit jours. Moi seul avais jugé que l'armée était perdue si elle restait devant cette ville et que cette place serait enlevée le lendemain, si Sa Majesté, avec le reste de ses troupes, n'accourait pas à son secours. L'Empereur, sur mon rapport et sur mes instances, se décida, de Stolpen, à arrêter son mouvement, qui était déjà dessiné sur Kœnigstein et à venir en toute hâte sur Dresde, et tout le monde sait qu'il était

temps. A Brienne, j'ai tué un cosaque qui se précipitait pour percer Sa Majesté de sa lance. A Laon, j'ai réussi dans la mission que m'avait confiée l'Empereur pour piquer Ney, qui avait jugé la chose impossible. A Reims, j'ai forcé la ville. Ainsi donc, je ne vois pas que Sa Majesté m'ait trop récompensé. Elle n'a parlé de moi que dans un de ses derniers bulletins. J'ai même eu le désagrément de voir M. de Bussy passer aide de camp de l'Empereur. Je n'ai jamais reçu de gratification autre que celles accordées à mes camarades et quant à mon avancement, la plupart de mes cadets étaient majors et même M. Boileau colonel, avant moi. Il n'y a donc eu rien d'extraordinaire dans les faveurs que j'ai reçues. Si les Flahaut, les (illisible) étaient venus, c'eût été tout naturel, ils avaient été accablés de grades, d'honneurs et d'argent. Mais moi, pauvre malheureux, j'ai encore des dettes contractées pour mes équipages de guerre.

Bertrand m'assure que je n'y perdrai rien, que je dois rester tranquille et que l'Empereur reviendra à Paris.

Enfin, je vais me promener, pour me distraire, au camp, où je vois Fitz-Gérald. J'y apprends que le gouverneur du Cap a renvoyé les prisonniers et Piontkowski, en déclarant qu'il n'était pas le geôlier de sir Hudson Lowe. Piontkowski raconte qu'il a voulu donner des coups de fouet à M. Reade, que l'Empereur meurt de faim et que, une fois, il est resté trois

jours sans pain, et que lui Piontkowski est allé en acheter à un Chinois. Il se vante encore d'être le meilleur ami de Sa Majesté. On dit au Cap que Las Cases va y arriver.

Je rencontre Miss Mason. Elle ne vient pas à Longwood parce que l'Empereur ne veut recevoir personne. Elle m'invite à aller dimanche chez elle. Je rentre à Longwood où Bertrand m'invite à dîner chez lui. Le grand maréchal m'annonce que les demoiselles Balcombe doivent venir dîner demain chez lui. « En ce cas, dis-je, Sa Majesté s'habillera et sortira. » Je rentre à 10 heures chez moi.

22, *dimanche.* — Archambault va voir son frère. A trois heures, l'Empereur me fait appeler; il est au billard avec le grand maréchal et me demande pourquoi je suis triste, ce à quoi je réponds : « Votre Majesté connaît trop bien les hommes et le cœur humain, pour ne pas savoir la cause de mes chagrins et je n'ai pas sujet d'être gai. »

L'Empereur s'impatiente de ne pas voir arriver les demoiselles Balcombe et regarde souvent sur la route avec sa lorgnette. La conversation roule sur les douaires et les dots : « *Une femme ne doit pas s'engager pour son mari si elle a des enfants. En tout, il faut suivre les règles de la justice. C'est moi qui suis cause de l'introduction des hypothèques légales dans le code. Un père ne doit jamais donner, de son vivant, son bien*

à ses enfants, c'est se mettre dans leur dépendance, et les enfants sont toujours ingrats; au lieu qu'en gardant la disposition de son bien, le père est sûr que ses enfants ne lui manqueront pas. » L'Empereur déclare qu'on peut donner de gros revenus, des pensions à ses enfants, mais qu'il ne faut pas aliéner son capital.

A 5 heures, l'Empereur rentre, ennuyé de ne pas voir arriver ces dames. Je monte à cheval, passe au camp et y vois Fechter. Le colonel Mansel donne un grand dîner pour ses adieux; je rencontre Bingham avec Wygniard qui y va. Bingham me demande comment se porte « *tout le monde* ».

Le matin, Sa Majesté m'avait envoyé voir ce que disait Archambault de son entrevue. Il est allé à bord et n'a fait qu'apercevoir Santini. Il a pu parler à son frère sur le pont, dont on avait éloigné tous les officiers. Ce frère lui a raconté qu'au Cap, on avait été obligé de serrer Piontkowski. Sur leur refus, le gouverneur s'était écrié : « S'ils ne veulent pas, il n'y a qu'à les mettre au cachot, jusqu'à ce que leur maître vienne les délivrer. » Ils se plaignent de la nourriture du bord. En passant sous la porte de la ville, Archambault a observé : « Je ne croyais pas passer ici de si tôt », le commissaire a répondu : « Vous pourriez bien y repasser bientôt. »

Bertrand et moi trouvons l'Empereur au salon, conversation sur la duchesse de Montebello, à cause de son procès.

« La noblesse peut parler de ses ancêtres, c'est cela qui a toujours existé. Les Bourbons, les Montmorency disent aussi qu'ils sont d'un autre sang que le commun des hommes. Voilà pourquoi, autrefois, les bâtards des souverains étaient plus considérés qu'aujourd'hui, c'est parce qu'ils avaient du sang.

L'impératrice Marie-Louise a plus d'esprit que son père. Elle ne pouvait pas sentir l'impératrice Béatrix, qui lui écrivait de longues lettres, de huit à dix pages, comme d'une vieille femme à une jeune. C'était de la prétention, de la pédanterie. Béatrix avait, d'autre part, trop d'intelligence pour l'Empereur François; on sera content du mariage de l'Empereur avec la princesse Auguste, parce qu'on craignait l'influence de Marie-Louise sur son père.

J'ai eu bien tort, après Tilsitt, d'avoir refusé au bon roi de Saxe mon consentement au mariage de la princesse Auguste avec l'Empereur d'Autriche; peut-être que bien des choses ne seraient pas arrivées. Le roi de Saxe tenait beaucoup à la Pologne. A Leipzig, après la bataille, il m'engageait à ne pas abandonner les Polonais. Il n'aime ni Alexandre, ni les Russes. Je suis content de ce mariage; l'Empereur François ne peut mieux choisir. L'impératrice Marie-Louise n'aura pas été fâchée de la mort de Béatrix; celle-ci avait plus d'esprit que d'instruction, il y avait beaucoup de choses qu'elle comprenait. Elle était bien différente de la reine de Prusse qui était d'une instruction et d'une tête rares. »

Mme de Montholon assure qu'Archambault, en passant sous la porte, a dit ce matin : « Je ne m'attendais à passer ici qu'avec mon maître » et que le commissaire de police a répondu : « Vous y passerez, avec lui, plus tôt que vous ne le pensez. »

C'est ainsi qu'on trompe l'Empereur pour se faire bien venir de lui ! Heureusement, cela ne tire pas à conséquence et cela donne quelques consolations et espérances. A 11 heures, Sa Majesté rentre et nous allons nous coucher.

Lundi, 23 *décembre*. — Miss Jenny et mistress Balcombe déjeunent chez Bertrand, chez qui vient plus tard Hudson Lowe, qui lui dit être fâché de tout ce qui est arrivé ; il propose de rendre Las Cases et de restituer sa correspondance. Le grand maréchal lui fait sentir la violence de sa conduite. M. Balcombe est allé voir l'Empereur, est resté une heure avec lui, et l'a trouvé fort changé; sa femme et Jenny sont fâchées de n'être pas reçues.

Je retourne à Longwood avec le quartier-maître du 53e régiment, on m'y apprend qu'Hudson Lowe a écrit avoir proposé à Las Cases de revenir à Longwood, et que celui-ci a répondu que son sort était décidé et qu'il s'y soumettait; sa lettre est en français et très honnête. Il attend des ordres d'Angleterre pour changer les limites.

On me raconte que lorsque Balcombe avait assuré

que Las Cases allait revenir, M. de Montholon avait été sur le point de se trouver mal de rage. Je vais au salon à 7 heures et demie, l'Empereur joue aux échecs. Il parle du gouverneur et de sa lettre. Je dis que, pendant que j'étais chez Bertrand, un dragon est venu demander la réponse. Sa Majesté m'ordonne de faire savoir au grand maréchal de ne pas écrire la lettre qu'il lui a dictée pour Hudson Lowe, avant de la lui montrer encore; il doit attendre au lendemain pour répondre; il peut, dès ce soir, faire savoir que l'Empereur désire revoir Las Cases; puis il me rappelle : « *non, qu'on attende à demain* ! » Bertrand m'avoue qu'il n'a pas été pressé pour mettre au net ce que l'Empereur lui a dicté; je pense qu'il n'y a dedans que des violences adressées au gouverneur.

Sa Majesté fait envoyer des vivres frais aux domestiques qui sont à bord de l'*Oronte* afin de leur montrer qu'on pense à eux.

Puis, Elle s'écrie que le gouverneur est un b... un argousin et qu'il faut qu'il ait peur pour agir ainsi !

Lecture du *Cid* : voilà d'admirables sentiments ! C'est un soliveau que le roi. Coucher à 10 heures et demie.

Mardi, 24 décembre. — Je demande deux certificats de vie à Hudson Lowe, qui me répond fort honnêtement, en me présentant ses respects. Je raconte à Bertrand que je voudrais bien donner des étrennes

aux domestiques, mais que je me trouve sans un sou. Il me rend alors les sept livres sterling que je lui ai prêtées.

Lady Lowe envoie un cadeau à Mme Bertrand, des bonnets et des robes d'enfants ; celle-ci me consulte et je lui conseille de prendre l'avis de son mari. Quant à moi, il me semble qu'elle peut accepter un semblable don que son peu de conséquence rend acceptable.

Me promenant à cheval avec Fitz-Gérald, nous rencontrons deux voitures chargées des effets de Las Cases et j'apprends qu'il est passé une demi-heure auparavant, pour se rendre en ville. Je retourne à Longwood en rendre compte à Bertrand qui entre chez l'Empereur au bout de quelque temps et en sort fort préoccupé. Sa Majesté veut qu'il écrive au sujet de Las Cases. Sa position est des plus embarrassantes ; d'un côté, se sachant proscrit, il craint d'irriter le gouverneur ; le l'autre, en se refusant à obéir, l'Empereur lui dira ertainement : « *Vous ne m'êtes bon à rien* ! » Je lui con-eille de se faire adresser des instructions écrites ignées de Sa Majesté et de les envoyer à Hudson owe. Il me répond que l'Empereur n'y consent pas. uivant lui, Las Cases ne voulant plus revenir aura ensé que, dans quatre mois, on le ferait partir et u'ayant pris son parti, il préfère s'en aller de suite. trouve cette conduite contradictoire avec tout ce ie Las Cases avait déclaré jusqu'alors, que son sort

était lié au nôtre et que les Anglais étaient maîtres de son corps, mais non de son âme. J'estime que l'on ne manquera pas de dire que toute son affaire avait été menée pour avoir un prétexte de nous quitter.

Je fais voir à l'Empereur la lettre que j'ai reçue du gouverneur. « *Il faut qu'il y ait quelque chose !* » Dîner. Après dîner, jeu d'échecs.

Sa Majesté demande seulement : « *Quelle heure est-il ?* — 10 heures. — *Comme les nuits sont longues!* — Et les journées, sire! »

Le matin, j'ai fait un billet de 25 livres sterling à Marchand, car je n'avais plus un sol et j'ai donné pour étrennes de Christmass à Archambault 3 livres sterling, à l'écurie 3 et à mon domestique 2.

Mercredi, 25. — L'Empereur prend un bain et nous dînons à 9 heures et demie; aussitôt que les domestiques se sont retirés, Sa Majesté parle longtemps de notre position. Ici, nous sommes très bien, très heureux, nous pouvons nous promener à cheval, accompagnés d'un officier.Nous avons une bonne table. Si l'on se plaint, c'est qu'il faut toujours se plaindre. Nous avons la liberté de nous en aller quand nous voudrons. Nous nous sommes couverts de gloire autrefois, nous serons bien reçus partout, nous aurons des sujets de conversation pour le reste de notre vie. Il n'y a pas de puissance qui ne fût enchantée de nous employer dans notre grade. L'Empereur de

Russie, celui d'Autriche, les Bourbons eux-mêmes nous accueilleraient favorablement; ils savent comment on doit apprécier ceux qui suivent les souverains malheureux! « *Ils m'auraient donné des provinces à gouverner, si je m'étais rendu à eux, au lieu de me fier aux Anglais! Ils auraient été trop heureux de m'avoir, m'ont dit les commissaires. Ainsi, nous sommes très heureux dans le présent, ayant devant nous un glorieux avenir, mais nous ne savons pas vivre ensemble. Il y a peu de campagnes où il y ait des joies complètes.*

Vous pouvez faire des visites à Plantation-House, chez Bingham, et la seule personne malheureuse, c'est moi, d'abord d'être tombé de si haut, ensuite de ne pouvoir, comme vous, me promener escorté. Mais on espionne mes démarches : si une femme entre chez moi, on en est jaloux. Toujours des duels sous jeu! » (Ici, l'Empereur s'échauffe beaucoup). « *Ce sont des fanfaronnades, on n'a aucun égard pour moi. Quel droit a-t-on sur moi pour m'empêcher de voir telle ou telle personne? Pourquoi s'immiscer dans mes affaires?* »

Jusque-là, tout le monde attendait pour savoir sur qui tomberait l'orage, je ne disais rien, mais sentant que c'est à moi que l'Empereur en veut, je romps le silence au sujet du duel; j'assure que c'est la première fois que j'ai provoqué quelqu'un, mais que l'on m'avait tellement réduit au désespoir que j'avais été forcé à cette démarche, que j'en avais parlé à Ber

trand, parce que je ne pouvais faire autrement, et je l'avais prié de n'en rien dire.

Sa Majesté s'échauffe de plus en plus. J'ai beau conjurer Montholon de répéter textuellement mes paroles que l'Empereur dénature, il se montre peu généreux. Sa Majesté, toujours fâchée, dit que c'est moi qui suis cause que Las Cases ne veut pas revenir; Elle ne me connaissait pas auparavant. Je me suis perdu dans l'esprit de Bertrand; un chambellan est plus que moi, mon avancement a été rapide, et on ne doit pas oublier que j'ai dit que j'étais malheureux d'avoir un père trop honnête homme et que je suis mal élevé, parce que je dis trop franchement mon opinion.

« *Eh, que m'importe que vous soyez honnête homme? Vous ne devez vous attacher qu'à chercher à me plaire. Vous avez des vertus sauvages, alors que Las Cases a un caractère de femme. Vous en étiez jaloux, et vous avez eu l'impudeur de le lui montrer.* »

J'ai beaucoup de peine à répondre; l'Empereur m'interrompant à chaque phrase.

« *Vous avez cru, en venant ici, être mon camarade, je ne le suis de personne. Personne ne peut prendre d'empire sur moi. Vous voudriez être le centre de tout ici, comme le soleil au milieu des planètes. C'est moi qui dois être le centre. Vous m'avez causé tous mes soucis depuis que nous sommes ici ; si j'avais su, je n'aurais amené que des domestiques; je puis fort bien*

vivre tout seul et puis, quand on est par trop las de la vie, un coup de poignard est vite donné. Si vous êtes si mal, plutôt que de chercher querelle à M. de Montholon, vous pouvez nous quitter[1]. »

Puis, Sa Majesté, après avoir assuré que Las Cases n'a jamais dit de mal de moi, ce dont je conviens, assure qu'Elle m'a offert une lettre au sujet d'une rente à servir à ma mère; que rien ne me tranquillise, que je me forge des chimères, que je suis plein de prétentions et me crois supérieur à Bertrand. L'Empereur finit par s'adoucir. Je lui fais observer que je ne lui avais jamais rien demandé : j'avais été fort reconnaissant de ce qu'il m'avait promis de faire pour ma mère, mais que je croyais qu'il avait changé d'avis et je ne trouvais pas délicat de ma part de le lui rappeler. Sa Majesté me répond que c'est ma faute si ma mère n'a pas reçu la lettre qui l'en avisait, puisque je lui ai assuré que Piontkowski ne voulait pas s'en charger. « Je croyais que Votre Majesté était dans la même disposition. Elle aurait pu profiter de ce qu'écrivait Las Cases par Santini. »

L'Empereur objecte : « *Voyez Piontkowski, je l'ai nommé chef d'escadron!* »

Je n'irai jamais quêter mon pain auprès des parents de Sa Majesté. Par la manière dont Elle me traite, je puis juger comme je le serais par des étrangers!

1. Le commissaire français marquis de Montchenu a connu toute cette scène et l'a consignée dans un de ses rapports.

J'aime mieux conserver mon âme indépendante et être soldat que de commettre des bassesses. N'ayant rien à me reprocher, je puis tout braver!

L'Empereur déclare qu'il n'est pas bon de dire tout ce que l'on pense : il faut dissimuler et avoir l'art de vivre en société. Dans tout cela, Sa Majesté s'en est prise à moi, parce que je suis le souffre-douleurs, mais les Montholon ont pu prendre ce qui s'appliquait à eux.

L'Empereur m'appelle ensuite avec bonté : « *Enfant!* » c'est une bonne leçon, car il désignait ainsi le prince Eugène. Il m'assure que je veux faire comme l'Impératrice et jeter sur lui le grappin. De sa part, à elle, cela lui a causé bien des tourments!

On cause ensuite de la Révolution : « *Marat... je l'aime, parce qu'il est sincère. Il dit toujours ce qu'il pense. C'est un caractère. Seul, il lutte contre tous. Mon opinion est que le duc d'Orléans ne conspirait pas. Il y a toujours eu un parti d'Orléans, parce que les mécontents des familles royales tournent les yeux sur les branches qui en approchent. C'est comme cela à présent.* » Il est une heure du matin quand nous allons nous coucher.

Jeudi, 26. — Bertrand me raconte qu'il avait préparé une lettre au gouverneur pour que Las Cases puisse au moins venir à Longwood faire ses adieux. L'Empereur n'a pas voulu se servir d'O'Méara pour cela! J'aurais aussi bien voulu écrire pour demander à voir

Las Cases et lui dire que, quoiqu'il m'ait fait bien du mal, j'étais fâché de le voir partir et de ce qui lui arrive.

Je vais au camp avec les enfants du grand maréchal; il y a des courses en sacs et je cause avec les officiers, Ferzen, Fitz-Gérald, le quartier-maître; ils me font les plus grandes amitiés.

Bertrand envoie sa lettre à Hudson Lowe et l'Empereur nous fait tous demander au billard. Il parle de MM^mes de Genlis et de Valence. Nous dînons à 9 heures. La conversation tombe sur l'Égypte : « *Si j'avais eu quatre pièces de 24, j'étais maître de tout!*

Les grands événements tiennent à de petites causes. J'ai perdu la bataille de Waterloo par la faute d'un officier d'ordonnance qui a porté à Guyot l'ordre d'engager les grenadiers à cheval. Sans cela, je les aurais eus en réserve et j'aurais rétabli la bataille avec eux. Mortier m'a fait bien du mal en quittant le commandement de la garde à Beaumont; il connaissait tout ce corps. Si j'avais eu Lannes ou Bessières à la tête de la garde, le malheur ne serait pas arrivé. Ce sera sûrement la faute de Mortier, à qui l'on aura écrit de Paris que le corps législatif conspirait. Le duc de Trévise est un brave homme, mais sa femme le mène. »

Je me joins à l'Empereur, pour faire l'éloge de Mortier.

« *En Égypte, ce qui étonnait le plus les naturels était notre costume, nos chapeaux; j'avais déjà changé plu-*

sieurs parties du costume français. Les Scheicks me disaient toujours que si je voulais m'établir patriarche, il fallait que l'armée se fit musulmane et prît le turban. C'était bien mon intention, mais je ne voulais faire cette démarche qu'étant sûr de réussir, sans quoi, je me serais, comme Menou, couvert de ridicule. J'aurais fait de mon armée ce que j'aurais voulu, tant elle m'aimait. Tout autre général que moi, à la tête de troupes comme celles-là, accoutumées aux délices de l'Italie, aurait échoué dans l'expédition. Au bout de deux ou trois jours, l'armée se serait rembarquée. J'ai eu beaucoup de peine, à ce sujet, dans la route d'Alexandrie au Caire. On manquait de pain, et le mécontentement était extrême. Des régiments refusèrent de marcher! Je me montrai ferme, je m'en pris à un général nègre, Dumas, que je menaçai de faire fusiller. Lannes, Berthier, Davout, étaient parmi les mécontents. Desaix, seul, pensait comme moi; Kléber n'était pas là, mais il l'aurait imité. L'armée en voulait surtout aux savants et à Caffarelli; elle disait que je m'étais laissé mettre dedans par le Directoire et que Caffarelli s'en moquait bien, car il avait une jambe en France. Par la suite, les soldats revinrent bien sur le compte des savants et de Caffarelli.

Crétin était un excellent officier du génie, un peu morose, disant librement sa façon de penser, cherchant en causant avec moi, plutôt à élever des objections qu'à distribuer des louanges.

Peut-être la destruction de la flotte a-t-elle été avantageuse en ce qu'elle a ôté pour le moment à l'armée l'idée de retourner en France; mais, cependant, avec nos vaisseaux, j'aurais été maître de tout. Les mamelucks se seraient réunis à moi : la perte de la flotte a empêché tout cela! Les Arabes n'attendaient qu'un homme, ils me regardaient comme un être extraordinaire, surtout par l'obéissance absolue de mes généraux à mon égard. J'eus bien soin de leur persuader que si j'étais mort, un autre prendrait ma place et obtiendrait la même obéissance, mais que, peut-être, cet autre général ne serait pas si bien disposé en leur faveur que moi.

Caffarelli était un fort brave homme; au passage de la mer Rouge, je l'avais confié à deux guides, excellents nageurs; la nuit était obscure, la marée montait, nous avions pris la lumière de la canonnière des savants pour la terre, nous étions perdus si nous ne retrouvions promptement le rivage. J'entendis, à quatre-vingt toises, en arrière, les cris de Caffarelli. Je crus qu'on l'avait abandonné, j'y courus, il ne voulait plus suivre ses guides, il leur disait de le laisser mourir, qu'il était inutile de faire périr d'aussi braves gens qu'eux. Je lui donnai, de colère, un bon coup de cravache dans la figure. Sans moi, il était perdu. »

Puis, en se mettant aux échecs, Sa Majesté dit qu'Hudson Lowe voulait se rapprocher de nous, qu'il avait assuré au docteur qu'il allait tout rétablir

comme au temps de l'amiral Cockburn; l'Empereur me demande si je crois que cela peut venir de ce qu'avait dit Malcolm. Je crois plutôt que c'est par crainte d'être blâmé de son gouvernement. Sa Majesté pense de même : « *Ce qui effraye sir Hudson Lowe, c'est de me voir toujours rester dans ma chambre.* »

Ce jour-là, l'Empereur a été pour moi ce qu'il était autrefois. Coucher à 11 heures. Le matin, j'avais remis à Bertrand mes états de service, ainsi que le règlement et l'attribution de la place de premier officier d'ordonnance.

Vendredi, 27. — Un dragon vient chercher l'épée de Las Cases chez Poppleton qui croit savoir que notre compagnon s'embarquera aujourd'hui et partira demain pour le Cap. Bertrand a travaillé avec Sa Majesté de midi à 3 heures; il me parle des restrictions, des observations écrites en marge à l'encre rouge par l'Empereur, des nouveaux changements qu'on veut nous imposer. Il ne croit pas que Las Cases parte demain.

Je vais au salon à 8 heures; l'Empereur ne me dit rien, mais paraît de mauvaise humeur. Le dîner est triste, la conversation roule sur les nouvelles qui se trouvent dans les gazettes du mois d'août. Les cours prévôtales font crier en France; le Roi semble faiblir à ce sujet.

« *Les cours prévôtales sont ce qu'il y a de mieux pour*

contenir le petit peuple et la canaille. C'est par la terreur seulement que les Bourbons pourront se maintenir en France; s'ils faiblissent, ils sont perdus. Plus ils en feront contre les Français et mieux ils agiront. Pendre, exiler, chasser, voilà ce qu'ils doivent faire. En 1814, *ils n'avaient agi qu'à l'eau de rose, aussi, ils ont été culbutés. La nation française n'a pas de caractère, elle ne fait tout que par mode. Aujourd'hui, ils sont d'un parti et demain d'un autre, en disant qu'ils ont toujours été de ce dernier. Quand à Vienne, à Berlin, je voyais les bourgeois monter la garde à l'arsenal dont nous allions nous emparer, je m'indignais. Je ne me doutais pas alors que je verrais des Français faire de même envers des Anglais et des Russes et que l'Institut viendrait en corps féliciter l'empereur Alexandre.*

Les Bourbons devraient envoyer à Saint-Domingue 100 000 *vieux soldats et les faire périr par le climat et les noirs, se débarrasser ainsi des uns et des autres. Il leur faut chasser tous les maréchaux et généraux qui ne sont pas de sang bleu et n'employer que des généraux nobles. Montesquiou, Caraman, Carignan seraient d'aussi bons maréchaux que d'autres.* »

Mme de Montholon avance que les Français ne sont que des girouettes, moi, je déclare que le Roi réussirait plutôt par la douceur que par les cours prévôtales, qu'il ne fait qu'exaspérer ses sujets sans étouffer le mal. C'est le despotisme de la minorité contre la majorité, et pour réussir avec un pareil plan, il faudrait

un véritable massacre, car quelques têtes coupées raniment plus le feu qu'elles ne l'éteignent.

Coucher à 10 heures et demie.

Samedi, 28 *décembre*. — Le matin, je vais à la chasse aux tourterelles. L'amiral et sa femme viennent à Longwood et font visite à Bertrand et à Montholon; Sa Majesté fait dire qu'Elle ne peut recevoir, étant indisposée.

Hudson Lowe a fait savoir qu'il était bien fâché de ne pouvoir répondre aux désirs de l'Empereur, relativement à son désir de voir Las Cases, à moins qu'il n'y ait un officier anglais présent à l'entrevue. Sa Majesté en est affectée et dicte à Bertrand une lettre pour le gouverneur : « *Monsieur, j'ai mis sous les yeux de Sa Majesté votre refus de lui laisser voir M. de Las Cases. L'Empereur n'y voit que la suite des traitements barbares qu'on lui fait éprouver. Il proteste contre ce refus contraire à l'humanité et désire que cette lettre soit mise sous les yeux du prince régent.* »

Bertrand n'est pas content d'avoir cela à écrire et sa femme m'assure que l'amiral se montre bien étonné que M. de Las Cases ait refusé de venir à Longwood, lui qui, d'après sa déclaration, avait dit qu'il partagerait le sort de l'Empereur, quelqu'affreux qu'il fût, lui qui... Ils ne peuvent deviner le motif de sa conduite. Il paraît même que Las Cases presse pour partir et ne veut plus revenir à Longwood. Ce

matin, l'Empereur a dit à Bertrand que Las Cases était un homme au-dessous du médiocre et qu'il le reconnaissait bien là. Je trouve, moi, que le gouverneur agit comme un sot en refusant de laisser venir Las Cases, puisque, s'il demandait à se rendre à Longwood, on le lui accorderait, et que, le lendemain, s'il voulait s'en aller, on le lui accorderait encore : on ne peut donc concevoir le motif du gouverneur. Sa Majesté, indisposée, dîne chez Elle, moi chez moi.

A neuf heures et demie, Bertrand vînt chez moi me raconter que Sa Majesté lui a bien recommandé de ne pas écrire la lettre et qu'il valait mieux aller voir le gouverneur à ce sujet. Le grand maréchal me donne quelques notes à copier, ce sont des réclamations sur les restrictions. On demande celles qu'on avait établies du temps de l'amiral ; le matin, je me suis promené à cheval et ai rencontré miss Mason et miss Ketty qui sont de jolies personnes. Je reçois les certificats de vie que j'ai demandés au gouverneur.

Dimanche, 29 *décembre*. — J'écris à ma mère, en lui envoyant les certificats de vie et vais chez Bertrand lui déclarer que je ne saurais écrire ce qu'il m'a laissé hier à copier, parce qu'il y est marqué que M. de Las Cases a refusé un domestique que lui donnait le gouverneur, préférant se servir lui-même, et que le mien n'a pas ma confiance et que c'est un

espion. Je fais observer au grand maréchal qu'il était facile à Las Cases de refuser un domestique anglais, puisque l'Empereur lui donnait un des siens, Gentili, et que mon domestique, à moi, est en partie payé par le gouverneur, à qui il lui sera facile de me l'ôter, si je dis qu'il ne me convient pas, et je serais cependant fort gêné d'en trouver un autre. Bertrand m'assure que je serai libre de prendre qui je voudrai dans l'île, mais je crois qu'ils sont tous de même.

Le grand maréchal écrit, dit-il, une lettre qui l'embarrasse. Il va chez l'Empereur et ne tarde pas à venir me retrouver. Après la dictée de l'Empereur, il a répondu au gouverneur qu'il n'a pas voulu mettre son refus sous les yeux de Sa Majesté, espérant qu'il changerait d'avis et permettrait à Las Cases de venir nous dire adieu. Mme Bertrand me montre un perroquet qu'elle vient de recevoir de Lady Malcolm.

Nous voyons passer le régiment qui revient de l'office, Bingham l'accompagnait; il descend de cheval et nous fait mille politesses. Le colonel Mansel nous avait adressé ses adieux un instant auparavant. Sur les 3 heures, arrive à Poppleton, qui est avec nous, une ordonnance qui lui remet la lettre du gouverneur, en contenant une autre adressée à Bertrand. Sir Hudson Lowe mande qu'il persiste dans son refus et attend la réponse positive du grand maréchal pour faire embarquer Las Cases. Bertrand entre chez l'Empereur et en sort une demi-heure après, demande

son cheval pour aller en ville et part avec Poppleton, Sa Majesté l'ayant chargé de voir Las Cases.

Je me promène à cheval et trouve Ferzen qui revient de la ville et raconte que le brick de croisière avait rencontré le capitaine d'un navire marchand, qui lui avait assuré que l'expédition d'Alger était terminée, que les Anglais avaient perdu deux mille hommes et les Algériens huit mille, tant tués que blessés. Le dey payera 48 millions de contribution et livre sa marine aux Anglais, etc. Ferzen se plaint que le gouverneur laisse le camp manquer d'eau.

Je rentre à Longwood; l'Empereur est au billard avec les Montholon, paraît agité et me demande des nouvelles : je lui rapporte ce que j'en sais. Suivant lui, le dey ne saurait payer une telle somme; il vaudrait mieux laisser constamment devant Alger plusieurs vaisseaux de guerre pour le bloquer complètement; il déclare, en résumé, que c'est bien fait. Sa Majesté se met aux échecs et me dit de jouer avec Elle, puisque je lui ai apporté des nouvelles : Elle semble plus gaie et me traite avec douceur. Dîner à 9 heures.

A 10 heures, arrive Bertrand, qui raconte avoir trouvé Las Cases extrêmement changé au physique et au moral. Il n'a rien pu couler à fond avec lui et il lui croit la tête perdue. Croyant être embarqué à onze heures du matin et ayant attendu jusqu'à

six heures du soir sans connaître le motif de ce retard, il s'était exalté à ce point, que lui, Bertrand, pensait que si lui-même avait passé la tête dans un tel état d'incertitude, il en aurait eu le délire.

Las Cases avait proposé à Hudson Lowe de reconnaître un écrit de lui, en faisant promettre de lui en renvoyer l'original; mais dont une copie, prise par le gouverneur, nous serait communiquée. Cet écrit serait avantageux aux deux parties. En entendant ces mots, l'Empereur s'écrie : « *Ah! il a perdu la tête, il va commettre quelque sottise!... Ils l'auront tellement tenu au secret qu'ils l'auront rendu fou.* » Je suis très affecté de ce récit de Bertrand, qui se montre très peiné et nous fait partager son inquiétude. Il retournera le voir le lendemain à 9 heures et espère le trouver plus calme. Sa Majesté rentre chez Elle à 10 heures et demie avec Bertrand et je me couche.

Lundi, 30 *décembre.* — Je prie Bertrand de demander à l'Empereur s'il veut me permettre d'aller en ville, car je serais content de dire adieu à Las Cases avant son départ. Bertrand ressort de chez Sa Majesté et m'annonce que je puis y aller. Par contre, Poppleton craint que cela ne le compromette et que le gouverneur sera fâché qu'il me conduise à James-Town sans avoir demandé s'il lui convenait que je visse Las Cases; je lui fais observer qu'il n'a qu'à dire que je vais en ville afin d'acheter diverses choses à l'occasion du

premier jour de l'an. J'allais renvoyer mon cheval, lorsqu'il se décide; je pars donc avec eux. Bertrand descend en ville chez M. Reade, où vient d'arriver sir Hudson Lowe et je le prie de solliciter pour moi l'autorisation de visiter Las Cases.

Je me promène en ville avec Poppleton, qui me fait mille politesses et se donne l'air d'un bon homme. Mme Malcolm ne peut comprendre pourquoi Las Cases ne veut plus retourner à Longwood, ni moi non plus. L'amiral l'a vu ce matin et l'a trouvé mieux de beaucoup que le grand maréchal hier.

Je rencontre le gouverneur et le remercie des certificats de vie : « Je n'ai point à élever d'objection à ce que vous puissiez voir M. de Las Cases. » Il charge, en conséquence, Poppleton, de me conduire au château où est notre compagnon.

Je trouve Las Cases dans un salon avec Bertrand; devant les fenêtres, sont Gorrequer et Wygniard; je l'embrasse. Il m'assure que son motif de partir est la pensée qu'il nous sera plus utile en Europe qu'à Longwood, la preuve en est dans le désir extrême qu'a Hudson Lowe de le voir rester dans l'île. Il souffre beaucoup du combat qui se livre dans son cœur, et, comme il l'a déclaré hier à Bertrand, il a plus besoin d'être soutenu que conquis. Depuis qu'il sait que l'Empereur a déclaré que s'il revenait à Longwood, cela lui ferait plaisir, mais que s'il partait, cela lui ferait plaisir aussi, il se montre très heureux. Emma-

nuel arrive, je l'embrasse et lui donne les adresses de ma mère, du banquier Goldschmidt, de la sœur de Mme de Montholon. Comme son père, il est très exalté. « Vous entendrez parler de nous; le gouverneur du Cap nous donnera des passe-ports. Si nous repassons par ici, nous ne serons plus sous la coupe d'Hudson Lowe. »

Las Cases a été bien traité par le gouverneur, qui n'a lu que le titre de ses papiers. Son journal ne compromet personne et chacun de nous n'y est cité que comme un accessoire tendant au même but. Il désirerait ravoir les dictées sur la campagne d'Égypte et me recommande de rappeler à l'Empereur les quatorze paragraphes.

Je lui expose franchement ce que j'avais contre lui et il me répond qu'il a toujours apprécié mon bon cœur. Il ne m'a jamais nui et a été très sensible aux signes que je lui avais fait, lorsqu'il était à Hut'sgate et à Rose Cottage. Il me juge bien et me plaisante de ce que j'avais avancé que je rirais si je le voyais pendre.... « C'est vrai, interrompis-je, mais c'était dans l'hypothèse où j'aurais éprouvé le même sort. » Enfin, lui et son fils se conduisent fort bien envers moi. J'oublie toute ma haine et les vois partir avec peine.

Je raconte à Las Cases que, depuis son départ, l'Empereur me traite fort mal et lui demande s'il est vrai qu'il ait fait entrer ma présence à Longwood pour

quelque chose dans le refus qu'il a fait d'y revenir. Il me donne sa parole d'honneur que non et s'étonne de ma question. Il craint de ne pas partir et base son appréhension sur l'extrême liberté qu'on nous laisse de causer ensemble.

Le gouverneur nous permet de déjeuner ensemble avec Poppleton, mais nous faisons un exécrable repas. Las Cases assure que ce que l'on a saisi n'était qu'une lettre à Lucien et une à un ami; il remet, du consentement d'Hudson Lowe, des lettres de change contre un billet d'égale somme signé du grand maréchal. Après le déjeuner, nous rentrons au salon, causons encore un peu, puis nous nous faisons nos adieux, en déclarant que toutes nos tracasseries sont oubliées...; je les embrasse tous les deux, les larmes aux yeux.

Nous passons devant Porteus. Montchenu, à sa fenêtre, salue le grand maréchal, qui lui répond : « Comment vous portez-vous, monsieur le marquis? »

M. de Gors est aussi à sa fenêtre; je lui demande de ses nouvelles et lui exprime la part que j'ai prise à son malheureux accident. Il redoute de rester estropié et semble reconnaître mon honnêteté.

Bertrand et moi courons les boutiques faire nos acquisitions de jour de l'an et je dépense 7 à 8 livres sterling. Nous rencontrons Balcombe, Hudson[1], Rose Boutonneuse et chacun semble nous voir avec plaisir.

Nous repassons chez l'amiral où nous prenons du

1. Le major.

vin. Il nous montre sa bibliothèque, sa basse-cour, ses autruches; survient Hudson Lowe qui cause avec moi un certain temps pendant lequel le grand maréchal reste immobile. A trois heures, on vient annoncer que Las Cases est parti!...

A 4 heures et demie, nous repartons et entrons quelques instants aux *Briars,* où nous mangeons des pêches avec Betzy et Jenny.

Retour à 6 heures à Longwood. L'Empereur est au billard, cause avec Bertrand, puis me fait entrer. Il est agité, me bourre de questions et déclare que Las Cases a bien fait de s'en aller. Il me dit qu'il faut avoir de l'empire sur soi-même, et, si l'on veut, on peut devenir amoureux d'un chien ou d'une chèvre. Puis, il me demande : « *Et M. de Montchenu?* » Je raconte ses honnêtetés, ses paroles.

Dîner à 9 heures. Je répète à l'Empereur que Las Cases m'a assuré qu'il avait été très bien traité par sir Hudson Lowe. Cela fâche Sa Majesté, qui, après avoir laissé Mme de Montholon se lancer sur le gouverneur, assure qu'il faut que ce dernier ait reçu de mauvaises nouvelles pour qu'il se soit opéré un aussi grand changement en lui. En effet, Hudson Lowe avait dit, le matin, à Cipriani, qui était allé à James-Town vendre de l'argenterie : « Mais pourquoi vend-on cette argenterie? » et sur sa réponse que c'était pour avoir de quoi vivre, le gouverneur avait ajouté : « J'espère que les prochaines nouvelles d'Angleterre

seront favorables. » Mme Balcombe avait voulu acheter cette argenterie, qui était brisée.

L'Empereur nous raconte ensuite, qu'étant lieutenant d'artillerie, en garnison à Valence, et étant à se promener hors la ville, il voit venir à lui un homme qui lui demanda le lieutenant Bonaparte, puis, qui, l'ayant dévisagé, lui sauta au col : alors, il avait reconnu un moine de l'École de Brienne qui l'avait toujours traité avec distinction et bonté. Sur la demande du jeune officier sur ce qu'il désirait lui dire, le frère Élie — ainsi se nommait le minime — lui avait répondu qu'il le lui ferait savoir dans quelque temps. Napoléon l'avait bien traité à Valence et, au bout de trois jours, le religieux lui raconta qu'il avait partagé, avec ses collègues, la masse du couvent, et qu'il possédait, de ce chef, 30000 francs en or. Ne sachant à qui les confier, il avait songé à son ancien élève, dont il connaissait la sagesse et la famille; il le conjurait de les prendre et les lui redemanderait quand il en aurait besoin. Après bien des hésitations, Bonaparte avait accepté cette somme, qui était énorme pour un lieutenant; il n'avait plus entendu parler de frère Élie, jusqu'à la campagne d'Italie, où il était venu le voir, à Milan, non pour reprendre ses 30000 francs, mais pour embrasser celui qu'il avait distingué. Bonaparte lui avait fait compter beaucoup plus que la première somme et n'en avait plus jamais entendu parler.

Il y avait aussi, à Brienne, un autre minime, Pa-

trault[1], grand mathématicien; il avait élevé Pichegru et avait la confiance entière des Brienne; c'était lui qui avait donné le poison au Cardinal quand il fut condamné! Ce minime se trouvait tuteur des demoiselles de Brienne. On lui avait remis 300 000 francs pour les élever comme des paysannes et, avec cette somme, leur faire épouser des rustres : lui, voulait leur faire épouser ses neveux. « *M. de Brienne, lorsque je fus consul, voulait ravoir ces demoiselles. Patrault n'y consentait pas. Enfin, j'intervins et les rendis à M. de Brienne; l'une d'elles, qui, sans moi, allait prendre un paysan pour mari, devint Mme de Canisy et plus tard, la duchesse de Vicence. Je plaçai Patrault dans les subsistances et les fournitures, il y gagna* 500 000 *francs en Italie. Je l'avais passablement oublié, lorsqu'une fois, à Malmaison, je vis arriver une lettre d'audience de lui. Comme je le connaissais pour intrigant je crus d'abord à quelque conspiration, mais je n'eus de tranquillité que quand je l'eus reçu. Il se déclara ruiné et me demanda une place. Je lui répondis de revenir deux jours après. J'écrivis à Dubois pour avoir des renseignements et j'appris qu'il avait mangé sa fortune en prêtant à la petite semaine. Lorsqu'il revint chez moi, je le lui reprochai, lui dis que j'avais déjà fait une fois sa fortune et que c'était à lui à la conserver. Je ne le revis plus.*

Au 13 *vendémiaire, je craignais que les bourgeois ne s'emparassent du Louvre. Aussitôt que j'eus le com-*

1. Gourgaud écrit Patreau.

mandement, je demandai où était l'artillerie; j'appris qu'elle était au parc des Sablons, sous la garde de quinze hommes. Je demandai un officier au 21e *chasseurs; Murat se présenta, et je l'envoyai au galop enlever ce parc. Il n'était que temps, les sections arrivaient pour s'en emparer, il en chargea la tête : c'est ainsi que je rencontrai Murat. C'est là aussi que j'ai vu Lemarrois. Muiron m'était connu du siège de Toulon. A Paris, il commandait au cul-de-sac Dauphin. J'avais* 5 000 *hommes avec moi, mais les troupes dans un pareil moment, sont sujettes à tourner. J'étais au Conseil des quarante, présidé par Cambacérès, lorsqu'on vint annoncer les dispositions des sections. Tout le monde tremblait et penchait pour la douceur. Sieyès s'approcha de moi et me dit : « Pendant qu'ils sont en délibération, les sections vont tout enfoncer, allez, général, agissez d'après votre tête et tirez hardiment. » J'avais fait donner des fusils aux représentants; ils demandaient pourquoi faire? Quand je leur eus dit que c'était pour se défendre, qu'ils donnaient ainsi* 150 *hommes de plus à la défense, ils comprirent qu'ils étaient en danger. Ce mouvement du* 13 *vendémiaire était conduit par des meneurs royalistes. Danican en était un; il nous envoya un parlementaire, à qui on débanda les yeux dans l'assemblée des quarante, mais tous les membres le prièrent de recommander la république à son général. Le plan était, si nous étions vaincus, de nous retirer sur Tours.*

Rœderer m'a souvent dit que la reine avait perdu la tête au Dix Août. Il n'y avait aux Tuileries qu'un bataillon suisse; des sections venant au secours du roi furent malencontreusement attaquées par ce bataillon, et alors l'affaire s'engagea.

Au 13 vendémiaire, le général Dupont, frère du ministre, commandait à l'hôtel de Noailles, il ouvrit le passage aux sections et les terroristes se conduisirent en héros! Après le 13 vendémiaire, il y eut des échauffourées pour le pain. Dans une de ces émeutes, j'étais avec mon état-major; passant dans une rue, une énorme femme s'avança en m'injuriant et en m'appelant « épaulettier ». *Je m'adressai au peuple et demandai :* « *Quel est le plus maigre de nous deux pour se plaindre* « *de la famine?* » *Cette parole fit partir d'un grand éclat de rire la foule, qui se dissipa.*

C'est un singulier peuple que celui de Paris! Je ne voulais pas créer de garde nationale; je ne l'ai levée que forcément. Paris fait la loi à la France; on ne connaît pas l'audace des Girondins, qui voulaient mater Paris et n'appelaient pas de forces pour cela.

Marat était un singulier homme; à la tribune, il soutenait les choses dont les autres s'excusaient. Charlotte Corday a fait une belle œuvre de défense sociale. »

L'Empereur ajoute qu'au 13 vendémiaire la plupart des généraux qui étaient auprès de lui étaient déjà à ses côtés à Toulon, que, là, ils avaient eu une entière confiance en lui et étaient incapables de rien

par eux-mêmes, comme Carteaux. Junot, fourrier du bataillon de la Côte-d'Or, écrivait sous sa dictée, lorsqu'un boulet le couvrit de terre : « Tiens, ils mettent de la poussière ! » s'écria-t-il.

J'écris les notes que demande Sa Majesté, jusqu'à une heure et demie où je me couche.

Mardi, 31 *décembre*. — Fitz-Gérald déjeune avec moi. Sa Majesté, très accablée, dîne chez Elle. Le matin, je vais chez Bertrand lui porter mes notes, auxquelles j'ai fait des changements. Le grand maréchal se rend chez Sa Majesté, à qui nous l'avions prié de demander si nous serions reçus comme le 1er janvier 1816. Le soir, Bertrand nous rapporte que l'Empereur ne déjeunera pas demain avec nous : il se trouve comme dans un tombeau ; mais il nous recevra, à 4 heures, au salon. Je dine seul dans ma chambre, bien triste et bien ennuyé.

CHAPITRE VII

Le 1 janvier 1817. — Les cadeaux de l'Empereur. — Napoléon raconte le procès de Marie-Antoinette. — Il préconise l'alliance russe. — Récit détaillé, par l'Empereur, du retour de l'île d'Elbe. — Lady Malcolm. — Le gâteau des rois à Longwood. — Sur Robespierre, Collot d'Herbois, Carrier. — Napoléon et le féminisme. — Le général Moreau et sa femme. — Napoléon raconte la conspiration de Moreau, Pichegru et Georges Cadoudal. — L'affaire du collier. — Sur la police et le cabinet noir. — Saint Domingue : comment Napoléon juge l'expédition. — Des maîtresses des rois. — La Dubarry. — Sur la religion chrétienne. — Sur *Figaro* de Beaumarchais. — Le comte de Balmain. — Sur Carrier, Marat, Fréron, Barras. — Sur la dignité maternelle. — Analyse complète de la *Mère coupable* de Beaumarchais. — Naissance d'Arthur Bertrand. — Nouvelles de France.

Mercredi, 1er *janvier* 1817. — Les petits enfants viennent me souhaiter la bonne année et je leur distribue les jouets que j'ai achetés pour eux. A 10 heures je vois Bertrand sur ma porte et il me souhaite, lui aussi, une meilleure année. Montholon m'adresse les mêmes vœux; ils me disent : « Allons, du courage, plus de chagrin. » Il porte pour étrennes au docteur une pierre gravée ; j'offre à Mme Bertrand une boîte à thé de la Chine, sur laquelle est son chiffre et j'écris dans l'intérieur : « Puissent ses années égaler ses vertus et devenir plus nombreuses que ces feuilles de thé. » Nous allons nous promener et rencontrons Miss Robinson, qui va chez le capitaine Fer-

nandez, où il y a dîner et bal; Mme Bertrand me fait beaucoup d'amitiés.

Vers 5 heures et demie, Sa Majesté me fait demander au salon; Elle est avec Bertrand et les enfants qui jouent avec les boules du billard. En entrant, l'Empereur me dit : « *Eh bien, Gourgaud, qu'est-ce que vous m'offrez pour mes étrennes? On me dit que vous en distribuez à tout le monde?* — Sire, je ne puis que donner de nouveau à Votre Majesté, ce que je lui ai toujours voué : mon existence! »

L'Empereur demande une boîte à bonbons que lui a jadis donnée Pauline et l'offre à Hortense Bertrand; il assure que cette boîte a coûté cinquante louis. Il fait ensuite venir une autre boîte, me demande ce qu'elle peut valoir, la croyant d'un très grand prix. Je lui réponds que ce bijou est assurément joli, mais qu'il n'est que de l'or, et la pierre de dessus n'est qu'une agathe.

Sa Majesté assure que c'est très beau, demande toutes ses tabatières et nous les montre en les estimant. Il fait venir une lorgnette, qui lui vient de la reine de Naples, et me dit : « *Gourgaud je vous la donne, c'est une bonne lorgnette.* » Ensuite, il fait venir la malle donnée par M. Elphinstone et distribue à ces dames tout ce qu'elle renferme, schalls, robes, thé, etc. A Bertrand, le jeu d'échecs; à Montholon, une croix en mosaïque; à Tristan et à Napoléon, chacun une timbale.

Sa Majesté joue aux échecs avec Bertrand. Le matin, l'Empereur avait envoyé à MM^mes de Montholon et Bertrand une assiette et une tasse de belle porcelaine; il dîne à 9 heures avec nous et, après le repas, il cause un moment des cadeaux qu'il nous a faits. Montholon porte à la boutonnière la croix qu'on lui a donnée. Sa Majesté se retire à 10 heures. Bon commencement d'année.

Jeudi, 2 *janvier* 1817. — Après le dîner, Sa Majesté me dit que beaucoup de femmes, en France, conserveront toujours un tendre souvenir d'Elle. « *Je veux parler des jeunes filles, qui, dans les villes, étaient choisies pour me présenter des fleurs. L'Impératrice leur offrait toujours quelque cadeau, et moi, je leur adressais des compliments, dont elles étaient extrêmement flattées et leur petite tête se montait pour moi. A Amiens, une de ces demoiselles qui, à un autre voyage, m'avait porté des fleurs, se précipita sur moi en s'écriant :* « AH! SIRE, COMME JE VOUS AIME! » *Le préfet, que je consultai ensuite sur cette jeune personne, m'assura que sa tête s'était montée à ce point, depuis mon dernier passage. Pour donner le change aux habitants, je dis au père et à la mère que j'étais fort sensible à l'amour qu'ils me portaient et que les enfants faisaient toujours ce que leurs parents leur montraient. Toutes ces petites filles m'auraient facilement formé un joli sérail, si j'en avais eu le goût.*

Le lendemain du 13 *vendémiaire, je trouvai, aux Tuileries, Tallien et ses amis, ils faisaient de beaux discours. Je leur dis :* Messieurs, hier, vous étiez des coquins, et aujourd'hui, vous êtes les sauveurs de la république. Et que dites-vous de ces quarante mille gardes nationaux qui, hier, voulaient vous massacrer, et aujourd'hui, crient qu'ils sont pour vous. *Ainsi sont les Français, de vraies girouettes.* »

Vendredi, 3 *janvier.* — L'*Oronte* part avec Piontkowski et le colonel Mansel. Je m'ennuie et vais à la chasse; je devais me rendre le matin avec Fitz-Gérald, à Sandy Bay, mais je ne me sentais pas bien disposé. Je monte à cheval et Ferzen m'apprend que deux bâtiments sont en vue et que le croiseur, entré hier, a annoncé qu'il était arrivé au Cap une malle d'Angleterre. Tout le monde attend des nouvelles. Le bal chez Fernandez a été fort joli et Miss Robinson a été la mieux de la fête. Sa Majesté dîne chez Elle.

Samedi, 4 *janvier.* — Je tire à la cible sur un cerf volant, travaille et souffre jusqu'à quatre heures. Mme Bertrand me conseille de réclamer les meubles qui m'ont été promis et qui, sans cela, ne me seront jamais donnés ; on me les prendra.

L'Empereur nous fait demander. Il joue au billard avec Mme de Montholon, puis fait venir des oranges et nous en donne; il fait beaucoup d'amitiés à Mme Bertrand, en montre peu à Mme de Montholon.

O'Méara revient de la ville et demande l'Empereur qui nous quitte. Je rentre chez moi jusqu'à huit heures et demie où l'on vient me dire que Sa Majesté est au salon. Elle paraît triste et de mauvaise humeur : nous passons dans la salle à manger.

Le docteur a donné quelques nouvelles apportées par les bâtiments qui viennent d'arriver. L'affaire d'Alger est confirmée : « *Il paraît que ces bêtes de musulmans ont laissé approcher les vaisseaux anglais au mouillage, à mi-portée de canon, sans tirer, et je ne puis croire que les Anglais aient tué ou blessé huit mille Algériens. La marine britannique a dû perdre beaucoup d'hommes, tandis qu'un vaisseau, deux frégates et sept à huit bricks, stationnés devant Alger et le bloquant exactement, auraient produit le même effet. Je ne comprends pas comment le roi de Naples ne s'est pas chargé de cela, quoique sa marine soit pitoyable. Quant à Gênes, ce n'est pas pardonnable, la rivière contenant plus de trente mille excellents matelots.*

A San Miniato, un de mes parents, qui était capucin, frère Boniface Bonaparte, est mort en odeur de sainteté! Il a été déclaré bienheureux. Lors de mon entrée en Italie, les capucins me prièrent avec instances de le faire reconnaître saint : cela coûtait un million. Lorsque, depuis, le pape vint à Paris, il me proposa de le faire sanctifier : cela pouvait me concilier beaucoup de moines et de prêtres. Je consultai néanmoins le conseil là dessus et l'on pensa que cela prêterait au ridicule, tout comme

de certaines généalogies... et le bienheureux Boniface n'a pas été nommé saint.

Je lis le procès de la Reine; Chauveau-Lagarde aurait mieux fait de ne pas répliquer et elle a fait une belle réponse au sujet de son fils! Il paraît réellement que l'on perdait l'esprit de cet enfant, car il parlait lui-même contre sa mère : les agents de la cour lui avaient gâté le cœur.

Rœderer m'a assuré que tout ce qu'on avait dit de la fermeté de la Reine, au Dix Août, était faux. Elle était comme toutes les femmes; dans le cabinet du roi, elle pleurait à chaudes larmes, paraissait craintive et demandait à Rœderer que faire; elle pressait pour que l'on se rendît à l'assemblée. Quand elle sortit du cabinet, ses larmes se séchaient à l'instant, et tous ceux qui la voyaient la trouvaient fière et courageuse. Quant à Mme Elisabeth, je pense comme Las Cases, quand il dit que c'était un diable, comme l'est à présent la duchesse d'Angoulême, que, dans les journaux et en province, on appelle un ange de bonté.

Le corps législatif est dissous; il paraît que le roi est obligé de faiblir : tant pis pour lui s'il ne peut soutenir les cours prévôtales, car je les considère comme le seul moyen de comprimer le peuple. Il paraît qu'il existe une fermentation sourde et je crains bien que cela ne se termine par le partage de la France. L'Angleterre ne devait pas sortir victorieuse de sa lutte avec nous; nous voyons par nous-mêmes combien les Français sont supé-

rieurs en tout aux Anglais[1]. *Le sort l'a favorisée, elle doit en profiter pour anéantir la France qui par sa population, son immense étendue de côtes, est, pour elle, une rivale dangereuse. En la diminuant de profondeur, en donnant aux peuples voisins l'Alsace, la Lorraine, la Bourgogne, une partie de la Flandre, l'Angleterre diminuera le danger de notre voisinage.*

La Russie devrait pourtant faire cause commune avec notre pays; le gouvernement russe est bien plus grand et plus libéral que le gouvernement autrichien. Rostopchine, qui a brûlé Moscou, a laissé dans son palais de cette ville des papiers qui prouvent que la Russie en voulait, au moins, autant à l'Angleterre que la France. L'Autriche n'a pas de marine.

La reine Caroline de Naples aimait beaucoup le Roi de Rome; j'ai eu avec elle quelque correspondance; je lui ai donné le conseil que, dans sa position, elle devait, comme tout souverain d'un état faible, tâcher de conserser son indépendance, en ne se mettant d'aucun parti et en les ménageant tous. Elle m'écrivait qu'une puissance qui a trente mille hommes sous les armes peut, dans une circonstance donnée, être d'un grand poids dans les affaires d'Europe. Je lui répondis : « OUI, TRENTE MILLE SOLDATS, MAIS PAS TRENTE MILLE HOMMES, ET VOUS N'AVEZ PAS UN SEUL SOLDAT.

Six mille français suffiront toujours pour conquérir le royaume de Naples, livré à ses propres forces. Quand

1. On a vu, plus haut, que Napoléon n'était pas toujours de cet avis.

Murat crut avoir une armée et pouvoir agir à mon retour de l'île d'Elbe, il s'écria : « AH! L'ANCIEN ROI, IL VERRA! IL CROIT QUE LES NAPOLITAINS SONT DES SOLDATS, EH BIEN, ILS L'ABANDONNERONT COMME ILS M'ONT DEUX FOIS ABANDONNÉ! C'EST DE LA PURE CANAILLE! » *Murat, cependant, était parvenu à n'avoir pas besoin d'une armée française dans ses États pour se maintenir, et c'est beaucoup; mais c'est de la pure folie d'avoir cru pouvoir combattre l'Autriche et relever le royaume d'Italie. Il est vrai qu'il avait une telle opinion de moi qu'aussitôt qu'il apprit mon arrivée en France, il crut que j'allais être aussi puissant qu'autrefois, que je le chasserais peut-être! Il voulait tout de suite s'emparer de l'Italie jusqu'au Pô. Colonna, que je lui avais envoyé de l'île d'Elbe pour lui recommander de ne pas agir contre l'Autriche, l'en conjura à genoux. Il crut que je craignais qu'il ne se rendît maître de la Péninsule et il se hâta d'agir. C'est cette rupture de sa part avec l'Autriche qui m'a perdu, parce que cette puissance crut qu'il marchait sur mon ordre et il devint impossible de traiter avec elle, d'autant qu'il lui sembla voir là le commencement d'un nouveau plan de conquêtes. Murat m'a perdu deux fois; sa mort a été un assassinat, car il était bien roi, ayant été reconnu par toutes les puissances.*

J'aurais dû, en quittant l'île d'Elbe[1], *emporter une*

1. Ici commence une relation du retour de l'île d'Elbe qu'il est intéressant de comparer à celle que Montholon donne dans les *Récits de la captivité* et à celle que Napoléon lui-même a dictée et qui figure dans ses œuvres.

imprimerie portative : on fit, à la main, cent copies de mes proclamations, mais de semblables écrits font plus d'effet sur le peuple quand ils sont imprimés. Cela leur donne un grand cachet d'authenticité.

Arrivé à 4 heures au golfe Jouan, je plaçai des postes sur les chemins pour arrêter tout ce qui passerait et j'envoyai vingt-cinq hommes en détachement vers Antibes. Il survint bientôt une grande foule de gens, étonnés de notre apparition et de notre petite force. Un maire, entre autres, voyant la faiblesse de mes moyens, me dit : « NOUS COMMENÇIONS A DEVENIR HEUREUX ET TRANQUILLES, VOUS ALLEZ TOUT TROUBLER. » *Je ne saurais exprimer combien ce propos me remua, ni le mal qu'il me fit.*

On m'amena bientôt un courrier du prince de Monaco, tout galonné. Il avait été autrefois à Paris aux écuries de l'Impératrice. Il me reconnut. Je lui demandai des nouvelles. Il m'assura que les troupes et le peuple étaient pour moi et que de Paris à Montélimart, il avait entendu crier : « VIVE L'EMPEREUR ! » *mais qu'en revanche, la Provence n'était pas aussi bonne. Les détails qu'il nous donna compensèrent dans nos imaginations le chagrin que nous causait la non réussite de la pointe sur Antibes. On amena bientôt le prince de Monaco lui-même; il avait été un peu malmené par Cambronne ; je le rassurai, lui annonçai qu'il pourrait se rendre dans sa principauté après mon départ. Il me déclara qu'il doutait du succès de mon entreprise, vu le peu de monde*

que j'avais avec moi. Il parlait d'après les salons; son courrier, d'après le peuple.

Au lever de la lune, je me suis mis en route, sentant toute l'importance de marcher avec célérité. Personne, pas même Bertrand, ne savait la route que je voulais prendre. Au moment du départ, il y eut jusqu'auprès de moi quelques murmures parce que je ne marchais pas sur Antibes, pour me faire rendre mes vingt-cinq hommes. Quelques obus, disait-on, suffiraient pour cela. Je calculai qu'il me fallait deux heures pour arriver devant Antibes, et deux pour revenir, et au moins trois ou quatre devant, que c'était une demi-journée de perdue. Si je réussissais, c'était peu de chose; si j'échouais, ce qui était probable, ce premier échec donnait confiance à mes ennemis, ils auraient le temps de s'organiser, etc. Mon plan était de gagner Grenoble, centre de la province, où il y avait une nombreuse garnison, un arsenal, des canons; enfin, des moyens en tous genres. Le succès de mon entreprise consistait donc à m'emparer rapidement de Grenoble et à m'assurer des troupes, et surtout à ne pas perdre de temps. Je composai une avant-garde de cent hommes, commandée par Cambronne, et, arrivé à l'embranchement des routes d'Avignon et de Grasse, je commandai « A DROITE » *et, alors seulement, je communiquai mon projet de gagner Grenoble. Je ne voulus point me reposer dans Grasse, qui a dix mille âmes de population, je m'arrêtai seulement sur une hauteur au-delà et fis déjeuner ma troupe. Quelques anciens terro-*

ristes me proposèrent de révolutionner Grasse, je leur prescrivis de ne pas bouger, de laisser même bien tranquilles les porteurs de cocardes blanches, leur déclarant que pour 50 millions on ne m'arrêterait pas. A Digne, on témoigna plus de joie à nous voir. Des Michels et sa femme vinrent à notre rencontre. J'avais laissé à Grasse mes deux pièces de canon et ma voiture, en intimant au maire l'ordre de les envoyer à l'arsenal d'Antibes. J'avais aussi déposé quinze cents fusils que j'avais apportés et qui m'étaient inutiles : partout, on nous voyait passer avec surprise. A Gap, je fus environné par une grande multitude, lorsque j'étais au bivouac. Je parlai à tout le monde, comme au grand cercle des Tuileries. Les paysans étaient dans la joie, et disaient, en parlant des nobles : « ILS VOULAIENT NOUS ATTELER A NOS CHARRUES. » *Les soldats retirés venaient à la tête des habitants de leurs villages et assuraient à leurs concitoyens que j'étais bien Bonaparte. Des paysans tiraient de leurs poches des pièces de 5 francs à mon effigie et criaient :* « C'EST BIEN LUI ! » *Tout nous assurait que le peuple et les troupes étaient pour nous, et que les Bourbons étaient détestés. Cependant, nous ne rencontrions aucune troupe, nous trouvions Sisteron évacué et Loverdo emmenait avec lui toutes ses forces. Garan, qui est de ces pays, s'était caché; nos imaginations travaillaient, mais tous, jusqu'au dernier soldat, nous étions décidés à mourir pour notre cause, celle de la nation française. Nous marchions avec la plus grande rapidité, l'avant-*

garde à 8 lieues en avant, l'armée ensuite, et l'arrière-garde, à 2 lieues, avec le trésor; les gendarmes que nous rencontrions nous vendaient leurs chevaux pour remonter nos cent lanciers. Arrivé à (sic), *je trouvai Cambronne qui me raconta qu'il avait dû battre en retraite devant un bataillon du* 5e. *Je le grondai, lui dis qu'il fallait rentrer en ville et payer d'audace. Les paysans nous assuraient toujours que les soldats seraient pour nous, et, cependant, le bataillon du* 5e *faisait bonne contenance et ne voulait pas laisser approcher les parlementaires. Je le fis tourner par la cavalerie, tandis que je m'avançais avec l'avant-garde, l'arme sous le bras. Je gagnai ainsi cette troupe, mais cela ne nous remontait pas beaucoup les imaginations parce qu'avant de nous l'avoir ramenée, le commandant voulait faire tirer sur nous; mais les soldats n'avaient pas chargé leurs armes. Je haranguai ce bataillon, demandai au chef s'il me demeurerait fidèle, il me répondit que jusqu'alors il avait cru faire son devoir, mais qu'à présent, il me suivrait partout. Il me prêta serment, ainsi que ses hommes, et je marchai avec eux. Un aide-de-camp de Marchand avait voulu faire commencer le feu; les lanciers l'avaient poursuivi. Il répandit, dans sa fuite, le bruit que j'avais avec moi une armée et beaucoup de cavalerie. Je bourrai ensuite plusieurs vieux soldats en leur disant :* « COMMENT, VOUS AURIEZ TIRÉ SUR VOTRE EMPEREUR! » *Ils mirent leurs baguettes dans leurs fusils en s'écriant :* « REGARDEZ SI NOS ARMES SONT CHAR-

GÉES! » *Plus loin, nous rencontrâmes le chef de bataillon d'artillerie Rey qui nous tranquillisa entièrement. Il était très ardent et nous assura que nous n'avions besoin que de fouets pour chasser ceux qui se montreraient devant nous et que la garnison de Grenoble nous était favorable. Nous étions précédés et suivis par des milliers de paysans, qui étaient dans le ravissement et chantaient :* « LES BOURBONS NE FONT PAS LE BONHEUR! » *Plus loin, l'adjudant de La Bédoyère et, enfin, le 7e de ligne se joignirent à nous; alors il n'y eut plus de doute en moi sur le succès de l'entreprise.*

Arrivés devant Grenoble à 10 *heures du soir, nous en trouvâmes les portes fermées et les remparts étaient couverts de soldats criant :* « VIVE L'EMPEREUR! » *et qui, cependant, refusaient de nous ouvrir, assurant que tel était l'ordre du général Marchand. Je fis exécuter un roulement et assurai que, dès à présent, le général Marchand était destitué. Alors on dit :* « S'IL EST DESTITUÉ, C'EST DIFFÉRENT », *et on ouvrit. Je demandai au colonel qui défendait la porte pourquoi il ne l'avait pas ouverte plus tôt, il me répondit qu'il avait donné sa parole d'honneur à Marchand de lui laisser le temps de s'en aller avec ce qu'il pourrait emmener de troupes.*

De Cannes à Grenoble, j'étais un aventurier. Dans cette dernière ville, je redevins un souverain. Je reçus un aide-de-camp de Brayer, Saint-Yon qui m'apprit les dispositions de Lyon et le séjour des princes dans cette ville, sur laquelle je me dirigeai. Les habitants des cam-

pagnes accouraient de partout au devant de moi. Ils m'offraient de faire passer le Rhône à toutes mes troupes, là où je voudrais. J'allais manœuvrer pour couper la retraite aux princes, lorsque j'appris qu'ils avaient quitté la ville et que toutes les troupes s'étaient déclarées pour moi. Si j'avais pris les princes, j'en aurais été fort embarrassé, car peu d'instants auparavant, ils étaient encore obéis. Il eût été préférable qu'un gouvernement populaire les eût fait périr.

Lorsque Louis XVIII avait appris mon débarquement, Soult s'était rendu aux Tuileries et lui avait déclaré que ce ne serait qu'une question de gendarmerie, mais le Roi lui avait répliqué : « TOUT DÉPEND DES PREMIERS RÉGIMENTS, C'EST UNE BIEN MAUVAISE AFFAIRE ! » *Le duc de Dalmatie me l'a raconté depuis en m'avouant franchement qu'il croyait que ma tentative n'était rien. Ce maréchal n'a pas trahi le roi, mais tant de faits déposent contre lui que si je n'étais pas au courant de ce qui s'est passé, comme je le suis, je n'hésiterais pas à le déclarer traître.*

« *On avait envoyé à Lyon Girard et Brayer.*

« *Brayer est un homme vigoureux. Sur la route de Lyon à Paris, lorqu'on racontait qu'il s'y réunissait une armée, qu'on s'y battait même, il me disait toujours :* « LAISSEZ-LES CLABAUDER, VOUS NE VOUS BATTREZ PAS, TOUTES LES TROUPES SONT POUR VOUS. » *L'enthousiasme des paysans était tel, que si j'avais voulu, je serais arrivé devant la capitale avec cinq cent mille hommes.* »

L'Empereur me demande ensuite combien nous étions sous Paris. Je lui assure que nous avions de quinze à dix-huit mille hommes, avec une nombreuse cavalerie et une bonne artillerie. Lui, Napoléon savait que nous pouvions mettre en ligne plus de quarante pièces de canon, mais que six mille hommes, animés comme l'était son armée, nous auraient battus, chacun voulant mourir pour cette cause. Je lui déclarai qu'il était heureux pour lui que le roi et les princes s'en fussent allés, car, en supposant qu'il fût vainqueur, ce qui n'aurait lieu qu'après beaucoup de sang versé, Qu'auriez-vous fait de la famille royale? Sa Majesté répondit : « *S'ils avaient péri dans un mouvement populaire, cela eût été heureux; mais, autrement je les aurais enfermés à Vincennes avec une garnison d'hommes comme ceux qui, gardant le duc d'Angoulême, voulaient lui mettre les menottes.*

Et puis, enfin, s'il y avait eu conspiration en leur faveur.... » A mon avis, beaucoup de personnes auraient été pour eux, moi tout le premier. Ils n'avaient, au résumé, fait périr personne et l'opinion, en général, plaignait leur sort. A présent, il n'en est pas de même et nombre de gens se montreraient contre eux. « *Oui*, interrompit l'Empereur, *le sang appelle le sang! Ils n'avaient fait que des sottises en* 1814. *Réorganiser l'armée comme elle était sous moi! mais c'était la préparer pour moi! En revenant, je n'avais qu'à passer en revue les régiments qu'on envoyait contre moi. Je demandais*

s'il y avait des intrus dans les rangs et je confirmais les croix qui avaient été données sur la proposition des chefs; je vis bientôt que tout était établi comme il eût été par moi-même. Le jeune Moncey, qui commandait le troisième de ligne, me fit savoir qu'il ne pouvait manquer à son serment, mais qu'il ne combattrait jamais son Empereur. Il dirigea son régiment sur les flancs de la route pour m'éviter. Plusieurs soldats et officiers de son corps vinrent me rejoindre. Je ne pouvais pas plus blâmer ces hommes de ce manque de discipline que leur chef de sa conduite. Les circonstances faisaient sortir la subordination de ses règles ordinaires. Cela ne se renouvellera jamais. Je ne le craignais pas, en plaçant dans ma garde ceux qui avaient abandonné leur colonel. Ney avait quitté Paris dans l'intention de me combattre, il n'a pu résister à l'élan de ses troupes vers moi, ni à la lecture de la lettre que je lui avais fait adresser. Bertrand écrivait en route des ordres aux régiments qu'on envoyait contre moi et les troupes m'obéissaient. J'avais calculé, en arrivant le 20 mars aux Tuileries, être maître de la capitale avant que les Anglais ne pussent agir, et je n'ai pas perdu un instant depuis mon débarquement jusqu'à Paris. J'ai parcouru en vingt jours une route qui en eût nécessité quarante, en temps ordinaire.... Je croyais bien que les Anglais entreraient dans Lille.... J'aurais tiré sur vous qui défendiez Paris comme sur des Autrichiens.

A présent, je pense que les Anglais veulent se parta

ger le pays, c'est pour cela qu'ils soutiennent tantôt un pays, tantôt l'autre. Il n'y avait, pour sauvegarder l'intégralité du pays que la chambre des députés, qui, tant bien que mal, réunissait les esprits. Elle est dissoute, les partis vont se déchirer entre eux et les étrangers en profiteront. Les cours prévôtales étaient ce qu'il y avait de mieux. Les Bourbons sont détestés des Français, ils ne doivent donc pas craindre de les maltraiter. D'ailleurs, n'importe comment ni pourquoi ils les ont conquis, plus ils en feront mieux ils feront. »

L'Empereur nous assure que lady Malcolm[1] est enchantée des notes qu'on lui a montrées et que son mari doit envoyer en Angleterre; elle trouve tout simple qu'on se conduise de façon qu'on n'ait rien à cacher.

Lady Malcolm est bien avec les commissaires et cependant elle n'est pas venue aujourd'hui. Il paraît que M. de Stürmer a dit au gouverneur qu'il savait que l'Empereur s'était trouvé mal durant la nuit et qu'il demandait des explications. Coucher à 2 heures.

Dimanche, 5 *janvier*. — Vers 2 heures, le gouver-

1. Lady Malcolm était née Elphinstone. Napoléon, le 23 juin 1817, lui donna une tasse de Sèvres qui représentait une vue d'Égypte. Quand elle quitta Sainte-Hélène, le 4 juillet 1817, Stürmer écrivit à Metternich : « Bonaparte perd en elle une de ses plus grandes admiratrices. Attachée au parti de l'opposition par la famille de son père et ses opinions personnelles, elle était prévenue d'avance en sa faveur, et l'accueil qu'elle en reçut acheva de lui tourner la tête. »

neur vient avec M. Wygniard; il entre chez O'Méara et cause longtemps avec lui. Bertrand, pour éviter de lui parler, vient chez moi. Plus tard, Mme Bertrand, sortant de chez les Montholon, vient chercher son mari; Hudson Lowe avait demandé à lui parler, mais ne le trouvant pas, il s'en est allé. Elle a vu chez les Montholon l'écritoire que Sa Majesté lui a envoyée et qui était destinée à elle, Mme Bertrand. Elle assure que si l'Empereur reste aussi longtemps à table c'est qu'il ne peut renoncer à l'étiquette et que si on se tenait dans le salon, il serait impossible de demeurer aussi longtemps debout.

Vers 8 heures, l'Empereur me fait appeler et me demande si nous avons vu le gouverneur, ce méchant homme, cet être haineux? Le grand maréchal interrompt ainsi : « Non, mais O'Méara m'a dit qu'il lui avait assuré que Votre Majesté pourrait aller dans la vallée quand Elle voudrait. » Et cependant moi-même j'ai été arrêté dans la journée par le factionnaire de Sa Majesté. L'Empereur dit qu'il faut se plaindre : « *Si Malcolm était gouverneur et si nous avions toute l'île à notre disposition, nous n'en serions pas beaucoup mieux* ».

Nous dînons à 9 heures, conversation sur l'expédition d'Alger détaillée dans une gazette qu'a remise O'Méara : « *L'affaire*, dit l'Empereur, *a été ce que j'avais prédit. Je soutiens toujours que la meilleure manière de mettre ces gens-là à la raison serait de les*

bloquer étroitement. » Je demande comment on a pu les souffrir aussi longtemps et l'Empereur dit que plusieurs expéditions ont échoué contre eux; c'est un mal comme certaines maladies qui fatiguent moins à supporter qu'à guérir. « *Cette affaire a coûté beaucoup d'hommes et d'argent aux Anglais et les pirateries recommenceront. Le Dey sait bien que de pareilles guerres sont rares, tandis que rien n'est plus facile que d'envoyer quelques bâtiments bloquer les ports.*

L'ordre de Malte était ridicule, les chevaliers ne songeaient qu'à jouir de leurs revenus, sans se battre. Un pape aurait pu, cependant, tirer parti de ces richesses pour détruire les pirates. Saint Louis s'y est mal pris pour son expédition d'Égypte. J'aurais échoué, si j'avais agi de même. » Coucher à 11 heures.

Lundi, 6 *janvier.* — Je travaille les campagnes du Rhin jusqu'à 4 heures. Il y a spectacle en ville et O'Méara y va. J'attaque des perdrix que j'ai vues se reposer et en tue une. Le grand maréchal et sa femme dînent avec nous, pour tirer le gâteau des rois. L'Empereur joue aux échecs avec Mme de Montholon et me dit que, puisque j'ai tué une perdrix, je vais jouer avec lui. Nous dînons à 9 heures et Sa Majesté décide qu'il n'y aura pas de reine et que si la fève tombe à une dame, celle-ci sera roi. C'est le grand maréchal qui trouve la fève!

Conversation sur Danton et Robespierre. « *Ce der-*

nier a été culbuté parce qu'il voulait devenir modérateur et arrêter la Révolution. Cambacérès m'a raconté que, la veille de sa mort, il avait prononcé dans ce sens un magnifique discours qui n'avait jamais été imprimé. Billaud et d'autres terroristes, voyant qu'il faiblissait et ferait indubitablement tomber leurs têtes, se liguèrent contre lui, et excitèrent les honnêtes gens soi-disant à renverser le tyran, mais en réalité pour prendre ensuite sa place et faire, de plus belle, régner la terreur. Le peuple de Paris, en jetant Robespierre à bas, croyait détruire la tyrannie, tandis que ce n'était que pour la faire refleurir plus que jamais. Mais, une fois Robespierre par terre, l'explosion fut telle que, quelque tentative qu'ils aient faite, les terroristes ne purent jamais reprendre le dessus.

Collot d'Herbois a commis des atrocités à Lyon; on ne conçoit pas comment il a pu faire fusiller cinq à six mille individus, et, certes, dans une pareille ville, l'exécution de cinquante ou soixante meneurs eût été au delà du nécessaire.

Carrier écrivait à la Convention que la Loire était un beau gouffre révolutionnaire. Ces hommes-là étaient bien plus sanguinaires que Robespierre. Ce dernier était probe et avait des mœurs sévères. Il commit une grande faute en faisant périr Danton. Il aurait dû exiler Chaumette, Hébert, etc., et non les envoyer à l'échafaud, mais, en ce temps-là, on ne connaissait que la guillotine. Le parti de Danton était très nombreux; il s'est vengé en

renversant Robespierre. Tous ceux qui ont voulu arrêter la Révolution en ont été les victimes. Le duc d'Orléans ne pouvait pas se soutenir par la canaille qui a toujours eu pour adversaires ceux qui dînent à deux services. C'est comme les esclaves qui sont les ennemis déclarés de eurs maîtres, quelque bons qu'ils soient. Roustan m'a abandonné parce que je l'avais acheté!

Qu'est-ce que l'électricité, le galvanisme, le magnétisme? C'est là que gît le grand secret de la nature. Le galvanisme travaille en silence. Je crois, moi, que l'homme est le produit de ces fluides et de l'atmosphère, que la cervelle pompe ces fluides et donne la vie, que l'âme est composée de ces fluides et qu'après la mort ils retournent dans l'éther, d'où ils sont pompés par d'autres cerveaux.... »

Vers onze heures, Mme Bertrand déclare qu'elle se sent indisposée. Sa Majesté se lève et nous regagnons nos chambres.

Mardi, 7. — Je vais à la chasse et ne tue rien. L'Empereur ne s'habille pas, déjeune à cinq heures et demie, dîne chez lui et moi chez moi, sans avoir vu personne ni parlé à qui que ce soit. Voilà une belle journée!

Mercredi, 8. — Je travaille. A deux heures, étant chez Bertrand, je l'assure qu'il est bien dur d'être à Sainte-Hélène pour son propre compte et de ne plus même voir l'Empereur. Sa femme meurt d'ennui et

espère bien s'en aller en juin avec l'amiral. Je demande à Bertrand s'il pense que Sa Majesté désire que je m'en aille et qu'elle ne veuille pas me l'exprimer pour pouvoir assurer que je l'ai quittée. Bertrand me certifie que non; suivant lui, j'ai tort de me monter la tête, car Sa Majesté a adopté le système de rester chez elle et d'y dîner souvent, pensant que cela fera peut-être de l'effet sur le gouverneur. Je n'en crois rien! Charles XII est bien resté dix-huit mois couché et a ensuite pris la poste : « Eh bien! peut-être un jour Sa Majesté prendra-t-elle aussi la poste! — GOURGAUD : Oui, mais le roi de Suède pouvait la prendre dès le premier jour.... L'Impératrice aurait dû courir les Cours pour réclamer la liberté de son mari ou bien divorcer. Sa conduite est bizarre. En sollicitant les souverains pour Sa Majesté, elle se fût rendue célèbre dans la postérité et eût agi d'après les devoirs de la religion. »

Bertrand pense que l'Empereur a de la religion.

Depuis onze jours, on ne nous donne plus de lait en déjeunant. A six heures, Sa Majesté me fait demander; Elle s'est habillée et est au salon avec le grand maréchal. Le matin, Elle était indisposée. Bertrand joue avec Elle aux échecs, puis vient mon tour. L'Empereur me traite avec amitié. Dîner à sept heures et demie. Le gouverneur est un cochon; il a des légumes à Plantation-House, du gibier, et il ne nous envoie rien! Il se moque bien que nous manquions de tout!

Sa Majesté gronde Montholon de ce que nous sommes sans lait et ordonne d'acheter des vaches.

Après le dîner, lecture de *La mort de César, de Spartacus; de Philoctète*... avec peine, et, luttant contre le sommeil, on atteint minuit.

Les Américains, paraît-il, veulent avoir une île dans la Méditerranée, quelle ambition!

Jeudi, 9 *janvier*. — M. Mac Kiney déjeune avec moi et nous allons ensemble en ville. Je parcours différentes boutiques et n'y trouve presque rien; il faut attendre le storeship; je fais cependant pour sept louis d'emplettes. Je passe chez l'amiral: sa femme et lui sont fort polis; elle écrit des lettres d'invitation à dîner demain à différentes personnes qui iront ensuite au bal que donne la *Kricket-Society*. Elle invite devant moi M. Mac Kiney. L'amiral parle de l'expédition d'Alger. De loin, les vaisseaux souffrent des batteries de terre; de près, elles les détruisent. M. de Montchenu vient se mêler à la conversation.

En retournant, je m'arrête quelques moments aux *Briars*, chez les Balcombe, dont j'avais rencontré le père allant à Longwood. L'Empereur me fait venir à cinq heures et demie au salon; le grand maréchal lui rend compte que Bingham faisait recopier la lettre de médiation laissée par Las Cases et que cet officier espère amener un rapprochement entre Sa Majesté et sir Hudson Lowe. L'Empereur déclare que Las Cases

a une tête bien française, mais il craint que notre ancien compagnon n'ait écrit quatorze pages de bêtises. Il me parle ensuite de la ville, joue aux échecs avec Bertrand; j'en profite pour rentrer chez moi me reposer, car je suis fatigué et ne pourrais rester debout de six à neuf heures. Je rentre, Sa Majesté joue avec Mme de Montholon. Dîner. On parle de M. de Montchenu, il a l'air d'un bon homme, moins ridicule que les Anglais ne trouvent.

« *Il y a eu pendant la Révolution un moment où toutes les têtes étaient en vrai délire. On ne voulait plus de sciences, ni de savants. La commission des travaux publics ne devait plus s'occuper, disait-on, que de chaumières et d'étables à vaches, et non d'architecture. C'était un vrai chaos. Je lisais ce matin qu'un officier de l'état civil consultait la Convention pour savoir le nom à donner à un enfant dont la mère lui annonçait qu'il n'était pas de son mari. La Convention décida qu'il s'appellerait comme l'époux légitime; elle eut tort en cela, elle aurait dû, puisqu'il y avait commencement de preuves, renvoyer les parties à un tribunal pour juger l'affaire. La loi, en général, reconnaît que les enfants, dans le mariage, appartiennent au mari. On évite ainsi les procès scandaleux qui ne manqueraient pas de se produire si on admettait dans tous les cas les preuves du contraire. Elle ne reconnaît d'exception que pour les colonies et admet alors à prouver. Dans le cas que nous examinons, le tribunal aurait admis également à prouver. L'officier*

de l'état civil, qui ne connaît que la lettre de la loi, était obligé de renvoyer la question devant les juges.

J'ai fait ce que j'ai pu pour améliorer le sort des bâtards, des malheureux bien innocents et qui sont pourtant déshonorés, mais on ne saurait pas beaucoup tenter pour eux sans porter atteinte à l'institution du mariage. Peu de gens, alors, se marieraient. Autrefois, en même temps que sa femme, on avait des concubines et les bâtards n'étaient pas méprisés comme ils le s nt de nos jours. Je trouve ridicule qu'un homme ne puisse avoir légitimement qu'une seule femme. Quand elle est grosse, c'est comme s'il n'en avait plus. On n'a plus de concubines, c'est vrai, mais on a des maîtresses, ce qui dérange bien plus les fortunes. Je parle pour les gens aisés, car les pauvres n'en pourraient nourrir plus d'une. En France, les femmes sont trop considérées, elles ne doivent pas être regardées comme les égales des hommes, et ne sont, en réalité, que des machines à faire des enfants. Pendant la Révolution, elles s'insurgeaint, s'érigeaient en assemblées, voulaient même se former en bataillons : on fut obligé de réprimer cela. Le désordre se fût entièrement mis dans la société si les femmes étaient sorties de l'état de dépendance où elles doivent rester. C'eût été des luttes, des combats continuels. Un sexe doit être soumis à l'autre; on a vu des femmes faire la guerre comme soldats, alors, elles sont courageuses, susceptibles de beaucoup d'exaltation, et capables de commettre des

atrocités inouïes. A Orgon[1], *une jeune et jolie femme était si acharnée contre moi, qu'elle aurait, j'en suis sûr, bu mon sang. Si la lutte s'établissait entre les hommes et les femmes, ce serait bien autre chose que celle qu'on a vue entre les grands et les petits, les blancs et les noirs. Le divorce est entièrement au désavantage des femmes; si un homme a eu plusieurs épouses, il n'y paraît pas, tandis qu'une femme qui a eu plusieurs maris est toute fanée. En cas de lutte, la grossesse est la seule chose qui pourrait donner de l'infériorité aux femmes. Les dames de la halle sont aussi robustes que la plupart des jeunes gens.*

On a, de tout temps, crié contre les filles publiques, et cependant, il en faut, prétend-on. Sans cela, les hommes s'attaqueraient, dans la rue, aux femmes honnêtes. Quand on voit une jolie fille se prostituer, cela cause bien du tort à son sexe, le rabaisse, et surtout diminue le charme que causerait dans la Société la presence d'une belle personne.

Le nombre des maisons de jeu pourrait être diminué aisément, mais elles sont utiles à la police et, en outre, retirent une grande quantité de fausse monnaie qui, sans cela, empoisonnerait la circulation.

Mme *Moreau a causé la perte de son mari, qui était bon, mais faible; elle poussa l'impertinence, dans le temps où j'étais Premier Consul, jusqu'à marcher effrontément devant M*^me^ *Bonaparte, à laquelle Talleyrand*

1. Au moment du départ pour l'île d'Elbe.

offrait la main dans une fête qu'il me donnait. Il lui allongea des coups de pied pour qu'elle se rangeât et fut obligé de la faire mettre de côté par quelques-uns de ces jeunes gens qui, avec des rubans au bras, faisaient les honneurs de la fête. On ne peut concevoir l'impudence de cette dame. Un jour, elle alla chez l'Impératrice, et, comme celle-ci ne pouvait la recevoir de suite, elle s'en alla en fermant les portes avec violence et en criant qu'elle n'était pas faite pour attendre. Je savais que Moreau tenait de fâcheux propos contre moi, mais je le laissais bavarder. J'avais beaucoup fait pour lui; je lui avais confié une armée magnifique, alors que je ne m'étais mis à la tête que de quelques conscrits. Je lui avais fait présent de pistolets superbes, enfin, je le traitais fort bien en tout. Je savais qu'il avait pris quatre millions, je n'en parlais jamais; lui-même m'avouait qu'il ne se sentait pas capable de gouverner et qu'il était plus heureux en second qu'en chef. Il venait souvent me voir et finissait par trouver que j'avais raison et que lui avait tort: nous dînions ensemble.

Je lui avais déjà pardonné deux fois ses bavardages et ceux de Mme Moreau. Enfin, comme il continuait, poussé par sa femme, je dis à Lanjuinais que s'il ne modifiait pas son attitude, je changerais à son égard, et que la loi était pour tous. « N'est-ce pas, Lanjuinais, la loi? — Oui, Premier Consul. Il n'y a rien a répondre. » *Enfin, ses actions, ses propos dans les assemblées d'hommes devinrent tels que je ne l'admis plus*

dans mon intimité. J'empêchai Joséphine, qui avait peur de sa femme et de sa belle-mère, de les recevoir : je ne les rencontrai plus que dans les grands cercles, publiquement. Il s'était posé tout à fait en hostilité contre moi. Je le laissai se perdre tout seul, je me retirai de cette affaire, pensant : « MOREAU VIENDRA BRISER SA TÊTE CONTRE LE PALAIS DES TUILERIES ». *Il critiquait tout, et principalement ma garde, et, là-dessus il s'attira des querelles avec Bessières.*

Je laissai les partis se prononcer ; cependant Lajolais, qui l'avait entendu assurer que rien n'était plus facile que de me renverser, de s'emparer du pouvoir, et dans sa mauvaise humeur tenir d'autres propos du même genre, en avait fait part à Pichegru et à Georges. On pourrait même dire que c'est Lajolais qui a engagé toute cette conspiration. Ils vinrent à Paris. Pichegru et Georges eurent une entrevue avec Moreau, le soir, sur la place de la Madeleine; Moreau venait par la rue Royale et Pichegru fut au-devant de lui par le boulevard, l'embrassa et lui annonça qu'il venait dans la capitale pour renverser le Premier Consul. Georges restait à l'écart ; Pichegru fut le chercher et le présenta à Moreau. Celui-ci, qui ne s'attendait pas à ce que les propos tenus devant Lajolais fussent pris à la lettre, en était fort embarrassé. Georges lui demanda sur quoi il pouvait compter. Moreau lui répondit : « RENVERSONS BONAPARTE, ET ALORS TOUT « LE MONDE EST POUR MOI. JE SERAI NOMMÉ PREMIER « CONSUL AVEC PICHEGRU ET ON VOUS RÉHABILITERA. »

Georges s'écria qu'il ne prétendait pas seulement à cela, qu'il voulait être troisième consul. A ces mots, Moreau lui déclara que si l'on savait seulement que lui, Moreau, était d'intelligence avec un chouan, toute l'armée se lèverait contre lui et le coup manquerait. Il fallait d'abord tuer le Premier Consul, et alors tout le monde se déclarerait pour Moreau. Georges lui dit de choisir trois hommes décidés parmi ceux qu'il croyait que lui, Moreau, avait à sa disposition. A quoi Moreau avait répondu : « BONAPARTE vivant, je ne puis disposer de personne, mais une fois qu'il sera mort, j'aurai pour moi la France et l'armée ! » Des reproches furent alors échangés. « Vous « nous faites venir et vous ne pouvez rien ! » Georges s'écria même : « Bleu pour bleu, j'aime mieux que Bona parte règne que vous. » Là-dessus, ils se séparèrent.

Cependant, Moreau avait dit à Pichegru qu'il le recevrait volontiers chez lui, et lui indiqua même les moyens de pénétrer jusqu'à lui, mais que, quant à Georges, il ne voulait plus le voir. Cependant Moreau reçut plusieurs fois Pichegru chez lui, dans sa bibliothèque. Il chercha à se former une trentaine d'amis décidés et se réconcilia avec Bernadotte, avec qui il était brouillé depuis une vingtaine de jours. J'en fus informé par Désirée[1]*, qui me raconta que son mari ne dormait plus, rêvait et parlait de Moreau et de conspirations. Ce dernier était venu trois fois la veille, elle craignait que son époux ne se mêlât à de mauvaises affaires. Elle avait consigné Moreau*

1. Fille de Clary, épouse de Bernadotte, belle-sœur de Joseph Bonaparte

a sa porte et venait m'en prévenir. Il m'était impossible d'avoir un meilleur espion. Enfin, arriva l'aventure de la querelle, la capture d'Hotier.

Réal voulait que je fisse emprisonner sur-le-champ Moreau. Je n'y consentis pas avant de savoir positivement si Pichegru et Georges étaient encore à Paris. Il me vint à l'idée de faire prendre le frère de Pichegru, ancien moine, et d'en tirer quelques éclaircissements. Cela ne manqua pas. Il logeait à un quatrième étage sur la place Vendôme. Étonné d'être accusé, il dit : « JE N'AI RIEN FAIT. EST-CE DONC UN CRIME DE RECEVOIR SON FRÈRE? » *Réal l'interrogea et acquit l'entière conviction que Pichegru était à Paris et qu'il se tramait une vaste conspiration. Il accourut à Malmaison, me montra l'interrogatoire et me présenta le décret d'arrestation de Moreau : je le signai. Henri, de la gendarmerie, l'arrêta comme il revenait de Grosbois*[1].

Moreau paraissait gai et riaît le long de la route, mais, arrivé au Temple et apprenant qu'il était écroué pour intelligences avec Georges et Pichegru contre la République, il s'assit et changea de couleur comme s'il se trouvait mal. S'il m'eût écrit alors, tout aurait été oublié. Sa femme vint, et au lieu de se jeter à mes pieds, en me disant que coupable ou non, elle me suppliait de remettre son mari en liberté, elle cria bien fort qu'il était innocent, que son arrestation était arbitraire, que si on le

1. Propriété de Barras, puis de Moreau et qui appartint plus tard au maréchal Berthier, prince de Wagram.

jugeait, son innocence serait reconnue. Enfin, au lieu de me calmer, cela ne fit que me pousser à bout.

Je chargeai Régnier de voir Moreau, de le décider à m'avouer ses relations avec Pichegru, à m'en exprimer ses regrets. Au lieu de cela, il persista à assurer qu'il ne savait pas du tout ce que cela voulait dire!

Il était du plus grand intérêt pour moi de me saisir de Georges et de Pichegru. La police était sur les traces de ce dernier, lorsque son meilleur ami, qui avait été son aide de camp vint m'offrir de le livrer pour 300 000 *francs. Il soupait chez lui ce soir-là, avec Rolland, frère d'un capitaine de vaisseau.* Je *promis les* 300 000 *francs en un bon n° II, sur Estève, lequel ne serait payable qu'après l'arrestation. Pendant le souper, Pichegru dit:* « COMMENT! EST-CE QUE MACDONALD ET MOI, SI NOUS NOUS PRÉSENTIONS A LA PARADE AVEC NOS PANACHES, NOUS N'ENLÈVERIONS PAS LES TROUPES? *Ce à quoi le judas répondit :* « DÉTROMPEZ-VOUS, PAS UN CHAT NE BOUGERAIT ». *A minuit, le traître remit à mes agents une clef de la chambre, dont il donna une description. Pichegru avait sur sa table de nuit une bougie et des pistolets. Comminge renversa la table. Le général voulut retrouver ses armes, il fut saisi par sept ou huit gendarmes d'élite; on fut obligé de le conduire nu et garotté à la préfecture. Réal lui déclara qu'il devait voir que toute défense était inutile, que cela ne servirait qu'à le faire maltraiter, ce qui était indigne de lui. Enfin, il se décida à avouer :* « C'EST VRAI, JE VAIS M'HABILLER! »

Georges fut livré par Léridan pour 100 000 *francs. Il voulait quitter le faubourg Saint-Honoré, où il voyait qu'on le cherchait; Léridan avertit la police qu'il allait le conduire au faubourg Saint-Jacques dans un cabriolet dont il donna la description. Les agents se mirent à ses trousses, et Cadoudal voyant qu'on venait de se saisir de plusieurs des siens dans ce dernier endroit voulut revenir sur ses pas pour regagner Chaillot. C'est alors qu'il fut arrêté!*

Lors du concordat, Macdonald, Delmas, etc., conspirèrent contre moi parce que je rétablissais les prêtres. Il est étonnant combien ils les détestaient! C'est l'opération que j'ai trouvée la plus difficile à mener à bien. Mme de Staël avait réuni les principaux généraux et leur avait raconté qu'ils n'avaient plus que vingt-quatre heures à être quelque chose, que si on me laissait faire j'aurais bientôt 40 000 *prêtres à mes ordres, que je me moquerais des généraux et les ferais marcher, qu'il fallait me faire changer d'avis et me demander une audience à ce sujet.*

Je consultai pour savoir comment faire juger Moreau; Lebrun et Cambacérès étaient d'avis de le faire passer devant une commission militaire, composée d'officiers de réserve. Je ne le voulus pas et le fis traduire au tribunal criminel et j'eus bien sujet de m'en repentir. Un juge, Lecourbe, poussa l'esprit de parti jusqu'à déclarer qu'il ne croyait pas Georges coupable. Enfin, il n'a tenu qu'à une seule voix, celle d'un imbécile, Guillemin,

que Moreau ne fût acquitté. S'il l'eût été, on me conseillait de le faire fusiller sur-le-champ, par des gendarmes à moi, pour éviter une révolution. Voilà à quoi m'exposait la folie de le faire juger ainsi.

C'est comme pour l'aventure du collier, la reine était innocente, et, pour donner une plus grande publicité à son innocence, elle voulut que le Parlement jugeât. Le résultat fut que l'on crut que la reine était coupable. Cela causa du scandale et jeta du discrédit sur la cour. Peut-être la mort du roi et de la reine date-t-elle de là?

Les royalistes ont, de tous temps, exercé une grande influence sur l'opinion publique. Dans l'entrevue que j'eus avec Hyde de Neuville après le dix-huit brumaire, il me dit : « VOYEZ PICHEGRU, NOUS EN AVONS FAIT UN GRAND GÉNÉRAL DEPUIS QU'IL EST DE NOTRE BORD. SI VOUS VOUS DÉCLAREZ POUR NOTRE CAUSE, D'ICI A QUELQUES JOURS, VOUS VERREZ QUELLE SERA L'OPINION DE LA CAPITALE ; NOS MOTS D'ORDRE, SEULEMENT, VOUS RATTACHERONT LES PLUS FERVENTS ROYALISTES. »

La police de Paris fait plus de peur que de mal. Il y a chez elle beaucoup de charlatanisme. Il est très difficile de savoir ce qu'un homme fait chaque jour. La poste donne d'excellents renseignements, mais je ne sais si le bien est compensé par le mal. Les Français sont si singuliers qu'ils écrivent souvent des choses qu'ils ne pensent pas et ainsi on est induit en erreur ; lorsqu'on viole le secret des lettres, cela donne de fausses préventions.

La Valette convenait parfaitement à cette place[1]. *J'avais aussi Laforêt, qui était l'homme de M. de Talleyrand. On ne peut lire toutes les lettres, mais on décachetait celles des personnes que j'indiquais et surtout celles des ministres qui m'entouraient. Fouché, Talleyrand n'écrivaient pas, mais leurs amis, leurs gens écrivaient, et, par une lettre, on voyait ce que Talleyrand ou Fouché pensaient. M. Malouet rédigeait toutes les discussions qu'il avait avec Fouché et, par là, on connaissait les paroles de ce dernier. Les ministres ou envoyés diplomatiques étrangers, sachant que c'était à moi qu'étaient renvoyés les paquets, écrivaient souvent des lettres pensant que je les lirais; ils disaient ce qu'ils voulaient que je susse sur le compte de M. de Talleyrand. Un jour, M. de Luchesini écrivit en chiffres à son maître que j'étais convenu avec l'empereur de Russie de partager la Prusse : c'est ce qui a déterminé ce souverain à me déclarer la guerre. Talleyrand faisait tout ce qu'il pouvait pour faire croire que c'était à lui qu'étaient renvoyés les paquets, afin d'empêcher les ministres étrangers de dire du mal de sa personne. Un jour, Mlle Raucourt écrivait de lui :* « QUAND ON VEUT LE FAIRE PARLER, ON N'Y PEUT PAS PARVENIR, C'EST UNE VRAIE BOÎTE DE FER-BLANC, MAIS APRÈS LA SOIRÉE, DANS UN PETIT CERCLE DE CINQ OU SIX AMIS, ON N'A QU'A LE LAISSER ALLER, IL BAVARDE ALORS COMME UNE VIEILLE FEMME ». *C'était exact, j'en plaisantai Talleyrand qui ne pouvait pas*

1. De directeur général des Postes.

comprendre d'où je connaissais le propos. Je lui causai une grande surprise en lui disant qu'il était de Raucourt, dans un voyage à Fontainebleau.

Si je m'étais méfié de l'Impératrice ou du prince Eugène, La Valette n'eût pas été bon pour les surveiller, il ne me parlait pas d'eux, leur était tout acquis.

Mme de Bouillé était une de mes femmes de police, elle me faisait chaque jour des rapports. Elle est à présent chez la duchesse de Berry, et je suis sûr qu'elle informe le roi de tout ce qui s'y dit et s'y passe. De pareilles gens sont bien méprisables.

Cette lecture des lettres à la poste exige un bureau particulier; les gens qui y sont employés sont inconnus les uns aux autres, il y a un graveur qui y est attaché et il a sous la main toutes sortes de cachets tout prêts. Les lettres chiffrées, dans quelque langue qu'elles soient, sont déchiffrées; toutes les langues traduites; il n'y a pas de chiffre introuvable, avec quarante pages de dépêches chiffrées. Cela me coûtait 600000 *francs!*

C'est Louis XIV qui a imaginé ce système; Louis XV s'en servait pour connaître les amourettes de ses sujets. Je ne saurais dire au juste quels services cela m'a rendu, mais j'estime que cela nous aidait beaucoup; aussi, un jour où je reprochais à Fouché que sa police ne savait rien, il put me répondre : « AH! SI VOTRE MAJESTÉ ME DONNAIT LE PAQUET DE LA POSTE, JE SAURAIS TOUT! »

J'appris de la sorte la sottise des intrigues de l'abbé

de Pradt; au Lever du lendemain, je le lui fis connaître, puis, je lui pardonnai, j'eus tort; mais Dieu le protégeait; d'ailleurs, il me servait d'espion auprès du clergé. Néanmoins, j'aurais dû le chasser, il était trop intrigant.

Un jour, Mme Lannes vint me dire que son mari ne dormait pas, qu'il ne parlait que de république, de tyran, de consul, qu'il avait l'air agité et voyait fréquemment d'anciens jacobins. Je me hâtai de lui ôter le commandement de ma garde, c'était là la vraie raison de son délire, et non le déficit des 300 000 *francs qui le troublait. Je l'envoyai en Portugal et nommai quatre capitaines des gardes.*

J'aurais à recommencer à gouverner que j'agirais encore de même. Je ne verrais que les affaires en masse, sans me laisser séduire par les détails. C'est pourquoi je répète que la lecture des lettres m'était moins utile qu'à tout autre souverain. C'est de m'être fait battre en Russie qui m'a perdu. C'est là une autre question, mais quant à ma manière de gouverner, je la trouve bonne, et la recommencerais encore si j'en avais le choix.

Je regrette bien de n'être pas sorti plus souvent incognito dans Paris; on me reconnaissait facilement. J'aurais dû mettre une perruque. Un jour, je sortis avec Duroc, seul, à deux heures du matin, les réverbères de la grille étaient éteints. Au Lever, j'en fis des reproches au préfet de police, qui ne pouvait deviner comment je le savais. »

Cette conversation nous a conduits jusqu'à trois heures du matin.

Vendredi, 10 *janvier.* — Sa Majesté a, paraît-il, reçu hier Bingham, assis sur son sopha, négligemment et avec un accueil des plus froids. Elle ne l'a gardé que sept à huit minutes et n'a parlé que de la pluie et du beau temps.

Nous dînons à huit heures.

« *L'affaire de Saint-Domingue a été une grande sottise de ma part. Si elle eût réussi, elle n'aurait servi qu'à enrichir les Noailles et les La Rochefoucauld. Je crois que Joséphine, comme créole, a eu quelque influence sur cette expédition, non pas directement, mais une femme qui couche avec son mari exerce toujours une influence sur lui. C'est la plus grande faute que j'aie commise en administration. J'aurais dû traiter avec les chefs noirs comme avec les autorités d'une province, nommer des officiers nègres dans des régiments de leur race, laisser comme vice-roi Toussaint Louverture, ne point y envoyer de troupes, laisser tout aux noirs, si ce n'est quelques conseillers blancs, un trésorier, par exemple; encore, j'aurais dû vouloir qu'ils épousassent des femmes noires. Par là, les nègres, ne voyant autour d'eux aucune force blanche, auraient pris confiance dans mon système. La colonie aurait proclamé la liberté des esclaves. Il est vrai que j'aurais perdu la Martinique, car les noirs auraient été libres, mais cela se serait fait*

sans désordre. J'avais un plan pour cela, en attachant les esclaves au terrain. Le colonel du génie Vincent est le seul qui m'ait bien parlé au sujet de cette expédition et ait essayé de m'en détourner, en m'indiquant qu'il valait mieux traiter avec les nègres que de chercher à les détruire. Tout ce qu'il m'a annoncé s'est réalisé. Les Bourbons doivent faire tendre leurs efforts à rentrer en possession de cette belle colonie qui rapporte 180 *millions par an. Il faut qu'ils comptent y perdre cent mille hommes en* 3 *ans, mais, avec leur système actuel, ce sera bon. Ils se déferont de tous les officiers et soldats de l'ancienne armée et s'empareront à nouveau d'une bien belle colonie. Ce qui peut les arrêter, c'est l'argent. Il faut compter de première mise dehors* 120 *millions. Ensuite, pendant plusieurs années,* 60 *millions par an.*

Tout ce que je lis dans le Moniteur *me confirme dans l'opinion que j'avais de Robespierre. L'Assemblée constituante a rédigé une bien sotte constitution. Vouloir que le roi ne puisse disposer de sa garde sans la permission de l'Assemblée était une absurdité. Un maire de village passait alors avant un maréchal de France.*

Les députés étaient couverts et le roi nu-tête. Lorsque Louis XVI vit cela, par un mouvement plein de noblesse, il mit fièrement son chapeau; Cambacérès m'a dit, depuis, que ce geste du roi avait causé un grand plaisir et amené des bravos.

Le préfet doit passer avant le général de brigade; je ne trouve pas nécessaire que les préfets donnent beaucoup

de bals et de fêtes. L'essentiel pour eux est d'avoir une femme qui sache bien faire les honneurs de chez elle et rallier tous les partis. J'avais un défaut, celui de ne pas aimer à changer les préfets, les ministres, ce qui est bon jusqu'à un certain point; mais lorsqu'un homme s'endort dans un emploi, il faut l'y remplacer; cela donne une nouvelle vigueur à tous les ressorts.

Les officiers généraux sont trop payés en France; on ne devrait pas leur donner d'indemnité. J'approuve fort la tenue des régiments anglais dont tous les officiers mangent ensemble et au même prix : chez les Romains, un général n'avait que quatre fois autant qu'un soldat. »

Je tâche de faire voir à l'Empereur la différence des temps et des mœurs, et aussi l'insubordination qui peut naître de repas pris en commun. Sa Majesté se fâche, dit que les colonels de la Révolution ont voulu faire comme ceux de l'ancien régime, qu'on cherche à détruire les abus et qu'on les a tous maintenus.

« *Les soldats ne devraient devenir que difficilement officiers. Les jeunes gens sortant des écoles militaires et ayant des pensions de leur famille arriveraient seuls à l'épaulette. Aussi, en France, on ne considère pas les officiers. Ceux de ma garde n'étaient pas ce qu'il y avait de mieux comme éducation, mais ils convenaient à mon système, ils étaient tous d'anciens soldats, issus de parents laboureurs ou artisans. La société de Paris n'avait aucune influence sur eux. Ils dépendaient entièrement de moi, je les tenais mieux et en étais plus sûr*

que je ne l'eusse été de gens bien élevés. Dans un gouvernement fortement établi, on doit tout au plus donner le quart ou le cinquième des places d'officiers à des hommes sortis du rang.

En guerre, il n'y a pas de règlement pour faire vivre les officiers, ils sont à la merci de leurs troupes : tout devrait se faire avec ordre. Les officiers, en guerre comme en paix, devraient avoir leurs fournisseurs et manger ensemble.

On donne trop de pain au soldat, il faudrait remplacer le pain par du riz, de la viande; il n'y a rien dont, avec le temps, on ne puisse faire prendre l'habitude. »

« Avec la manière dont nous faisions la guerre, objectai-je, cela était impossible, car les marches forcées amènent le pillage. »

L'Empereur assure que les coups de bâton sont le seul moyen de retenir le soldat en guerre. Je cite les Allemands qui sont menés de la sorte et nos soldats en ont toujours triomphé.

Sa Majesté veut qu'il y ait partout de l'ordre, de la subordination : « *Voyez les Anglais ; aussi ils nous ont vaincus; certes, cependant, ils sont loin de nous valoir!* »

L'Empereur demande *Zaïre* à dix heures et lit jusqu'à minuit. Tous, nous combattons le sommeil et l'ennui.

Samedi, 11. — Je m'amuse à dessiner un Napoléon en pied. A deux heures, l'amiral Malcolm vient, accom-

pagné des capitaines du *Newcastle* et de l'*Eurydice*. Ils rendent visite au grand maréchal, puis à Sa Majesté et enfin à moi. Ils me racontent que M. et Mme de Stürmer ne sont pas allés au bal de la ville, auquel assistait Montchenu.

Je parle à l'Empereur de la visite de l'amiral, à qui j'ai montré ma chambre où il pleut. Sa Majesté m'interrompt ainsi : « *Il paraît qu'ils attendent des ordres d'Angleterre... J'ai causé trois heures avec l'amiral et n'ai parlé que marine, pensant que c'est ce qu'il connaît le mieux. Il est du même avis que moi sur l'expédition d'Alger.* »

L'Empereur chante des airs de prisonnier, dîne, parle de ses lectures du *Moniteur*. « *Quelles atroces gens que ces hommes de la Révolution ! Pour un rien, ils vous faisaient guillotiner. Je conçois la joie des Parisiens à la chute de Robespierre.*

Mme Dubarry... dès l'instant qu'elle était jolie, elle valait autant que Mme de Pompadour ou Mme de Gramont, mais on lui en voulait parce qu'elle n'était pas noble. C'était ridicule de vouloir forcer le Roi à aimer telle maîtresse plutôt que telle autre ! La Révolution commençait ; Louis XV, qui avait de l'esprit, s'en apercevait bien, mais il pensait : « CELA DURERA BIEN AUTANT QUE MOI ! » *Les ministres aimaient que les Rois eussent des maîtresses, afin de faire rendre des décisions que, sans elles, ils n'auraient pas obtenues. De tout temps, les Bourbons ont eu besoin de maîtresses ou de premiers*

ministres maîtres. La Reine était la maîtresse du roi Louis XVI. S'il s'était moins cru un homme capable de gouverner, il aurait pris un premier ministre, et peut-être la Révolution n'eût-elle pas éclaté!

Lacretelle prenait un style ampoulé pour dire des niaiseries.

Il n'y a pas de peuple qui ait eu plus de rois assassinés que les Français, qui ne sont certes pas faciles a gouverner. Peu de Français, cependant, ont cherché à m'assassiner; là où j'ai couru le plus de danger, c'est à Schoënbrünn et par Staps. Je le fis venir : c'était un grand fanatique, il me déclara qu'il voulait me tuer pour empêcher le sang de couler davantage. Je lui demandai pourquoi il n'avait pas plutôt songé à assassiner l'empereur François. Il me répondit que c'était bien différent et que celui-là était une bête à qui un autre succéderait; il mêlait à tout cela des citations de l'Écriture Sainte. Il était froidement fanatique et me parut ému lorsque je lui demandai s'il recommencerait si je lui faisais grâce. Il hésita et répondit : NON... JE PENSERAIS QUE J'AI FAIT MON DEVOIR, MAIS QUE DIEU N'A PAS VOULU ; *mais en prononçant ces paroles, il n'avait pas l'air pénétré! Je le fis jeûner vingt-quatre heures, et ensuite l'interrogeai à nouveau. C'était toujours le même homme. Il a été fusillé.*

J'ai craint souvent les fous. Un jour, je louai une loge au théâtre, incognito avec Duroc : un homme s'approche de moi, je croyais qu'il voulait me remettre une

pétition, mais il s'écria : « JE SUIS AMOUREUX DE L'IMPÉRATRICE. » *Je lui répondis :* « VOUS DEVRIEZ CHOISIR UN AUTRE CONFIDENT. » *Duroc le reconnut pour s'être sauvé de Bicêtre et le fit arrêter. Les fous parlent toujours de Dieu et du souverain.* »

Coucher à 11 heures.

Dimanche, 12 *janvier* 1817. — Pluie, ennui. A 5 heures, je monte à cheval malgré le mauvais temps. Selon Bertrand, Murat est celui qui a le plus insisté pour la mort du duc d'Enghien. Il s'est dit : Si Napoléon tarde jusqu'à demain, il lui pardonnera, et, enfin, il a tellement tourmenté qu'il a réussi dans son désir. L'impératrice Joséphine a fait tout l'opposé. Sa Majesté, ensuite, s'en est bien repentie, et a été, plusieurs jours, d'une tristesse et d'un chagrin extrêmes. Selon moi, cela a fait bien du tort à l'Empereur, le prince étant en territoire étranger!

Je rentre m'habiller, passe au salon, Sa Majesté me parle avec douceur, joue aux échecs avec Bertrand jusqu au dîner, où Bertrand reste. Conversation sur les panoramas, les petits théâtres, les faiseurs de tours, etc. L'Empereur assure que rien ne l'a tant surpris que le panorama de Tilsitt, il voulait en faire construire dans tous les bosquets de Versailles. Il se promenait un soir sur les boulevards avec l'impératrice Marie-Louise; ils se mirent avec Berthier sous le rideau d'une optique où était déjà une jeune fille qui mourait de plaisir de ce qu'elle voyait.

« La religion chrétienne offre aux yeux beaucoup de pompes, de spectacles, elle occupe tout le temps l'esprit. J'aime assez les couvents, je voudrais qu'on n'y pût faire de vœux qu'à cinquante ans. A présent, je vivrais fort bien retiré dans un couvent. Lorsque je rétablis et dotai de 40000 *livres de rentes le couvent du Grand Saint-Bernard, cela fit grand plaisir au clergé.*

Le cardinal Caselli[1]*, qui était le grand théologien du cardinal Gonzalvi*[2]*, lors du Concordat, était en extase lorsque je lui parlais de l'Égypte ou de la Judée. Il ne pouvait concevoir que le Jourdain n'eût qu'une soixantaine de pieds de large. Le résultat de toutes mes conversations fut qu'il assura au Saint-Père qu'il fallait m'accorder ce que je demandais, que j'étais le seul homme qui pût rétablir la religion.*

Jésus exista-t-il ou non? Je crois qu'aucun historien n'en fait mention, pas même Josèphe. Les ténèbres qui couvrirent la terre au moment de sa mort, on n'en parle pas[3]*.*

La morale de Jésus est celle de Platon. Il faut une religion pour consolider la réunion des hommes en société. Elle procure de bien grandes jouissances, mais est-ce un bien ou un mal de se laisser conduire par un directeur? Il y a tant de mauvais prêtres! »

1. « Le plus grand théologien de Rome », disait de lui l'Empereur.
2. « L'homme supérieur du Sacré Collège », d'après Napoléon.
3. Pourtant Napoléon, une autre fois, à Sainte-Hélène, s'exprima ainsi : « Je crois me connaître en hommes, et je vous dis, moi, que Jésus-Christ n'était pas un homme. »

Coucher à 11 heures.

Lundi, 13 *janvier*. — Grand ennui. Je vais me promener à cheval et rentre à 6 heures et demie. Une heure après, Bertrand vient chez moi, et me dit que Sa Majesté est au salon, qu'elle m'a demandé à plusieurs reprises, qu'on lui a dit que j'étais sorti à cheval.

En me voyant, Sa Majesté s'écrie : « *Mon cher Gourgaud, mon petit Gourgaud!* » Elle est très bien, dîner; le café est mauvais, on en peut demander d'autre à l'amiral : « *Non, il ne faut jamais abuser de la complaisance et de la bonne disposition des gens, surtout pour si peu de chose.* »

Conversation sur *Cendrillon, le Diable-à-Quatre.* L'Empereur avait eu l'intention de mettre des ingénieurs dans les quatorze villages de l'île d'Elbe, pour reconnaître les mines; on eut ainsi découvert celle d'argent, dont parlent les gazettes. Lecture de *l'Art d'aimer*, de Bernard. Rien encore de changé pour les limites. Sa Majesté croit que les commissaires sont en brouille avec le gouverneur, parce qu'ils savent bien que c'est lui qui les empêche de voir Sa Majesté. — Coucher à 11 heures.

Mardi, 14. — Mme Bertrand me dit que l'Empereur m'a demandé trois fois hier, et trouvera bon tout ce que je ferai!

Je n'oublierai jamais les bontés que Bertrand me

témoigne. En vérité, Sa Majesté me traite mal et a grand tort, mais je suis trop honnête homme pour jamais chercher à lui nuire.

Les Bingham demandent à voir l'Empereur; on leur répond qu'il est indisposé, pas habillé. Je passe au salon, Sa Majesté joue aux échecs avec Mme de Montholon, et reste quelque temps avant de nous adresser la parole. L'*Icarus*, capitaine Devon, est arrivé; Bingham était venu annoncer que le gouverneur n'enverrait pas la fameuse lettre de Las Cases de 14 pages avant quinze ou vingt jours, parce qu'il préparait des réponses à plusieurs articles : « *Il attend pour y répondre d'avoir des nouvelles d'Angleterre. C'est une bête qui nous fait plus de tort qu'un homme d'esprit qui serait encore plus méchant que lui.* » L'Empereur joue aux échecs avec Bertrand, et ensuite : « *Voyons, que je joue avec ce fameux Gourgaud!* » Sur cinq parties, j'en gagne trois. Dîner, conversation insignifiante sur les femmes grasses préférées aux maigres. Sa Majesté ne veut pas de café et demande du thé.

Lecture de *Beverley*. « *C'est une bonne pièce, mais ce n'est pas un joueur libre. Il s'est conduit comme un fripon. Sa femme est trop bonne. Cette pièce doit faire de l'effet à la scène. La police la défend peut-être à cause des jeux.* »

Lecture de *Figaro*. « *Cette comédie est bien dans le sens de la Révolution; comme Beaumarchais cherche à*

avilir les grands seigneurs! Il y a des choses trop immorales pour être dites au théâtre. »

Coucher à neuf heures. Un bâtiment est en vue.

Mercredi, 15 *janvier*. — Bertrand m'envoie chercher pour le déjeuner, j'y vais. Il me recommande d'attendre, pour demander mes meubles, que les réponses soient venues d'Angleterre. Mme Bertrand s'ennuie cruellement.

L'Empereur estime que la dépense que son séjour ici entraîne pourrait bien décider le gouvernement anglais à le laisser aller où il voudrait.

Poppleton, puis O'Meara viennent. Je rentre chez moi et travaille jusqu'à sept heures; on me prévient que l'Empereur est au salon. Il est d'humeur bienveillante et me demande ce que j'ai fait. J'ai été indisposé. Il faudra bientôt préparer un chapitre des dictées... Je prépare celui de Hohenlinden.

Mme de Montholon est triste, parce que, dit-elle, sa petite fille pleure. « *Ce sont les dents. Il faut être gaie et chanter :*

Mon père est à la maison.
Que voulez-vous faire ?
Que voulez-vous donc ? »

Mme de Stürmer est superbe, mais bien grosse, au dire du docteur. Le Russe est venu se promener hier à cheval, dans nos parages. Je l'ai souvent vu sans le connaître[1].

1. Voici comment de Stürmer jugeait son collègue russe (2 septembre

Dîner, conversation sur l'Écriture Sainte.

Sa Majesté dit qu'autrefois, dans la Judée, il paraissait tous les ans des gens se disant prophètes, et qu'ils s'affirmaient presque tous en voulant marcher sur les eaux.

Sa Majesté a lu la *Genèse* et assure que toutes les localités, les mœurs y sont peintes avec la plus grande vérité. Cette lecture a un grand charme sur les lieux qu'on reconnaît tous.

Les croisés sont revenus d'Asie moins bons chrétiens qu'en partant et la fréquentation des musulmans a fait beaucoup de tort à la religion chrétienne dans l'esprit de ceux qui prirent part aux croisades.

La Judée est un pauvre pays.

J'observe à l'Empereur que ce qui a été annoncé sur le peuple juif s'est vérifié et continue toujours. Ils errent sur la terre, c'est un miracle constant.

Sa Majesté remarque que c'est singulier, mais qu'il est également étonnant qu'il y ait en France 1 million de protestants, malgré les persécutions qu'ils ont éprouvées. Tous les hommes tiennent à leur religion. Il n'y a pas plus de 2 millions de juifs.

1816) : « Le comte de Balmain s'est acquis ici l'estime générale. Sa conduite contraste d'une manière frappante avec celle de M. de Montchenu. Il est rempli de modestie et n'agit qu'avec beaucoup de circonspection, en évitant soigneusement tout ce qui pourrait donner ombrage au gouverneur. Obligeant par caractère et aimable sans prétentions, il sait se faire aimer par tous ceux qui se trouvent en rapports avec lui. Il fait fort peu de cas de M. de Montchenu et ne s'en cache pas vis-à-vis de moi. Il a déjà eu lieu plus d'une fois de plaindre de son indiscrétion. »

Mme de Montholon pense qu'ils devraient reconquérir leurs pays. L'Empereur reprend :

« *Les chrétiens sont bien plus nombreux et ils n'ont pas pu le faire ! Je regrette fort de n'avoir pas pu visiter Jérusalem, mais cela eût retardé de deux ou trois jours mon expédition sur Acre et le temps était précieux. La favorite du pacha de Jérusalem était une ancienne cantinière française, elle m'écrivit qu'elle nous favoriserait de tout son pouvoir.*

La sultane favorite de l'empereur du Maroc est Corse. Son frère, nommé Franceschi, vint à Paris proposer au ministre des Relations extérieures de se rendre à Maroc et d'intriguer en faveur des Français. Tout d'abord, je crus à une escroquerie, mais le ministre reconnut la vérité et je donnài 30 000 *francs pour cela. Cette négociation a réussi. L'empereur a toujours protégé les Français et, pendant la guerre d'Espagne, il nous a rendu service. Je lui ai envoyé en sept ans pour* 500 000 *francs de cadeaux.* »

Sa Majesté parle population. Nous discutons sur celle d'Amsterdam. Elle m'ordonne d'aller en vérifier le chiffre dans la bibliothèque, d'où je rapporte l'*Almanach impérial*. L'Empereur regarde l'âge de ses frères. « *Ma mère peut vivre longtemps encore. Joséphine cachait son âge et Eugène devait, à son compte, être né à douze ans.*

La princesse Auguste de Saxe a trente-cinq ans. Elle donnera de nouveaux enfants à l'Empereur d'Autriche,

elle a été élevée dans l'idée d'être reine de Pologne, elle aime les Polonais et les Français. Ce sont de bonnes gens. »

M. de Montholon espère que Marie-Louise et elle pourront influencer l'empereur François et nous faire.... Sa Majesté l'interrompt vivement. « *Ah! ces gens-là ne sont conduits que par la peur.* »

Puis, prenant l'almanach, Elle regarde les noms des dames du palais et paraît émue. « *C'était un bel empire! J'avais* 83 000 000 *d'êtres humains à gouverner, plus que la moitié de la population de l'Europe entière.* »

L'Empereur chante, mais pour cacher son émotion, parcourt l'almanach, feuillette la liste des membres de l'Institut et s'affecte sensiblement, quoique ne voulant pas le paraître. Il lit plusieurs articles comme un particulier qui y serait absolument étranger. Quel homme, quel courage, quelle chute! Coucher à minuit.

Jeudi, 16 *janvier* 1817. — Je vais chez Bingham avec Poppleton. Il m'y laisse et va à Plantation-House. Bingham et sa femme me reçoivent fort honnêtement, mais la conversation ne roule que sur des lieux communs. « Comment se porte-t-on à Longwood? » est la seule question que l'on m'adresse. Bingham me montre son jardin et sa maison. Nous allons ensemble chez la vieille dame Péri[1] qui se

1. Mme Péri avait à son service de jolies mulâtresses. C'est dans sa maison qu'habitait, en 1840, Doveton, alors âgé de 87 ans.

montre enchantée de ma visite; il y a huit mois que je ne l'avais vue. Je lui en explique les motifs. « Vous êtes donc de vrais prisonniers? » Elle me trouve bien changé et me prie de venir dîner chez elle avec O'Méara et prétend que malgré ses quatre-vingt-deux ans elle se fera porter à Longwood pour voir Mme Bertrand et, si elle peut, l'Empereur!

En m'en retournant, je rencontre le docteur Baxter. Il a vu Mme Bertrand et croit qu'elle en a encore pour huit jours avant d'accoucher.

A 7 heures, Sa Majesté me fait demander au salon. Elle joue avec Bertrand aux échecs, me demande où j'ai été. Des nouvelles? Aucune. Tout en me parlant, l'Empereur n'a pas l'air de bonne humeur; il me conseille d'aller dîner chez la vieille dame, puis joue une partie avec Mme de Montholon. La nourrice est partie le matin, assurant qu'on lui donnerait vingt livres par an qu'elle ne voudrait pas rester. Propos de domestiques. Sa Majesté parle à Mme de Montholon pour la consoler et l'égayer ; Elle lui porte beaucoup d'intérêt.

Dîner. L'Empereur me demande combien de temps il faut pour aller chez Bingham. Une heure, je crois. « *Eh bien! une pour aller et une pour revenir font deux et vous êtes resté quatre heures et demie dehors. Qu'avez-vous donc fait?* » Je donne l'emploi de mon temps.

Après le dîner, je lis le procès de Carrier. « *C'était un vrai monstre*, dit l'Empereur, *une bête féroce.*

Que d'atrocités il a commises! comment ne l'a-t-on pas assassiné! Voilà ce que c'est que d'avoir fait un Dieu de Marat, qui était un fou, une méchante bête, de l'avoir mis au Panthéon! Ce que, dans ses feuilles, il engageait à faire, Carrier l'a exécuté! A Marseille, Fréron et Barras ont commis aussi des atrocités! Ils ont arrêté un vieux négociant, qui était sourd et aveugle, comme conspirateur. Ce malheureux disait : « ON VEUT MA FORTUNE? EH BIEN, QU'ON M'ACCORDE LA VIE. J'AI 18 MILLIONS, JE LES ABANDONNE, POURVU QU'ON ME LAISSE 500000 FRANCS. » *Et ils l'ont guillotiné!*

« *Aujourd'hui, on dînait avec les représentants, demain ils vous envoyaient à l'échafaud. Il y a une grande différence à prêcher l'effusion du sang et à le répandre. J'étais venu à Marseille pour les besoins de l'artillerie et j'ai vu tout cela!*

« *A Nantes, il a péri* 6000 *personnes. A Lyon et à Marseille, autant. A Toulon, il n'y a presque rien eu,* 300 *fusillés; c'étaient des malheureux qui avaient été employés sous les Anglais. Eh bien, Carrier, Fréron, Barrère, voilà ceux qui ont véritablement culbuté Robespierre; Carrier, par ses crimes, a amené la révolte de la Vendée. Je conçois pourquoi on haïssait tant la Convention!* »

Je répliquai à l'Empereur : « Aussi, sans Votre Majesté, on les aurait écharpés au 13 vendémiaire. »

Sa Majesté termina ainsi : « *Quittons cette sinistre conversation, on n'a rien vu dans l'histoire de compa-*

rable en horreur. Tout le Comité de salut public méritait de périr.

« *Tout homme qui en condamne un autre sans le juger, sans l'entendre, mérite lui-même la mort. Ils ont condamné à la fois trente députés. Le sang appelle le sang... Prenons Figaro et terminons-en la lecture.* »

Sa Majesté désire que j'aille chercher la *Mère coupable.* Mme de Montholon fait tout ce qu'elle peut pour l'empêcher, assurant que c'est ennuyeux. L'Empereur ne cède pas; à l'article où Almaviva parle avec mépris des gens qui divorcent, cette dame paraît beaucoup souffrir et fait peine à voir. Sans commentaires, Sa Majesté trouve cette pièce là bien faite; cependant, le titre en est ridicule, une mère n'est jamais coupable. La maternité se révolte contre une telle expression. « *Quelque chose que fasse une mère, ses enfants n'ont aucun droit à lui adresser des reproches. Lorsque Almaviva promet un million pour sauver la comtesse, il parle comme un banquier. Péjane est ridicule dans ses confidences à Suzanne. La scène des trois millions est aussi ridicule, il eût mieux valu que le notaire ne les ait pas livrés; la fin est une mauvaise copie du* Tartufe. *Celui-ci effraye réellement Orgon en lui parlant de ses correspondances avec les calvinistes, ce qui, alors, était réellement un crime, au lieu que Péjane ne peut effrayer Almaviva en le menaçant de le dénoncer à Madrid. Il aurait mieux soutenu son caractère d'homme d'esprit et d'hypocrite en sortant et en*

criant qu'il était homme de bien, que le comte reconnaîtrait bientôt son erreur! La lettre interceptée de Péjane est ridicule, un homme semblable n'écrit pas. Il aurait fallu supposer une lettre de sa femme. Malgré ces petits défauts, faciles à corriger, la pièce est bien, elle marche simplement. Cependant, par plusieurs côtés, elle est immorale et elle manque de gaîté. Et puis, la naissance n'est pas assez constatée pour qu'on ne puisse craindre l'inceste. »

J'observe que si Florestine était reconnue les lois s'opposeraient à ce mariage. Sa Majesté réplique que cette idée prouve qu'en conscience on ne doit pas toujours les suivre.

Je cite l'anecdote du général Dejean père, présentant à l'Empereur, pendant le déjeuner, à Paris, M. Dejean fils, à Sa Majesté qui leur dit : « *Est-ce bien catholique, ce que vous avez fait là? car, le père et le fils, vous avez épousé les deux sœurs.* — Oui, Sire, et d'ailleurs, nous avons suivi l'exemple de Votre Majesté! — *Comment, comment?* » Dejean explique que c'est la même chose que Joséphine et Hortense épousant Napoléon et Louis. L'Empereur comprend difficilement et dit : « *Voilà, on glose souvent sur les autres et ce sont eux qui peuvent gloser sur vous!*

« *Beaumarchais a fait tout ce qu'il a pu pour m'être présenté. Il voulait me vendre sa maison!* »

Coucher à minuit et demi.

Vendredi, 17 janvier. — A 3 heures du matin, Mme Bertrand ressent des douleurs, on vient réveiller Poppleton et O'Méara, mais il faut deux heures avant qu'on puisse envoyer en ville chercher l'accoucheur Lewinston. A 6 heures 1/2, ils arrivent. Mme de Montholon est déjà installée chez Mme Bertrand, qui est couchée, mais parle comme à l'ordinaire.

A 1 heure 1/2, l'Empereur reçoit Balcombe, tandis qu'Hudson Lowe va parler à O'Méara. A 2 heures 1/2, Mme Bertrand accouche d'un garçon : cela se passe trop rapidement, elle a une perte considérable, se trouve mal plusieurs fois, et est même en danger un moment. Je vois le petit enfant, qui est gentil et pèse une douzaine de livres. Je prête mon sopha au grand maréchal.

A 7 heures, l'Empereur me demande au salon, est maussade et joue trois parties avec Montholon, à la femme duquel il fait un excellent accueil. « *Comme vous êtes belle! Eh bien, pauvre dame, vous avez été la garde-malade de Mme Bertrand? C'est bien. Et votre petite, crie-t-elle toujours?* » Mme de Montholon parle de son enfant comme une bonne mère.

« *Et vous, monsieur Gourgaud, êtes-vous monté à cheval?* — Non sire! — *Pourquoi?* — Parce que la route jusqu'à Alarm-House m'ennuie et qu'on est, sans cesse, observé par M. Harrisson et trois sergents. »

Mme de Montholon prétend que Balcombe trouve que son mari entend mieux l'anglais que Bertrand. C'est

une manœuvre pour être mise plus avant dans la confiance de Sa Majesté.

L'Empereur lit l'*École des femmes* et se scandalise d'y voir les mots de « cornard, cocu ». Je lui fais observer qu'à mesure que les mœurs se corrompent, on devient plus difficile sur les mots. Mme de Montholon déclare que Molière est du plus mauvais ton. Tout le monde tombe de sommeil, coucher à 10 heures.

Samedi, 18 *janvier*. — Je dis à Bertrand que j'ai déjà pour cent louis de dettes, mais que je ne puis en faire davantage, n'ayant que ma montre et mon épingle pour garantie. Je ne veux faire banqueroute à personne. Le grand maréchal me répond : « Soyez tranquille, on payerait vos dettes. » Je lui cite l'exemple de Piontkowski, à qui l'Empereur m'a dit de prêter de l'argent et qui, à présent, ne veut payer, ni à moi les quinze louis que je lui ai avancés, ni aux marchands de la ville ce qu'il leur doit.

Bertrand me recommande de paraître bien avec les Montholon. Une brouille entre nous semblerait singulière aux Anglais. « Je ne vous demande pas d'estimer les Montholon, mais imitez ma conduite. Est-ce que vous croyez que je ne souffre pas et n'ai pas souffert de leurs intrigues? Songez que nous sommes ici en vue, que les Anglais ne manquent pas de nous surveiller. »

Un bâtiment arrive du Cap, il porte des gazettes.

A 7 heures, on me demande au salon ; l'Empereur est avec O'Méara et me reçoit froidement.

Mme de Montholon raconte les nouvelles qu'elle a lues dans les gazettes que l'Empereur a envoyées à son mari. La Chambre des députés est dissoute.

La comtesse Walewska épouse M. d'Ornano. Sa Majesté l'approuve. « *Elle est riche et doit avoir mis de côté ; ensuite, j'ai beaucoup donné pour ses deux enfants.* » Je réponds : « Votre Majesté a longtemps payé à Mme Walewska dix mille francs de pension par mois. » A ces mots, l'Empereur rougit : « *Comment savez-vous cela ?* — Pardieu, sire, j'étais assez près de Votre Majesté pour ne pas l'ignorer ; au cabinet, on savait tout. — *Il n'y avait que de Duroc que cela fût connu.* »

Après le dîner, nous lisons les gazettes. « *Le Roi a tort de céder, cela ne lui réussira pas. Peut-être y est-il forcé par les puissances, mais il a tort de suivre la même route qu'en* 1814. *Il y a trop de distance entre lui et les Français pour qu'un rapprochement sincère puisse s'opérer. Il ne peut pas faire comme moi : j'accordais mon pardon à des gens qui se considéraient comme trop heureux de recevoir ce que je leur donnais. Mais, maintenant, c'est bien différent. Le roi a tort et Chateaubriand doit avoir raison.* »

Nous nous étonnons de l'ordre donné aux troupes de ne pas crier aux parades : nous finissons par nous l'expliquer en songeant au peu d'acclamations qui devaient retentir.

Mme de Montholon pense que Louis XVIII sera renversé! Le duc de Bourbon est déjà parti, il ne peut souffrir les Français.

Oui, il serait possible que les Anglais voulussent protéger l'insurrection de l'Amérique espagnole. On parle de cela à cause du roi Joseph.

La manière dont l'anecdote du Roi de Rome est racontée est curieuse. On lui donne son titre de Roi et sa réponse est en français. « *Il est parent du Roi de Naples, qui est aussi parent de l'Empereur Alexandre et du prince régent par la princesse de Wurtemberg, épouse de Jérôme. Ma famille est alliée à celle de tous les souverains de l'Europe.* »

On établit ensuite chaque parenté, y compris celle des duchesses de Berry et d'Angoulême.

On parle ensuite du divorce de Mme d'Arenberg. « *C'est une créole, c'est tout dire. Elle avait émis la prétention d'être reine d'Espagne, mais je n'aurais jamais consenti à donner une telle femme au Roi. Je tenais beaucoup aux d'Arenberg qui sont comme les souverains de Bruxelles et de la Belgique. Eh bien, Madame ne faisait rien pour eux et avait de mauvaises mœurs; aussi je l'avais remise à sa place et je ne la voyais plus. Lors de mon divorce, la fille de Lucien vint à Paris, elle logeait chez Madame et critiquait tout; elle a l'esprit mordant. Je demandai à Caroline la raison de cette venue, je la pressai et j'appris que toute la famille intriguait pour me la faire épouser. Je repoussai fortement*

cette idée; c'était ma nièce et il m'aurait semblé que je commettais un inceste!

« *J'avais, d'abord, eu l'idée de choisir une Parisienne pour femme; je vis une liste de cinq à six noms, mais presque tout le monde me conseilla l'alliance avec l'Autriche, sauf Fouché et Cambacérès, qui avaient peur à cause de leur conduite au moment de la Révolution, mais qui, par la suite, ont bien reconnu qu'ils se trompaient...* »

En résumé, l'Empereur n'a pas été de bonne humeur; c'est à cause de ce que lui a dit le colonel Keating, qui s'est établi le médiateur entre lui et Hudson Lowe. — Coucher à minuit.

Dimanche, 19 *janvier*. — Le grand Maréchal me parle de ma brouille avec les Montholon, il me répète que cela déplaît à l'Empereur et que les Anglais ne sauraient manquer de remarquer que nous ne sommes ici que trois malheureux Français et que nous ne pouvons vivre en bonne harmonie.

Le grand maréchal ajoute : « Attendez encore, et puis, si cela continue, demandez conseil à Sa Majesté elle-même. Vous avez noblement agi en l'accompagnant ici, n'allez pas gâter votre belle action par un coup de tête, tout s'arrangera. »

A 7 heures, Ali me prévient que l'Empereur me demande, on parle des gazettes. L'Empereur trouve humiliant que les Français fassent faire en Angleterre

les tuyaux nécessaires au canal de l'Ourcq. C'est faire gagner des ouvriers étrangers au détriment des nôtres.

Mme de Montholon s'étant écriée : « Ah ! on ne pourra jamais faire assez de mal aux Français, ils le méritent bien, » je ne me tiens plus et demande avec humeur : « Et pourquoi, s'il vous plaît, madame? » Elle ne me répond pas et l'Empereur coupe la conversation par ces mots : « *Allons, Gourgaud, faisons une partie d'échecs.* » Nous jouons jusqu'au dîner.

Dans la soirée, Sa Majesté dit qu'il y a des choses bien fortes dans l'adresse de la Chambre. Paris fait la loi à la France; si la capitale avait tenu bon après Waterloo, l'Empire aurait été sauvé. L'Assemblée s'était trompée en 1815; il aurait fallu la chasser, mais alors on aurait été contraint de gouverner avec la guillotine, principalement envers la classe moyenne et la noblesse, et encore était-ce bien chanceux. En France, il n'y a eu de vraies Assemblées que la Constituante, la Législative et la Convention (celle-ci jusqu'au 9 thermidor). Le reste n'a été que canaille.

O'Méara prétend que nous allons être mieux traités, que nous aurons l'île entière à notre disposition; déjà Hudson Lowe s'est relâché sur plusieurs restrictions.

Lecture du *Barbier de Séville*. Coucher à 11 heures.

CHAPITRE VIII

iscussions entre Gourgaud et Montholon. — L'Empereur cherche à tout arranger. — Napoléon parle de Montesquieu et de Mme de Tencin. — Il raconte la naissance du roi de Rome, — et parle de ses maladies. — Son opinion sur la médecine. — L'Empereur matérialiste. — Il se réfute lui-même. — La religion catholique supérieure à toutes les autres. — Sur Marmont. — Napoléon parle des couvents. — Il est opposé au mariage des prêtres. — L'Empereur raconte qu'il eut le projet de modifier l'orthographe. — Sur le siège de Toulon. — Opinion de Napoléon sur Barras. — Les préliminaires du 18 brumaire. — Rôle de chacun. — Napoléon admirateur de la confession. — Son dédain pour l'humanité. — Le Journal l'*Ambigu*. — La scène du divorce racontée par Napoléon, à propos du rôle de Fouché. — Ce que l'Empereur pense de Louis XVIII. — Jugement sévère sur Talleyrand. — Nouveaux détails sur le retour de l'île d'Elbe.

Lundi, 20 *janvier*. — A 10 heures et demie, l'Empereur me fait demander par Marchand, m'invite à m'asseoir. « *Eh bien*, dit-il, *il est temps que vos contestations avec les Montholon finissent. Voilà longtemps que je ne vous vois plus. Votre conduite me fait de la peine. Vous devez vivre, au moins à l'extérieur, bien avec les Montholon, les voir et déjeuner quelquefois chez eux.* »

Moi : « Il y a longtemps que j'avais un fonds de penchant pour M. de Montholon, mais depuis la scène que Votre Majesté m'a faite en sa présence, et où, au lieu de chercher à diminuer votre colère, il n'a fait, par

les insinuations perfides et fausses, que dénaturer le sens de mes paroles, je ne puis m'empêcher de trouver qu'il a tenu envers moi la conduite d'un homme peu généreux. J'ai eu beau lire l'Évangile, c'est plus fort que moi, je ne puis souffrir de passer après les Montholon. Je ne saurais me vaincre là-dessus, et la plus grande preuve de dévouement à l'Empereur que je puisse lui donner est de me contenir. En d'autres circonstances, je n'aurais pas, sans me venger, souffert le mal qu'ils me font. »

L'Empereur trouve qu'il est mal à moi de persécuter des personnes qu'il aime et que je n'aurais pas osé faire cela aux Tuileries.

L'Empereur me fait observer que Montholon est chambellan et plus ancien général que moi; sous ces deux titres, il doit passer avant moi.

Eh quoi! j'étais premier officier d'ordonnance, et mes attributions étaient superbes; je n'avais rien de commun avec les chambellans, leur service était distinct du mien. « Que Votre Majesté fasse habiller M. de Montholon en rouge et si, moi, je conserve mes fonctions d'officier d'ordonnance, je n'en serai point jaloux. Dans l'armée, moi, général d'artillerie, je n'aurais jamais obéi à M. de Montholon. »

L'Empereur assure qu'un officier d'ordonnance n'est qu'un page renforcé.

Sa Majesté déclare qu'Elle avait, exprès, empêché que le premier officier d'ordonnance ne fût *officier*

de la maison, car alors, il eût été comme le major général, le connétable, puisqu'il en remplissait presque les fonctions. Il fallait donc mettre une barrière d'airain à son ambition. Certainement, mon privilège de travailler directement avec l'Empereur était magnifique, mais, en somme, on ne saurait trop le répéter, je n'étais pas officier de la maison. Tout cela, du reste, ne signifie rien à Sainte-Hélène et, si quelqu'un s'avisait d'écrire mes paroles, personne n'y ajouterait foi.

L'Empereur avait déjà chargé le grand maréchal de me dire tout cela. Ici, je ne puis être utile à Sa Majesté par des rapports et des reconnaissances militaires, des exposés de finances; l'essentiel est donc de tâcher de la consoler, de l'égayer, et j'ai toujours l'air triste. Je suis constamment d'un avis contraire au sien : « *Que m'importent les sentiments que l'on éprouve, pourvu que l'on me fasse bonne mine! Je n'entends que les paroles, je ne lis pas dans les cœurs !* »

Je croyais que Sa Majesté devait plutôt aimer ceux qui lui étaient sincèrement attachés que ceux qui ne faisaient que le dire, et malheureusement, ici, on ne pouvait agir qu'en paroles.

L'Empereur m'assure que je suis le plus heureux de tous ici; dans deux ou trois ans, je serai fêté partout et il m'assurera mon existence. Quant à ma mère, c'est ma faute si elle n'a rien reçu. Je n'ai pas voulu faire la lettre qu'on m'avait commandée. Je

n'avais qu'à écrire : « *Mon cher Eugène, je vous prie de faire toucher à Mme Gourgaud* 12000 *francs par an à compter du* 1er *janvier* 1815. *J'aurais signé, je vous l'ai dit. Vous n'avez pas voulu!*

Je pleure et je m'écrie : « Ah! si Votre Majesté me l'avait dit! comment aurais-je pu craindre de me compromettre pour ma mère? Votre Majesté m'en a parlé, et puis ne m'en a plus ouvert la bouche. Pouvais-je quêter l'Empereur? Il suffit que je sois sans fortune pour me montrer d'une grande délicatesse sur ce sujet. »

L'Empereur répète que c'est ma faute, mais, au reste, Las Cases va revenir et l'on pourra facilement réparer cela.

« *Vous ne devez pas m'en avoir même d'obligation, ce n'est rien pour moi. Oui, Gourgaud, vous êtes le plus heureux de tous ici; ce serait à recommencer que vous devriez encore venir avec moi. Si je meurs à Sainte-Hélène, quoique peu riche, j'ai encore quelques millions. Je n'ai plus d'autre famille à présent que vous autres. Mes ouvrages vous resteront et personne ne rend plus que moi justice à votre mérite et à vos talents. Mais, ici, c'est me plaire, c'est m'égayer qu'il faut! Vous êtes toujours triste.* »

« Si Votre Majesté traitait les Montholon pendant trois ou quatre jours comme Elle me traite depuis un mois, Elle verrait s'ils le supporteraient patiemment! Vous versez le miel sur eux et l'absinthe sur moi. »

L'Empereur assure qu'il n'est pas juste que je sois payé autant que les deux Montholon réunis, ce à quoi je réponds que je ne demande rien. Je puis fort bien, en vendant ma montre et mon épingle, tenir encore quelque temps.

Sa Majesté me recommande d'avoir des attentions pour Mme de Montholon.

Enfin, l'Empereur termine avec bonté et m'avertit que Bertrand doit me faire embrasser Montholon. « *Que tout soit fini! Croyez-vous que lorsque je m'éveille, la nuit, je n'aie pas de mauvais moments, quand je me rappelle ce que j'étais et où je suis à présent? En venant à Sainte-Hélène, je vous aurais donné ma sœur ou Mme Walewska; à présent, non. Vous êtes trop soupçonneux, vous vous forgez trop facilement des chimères. Et vous croyez que Las Cases intriguait!* »

A cela, je réponds que je rendrais une femme bien heureuse, car personne plus que moi n'éprouve le besoin d'aimer. J'ai trop de richesse d'affection. Pour peu qu'on me témoigne d'amitié, ma reconnaissance est extrême.

« Voyez le grand maréchal, c'est un fort honnête homme, il m'a témoigné de la sympathie, aussi me mettrais-je au feu pour lui. »

Sa Majesté avoue qu'Elle avait souvent bien senti qu'Elle avait besoin de moi pour écrire sous sa dictée, que je suis le seul de nous tous qu'Elle ait élevé et qui l'ait suivi dans toutes ses batailles comme Em-

pereur. Si Elle ne m'aimait pas, Elle ne prendrait pas la peine de me parler ainsi. Je pleure. Elle me conseille de changer de caractère.

Je suis resté deux heures et demie avec l'Empereur : je rentre déjeuner, j'ai mal à la tête de la secousse du matin. Je raconte tout à Bertrand qui m'assure que l'Empereur m'aime. A 6 heures, l'Empereur me demande au salon, est seul, et me fait jouer aux échecs. Mon mal de cœur et de tête est tel que je suis obligé de m'excuser et de rentrer chez moi : je vomis de la bile, ne dîne pas et me couche. A 11 heures, Ali vient savoir de mes nouvelles; j'ai envoyé ce matin un présent de vin à O'Méara; il me remercie.

Mardi, 21 *janvier*. — L'Empereur me fait demander à 11 heures et demie et déclare qu'il veut que ma querelle avec Montholon finisse. Il fait appeler celui-ci, lui dit la même chose et nous fait nous embrasser. Je promets à Sa Majesté de faire tout ce qu'Elle ordonnera, Elle n'est pas de bonne humeur et nous ne parlons que de pluie et de beau temps. Je raconte cela aux Bertrand. Le grand maréchal me promet d'être toujours mon ami et me recommande de n'être pas mélancolique.

L'Empereur corrige mon chapitre, et travaille avec moi jusqu'à 7 heures; il désirerait, en vingt jours, finir le volume de 1800.

A 7 heures et demie, je passe au salon, Sa Majesté

est en train de lire devant O'Méara, Bertrand et sa femme les *Amours secrètes de Bonaparte.* Elle en rit beaucoup et ne connaît aucune des femmes citées. « *Ils font de moi un hercule!* »

Dîner, puis lecture de Pillet sur l'Angleterre[1]. C'est bien écrit et je ne m'étonne pas que les Anglais crient tant contre lui. Il y a là dedans quelques exagérations qui le déparent; un ouvrage comme cela, tous les deux ou trois mois, en France, aurait produit un bon effet. A l'article des discussions sur l'échange des prisonniers, l'Empereur dit : « *Voilà comment jugera la postérité, il ne faut rien dire à O'Méara de tout cela.* »

Coucher à minuit. C'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de l'infortuné Louis XVI.

Mercredi, 22 janvier. — On prétend que sir Hudson Lowe va écrire au grand Maréchal que de nouvelles restrictions plus douces vont nous être accordées. A 7 heures 1/2, au salon, l'Empereur me reçoit bien. Après dîner, lecture du *Barbier de Séville* et du *Comte de Comminges.* Sa Majesté dit que c'est une jolie nouvelle, mais qu'elle doit avoir été retouchée par Montesquieu. Ce n'est pas là le style de Mme de Tencin. Sa Majesté se rappelle cette nouvelle depuis l'école de Brienne; en la relisant, elle la compare avec le *Siège de Calais.*

1. L'ouvrage de Pillet est intitulé *Lettres sur la campagne d'Égypte;* Napoléon disait de leur auteur : « Sa plume est ennemie et, cependant, c'est un bon ouvrage. Il y a beaucoup de vrai. »

Il y avait des Trappistes qui s'étaient installés au mont Valérien. Sa Majesté les en a fait partir; ils ont été s'établir dans un village de la rivière de Gênes et ont reconnu l'Empereur. Leur abbé était un intrigant.

« *Je sens toute l'injustice de l'arrestation de Ceracchi parce que les agents de la police de Sotin étaient ceux qui m'avaient suivi en vendémiaire quand je commandais Paris, et ils m'en rendirent compte. C'était un essai d'assassinat, destiné à effrayer. Je fus au Directoire et reprochai à Sotin et aux Directeurs leur conduite. Je les étonnai fort, ils ne répliquèrent rien, mais, après, ils crièrent beaucoup contre moi.* »

Jeudi, 23 *janvier*. — Je travaille de 4 à 6 avec l'Empereur, et ensuite, joue aux échecs. Sa Majesté dîne à 7 heures; lecture du *Barbier de Séville*. Coucher à 10 heures.

Vendredi, 24. — Je travaille chez moi, monte à cheval avant mon déjeuner et rencontre Porteus qui m'annonce que l'*Icarus* arrive au port. Hudson Lowe vient dans la matinée voir Mme Bertrand. A 4 heures et demie, l'Empereur me demande; il vient de travailler avec M. de Montholon, joue avec moi au billard, puis aux échecs. Il s'ennuie beaucoup, quoi qu'il dise « *Et cependant, les journées passent encore assez vite sans sortir.* » A 6 heures et demie, arrivée des Montholon. Dîner. Lecture des *Folies amoureuses*. Coucher à 10 heures.

Samedi, 25. — Je monte à cheval le matin et ne rencontre personne. Je traduis des articles sur la bataille de Copenhague et vais chez Mme Bertrand, qui me demande pourquoi l'Empereur ne vient pas la voir, ce que j'ignore, et ce à quoi je ne saurais trouver aucune raison. Le grand maréchal se promène avec moi; je lui parle mariage et lui avoue l'ennui que j'éprouve. Sa Majesté a aussi bien l'air de s'ennuyer. Mme Wygniard est accouchée. A 6 heures et demie, je passe au salon, l'Empereur me traite bien; il est triste, dîne à 7 heures et me dit que je dois être un grand lecteur de l'Évangile. Il parle de Milton et croit qu'il ne faut pas approfondir ces choses-là, qui ne peuvent qu'exciter à commettre des crimes.

Je trouve, moi, cette morale plus capable de calmer que d'exciter les passions.

L'Empereur : « *Si j'avais à avoir une religion, j'adorerais le soleil, car c'est lui qui féconde tout, c'est le vrai Dieu de la terre.* »

Sa Majesté lit Milton, le critique, l'abandonne, passe à 8 heures et demie au salon, joue avec moi jusqu'à 11 heures.

Dimanche, 26 *février*. — Je broie du noir. Je raconte au grand Maréchal que Foster est venu me demander de l'argent, je dois aussi à Marchand; tout cela me fait plus de cent louis de dettes. C'est un souci de plus. Bertrand pense que c'est parce qu'il avait demandé son compte que Balcombe avait pu croire que

nous avions tous reçu de l'argent. L'Empereur lui a donné une fois 150 napoléons. Depuis qu'il est ici, il a emprunté beaucoup d'argent, mais, à présent, il commence à craindre qu'on ne lui en prête plus. Sa Majesté me destine 6000 francs annuels.

Je lui réponds ce que j'ai déjà dit à l'Empereur, que je l'en remercie, et, dans le fait, par les dépenses de l'année passée, j'ai la conviction que cette somme est bien loin de me suffire. Je saurai tout supporter si je sais que ma mère est bien : Sa Majesté me l'a promis. Je réitère à Bertrand la demande que je lui ai adressée de la somme nécessaire pour payer le mémoire du maréchal ferrant; si l'Empereur ne veut pas affecter de fonds au service de l'écurie, je le prie de me débarrasser de ce soin.

Vers 4 heures, Sa Majesté fait enfin une visite à Mme Bertrand. Elle me demande à 7, joue aux échecs, m'annonce qu'Elle travaillera demain avec moi. Dîner. Elle trouve fort beau le petit enfant de Bertrand et conçoit bien que le sentiment le plus vif dans la nature soit celui d'une mère pour son enfant.

Bertrand dîne avec nous; on parle du cours des fleuves, du Danube, du livre de Pillet. « *Quand vous l'aurez lu, il faudra le prêter à Gourgaud. Deux ouvrages comme celui-là auraient bien fait en France. La nation britannique serait bien loin de pouvoir lutter avec nous si nous avions seulement la moitié de l'esprit national des Anglais.* »

Il serait bien malheureux que, comme le bruit en court, l'amiral Otley remplaçât l'amiral Malcolm.

Lundi, 27. — Mme Bertrand est dans la joie que l'Empereur soit venu et qu'il ait trouvé beau son petit, quoiqu'il l'ait fait pleurer.

Le grand Maréchal trouve de plus en plus affreuse la position de Sa Majesté, qui pense que tout ce que prétend le gouverneur, d'une prochaine amélioration de notre sort, n'est qu'un leurre et qu'on attend de mauvaises nouvelles d'Angleterre.

Ali vient me chercher à 3 heures pour travailler.

Si Nelson avait été rencontré en mer, il aurait été battu, peut-être Le général Bonaparte avait un vaisseau à trois ponts et les Anglais n'en possédaient pas. Ceux-ci, qui n'avaient pas non plus de frégates, n'auraient pas pu non plus poursuivre le convoi.

« *Nelson est un brave homme. Si Villeneuve, à Aboukir, et Dumanoir, à Trafalgar, avaient eu un peu de son sang, les Français auraient été vainqueurs. J'aurais dû faire couper le cou à Dumanoir.* »

Je lis à l'Empereur mes traductions sur la bataille de Copenhague; puis il me dicte des notes et partage une orange avec moi; nous travaillons jusqu'à 6 heures 1/2. Puis, il fait appeler Mme de Montholon, chez qui Mme Devon était, tandis que le mari de cette dernière était venu pour me voir. L'amiral Malcolm les avait mises au courant de tout ce dont nous sommes

menacés, des restrictions, etc. Je joue cinq parties d'échecs avec Sa Majesté. Dîner. Lecture du *Paradis perdu*. L'Empereur veut qu'on achète une vache, mais où la mettre? Discussion à ce sujet. — Coucher à 10 heures.

Mardi, 28. — Je m'ennuie, j'ai des idées noires, mal à la tête. Ne pouvant être reçu par Mme Bertrand qui est indisposée, je vais me promener à cheval et j'empêche Archambault d'envoyer deux hommes en ville chercher une vache.

L'Empereur s'est baigné le matin, mais il paraît de très mauvaise humeur, lorsqu'à 8 heures il me fait appeler pour dîner.

« *Combien avez-vous payé l'accoucheur?*[1]

— Vingt-cinq louis et quinze pour le cheval.

— *Moi, j'ai donné* 100.000 *francs à Dubois. C'est Corvisart qui est cause que je l'ai choisi. J'aurais bien mieux fait de prendre le premier accoucheur. Le jour où l'Impératrice fut délivrée, elle se promena longtemps avec moi, elle avait déjà les petites douleurs. Ensuite, on crut que cela ne serait pas terminé avant quatre heures. Je me mis au bain.*

Bientôt Dubois accourut tout éperdu, pâle comme la mort et je lui criai : « EH BIEN, EST-CE QU'ELLE EST MORTE? » *Car, comme je suis habitué aux grands événements, ce n'est pas dans le moment où on me les annonce*

1. Lewinsten.

qu'ils me font de l'effet. Ce n'est qu'ensuite. On viendrait me dire je ne sais quoi que je n'éprouverais rien. Ce n'est qu'une heure après que je ressens le mal.

Dubois me répondit que non, mais que l'enfant se présentait de travers. Cela était bien malheureux, car cela n'arrive pas une fois sur deux mille. Je descendis vite chez l'Impératrice; il fallut la faire changer de lit, afin d'agir avec les fers; elle ne voulait pas y consentir. Mme de Montesquiou l'assura que cela lui était arrivé deux fois et l'encouragea à se laisser opérer. Elle criait horriblement. Je ne suis pas tendre, et cependant, de la voir tant souffrir, cela m'émut. Dubois, ne sachant plus ce qu'il faisait, avait voulu attendre Corvisart, qui lui redonna du courage. La duchesse de Montebello était là comme une sotte. Ivan et Corvisart tenaient l'Impératrice.

Le roi de Rome resta au moins une minute sans crier; lorsque j'entrai, il gisait sur le tapis comme un mort. Mme de Montebello voulait qu'on suivît l'étiquette. Corvisart l'envoya promener. Enfin, à force de frotter, l'enfant revint à lui; il était seulement égratigné sur la tête par les fers. L'Impératrice s'était crue perdue, elle était persuadée qu'on la sacrifierait pour l'enfant, et cependant, c'était bien le contraire que j'avais recommandé.

Quelle belle chose que la médecine! à Vienne, j'eus au col une dartre qui me gênait beaucoup, je fis venir Franck. Il m'assura que c'était dangereux à faire ren-

trer, que l'électeur de Trèves était devenu fou à la suite d'une telle maladie. J'attendis Corvisart; quand il vint, il me dit : « Quoi, ce n'est que pour cela que Votre « Majesté m'a fait appeler, un peu de soufre le « fera passer. » *Je lui répétai la consultation de Franck.* « Bah! l'électeur de Trèves était un vieillard usé. C'est bien différent. En vous la nature se défend contre le mal. » *Il est de fait qu'en quelques jours, je fus parfaitement guéri.*

La gale est une terrible maladie, je l'ai gagnée au siège de Toulon. Deux canonniers, qui l'avaient, furent tués devant moi et leur sang me couvrit. Cela fut mal soigné et je l'avais encore en Italie et à l'armée d'Egypte. A mon retour, Corvisart me l'a ôtée en me mettant trois vésicatoires à la poitrine, qui ont amené une crise salutaire. Auparavant, j'étais jaune et maigre, depuis, je me suis toujours bien porté.

J'ai souvent plaisanté Corvisart en lui demandant combien il avait tué de gens et si, après leur mort, il n'aurait pas cru devoir, pour les sauver, traiter autrement leurs maladies. Il répondait : « Beaucoup. » *Mais je ne pouvais le lui faire avouer qu'en le comparant au général qui, par telle ou telle disposition, fait périr trois ou quatre mille soldats. Corvisart doutait souvent et ne satisfaisait pas toujours à mes questions. Horeau*[1] *ne doutait de rien et expliquait tout. Le premier était un savant médecin, le second un ignorant.*

1. Médecin par quartier de l'Impératrice Joséphine.

Monge, Berthollet, Laplace sont de vrais athées. Je crois que l'homme a été produit par le limon de la terre, échauffé par le soleil et combiné avec les fluides électriques. Que sont les animaux, un bœuf, par exemple, sinon de la matière organique? Eh bien! quand on voit que nous avons une constitution à peu près semblable, n'est-on pas autorisé à croire que l'homme n'est que de la matière mieux organisée, et dont ce serait l'état presque parfait? Peut-être un jour viendra-t-il des êtres dont la matière sera encore plus parfaite?

Où est l'âme d'un enfant? d'un fou? l'âme suit le physique, elle croît avec l'enfant, décroît avec le vieillard. Si elle est immortelle, elle a donc existé avant nous, elle est donc privée de mémoire? D'un autre côté, comment expliquer la pensée? Tenez, en ce moment, tandis que je vous parle, je me reporte aux Tuileries, je les vois, je vois Paris.... C'est comme cela qu'autrefois j'expliquais les pressentiments. Je pensais que la main reprochait à l'œil de mentir, quand celui-ci affirmait qu'il voyait à une lieue. La main objectait : JE NE VOIS QU'A DEUX PIEDS, COMMENT POUVEZ-VOUS VOIR A UNE LIEUE? *De même, les pressentiments sont les yeux de l'âme.*

Néanmoins, l'idée d'un Dieu est la plus simple; qui a fait tout cela? Là est un voile que nous ne pouvons lever, c'est hors la perfection de notre âme et de notre entendement. C'est d'ordre supérieur. L'idée la plus simple est d'adorer le soleil, qui féconde tout. Je le répète, je pense que l'homme a été fourni par l'atmo-

sphère échauffée par le soleil, et qu'au bout d'un certain temps, cette faculté a cessé de se produire.

Les soldats croient-ils en Dieu? Ils voyent tomber si vite les morts autour d'eux!

J'ai souvent eu des discussions avec l'évêque de Nantes[1]*. Où vont les animaux après leur mort? Il me disait qu'ils ont une âme particulière et se rendent dans certains limbes. Il m'accordait tout ce que je pensais sur les biens du clergé, mais il croyait en Jésus et parlait toujours comme un vrai fidèle. Le cardinal Casalle et le Pape croyaient aussi en Jésus.* »

Je cite Newton et Pascal, l'Empereur répond : « *Oui, mais on prétend qu'ils le disaient et ne le pensaient pas.* »

La religion peut épurer les mœurs et les adoucir. Sa Májesté trouve que les pays les plus religieux sont ceux où l'on fait le plus de bien.

« *Toutes les religions, depuis Jupiter, prêchent la morale. Je croirais à une religion si elle existait depuis le commencement du monde; mais quand je vois Socrate, Platon, Moïse, Mahomet, je n'y crois plus. Tout cela a été enfanté par les hommes.* »

L'Empereur m'accorde que la religion catholique est meilleure que la religion anglicane. Le peuple ne comprend pas ce qu'il chante à Vêpres, il ne voit que le spectacle. Il ne faut pas chercher à éclaircir ces matières-là.

1. Duvoisin.

Montholon voudrait qu'il y eût ici un aumônier, une chapelle; cela nous amuserait. Je l'interromps.... C'est blasphémer que de trouver que cela nous divertirait. Mon interlocuteur trouve que nous aurions dû amener un aumônier. « *J'avais autre chose à penser*, » réplique l'Empereur, qui, en résumé, est de mauvaise humeur. Coucher à 11 heures. Je n'ai pas vu Bertrand.

Mardi, 29. — Nous jouons aux échecs avant dîner. Ensuite, l'Empereur nous parle d'un livre sur le tribunal révolutionnaire : « *Ces gens-là étaient de vrais cannibales, se mangeant entre eux. Ils ne connaissaient que la guillotine, c'était une folie! J'écrirai l'histoire de la Convention, c'est une horrible chose que le 2 septembre. Deforgues, l'ami de Savary, en était, c'est pourquoi je ne l'ai jamais employé. Il existe une haine excessive entre les valets et les maîtres, entre le peuple et ceux qui possèdent; les premiers disent :* POURQUOI ONT-ILS TOUT ET MOI RIEN? *Aussi voit-on toujours la populace se réjouir en voyant périr ceux qui avaient plus qu'elle. L'esclave est l'ennemi le plus acharné de son maître. Eh! mon Dieu! ici même, mes gens, s'il survenait un changement total dans ma position, me tourmenteraient pour avoir été mes valets. C'est dans le cœur humain. Les seigneurs qui traitaient le mieux leurs paysans en ont été les plus malmenés. Ces derniers disaient :* IL NE FAIT QUE CE QU'IL DOIT ET IL EST ENCORE BIEN PLUS

HEUREUX QUE NOUS. POURQUOI A-T-IL DES TERRES ET NOUS PAS? *Et cependant le meilleur moyen de rendre tout le monde pauvre serait de décréter l'égalité des fortunes.* » Coucher à 10 heures.

Mercredi, 30. — Sa Majesté me fait demander à 11 heures. Elle est à la salle de billard et cause avec moi de l'armée. « *Les hommes braves doivent l'être en toute circonstance.* »

L'Empereur est indisposé à cause de l'odeur de la couleur que l'on a mise dans la maison, se met à table et me demande : « *Avez-vous déjeuné?* — Oui, sire. » Puis nous mangeons des oranges et jouons au billard. Poppleton a prévenu le grand maréchal que la *Julie* arrive du Cap; les gazettes annoncent que l'amiral Otley doit venir remplacer Malcolm, que le roi Joseph a reçu une députation des insurgés espagnols lui demandant de se mettre à leur tête. « *Cette nouvelle ne me fait pas plaisir. Joseph a de l'esprit, mais il n'aime pas le travail, il ne connaît rien au métier militaire, quoiqu'en ayant la prétention.*

Il ne sait pas si une redoute est forte, ni comment l'attaquer. Il ne sait rien. Il aime jouir. Il a sûrement une grande fortune, peut-être 20 millions : il a donc bien tort de se mêler à une révolution; il faut, pour cela, être plus méchant que lui, avoir une meilleure cervelle et ne pas craindre de couper des têtes. Il est trop doux de caractère, mais, par ailleurs, il a beaucoup d'ambi-

tion, il croit en son esprit, en ses moyens. Une couronne est un gros appât; ensuite, il a une grande ressource dans les officiers français qui sont en Amérique, et peut-être convient-il à l'Angleterre de séparer tout à fait les Espagnes?

Cependant, un Français, là! Cela me paraît fort. Et cependant, si j'apprenais qu'il a réussi, je répondrais que j'en suis très content. On me fait savoir qu'il tente cette fortune, cela me fait de la peine. Au reste, ici, nous ne savons rien au vrai de ce qui se passe dans le reste du monde. »

Sa Majesté demande ses cartes et ses livres sur l'Amérique, fait venir les Montholon; nous plaisantons tous sur ceci : « *Comme nous serions bien à Buenos-Ayres!* »

A 5 heures et demie, l'Empereur nous quitte pour aller au bain; moi, je monte à cheval et rencontre une esclave qui me parle d'une jolie miss qui vient de passer : je cours en vain après elle sur la montagne, c'est une bonne fortune manquée.

Le docteur revient au galop de la ville, il porte des gazettes à l'Empereur. Il me crie, en me croisant, que la France est dans une grande détresse, les Anglais quittent notre territoire, Las Cases est arrivé au Cap après dix-sept jours de traversée.

A 7 heures, Sa Majesté me demande, je la trouve au salon, lisant les gazettes avec les Montholon. « *Il y a de grosses nouvelles, les alliés sont culbutés, le peuple*

prend le dessus, et tout cela, parce qu'on a voulu attaquer les biens nationaux! »

L'Empereur se promène vivement : « *Eh bien, malgré tout cela, la route que suivait le roi était la bonne. Il faut en France un sceptre de fer, de la vigueur.* »

Gourgaud : « Il me semble qu'en pareille situation, revenir sur ses pas serait bien dangereux. »

Sa Majesté pense comme moi, le courrier est plein d'Elle. Il me parle des d'Orléans. La garde, même, ne se recrute plus. On dîne. On fait venir le grand maréchal au salon. L'Empereur va au billard, qui est éclairé, et s'entretient des nouvelles. « *Je n'ai rien dit au colonel Keating et on prétend que mon sort dépend du voile mystérieux qui couvre l'Europe, et que Napoléon II régnerait ! Je n'ai jamais parlé de cela. Ce sont donc les Anglais qui le mettent en avant.* » Puis, il cause en particulier avec Bertrand de négociations à entamer auprès de l'amiral.

Le matin, Sa Majesté avait montré ses jambes enflées au docteur qui lui avait ordonné de reprendre l'exercice du cheval. Puis, Elle a chargé O'Méara de répéter à Hudson Lowe qu'il justifie l'opinion que Sa Majesté avait de lui, qu'il a parlé de raccommodement pour laisser partir la frégate l'*Oronte*[1], qu'il est ridicule que nous ne puissions pas aller dans la vallée puisque cela lui est possible, à lui, et que nous

1. Le vaisseau anglais qui ramena du Zululand le corps du prince Impérial portait ce nom *Oronte*.

avions tous signé les mêmes restrictions. Le gouverneur est donc un homme sans foi. L'Empereur joue aux échecs, mais se sent fatigué et se couche à 10 heures 1/2.

31 *janvier*. — A 2 heures, l'Empereur me fait appeler au billard, puis va dormir une heure. L'amiral, sa femme et le capitaine Menler du *Newcastle* vont chez Bertrand, puis Sa Majesté les reçoit successivement. Je me tiens au billard avec Montholon et le capitaine, je parle marine, Indes, etc. Celui-ci a l'air de s'impatienter de rester si longtemps sans pénétrer chez l'Empereur, qui finit par sortir du salon et lui parle quelques moments. Je reste ensuite avec Sa Majesté qui appelle Bertrand et lui demande s'il a trouvé sa conversation intéressante : « Que trop! J'aurais bien bien voulu avaler les trois quarts de ce que Votre Majesté a dit à l'amiral, ce sont d'excellents conseils pour l'Angleterre. Votre Majesté a trop parlé. »

L'Empereur veut ensuite savoir si je considère l'amiral comme un honnête homme. Oui, certes.

Nous allons, Sa Majesté, le grand maréchal et moi, voir Mme Bertrand; nous rentrons à 7 heures au salon, échecs, tristesse, malaise, dîner. Ensuite, l'Empereur s'écrie : « *Voyons! une partie avec Mme de Montholon, ensuite une avec Gourgaud.* » Il s'ennuie, ne finit pas sa première partie et se couche à 9 heures 1/4.

1er *février*. — Sa Majesté me demande pour travail-

ler, à 3 heures; je l'attends au billard, Elle vient partager une orange avec moi, est maussade, me dicte sur Copenhague, me fait lire des choses officielles, s'endort, me prie de tout préparer pour que le chapitre soit fini demain. J'objecte qu'il y a trop de besogne, mais que tout sera terminé après-demain. L'Empereur joue avec moi aux échecs, et avoue qu'il s'est endormi. Dîner. On a apporté pendant le repas le plan de finance de Laffitte. Sa Majesté ne l'a pas lu et nous prie de le lui traduire. Conversation sur les premières années de service dans l'artillerie.

« *J'ai logé chez le père de Marmont. C'était un bien brave homme! Il serait mort de chagrin s'il eût été vivant lors de la trahison de son fils.* »

Marmont est bien malheureux parce que c'est un homme de sentiments élevés. Il s'est trompé et a cru sauver son pays en se dévouant : il faut qu'il ait eu une absence. J'avoue que je l'aime et qu'il me fait peine, car bien d'autres sont plus mauvais que lui et n'ont pas la honte qu'il éprouve.

« *C'est un accès de folie!* » Sa Majesté semble éprouver pour lui le même sentiment que moi et ajoute : « *Sa vanité l'a perdu.... Et Talleyrand?.... Vaubois n'a pas bien défendu Malte. Brocquart, qui a été tué en Russie, est le seul qui se soit bien conduit.* Conversation sur Marmont, Vaubois, etc. Coucher à 10 heures. Le grand Bernard[1] veut s'en aller.

1. Domestique chez Bertrand.

Dimanche, 2 *février*. — Le matin, j'ai vu le grand Bernard qui allait chez Poppleton demander à parler au gouverneur pour en obtenir la permission de retourner chez lui. Je le prêche, lui démontre que c'est de l'ingratitude. Tout le monde le blâmera, il n'a aucune raison de s'en aller, il est bien avec sa femme et son fils; en outre ce serait de la cruauté que d'enlever à Mme Bertrand qui n'est pas encore relevée de couches, sa femme de chambre. Cela peut faire passer son lait, tuer son enfant. Il ne peut ignorer les folies qu'elle a commises pour l'enfant qu'elle a perdu à l'Ile d'Elbe. Si elle ne pouvait pas élever celui-ci, elle mourrait, ou deviendrait folle, et le grand maréchal serait l'homme le plus malheureux. Je le conjure d'attendre encore quelques mois avant de s'en aller. Je le convertis et il retourne chez le grand maréchal.

Il y a eu hier et avant-hier de grandes conférences à Hut'sgate entre Hudson Lowe et O'Méara. Rien n'en a transpiré! A 7 heures, je vois Sa Majesté dans le billard : Elle est occupée à lire le projet d'emprunt de Laffitte, a peine à le comprendre, mais enfin le saisit. Elle le compare à celui qu'Elle a fait Elle-même en 1815 et le trouve onéreux et dangereux.

« *Les étrangers s'en mêleront, plusieurs coquins comme Castelreagh, Metternich, Talleyrand, achèteront des inscriptions et comme leur gain sera d'autant plus grand que les rentes seront basses, ils inventeront des combinai-*

sons pour les faire tomber. Cela peut exciter des guerres et même la guerre civile. On voit bien que c'est le plan d'un banquier, il prête par trop à l'agiotage. » Dîner. Conversation sur l'emprunt; Sa Majesté s'en montre très préoccupée. Je lui fais observer que le gouvernement actuel ne pouvait agir comme le sien. Lui, a vendu des rentes qui existaient déjà, au lieu que les Bourbons seraient obligés de les créer et sept cents millions d'emprunt feraient tomber la rente à zéro. Coucher à 10 heures.

Lundi, 3. — L'Empereur m'envoie chercher un livre d'algèbre pour établir un calcul d'annuités; je lui montre les progressions. Sa Majesté les applique à l'emprunt. Elle me dicte une note intéressante contenant son opinion sur cette opération. Elle y traite la question d'État et la question de commerce; cet emprunt est fondé sur des bases mobiles, cela ne doit pas être. Pour un emprunt semblable, l'État et les particuliers doivent savoir positivement à quoi ils s'engagent. Cet emprunt est si onéreux à la France que le gouvernement ne tiendra pas sa parole, car il peut bouleverser tout le pays.

Le matin, Montholon m'a apporté 1540 francs qui, dit-il, complètent mes appointements jusqu'au 1er février, à raison de 500 francs par mois. Je réponds que je ne saurais recevoir un semblable salaire; je ne prends cette somme que pour payer les dettes que j'ai

contractées ici, mais une fois mes dettes payées, je ne veux rien; j'aime mieux être tout à fait ici à mes frais. Je lui rends les cinquante louis que je lui devais et il me demande un reçu de la somme qu'il me donne. Les Montholon ont l'air de vouloir se rapprocher.

A sept heures, Sa Majesté me demande au salon, joue avec Montholon, puis avec moi, plaisante sur ce que l'on dit que l'*Adolphus* a péri. « *Pauvre Gourgaud qui a perdu cinq à six lettres de sa mère!* » Dîner.

On fonde partout des couvents en France. L'Empereur avait l'intention de créer quatre couvents sur quatre points de la France; on n'y aurait reçu que des hommes âgés de plus de cinquante ans, ayant des motifs graves pour chercher la retraite, ou ayant éprouvé de grands malheurs.

Les prêtres devraient pouvoir se marier, parce qu'il est difficile de se passer de femmes.... J'interromps en m'écriant : « Ils n'ont qu'à venir à Longwood, ils s'en passeraient bien. »

Sa Majesté reprend : « *Je crois que je n'aurais nulle envie de me confesser à un prêtre qui, ensuite, irait tout raconter à sa femme. Jadis les curés avaient tous des servantes et des nièces; au concile de Constance, les vieux opinaient pour le mariage, et les jeunes, à cause de leur ambition, étaient contre cette institution.*

Recevoir tout le monde dans les couvents est une absurdité. Avant la Révolution, j'ai vu des moines, qui

n'auraient dû être que de simples laboureurs, vivre grassement dans l'oisiveté. Je pense que trois ou quatre couvents comme ceux que je proposais d'établir seraient des plus utiles. On ne peut pas créer de semblables réunions d'hommes ou de femmes, si ce n'est par religion : cela seul sanctifie tout.

Le meilleur et le plus instruit homme d'Église que j'aie connu était l'évêque de Nantes. Il avait été habitué aux chicanes des philosophes, aussi, il ne défendait pas les ouvrages extérieurs, mais était inattaquable dans ses derniers retranchements. Tout en ayant un grand respect pour le Pape, il luttait contre lui; il culbutait tous les autres cardinaux. Il me disait, au sujet des indulgences : « Que voulez-vous, les Papes sont des hommes ! » *C'était un excellent confesseur pour Marie-Louise, il lui donnait de bons conseils et la dirigeait bien, expliquait comment je pouvais faire gras les jours maigres, et quand je poussais à bout l'Impératrice, elle me racontait tout ce qui se passait entre eux. Fesch, lui, aurait dit :* « S'il fait gras, jetez-lui votre assiette à la tête. » *Aussi Fesch, comme l'évêque de Troyes, m'aurait rendu plutôt turc que chrétien et si j'avais eu à me convertir, je crois que l'évêque de Nantes est le seul homme qui aurait pu y réussir; mais je connais trop l'histoire et ai, moi-même, assez manié les religions pour cela. Il y a des hommes d'un grand mérite qui ont cru : Newton, Leibnitz croyaient fermement; l'évêque de Nantes croyait aussi. C'est un saint homme : à sa mort, il m'écrivit une belle*

lettre et m'envoya son anneau par une dame qui était son amie depuis longtemps. De semblables prêtres sont bien utiles dans un pays, dans une famille. Au conseil d'État, où il y avait bien des incrédules, il demandait souvent la parole pour leur répondre et les forçait de convenir qu'il avait raison. C'est lui qui me conseilla d'autoriser la prêtrise avant vingt et un ans : « Ou vous voulez des prêtres, ou vous n'en voulez pas. Il faut les prendre jeunes, sans quoi vous n'en aurez pas. Les séminaires ne se recrutent pas sans cela. »

L'Empereur nous dit ensuite qu'après Waterloo, bien des gens auraient pu faire leur fortune en vendant des rentes comme les dotations du Sénat : « *Le duché de Guastalla était inscrit pour* 400 000 *francs de rentes. Si on me l'avait proposé, je l'aurais fait, mais je n'y ai pas pensé.* »

Sa Majesté lit *Rhadamiste*, est maussade; je suis triste, les Montholon silencieux. Avec peine, on atteint dix heures moins un quart.

Mardi, 4. — Il y a quelques jours, sur la demande de Sa Majesté, M. Balcombe a envoyé une vache et son veau. On les a conduits à l'écurie sans m'en prévenir, en arguant de l'ordre de Sa Majesté. Après bien des peines, la vache fut placée, mais, le soir, elle rompit ses liens et se sauva. Deux jours après, on la ramena, elle fut replacée à l'écurie. M. de Montholon annonça qu'on devait la nourrir aux dépens des chevaux, que

c'était la volonté de l'Empereur; mais soit hasard, soit que les palefreniers n'eussent pas envie de soigner cette vache, le soir, on trouva les liens rompus et la bête échappée.

Le lendemain j'en avisai M. de Montholon, c'était hier. Aujourd'hui au matin, ce dernier a peint la chose sous de telles couleurs à l'Empereur qu'il s'est mis fort en colère, a fait demander Archambault, et comme il tardait à venir, lui a fait dire par Noverraz et Ali que si la vache n'était pas replacée à l'écurie, il en retiendrait le prix sur ses gages et qu'il tuerait les poules, chèvres et chevreaux qui étaient à la maison.

L'Empereur veut faire une suppression au valet de chambre et nous savons tous qu'il a beaucoup d'argent. M. Fowler[1] devait remettre les fonds à Bertrand, mais M. de Montholon les a fait porter chez lui et distribuer par Marchand. Il est bien humiliant d'être ainsi traité!

Je monte à cheval, rencontre Bingham et sa femme, qui vont rendre visite à Mme Bertrand, Fitz Gérald, encore malade de sa chute, Ferzen, qui n'ose plus venir depuis les changements. Rentré à sept heures, je lis; Bertrand vient chez moi; l'Empereur est très en colère, a beaucoup parlé de la vache; il me recommande de n'en pas souffler mot, car Sa Majesté est encore fâchée sur un autre sujet. Il croit même qu'Elle dînera chez Elle.

Je promets à Bertrand de n'en rien dire, je ne me

1. Agent de la maison Balcombe et pourvoyeur en moutons de Longwood.

mêle pas des affaires de vache; il m'est tout à fait iudifférent qu'il y ait à Longwood une vache de plus ou de moins. J'endurerai ceci comme le reste.

A sept heures et demie, on m'avertit que l'Empereur est au salon, j'y vais; il est seul et paraît de mauvaise humeur. Il lit le voyage d'Aly-Bey, me demande le temps qu'il fait, et au dîner, demande à Archambault : « *Eh bien! tu laisses échapper ma vache? Si on la perd, tu la paieras, polisson!* » Archambault assure qu'il l'a rattrapée au bout du parc, qu'elle a cassé deux fois des cordes, qu'elle ne donne pas de lait. Je ne souffle mot de tout le repas, où Sa Majesté déclare qu'Aly-Bey était un agent du prince de la Paix.

Ensuite, l'Empereur reprend l'ouvrage, le lit tout bas et déclare que la religion de Mahomet est la plus belle. En Égypte, les scheicks l'embarrassaient beaucoup, en lui demandant ce que c'était que le fils de Dieu. Nous avions donc trois dieux, nous étions donc païens!

Sa Majesté, de très mauvaise humeur, concentrée, se retire à dix heures et demie en grommelant : « *Moskowa, cinq cent mille hommes.* »

Mercredi, 5 *février*. — Sa Majesté me fait avertir de ne pas sortir, me demande à une heure et me démontre que les puissances commencent à voir quels étaient les avantages du système continental. A cinq heures, Elle fait demander Bertrand, regarde plusieurs fois

par la fenêtre s'il vient. Enfin, Elle le voit et me dit d'emporter mes papiers.

Bertrand entre, il a l'air très froid : « *Eh bien, Monsieur le grand maréchal, qu'y a-t-il de neuf?* » Je me retire et vais chez Mme Bertrand, où j'apprends que son mari a déclaré hier à Sa Majesté qu'il n'était pas fait pour demander de l'argent à un valet, sur quoi l'Empereur s'est fâché.

Vers le soir, je rencontre Wygniard seul et lui demande pourquoi il ne veut pas m'envoyer mes meubles : il va chercher de très mauvaises raisons. Je lui répète que si c'est lui et non le gouvernement anglais qui donne les meubles, je n'ai rien à objecter, mais je trouve injuste que M. de Montholon ait tout et moi rien. Je le presse, il se débande. M. de Montholon a dit à Darling que l'intention de l'Empereur était que ses sept chambres fussent meublées, que moi, Gourgaud, j'avais le meilleur lit de la maison, et tant de meubles que j'avais été obligé d'en céder à Poppleton, O' Méara, Bertrand.... Je réponds à cela que c'est une perfidie, que je vais dresser un procès-verbal de mon logement et de mes meubles, je me fâche. Wygniard me déclare que je suis bien malheureux que Sa Majesté se serve pour ses commissions d'un homme comme M. de Montholon, il promet de m'envoyer un lit et des chaises. Rentré à Longwood, je trouve l'Empereur jouant au salon avec le grand maréchal, il me demande qui j'ai vu. Je lui réponds que je suis bien heureux;

j'avais préparé une lettre pour M. Wygniard, au sujet de mes meubles, que j'allais la lui envoyer, mais que je viens de le rencontrer, et il m'a avoué des choses fort singulières. Ce n'est certes pas sa faute si je n'ai pas obtenu satisfaction. Sa Majesté voit que je m'anime et change de conversation. Mme de Montholon rougit, et, après Bertrand, son mari fait une partie d'échecs. Je suis triste, l'Empereur s'en aperçoit. Mme de Montholon fait la piquée de ce que Sa Majesté ne la demande plus autant; elle raconte qu'elle a eu mal à la tête toute la journée et paraît au moment de pleurer : « *Mais aussi, pourquoi ne faites-vous pas accorder le piano?* » Après avoir fini avec Montholon, Sa Majesté s'adresse à moi : « *Allons, vous êtes de mauvaise humeur, jouons ensemble.* » Dîner, lecture d'*Esther*, coucher à dix heures et demie.

Jeudi, 6. — Je vois Bertrand ; sa femme est malade de coliques. L'Empereur espère que la dépense de 300 000 à 400 000 francs, que nous occasionnons au gouvernement britannique peut nous faire partir d'ici ; le grand maréchal n'y croit pas et cependant voici deux ans que les Bourbons règnent. Mme Bertrand compte s'en aller bientôt, Mme Lowe lui fait visite. Son mari l'accompagne et il a une longue conférence avec O'Méara.

Me promenant à cheval, je rencontre le fermier, qui prétend que bientôt nous irons rejoindre les indépendants d'Amérique. Le soir, je reporte ces paroles à

l'Empereur qui s'écrie : « *Ah ! voilà que cela perce.* » Et nous disons tous : « Qu'importe où on nous enverra, nous serons bien contents de nous en aller ! » Dîner, conversation sur la vache, le veau, le lait. Après dîner, nous nous entretenons sur la langue française. L'Empereur a lu les grammaires de Wailly, de Restout et trouve que là dedans il n'y a pas d'ordre, ni de méthode. Il se repent de n'avoir pas fait faire par les savants une réforme dans la grammaire pour diminuer les exceptions. Pourquoi ne pas admettre que *naval* fait *navaux* au pluriel ? Sa Majesté assure que lorsque deux substantifs s'accordent avec un adjectif, celui-ci prend le genre du dernier. Moi je prétends que non et je cite : « un homme et une femme bonne » on doit dire « un homme et une femme bons ». L'Empereur s'impatiente, trouve que Mme de Sévigné a eu raison de dire : « *Je la suis.* » Il travaille ces matières et ajoute : « *La langue française n'est pas une langue faite. J'aurais bien dû la fixer.* »

Mme Lowe est, paraît-il, une bonne femme. Il faut que Mme de Montholon aille lui rendre sa visite. Elle est meilleure que son mari, celui-là mourrait que cela ne ferait pas de changement. On dit que Mme Wilks est bien malade, et l'Empereur dit : « *Elle aurait mieux fait d'épouser Gourgaud. Elle aurait été plus heureuse en faisant son bonheur. N'est-ce pas Gourgaud ?* — Oui, Sire, certainement. »

Vendredi, 7. — Sa Majesté ne m'a pas demandé hier

et ne me demande pas aujourd'hui. Mme Bertrand espère que nous ne resterons pas longtemps ici, elle n'y peut plus tenir, s'en ira en France, mais souffre trop d'être ainsi en prison. Son mari m'assure que je peinerais l'Empereur en allant, ainsi que je l'ai dit, chez le gouverneur réclamer pour mes meubles et mon logement. Je suis triste, travaille et ne sors pas. A sept heures et demie, l'Empereur me demande au salon et remarque ma tristesse. Il veut savoir pourquoi je ne suis pas sorti. C'est que je suis las d'être ainsi suivi par des soldats. Il s'enquiert de son cheval. Depuis plusieurs jours je ne l'ai pas vu et le maréchal-ferrant me tourmente pour trois louis qu'on lui doit. L'Empereur ne répond rien.

Après dîner, Sa Majesté nous assure qu'elle vivrait très bien en France pour 12 francs par jour, dîner à 30 sols, fréquenter les cabinets littéraires, les bibliothèques, aller au parterre au spectacle; un louis par mois pour une chambre : « *Eh mais! il me faudrait un domestique, j'en ai trop l'habitude, je ne sais pas m'habiller moi-même. Je m'amuserais beaucoup, en fréquentant tout au plus des personnes de ma fortune. Eh! mon Dieu, tous les hommes ont la même dose de bonheur. Certes, je n'étais pas né pour devenir ce que je suis. Eh bien! j'aurais été aussi heureux M. Bonaparte que l'empereur Napoléon. Les ouvriers sont aussi heureux que les autres, tout est relatif. Je n'ai jamais éprouvé le plaisir de la bonne chère, parce que j'ai toujours été*

bien servi, mais le petit particulier, qui ne dîne pas si bien que moi, est aussi heureux que moi, et il est plus heureux quand il met un bon pot-au-feu ou une oie. Certainement, cette vie-là serait plus heureuse que celle que nous menons à Sainte-Hélène.

J'approuve fort cet homme qui, dans Gilles, *met tout son argent dans un coffre et en dépense chaque jour une partie. Oui, avec un louis par jour, on doit être très heureux, il ne s'agit que de savoir borner ses désirs.* »

Sa Majesté ajoute qu'après son départ d'Italie, Elle n'avait été dîner que chez les Directeurs, les ministres, à l'exception de chez Prony, chez qui Elle a dîné une fois avec Laplace.

« *Eh bien! ces gens-là étaient heureux. Ils formaient entre eux une société de savants dont le plus riche avait à peine* 1200 *livres de rentes.*

Par exemple, si je pouvais me déguiser bien incognito, je voyagerais en France avec trois voitures attelées chacune de six chevaux et avec quelques chevaux de mains. J'irais ainsi à petites journées, avec trois ou quatre amis et trois ou quatre femmes, m'arrêtant partout où je voudrais, visitant tout, causant avec les fermiers, les laboureurs; cultiver la terre est le vrai état de l'homme. J'aurais des lettres de recommandations pour les principaux endroits. .. J'aurais dû me mettre, étant Empereur, à parcourir ainsi la France, mais avec 400 *ou* 500 *chevaux et une partie de ma garde et envoyant en avant un fourgon pour préparer partout*

la chambre du souverain. De la sorte, j'aurais fait beaucoup de bien aux autres et m'en serais fait à moi-même. Rester quelques jours dans un lieu m'aurait suffi pour me faire aimer de tous les habitants. Si j'avais été en Amérique, j'aurais beaucoup voyagé avec trois ou quatre voitures et quelques amis. Si je vais jamais en Angleterre, je la parcourrai comme cela; seulement il faudra nous résoudre à admettre un Anglais dans notre compagnie. Cette manière de voyager est digne. Il serait drôle d'arriver ainsi à Parme incognito et de surprendre l'Impératrice à la messe! J'aurai toujours assez d'argent pour mener ce train-là, et puis, d'ailleurs, comme je vous l'ai dit, avec un louis par jour, j'aurais assez pour vivre. Je me ferais des habitudes en conséquence. Il y a un moment où l'homme est blasé sur tout; plus ou moins de richesse ne font rien à son bonheur, pourvu qu'il ait un honnête nécessaire. Le prince Louis a 200 000 *livres de rentes, eh bien, en aumônes, en charités, il en dépense plus de* 150 000. *Ne croyez-vous pas que ce soit là une belle existence? Je le répète, l'argent, les honneurs, ne font pas le bonheur.*

La vie que je mène ici, si je n'étais pas esclave et que ce fût en Europe, me conviendrait très bien. J'aimerais vivre à la campagne, voir valoir la terre, car je ne saurais pas assez entrer dans les détails pour la faire valoir moi-même. C'est la plus belle existence : un mouton malade fournit un sujet de conversation. On est heureux aussi à Paris, dans une société de personnes

d'un rang pas plus élevé que le sien. On paye son écot en conversation comme les autres. On acquiert de la considération par son esprit. Je suis sûr que dans la classe moyenne, les notaires, etc., il y a plus de bonheur réel que dans les classes plus élevées.

A l'île d'Elbe, avec de l'argent, ayant une grande réception, vivant au milieu des savants de l'Europe dont j'aurais formé le centre, j'aurais été très heureux. J'aurais fait bâtir un palais pour loger les personnes qui seraient venues me visiter, j'y aurais mené la vie de château, entouré de gens de mérite.... »

Sa Majesté parle ensuite de femmes, d'enfants; passé l'âge de trois ou quatre ans, Elle n'aime plus les enfants. Chaque ménage doit en avoir six; il en meurt trois et des trois qui restent, deux sont là pour remplacer le père et la mère, le troisième pour parer aux accidents.

De tout ce que l'on a dit de 24 francs par jour, c'est pour le budget d'un garçon, car, quand on est marié, c'est différent. Les enfants coûtent cher, quoique l'éducation d'un jeune homme ne revienne qu'à 1000 francs par an.

On pourrait aussi passer le carnaval à Venise.

Coucher à 10 heures.

Samedi, 8. — A midi, Sa Majesté me fait appeler au billard; Elle a l'air en colère et s'informe pourquoi je lui ai fait affront hier, en lui demandant de quoi payer

le maréchal ferrant, je n'avais qu'à lui dire qu'il n'y avait plus d'argent pour l'écurie; Elle était persuadée qu'il y en avait encore. A cela, je réponds que ne voyant pas souvent l'Empereur, j'avais chargé Bertrand, au moins dix fois, de le lui dire; je lui ai même envoyé le maréchal ferrant. Quant à M. de Montholon, je n'ai et n'aurai plus aucun rapport avec lui : je suis bien malheureux, puisque tout ce que je fais déplaît à l'Empereur.

Sa Majesté m'ordonne de dresser un budget de dépense pour l'écurie, avec le compte de l'argent reçu, etc. Elle me fera appeler plus tard.

On me raconte que la vache a produit une bouteille de lait et qu'elle va en fournir une seconde; Noverraz en fera du beurre. A 9 heures, nous sommes avertis que l'Empereur, indisposé après s'être baigné, dîne chez lui. Je mange dans ma chambre.

Dimanche, 9. — Deux bâtiments touchent à l'île, mais ils viennent de l'Inde. L'Empereur est toujours indisposé.

Joséphine[1] a dit en pleine table de service que Mme Bertrand n'aurait plus de lait et perdrait son enfant comme l'autre. Le bruit court que Montholon, Joséphine et Noverraz ont la gale.

L'Empereur a parlé avec bienveillance de ma triste position à Bertrand qui lui a certifié qu'à 8 heures du

1. Cuisinière de Bertrand.

soir, bien souvent, je n'ai pas encore dit un mot! Patience. C'est un bien excellent homme que le grand maréchal.

Sa Majesté dîne chez elle, triste et absorbée; Bertrand m'emmène dîner.

Lundi, 10. — Beaucoup d'ennui. Je fais le tour du parc, malgré la chaleur. Balcombe a déjeuné chez Mme Bertrand qui s'ennuie et me raconte que M. de Montholon, le jour où il est allé en ville, a beaucoup dépensé. Où trouve-t-il l'argent? Il faut qu'il en fasse demander par Marchand à l'Empereur, qui, comme je l'ai toujours entendu dire à l'impératrice Joséphine, ne cède qu'à une seule chose : à l'importunité. Pendant cette course en ville, Montholon a fait une scène publique au marchand Salomon[1] sur ce qu'il avait envoyé divers effets de femme à Mme Bertrand, disant que Mme de Montholon devait en recevoir avant la femme du grand maréchal. M. de Montholon en a informé l'amiral, toute la ville en est instruite.

A 6 heures, je monte à cheval, rencontre miss Mason et rentre dans ma chambre. A 8 heures, on me prévient que le dîner est servi : j'y vais. Sa Majesté travaillait avec Bertrand; en rentrant au salon, Elle dit à Mme de Montholon : « *Eh! madame, vous faites la boudeuse!* » et à moi : « *Bonjour, Gourgaud.* »

A table, l'Empereur, que nous sommes tristes de

1. Juif, propriétaire du bazar de James-Town.

n'avoir pas vu depuis deux jours, fait des frais d'amabilité. Il me fait observer qu'il m'a fait demander le matin, mais que j'étais absent. Je réponds que je ne suis sorti de ma prison qu'une demi-heure et qu'on ne m'en a rien dit.

On parle du siège de Toulon. Si les Français avaient été maîtres de la mer, comme les Anglais, ils leur auraient donné bien de la tablature. Qui empêchait les Anglais d'avoir 5 à 6000 hommes prêts à débarquer, et de s'emparer de Nice, quand l'armée française marcherait en avant et de lever des contributions jusqu'à Bordeaux?

Je lui fais remarquer qu'ils n'ont pas même réussi sur Anvers, et que, d'ailleurs, ils ne voulaient pas, pour quelques contributions, indisposer contre eux les habitants des côtes. Cela n'aurait pas amené un grand résultat, et souvent le débarquement aurait été difficile.

Sa Majesté croit qu'en pareille circonstance les soldats sont moins braves que d'habitude et approuve les raisons que je donne pour excuser les Anglais d'avoir ménagé les côtes de France.

Lors du siège de Toulon, pour venger la mort de Bassville, on voulait envoyer dans le golfe de Piombino une escadre qui aurait débarqué 10000 hommes pour s'emparer de Rome. Bonaparte s'était opposé au projet, en démontrant que le roi de Naples réunissait 60000 hommes à deux pas de là, qu'on n'avait pas de

cavalerie, et que le meilleur point de débarquement était le mont Argentario pour s'établir à Orbitello [1]. Il demanda : « *Comment vengerez-vous Bassville? Le Pape, les cardinaux se seront sauvés; si vous pillez ou violez, vous effrayerez les partisans que nous avons dans ces pays. Ensuite, les hommes sont des hommes, et une population de 200 000 âmes n'est pas à dédaigner.* » Malgré cela, Letourneur, représentant du peuple, poussait; il voulait aller à Rome, ses collègues brûlaient de l'y suivre!

« *Le vieux Thénard, aristocrate enragé, mais plus peureux encore, s'adressait aux représentants et les excitait à cette expédition, croyant bien qu'elle ne réussirait pas. Je ne pus m'y opposer qu'en demandant aux marins s'ils aimaient mieux se battre contre les Anglais avec ou sans le convoi. Ils dirent tous :* « SANS LE CONVOI. » — *Eh bien, alors battez-les et ensuite quand vous serez maîtres de la mer vous viendrez prendre le convoi des troupes.* » *Ce conseil l'emporta, mais l'escadre des quinze vaisseaux français fut repoussée par les Anglais et l'expédition ne put avoir lieu.*

Maignet, représentant du peuple à Marseille m'avait demandé un plan pour mettre l'arsenal à l'abri d'un coup de main et je dessinai un projet de mur crénelé. Mais bientôt, survint une dénonciation contre la com-

1. Le port le plus près de Monte Argentario était San Stefano qui se dresse sur une péninsule, en face d'Ortobello. — Quant à Orbitello, ce village est situé tout près de Monte Argentario.

mission d'artillerie de Marseille, qui voulait, dit-on, construire une bastille contre les patriotes. Un décret de la Convention la somma de paraître à sa barre. Sugny, qui commandait à Marseille, vint m'avertir que c'est moi qui étais en cause et que c'était à moi à partir. Je lui répondis que le décret concernait le commandant d'artillerie de Marseille et non pas moi; il devait donc se rendre à Paris et affirmer que le dessin n'était pas de lui; c'est ce qu'il fit. Un autre décret fut rendu contre moi, mais Robespierre jeune écrivit en ma faveur à son frère et on me laissa tranquille.

Barras, gentilhomme provençal, s'était fait connaître par sa forte voix dans les discussions; il ne prononçait qu'une ou deux phrases, mais elles éclataient comme des coups de tonnerre. Il avait toutes les habitudes d'un maître d'armes, crâne et fanfaron : il était précieux dans un mouvement populaire. Au 13 *Vendémiaire, cependant, j'eus toutes les peines du monde à lui arracher l'ordre de tirer sur les émeutiers, et je tenais beaucoup à avoir cet ordre.*

Barras était de la plus grande immoralité, débauché, déhonté. Il volait ouvertement. Je croirais volontiers qu'il avait, ainsi qu'on le lui a reproché, le vice des hommes. Il était le seul du Directoire qui possédât des manières distinguées, qui sût recevoir et traiter. Il avait adopté la manière de ne rien discuter, de ne montrer aucune opinion, de sorte qu'ensuite il pouvait critiquer tout ce que ses collègues faisaient. Il avait une

certaine finesse révolutionnaire, ne faisant connaître son opinion qu'après l'évènement. Il était extrêmement faux, serrant la main à des gens qu'il aurait volontiers poignardés. Il paraît que cette fausseté est bien utile dans les factions. Il était très ignorant et ne connaissait dans l'histoire que le nom de Brutus qu'il entendait retentir à la Convention. Il m'avait toujours témoigné de l'amitié, quoique, pour se défaire de moi, il m'eût fait partir pour l'Égypte.

Fréron était bien différent, c'était un homme des plus audacieux. Au 13 Vendémiaire, c'est lui qui avait été cause du désarmement des faubourgs. En prairial, il osa me proposer d'aller à la section des Quinze-Vingts, me chercher des braves. Je cherchai à l'en dissuader, en l'assurant que le faubourg Saint-Antoine le massacrerait. Il y fut pourtant, et me ramena deux cents hommes. C'est là de la vraie bravoure.

Quand j'étais à la tête de l'armée d'Italie, le Directoire y envoya deux faiseurs d'affaires, Flachat et[1] *. Ils vinrent me trouver, et pendant que je marchais sur Léoben, on m'apprit qu'ils s'étaient fait remettre une contribution de 6 millions, que j'avais imposée. Aussitôt, je mis à l'ordre que deux hommes, munis de fausses lettres du Directoire, avaient enlevé 6 millions destinés à la solde, et je prescrivis de les faire arrêter et traduire devant une commission militaire. Ils étaient déjà partis. Arrivés à Paris, comme ils apportaient beaucoup*

1 Le second nom n'est pas donné dans le manuscrit.

de diamants, ils avaient été bien traités par Barras et avaient dîné chez lui. Lorsque mon ordre du jour fut connu au Luxembourg, La Réveillière, qui était un très honnête homme, décida le Directoire à les faire arrêter, disant que l'honneur de ses membres était compromis.

A Rastadt, Merlin et Jean de Bry n'avaient que cinquante mille francs, et à peine s'ils pouvaient vivre. Lorsque j'y arrivai, le grand duc me fit donner le meilleur appartement, quoique Metternich le réclamât comme représentant de l'Empereur. Chevaux, voitures, tout était à ma disposition. Je distribuai des présents, car j'avais apporté beaucoup d'argent d'Italie. Les deux pauvres représentants étaient tout ébahis de ce que j'en avais tant, alors qu'eux étaient si à court. Le grand duc m'avait distingué; c'est peut-être à cause de cela que je l'ai, depuis, si bien traité. Je compris vite que je ne pourrais voir à la fois les princes et les représentants du peuple et je m'en fus, laissant aux deux pauvres plénipotentiaires la plus grande part de mes débris, ce dont ils furent enchantés.

La femme de Merlin était tout ce qu'il y avait de plus bourgeoise; lorsque je dînai chez le Directeur, elle ne me parla que de ses assiettes, appelant son mari « chouchou, goguet ». C'était une vraie Madame Angot. Barras était le seul qui recevait bien; on voyait bien qu'il avait été élevé à un train de quatre-vingt mille livres de rentes. Peu après mon retour d'Égypte, il m'invita à dîner en petit particulier, nous n'étions que quatre: le duc de

Lauraguais, qui était là comme un bouffon, une espèce de préfet du palais et moi. Au milieu du repas, Barras me dit : « LA RÉPUBLIQUE VA MAL, JE SUIS VIEUX, JE NE SUIS PLUS BON A RIEN, JE VEUX ME RETIRER DES AFFAIRES. VOUS, GÉNÉRAL, VOUS ÊTES HEUREUX DE N'Y ÊTRE PAS. VOTRE LOT, C'EST LE MILITAIRE. VOUS ALLEZ VOUS METTRE A LA TÊTE DE L'ARMÉE D'ITALIE ET RÉPARER NOS REVERS. LA RÉPUBLIQUE EST EN SI MAUVAIS ÉTAT QU'IL N'Y A QU'UN PRÉSIDENT QUI PUISSE LA SAUVER, ET JE NE VOIS QUE LE GÉNÉRAL HÉDOUVILLE QUI PUISSE NOUS CONVENIR. QU'EN PENSEZ-VOUS ? »

Je lui répondis d'un air qui lui fit bien comprendre que je n'étais pas sa dupe. Il baissa les yeux, balbutia ses raisonnements, cela me décida tout à fait. De là, je descendis chez Sieyès, qui me dit que la République périssait, qu'il fallait un changement. Je l'assurai que j'étais décidé à marcher avec lui ; le même soir, en rentrant chez moi, je trouvai Fouché, Réal, Rœderer, et leur racontai mon dîner, la conversation de Barras ; Réal s'écria : « AH! LA BÊTE! LA BÊTE! » *Fouché qui était attaché à Barras courut lui en faire des reproches, et le lendemain,* 8, *comme j'étais encore au lit on m'annonça Barras, qui avait quelque chose d'important à m'annoncer. Je le fis entrer ; il me dit qu'il venait me parler de la conversation de la veille, qu'il y avait bien réfléchi et qu'Hédouville n'était pas susceptible d'être élu président et qu'il n'y avait que moi à qui cela convînt. Je dissi-*

mulai à mon tour, l'assurai que j'obéirais à celui que la nation choisirait, que quant à moi, j'étais, comme il le voyait, au lit, souffrant de la différence d'un climat sec à un climat humide, et, comme il le disait hier, mon rôle était tout tracé : je me bornerais à me mettre à la tête de l'armée d'Italie. Il chercha encore à me mettre de son bord, disant : « VOYEZ-VOUS, JE SERAI CE QUE VOUS DÉCIDEREZ, BLANC SI VOUS VOULEZ, NOIR SI VOUS LE DÉSIREZ. » *Mais j'étais engagé avec Sieyès, il était trop tard. Peut-être, sans cette sotte finesse de son diner, aurais-je peut-être marché avec Barras. Dans le fait, il m'avait toujours témoigné de l'amitié.*

Gohier, assez bon vivant, mais un imbécile d'ailleurs, venait souvent chez moi. Je ne sais s'il était mon partisan, mais, au moins, il faisait la cour à ma femme. Tous les jours, à 4 heures, il venait à la maison. Lorsque j'eus fixé la date du 18, je voulus lui tendre un guet-apens. En fait de conspiration, tout est permis. Je voulais que Joséphine, n'importe comment, l'invitât à venir à 8 heures, déjeuner avec elle. Je l'aurais alors, bon gré, mal gré, fait monter à cheval avec moi. Il était président du Directoire, sa présence pouvait faire beaucoup, mais il me fit savoir qu'à cause du mouvement qui s'annonçait il lui fallait siéger au Directoire et qu'il viendrait, si c'était pour déjeuner, à 11 heures.

Lorsque Barras vit monter Sieyès à cheval, il le plaisanta à ce sujet : « un abbé à cheval! » Une demi-heure après, on vint lui annoncer que les Conseils étaient

assemblés, que Sieyès était avec moi. Il jura que s'il l'avait vu, il lui aurait tiré un coup de pistolet par la fenêtre. Peu après, j'envoyai Talleyrand lui demander sa démission.

Moulin était un bon homme. Il venait aussi tous les jours chez moi. Il trouvait que tout allait mal, que cela ne pouvait pas durer et il me demanda des plans de campagne. Gohier, lui, trouvait que tout était bien, il avait bonne table et se moquait du reste.

Carnot a fait de bien vilaines choses dans la Révolution, il était membre du Comité de salut public. On voit son nom au bas de tous les ordres de sang. Il montra beaucoup de courage lors du 9 thermidor en défendant Billaud-Varennes et Collot d'Herbois. Lorsqu'il vit combien il était en horreur pour s'être mis du Comité de salut public, il se jeta dans le parti opposé jusqu'au 18 *fructidor. Barras le détestait; il lui disait en plein Directoire qu'il le tuerait, lui jetterait son écritoire à la tête. En résumé, c'est un homme de bien peu de moyens, mais il est honnête. Son ouvrage sur la défense des places*[1] *est une absurdité. Cela même nous fera un grand tort, les étrangers ne pourront croire que cet homme a joué un grand rôle chez nous.* »

L'Empereur nous parle de Letourneur : « *C'était une bête.* » Je lui raconte qu'il a traduit les *Nuits de Young*. Cela étonne l'Empereur : « *Chacun est propre à une chose : pour bien régner, il ne faut que bien juger à quoi*

1. Paru en juillet 1897, dans la *Revue du Génie*.

chacun est apte et l'y employer. Il n'y a point d'homme qui ne soit bon à une certaine besogne. J'ai eu pour ministre du trésor M. de Fresnes; il était comme stupide sur toute autre matière que les finances, mais là, il excellait. Ses nerfs saisissaient de suite la question la plus embrouillée. Gaudin était parfait pour les contributions, mais peut-être que Mollien a eu plus de moyens comme ministre du trésor. Gaudin est très honnête et très aimé de ses subalternes. Son principe est que les gens de finance doivent être riches, il les protège toujours et cherche à leur faire gagner de l'argent. Ce système est peut-être bon, il accrédite le gouvernement et fournit souvent des ressources. Un ministre qui ne convient pas à son département fait souvent le plus grand mal en ce qu'il emploie beaucoup de gens voyant et pensant comme lui. » Coucher à dix heures.

Mardi, 11. — A sept heures, l'Empereur me fait demander au salon : je suis tout triste. Sa Majesté prie Mme de Montholon de passer dans la salle de billard et de lui faire un peu de musique. Elle y va et y reste sans lumière pendant que je cause grammaire avec l'Empereur. Dîner à huit heures, lecture de *Phèdre.*

Sa Majesté passe ensuite au billard et lit un recueil de lettres d'Elle, alors qu'Elle était en Égypte : « *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète! Je disais cela pour me faire bien venir des Orientaux.... Lors du couronnement, dans le programme de la céré-*

monie, on avait marqué que je communierais; lorsqu'on montra cela au Pape, il déclara que je ne pouvais pas communier, il m'était loisible de m'y préparer, de me confesser même, mais qu'il ne me le conseillait pas. Cette cérémonie n'étant pas indispensable, il valait mieux ne pas encore communier. Il ajouta à ce sujet: « Avec de la douceur et de la patience, nous l'amènerons à être un bon catholique.

Lorsqu'il recevait tout Paris, le Saint-Père fut étonné de voir Mmes Hamelin, Tallien, etc., femmes qui avaient beaucoup fait parler d'elles, venir lui demander sa bénédiction. Il s'en entretint avec moi, car il croyait que c'était pour se moquer de lui, je l'assurai que non, mais ces dames avaient le cœur tendre, et comme la femme adultère, on devait beaucoup leur pardonner, parce qu'elles avaient beaucoup aimé. Le Saint-Père approuva mon idée!

Mon père mourut à Montpellier, âgé de trente-quatre ans; il avait toujours vécu en homme de plaisir, mais à ses derniers moments, il n'y avait pas assez de prêtres, de capucins pour lui. Il fit une fin si dévote que tout le monde à Montpellier prétendait que c'était un saint.

En revanche, un oncle que j'avais et qui mourut à quatre-vingt-quatre ans[1]*, homme de tête et d'esprit, ne consentit pas à voir de prêtres. Fesch, qui fut le visiter, voulut passer une étole, mais l'autre, dès qu'il la vit, lui cria, tout colère, de le laisser mourir en paix. Il nous parla jusqu'à la fin sur la religion.*

1. L'archidiacre Lucien.

Les ecclésiastiques, lorsque les femmes s'en font aimer, leur sont d'une grande ressource, en ce qu'ils prennent leurs défauts. C'est une bien belle idée que celle de la rémission des péchés, voilà pourquoi la religion est belle et ne périra pas. Persònne ne peut dire qu'il n'y croit pas, n'y croira pas un jour. » Coucher à dix heures.

Mercredi, 12 *février*. — A une heure et demie, l'Empereur me fait appeler au salon, me traite bien, demande du vin de Champagne et m'en donne un verre pour boire à la santé de mes maîtresses en France.

Sa Majesté se plaint de ce que les Bertrand agissent mal en vivant sévèrement chez eux; à Paris, Mme Bertrand serait plutôt venue sur les genoux, mais, à présent que Sa Majesté est malheureuse, elle reste chez elle, tandis qu'elle aurait dû redoubler de soins et d'attentions.

« *N'allez pas dire tout cela à Bertrand, cela lui ferait de la peine et c'est sa femme qui est cause qu'il ne vit pas avec nous!* »

Je promets à l'Empereur de ne rien dire, et lui donne l'état des dépenses de l'écurie; il le parcourt et ne se soucie pas de me rendre les quinze louis que j'ai comptés à Piontkowski; il y a là, évidemment, un peu d'avarice; il assure que Bertrand a eu tort de se piquer pour de l'argent, qu'il en a souvent demandé.

Sa Majesté m'annonce ensuite qu'Elle veut finir avec moi le chapitre de Waterloo et m'ordonne de demander à Bingham la relation anglaise de cette bataille.

Je quitte l'Empereur à 5 heures, moitié content, moitié triste; il m'a parlé avec bonté, mais il n'apprécie pas l'attachement réel des gens, il ne considère que les démonstrations extérieures, et quand je lui ai exposé qu'il jugeait l'espèce humaine bien perfide, il m'a répondu : *« Je ne suis pas payé pour la trouver meilleure. »*

Le gouverneur est venu et a longtemps causé avec le docteur, il est ensuite allé chez le grand maréchal. L'Empereur pense qu'il craint le passage d'une flotte de l'Inde et que Sa Majesté ne veuille recevoir personne de ses passagers et il voudrait se raccommoder avec nous de peur de perdre sa place.

A 7 heures, Bertrand vient me chercher, il sort de chez l'Empereur et est de très bonne humeur. Les demoiselles Balcombe sont chez lui, il me parle beaucoup de Betzy. « Il vous en faudrait une comme cela; elle est très jolie. » A 8 heures et demie, on vient m'avertir que l'Empereur est à table, j'y cours; Sa Majesté me demande si je dormais. Je lui réponds que j'étais chez le grand maréchal avec ces demoiselles. Sa Majesté m'envoie les chercher, je les amène, elles nous font rire avec leur naïveté, elles disent toujours « *Monsieur* » à Sa Majesté qui s'égaye un peu. Nous

passons au salon ; Betzy y fait des folies, je veille avec eux; à 10 heures et demie, coucher. Je reconduis les Balcombe chez Mme Bertrand, où elles passeront la nuit.

Jeudi, 13. — Je déjeune chez Bertrand avec les Balcombe ; on prétend que Betzy épousera M. Reade[1]. Je joue avec cette folle et, à 1 heure, je rentre chez moi et travaille; je donne ensuite une leçon d'équitation à Napoléon[2]. Je vois de loin M. Reade bras dessus, bras dessous, avec son amoureuse, qu'il était venu chercher.

L'Empereur, puis Ferzen, vont aussi chez Mme Bertrand : Betzy fait courir tout le monde.

A 7 heures, Sa Majesté me fait demander au salon. Elle est extrêmement triste et abattue ; Elle veut jouer aux échecs, mais ne peut continuer, tant elle est absorbée. Elle prie Mme de Montholon d'aller faire une visite à la gouvernante et le dîner est très triste. L'Empereur demande si les Balcombe viendront, Montholon répond : « Votre Majesté leur a dit de venir. » On passe au salon, où se trouvent ces demoiselles avec le grand maréchal. Sa Majesté prie Mme de Montholon de les inviter à déjeuner pour demain avec elle, mais ces demoiselles refusent.

L'Empereur a l'air très sérieux, s'entretient un

1. On sait qu'il n'en fut rien. Sir Thomas Reade était le bras droit d'Hudson Lowe, le sous-geôlier de Napoléon.
2. Fils de Montholon

moment avec Betzy, et puis, passe dans l'autre salon avec Bertrand, cause longtemps séparément avec lui, et rentre dans sa chambre à 10 heures. Je reconduis les dames avec Bertrand. Les factionnaires nous arrêtent.

Mme Bertrand me raconte que l'Empereur a visité toute sa maison et mené grand tapage de ce que les Ali, Marchand, Cipriani, etc., prenaient tous les meubles.

Vendredi, 14. — Les demoiselles Balcombe déjeunent chez le grand maréchal, où arrivent leur père et Ferzen, à qui Betzy fait mille avances. Pauvre Reade! Ferzen est aimable pour moi, il m'invite à des parties de chasse et de courses. Il trouve l'Empereur bien changé. O'Méara se vante d'avoir déjeuné chez l'Empereur; il conduit Mme de Montholon chez Mme Lowe, tandis que la famille Balcombe s'en retourne aux Briars. Je rentre chez moi bien triste, bien ennuyé de ce sot genre de vie.

A 7 heures, Sa Majesté me demande; Bertrand sort de chez Elle, il est tout préoccupé; l'Empereur est triste et interroge Mme de Montholon sur sa visite; elle lui répond qu'Hudson Lowe a été enchanté quand elle a caressé le petit enfant. Sa Majesté croit que les Balcombe sont gagnés par le gouverneur et déclare que ce sont des contes quand je lui rapporte que Ferzen m'a assuré qu'on allait enfin élargir nos

limites. Il me conseille d'aller tous les jours à Sandy-Bay[1]. Dîner.

L'Empereur me recommande de paraître plus gai et me fait lire le chapitre Ier du retour de l'île d'Elbe. On y fait diverses corrections, je critique quelques points. Je ferais mieux de louer que de critiquer. Coucher à 11 heures.

Samedi, 15 *février*. — Je lis les journaux de l'*Ambigu*[2]. Vers 4 heures, le grand maréchal se rend chez l'Empereur et, à 5, tous les deux viennent chez Mme Bertrand. Sa Majesté a l'air de mauvaise humeur et ne dit rien. Je m'en vais, je suis noir et ennuyé de ce genre de vie. A 7 heures, au salon, Sa Majesté dit que les journaux de l'*Ambigu*, d'août et septembre, font de Paris une peinture bien plus embrouillée que les derniers journaux anglais.

J'émets l'opinion que le Roi semble vouloir revenir à la douceur, l'Empereur m'interrompt vivement : « *Alors il est perdu... oui, s'il quitte son système de cours prévôtales, de parlements, s'il revient aux errements de* 1815, *il est perdu! Qui sait ce qui arriverait en ce cas ? Le présent est gros de l'avenir.* »

1. Au sud de l'île et fort loin de Longwood.

2. « Ce journal intéresse l'Empereur. Il est rempli de faits qui parlent à ses souvenirs. » Montholon, t. II, p. 84. L'*Ambigu* parut à Londres pendant le Consulat, l'Empire et de 1817 à 1825. Peltier, son directeur, y traitait Napoléon avec une violence qui faisait le bonheur des Anglais. Le journal paraissait tous les dix jours; il contenait tous les documents du parti de l'émigration et les bulletins des armées coalisées contre la France.

A l'article où un colonel anglais fait mettre les pouces à un Français, Sa Majesté s'écrie : « *Allons, les voilà à présent, qui veulent faire croire que nous sommes des lâches!* » Dîner lugubre, ensuite lecture de *Phèdre*.... Tout d'un coup, l'Empereur sort de son abattement et interrompt la lecture : « *Quelle heure ?* — 9 heures, sire. — *Allons nous coucher.* » Voilà plusieurs jours que Sa Majesté est bien triste. Elle a demandé à plusieurs reprises si le docteur est de retour de Plantation, où il a été dîner.

Dimanche, 16. — Je me plains à Bertrand, je n'ai rien fait ni rien dit contre Sa Majesté et je suis mal traité par Elle.

Je reste chez moi jusqu'à 7 heures où l'on m'avise que l'Empereur est au salon. « *Ah! Gourgaud, qu'il fait chaud!* » Napoléon joue aux échecs avec Bertrand, les Montholon viennent; Sa Majesté ne leur dit rien, mais Elle les avait appelés à 6 heures. Conversation sur les gazettes: les ennemis veulent le partage de la France.

L'Empereur parle de l'ouvrage de Chateaubriand : « *Cet homme n'a pas assez de logique pour rédiger un bon ouvrage politique. Il y mettra bien des fleurs, mais les fleurs ne suffisent pas; il faut de la logique serrée : de la logique!*

Fouché va écrire des mémoires, à ce qu'il prétend. Il n'en fera rien ; il n'en est pas capable! Il peut, en limant bien, tourner une lettre comme celle qu'il a

adressée à Wellington, mais il ne pourra pas écrire un ouvrage historique. Il n'a pas, non plus, assez de logique. C'est un homme à basses intrigues. Il m'a souvent répété que les petits moyens n'étaient pas à dédaigner. Il avait soutenu la réputation de Murat, même après qu'il eut déclaré la guerre à la France, en faisant donner par ce prince 3 000 *francs par mois à Montrond et à beaucoup d'autres, ce qui coûtait au roi de Naples* 300 000 *francs par an. Pendant les élections, le duc d'Otrante envoyait des agents dans les départements pour se faire donner des voix. Après avoir commis toutes sortes d'horreurs pendant la Révolution, il voulait les faire oublier en ménageant les divers partis.*

Il m'a bien tourmenté pour être duc, il voulait être prince, parce que Talleyrand l'était. C'est pour le devenir qu'il s'avisa d'entamer, par le moyen d'Ouvrard, et à mon insu, des négociations avec l'Angleterre. Il désirait pouvoir me dire un beau matin : « VOUS VOULIEZ CELA, EH BIEN! JE L'AI OBTENU SANS VOUS EN RIEN DIRE. »

Il s'avisa, par lui-même, de parler de divorce à Joséphine, comme si j'avais eu besoin de son secours. C'était pour faire l'important. Lorsque je fus déterminé, je dis à l'Impératrice : « VOUS AVEZ DES ENFANTS, JE N'EN AI PAS. VOUS DEVEZ SENTIR LA NÉCESSITÉ OU JE ME TROUVE DE SONGER A CONSOLIDER MA DYNASTIE; POUR CELA, IL FAUT QUE JE DIVORCE ET ME REMARIE. CELA SERA AVANTAGEUX A VOS ENFANTS. VOUS AVEZ BEAU PLEURER, LA RAISON D'ÉTAT EST LA PLUS FORTE ; IL

FAUT VOUS Y SOUMETTRE DE BONNE GRACE, CAR, BON GRÉ, MAL GRÉ, J'Y SUIS RÉSOLU. » *Je n'avais pas besoin de Fouché: il se donne comme ayant toujours lutté contre moi, tandis que de tous les ministres, c'était le moins opposé à mes volontés! Il ne parlait presque pas au conseil; c'est un homme de peu de moyens, d'une parfaite immoralité, qui n'est bon qu'à tramer de petites intrigues. Il possède une grosse fortune et ce qui peut lui arriver de plus heureux, c'est qu'on ne parle pas de lui. Louis XVIII a sagement fait de le chasser.* »

Bertrand objecte : « Oui, sire, mais il l'avait choisi comme ministre, et le remercier pour des événements passés depuis quinze ans, et que l'on connaissait fort bien, c'est là un trait des plus noirs ! »

Sa Majesté continue : « *Le Roi l'a pris alors parce que telle était sa politique, et qu'il en avait besoin; il aurait dû, ensuite, le faire pendre. Voilà la politique! Les gouvernements ne tiennent leur parole que quand ils y sont forcés, ou que cela leur est avantageux.*

— Sire, c'est là chose bien méprisable !

— *Je n'avais pas lu dans le* Moniteur *tout ce qu'il a fait quand je l'ai pris comme ministre. En* 1815, *j'avais besoin de donner une garantie aux jacobins; c'est Maret, Caulaincourt et Davout qui m'en ont fait un si grand éloge que je l'ai employé. Et puis, il n'y avait pas beaucoup à choisir et les événements allaient vite. J'ai bien mal fait. Je ne suis pas Louis XVIII, mais il m'a toujours répugné d'avoir affaire à un semblable homme.*

Le Roi aurait dû le faire pendre. Talleyrand est bien aussi un mauvais sujet, mais c'est un tout autre homme que Fouché! Longtemps, il a voulu être ministre des finances. Il connaissait bien l'agiotage, mais il n'aurait pas réussi à ce département, il est trop paresseux; il faut, dans cette partie, un grand travailleur comme Mollien. »

Nous passons au salon; l'Empereur est agité par les nouvelles de France; Bertrand remarque qu'elles nous causent toujours de la peine. Puis, Sa Majesté reprend :

« *Les étrangers, s'ils ne se brouillent pas entre eux, voudront le partage de la France, ou au moins la réduire à presque rien. La Chambre des députés pouvait sauver le Roi; il a commis une lourde faute en la dissolvant : souvenez-vous de ce que je vous prédis, il verra ce que c'est que d'avoir une chambre divisée. Le pouvoir de la tribune est très grand. Il avait une si bonne chambre, si unie, et il a commis une grosse faute! Ce sera là un point capital dans l'histoire de France et aura une grande influence sur le siècle et le monde. Il paraît que Louis XVIII craignait trop les princes; il est impotent, et dès lors obligé de s'en rapporter à ses entours. Cette dissolution de la Chambre est peut-être le résultat de quelques intrigues intérieures du palais. Le Roi n'est pourtant pas bête, et nous ne savons pourquoi il a commis cette sottise, à moins qu'il n'y ait été forcé par la Russie, ou par toute autre puissance.*

Il n'y aura plus de grandes insurrections en France. Ce pays a perdu le sentiment de son indépendance nationale, et tout le monde sait que Cambrai, où campent encore les alliés, ne se trouve qu'à quatre journées de Paris; et puis, avec quelques troupes on dissipera toujours une sédition qui ne saurait avoir de résultats. Ah! si les alliés n'étaient pas sur notre territoire, ce serait bien différent! J'ai lu les interrogatoires de Wilson, ils sont bien forts et, cependant, c'était mon ennemi acharné. Voilà bien les hommes! Il écrit que ce qui se passe en France amènera l'indépendance de son pays! Ah! si cela pouvait faire effet! » Coucher à 10 heures et demie.

Lundi, 17 *février*. — Je lis les journaux et l'*Ambigu*, qui sont chez Bertrand. A 1 heure et demie, l'Empereur me fait demander au billard et me prie de lui faire la lecture d'une relation de la bataille de Waterloo qui se trouve dans l'*Ambigu*. Cette relation me semble bien rédigée. Je me demande si elle est de Bernard, d'Haxo, ou de Guilleminot. Il me semble qu'il y a des points traités par quelqu'un qui s'y trouvait et d'autres par des gens qui n'y assistaient certainement pas. Je témoigne mon étonnement de tous les points de ressemblance qui existent entre cette relation et la mienne, car, réellement, c'est si étonnant que je croirais qu'on a pris dans mon travail les renseignements qui y sont compris. Il est vrai que

j'ai donné à Warden[1] des notes à ce sujet : c'est peut-être bien lui qui les aura fait imprimer.

Sa Majesté me dit alors qu'elle veut bien rédiger un récit de la bataille, mais qu'il me faudra lui lire et lui traduire la relation anglaise en deux volumes. Je reste à parler bataille jusqu'à 5 heures et demie, où l'Empereur fait demander le grand maréchal. Je rentre alors chez moi, où Poppleton m'apporte de la ville des gazettes qui ne contiennent rien. O'Méara les donne à Sa Majesté qui, de 6 à 7 heures, est allée chez Mme Bertrand.

A 7 heures et demie, dîner, échecs, lecture des gazettes. Sa Majesté parle politique.

Mardi, 18. — Je travaille chez moi jusqu'à deux heures, où je vais chez Mme Bertrand. L'Empereur est venu la voir hier.

J'entretiens Bertrand de la relation de la bataille de Waterloo qui se trouve dans l'*Ambigu*. Elle est d'un grand partisan de l'Empereur, mais la vérité s'y trouve souvent altérée. Le grand maréchal se fâche et parle du mémoire du maréchal Soult, qu'il trouve fort bien. Louis XVIII finira par le rappeler.

L'Empereur gronde Montholon d'avoir été demander en son nom des livres à Hudson Lowe ; il le bourre. Il me semble qu'il y a du froid entre l'Empereur et les Montholon.

1. Chirurgien du *Northumberland*, auteur de lettres dont nous avons déjà parlé.

Conversation sur l'évasion de La Valette. Il n'avait pas mérité la mort, mais peut-être avait-il trop parlé en 1814. Dîner à 8 heures. Ensuite, au salon.

« L'Ambigu *suppose des millions à tous les maréchaux et à ceux qui furent mes conseillers. Soult doit être, à mon avis, le plus riche. Masséna a bien volé et bien fait crier. Talleyrand faisait argent de tout et a réellement un grand talent pour l'agiotage. Je suis certain qu'il vendait certaines pièces aux Anglais, pas les choses essentielles, mais les lettres secondaires, qu'il envoyait à Pitt. On lui avait fait savoir que chacun de ces documents lui serait payé* 1000 *louis. Le prince de Bénévent n'est pas un homme d'un mérite transcendant; il a le travail en horreur, mais il possède le talent de ne pas parler, de ne pas donner de conseils et de faire causer les autres. Pour prodiguer des avis à son prochain, il faut avoir de l'attachement pour lui; or, Talleyrand ne pense qu'à son intérêt personnel. La chose qui serait la plus utile à l'état, si elle ne doit rien lui rapporter, est mise de côté. On peut dire que cet homme est l'immoralité personnifiée; je n'ai jamais connu d'être plus profondément immoral. Il a le don de ne rien laisser voir sur son visage et de savoir se taire. Le prince de Bénévent a un autre avantage, celui de pouvoir veiller jusqu'à* 3 *heures du matin, ce qui est bien utile à un homme d'affaires. Il peut, à cette heure-là, donner des rendez-vous et causer avec bien des gens sans qu'on en sache rien. Talleyrand a fait le rapport*

de la situation de la République en l'an VIII. Ce rapport est bien rédigé et bon pour diriger un ouvrage d'histoire. Je crois, en résumé, que Talleyrand est le meilleur homme qu'il y ait pour être ministre des relations extérieures. Il tient longtemps salon et fait beaucoup causer; il est fier comme tous les Périgord; il lui aurait seulement fallu une femme plus spirituelle que celle qu'il a épousée[1].

Maret était un peu niais pour les affaires étrangères et vain. Caulaincourt n'écrit pas assez bien.... Oui, Talleyrand est, sans contredit, ce qu'il y a de mieux. Nos conversations à Sainte-Hélène lui auront fait du tort; on raconte dans les gazettes anglaises que Mme Bertrand a assuré que c'était lui qui était cause de la mort du duc d'Enghien ».

Sa Majesté bat froid aux Montholon et me traite favorablement. Je fais l'éloge de la conduite de Wilson, de Bruce et de Mme de La Valette. De quelque opinion que serait un homme qui viendrait me demander asile, je n'aurais pas la cruauté de le lui refuser; à la place de Wilson, j'aurais même demandé au Président ce qu'il aurait fait en pareilles circonstances.... L'Empereur pense qu'il y aura bientôt des catastrophes en France. Coucher à 10 heures.

Mercredi, 19. — A midi, Sa Majesté me fait appeler; Elle est au billard et cause avec moi sur les affaires de

1. Mme Grant.

France et sur Waterloo; Elle paraît bientôt fatiguée et rentre se reposer un peu.

A 7 heures, Sa Majesté me redemande, parle des gazettes, joue aux échecs.

Après dîner : « *Que lire?* » Je commence l'épisode des Catacombes dans le poème de l'*Imagination*[1].

A 9 heures, l'Empereur, fatigué, se retire : il n'avait pas voulu lire l'histoire de l'évasion de La Valette, assurant que cela l'attristait trop. A 6 heures, il a été faire visite à Mme Bertrand. J'ai un lit neuf!

Jeudi, 20. — Le grand maréchal vient chez moi; mon vieux lit a été partagé, sans que je le sache, entre le cuisinier et Marchand. Bertrand en est contrarié, car il avait retenu la literie pour ses enfants. Après déjeuner, je passe chez lui et y trouve le capitaine de la *Julie*[2]; lequel nous confirme que le commissaire russe Balmain a demandé miss Bruck en mariage et qu'il a été refusé. Mme Bertrand me dit alors : « Si vous tenez un journal, écrivez-y les méchancetés de Mme de Montholon; cette vilaine femme n'a-t-elle pas dit hier que mon enfant maigrissait et que mon lait ne valait rien. J'ai fait venir le docteur Elphinstone, qui a trouvé mon petit superbe et mon lait excellent. Cette femme est d'une rare méchanceté, elle est toujours occupée à me faire de la peine. » Chorus.

1. Par l'abbé Delille.
2. Brick, capitaine Daubry.

Je rentre travailler. Bertrand entre chez moi a 7 heures, il ne peut même plus entendre prononcer le nom de Waterloo. Sa Majesté ne me demande pas et dîne chez Elle; moi, tout seul dans ma chambre.

Vendredi, 21. — Il vient d'arriver du Cap un bâtiment avec une malle. Je vois Bertrand à midi; peu après, survient Hudson Lowe. Balcombe entre d'un air triste, il vient chercher O'Méara parce que Betzy est malade; le gouverneur a reçu des dépêches, il est avec Reade.

Sa Majesté me demande au salon, et s'informe de ce qu'il y a de nouveau, de ce que vient faire le gouverneur. Celui-ci fait le tour du parc et quand je rentre, il me salue; peu après, il m'envoie dire qu'il y avait une lettre pour moi.

A 6 heures et demie, nous étions au salon; Sa Majesté joue aux échecs avec moi, Montholon, sa femme, l'un après l'autre. Elle a été chez Mme Bertrand, ce dont Mme de Montholon se montre jalouse: aussi, pour la consoler, l'Empereur lui promet-il de l'aller visiter demain.

On m'apporte bientôt une lettre de ma mère et de ma sœur, elle est du 13 août. M. Daubry, capitaine de la *Julie*, y a dîné. L'Empereur craint qu'il n'ait trouvé chez nous un intérieur pauvre. Il me demande comment aura fait ma mère, où elle loge, si elle aura fait venir à dîner de chez le restaurateur; ma sœur est-

elle jolie? A cela je réponds que ma sœur est très bien et il n'aura pas été nécessaire de faire venir le repas de chez le restaurateur. Puis, Sa Majesté s'informe du nom des personnes que j'ai prié M. Daubry d'aller voir.

Après dîner, l'Empereur passe au billard, et recommande à Montholon de ne pas parler politique : cela est ennuyeux et affligeant. « *Ils ont assassiné Ney!* » Coucher à 9 heures et demie.

Samedi, 22. — Je travaille jusqu'à 2 heures. Bertrand, qui est venu le matin voir ma lettre, déjeune ensuite avec Sa Majesté! Le gouverneur fait proposer de nous laisser aller dans la vallée, à condition que nous n'entrerons pas dans les habitations. Cela est ridicule!

L'Empereur va, vers 5 heures, ainsi qu'il l'avait promis, faire visite à Mme de Montholon. Pendant ce temps, je vais au camp; Ferzen m'avise qu'à présent il est obligé de visiter les postes nuit et jour.

Rentré à Longwood, je dis à l'Empereur que je suis convaincu que, parmi quatre personnes que je connais en France, doit se trouver celle qui a sauvé La Valette. A cela, Sa Majesté déclare qu'Elle n'aurait jamais pensé cela de sa femme; il croyait que c'était une niaise! Il l'avait empêchée de se marier avec Louis Bonaparte, parce qu'elle était fille d'émigrés[1]. Il a peut-

1. Cousine et amie d'Hortense, elle avait été élevée avec elle à la pension de Mme Campan, à Saint-Germain-en-Laye.

être bien mal fait; en effet il n'a marié Louis et Hortense que bien malgré lui, il aurait préféré que son frère épousât une demoiselle de la bonne société de Paris, et sa belle-fille l'héritier d'une grande maison de France. Cela eût bien mieux valu, mais à l'époque du mariage, ils n'étaient pas encore assez grands seigneurs pour ne pas en être réduits à se marier entre soi.

J'ai lu la défense de Soult. L'Empereur assure qu'il n'a pas trahi. La première fois qu'il le vit, le 26 mars 1815, il avait l'air sérieux et avoua que le roi l'avait complètement gagné. Il avait toujours cru que l'expédition de Sa Majesté n'aurait pas de suite, que ce n'était qu'une affaire de gendarmerie. Il pensait que l'Empereur ne voulait que passer en Italie : il a pu se tromper ainsi, parce qu'il ne connaît pas bien les Alpes. Il estimait que le roi pouvait compter sur les troupes. Louis XVIII lui avait dit : « Ah! c'est là une terrible affaire! tout dépend des premiers régiments que rencontrera Bonaparte! » Le roi est le seul qui ait bien jugé l'affaire. Puis, l'Empereur ajoute que Soult ne connaît ni la France, ni les révolutions; il désire, à présent, se faire employer à nouveau et ne veut pas, surtout, que l'on puisse croire qu'il a trahi, à Waterloo.

On parle ensuite de Ney. Sa Majesté dit qu'après les traités il a été vraiment assassiné; il s'est pourtant bien mal conduit. Il a déclaré à l'Empereur : « Votre Majesté a sans doute entendu dire que j'avais promis

de la ramener dans une cage de fer! — *Je ne le crois nullement!* — Et cependant, sire, c'est vrai! » A ces mots, Napoléon éprouva un mouvement d'indignation qu'il réprima et dissimula de suite. Il est faux que Bertrand lui ait écrit que l'Autriche était d'accord avec nous. Bien au contraire, l'Empereur affectait toujours de dire qu'il était seul contre tous. « *Mais le fait est que Ney vit que les troupes et le peuple se déclaraient en ma faveur, et il voulut avoir l'air de se mettre de mon bord pour en profiter.... L'ambition!... Il aurait dû s'en retourner à Paris, ce qui eût été bien plus noble. Sa proclamation qu'il m'envoya m'indigna. Il appartient bien à Ney de disposer des couronnes! Je dissimulai et fis à son officier d'ordonnance toutes les flagorneries possibles sur son maréchal, que je ne manquai pas de désigner* LE BRAVE DES BRAVES!

Son beau-frère Gamot[1] *se conduisit aussi comme un plat. Je n'aurais pas dû employer Ney. Beaucoup de gens, même, disent que je n'aurais pas dû l'appeler à la Chambre des pairs.*

Bien différente est la conduite de Labédoyère. Pour celui-ci, tout était danger et il a agi d'une manière chevaleresque, tandis que Ney ne pouvait rien changer aux affaires. Chez Ney, c'était pur intérêt; chez Labédoyère, ce fut fanatisme. Ney me conseilla d'écrire à Lecourbe qu'il ne serait pas recherché. J'écrivis aussitôt.

1. Préfet de l'Yonne, en mars 1815, au moment du retour de l'île d'Elbe.

Suchet m'envoya un exprès, ainsi que Gérard, à Lyon. Cet homme avait pour instructions de se conduire suivant les circonstances; aussi, voyant l'enthousiasme qui éclatait à Lyon, l'agent m'assura que je pouvais compter sur le duc d'Albufera; mais Suchet n'a pas lancé de proclamation comme Ney et n'a pas, comme celui-ci, joué le principal rôle en cherchant à faire accroire que tout était convenu entre moi et les maréchaux. »

Selon moi, Labédoyère était un braque, ses affaires dérangées; il avait besoin d'argent, et, à Paris, il criait partout qu'il n'avait pas été assez récompensé. Je ne trouve là rien de bien chevaleresque!

L'Empereur reprend : « *Ah! il y a bien des choses à dire! Il a trahi, puisqu'il avait juré fidélité au Roi.*

En combinant l'expédition, j'en avais causé avec Bertrand et Drouot. Ils étaient d'avis de tâcher de s'assurer Masséna à Toulon. Je m'y opposai; il fallait gagner un chef-lieu avant de rien faire, et j'étais sûr, avec mes 800 *hommes, de pouvoir descendre en Provence et de marcher sur Grenoble. Alors, on ne savait pas le nombre d'hommes que j'avais avec moi, tandis qu'à Toulon, on aurait vite vu que je n'avais qu'un brick, ce qui ne pouvait pas en imposer. D'ailleurs, Flahaut m'avait prévenu que Labédoyère, chez la reine Hortense, avait déclaré qu'il se tournerait vers moi. Aussi je demandais partout où était le* 7ᵉ *de ligne. L'affaire d'Antibes nous causa bien du souci, mais je désirais*

arriver le plus tôt possible à Grenoble. J'envoyai Pons[1] *à Masséna. J'ai su depuis que ce dernier avait pleuré de joie en apprenant mon retour, mais qu'il avait déclaré à mon émissaire que l'esprit de Marseille était tellement mauvais qu'il ne pouvait se prononcer encore et que, même, pour le sauver des fureurs populaires, il allait le faire arrêter.*

S'il avait voulu agir, Masséna aurait pu se rendre à Toulon, dont l'esprit était bon et y faire déclarer les troupes, ce qui aurait empêché les affaires du duc d'Angoulême dans le Midi; mais quoiqu'il fût attaché à son ancien drapeau sous lequel il avait combattu plus de vingt-cinq ans, il ne voulut rien faire à la légère.

A Grenoble, le général Marchand me fit dire que ne pouvant trahir ses serments, il se retirait chez lui pour quelque temps. Il aurait dû, s'il y avait été bon jeu, bon argent, défendre la dernière place de sa division.

Je vis aussi, à Grenoble, un officier qui arrivait de Lyon, et lui demandai qui il était. Il se prétendit aide-de-camp de Boyer et me raconta que son général l'envoyait me prévenir qu'il était pour moi, ainsi que toute la garnison de Lyon, et que, même, si je le désirais, il m'amènerait les princes prisonniers. Je crus qu'il me trompait; je ne connaissais pas Boyer, et ce ne fut qu'auprès de Lyon que je fus certain que ce qu'il m'avait fait

1. Pons de l'Hérault, directeur des mines de l'île d'Elbe, auteur de *Mémoires et souvenirs* très intéressants que M. Pélissier, de Montpellier, vient de publier.

savoir était vrai. Boyer est un homme des plus distingués. Il trompa le comte d'Artois jusqu'au dernier moment, conserva sa confiance, lui prodigua les conseils et fit même courir après lui. Tout le long de la route, je dînai avec ce général, qui me disait toujours : ALLEZ, NE CRAIGNEZ RIEN, JE CONNAIS BIEN LES TROUPES, ELLES SONT TOUTES POUR VOUS. *Lorsque j'appris l'affaire d'Erlon, il s'écria :* ALLEZ TOUJOURS, CE SONT DES MALADROITS, MAIS CELA NE FAIT RIEN ! *Jamais je n'ai vu un homme aussi ancré dans son opinion! J'aurais dû le nommer commandant de la Garde nationale de Paris, au lieu de ce lambin de Durosnel.*

Labédoyère, à Grenoble, en prenant le commandement de la division, a montré beaucoup de courage. Il est d'une des premières familles du Dauphiné, mais l'opinion chez les hommes! l'opinion chez les hommes!

Ce qui empêcha le comte d'Artois de venir à ma rencontre, c'est que j'avais avec moi trois régiments d'infanterie, beaucoup de canons, deux régiments de cavalerie, et il n'avait à m'opposer que quelques fantassins, le 13e *dragons et pas d'artillerie. Boyer avait fait établir une sorte de tête de pont à Lyon. M. Roger de Damas, qui était un aigle parmi les voltigeurs, trouvait cela superbe, et Boyer en riait.* »

Coucher à 10 heures.

CHAPITRE IX

Opinion de l'Empereur sur le duel. — Un duel de Napoléon. — Le procès de Ney. — Discussion critique de la bataille de Waterloo. — Récit du départ de l'île d'Elbe. — Vente de l'argenterie. — Ce que Napoléon pense des rêves. — « Schwartzemberg a purgé la Fatalité. » — Projets de l'Empereur pour Paris. — L'ouvrage de Warden sur Sainte-Hélène fait l'objet de toutes les conversations. — Mme de Montholon prédit la République. — Comment Gourgaud sauva la vie de l'Empereur en 1814. — Longue conversation sur la religion. — Sur le suicide. — A propos de *Clarisse Harlowe*. — Sur Louis Bonaparte. — Idées économiques et commerciales de l'Empereur. — Napoléon parle de ses secrétaires Bourrienne, Méneval et Fain. — Les progrès de la Russie. — Divers partis à prendre en 1815. — Les demoiselles Churchill. — Du devoir d'un général en chef.

Dimanche, 23 *février*. — Grand ennui, pluie. Visite à Bertrand, comme à l'ordinaire; il me dit que Drouot, dans sa proclamation[1], n'a pas voulu mettre de personnalités contre M. de Viomenil, qui était de son pays. L'inquiétude de l'Empereur était de ne pas trouver de gens de la classe moyenne pour mettre en place. Sa Majesté craignait de n'avoir pour Elle que la canaille. Il n'y avait à craindre que la Provence. Le duc de Berry avait déclaré que si Bonaparte pouvait arriver à Paris dans un ballon, il réussirait dans son entreprise. La haute classe disait la même chose et le

1. Au retour de l'île d'Elbe.

peuple le répétait. Alors, Sa Majesté s'était décidée à franchir rapidement les départements du Midi et à gagner le Dauphiné, où l'esprit était excellent.

A 7 heures, Sa Majesté me demande, joue aux échecs avec Bertrand, puis avec Mme de Montholon. Dîner, conversation sur le duel. L'Empereur trouve qu'il est malheureux que souvent la mort en soit le résultat; sans cela, ils entretiendraient la politesse dans la société. Selon lui, le duel au pistolet est ignoble, le combat à l'épée est celui dés braves. Étant lieutenant d'artillerie, il s'est battu avec un officier de Royal-vaisseau, qui, dans une réunion, avait déclaré que les officiers d'artillerie étaient tous des fesse-mathieu[1].

Dans un bal, une femme devrait avoir le droit de danser avec qui lui plairait et de refuser qui elle voudrait, sans que personne puisse y trouver à redire. Coucher à 10 heures.

Le matin, Bertrand m'a invité ainsi que Montholon à déjeuner pour le lendemain, au Bastion.

Lundi, 24 *février*. — Je vais donc déjeuner chez Bertrand. Le ministre Vernon s'y trouve pour baptiser le petit garçon; après avoir bien mangé et bu du champagne, il passe dans la chambre voisine, récite une prière, à genoux sur un fauteuil, et met avec le pouce un peu d'eau sur le front de l'enfant en pro-

1. Ce duel de la jeunesse de l'Empereur était inconnu.

nonçant cette formule : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » et lui impose le nom d'Arthur. Le parrain sera M. de la Touche et la marraine, l'Anglaise (*sic*). Aux registres de baptêmes anglais, on n'inscrit pas le nom de famille de la mère; le grand maréchal dresse un acte que je signe comme témoin, ainsi que Montholon.

A 5 heures, Bingham fait la tournée des postes ; à 7, je vais chez l'Empereur; beaucoup d'ennui et de mauvaise humeur. Je lui rends compte que le 66e a fait ce matin le service de Longwood et le 53e, celui des postes avancés : j'ignore pourquoi. Sa Majesté me fait mille amitiés et passe au salon en nous promettant de nous faire la chouette aux échecs jusqu'au dîner : « *Ney s'est mal défendu; il aurait dû mettre plus de noblesse dans ses ripostes, s'appuyer sur la convention de Paris. Il ne pouvait pas se justifier, il a été de bonne foi jusqu'au 14 mars, et je crois bien que tout le monde en est convaincu. Il est faux que je lui aie envoyé la proclamation. D'ailleurs, il serait tout aussi coupable. Que diable, un maréchal de France doit savoir ce qu'il dit, ce qu'il signe! Ce Choiseul, qui n'a pas voulu voter, parce que la procédure n'était pas assez instruite, est un naufragé de Calais. Je lui ai sauvé la vie, mais soyez persuadés que ce n'est pas par un sentiment de générosité qu'il a ainsi parlé, mais parce qu'il pense qu'il y a plus à redouter d'un retour de la réaction, en condamnant Ney, que de crainte de déplaire au Roi en ne le con-*

damnant pas. Il sait bien que Louis XVIII le boudera quelque temps, et voilà tout. D'un autre côté, il se rencontre qu'il s'est fait beaucoup de partisans. Il s'était trouvé tellement en misère sous moi qu'il en était arrivé à se faire espion.

Joséphine voulait marier Hortense avec M. de Gontaut-Biron, mais la famille de celui-ci craignait que les terroristes ne reprissent le dessus, et, comme alors ils étaient très animés contre moi, la famille Gontaut ne voulut pas risquer d'avoir de nouveau affaire à eux.

Ney n'a eu que ce qu'il méritait. Je le regrette comme un homme précieux sur le champ de bataille, mais il était trop immoral et trop bête pour réussir! Il a voulu faire croire qu'il était d'une conspiration et il l'a payé cher. C'est comme Murat, qui était, comme Ney, incomparable sur un champ de bataille, mais qui, ailleurs, n'a commis que des bêtises. Je puis bien assurer que c'est lui qui est cause que nous sommes ici! Au lieu de rester tranquille, comme je l'en avais fait prier, il a attaqué les Autrichiens au moment où l'empereur François hésitait à se prononcer en ma faveur. Alors, il n'y a plus eu de remède, on a dit tout de suite: NAPOLÉON VA VOULOIR RECOMMENCER SON SYSTÈME ET RISQUER LE TOUT POUR LE TOUT. *J'ai eu beau déclarer que Murat attaquait malgré mes désirs, on crut que tout cela était concerté entre lui et moi: il n'y eut plus, dès lors, moyen de s'entendre. Peut-être aurais-je mieux fait, de mon côté, de différer l'attaque de quinze ou vingt jours;*

j'entrevois, à présent, quelques nuances qui me font supposer que le Champ de Mai et l'enthousiasme en France, au moment de mon retour, faisaient peu à peu revenir le Congrès à de meilleurs sentiments à mon égard. Je crois bien qu'on se serait borné à exiger que je n'eusse que tant d'hommes sous les armes et que je ne fisse pas la guerre. Enfin, mon grand tort a été de débarquer six mois trop tôt. J'aurais dû attendre que le Congrès fût dissous. Il eût fallu, en ce cas, que, pour s'entendre, les cabinets s'envoyâssent des courriers, ce qui eût entraîné des pertes de temps et des difficultés, qui se levèrent de suite, puisque le Congrès était réuni.

La canaille n'est rien, ne peut rien, seule; mais avec moi, c'est différent : elle peut tout. Par ce qui se passe aujourd'hui en France, je vois bien qu'ils m'auraient fusillé, s'ils avaient pu !

Bertrand : — Eh bien, je ne l'aurais jamais cru.

N. — *Oui, ils m'auraient fusillé s'ils m'avaient pris !*

Gourgaud : — Et bien certainement; c'est comme le jugement du roi de Naples! »

L'Empereur déplore que, dans ces derniers événements, on n'ait pas vu chez les accusés ce fanatisme héroïque que l'on rencontre dans la Révolution d'Angleterre et chez les Romains. Les défenses n'ont pas de caractère : il n'y a que Cambronne qui se soit bien montré.

Gourgaud : « Cependant, Sire, la défense de Drouot

me paraît des plus nobles; il ne pouvait parler comme Cambronne, qui est un imbécile.

N. — *Drouot a raconté des choses qu'il n'aurait pas dû avouer : il a rédigé la proclamation lui-même. Il est faux qu'il ait voulu me détourner de l'entreprise; on sait bien que je ne me laisse pas mener par des conseils.* » L'Empereur paraît un peu fâché.

Gourgaud : « Il a déclaré au tribunal qu'il recommencerait, si c'était à refaire.

N. — *Mais ce n'est pas comme Cambronne!*

Gourgaud : — Cambronne a aussi dit des choses....

N. — *Je ne vois rien à lui reprocher. Bourmont s'est conduit bassement. Ney aurait pu lui reprocher sa conduite d'avoir fait antichambre chez Bertrand pour se faire employer, et ensuite, quand il voit que les affaires tournent mal, il déserte! Bourmont était connu pour être un des Vendéens les plus faux et les plus hypocrites : je n'aurais jamais dû l'employer. C'est Junot qui l'a fait entrer au service. Cet imbécile-là ne s'entourait que de gens à dix quartiers de noblesse. En dernier lieu, ce braque de Labédoyère a parlé pour lui : Davout ne voulait pas le prendre.*

Si j'avais retardé mon attaque, j'aurais eu douze mille hommes de plus, tirés de la Vendée; mais qui aurait pu deviner que ce pays serait aussi vite pacifié? D'ailleurs, mon plan avait été bien exécuté. C'est la fatalité qui m'a vaincu à Waterloo. La campagne devait

réussir : les Anglais et les Prussiens avaient été surpris dans leurs cantonnements. »

M. et Mme de Montholon paraissent croire que, si l'Empereur débarquait à présent en France, il serait encore mieux accueilli qu'en 1815.

N. — « *Non, non, outre la volonté des puissances étrangères, l'armée n'est plus la même. Et puis, la garde du Roi ne serait pas pour moi. Il faudrait, pour réussir, que j'eusse avec moi une armée de vingt-cinq à trente mille hommes, rien que pour commencer et donner aux mécontents le temps de me rejoindre et de nourrir la guerre. Il serait de toute nécessité, en sus, que les alliés ne fussent pas contraires à mon retour. Cela serait bien différent; sans cela, ce serait commettre la sottise de Murat qui, avec trente Corses, veut reconquérir un royaume qu'il n'a pas su conserver avec soixante mille soldats. On ne peut concevoir cette bêtise de Joachim de descendre en Calabre avec trente Corses! En Calabre, où les Corses ont commis mille horreurs! Si je n'avais eu avec moi que des Corses, au retour de l'île d'Elbe, je n'aurais certes pas réussi. Ce sont les bonnets à poil de ma garde qui ont le plus fait. Ils rappelaient tant de souvenirs...* »

Je pense comme Sa Majesté que les temps sont bien changés. Coucher à 10 heures et demie.

Mardi, 25 *février* 1817. — A 2 heures, l'Empereur me demande au billard, s'informe si j'ai traduit la

bataille de Waterloo. « *C'est une grande faute que d'avoir employé Ney. Il avait la tête bouleversée. Sa conduite passée lui ôtait toute énergie. Carnot ne voulait même pas que je le fisse pair. J'aurais sagement agi. J'aurais dû mettre Soult à la gauche, mais qui pouvait penser que Ney, qui me parla devant vous de l'importance des Quatre-Bras, négligerait d'occuper cette position. J'étais bien sûr, en attaquant les Prussiens les premiers, que les Anglais ne viendraient pas à leur aide, tandis que Blücher, qui est un cerveau brûlé, serait accouru au secours de Wellington, n'eût-il que deux bataillons! Le monde avait les yeux fixés sur lui; il savait bien que les récompenses pleuvraient s'il se sacrifiait pour les Anglais.*

J'aurais dû, le 15, *coucher à Fleurus, mais j'étais revenu à Charleroi, comme plus au centre des affaires. Après le résultat, on voit ce que l'on aurait dû faire! Je n'ai jamais donné à Drouot l'ordre de venir à Fleurus. On me reproche de n'avoir pas assez poussé les Prussiens, mais vous savez comme la bataille a été chaude jusqu'au dernier moment. Je n'aurais pas dû employer Vandamme. J'aurais dû confier à Suchet le commandement que j'ai donné à Grouchy. Il fallait avoir là plus d'élan que ce dernier, qui n'était plus bon qu'à exécuter une belle charge de cavalerie, tandis que Suchet a plus de feu et connaît mieux ma manière de faire la guerre. Mortier, en quittant le commandement de la garde à Beaumont, m'a causé bien du tort. J'aurais dû y mettre Lobau. Drouot avait trop d'affaires et n'entend pas bien*

le maniement des troupes. Il aurait, cependant, bien dirigé mon artillerie.

Gourgaud : — Mais, Sire, toutes les relations étrangères rapportent que l'artillerie française a causé les plus cruels ravages dans les rangs ennemis.

N. — *Oui, mais je n'avais pu retrouver mes batteries de douze.*

Gourgaud : — Une partie en fut envoyée contre les Prussiens.

N. — *Duhesme eût bien commandé le* 6[e] *corps. Friant n'était pas capable de tirer parti de la garde, c'est un bon soldat, voilà tout. Un commandant de la cavalerie de la garde m'eût été des plus utiles. Je ne sais ce que sont devenus mes cavaliers, surtout mes grenadiers à cheval. Comment Guyot, qui était ma dernière réserve, a-t-il pu charger sans mon ordre? J'avais des officiers d'ordonnance trop jeunes. Montesquiou, Rey, Chiappe.... il faut qu'ils lui aient porté l'ordre de s'engager. Ce sont de vrais aides de camp et je n'aurais dû avoir là que des officiers expérimentés.*

Si j'étais resté avec le bataillon de ma garde à la gauche de la route, j'aurais peut-être rallié la cavalerie. Il y avait encore un autre bataillon sur la droite, celui avec lequel nous avons marché.

Gourgaud : — Ah! Sire, il n'est pas possible de rallier une cavalerie en déroute, à moins d'avoir sous la main deux ou trois régiments de cette arme en bon état. Et encore, il était bien tard. Je crains

que Votre Majesté n'ait pas bien suivi les détails de la bataille.

N. — *Mais, à Arcis, vous avez vu comme j'ai rallié la cavalerie.*

Gourgaud : — La situation n'était pas la même, c'était une seule charge ramenée, et non la suite d'une bataille suivie de sept à huit heures. D'ailleurs, à droite et à gauche d'Arcis, l'infanterie était rangée en bon ordre.

N. — *J'aurais peut-être dû, en voyant l'immense supériorité des Prussiens, battre plus tôt en retraite. J'aurais perdu alors cinquante ou soixante pièces de canon. Mon plan avait réussi : j'avais surpris les Prussiens et les Anglais, mais, que voulez-vous? une grande bataille est toujours une chose grave.... Si j'avais été vaincu à Iéna!... J'ai peut-être eu tort de ne pas faire renvoyer les Chambres par les fédérés et de ne pas résister jusqu'au bout sous Paris....*

Gourgaud : — Votre Majesté eût alors été abandonnée même par les troupes! On ne s'attendait pas à ce qui est arrivé! Bien des gens qui étaient contre Votre Majesté, s'ils avaient su ce qui surviendrait, se seraient fait tuer plutôt que de l'abandonner; mais, ensuite, ils en ont jugé autrement et tout le monde s'est aveuglé! »

L'Empereur estime ensuite que l'histoire lui reprochera de n'avoir pas dissous les Chambres ou de ne pas les avoir convoquées à Tours. « *Peut-être eût-il*

mieux valu ne pas créer des Chambres, mais je voulais donner une garantie à la nation. D'ailleurs, les collèges d'arrondissement étant appelés, j'étais bien sûr d'avoir des députés patriotes. Tous, jusqu'à Cambon, ont été contre moi. Il n'y a eu que Félix Lepelletier qui, quoiqu'il ait été autrefois maltraité par moi, ait senti la nécessité de se rallier à mon parti. Les députés doivent, à présent, se repentir de leur attitude d'alors. J'aurais dû me retirer chez l'empereur d'Autriche; c'est, au fonds, un brave homme, et au bout de quelque temps je me serais raccommodé avec lui.

Beauvau, Praslin ne sont pas de la Chambre des pairs du roi, parce qu'ils étaient de la mienne, et Lanjuinais en est. Je suis sûr que ces grandes familles ne tiennent pas à la pairie. Elles n'ont rien à craindre si une réaction avait lieu et elles savent que tôt ou tard elles ne peuvent manquer de se raccommoder avec les Bourbons! Mme de Marmier m'a souvent ainsi parlé de son père!

Soult ne m'a pas servi à Waterloo autant qu'il eût été nécessaire. Son état-major, malgré tous mes ordres, n'était pas bien organisé. Berthier eût mieux fait. Comment, pendant la bataille, n'avoir pas maintenu l'ordre à Genappe! »

A 5 heures, je quitte l'Empereur; à 7, il me fait revenir. Il nous dit que nous devons nous promener tous les jours dans l'île, même avec un officier anglais, et que nous ne devons pas nous laisser resserrer ainsi. Je lui présente mes objections, puis nous

parlons de l'île d'Elbe. « *J'y étais fort bien. J'aurais fait venir des artistes d'Italie; j'étais plus indépendant qu'un prince d'Allemagne; je pouvais tenir huit mois dans la forteresse. J'y serais resté si le roi avait eu de bons ministres, mais on me craignait si peu qu'on n'avait même pas accrédité un chargé d'affaires auprès de moi! On m'insultait dans tous les papiers publics. Ma foi! je suis homme, j'ai voulu faire voir que je n'étais pas encore mort. La France aurait dû entretenir pour moi une croisière de deux frégates, l'une toujours dans le port, l'autre, sous voile, en vue. J'avais encore à l'île d'Elbe une grande représentation.* »

Le soir, j'écris à ma mère.

Mercredi, 26. — Après déjeuner, je vois Bertrand et le prie de tâcher d'éviter que Sa Majesté ne m'envoie des appointements. Je ne veux pas être avili; il ne me reste que mon honneur, je désire le conserver pur. Bertrand finit par se rendre à mes raisons.

A 7 heures, Sa Majesté me demande; Elle est avec le grand maréchal et me fait mille amitiés, résultat probable de mes paroles du matin. Après dîner, Elle me demande : « *Que lire? — Polyeucte?* » Elle le lit. Coucher à 10 heures et demie.

Jeudi, 27 *février*. — C'est l'anniversaire du fameux départ de l'île d'Elbe!...

Depuis cinq à six jours, on s'occupait à mettre le projet à exécution. Bertrand va prévenir l'Empereur

que le brick anglais arrive, qu'il est en vue.... L'Empereur, étonné, s'écrie : « *Comment, comment ?* » se jette sur les longues vues, et donne aussitôt l'ordre au brick français[1] de mettre à la voile et de se diriger sur Naples. Mais cela s'exécute avec tant de lenteur que la corvette anglaise entre dans le port avant que le brick ne fût paré. Le capitaine anglais va chez Bertrand; une espèce de consul de son pays l'avait prévenu que depuis deux jours on avait embarqué de l'eau et des vivres et que toute la ville racontait que l'Empereur allait partir avec sa garde. Le capitaine anglais parla de ces rumeurs; Bertrand lui répondit froidement que, depuis longtemps, à Porto-Ferrajo comme à Livourne, on faisait circuler toute espèce de nouvelles ridicules. Bien fous ceux qui y ajoutent foi ! Le grand maréchal invita même le capitaine à dîner, mais celui-ci, peu tranquillisé, refusa et remit à la voile pour suivre le brick qui venait enfin d'appareiller. Il s'approcha même de Piombino, pour y remettre un billet adressé à Campbell et l'instruisant de ce qui se passait et continua à suivre le brick. Lorsqu'il vit que ce dernier se dirigeait réellement vers Naples, il se rendit à Livourne, pour y prendre Campbell, qui, depuis quelques jours, s'y trouvait, fort occupé de plaisirs et de bals. A peine eut-il pris cette direction qùe Napoléon envoya un bateau après le brick pour le faire revenir à Porto-Ferrajo, où il rentra le soir.

1. L'*Inconstant*.

Le lendemain 26, c'était un dimanche. Bertrand envoya chez Drouot savoir si le vent était bon et se rendit ensuite chez l'Empereur avertir que le vent était passable. Sa Majesté fit dire la messe une heure plus tôt que d'habitude, à 11 heures; ensuite, les ordres dictés, les soldats accourent avec leurs bagages et l'embarquement est fini à 9 heures et demie du soir. A 10, on lève l'ancre. Le lendemain 27, on apercevait le brick anglais, qui revenait de Livourne. On crut d'abord qu'il connaissait l'expédition et cela causa quelques inquiétudes, mais non, il se dirigea sur Porto-Ferrajo. On distingue de loin une frégate. Le 28, on rencontra un brick français de Toulon.... C'était donc vers la France qu'on se dirigeait! Joie générale!

Madame Mère et Mme Bertrand étaient restées à l'île d'Elbe. Le 27, on annonça la corvette anglaise. Madame Mère convint avec Mme Bertrand de ce qu'elles devaient dire. La corvette mit en panne devant le port. Campbell descendit dans un canot et courut chez Mme Bertrand lui demander à parler à son mari : « Il est parti. — Je vais chez le gouverneur. — Il est changé! — Quoi, ce n'est plus le général Drouot? — Non, il est parti; c'est le général Lapie. »

Alors, Campbell s'écrie : « Votre mari est arrêté, l'Empereur aussi! » Elle répondit d'un air inquiet : « Où cela? — Sur la route de Naples. — Alors je ne crains rien. » Il demande le gouverneur, craint que ce personnage ne se saisisse de sa personne, prie qu'on

lui assure d'y aller sans avoir à redouter d'arrestation; il perd la tête en un mot.

Le docteur Monaco va voir Lapie à ce sujet et Campbell, rassuré, s'entretient avec lui et repart sur sa corvette. Lors de la première arrivée de ce bâtiment, le 26, les avis avaient été partagés; on disait qu'il fallait le prendre; mais il eût été fort difficile de s'en emparer dans la rade, à l'abordage; c'était une petite frégate. D'ailleurs, c'eût été déclarer la guerre à l'Angleterre. Le jour du départ, la maîtresse d'un grenadier qu'on n'avait pas voulu embarquer s'en fut, dans un canot à Piombino, annoncer l'événement, qu'on fit aussitôt connaître à Livourne. On arriva en France le 1er mars à 5 heures, on resta au bivouac jusqu'à 11 heures et on se mit alors en marche.... »

A 8 heures, Sa Majesté me fait demander. Elle n'est pas habillée, se dit légèrement indisposée et craint un peu de diarrhée ou de dysenterie, quoiqu'Elle ait pris un bain et un lavement: « *Le botaniste*[1] *va partir. Il pourrait voir votre mère.* — Ira-t-il à Paris? — *Certainement.* » L'Empereur me traite bien. On dit le dîner servi. Je me retire et mange seul avec les Montholon dans nos salons ordinaires. Je cause un peu avec Montholon, et, après le repas, chacun rentre chez soi.

Vendredi, 28 *février*. — Je vais au camp assister à

1. Philippe Well, botaniste au service de l'Autriche, qui avait été chargé par la mère de Marchand, alors à Vienne, de commissions pour Napoléon.

des courses de chevaux. J'y trouve l'amiral, qui se montre des plus aimables pour moi. Sa femme n'est pas venue. J'y trouve l'aide de camp de Montchenu[1]; c'est un bon jeune homme; j'aperçois le marquis et ne vais pas à lui, mais il s'avance vers moi, me demande de mes nouvelles, me parle chevaux et ne prononce pas un mot de France ni de politique.

Je gagne un pari contre le jeune Lisson, qui prétendait n'en perdre jamais quand il court. Le major du génie Emmat s'entretient avec moi. Il m'assure que l'Empereur avait bien jugé son attaque, lors de Waterloo.

Rentré à Longwood, Bertrand m'avertit qu'on lui avait déjà rapporté mon entretien avec M. de Montchenu. Balcombe cause avec l'Empereur et sort dans le jardin où nous les rejoignons et faisons des risettes à Balcombe. Aussitôt, Sa Majesté se retire et peu après nous fait demander, s'informe des nouvelles de la course et dit qu'Elle n'a pas pu me distinguer avec sa lunette parce que j'étais en chapeau rond, tandis que Montholon était en uniforme. Bertrand raconte les *Balcomades*.

L'Adolphus apporte une grande grille pour le jardin, cela est difficile à concevoir. « *Pourquoi*, dit Sa Majesté, *envoyer cela? On sait pourtant bien que la nouvelle maison n'est pas encore bâtie.* » Bertrand croit savoir

1. M. de Gors qui a laissé des mémoires qui se trouvent aux Archives du ministère des Affaires étrangères.

que Cockburn a eu une entrevue de plus de deux heures avec le roi de France : l'histoire de la vente de l'argenterie est dans les gazettes anglaises et le gouverneur a témoigné à Balcombe son inquiétude à ce sujet. Reade a minutieusement questionné Betzy et Jenny sur ce que leur avait dit l'Empereur, quand, dernièrement, elles étaient venues à Longwood.

A 7 heures, l'Empereur me fait demander au salon, joue aux échecs avec Bertrand, s'attriste de la grille. Quand les Montholon sont arrivés, il demande si quelqu'un des gens, Gentili, par exemple, ne serait pas vendu aux Anglais. Reade assure qu'il sait tout ce qui se passe chez nous. Le docteur ne serait-il point l'espion du gouverneur? Il en dit cependant bien du mal! Sa Majesté a l'air inquiet et scrutant. Dîner, conversation sur les glaces. Elle me prie de lui en faire. Je lui demande de me fournir les sels dont j'ai besoin. Elle me répond : « *Faites-en, cela ne me regarde pas!* »

Après le dîner, nous passons au salon. L'Empereur cause à part avec Bertrand. Je les entends dire que Fiévée et Chauvelin étaient de ces préfets qui recevaient 12 000 francs par an pour établir une police, faire des rapports, etc. Sa Majesté se retire à 9 heures et demie. Je reconduis Bertrand chez lui. Il est arrivé un journal du 16 novembre. Les Constitutionnels ont pris le dessus en France; Marmont, Pastoret, Choiseul sont les secrétaires de la Chambre des pairs. La vente de l'argenterie fait grand bruit.

1er *mars*. — Je passe à 1 heure chez Bertrand ; conversation sur le retour de l'île d'Elbe.

Aussitôt débarqués, le 1er mars, on prit position. Il était 4 heures du soir. On arrêta tous les allants et venants. On envoya un détachement sur Antibes, où se trouvait un régiment que l'on espérait gagner, ce qui eût, de suite, doublé nos forces. On sut bientôt, par des gens sortis d'Antibes, que ce détachement y était retenu prisonnier. Cela mit beaucoup de mélancolie parmi nous. La garde voulait aller délivrer ses camarades.

On amena bientôt un courrier qui précédait le prince de Monaco, qui raconta que, jusqu'à Lyon, il avait remarqué partout le désir de voir revenir l'Empereur. Bertrand fut chargé d'interroger un voiturier, qui avait traversé toute la France. Cet homme répondit avec un gros bon sens : « Ah, monsieur, je sommes bien fâché de vous voir. Certainement, vous avez des amis, mais je commencions à être tranquilles et qui sait ce que tout cela va devenir ? » Cette réponse nous mit encore du noir au cœur.

Cependant, Sa Majesté était décidée ; on partit. L'avant-garde, commandée par Cambronne, avait arrêté M. de Monaco lui-même. Bertrand l'interrogea. Il répondit que, certes, Napoléon avait des partisans, mais qu'il avait beaucoup d'ennemis. Le maire du premier village où nous entrâmes refusa de venir nous parler. A Grasse, un morne silence nous accueil-

lit. Sa Majesté prit position sur une hauteur, au delà de la ville, et, malgré l'envie qu'Elle avait de conserver ses deux pièces, Elle fut obligée, à cause des mauvais chemins, de les laisser à Digne. La mélancolie continuait. Partout, les soldats se retiraient devant nous! L'Empereur s'écria même : « *Nous serions-nous trompés, les troupes ne seraient-elles pas pour nous ?* »

En quittant Digne, quelques petits enfants chantaient des chansons pour l'Empereur contre les Bourbons; cela nous remonta un peu. On pensa que c'était parce qu'il y avait eu de la troupe qu'on n'avait pas osé se prononcer; dès lors, on augura mieux de notre sort.

Dans un village où Napoléon, Bertrand et Drouot étaient arrivés les premiers, ils demandèrent au maire ce qu'il y avait de nouveau; il répondit : « Que les brigands arrivent ». Bientôt, ayant reconnu son erreur, il se crut perdu. On le tranquillisa. On faisait appel aux paysans, mais la plupart répondaient qu'ils n'avaient pas de fusils; cependant, quelques-uns vinrent à nous, avec des officiers à demi-solde. A Gap, la population parut bien disposée. Chacun harangua pendant le déjeuner. On avait pu procurer des chevaux aux Polonais, mais nous n'avions pas encore rencontré de troupes qui, changeant de parti, se fussent jointes à nous.

Regnault arriva bientôt, envoyé de Grenoble; il raconta que la troupe était divisée et que l'on ne savait

que faire. Tout cela ne nous rassurait toujours pas. Bientôt Cambronne fit savoir que ses fourriers avaient rencontré dans un village ceux d'un bataillon du 5ᵉ de ligne, et qu'il n'a pu communiquer avec eux. Cette troupe se garde militairement et ne laisse personne communiquer avec elle : il a donc dû se retirer avec son avant-garde de 50 grenadiers.

L'Empereur ordonne de marcher; les quarante gendarmes corses, d'abord; puis, les grenadiers en pelotons, à grande distance les uns des autres; on presse l'arrivée des charrettes qui portent les sacs des grenadiers, les Polonais s'avancent sur le flanc. Le bataillon s'est retiré. On apprend bientôt qu'il a pris position plus loin, ayant un étang à dos, et qu'il a une pièce de canon... on marche... on le reconnaît... on prend des dispositions pour paraître nombreux. On était bien inquiet, lorsqu'un chef de bataillon d'infanterie vient nous rejoindre; il s'est sauvé de Grenoble, il certifie que toutes les troupes sont pour nous, que l'artillerie garde une des portes de la ville, mais qu'il est sûr de ses dispositions. Les troupes ne tireront certainement pas, mais il faut que l'Empereur marche en avant, avec les grenadiers, l'arme sous le bras. Cet officier remonte tout le monde. On arrive ainsi au bataillon, qui s'ouvre pour nous laisser passer. Sa Majesté reproche à ces hommes de se conduire ainsi et enfin les enlève. Peu après, on trouve Delannay, adjudant de Labédoyère, puis le 7ᵉ de ligne tout entier.. .

A 4 heures, l'Empereur me fait demander; il n'est pas habillé, me fait asseoir, cause de ma famille et espère que Cockburn lui aura porté de mes nouvelles. Il connaît à Paris quelqu'un qu'il ne veut pas nommer, qui, sachant que ma mère avait besoin de quoi que ce soit, lui aura envoyé ce qu'il lui fallait; je dois donc être bien tranquille de ce côté. Il me parle de mon père. S'il avait vécu, il lui aurait donné une belle place; s'habille et passe au billard.

Sa Majesté me traite avec beaucoup d'amitié, me conseille de terminer ma bataille de Waterloo et de la faire imprimer à Londres, sous mon nom. Ce n'est pas de la politique, on peut le faire ouvertement, même dans un journal.

A 6 heures, l'Empereur demande Bertrand; je rentre chez moi. A 7 heures, il me fait revenir, me parle avec beaucoup de bonté, joue aux échecs, une partie avec Montholon et deux avec moi. Après le dîner, au salon, il se sent mal à l'aise. Le gouverneur est bien inquiet de l'affaire de l'argenterie[1] et est assez bête pour croire que cela ne se saura pas en Angleterre. Sa Majesté, fatiguée, rentre chez Elle à 9 heures et demie.

Dimanche, 2 mars. — Les Bernard veulent partir, les autres femmes s'en vont aussi; Mme Bertrand se trouve mal après déjeuner.

1. Hudson Lowe ne subvenant pas aux besoins de Napoléon et de ses compagnons, l'Empereur avait donné l'ordre de briser une partie de son argenterie et de la vendre pour se procurer quelques ressources.

A 7 heures, l'Empereur me demande, joue aux échecs avec Bertrand jusqu'au dîner. Nous nous entretenons de l'organisation rêvée par l'Empereur d'une armée de 485 000 hommes, avec 45 légions; chaque légion composée de 12 bataillons, chaque bataillon de 900 hommes (six compagnies à 150 hommes). Un administrateur dans chaque légion. Les colonels n'auraient plus à se mêler d'habillement, ni de remontes. Nous dînons; Bertrand y est, je présente mes objections. Je suis pour l'administration laissée aux colonels. Les colonels, même de la garde, volaient, c'est vrai, mais c'était parce que le gouvernement ne les payait pas assez, ne donnait pas suffisamment pour l'habillement. L'Empereur se fâche, je me tais. Il me dit que c'est pour la même raison qu'il n'avait pas voulu donner les hôpitaux aux médecins, afin que ceux-ci puissent toujours se plaindre des mauvais médicaments et que le soldat vît en eux des gens qui prenaient leur défense. « *Les colonels sont à présent de vrais despotes. Quand je passais des revues, ils me présentaient des jeunes gens pour officiers et je ne manquais pas de répondre :* COMME MONSIEUR EST JEUNE, EST-CE QUE NOUS N'AVONS PAS DE VIEILLES MOUSTACHES? *Les soldats qui entendaient cela en étaient enchantés. C'est comme cela que je m'en suis fait tant aimer.* »

M. de Montholon trouve très bien tout ce que dit l'Empereur. Il est facile de trouver 45 administra

teurs honnêtes et d'avoir des colonels à la fois probes et braves.

Quand en passant des revues et qu'il avait à se plaindre du colonel, il le faisait appeler, on lui répondait : « *Il a été tué... il a été nommé général....* » L'Empereur ne pouvait s'en prendre à personne, tandis que l'administrateur sera un fonctionnaire fixe. Il me semble que ce dernier sera toujours en discussion avec les colonels. Alors, à qui s'en rapporter? « *Au ministre!* » Sa Majesté blâme beaucoup Lacuée qui faisait de vraies économies de bouts de chandelles. Il était impossible au ministre de suivre l'organisation de 300 corps! Dans les derniers temps, des régiments de cavalerie avaient des chevaux et pas de selles, d'autres des selles et pas de chevaux. Dans la légion, ça ne se serait point passé ainsi. D'ailleurs, cela se pratique ainsi dans le Wurtemberg et dans d'autres petits pays. Tout se réduirait beaucoup si l'on administrait ainsi en France : le soldat y gagnerait fort.

Après dîner, échecs. Le matin, j'avais rencontré Balcombe entre Hut'sgate et l'Alarm-house, avec Gorrequer, le commissaire de police; il s'en est montré contrarié. Le soir, j'en parlai à Sa Majesté, qui en parut contrariée. Coucher à 10 heures.

3 *mars*. — L'Empereur me fait demander à 5 heures au billard et me fait beaucoup d'amitiés. Il me

charge de défendre à Archambault de monter ses chevaux avec sa selle et de répondre malhonnêtement, comme il l'a fait, au domestique de Montchenu qui demandait si son maître pourrait avoir une selle aussi belle que celle de l'Empereur, et surtout de ne pas mêler Louis XVIII à ses réponses. On passe au salon. Sa Majesté joue avec Bertrand, puis avec moi jusqu'au dîner. La viande est mauvaise.

L'Empereur nous raconte qu'il a rêvé qu'il se trouvait près de Malmaison et qu'il tuait un houzard anglais qui le chargeait. Je crois qu'il y a des rêves fort singuliers; des choses auxquelles on n'a pas pensé dans l'état de veille se présentent ainsi. Sa Majesté pense que, de tous temps, les rêves ont eu grande influence sur les peuples, car il y a force choses qu'on ignore et bien d'autres qu'on ne saurait expliquer.

L'âme existe-t-elle avant l'enfant qui vient de naître? Il le faut bien, puisqu'on assure qu'elle est immortelle, et ce qui a un commencement doit avoir une fin. Si l'âme existait avant notre corps, on se souviendrait du passé. Si l'on ne se souvient pas, c'est comme si elle n'existait pas. Les matérialistes n'affirment pas que l'âme n'est que matière, mais bien une propriété de la matière organisée, de même que l'aimant, l'électricité ont leurs propriétés.

Sa Majesté nous raconte ensuite que le jour de l'incendie, au bal Schwartzemberg, Elle fut frappée de

l'idée que c'était d'un mauvais augure pour Elle. « *Aussi, vous savez, Gourgaud, le lendemain de la bataille de Dresde, quand on m'annonça que Schwartzemberg était tué, j'en fus enchanté, non pas que je souhaitâsse la mort de ce pauvre homme, mais parce que j'avais un poids de moins sur la poitrine, pensant que son malheureux incendie avait présagé le malheur pour lui et non pour moi*[1].

Il est, dans le fait, bien singulier qu'au mariage de Louis XVI la fête fut funeste au peuple et que ce souverain fut, longtemps après, mis à mort par ce même peuple. La fête de Schwartzemberg, lors de mon mariage, fut funeste aux diplomates, et longtemps après, je fus renversé par des diplomates. Aussi, si j'étais roi de France, je n'épouserais pas une Autrichienne. Cette maison-là est funeste à notre pays. »

Sa Majesté passe ensuite au billard, cause, se plaint de pesanteurs de tête. L'Empereur s'entretient du départ des Bernard qu'il ne voudrait pas voir s'en aller. Coucher à 10 heures.

Mardi, 4 *mars*. — A 8 heures et demie du matin, Marchand m'apporte un rouleau de 500 francs; j'étais encore couché. Dans mon embarras pour refuser, je le prie de remettre cette somme à Bertrand, qui saura

1. Napoléon dit même, ce jour-là et à ce propos, ce mot bien curieux : « *Schwartzemberg a purgé la Fatalité!* » Le général autrichien n'avait pas été tué; c'était Moreau dont la mort avait causé un mouvement parmi les Alliés.

ce que cela veut dire. Il remporte son rouleau et ne tarde pas à revenir; l'Empereur lui a demandé ce qu'il allait faire chez le grand maréchal et lui a ordonné de m'appeler.

Je m'habille et entre dans la chambre de l'Empereur qui me parle de lieux communs et me fait porter au billard mon travail sur Waterloo. Bientôt, il m'y rejoint en robe de chambre, me parle du départ des Bernard, qui lui ont dit, hier, qu'ils mouraient de faim. Selon moi, les Bernard sont jaloux de voir que les domestiques de Longwood vendent leur vin, alors qu'eux n'en ont pas assez. Explications à ce sujet. Cipriani et Montholon sont maudits par les domestiques. C'est le gouverneur qui a fixé lui-même la quantité de vin destinée à chaque maison. L'Empereur voudrait qu'on achetât davantage de viande, mais les Bertrand devraient manger avec lui; ils seraient bien mieux et la soirée plus agréable. Il me recommande de ne pas parler de ce désir au grand maréchal.

Enfin, nous travaillons sur Waterloo; à midi, Sa Majesté me fait travailler avec Elle; nous nous remettons ensuite à l'ouvrage jusqu'à 2 heures et demie. Elle m'a bien traité et n'a pas fait allusion à mon refus de recevoir l'argent.

Je passe chez Bertrand, il était dejà allé chez moi. Je lui répète que je l'avais souvent prié de dire à Sa Majesté que mon intention était de ne rien recevoir

et je lui en expliquai de nouveau les raisons. Je rentre faire des expériences sur la glace. A 5 heures, je monte à cheval, rentre et trouve l'Empereur dans le parc, se promenant avec ces dames et leurs maris. Sa Majesté m'appelle, visite le jardin de Noverraz, fait mesurer plusieurs arpents et, rencontrant les langes de la petite Montholon étalés sur l'herbe, s'écrie : « *Ah! c'est trop bourgeois, trop petite ville* ». La mère en est fort contrariée.

Le nouveau piano est arrivé le matin chez Mme Bertrand.

Sa Majesté nous parle de Paris, de ses embellissements et des travaux qu'il projetait. « *Ils auront beau faire, on parlera toujours de moi. J'aurais voulu avoir ma capitale à Lyon, mais tout y était à créer, tandis que Paris est au-dessus des autres villes de France. Je voulais que cette capitale écrasât par sa splendeur toutes celles de l'Univers : j'ai tout fait et désirais tout faire pour Paris. Je me suis brouillé avec le Pape, parce que je désirais qu'il résidât à Paris; j'avais fait arranger l'archevêché pour cela.... Toutes les provinces de France sont agréables à habiter, mais je préférerais la Champagne, le côté de Brienne; peut-être est-ce parce que j'y ai été élevé. Nice est aussi un charmant pays. J'aime fort les Lyonnais : ils me le rendent bien. Voisins de l'Italie, ils savaient que j'en avais éloigné les frontières de plus de* 500 *lieues. J'avais acheté pour plus de* 130 *millions de soie, tant à Lyon qu'en Italie, et voulais faire repren-*

dre les soieries. J'ai souvent déchiré à Joséphine des robes brodées de plus de 150 *et* 200 *louis! Ah! si j'avais pu gouverner la France durant* 40 *ans, j'en eusse fait le plus bel empire qui eût jamais existé.* »

Mme de Montholon dit tout à coup : « Qui sait si Votre Majesté ne fondera pas un jour un vaste empire en Amérique ?

N. — *Ah! Je suis bien vieux!* »

Bertrand est entré, après dîner, avertir que le gouverneur était venu le matin. N'ayant pas trouvé O'Méara, il a appelé Poppleton; il doit envoyer pour l'écurie tout ce qu'il y a de meilleur. Coucher à 11 heures et demie.

Mercredi, 5 *Mars*. — L'Empereur m'a demandé à 9 heures. Il me montre ses notes sur les fortifications et les camps retranchés, lit dans l'*Annual Register* de 1815 tout ce qui lui est relatif, me parle avec bonté, me fait boire de la limonade; il rentre chez lui à midi et refuse de déjeuner.

Il arrive un bâtiment, *la Tortue*, parti il y a neuf semaines d'Angleterre, qui m'apporte cinq lettres de ma mère des 12 août, 28 octobre, 6 et 14 novembre, 2 décembre : dans l'une, elle a vu Mme Dillon, qui va mieux. Bertrand me prend cette lettre et la porte à sa femme; ils sont transportés de joie.

L'Empereur est souffrant et dîne chez lui.

O'Méara nous apprend que Warden vient de faire

paraître en Angleterre sur nous un ouvrage[1] qui fait beaucoup de bruit. Je vais chez Bertrand lire les gazettes jusqu'à 11 heures; nous voyons les passages de Warden sur Pichegru et Ney, ainsi que sur ma maladie. Bertrand sort avec moi se promener. Il était bien sûr que Warden écrirait cet ouvrage, qui est fort utile à la cause de l'Empereur. Pichegru n'a pas été assassiné. Pour moi, on a pu le faire périr en secret pour ne pas livrer au bourreau un tel général! « Non. Il était déshonoré, partant plus à craindre, sa trahison était claire, pourquoi l'aurait-on fait assassiner? »

Je crains, à première vue, que bien des détails ne choquent l'Empereur; Warden se pose comme son confident et le fait parler.

Je rentre chez moi, bien heureux d'avoir des lettres de ma mère. Coucher à minuit et demi.

Jeudi, 6 *mars*. — Le gouverneur a envoyé l'ouvrage de Warden, qui n'a pas craint d'écrire qu'à l'île d'Aix tout le monde voulait que l'Empereur se mît à la tête de l'armée du Midi : ce qui n'est pas vrai. C'est probablement une partie du *journal faux* de Las Cases que Warden aura fait imprimer.

Quand j'arrive chez l'Empereur, il me dit : « *Eh bien! vous êtes content! Votre mère se porte bien.... Vous*

1. Cet ouvrage, dont il a déjà été question dans ces notes, a fait l'objet, de la part de Gourgaud, d'une réfutation que l'on trouvera aux pièces annexes.

voyez que j'avais deviné que Cockburn irait voir votre mère! Je ne suis pas étonné que vous receviez tant de lettres; lord Bathurst vous aime, Montchenu l'a dit, et c'est le sentiment que vous éprouvez pour votre mère qui en est cause. Cockburn aura parlé de vous en bons termes; dans le fait, il s'est bien montré dans votre maladie, mais l'affaire de votre domestique est d'une barbarie sans exemple. »

On parle de Warden, de Talleyrand; ce serait l'affaire du duc d'Enghien qui aurait amené la disgrâce du prince de Bénévent. L'Empereur croit qu'il a dû se faire ultra, parce que les Bourbons le méprisent, mais Warden a tort de déclarer que c'est un génie et que nous le vantons. Cela n'est pas. Si Talleyrand était un homme transcendant, il ne se serait pas marié avec une pareille femme. « *Lebrun m'a raconté dans le temps qu'il la connaissait comme une fille entretenue, qui avait vécu avec Delessert, qu'on la payait... et tout cela pour n'avoir pas d'enfants! Je n'ai pas consenti à son mariage, et, encore, ne savais-je pas tout cela! Je voulais alors en faire un cardinal, ce qui lui eût admirablement convenu. Au moins, s'il tenait absolument à se marier, il pouvait prendre une femme honnête. Cependant, c'est un homme au-dessus de l'ordinaire : il sait bien virer de parti et, somme toute, je crois que Louis XVIII a mal fait de le renvoyer d'auprès de lui. Il connaît parfaitement la Révolution, et il était avantageux au Roi d'avoir près de lui un*

grand chambellan qui pût répondre, à cet égard, à toutes ses questions. Ce n'est pas Richelieu, qui ne connaît pas la France, qui pourra lui en parler. Talleyrand aura pensé que l'opinion était si forte contre lui qu'il ne pouvait se sauver qu'en se mettant avec les ultras. Je répète que le Roi a mal fait. » Nous jouons aux échecs; on cause des nouvelles apportées par les gazettes, mais, en résumé, l'Empereur est triste.

Gourgaud: « Warden se vante d'avoir conservé son chapeau, quand nous l'avions bas.

N. — *Il fait aussi beaucoup parler Mme Bertrand et lui créera beaucoup d'ennemis.* »

Dîner. Conversation. Les commissaires ont reçu des dépêches. Cockburn reviendra....

N. — « *Je le croirais assez : il n'a pas de fortune et aura fait l'entendu pour pouvoir bâtir sa maison.* »

En se levant de table pour passer au salon des échecs, l'Empereur continue : « *La question est de savoir s'il est avantageux pour nous que l'ouvrage de Warden ait paru ou non. J'y trouve beaucoup de choses ridicules. Puisque le Roi a disgracié Talleyrand, il doit l'éloigner de Paris. Il s'est opposé au licenciement de l'armée et il a eu raison. Si l'armée n'eût pas été licenciée, on n'eût jamais pu imposer les contributions qu'on exige. Le prince de Bénévent est dans le vrai en déclarant le budget impayable; ce n'est pas l'impôt sur les patentes, sur le mobilier, qui produira assez pour l'équilibrer; on s'esquivera. Inscrire* 30 *millions de*

rentes au grand-livre c'est contracter un emprunt de 600 *millions, sans consulter la nation.* »

Mme de Montholon dit qu'au milieu de tout cela on s'amuse à mettre en jugement diverses personnes. Je ne crois pas qu'on condamne Decazes; il n'a pas trahi les Bourbons.

N. — « *Non, mais il aurait peut-être pu faire mieux qu'il n'a fait. Il est vrai que les troupes étaient décidées. Ils ont jugé Marchand, parce qu'après mon arrivée à Paris il avait demandé du service, je trouve de la bassesse à cela. On peut dire que, d'abord, il ne s'est pas prononcé dans la crainte que mon entreprise ne réussisse pas; ensuite, il a voulu en profiter.* »

Il me semble qu'on ne peut juger que ceux qui ont trahi et non pas ceux qui ont pris du service après l'arrivée de Sa Majesté à Paris. Louis XVIII avait même congédié sa maison. Si j'en avais été, j'aurais accompagné mon maître jusqu'au bout, parce que j'aurais alors pris l'engagement de le suivre, de partager son sort. Que serait-ce, si ses fidèles eussent abandonné le souverain au moment où il avait besoin d'eux ?

L'Empereur trouve que, dans Warden, il y a bien des sottises de Las Cases. Mme de Montholon croit que la nation française tombera en république. Sa Majesté estime qu'en France on est bien revenu de cette forme de gouvernement. « Oui, reprend la dame, mais on est bien las de voir des souverains qui ne peuvent se soutenir et sont culbutés ou changés à chaque in-

stant. » L'Empereur est de mauvaise humeur et joue avec Montholon ; il assure que le gouverneur a la face d'un galeux ; son docteur doit l'abreuver de mercure et de soufre. Coucher à 10 heures.

Vendredi, 7 mars. — Bertrand me répète qu'au total il pense que l'ouvrage de Warden sera avantageux, quoique les trois quarts de ce qu'il avance soient des bêtises. Il regrette ce qu'on lui fait dire sur Talleyrand, pour lequel il a un grand fonds d'amitié. C'était l'homme qui pouvait le plus servir l'Empereur.

Selon moi, Sa Majesté a eu tort de le proscrire. Le grand maréchal m'assure que le décret, quoique daté de Lyon, n'a été promulgué qu'à Paris. Les autres, par exemple, sont bien de Lyon, mais celui-ci n'a été signé que quand on eut connu la déclaration du 13 mars.

Cette déclaration n'aurait pas eu lieu si le Congrès avait su Napoléon à Paris ; on traitait même encore avec Talleyrand à Vienne, lorsque ce dernier décret de proscription lui parvint. Alors, tout fut rompu. Cela a dépendu des distances qui faisaient qu'on ne savait à Vienne ce qui se passait à Paris que six jours après, et *vice versa*.

A 2 heures, l'Empereur me fait demander au billard, parle de Warden et trouve que son livre est écrit dans une bonne intention. En ce moment, un pareil ouvrage doit produire grand effet. Il est bon de faire

parler de soi. Les Bourbons ont adopté envers nous la même politique que l'Empereur suivait à leur égard, celle du silence. Sa Majesté me traite avec toute l'amitié possible et me donne, en jouant, des soufflets. « *Cet ouvrage fera grand bruit ; on viendra nous demander ce que nous en pensons, il ne faudra rien dire, mais faire comme si nous n'y attachions pas grande importance.tan*

Warden parle de vous, Gourgaud; il invente des discours que je vous aurais tenus pour vous faire prendre médecine, alors que je voulais que vous n'en prissiez pas. Il parle aussi de votre sabre, mais dans une bonne intention. »

Pendant ce temps, l'amiral était venu. Bertrand le conduit au billard et l'Empereur me recommande de ne pas ouvrir qu'il ne soit rentré. J'ouvre en temps opportun; le grand maréchal et l'amiral entrent. Bertrand passe chez Sa Majesté prendre ses ordres. En passant, je cause de ma mère avec l'amiral qui m'assure que Cockburn est allé la voir.

A 7 heures, nous revenons au salon, où sont les Montholon. L'Empereur, selon son habitude, demande des nouvelles. Nous répondons que c'est lui qui doit en avoir. Il nous raconte que lui s'est tu, alors que l'amiral a beaucoup parlé.

Sa Majesté me traite fort bien et me parle comme à un favori. Échecs. Dîner. Nous parlons gazettes. On ne saurait concevoir la conduite que tient Louis XVIII.

Se mettre avec les constitutionnels, c'est de la folie. Il est impossible que le Roi agisse de bonne foi; il fera comme Louis XVI, qui promettait tout et s'enfuyait à Varennes. Un Bourbon constitutionnel ne peut être de bonne foi! Les Chambres nous regardent tous comme des bestiaux.

Mme de Montholon assure que l'empereur Alexandre parle toujours religion. Sa Majesté l'interrompt : « *Il peut en parler, mais il est bien matérialiste! A Tilsitt, j'ai eu bien des conversations avec lui là-dessus.* » Coucher à 10 heures.

Samedi, 8 *mars*. — A 9 heures, l'Empereur me fait demander « *Des nouvelles!* — Je n'en sais pas! — *Eh bien, travaillons Waterloo!* » Sa Majesté me fait déjeuner avec Elle, me traite fort bien, retravaille et dicte encore... « *le sieur Gourgaud, mon officier d'ordonnance, a fait ceci, a fait cela....* » A 2 heures, l'Empereur rentre chez lui; je vais chez Bertrand, où sont les Balcombe qui, ensuite, vont chez Sa Majesté qu'ils quittent à 5 heures et demie. Mme Bertrand est de mauvaise humeur, ses domestiques sont grossiers. Je demande à Montholon le livre de Warden, dont on fait mystère.

A 7 heures, aux échecs, je joue avec l'Empereur. Dîner. Je raconte que la mère de Betzy Balcombe a marché sur le pied de Betzy parce qu'elle disait que l'ouvrage de Warden était cause qu'on l'avait envoyé

en croisière. Sa Majesté change brusquement de conversation, rentre aux échecs. Coucher à 9 heures et demie. Je prends le fatal livre chez Montholon et le lis avant de m'endormir. J'en suis furieux.

Dimanche, 9 *mars*. — Je suis bien en colère contre Warden, qui veut me faire passer pour un fanfaron et déclare au grand maréchal que je veux porter une plainte en calomnie au gouverneur : c'est Las Cases qui a fait tout le mal, je reconnais le journal de Las Cases, qu'en partie il m'avait communiqué. Il raconte un tas de niaiseries, veut faire l'important, et personne ne croira les conversations qui sont rapportées dans cet ouvrage, car Warden ne parle pas un mot de français et Sa Majesté n'entend pas un mot d'anglais! Ce n'est qu'un prête-nom. Las Cases en est l'auteur; il nous a sacrifiés à son plan.

Le grand maréchal voit que j'en ai la fièvre, il me promet d'en parler à l'Empereur, tâche de me calmer. Montholon lui-même trouve que j'ai raison d'être fâché, c'est un libelle. Il a dit à Sa Majesté que s'il était sûr que ce fût Las Cases qui eût mis ce qu'il y a là-dedans contre sa femme, il lui en voudrait beaucoup.

Avant dîner, l'Empereur me demande, me parle comme s'il ignorait mon chagrin et continue de jouer avec Bertrand. Je réponds à une première question et m'empresse, pendant que nous sommes seuls tous les trois, de lui demander la permission d'aller demain

chez Hudson Lowe. Il veut prendre ma colère en riant et soutient que l'article fait mon éloge. J'insiste, j'en pleure; Sa Majesté se fâche et s'écrie : « *Eh bien! vous me demandiez la permission! C'est* NON, *à présent. Allez-y par désobéissance, si vous voulez. Vous êtes un enfant, il n'y a pas de quoi fouetter un chat!* »

Je lui jure que je n'avais jamais parlé de l'affaire de Brienne à personne qu'au petit Las Cases, qui se trouvait chez moi le jour où l'on me rendit mes fatals pistolets qui avaient tué le cosaque[1].

Cockburn avait raconté à l'Empereur, à bord, qu'il savait bien pourquoi il me portait intérêt, et que c'était parce que je lui avais sauvé la vie; ce que Sa Majesté avait nié.

Gourgaud : — « Je n'ai point fait écrire sur mon sabre que je vous avais sauvé la vie et cependant j'ai tué un houzard qui se précipitait sur Votre Majesté!

N. — *Je ne m'en souviens pas.*

Gourgaud : — Les bras m'en tombent! Comment, Votre Majesté ne se souvient pas! L'état-major en a été témoin, et, le soir même, M. Fain[2] est venu me demander si c'était avec de petits pistolets que je portais habituellement dans ma poche où des pistolets d'arçon. Tout Paris s'en est entretenu.

N. — *Il fallait m'en parler.*

1. A la bataille de Brienne, Gourgaud avait sauvé la vie de l'Empereur en abattant, d'un coup de pistolet, un cosaque qui menaçait Napoléon.

2. Secrétaire du cabinet de l'Empereur, successeur de Méneval.

Gourgaud : — Sire, j'étais convaincu que Votre Majesté l'avait vu et je pensais que si je me vantais d'avoir rendu service à votre Majesté, Elle m'en voudrait. D'ailleurs, je n'avais fait qu'une chose que, probablement, tout autre eût fait à ma place.

N. — *Je sais que vous êtes un brave jeune homme, mais il est étonnant qu'avec votre esprit vous soyez aussi enfant. Lisons l'article ensemble.* »

Après la lecture : N. — « *Eh bien, mais c'est un bel éloge! il est tout simple que vous parliez campagnes : c'est comme moi qui cause toujours de l'Égypte.* »

Les sottises ne peuvent atteindre l'Empereur.

N. — « *Oui bien, quand on m'accuse de lâcheté, d'être un mauvais général; mais quand je suis mis en cause pour assassinat ou empoisonnement, cela devrait m'effarer.* »

Sa Majesté me répète de ne pas aller chez le gouverneur; je devrais remercier Warden : Las Cases n'y est pour rien. Je réplique par l'anecdote où Warden rapporte une conversation que Las Cases, comme chambellan, aurait entendue en 1807 entre l'Empereur et un officier de marine, M. Tillieure, et j'ajoute : « Comment cela se peut-il? M. de Las Cases n'était pas chambellan. Il n'a jamais fait ce service avant juin 1815. »

Sa Majesté se fâche et je me tais. Elle se reprend à jouer, et ensuite : « *Allons, Gourgaud, jouez! cela vous remettra de bonne humeur.* — Non, Sire. »

L'Empereur croit que je lui refuse. « Mais c'est mon humeur qui ne se remettra pas! Je suis loin de refuser de jouer : c'est un trop grand honneur que Votre Majesté me fait là. » Je joue trois parties.

L'Empereur tâche de me faire rire. Bertrand aurait dû me gronder; il espère m'avoir convaincu que j'ai tort.

N. — « *Eh bien, vous avez passé une mauvaise nuit! Vous vous donnez la fièvre, vous êtes furieux, tandis que vous devriez remercier Warden.* » Nous passons dîner, ainsi que le grand maréchal. L'Empereur parle de lieux communs, de la qualité de la viande, et ensuite : « *Gourgaud, je crois bien que c'est là, à Brienne, que j'ai vu l'ennemi de plus près!* — Pardi! Sire, Votre Majesté en a touché un avec sa main! C'étaient des hussards de Volk. Ils avaient des shakos blancs et tournaient notre artillerie qui était arrêtée en colonne sur la route. C'est Dejean qui, le premier, les reconnut; j'étais près de Votre Majesté, et venais lui rendre compte d'un mouvement. Votre Majesté tourna tout de suite à gauche, je me jetai sur sa droite, entre Elle et le cosaque qui se précipitait, la lance en avant, et l'étendis raide d'un coup de pistolet, à brûle-pourpoint. »

L'Empereur parle de Brienne. Il ne s'y reconnaissait plus en 1814; tout lui paraissait changé, les distances plus petites; il reconnut cependant un arbre où, étant élève, il venait lire la *Jérusalem délivrée.*

C'est là même qu'il manqua être tué. (Il y a quelques jours, il m'avait dit : *par un cosaque;* aujourd'hui, Sa Majesté croit que c'est *par un boulet.*)

Sa Majesté me parle avec douceur, me recommande d'être gai, cause de ses aventures et rentre à 10 heures, après avoir joué quelques parties d'échecs, se plaignant d'être fatiguée. Je reconduis Bertrand et lui exprime la peine que me cause l'Empereur en m'empêchant d'aller demain chez le gouverneur.

Lorsqu'on lut devant l'Empereur le paragraphe qui me concerne, les Montholon, et même Bertrand, assurèrent qu'il n'y avait là rien à dire. Tous les journaux français vont en parler.

Lundi, 10 *mars*. — Bertrand vient me voir pendant mon déjeuner; je lui montre ce que j'ai écrit sur les mensonges de Warden. Je suis de plus en plus en colère : il reconnaît que, dans le fonds, l'article est par trop ridicule.

Il passe à midi chez Sa Majesté et en rapporte un papier qu'il me prie de mettre dans mon article. Je lui réponds que mon journal est dans une bouteille. Il me recommande de la cacher dans le jardin[1]. Son document y est mis à sa requête. Le grand maréchal rentre chez lui, où sont le docteur Lewinston et un étranger.

1. En effet, le journal de Gourgaud est écrit sur du papier pelure. Les caractères sont très fins et très serrés.

A 3 heures, chez Sa Majesté. Elle est de mauvaise humeur; si je veux lui plaire, je ne dois pas paraître morose. Elle me demande si j'ai travaillé : « Non, Sire, je suis trop triste, j'ai été malade. — *Vous êtes un enfant. Vous devriez cependant finir Waterloo, pendant que je suis en veine de travailler. Comment va Bertrand?... C'est bien désagréable d'avoir toujours des scènes : hier, Mme Bertrand en a encore fait une; elle a jeté les assiettes, s'est trouvée mal, a crié qu'on nous laissait mourir de faim et s'est couchée sans souper.*

Gourgaud : — Je ne l'ai point vu et en doute fort.

N. — *J'en suis sûr, vous dis-je.*

Gourgaud. — Eh bien, c'est que ses gens lui auront manqué! »

Je profite de l'occasion pour dire que Bertrand ne se plaint pas, mais que, réellement, ils n'ont pas de quoi vivre : il y a deux jours que le grand maréchal n'a pas dîné, pour laisser de quoi manger à ses domestiques. L'Empereur trouve que c'est ridicule de faire deux tables; à Paris, cela n'aurait pas eu lieu. « *Cipriani, qu'avez-vous envoyé au grand maréchal?* — Sire, le quart de tout, hier. Il leur a cependant manqué beaucoup de choses. »

Sa Majesté ordonne que l'office ne fournisse rien à Bertrand; quand son cuisinier sera malade, la Belge ira leur faire la cuisine, — proscription du grand Bernard, — puis gronde le grand maréchal d'avoir demandé une double liste des provisions : « *Pourquoi*

mettre les Anglais dans la confidence de notre intérieur? L'Europe a toutes ses lunettes dirigées sur nous, le gouverneur va le savoir : la nation française se déshonore de toute manière. » Bertrand s'excuse avec beaucoup de douceur; il est désolé d'avoir déplu à l'Empereur, il a réfléchi; sa femme n'a pas fait de scène hier. Ils sortent tous les deux dans le jardin; Cipriani court après moi pour s'excuser, je lui réponds que c'est inutile. Après une promenade à cheval, je rentre à 6 heures et demie; l'Empereur me recommande d'être gai, prétend que je suis un gros enfant. Pourquoi me chagriner? Je ne réponds pas. Il me fait jouer aux échecs, me traite avec beaucoup de douceur, dîner. Sa Majesté me parle souvent et, chose extraordinaire, fait pour moi ce qu'Elle n'avait fait encore qu'une fois, et encore pour le seul Las Cases, Elle met une cuiller dans les macaronis, m'en offre : « *Voulez-vous que je vous donne de ces macaronis?* » Elle m'en sert deux fois, s'informe comment je les trouve. « Excellents, Sire, je n'en ai jamais mangé d'aussi bons. » Les gens sont stupéfaits; on a pour moi des attentions qu'on n'avait plus.

L'Empereur renvoie les domestiques et lit *Andromaque*. Il critique le vers :

Je viens chercher ou la vie, ou la mort.

Il faudrait mettre « *trouver* »; Mme de Montholon est de cet avis, je suis contre; « *chercher* » laisse du vague. Coucher à 10 heures.

Mardi, 11 *mars*. — Je passe à midi chez Bertrand; sa femme est indisposée, Mme Dickson[1] va partir, et elle restera seule pour soigner son enfant. J'exprime au grand maréchal mon chagrin de ce que l'Empereur m'a dit dimanche. Il veut me faire passer pour un menteur; il nie maintenant ses paroles d'autrefois et dit le contraire de jadis. Il me témoigne beaucoup de bonté dans son intérieur, mais s'il est vrai qu'il ait raconté à Cockburn que je ne lui avais pas sauvé la vie, Sa Majesté me fait grand tort.

Bertrand : — « L'Empereur est comme cela; il a été piqué; plus tard, il conviendra de la vérité; d'ailleurs, c'est un fait connu de tout l'état-major que vous avez tué un Cosaque devant Sa Majesté, mais Elle pense que cet homme ne savait pas qui c'était, et que, par conséquent, vous n'avez pas sauvé la vie à l'Empereur plutôt qu'à tout autre.

Gourgaud : — Je sais bien que tous les coups de lance ne sont pas mortels, mais Sa Majesté étant en tête, c'est sur Elle que se jetait le Cosaque. D'ailleurs, je ne me suis jamais vanté de lui avoir sauvé la vie. Je savais bien qu'Elle m'en voudrait, si je parlais. »

Rentré chez moi, je travaille et passe chez l'Empereur à 4 heures. Il me raconte que Bertrand a le tort de ne pas lui confier ses besoins; plutôt que de

1. Mme Dickson, après la mort de son mari, se remaria avec un Anglais du nom de Loudun; elle en devint également veuve. Mère de huit enfants, elle gardait, avec ceux-ci, le tombeau de l'Empereur, au moment où l'expédition de la *Belle-Poule* vint chercher les cendres de Napoléon.

s'adresser à son cuisinier : un Anglais! on aurait trouvé un moyen. On sait bien qu'il faut qu'il vive. Mais le grand maréchal est comme cela; ainsi, quand il avait besoin d'argent, il aimait mieux tirer sur lord Dillon, qui est un cousin éloigné de sa femme, que sur son père. Ce lord a beau avoir 10 000 louis de rentes, il n'en prêtera pas 300; il a des charges nombreuses. Bertrand voulait aussi emprunter à l'amiral Malcolm, un Écossais! « *J'ignore sa métaphysique, et ne sais pas pourquoi il ne tire pas sur son père ou pourquoi il ne me demande pas, à moi, de l'argent. On dit qu'il a emprunté à Marchand!*

Gourgaud : — Moi aussi, Sire, j'ai eu envie d'emprunter à l'amiral, mais je n'ai pas osé, et, quant à Marchand, je conçois bien que Bertrand ne veuille pas y recourir. Je lui ai rendu ce que je lui devais et ne veux plus lui rien emprunter; cela me répugne par trop. »

L'Empereur répète qu'il a appris la détresse de Bertrand par hasard, en lui demandant comment il faisait; alors il lui avait donné 400 napoléons que le grand maréchal avait en dépôt et 300 autres qui provenaient d'un reliquat de comptes avec Balcombe.

Mme Bertrand est désolée et pleure. Je tâche de la calmer; elle a reçu plusieurs lettres, dont une du duc de Fitz-James, qui lui explique sa conduite envers le grand maréchal et la plaisante sur sa grossesse : « Bertrand a donc voulu profiter des plaisirs de l'amour

comme de ceux de la vertu? » L'ensemble de cette lettre montre bien qu'il veut se faire prier pour solliciter la grâce de Bertrand auprès du Roi; « les plus courtes folies, ajoute-t-il, sont les meilleures! »

Dans une autre lettre, le père de Bertrand semble craindre que nous ne puissions jamais revenir; aussi demande-t-il le petit Napoléon pour commencer son éducation; la pauvre mère en est toute tourmentée.

A 7 heures, je suis au salon; l'Empereur, très bien pour moi, m'assure que je suis fort heureux d'avoir reçu trois lettres de ma *old mutter*. Les Montholon n'ont rien eu, étonnement à ce sujet, échecs, dîner.

Marchand a reçu une lettre de sa mère qui lui annonce l'acquisition d'une terre près d'Auxerre, que M. Gamot[1] avait payée 200 000 francs et qu'elle a eue pour 50 000.

Lecture d'*Andromaque*; le temps me semble long. L'Empereur rentre à 9 heures et demie. Il avait reçu de son frère Joseph une lettre datée du mois de juillet, sans adresse.

Jeudi, 13. — La nuit, je suis indisposé; le matin, je suis triste. Le dépôt de Bertrand me préoccupe; je le lui dis franchement. Il est accablé, dit à sa femme qu'il ne se sent pas à son aise et se jette sur son sopha pour essayer d'y dormir.

A son réveil, il me recommande de toujours agir

1. Beau-frère de Ney, préfet de l'Yonne en mars 1815.

comme lui, de toujours faire mon devoir; l'Empereur est juste, au fond, et si, parfois, les intrigues ont quelquefois le dessus, il revient toujours aux idées saines. Il sait fort bien que j'ai tué un Cosaque devant lui.

A 5 heures et demie, l'Empereur me demande au jardin, où Montholon lui raconte que, dans les gazettes, on dit que, d'après une lettre de la mère de Marchand, on a fait une fête à Longwood.

Nous travaillons ensemble jusqu'à 8 heures et demie; dîner. L'intention de l'Empereur est de faire imprimer *Waterloo* sous mon nom[1]. Après dîner, échecs. Sa Majesté me prie d'être gai et me parle du mouvement céleste.

Gourgaud : — « Cela prouve combien nous sommes petits et Dieu grand!

N. — *Comment se fait-il que Laplace soit athée? A l'Institut, ni lui, ni Monge, ni Berthollet, ni Lagrange ne croyaient en Dieu. Seulement, ils ne l'avouaient pas!* »

Sa Majesté s'endort en jouant, demande l'heure, rentre à 9 heures et demie.

Vendredi, 14. — Bertrand vient me voir le matin avant de déjeuner avec Sa Majesté et me recommande toujours de rester tranquille et de ne rien écrire sur Warden. Je lui expose le malheur de ma position.

1. Ce projet ne reçut pas d'exécution. Il y a un *Waterloo* par Gourgaud et un récit de la campagne de 1815 dans les œuvres personnelles de l'Empereur.

« Mais songez, répond-il, que nous ne sommes que trois à Sainte-Hélène !

Gourgaud : — Oui, mais on me met en cinquième ! On compte Mme de Montholon pour un homme ; on lui donne des appointements, à elle qui est riche et n'en a pas besoin. » Le grand maréchal me répète qu'il a pour moi 500 francs. « Je n'en veux pas, je vous prie de demander mes pistolets au gouverneur, je les vendrai, je ne veux pas être humilié. Je saurai bien vivre sans un sou, je serai plus indépendant ! »

Je travaille et écris à ma mère. A 5 heures, j'étais chez Bertrand ; Sa Majesté au jardin, avec les Montholon. Elle m'appelle, me parle avec douceur, me prie d'aller chercher ma bataille ; je lui raconte que je viens d'avoir la visite de M. Grutly, qui m'a demandé si je voulais répondre, dans les gazettes à M. Warden, qu'il partait pour l'Angleterre dans deux jours et se chargeait de tout. Je refusai son offre.

L'Empereur dit qu'il a toujours eu près de lui de mauvaises têtes, comme Lannes et Murat. On cause : pas de travail. Bertrand a eu plusieurs visites dont le major Hudson ; Bingham et sa femme sont chez lui, demandant à voir Sa Majesté, qui, au bout d'une demi-heure, consent à les recevoir ; Elle n'adresse à Mme Bingham que des questions frivoles. Son mari a l'air embarrassé ; au bout d'une demi-heure, ils s'en vont. Grutly, assure Bingham, blâmait fortement Warden d'avoir fait de tels rapports sur moi et Mon-

tholon s'écrie : « Esprit de corps! » Toute l'île est montée contre Warden, même M. League qu'il fait s'exprimer ainsi : « Monsieur l'Empereur. »

N. — « *Ah! le gouverneur vous aurait reçu en triomphe si vous aviez été vous plaindre à lui de Warden. Il est furieux. La bataille de Waterloo, si elle est imprimée sous votre nom, vous rapportera au moins* 6 000 *louis. Il faut la bien faire et y mettre des réflexions militaires.* »

Conversation sur ce que le grand maréchal devra répondre quand Hudson Lowe viendra, car on manque de tout ici; on n'a ni farine, ni beurre. Jeu d'échecs avec Bertrand. Sa Majesté me parle de ma mère avec bonté. Dîner. Cockburn a tenu un journal de tout ce que chacun de nous lui a dit : selon lui, Mme Bertrand a le plus parlé de nous tous et l'Empereur n'a pas d'esprit. Dans une gazette, on rapporte que Montchenu, invité à dîner chez Sa Majesté, a répondu qu'il était ici pour le garder et non pour accepter ses repas.

N. — « *Il est possible qu'il ait répondu cela; ces gens-là sont comme cela, disant du bien tout haut et du mal tout bas.* »

Jeu d'échecs après le dîner. Coucher à 9 heures et demie.

Samedi, 15. — Bertrand prend la défense de Warden. Son livre fera bien en Angleterre pour Sa Majesté; je combats son opinion. Il est de mauvaise

humeur ; j'en ignore les causes. Le gouverneur se relâche ; les visites sont admises chez nous, et l'amiral lui-même délivre des passes ! Deux capitaines de l'Inde se présentent, je me retire. Mme Bertrand est pâle et triste. Je vais à 5 heures à cheval au camp où l'on fait des préparatifs pour la course de la fin du mois. Bertrand a reçu un gros paquet du gouverneur et fait mystère de tout. Sa Majesté se baigne, à 7 heures et demie me demande, et dans son intérieur, non habillée, triste, me fait asseoir, se sent indisposée, me prie d'aller aux courses ; mais je n'ai pas assez d'argent pour me mêler aux officiers du régiment, je pourrais me trouver engagé dans des paris, et j'ai bien envie de n'y pas aller. Conversation sur les bains de Paris. L'Empereur veut prendre une bavaroise, je le décide à prendre un potage. En résumé, il veut me bien traiter et me fait amitiés. A 8 heures, je rentre dîner dans ma chambre. Il paraît que c'est le moment du passage de la flotte chinoise.

Dimanche, 16. — Je travaille le matin. A 1 heure, Ferzen porte au grand maréchal le programme des courses ; il amène le capitaine Mansel et celui de la flotte du Bengale. A 4 heures, l'Empereur, qui est de bonne humeur, me dicte sur Wright, sur la conspiration de Moreau. « *Que le* Moniteur *de ce temps-là est beau à lire !* » Il nous faut rédiger un récit de Waterloo ; il a un moyen de l'envoyer en Angleterre ; on l'impri-

mera en français et en anglais; cela me donnera un grand renom et me rapportera beaucoup d'argent, et, enfin, ma mère l'apprendra par cœur. Il me dicte ensuite ses réflexions : il n'a pas pu bien voir la bataille, il voulait faire, comme à Montmirail, une attaque perpendiculaire et la conduire lui-même, mais l'arrivée de Bulow l'a forcé de rester dans une position centrale ; Ney n'a pas pu comprendre cette attaque.

Sa Majesté travaille jusqu'à 7 heures et demie, demande Bertrand et les Montholon, et joue aux échecs. Le gouverneur est une bête ; il a envoyé un gros paquet de réponses à nos plaintes et reproche à Montholon de n'avoir pas répondu à deux gentlemen qui avaient demandé à voir l'Empereur; il permet d'aller sur la route de Miss Mason, mais pas dans la vallée. Montholon doit écrire en Angleterre aux deux gentlemen pour leur expliquer pourquoi il ne leur a pas répondu.

Sa Majesté a travaillé toute la matinée à faire une réfutation de Warden, me demande à plusieurs reprises pourquoi je suis triste, et me fait amitiés. Dîner avec Bertrand, ensuite échecs. Le capitaine du Bengale a dit, le matin, au grand maréchal qu'il avait rencontré sur la côte du Malabar le capitaine Philibert, commandant l'*Amphitrite*, qui lui avait soutenu que je n'étais plus à Sainte-Hélène. « *Ce sont sûrement des nouvelles de mer!* »

L'humeur de l'Empereur est gaie. Il pince Bertrand et moi aussi, mais, en parlant de Mme de Montholon,

on sent qu'il a quelque chose contre elle. Il trouve qu'elle bavarde trop et qu'elle ferait mieux de ne pas recevoir les capitaines anglais. Lui, ne les recevant pas, donne à son séjour ici une teinte sombre qui ne peut que produire un bon effet en Angleterre. Il plaisante sur le journal que tient la dame[1]. Warden aurait voulu la présenter comme n'ayant pas de courage, ce à quoi je réponds : « Non, mais pour elle cela vaudrait mieux que de passer pour une femme homme ! » Elle parle de l'amiral Cockburn, comme s'il ne lui avait pas fait un doigt de cour. Sa Majesté rentre à 10 heures. Cipriani a arrêté une assiette de crème que Lepage envoyait chez le grand maréchal.

Lundi, 17. — Bertrand vient me raconter comment on a empêché que la cuisine envoyât un plat de crème pour ses enfants. Il craint que cela ne fournisse aux gazettes un article. On prétendra que Sa Majesté laisse ses gens servir O'Méara et Poppleton et refuser le nécessaire à Mme Bertrand.

Je travaille jusqu'à 7 heures, où l'Empereur me fait demander ; nous jouons aux échecs. Il s'est occupé à réfuter plusieurs passages de l'ouvrage de Warden. Dîner. On parle d'un confesseur. Je n'ai jamais eu l'idée d'en demander un. Je n'ai aucun reproche à me faire. Je me fais de Dieu une telle idée que je puis

1. Ce journal, extrêmement intéressant, a été publié dans les premiers mois de 1898 par le *Carnet historique et littéraire*.

m'adresser à lui; j'ai une extrême confiance dans ses bontés : on croit que je lis toujours la Bible ! « Je ne sais pourquoi Votre Majesté veut me faire passer pour bigot ? — *Oui, je pense que vous l'êtes quelque peu !* — J'avoue que je crois fermement en Dieu, et ne puis concevoir comment il y a des gens athées. C'est une vraie fanfaronnade d'esprit. — *Bah! Laplace est athée, Berthollet aussi; à l'Institut, tout le monde l'était, et cependant Newton et Leibnitz croyaient à Dieu!* — J'avoue, Sire, que, ce soir même, je considérais les astres et je me demandais comment des gens avaient assez de prétention pour supposer que tout ce mécanisme-là était tout naturellement un effet de la matière ! Qui donc l'a créée, la matière même, si ce n'est un être supérieur, Dieu ! Laplace lui-même ne sait pas ce que c'est que le soleil, les étoiles, les comètes, et il ose affirmer qu'il n'y a pas de Dieu ! Je ne puis croire cela ! — *Les athées comparent l'homme à une montre, l'horloger est une intelligence supérieure ! Ils accordent que c'est l'effet de la matière, comme l'effet du feu est de chauffer. Je crois aux intelligences. Je croirais aussi fermement au Christ que le pape Pie VII, si la religion chrétienne remontait au commencement du monde, si c'était la religion universelle ; mais quand je vois les Mahométans suivre une religion plus simple, plus adaptée à leurs mœurs que la nôtre... et puis, Socrate, Platon sont donc damnés : c'est ce que je demandais toujours à l'évêque d'Évreux, et il m'assurait que non :*

Dieu ferait plutôt un miracle en leur faveur. Vous croyez donc que Dieu s'occupe de toutes nos actions ? — Sire, si Votre Majesté se figure Dieu d'après les connaissances d'un homme, ce raisonnement serait bon ; mais celui qui a su créer le soleil et une feuille d'arbre est d'une intelligence qui ne peut se comparer à la mienne ; il n'a aucun rapport avec moi. Si donc je compare Dieu à un homme, je parcours un cercle vicieux ; mais, par le raisonnement, je ne puis comprendre comment le soleil existe, comment il est naturel de penser que c'est par la même raison que Dieu voit tout ce que je fais, car cette idée-là n'est pas plus difficile à concevoir que la formation des astres ou celle d'un brin de paille. Dieu n'a pas permis que notre intelligence s'étendît jusque-là.

N. — *Il est bien vrai que l'idée de Dieu est naturelle. Elle a existé dans tous les temps, chez tous les peuples.* »

L'Empereur continue : à la guerre, il a vu tant de gens disparaître tout d'un coup et passer si rapidement de l'état de vie à celui de mort, que cela l'a familiarisé avec le trépas. « *La matière, la matière.* » M. de Montholon se déclare matérialiste.

N. — « *Il y a de la lâcheté à se suicider ; les Anglais se tuent souvent, c'est une maladie causée par leur climat humide. De mon temps, à Paris, il y avait, chaque jour, une demi-douzaine de suicides. Au retour de Marengo, plusieurs de mes grenadiers se sont suicidés*

pour de vrais souillons. Ils trouvaient que leur amour-propre était blessé! »

On passe au salon. L'Empereur déclare qu'il ne peut finir la lecture de *Clarisse Harlowe*, et cependant il se souvient qu'à l'âge de dix-huit ans il l'avait dévorée. « *Cela me met à même de juger le temps moral qui s'écoule entre dix-huit et quarante-huit ans. C'est comme quand j'ai revu Brienne, ce qui, autrefois, me paraissait grand et loin me sembla dernièrement petit et rapproché. Lovelace est un mauvais coquin qui parle toujours de faire la fortune de ceux qui le servent. Il n'a que* 2000 *livres sterling de rentes; j'ai fait tout de suite son budget. Ce que je n'avais pas vu à dix-huit ans, c'est qu'il va même dans de mauvais lieux.* » Sa Majesté joue un instant ensuite aux échecs, puis a envie de dormir et rentre à 9 heures et quart.

Mardi, 18. — Je prie Bertrand de dire à l'Empereur que je voudrais qu'il me permît de reprendre mes pistolets chez le gouverneur : je les vendrai. Il me répond que j'ai tort. J'ai 500 francs à moi et l'Empereur ne m'enverra rien ce mois-ci. Il n'a que très peu d'argent et il n'y faut pas toucher. Je connais si bien la position que nous ne devrions rien recevoir, des appointements ou fractions d'appointements, ou rien. Je ne veux pas recevoir des gages comme un valet.

« Croyez-vous qu'il ne me soit pas bien dur de ne rien pouvoir envoyer à ma mère? — Mais l'Em-

pereur vous a promis de lui servir une pension! — Oui, mais il ne m'en parle plus. Je ne puis, par délicatesse, le lui rappeler. Il a eu des occasions pour faire passer des papiers et il n'a rien envoyé à ma mère. L'amiral va partir ce soir et ce serait une excellente occasion. Il ne s'en servira pas, j'en suis sûr. Comment voulez-vous que j'aie confiance dans les promesses de Sa Majesté, quand Elle nie des choses qu'Elle avait avancées, même des faits. Si ma mère était heureuse, je ne demanderais rien; enfin, j'aime mieux porter des bottes déchirées que de recevoir des gages. Je tire alors vanité de ma misère et puis faire affront aux Montholon qui, eux, peuvent se procurer de l'argent. D'ailleurs, comment pourrai-je sortir d'embarras, je dois 54 livres sterling au docteur, au marchand de drap, à mon domestique? »

Le gouverneur vient à 4 heures.

L'Empereur trouve qu'il y a des doubles emplois dans les dépenses de l'écurie; sur le compte de Montholon, on a porté quatre louis dépensés pour Piontkowski. C'est possible, mais, sur mes livres, il n'en est pas fait mention. Sa Majesté estime que 50 francs par mois suffisent pour l'écurie. Je lui certifie que c'est impossible; il n'y a pas une selle propre, ni de brides, ni de licols. Il vaut mieux, si on ne veut pas dépenser quelque argent, renvoyer une partie des chevaux. Ils font peine à voir. A 50 francs par mois pour douze chevaux, cela fait 4 francs par cheval, et le

maréchal demande déjà cela pour les saignées et les médicaments. En outre, il faut 10 schellings pour soigner la vache. « *Au moins donne-t-elle du lait?* — Une bouteille. » L'Empereur me dit que ma selle est bonne, ne décide rien, regarde le gouverneur qui s'en va avec le docteur et espère savoir par ce dernier de quoi on aura parlé. Il me dicte sur Waterloo, corrige ma rédaction, fait le calcul des forces anglaises, jusqu'à 8 heures.

Pendant le dîner, on parle encore de Waterloo, de la fausse manœuvre de Grouchy.

L'Empereur demande ensuite la Bible, qu'il croit être souvent chez moi, veut lire les livres de Saül et de David pour connaître ce que les Écritures disent de la Légitimité!

« *Il y a beaucoup de Napoléon en Corse. Je m'appelle Bonaparte. Bonaparte, c'est la même chose que Bonarotti et Buenarotti.... J'ai mal fait de ne pas laisser nommer saint mon parent, le frère Bonaventure.* »

On passe au salon; l'Empereur, attristé, se met aux échecs avec Mme de Montholon, s'ennuie, demande l'heure; à 9 heures, se retire.

Mercredi, 19 *mars*. — Archambault me prévient que Marchand lui a demandé hier soir les reçus de ses dépenses; je les ai remis à l'Empereur, il y a plus de quinze jours! Je me rends chez le grand maréchal; conversation sur vingt points et avis différents. Sa

femme se meurt d'ennui et veut s'en aller. Elle ne peut pourtant tout sacrifier pour Sa Majesté qui ne lui témoigne aucun attachement. Bertrand fera ce qu'il voudra, mais elle quittera Sainte-Hélène. Montholon me montre un papier où est écrit que Sa Majesté ne veut pas avoir de dettes à l'écurie; il payera 250 francs d'arrièré et 50 francs par mois. A cela, je réponds que n'ayant pas mon compte et ne pouvant faire le service avec 50 francs par mois, je ne veux rien recevoir : j'ai déjà refusé 500 francs par mois. Mon interlocuteur assure qu'il ne reçoit d'argent que comme fractions d'appointements. Tout cela me met en colère et je passe chez Bertrand pour lui en parler. Il est chez l'Empereur où l'on me demande à 7 heures. Je suis très triste. Sa Majesté s'en aperçoit : « *Eh bien, Gourgaud, toujours triste? Allons, qu'est-ce que vous avez? Pauvre Gourgaud!* » Je me déclare un peu indisposé. Sa Majesté s'informe à Bertrand de ce que j'ai. Il répond que j'étais très gai le matin, quand il m'a vu. On me fait jouer aux échecs. Les Montholon dînent et l'Empereur demande pourquoi je ne joue pas. « *Pauvre Gourgaud, il a la maladie du pays!* »

On parle du prince Louis. Montholon assure qu'en quittant Gratz il était fort regretté. Il y avait fait beaucoup de bien; il avait donné ses deux maisons de campagne à des amis. « *C'est un vrai bénêt. C'est pourtant moi qui l'ai élevé! Il ne doit pas avoir plus que Gourgaud. Quand il était petit, il faisait des vers (il*

aurait bien pu tout aussi bien écrire de mauvais romans), mais, pour Dieu! pourquoi les a-t-il fait imprimer, il faut avoir le diable dans le corps! »

Montholon suppose qu'il doit avoir une belle fortune. « *Je crois qu'il a prêté au roi de Prusse. Lucien est à Rome, il a de belles forges. Quand j'étais à l'île d'Elbe, il voulait que je lui donnasse mon minerai pour rien.* »

Lecture d'*Euripide*, d'*Hippolyte*. Ennui, coucher à 9 heures et demie.

20 *Mars*. — Malheureux de bonne heure! A 8 heures et demie, Sa Majesté me demande, dit qu'Elle veut travailler, mais s'informe des causes de ma tristesse. Je lui réponds franchement que 50 francs par mois, pour douze chevaux, sont insuffisants. On manque de selles et de licols.

N. — « *C'est assez, on n'a qu'à ne pas les soigner.*

Gourgaud : — Si Sa Majesté trouve mieux que M. de Montholon ait aussi l'écurie, Elle peut la lui donner. Il est bien étonnant que, pour ce service, Elle ne veuille pas fournir ce qu'il faut, tandis que, d'un autre côté, on jette l'argent par les fenêtres. Pour une malheureuse vache qui ne donne pas de lait, on a dépensé 50 louis. »

Sa Majesté me répète que je lui manque en refusant les 500 francs. Que diable! je n'ai pas besoin de changer de chemise tous les jours!

Gourgaud : — « Je n'ai envoyé les 500 francs chez Bertrand que parce que, depuis un mois, je le conjure de faire en sorte que Votre Majesté ne me donne rien, mon opinion étant qu'aucun de nous ne devait rien recevoir, puisque l'Empereur était obligé de vendre son argenterie. De nous tous, j'étais le plus malheureux, puisque je n'avais pas, comme M. de Montholon, la facilité de tirer sur France. Il a beaucoup de fortune et moi pas du tout. Il est bien sûr, quelque chose qui arrive, de ne pas mourir de faim et sera fort riche. »

L'Empereur me dit qu'il ne donne pas plus à Montholon qu'à moi. Je lui réponds que tout le monde sait qu'il a plus du double. « *Eh bien, oui. Je donne autant à sa femme qu'à lui.* » Je trouve cela bien injuste envers moi, mes raisons.

Sa Majesté se fâche, se déclare la maîtresse de son argent : « Aussi, j'avais prié le grand maréchal de faire en sorte que je ne reçusse rien, car me considérant comme autant que M. de Montholon, si ce sont des appointements, je dois en avoir comme lui, ou au moins que Votre Majesté me certifie que ma mère touchera le surplus. Si ce sont des gages, je ne veux, ni ne puis en recevoir. Étant sans fortune, je dois être plus susceptible qu'un autre à ce sujet. Je ne demande rien et je prie Votre Majesté de ne pas m'humilier.

N. — *Vous menacez de vendre vos pistolets. Faites ce*

que vous voudrez, vous ne recevrez plus rien. Je mettrai ces 500 *francs-là de plus à la table. Vous voulez tout obtenir par force, vous voulez faire comme moi! J'ai menacé, j'ai vendu mon argenterie, eh! bien, cela n'a rien fait; il m'est plus facile de vous assurer* 300 000 *francs après moi que de tirer aujourd'hui de l'argent d'Europe!*

Gourgaud : — Je ne demande qu'à ne pas être humilié!

N. — *Mais il faut bien de l'argent! D'ailleurs, si vous ne voulez pas recevoir les* 500 *francs, je ne veux plus que vous restiez auprès de moi.*

Gourgaud. — Votre Majesté est la maîtresse! »

J'ai le calme de la résignation, mais l'Empereur se monte par degrés, me reproche de n'avoir pas confiance en lui; je ne veux pas signer une chose sans l'avoir rédigée. Je suis cause du départ de Las Cases. Avant l'arrivée à Sainte-Hélène, il m'aimait mieux que Montholon, c'est pour cela qu'il m'avait donné à porter la lettre au prince régent. Certes, je lui convenais mieux que Montholon; j'étais plus au fait de ses manières, j'avais fait ses campagnes, mais j'ai un caractère sauvage : je ne veux pas plier. « *Vous avez le caractère d'un vrai Corse. Quand ces hommes-là ont quelque chose en tête, ils ne cèdent jamais. Vous ne savez pas vous y prendre pour plaire.... Si vous aviez des dettes, il fallait me demander de l'argent pour les payer!*

Gourgaud : — Votre Majesté me refusant les choses nécessaires, si je lui avais demandé à payer mes dettes

et qu'elle m'eût refusé, qu'aurais-je fait après avoir tenté une démarche si humiliante? »

L'Empereur me répond que je suis trop fier, qu'il est étonné qu'avec mon caractère je sois parvenu à quelque chose. Il faut être plus souple, et je devrais faire la cour aux Montholon.

Gourgaud : — « J'aime mieux rester dans ma chambre où il pleut!

N. — *Ils disent de vous ce que vous dites d'eux. Je serais désolé que Mme de Montholon partît. Vous menacez toujours son mari. Il devrait vous suffire que je les voie avec plaisir pour que vous ayez des attentions pour eux. Certainement, j'aimerais mieux vous voir vous en aller qu'eux....* »

Sa Majesté se monte de plus en plus.

« *Je préfère Montholon à vous!* » s'écrie-t-elle.

Les bras m'en tombent, les pleurs me suffoquent.... Je garde le plus profond silence, puis, je dis que j'étais loin de m'attendre à cela! Il fallait que le maréchal Lannes, qui voulait me prendre pour aide de camp, fût insensé, ainsi que Mouton et Soult, ainsi que tous ceux qui m'ont témoigné de l'amitié, à moi pauvre plébéien! Alors, pourquoi Sa Majesté m'a-t-elle mis au-dessus de mes camarades en créant une place exprès pour moi?

L'Empereur se radoucit : « *C'est que Lannes et les autres vous ont vu brave et actif sur un champ de bataille. Les officiers d'artillerie vous aimaient; Lari-*

boisière vous a présenté à moi. Je vous ai trouvé actif, brave, ayant du mordant.... »

On annonce que le déjeuner est servi :

« *Allons, venez déjeuner avec moi* ».

J'y vais, je mange peu et suis trop affecté. L'Empereur me pousse à être moins sobre.

Après nous être levés de table, nous passons au billard ; il me tape sur la joue, me dit que j'ai une mauvaise tête. Si je ne veux pas accepter les 500 francs, argent de l'écurie, ce sera un grave manque à l'Empereur ; je ne pourrai plus rester, il me faudra partir.

Sa Majesté rentre chez Elle. Je cours chez Bertrand lui demander si l'Empereur veut ou non que je m'en aille. Il n'aura jamais à craindre que je puisse répéter ce qui se passe ici. Je lui raconte qu'en 1815 le duc de Berry m'a témoigné mille bontés et, cependant, je ne lui avais rien sacrifié.

Rentré chez moi pour faire ce qu'ordonne l'Empereur, j'envoie Archambault chercher chez Montholon les 250 francs nécessaires aux dettes de l'écurie, plus 150 francs pour les trois mois écoulés. Montholon m'envoie cette somme avec un papier où il est écrit qu'il a retenu quatre livres sterling pour payer les dettes contractées par Piontkowski. Je renvoie Archambault en écrivant sur le papier que l'Empereur m'a prévenu qu'il y avait 250 francs à ma disposition pour l'écurie et que c'était à moi à en faire ce que je voudrais. Je ne concevais pas pourquoi il me faisait cette retenue

de quatre louis, puisqu'on ne me payait pas ce que me devait Piontkowski; il paraissait donc qu'on le considérait comme en banqueroute. Archambault ne tarde pas à revenir avec toujours le même papier, où il est marqué que M. de Montholon aura l'honneur de prendre les ordres de l'Empereur à ce sujet. Je me fâche et renvoie le tout en écrivant : « Est-ce M. de Montholon ou l'Empereur qui commande ici? »

Peu de temps après, Sa Majesté demande Montholon qui, en sortant, fait appeler Archambault et lui remet tout, en déclarant que Sa Majesté a trouvé mon raisonnement juste. Je paye Archambault et fais de tristes réflexions jusqu'à 7 heures qu'on me dit Sa Majesté au salon. Elle est avec Bertrand, me déclare que je dois me montrer gai et comique. « Sire, vous me mépriseriez avec raison, si je paraissais de bonne humeur après ce qui s'est passé. — *Vous avez encore eu tort avec Montholon!* — Ma foi, je n'y connais plus rien! »

Après Bertrand, Elle me fait jouer avec Elle aux échecs. Les Montholon étaient là. Sa Majesté a hésité avec qui Elle jouerait. Montholon n'a pu trouver que ce fut durant le procès que Wright fût mort, il pensait que c'était dix-huit mois après. L'Empereur, étonné, fait rappeler les raisons qu'il donne. « *Eh bien, j'aurais mis ma main au feu que c'était.... Je n'ai plus de mémoire! Voyez comme il faut faire attention à ce qu'on dit! Ils vont crier, à présent, que je l'ai fait assassiner!*

C'est le raisonnement qui m'a persuadé qu'il était mort pendant le procès, pour ne pas parler. Il faut que ces coquins de magistrats n'aient pas voulu le juger! Ma foi, il faudra dire que ce sont des bêtises. Sot Las Cases! »

Montholon s'écrie : « Mais c'est bien bête de se tuer, c'est comme Pichegru!

N. — *Pichegru était un homme d'honneur; la colère, l'ennui l'auront porté là. Je lui aurais fait grâce. Il a bien mal fait. Voyez Rivière, les Polignac, je leur ai fait grâce. A présent, ce sont de grands seigneurs, bien heureux. Le temps amène bien des changements. Il n'y a que les sots qui se tuent.* »

Sa Majesté envoie Montholon vérifier dans l'*Annual Register* s'il est vrai que Wright soit mort après le jugement. Montholon cherche et ne trouve pas. L'Empereur m'adresse souvent la parole, m'appelle « *gourghetto* ». Lecture de la fin d'*Hippolyte* d'Euripide; ennui. Je n'ai presque pas pu dîner, tant j'ai de chagrin. Coucher à 9 heures.

Vendredi, 21 *mars*. — M. Dickson vient de la ville pour placer une femme de chambre chez Mme Bertrand.

A 7 heures, on me dit que l'Empereur est au salon; il joue avec Bertrand et ne me dit pas seulement : « *Ah!* » Puis, il joue avec Montholon. Toujours même silence à mon égard. Dîner. Il ne m'adresse pas la parole, chante et témoigne à Montholon sa satisfaction d'avoir des haricots, demande au chasseur Ali *Andromaque*,

le lit et regrette de ne pas l'avoir fait jouer, tant cela lui semble beau! L'Empereur rentre à 9 heures.

22 *mars*. — Bertrand me recommande d'aller droit mon chemin. Ma position ici est excellente.

Bertrand cherche à me calmer. L'Empereur me dédommagera de mes sacrifices. 100 ou 200 000 francs valent mieux que d'être colonel.

Sa Majesté ne me dit pas un seul mot, lit *Andromaque* et rentre à 9 heures.

Dimanche, 23 *mars*. — Fitz-Gérald est de garde; il déjeune avec moi, et s'ennuie beaucoup, ainsi que tous les officiers du 53e. Ils désirent tous passer dans l'Inde plutôt que de rester à Sainte-Hélène.

J'entends les valets, Marchand et Cipriani, parler de ce que j'ai refusé de l'argent. Le grand maréchal me demande de patienter : « Vous ne devez pas discuter avec aigreur, ni contredire l'Empereur si souvent. Dites comme lui! » Selon lui, Sa Majesté m'en veut du refus des 500 francs; il finit par me persuader d'emporter ce maudit argent. L'Empereur aurait voulu que je misse mon nom au travail sur Waterloo, ma mauvaise tête a tout changé, mais cela se calmera.

O'Méara amène le capitaine de la *Tortue*, qui rapporte que l'affaire de l'argenterie a fait beaucoup de bruit en Angleterre. Amis et ennemis l'ont blâmée. Le *Conqueror* apportera beaucoup de nouvelles. A 7 heures, on me dit l'Empereur au salon. Il joue

avec Bertrand. Sa Majesté fait la gaie, chante et dit que Louis XVIII ne l'appelle que : « *M. de Buonaparte* ». Mme de Montholon en rit beaucoup et plaisante le Roi, relativement à la protestation qu'a faite autrefois le comte de Provence contre l'occupation du trône de France par Napoléon. En résumé, aujourd'hui Louis XVIII est aux Tuileries et Napoléon à Sainte-Hélène.

L'Empereur lit l'ouvrage de Méhée et y a rencontré beaucoup de vérités. C'est lui, au reste, qui en a donné l'idée.

Bertrand dîne avec nous : les haricots sont bons. Sa Majesté cause avec ses chasseurs, plaisante, parle de l'histoire de France. Il n'y a pas eu de bons historiens. Elle a lu, l'an passé, 72 volumes de mémoires.

L'Empereur est fâché de n'avoir pas fait établir de bonnes prisons à Paris. Il y aurait mis 5 à 6 000 personnes, logées comme dans un hôtel garni, chacune à son rang. Il ne sait pourquoi on l'en a dissuadé, il s'en repent fort. Il vient de lire les observations d'un Anglais sur les prisons de Paris, demande *Andromaque*, en lit quelques morceaux, rentre à 8 heures et demie.

24 *mars*. — Sa Majesté a dit à O'Méara qu'Elle méprisait la noblesse.

Au milieu du dîner, l'Empereur me demande le

jour où les courses auront lieu. Je suis tout étonné de ces paroles dans les circonstances présentes et je les considère comme une faveur.

Sa Majesté s'informe de ce qu'a dit le capitaine de la *Tortue* : s'il est vrai que l'Angleterre va se révolutionner. Cet officier aurait dit que nous ne resterions pas trois ans ici, tant l'opinion publique change.

Selon l'amiral, le gouverneur est un sot qui croit que quelques caresses pourront effacer ses mauvais procédés.

Lady Lowe et Mme Bertrand auraient peut-être pu raccommoder les affaires, mais le gouverneur se conduirait-il bien aujourd'hui, que demain il ferait une nouvelle scène. Nous devons être honnêtes avec lui : il sait qu'il doit tout souffrir de l'Empereur ; mais, vis-à-vis de nous, c'est l'agent du Roi.

Quant au changement d'opinion qui a lieu en faveur de Sa Majesté, celle-ci l'attribue aux voyages des Anglais en France ; ils peuvent se dire : « Nous l'avons échappé belle. »

L'Empereur s'entretient ensuite des chantiers de construction, des manufactures.

« *J'eus grand'peine à faire passer le décret sur la prohibition des cotons filés. Je tins conseil à ce sujet, et, à l'exception de Chaptal, tout le monde était contre. On prétendait que nos manufactures d'impression allaient tomber et qu'il fallait faire cela petit à petit. Je pris la plume et signai le décret en m'écriant :* « C'est décidé ! »

On crut que tout allait culbuter, et, cependant, de là date l'établissement de nos manufactures. Je considérai cette affaire comme une bataille, où on risque toujours beaucoup; mais en administration, comme en guerre, il faut souvent agir avec vigueur.

Le commerce intérieur de la France est de plusieurs milliards, tandis que celui des colonies n'est que de deux à trois cents millions. Le commerce des blés, seul, est immense. Il est difficile d'établir des règlements fixes sur l'exportation. La mesure adoptée de l'arrêter, lorsque le blé vaut tel prix, ne remplit pas le but. C'est comme la goutte d'eau : quand on l'arrête, il n'est plus temps. On reçoit un jour une lettre du préfet de tel département qui assure qu'il a du blé pour deux ans, et, par le courrier suivant, il n'y en a pas pour trois mois. Les uns sont pour le peuple qui ne veut pas souffrir l'exportation, les autres pour les gros propriétaires qui la désirent. Il faut une grande habitude et un grand tact pour savoir quand on doit la permettre ou la défendre. Je possédais parfaitement ce tact-là. Il est injuste que le pain soit maintenu à bas prix à Paris, quand il est haut ailleurs, mais c'est que le gouvernement est là et les soldats n'aiment pas à tirer sur les femmes qui, avec des enfants sur le dos, viennent crier devant les boulangeries. J'avais demandé à Vanderberg un projet pour que le prix du pain de quatre livres fût maintenu toujours à douze sols. Les greniers d'abondance ont leurs avantages et leurs inconvénients : cependant, je voulais

en établir, parce que, dans les disettes, il meurt de faim beaucoup plus de monde qu'on ne croit. La mauvaise nourriture est fatale.... En France, sur six années, il y en a une de disette. »

Sa Majesté est bonne pour moi, ce soir. Je suis froid avec Elle, mais Elle me parle comme si Elle n'était pas fâchée. Elle rentre à 9 heures et demie.

Mardi, 25 *mars*. — Le matin, j'apprends à Bertrand que l'Empereur m'a enfin parlé et lui témoigne ma joie à ce sujet. Il me répond qu'il l'a vu le matin, que je ne lui fasse plus de scène, que je ne le contredise plus, et tout ira bien. Nous nous entretenons du Cabinet. Ni pour or, ni pour argent, il n'a pu, à Fontainebleau, déterminer aucun de ses membres à suivre Sa Majesté à l'île d'Elbe.

Gourgaud : « Ce que m'a dit alors M. Fain pour m'empêcher de partir s'est bien réalisé depuis. C'est un bien brave homme! Bernard [1] et Drouot m'ont dernièrement donné les mêmes avertissements! »

Peu après, le grand maréchal introduit auprès de l'Empereur l'amiral, sa femme et deux capitaines de vaisseau. Sa Majesté cause de l'Écosse, des pairs de ce royaume, de l'habitude qu'ont les Anglais de boire, du nombre de chevaux que l'on peut embarquer (33 par bâtiment de 200 tonneaux), des régiments

1. Colonel du génie, aide-de-camp de l'Empereur qui lui avait donné une de ses épées.

ramenés d'Amérique pour Waterloo (huit, dont quatre à Gand), et des ports de France (Le Havre, Boulogne, Dunkerque, Ostende). Ensuite, conversation insignifiante. Il les salue et nous ordonne de les reconduire. Venus à 2 heures et demie, ils s'en vont à 5 heures et quart.

L'amiral me fait amitiés et me demande si ma santé est meilleure; il regrette de s'en aller d'ici où il est bien : il a un commandement, de bons appointements. C'est un militaire qui doit s'ennuyer, quand il n'a pas ses matelots. Dans une métairie, que fera-t-il?

L'Empereur me demande ensuite au jardin; nous nous promenons dans le parc. Mme de Montholon trouve que l'amiral a l'air d'un trognon, d'un magot tel qu'on les peint, en Chine, sur les éventails. Elle écrit toutes ses conversations avec l'Empereur.

Les petites du camp, Pauline, etc., viennent; l'Empereur leur parle, puis, fatigué, rentre. Joue aux échecs, dîner, rentre chez lui à 8 heures et demie.

Le soir, Bertrand est en uniforme. Il me reprend les papiers qu'il m'a confiés. Le matin, je lui avais demandé si cela déplairait à Sa Majesté que j'aille chez Bingham; il m'avait assuré que non, et cependant, durant la promenade, l'Empereur a répondu à Bertrand, qui proposait de lui présenter Lady Wygniard, qu'il ne voulait pas voir ses bourreaux et que tout l'état-major manquait absolument d'égards envers sa personne. Je ne sais réellement que faire.

Mercredi, 26. — Bertrand trouve que si je m'en allais, il ne serait pas prudent d'aller de suite en France. On ne me recevrait peut-être même pas en Angleterre.

A 6 heures, l'Empereur me demande; il est au parc avec M. et Mme Bertrand. Il me salue avec son chapeau, sans me dire un mot; même salut à Montholon.

« *Las Cases est très libre, au Cap; il cause beaucoup et peut écrire. Ah! nous allons avoir des articles dans les gazettes.* » Lieux communs.

A dîner, Sa Majesté ne me dit pas un mot; Elle cause de Bourrienne : « *Un jour, je le trouvai, pleurant à chaudes larmes, dans mon cabinet et je le pressai de questions. Il finit par m'avouer qu'il avait fait une grosse perte d'argent dans une grande banqueroute. Il s'était associé avec des fournisseurs, et il me pria de lui prêter un million. Je lui donnai sur-le-champ son congé. Ce serait à recommencer, que j'agirais de même. Cet homme a des moyens, parle bien allemand, est intrigant, mais voleur. Voleur au point de prendre un écrin de diamants sur une cheminée. Vingt millions ne satisferaient pas son désir de voler. Quand je lui dictais des ordres où je parlais de millions, sa figure changeait, il jouissait. C'est malheureux, car il m'était utile; il avait une jolie main : il était actif, infatigable, était patriote et n'aimait pas les Bourbons, mais il était trop voleur! Il était devenu trop important, donnait des*

soirées, jouait au premier ministre.... J'ai peut-être mal fait de ne pas donner à Bourrienne la croix qu'il désirait tant; il pouvait se faire proposer par un ministre et il m'était facile de la lui octroyer comme à tant d'autres!

Méneval était un commis qui à peine savait l'orthographe. Fain commençait à prendre de l'importance, mais il avait été élevé dans les bureaux. »

L'Empereur, après dîner, joue avec le grand maréchal, ne finit pas la partie, s'endort et rentre à 9 heures et demie.

Bertrand me prévient, en rentrant chez lui, que Sa Majesté est toujours de mauvaise humeur contre moi, mais que cela ne durera pas, car Elle veut absolument finir la bataille de Waterloo et la faire partir par l'amiral. L'Empereur, qui, par son caractère entêté, a deux fois perdu la couronne plutôt que de céder à ses ennemis, ne me cédera pas, à moi.

Jeudi, 27 *mars*. — A midi, je vais avec Poppleton chez Bingham, qui me reçoit sur le pas de sa porte. Je me rends de là chez Mme Wygniard que nous trouvons seule avec Mme Bingham. La conversation est assez gaie. M. Wygniard, qui était chez Hudson Lowe, en revient assez content et nous annonce l'arrivée de la frégate la *Favorite*.

Nous prenons congé et passons devant Plantation House, où Poppleton entre pour déposer une carte de

visite ; ensuite nous revenons à Longwood, en souhaitant encore le bonjour à Bingham. Il est 4 heures, quand nous sommes de retour. A 6, Sa Majesté me fait dire de venir la joindre au parc et me demande des détails sur Bingham. Je réponds que Plantation est un lieu charmant. « *Comment, est-ce que vous y êtes allé?* — Pour aller chez Wygniard, on fait le tour de la maison du gouverneur. »

L'Empereur parle de la Russie : « *Cette puissance marche à la conquête de l'univers : d'ici, on distingue cela très bien. Depuis Paul Ier, ses progrès sont étonnants. Elle peut armer* 300000 *fantassins et* 3 *ou* 400000 *tatars ou cosaques, ce qui serait d'autant plus facile que ces derniers, qui ont fait les dernières campagnes, ont ramassé un grand butin et seraient fort excités à venir inonder nos pays. Est-ce la Prusse ou l'Autriche qui pourraient opposer une digue à ce torrent? En outre, la religion favorise leurs conquêtes sur les Turcs. Tous les Grecs, et ils sont nombreux à Constantinople, sont pour les Russes. Andréossi m'a raconté que, lors de l'incendie de Moscou, les Grecs de Constantinople étaient plongés dans la plus grande tristesse. Cet incendie a, il est vrai, retardé l'essor de la Russie. C'est, pour elle, une perte de plus d'un milliard. Si l'empereur Alexandre avait été présent à l'armée, il n'aurait pas laissé détruire son ancienne capitale, il aurait préféré conclure la paix. Il a même déclaré qu'il l'aurait faite si j'avais marché sur Pétersbourg. Cette dernière ville n'a pas été fâchée*

de voir périr l'autre. J'aurais peut-être mieux fait de prendre Pétersbourg, siège du gouvernement et des affaires. Cependant Moscou est la vraie capitale de l'empire russe, étant plus au centre des possessions russes que Pétersbourg, qui en est éloigné de 200 lieues; notre marche sur Moscou a pourtant fait bien du mal aux Russes! Wiasma, Smolensk étaient de jolies villes; il y avait là des manufactures qui ont été brûlées.

Koutouzoff aurait mieux fait de prendre une position sur mon flanc droit, de ne pas brûler Moscou et de ne pas livrer la bataille; mais, après cette bataille, le mouvement n'était plus dangereux.

Après tout, la Russie n'a rien à craindre de la Suède. Elle deviendra la maîtresse du monde. A Erfurth, j'étais convenu avec Alexandre du partage de la Turquie. Il me donnait l'Égypte et la Syrie, il prenait la Roumélie. La difficulté était pour Constantinople. Le traité était rédigé; quand il fallut le signer, je ne voulus plus. J'avais réfléchi que les Grecs, à Constantinople et en Roumélie, sont comme les Moscovites, et qu'en les armant, la Russie aurait assez d'un ou deux de ses régiments pour contenir Constantinople.

Quelle ville superbe que Moscou! Ici, il n'y a que moi et Gourgaud qui y soyons allés. »

A 7 heures, l'Empereur se met aux échecs avec Bertrand, qui dîne avec nous. Après, il passe au billard, et à 9 heures et demie, se sentant fatigué, il rentre chez lui.

endredi, 28. — Je vois Bertrand, le matin, chez moi; il est triste et silencieux. Je lui chante mon refrain. Il me serre la main et m'assure que tout s'arrangera. Oui, mais en attendant, je souffre beaucoup et ne sais pas pourquoi.

Le gouverneur est venu à Longwood, a causé avec Poppleton, O'Méara, le grand maréchal. A 4 heures, je vais avec Poppleton nous embusquer dans des arbres, pour tâcher de tirer des perdrix, mais nous n'en voyons pas. Mon compagnon m'avertit que sir Hudson Lowe s'est formalisé de ce qu'ayant été chez M. Wygniard, je ne sois pas entré à Plantation House et lui a demandé le motif de mon impolitesse. Poppleton a répondu que c'était sans doute la crainte de déplaire à l'Empereur.

A 7 heures et demie, Sa Majesté est au salon, joue aux échecs avec Mme de Montholon. « *Avez-vous vu le gouverneur?* — Oui, Sire. — *Vous ne lui avez pas parlé?* — Non, Sire, je ne l'ai vu que passer sous mes fenêtres! » L'Empereur joue avec Montholon, me fait asseoir. Dîner; conversation sur la bataille de Denain, qu'il a suivie, le matin, sur la carte. « *On faisait alors la guerre différemment qu'aujourd'hui. Les armées étaient autrement organisées. Elles n'avaient pas autant d'artillerie. L'organisation actuelle en divisions est excellente, chacune possédant ses organes complets. C'est comme la légion. Si l'armée française avait été ainsi à Fontenoy, ses manœuvres n'auraient pas été partielles, ainsi que*

48.

cela a eu lieu. Voltaire suppose que Richelieu a gagné la bataille! Sa description est absurde. Il ne cherche qu'à citer des noms de seigneurs et de régiments et ne fait pas connaître les principaux mouvements.

A Denain, j'aurais fait comme Villars. »

On passe au billard. Sa Majesté suit, sur la carte, les batailles de Fleurus, celle de Luxembourg et celle de Jourdan. Le grand maréchal, qui vient d'arriver, les lit. L'Empereur s'étonne de la position des Français en 1793. « *On ne savait pas faire la guerre, dans ce temps-là! Desaix m'a souvent assuré en Égypte qu'avant d'avoir servi sous moi, il n'avait aucune idée de la guerre. Lefebvre est cause de la victoire de Fleurus; c'est un bien brave homme qui ne s'occupe pas des grands mouvements qui s'opèrent à sa droite et à sa gauche ; il ne songe qu'à se bien battre. Il n'a pas peur de mourir. C'est bien; mais, parfois, ces gens-là se trouvent dans une position aventurée, entourés de tous côtés. Alors, ils capitulent; et après, ils deviennent lâches pour tou-ours.* »

Quand un général fait un siège et que son adversaire cherche à le faire lever, il faut laisser des troupes un peu plus nombreuses que celles qui sont dans la place, pour garder les tranchées, et ensuite on doit marcher à la rencontre de l'ennemi. Le siège ne sera considéré que comme l'accessoire et il ne faut diminuer aucune des chances qu'on peut avoir pour détruire l'armée ennemie. « *A Mantoue, j'ai abandonné*

mon artillerie, parce que je n'avais que 30000 *hommes à mes ordres et que j'allais en combattre* 100000. »

C'est à Wagram, reprend l'Empereur, qu'il avait le plus grand nombre de troupes réunies sous ses ordres, plus que dans tout autre bataille.

Fatiguée, Sa Majesté rentre chez Elle à 10 heures; le grand maréchal l'accompagne.

Samedi, 29. — Bertrand m'avertit que Fowler ira voir sa mère en Angleterre et qu'il doit partir avec l'amiral. Ce dernier lui a fait visite hier, a demandé à Fitz-Gérald ce que je lui avais dit de Warden et l'a ensuite emmené dîner chez lui.

L'Empereur allait chez Mme de Montholon quand, ayant su que le gouverneur se trouvait à Longwood, il est rentré de suite dans sa chambre.

A 5 heures et demie, je vais à la chasse et distingue de loin Sa Majesté se promenant dans le parc avec les Montholon et les Bertrand. Rentré à 8 heures et demie, l'Empereur me demande si j'ai tué quelque chose, puis m'informe que les chevaux sont en liberté dans l'écurie. Dîner : Bertrand vient au dessert, on parle de Raguse et des Monténégrins. « *J'aurais dû écraser leur évêque, mais je le ménageais en cas d'une rupture avec les Turcs. L'expédition de Molitor dans ce pays a été fort belle. Molitor est un brave homme.* »

On cause de l'agrément qu'il y a d'habiter l'Italie. « *Je me plairais beaucoup à Pise, mais rien ne vaut la*

France, le Lyonnais, la Champagne. Il n'y a rien au-dessus de cela. Je voudrais habiter la province avec 5 *ou* 600 000 *livres de rentes et avoir à Paris une maison dans le genre de celle que je possédais rue Chantereine, et une maison de campagne de* 100 *à* 150 000 *francs à deux lieues de la capitale; je ne voudrais pas donner à manger, avoir représentation à Paris : je suis de l'avis des Anglais qui vivent incognito dans Londres, n'y ont, pour ainsi dire, qu'un pied-à-terre, et gardent leur luxe pour leurs châteaux, ayant dans leurs domaines des réceptions fastueuses.*

Avec 300 000 *livres de rentes, on n'est rien à Paris, tandis que l'on est le premier dans un département, et le gouvernement a toujours intérêt à bien traiter les chefs de province.* »

Bertrand trouve qu'il est malheureux que les belles fortunes se divisent lorsqu'on a plusieurs enfants.

« *L'essentiel, quand on a des fils, est de leur donner une bonne éducation; se priver de sa fortune pour eux est une vraie folie. Vous aurez économisé toute votre vie en leur faveur et deux beaux yeux de danseuse ou un coup de cornet dissipent votre fortune. Bah! l'essentiel est soi. Je voudrais, par exemple, mettre chaque année de côté le tiers de mon revenu. Je trouve les Hollandais très sages. La maison de quelqu'un qui, chez eux, a* 200 000 *livres de rentes, a le train de quelqu'un qui, en France posséderait de* 20 *à* 30 000 *livres de rentes. Chez nous, c'est l'inverse : telle maison a l'air de celle d'un particulier*

de 200 000 *livres de rentes, et il n'en possède pas plus de* 30 *à* 40. *Aussi, les Hollandais sont-ils vraiment riches, tandis que les personnes qui, dans notre pays, passent pour riches sont gênées. Je n'aimerais pas occuper une place à la Cour, c'est pourquoi je voudrais être le premier de ma province, au lieu qu'habitant Paris, il faut nécessairement être attaché au Souverain.*

J'avais forcé les ducs à posséder des hôtels à Paris, afin de m'y assurer l'opinion, tandis que moi, au contraire, je serais très heureux en vivant en badaud dans la capitale. Il n'y a rien au-dessus de Paris, de ses jardins publics, de ses bibliothèques. On va à tous les spectacles pour un petit écu. On peut même dire qu'à Paris, on ne s'aperçoit pas de la pluie ou de la neige. Il y fait toujours beau. »

Sa Majesté rentre à 10 heures ; je reconduis Bertrand. L'Empereur m'avait fait demander pour la promenade. Il faut qu'on ne l'ait pas entendu.

Dimanche, 30 *mars*. — A 6 heures du matin, Sa Majesté envoie chercher chez moi mon manuscrit de Waterloo. A 7 heures et demie, Elle me fait demander au billard. « *Allons, il faut finir cet ouvrage.* » Elle lit et dicte des corrections, jusqu'à 10 heures et demie, où je rentre. Je travaille jusqu'à 5 heures.

Je vais chez Bertrand et y trouve l'Empereur. Je veux me retirer par discrétion, mais il me rappelle et m'assure que je suis le bienvenu. Il parle à

Mme Bertrand de M. Reade, qui est venu le matin : on ignore le motif de cette visite. C'est un mielleux que Lady Lowe n'aime pas : « *Elle a raison, il fait faire de sottes choses à son mari et elle craint les quolibets. Reade est absolument don Ambroise de Lema.* »

Reade, étant gris, a, paraît-il, lâché que les Bourbons ne se soutiendraient pas en France et que l'amiral Cockburn lui avait déclaré que l'on avait mal fait de ne pas tuer le petit Napoléon.

Le commissaire de police se meurt, ce qui excite nos regrets unanimes.

L'Empereur est beaucoup mieux pour moi : il me fait venir au salon à 7 heures. « *Allons, faisons une partie, ce pauvre Gourgaud !* » Sa Majesté est fatiguée, tousse beaucoup, lit le chapitre des moustiques dans l'histoire naturelle, passe au billard, commence une partie d'échecs, se retire bientôt.

Lundi, 31 *mars*. — Bertrand me recommande encore de ne pas m'inquiéter de ma position. Je dois patienter. Sa Majesté me dédommagera de mes sacrifices; 2 ou 300 000 francs ne sont rien pour Elle, mais je ne dois pas la contredire sans cesse et n'ai qu'à me mettre bien avec Elle. Je puis être mieux traité que les Montholon, et même que lui, Bertrand, mais l'Empereur s'est fâché contre moi de ce que j'étais jadis monté contre Las Cases et qu'à présent, je suis en opposition avec les Montholon! Sa Majesté a besoin que

nous l'aimions et que nous ne lui causions pas de chagrin.

« C'est vrai, répliquai-je, mais je ne saurais voir avec plaisir qu'autrefois, lorsqu'elle était toute-puissante, Sa Majesté me témoignait beaucoup d'amitié, et aujourd'hui Elle veut me faire passer après tout le monde! Je suis un homme comme un autre. Je suis celui qui est venu par pur dévouement, sans conventions. Je trouve le présent horrible et l'avenir ne me présage rien de bon. Je n'ai rien à attendre de l'Empereur. Maintenant que je ne lui suis plus utile, il m'oublie, et plus cela ira, plus cela augmentera! Il est temps que je prenne un parti. »

Bertrand croit que si Napoléon II ou les d'Orléans régnaient jamais en France, je serais fort bien traité[1].

« Cela m'est égal, j'aime mieux gratter la terre pour vivre que de souffrir ce que j'endure ici. J'aurais dû faire comme Flahaut, Drouot et Bernard, ou au moins suivre leurs conseils. Et encore l'Empereur me laisse injurier par Warden; il m'en veut et ne reviendra pas. »

Je vais me promener du côté des nouvelles limites de Miss Mason; le factionnaire du 66e me salue. A 7 heures et demie, l'Empereur me demande au salon, paraît fort triste et passe dîner. On parle du système du monde. Il est bien étonnant qu'un savant comme Laplace ait commis la platitude d'ôter le nom de

1. Cette prédiction s'est réalisée.

l'Empereur de la dédicace de sa *Mécanique céleste*. En 1814, n'a-t-il pas repris à Carnot l'exemplaire qu'il lui avait donné et ne l'a-t-il pas remplacé par un autre où la dédicace « *à Napoléon* » ne se trouvait pas? « *Je ne l'ai pas nommé pair en* 1815, *je lui ai toujours montré une figure souriante*, *mais*, *alors*, *j'étais obligé d'agir ainsi avec tout le monde. J'avais un visage de bois. J'ai même souri à Souham. Je suis fâché de n'avoir pas repris son fils, c'était un bon jeune homme. C'est sûrement à cause du père.* »

On parle du duc de Raguse. Je dis ce que j'en pense; il sera malheureux toute sa vie, avec le caractère que je lui connais. J'essaye de prendre sa défense sur certains points, l'Empereur se fâche, me foudroie, et rentre chez lui à 10 heures.

Mardi, 1er *avril* 1817. — Je trouve M. Fowler à déjeuner chez Bertrand; peu après, arrive M. Reade avec M. et Mme Churchill et leurs deux jolies demoiselles[1], qui reviennent de l'Inde. Elles ne connaissent pas l'Angleterre et voudraient bien rester ici. O'Méara, Poppleton et moi accompagnons le palanquin de leur mère jusqu'auprès des Briars, et je reviens à Hut's-gate avec l'amiral et sa femme.

M. Lesson me présente deux officiers qui arrivent de Calcutta. N'ayant pas de laissez-passer, il a le regret de ne pouvoir venir voir Mme Bertrand; en pas-

1. La cadette, que tout le monde adorait, s'appelait Miss Amelia.

devant le camp, j'assiste aux courses d'essai.

A 7 heures, au salon, l'Empereur est avec Bertrand aux échecs, et me cause avec bonté; je lui parle des demoiselles Churchill. « *Nous vous marierons. Je ne compte pas rester ici plus de trois ans, je mourrai plutôt. Vous épouserez une Française ou une Anglaise.* » Dîner.

Nous parlons ensuite des évènements de 1815. « *J'aurais peut-être mieux fait de ne pas appeler les Chambres, ou, au moins, j'aurais dû en nommer moi-même tous les membres. J'aurais dû nommer Talbot préfet, avoir de bons maires, ne conserver que* 4 000 *hommes de garde nationale et donner des officiers de la ligne au reste. Il ne faut pas* 30 000 *hommes pour faire la police et maintenir l'ordre dans Paris. La question est de savoir si je n'aurais pas mieux fait de concentrer toutes les troupes sous la capitale, au lieu d'aller chercher l'ennemi. Peut-être que les Alliés ne m'auraient pas fait la guerre! Remarquez que les proclamations sont toutes datées d'après Waterloo.* »

Je fais observer que l'Empereur avait affaire à plus de 600 000 ennemis. Certainement, avec 200 000 hommes, il aurait pu leur causer le plus grand mal sous Paris, mais ils auraient fait des sièges, pris des places fortes, levé des contributions sur tout le territoire. Le Roi serait venu s'établir à Rouen ou à Amiens, aurait assemblé les Chambres et l'Empereur se serait vu abandonné de tous, au lieu de voir réussir son plan.

« *Oui, mais si Wellington s'était retiré sur Anvers,*

pour attendre que les Russes fussent prêts, je n'aurais, certes, pas été à mon aise!...

J'ai eu tort de garder Fouché, j'aurais dû le chasser aussitôt que je m'aperçus qu'il n'allait pas franchement. Je lui dis même : ALORS, VOUS FAITES REPASSER LE DÉFILÉ A VOS BAGAGES. *J'aurais dû prendre à sa place Réal, qui m'était tout dévoué.*

Je suis bien tranquille sur ce que l'histoire dira de moi, étant revenu sans brûler une amorce. Je n'ai mis personne à la potence, ni le duc d'Angoulême, ni Vitrolles. Je n'ai pas voulu tremper mes mains dans le sang d'un cochon, puisque j'avais précédemment pardonné au Prince.

Je n'aurais pas dû nommer Labédoyère pair, ni même aide de camp. Excelmans.... le bête.... ne parlait que de constitution. Oui, j'ai commis une sottise en en promulgant une! J'aurais dû former un conseil de dictature sous la présidence de Carnot : il a toujours été de bonne foi. J'aurais dû mettre Montalivet à l'intérieur. Les gens de la Révolution ne connaissaient plus les hommes; ils étaient tous usés. J'ai eu tort de prendre le petit Regnault[1] *pour officier d'ordonnance. Il a dit à son père que tout était perdu et ce père m'a trahi un des premiers. Je pouvais jeter les Chambres dans la rivière, mais, alors, il fallait régner par la terreur et les étrangers auraient pu, avec justice, déclarer qu'ils n'en voulaient qu'à moi. J'aurais fait couler des ruisseaux de*

1. De Saint-Jean-d'Angély.

sang sans résultat. J'aurais pu, par exemple, de Malmaison, me remettre à la tête des troupes comme lieutenant général de Napoléon II. Elles n'avaient confiance qu'en moi. Blücher et Wellington ne seraient pas venus si vite, mais il aurait toujours fallu finir par céder. Seul, j'aurais pu signer une capitulation, mais quand j'ai vu que les Chambres, au lieu de se rallier à moi, se mettaient contre, alors j'ai compris que tout était perdu. D'ailleurs, en allant aux États-Unis, je pouvais, deux ou trois mois après, revenir. Certainement, j'aurais mieux fait de me rendre en Autriche, plutôt qu'en Angleterre, mais c'est là une autre question. »

Les étrangers reprochent à la nation d'avoir reçu Sa Majesté avec enthousiasme au retour de l'île d'Elbe et de l'avoir abandonnée de suite après Waterloo.

« *Dans le premier cas, c'était l'armée; dans le second, la canaille; mais ce sujet est par trop mélancolique, allons nous coucher.* » Il est 10 heures et demie.

Mercredi, 2 *avril*. — Je trouve chez Mme Bertrand deux officiers de l'Inde, ainsi que le capitaine Coock, de la *Tortue*, et un aspirant qui était sur la frégate qui a conduit l'Empereur à l'île d'Elbe. J'apprends là par O'Méara que M. Reade, qui courtise l'aînée des demoiselles Churchill, les a menées le matin à Roc Rose Hill et à Diana pic. Là-dessus, je monte à cheval, rencontre le major du génie Emmat, qui me témoigne le désir de voir l'Empereur. Les belles de-

moiselles sont à un demi-mille derrière lui. Je vais à leur rencontre derrière Miss Mason. Là sont les Balcombe, Reade, l'aînée Mary, la cadette Amélie, leur père. La seconde est charmante ; elle me raconte qu'elle a la cuisse écorchée, qu'elle aurait vivement souhaité d'être reçue par Sa Majesté, qu'elle me serait très reconnaissante de lui procurer un peu de son écriture. Je lui promets de faire tout mon possible pour la satisfaire. Je les conduis jusqu'à l'Alarm-House, car elles vont dîner chez l'amiral; puis je rencontre Mme Ramsay avec Mlle Hope, qui vient de l'Inde.

L'Empereur m'appelle dans le jardin; je lui raconte ma promenade, il m'autorise à donner de son écriture à ces dames; je le prie de vouloir bien les recevoir, il ne me dit pas non. Bientôt, nous voyons sur la route le capitaine Coock et l'aspirant. Sa Majesté me prie de les faire venir : ils sont très respectueux. L'Empereur dit à l'aspirant qu'il le reconnaît, mais qu'il a grandi; ils partent enchantés.

L'Empereur, ensuite, avoue ne pas se souvenir avoir vu l'aspirant, mais qu'il lui a parlé de la sorte pour lui faire plaisir. C'est ainsi qu'on mène les hommes.

Quand je demande un peu d'écriture, Sa Majesté vire de bord et refuse! Je lui propose alors de jouer la réception des demoiselles et un mot d'écrit : l'Empereur accepte contre quatre tourterelles; j'en promets

huit. Je gagne les trois premières parties; c'était fini, mais mon adversaire déclare que c'était en cinq. Je joue encore et gagne la première et la seconde manche. Comme on annonce le dîner, Sa Majesté se lève, me permet d'aller en ville, mais ne veut ni écrire un mot, ni s'engager à recevoir ces dames. Cela fera bien en Angleterre, quand on saura qu'il ne veut pas recevoir les étrangers, cela a un air sombre. Il me fait mille amitiés, m'assure que je suis fort heureux d'avoir des illusions : « *Nous vous marierons, nous vous marierons bien* », et se retire à 10 heures.

J'accompagne le grand maréchal chez lui. Il me promet quelques mots de la main de l'Empereur pour le cas où je n'en trouverais pas chez moi.

Jeudi, 3 *avril*. — Le grand maréchal me donne deux mots de la main de l'Empereur : « *Français... disaient.* » J'en découpe chez moi deux autres : « *Combattre... Lyon* », et j'en fais un petit paquet. A 8 heures, je prie Poppleton de m'accompagner en ville[1], mais M. et Mme de Montholon l'avaient retenu dès la veille. J'en exprime mon étonnement à Bertrand, qui explique ainsi la chose :

« L'Empereur les aura vus hier après nous et leur aura prescrit de se rendre en ville pour tâcher de nouer des relations avec Mme Sturmer.

1. Les habitants de Longwood ne pouvaient aller à James-Town qu'accompagnés par un officier, généralement Poppleton ou Fitz-Gérald.

Moi : — M. de Montholon, qui ne plaît à personne, fera un joli ambassadeur!

B. — Mme de Montholon ne cherche qu'à être agréable à l'Empereur, qui ne pense qu'à ceux dont il attend quelque service. Enfin, s'ils peuvent nous faire sortir d'ici, ce sera très bien. »

L'Empereur est comme cela!

Poppleton, ne pouvant pas m'accompagner, a demandé Fitz-Gérald, qui vient déjeuner avec moi. Je charge Archambault de demander à M. de Montholon à quelle heure il va en ville; il répond qu'il n'y va pas. Je lui demande pardon, mais Poppleton n'a pas pu nous y accompagner, à cause de lui. Il donne sa parole d'honneur qu'il n'a même pas parlé à cet officier! Poppleton me le répète et m'affirme que O'Méara en était le témoin! Que penser?

En ville, j'accompagne les demoiselles Churchill, qui vont s'embarquer; Miss Amélie me demande si je lui ai apporté ce qu'elle m'avait demandé. J'ouvre mon portefeuille et lui remets mon papier. Hudson Lowe, qui donnait le bras à la mère, se retourne et me salue. J'adresse un cordial adieu à ces charmantes personnes. Puisse-t-il ne pas être éternel!

Chez Porteus, où je vais ensuite, je rencontre M. de Montchenu, qui me fait mille politesses : nous parlons de l'Inde, de M. de Suffren, de M. de Gors. J'estime qu'il aurait fallu abandonner la *Zélée*.

M : — « Pour cela, il fallait avoir une tête extraordi-

naire! C'est la même chose que ce qu'a fait Napoléon au siège de Mantoue. »

Puis, en souriant : « N'importe l'opinion à laquelle on appartient!

Moi : — Parlons donc de ces événements comme s'ils s'étaient passés il y a deux siècles! »

Il me fait l'éloge de l'Empereur, mais n'aurait pas voulu le servir, parce qu'alors il se serait trouvé placé sous ses cadets. « Cependant, mon fils vous était destiné. »

Montchenu déplore la conduite de Bourmont; il n'approuve pas que le Roi lui ait donné le commandement d'une division de la garde. « Les traîtres peuvent toujours être traîtres! » Il n'approuve pas non plus la conduite que l'on a tenue envers Ney et parle contre les Français qui, après avoir servi Louis XVIII, ont servi Napoléon.

Moi : — « Je suis dans cette catégorie!

M. — Ah! je croyais que vous aviez été à l'île d'Elbe?

Moi : — Non, ma vieille mère m'en a empêché! Je suis resté avec l'Empereur jusqu'à son départ, ensuite, j'ai été mis en demi-solde. M. le duc de Berry m'a fait employer.

Vous parlez, ajoutai-je, à un chevalier de Saint Louis, mais quelque attachement que j'eusse eu encore pour l'Empereur, rien ne m'aurait fait manquer à mon devoir envers le Roi et à ma reconnaissance envers M. le duc de Berry. La preuve en est que Lallemand,

qui était mon ami, me crut trop attaché à ce dernier prince pour me mettre dans la confidence de sa conspiration! Après le départ du Roi, sa maison licenciée, je me suis rallié au chef des Français, car le pays était menacé d'une invasion. Je serais toujours demeuré fidèle au Roi, s'il fût resté avec l'armée, mais j'ai cru qu'il nous abandonnait. Le 3 avril, j'ai été nommé premier officier d'ordonnance de l'Empereur et c'est pour cela que je suis ici. »

M. de Montchenu se montre très bien et me laisse de lui l'idée que c'est un bon et loyal militaire. Il espère me revoir lundi aux courses.

Chez l'amiral, où je vais ensuite, et où je suis très aimablement accueilli, la conversation roule sur Laplace, les paratonnerres, les longitudes.

Je retourne à Longwood avec Fitz-Gérald et Poppleton, qui étaient venus en ville recueillir de l'argent pour les courses. Je rencontre le grand maréchal qui a l'air préoccupé. A 7 heures et demie, Sa Majesté me demande et a l'air contrarié. Je lui raconte que je suis allé en ville avec Fitz-Gérald, parce que M. de Montholon avait retenu Poppleton. Bertrand me fait signe de n'en plus parler. Sa Majesté change aussitôt de conversation et déclare s'ennuyer. Je lui raconte mon entrevue avec M. de Montchenu, qui disait savoir que l'Empereur s'était vanté d'avoir, à Waterloo, attaqué Blücher le premier, parce qu'il était bien sûr que le général prussien, n'eût-il que deux bataillons

réunis, aurait marché à son secours et qu'il ne pensait pas que Wellington eût fait *vice versa.*

On passe dîner; Bertrand reste. Conversation sur Frédéric de Prusse et ses campagnes, sur Jomini.

« *Les hommes sont comme des musiciens dans un concert; chacun fait sa partie. Ney était admirable pour sa bravoure, son opiniâtreté dans les retraites; il était bon pour conduire* 10000 *hommes, mais hors de là, c'était une vraie bête. Lannes était, je crois, comme lui, sur le champ de bataille. Pour le brillant au feu, on ne trouve, approchant ces deux hommes-là, que Rapp. Murat, lui aussi, était bien brave.*

Murat s'entendait mieux que Ney à conduire une campagne, et encore c'était un bien pauvre général. Il faisait toujours la guerre sans cartes. Lors de Marengo, je l'avais chargé de prendre Stradella. Il y avait bien envoyé son corps qui s'y battait déjà, mais il était resté à Pavie pour percevoir une malheureuse contribution de 40000 *francs! Je l'en fis partir de suite, mais cela nous coûta* 600 *hommes. Il fallut chasser l'ennemi d'une position que nous aurions pu occuper avant lui. Combien de fautes Murat n'a-t-il pas commises pour pouvoir établir son quartier général dans un château où il y eût des femmes! Il lui en fallait tous les jours, aussi je tolérais assez volontiers qu'un général eût avec lui une catin, afin d'éviter cet inconvénient.*

Ma grande réputation en Italie est, en partie, due à ce que je ne pillais pas et ne pensais qu'à mon armée.

C'est une bien grande fonction que celle de général en chef! La moindre faute peut coûter la vie à des milliers d'hommes.

Dans tous les généraux qui étaient en Espagne, on peut en prendre un certain nombre et les mettre à la potence. Dupont nous a fait perdre la Péninsule pour sauver ses fourgons. »

Je me trouve mal à mon aise et sors un moment pour prendre l'air. On vient bientôt me prévenir que Sa Majesté rentre. Il est 10 heures et demie.

FIN DU PREMIER VOLUME

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CITÉS DANS CE PREMIER VOLUME

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

R

S

T

V

W

Y

Z

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

41782. — Paris. Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus.



